

HISTOIRE

DES

SULTANS MAMLOUKS,

PAR MAKRIZI.

QUATRIÈME PARTIE.

RÈGNE

DU SULTAN MELIK-NASER-NASER-EDDIN-MOHAMMED,

FILS DE MELIK-MANSOUR-SEIF-EDDIN-KELAOUN-ALFI-ALAH-SALEHI.

Ce prince eut pour mère Asloun-Khatoun, fille de l'émir Sekhai, fils de Ka- 479
radjin, fils de Djenkai-Noïan. Il vint au monde, le samedi, au milieu du mois de
Moharrem, de l'année 684, en Égypte, dans le château de la Montagne. Après le
meurtre de son frère Melik-Aschraf-Salah-eddin-Khalil, égorgé dans les environs
de Teroudjah, lorsque l'émir Rokn-eddin-Ketboga eut passé le fleuve, accom-
pagné des émirs, Alem-eddin-Sandjar-Schoudjai s'aboucha avec eux, ainsi que
les émirs Séléhis et Mansouris, qui se trouvaient au Caire et dans la forteresse.
Tous s'accordèrent pour conférer le titre de sultan à Melik-Naser-Mohammed-
ben-Kelaoun. On fit venir ce jeune prince, qui était alors âgé de neuf ans ac-
II. (*quatrième partie.*)

compris (1). C'était le samedi, seizième jour du mois de Moharrem, de l'année 693 (2). Les émir s firent asseoir le nouveau souverain sur son trône. Ils promurent au rang de *Natb-assaltnah* (vice-roi) l'émir Zem-eddin-Ketboga, en remplacement de Baidara. L'émir Alem-eddin-Saudjar-Schoudjaï fut nommé vizir et chef de l'administration مَدِير, à la place d'Ebn-Assalou; l'émir Hôsam-eddin-Lâdjîn-Roumi l'*Ostaddr* fut choisi pour Atabek des armées; l'émir Roku-eddin-Bibars, le *Djaschenghir*, fut nommé *Ostuddr*; l'émir Roka-eddin Bilars, le *Davuddr*, fut maintenu dans ce poste, auquel on joignit le rang d'émir de cent chevaux, et de commandant de mille chevaux. On lui confia également la surintendance du bureau de la chancellerie, destiné pour l'expédition des lettres et des réponses, ainsi que l'inspection de la poste. Les troupes reçurent une gratification (3), et prêtèrent le serment de fidélité à leur maître. Ketboga s'attribua la conduite de toutes les affaires du gouvernement, ne laissant à Melik-Nâser d'autre part dans la souveraineté que le titre de sultan, et rien de plus. Il établit sa résidence dans la maison appelée *Dâr-annîabah* (la maison du vice-roi), qui faisait partie de la citadelle, et il régla qu'une table serait dressée devant lui. Il expédia à Damas une lettre écrite au nom de Melik-Aschraf, et contenant ces mots : « Nous avons choisi pour notre représentant notre frère Melik-Nâser-Mohammed, et l'avons désigné comme notre héritier présomptif, afin que, si nous sommes obligés de marcher contre l'ennemi, nous ayons

(1) Je n'hésite pas à lire تَمَع *neuf*, au lieu de سَمَع *sept*, que présente le manuscrit.

(2) Au rapport d'Abou Imahâsen (man. 663, fol. 31 r°), les historiens ne sont point d'accord entre eux sur le jour de l'avènement au trône de Mohammed-ben-Kelaou; les uns placent cet événement au lundi, quatorzième jour du mois de Moharrem, d'autres au lendemain. Le même écrivain, dans le *Manhel-adf* (tom. V, pag. 751 fol. 198 v°), se contente de dire : « Dans la seconde dizaine du mois de Moharrem. » في العشر الاوسط من محرم. N. Wairi (man. 683, fol. 120 r°) a adopté la première opinion. Dans les *Annales* d'Abou'l-feda (tom. V, pag. 116) on lit : في باقي العشر الاوسط. Dans les derniers jours de la deuxième dizaine du mois. Ebn-Avas (man. 595 A, tom. I, fol. 114 v°) dit : يوم الخميس ثامن عشر محرم. Le jeudi, dix-huitième jour de Moharrem. « Si l'on en croit l'auteur d'une *Histoire d'Égypte*, dont le manuscrit m'appartient (fol. 28 r°), ce fut le onzième jour de Moharrem, que Mohammed-ben-Kelaou monta sur le trône. Au reste, Makrizi n'est pas d'accord avec lui-même; car, dans sa *Description de l'Égypte* (man. 682, fol. 451 v°), il désigne le quatorzième jour de Moharrem, comme la date de l'avènement au trône de Mohammed-ben-Kelaou. M. Deguignes (*Histoire des Huns*, tom. V, p. 168) se trompe, lorsqu'il place ce fait au vingt-quatrième jour de Moharrem.

(3) اتلفق à lieu de أنفق.

d'eux la déclaration de leurs complices. On les fit sortir de prison le lundi douzième jour du mois, et on leur coupa les mains avec un couperet, ساطور, sur un billot de bois (6), قمر خشب à la porte de la citadelle. Ils furent cloués sur des chameaux, ayant leurs mains pendues à leurs cous, et traversèrent ainsi les villes du Caire et de Misr (Fostat). On portait devant eux, au haut d'une pique (7),

« Il voulut arracher des aveux de quelques hommes, et les fit frapper. » Dans l'*Histoire* de Nowairi (a6^e part., m. de Leyde, f. 14 v^o) : قُتِرَتْ الجارية فاقترت - La jeune fille fut interrogée par les tourments, et fit des aveux. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ahmed-Askalani (tom. I, man. arabe 656, fol. 54 r^o) : قُتِرَرم على ما بلغه فاتكروا - Il voulut les forcer de s'expliquer sur ce qu'il avait appris; mais ils nièrent tout. » Et plus bas (Ib.) : قُتِرَ السلطان إبراهيم فاقتر - Le sultan soumit Ibrahim à la torture, et il fit des aveux. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. arabe 663 fol. 202 r^o) : قُتِرَ على الذخاير فاقتر - Il voulut lui arracher des aveux concernant les trésors; et cet homme lui fit les aveux qu'il désirait. » Ailleurs (man. 667, fol. 97 r^o) : بعد تقريظه على : أماله وذخايره - Après l'avoir soumis à la torture, pour tirer de lui des aveux concernant ses biens et ses trésors. » Dans le *Manhet-saf*, du même écrivain (tom. II, man. arabe 748, fol. 132 r^o) : أرسل الملك الظاهر إلى منطاش من يعاقبه ويتقرره على أموال الديار المصرية - Melik-Dâher envoya vers Mentash des hommes chargés de l'appliquer à la torture, et de lui arracher des aveux concernant les richesses de l'Égypte. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. I, fol. 162 v^o) : امر بتقريظه فاقتر بادننى عقوبة - Il ordonna de lui arracher des aveux, qu'il fit dès qu'il eut subi la moindre torture. » Et plus loin (fol. 192 r^o) : أرسلته إلى السبب - Ils l'envoyèrent à la Porte, afin qu'on lui arrachât, par des tourments, les noms de ceux qui s'étaient réunis. »

(6) Le texte porte قمر خشب قمرى, peut-être faut-il lire قمر خشب قمرى. En effet, le mot قمرية, qui fait au pluriel قمرى, signifie une tige, une souche. On lit dans les *Scholies* d'Abou-Saïd, sur le premier chapitre de la *Genèse* : ما تساقط من الحب عند الحصاد أو ما تأخر في الأرض من : قمرية - Le grain qui tombe à terre au moment de la moisson, ou la souche qui reste en terre. » C'est aussi (sur le chapitre XXV du *Lévitique*) : ما تساقط من الحب عند الحصاد وما يكون من : قمرية قوية في الأرض - Les grains qui tombent au moment de la moisson, et la forte tige qui reste en terre. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khalikan (fol. 352 v^o) : قمرى خشت - Des billots de bois. » Et (Ibid.) : صورة القرامى - La figure des billots. » Dans un passage du *Fakih-alkholafat* d'Ebn-Arabschah (page 64) ce mot قمرية est employé pour désigner la verge de l'homme. On y lit en parlant d'un esclave : قمرية ولا قمرية. Et plus bas (page 216) on lit : قرامى بدنك - Les tiges de ton corps, c'est-à-dire les os qui forment la charpente de ton corps. »

(7) Ce même jour, au rapport d'Ebn-Aïas (tom. I, fol. 114), le *vallé* promena, dans les rues du Caire, la tête de l'émir Baidara, fichée à l'extrémité d'une pique; ensuite elle fut suspendue à la porte de la citadelle. Bientôt l'émir Ketboga la fit transporter à sa maison, à la porte de laquelle on l'attacha. Enfin, au bout de quelques jours, on l'enterra dans le tombeau que Baidara s'était fait élever dans le petit cimetière de Karafah.

la tête de Baidara. Une foule innombrable s'était réunie pour contempler ce spectacle, en sorte que les deux villes furent presque livrées au pillage. On eut soin de faire passer ces malheureux devant les portes de leurs maisons. Au moment où ils arrivèrent vis-à-vis la maison d'Ala-eddin-Altounboga, ses jeunes esclaves sortirent précipitamment, la tête découverte, se frappant le visage, accompagnées de leurs enfants. Ses pages déchirèrent leurs vêtements, et poussaient des cris affreux. Sa femme, qui était montée au sommet de la maison, voulut se précipiter, afin de tomber sur son mari; mais elle fut retenue par ses jeunes esclaves. Elle criait : « Plût à Dieu que je pusse me sacrifier pour toi ! » Toutes ces femmes coupèrent leurs cheveux, et les jetèrent sur cet infortuné. Toute la foule fondait en larmes, et témoignait ainsi sa compassion. Ces malheureux restèrent ainsi l'espace de plusieurs jours. Quelques-uns moururent sur le dos même des chameaux; d'autres, après avoir été délivrés des clous et rendus à leurs familles, furent repris une seconde fois, et cloués de nouveau, jusqu'à ce qu'ils expirèrent.

Cependant, les jeunes esclaves de Melik-Aschraf et les familles des personnes attachées à son service se revêtirent d'habits de deuil, se couvrirent entièrement de noir, et parcoururent les rues de la ville, accompagnées de pleureuses, et célébrant une pompe funèbre. Jamais, en Égypte, on n'avait vu un spectacle plus affreux que celui dont ces jours-là offrirent l'image.

Bientôt après, on arrêta l'émir Seif-eddin-Kadjker, *assdkh* (l'échanson), qui fut étranglé dans le marché aux chevaux; mais on ne put obtenir aucune nouvelle de Kara-sonkor, ni de Ladjin. Le vizir Ebn-Assalous, qui se trouvait dans la ville d'Alexandrie, ayant appris le meurtre de Melik-Aschraf, sortit de la place durant la nuit, et prit la route du Caire. Il vint descendre dans l'ermitage ^{٢, ٣} du schikh Djemal-eddin-Dâheri, situé en dehors de cette ville, et y passa la nuit (8). Dès le matin, il se mit en marche, accompagné de tout l'appareil et de toute la pompe qui environnaient sa dignité, et se rendit à sa maison.

(8) Suivant l'auteur de mon *Histoire d'Égypte* (fol. 30 v°), Ebn-Assalous consulta le schikh pour savoir s'il devait se montrer ou se tenir caché. Le schikh refusa de lui donner un avis, alléguant qu'il était peu versé dans ces matières. Il s'adressa à un autre, qui lui conseilla de ne pas faire ce qu'il projetait. Malgré cela, il se mit en marche dès le matin, entra par la porte du pont, et se rendit à sa maison comme si rien n'était changé dans sa position, et rendit la justice comme à l'ordinaire.

Les kadis et les principaux personnages de l'État se présentèrent pour le saluer. Il les reçut avec l'orgueil et la hauteur qui lui étaient ordinaires : il ne se leva pour aucun d'eux, et ne témoigna d'égards à personne. Un de ses familiers lui conseillait de se cacher jusqu'à ce que les troubles fussent apaisés; mais il répondit : « Nous n'en ferons rien; nous n'approuverions pas cette conduite chez « un de nos agents; comment l'adopterions-nous pour nous-même? » Il resta dans sa maison, recevant, durant cinq jours, de nombreuses visites. Les femmes de Melik-Aschraf avaient député vers l'émir Kethoga, le *Naib*, afin d'intercéder auprès de lui en faveur du vizir, attendu qu'il était un des amis et des familiers du sultan. La chose déplut à Schoudjaï, qui, ayant eu une conférence avec Kethoga et d'autres émirs, les indisposa et les excita contre le vizir. Ce magistrat fut mandé par Kethoga, le samedi vingt-deuxième jour du mois de Moharrem. Il monta à cheval, accompagné de son cortège ordinaire. Au moment où il entra chez le *Naib*, il fut arrêté et livré entre les mains de Schoudjaï, qui le mit sous bonne garde, et le fit descendre de la citadelle, et conduire vers sa maison, à pied, et entouré de satellites. Mais on ne lui permit pas d'entrer chez lui, et il fut livré à son plus cruel ennemi, l'émir Beha-eddin-Karakousch-Dihéri, le *Schâdîl-assobah*, (9) *شاذي الصبحه*, afin d'extorquer de lui une amende. Cet homme lui fit subir la bastonnade la plus rigoureuse; car, en une seule fois, on lui appliqua onze cents coups de fouet (10). Schoudjaï désap-

(9) J'expliquerai plus bas ce titre.

(10) Le texte porte : *بلغ في مرة واحدة ألفاً ومائة ضربة بالمترع*. Dans mon *Histoire d'Égypte* (t. 3o v°) on lit : *قتله (ضربه) ألف ومائتي ضربة*. En effet, le mot *ضربة* désigne un fouet, et, souvent, le coup porté avec cet instrument. On lit dans le *Kitab-assoulouk* de Makrizi (tom. I, pag. 181) : *ضرب ثمانية وعشرين ضربة*. Il fut frappé de cent vingt coups de fouet. Dans la *Description de l'Égypte* du même historien (man. 682, fol. 321 v°) : *ضرب بالمترع عذة شريب*. Il reçut un grand nombre de coups de fouet. Ailleurs (fol. 314) : *ضربا بالثلاثين شيبا*. On lui assena trente et quelques coups de fouet. Ailleurs (man. 798, fol. 368 r°) : *ضربا شيبا*. « *واحدًا بالمترع فوق قميصه*. » Il lui appliqua un seul coup de fouet par-dessus sa tunique. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 208 r°) : *ضرب ما ضرب ستة عشر ألف*. La totalité des coups qu'il reçut s'éleva à seize mille. Plus loin (fol. 222 r°) : *ضرب*. Il reçut quatre-vingt-six coups de fouet. Ailleurs (man. 666, fol. 214 v°) : *ضربا بالثلاثين والعشرين*. Ils furent frappés à coups de fouet et de bâton. Dans l'*Histoire* d'Aïmel-Askalâni (man. 656, fol. 98 v°) : *ضرب بالمترع نحو الثلاثين شيبا*. Il reçut avec des fouets, environ soixante coups. Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schoukhah (man. 687,

prouva cette conduite. Ebn-Assalous fut remis à l'émir Bedr-eddin-Loulou-Sooudi, *Schadd* des divans, qui lui fit subir divers genres de tortures, et le tourmenta de la manière la plus cruelle. Il arracha ainsi de lui une amende très-considérable. Une somme de neuf mille dinars était déposée chez un individu qui habitait dans la Syrie. Des cédules *تذاکیر* furent envoyées dans cette province, et on toucha la somme susdite. Ebn-Assalous fut appliqué à la torture dans le collège *Sahibieh*, situé au Caire, dans le petit marché *سوق* du *Sahib* (vizir). Chaque jour, Loulou le faisait frapper à coups de fouet, puis le faisait conduire du collège *Sahibieh* à la citadelle, monté sur un âne. Tout le long de la route, des hommes de la plus vile populace se plaçaient devant lui, tenant des sandales déchirées, et lui disaient : « *Sahib*, applique, pour nous, ton apostille sur ces chaussures. » Ils lui faisaient entendre toutes sortes de propos outrageants. Et l'on ne saurait exprimer par des paroles tout ce que ce malheureux eut à subir en fait d'insultes et de traitements cruels.

Et, cependant, Loulou devait son avancement à Ebn-Assalous. Ayant été mandé, de la ville de Damas, après le meurtre de son maître, l'émir Torontai, le *Naib*, auprès duquel il remplissait, en Syrie, la place de chef du conseil, il avait été traité avec bonté par Ebn-Assalous, qui l'avait nommé *Schadd* (inspecteur) des divans de l'Égypte. Il venait, comme un des *Nakib*, se placer debout, pour faire sa cour au vizir, qui, en parlant de lui, le désignait uniquement par le nom de Loulou. Par suite des arrêts de la providence divine, Ebn-Assalous tomba entre les mains de son protégé, qui s'attacha à l'abreuver de traitements humiliants. Chaque jour, les tortures allaient en croissant, les rigueurs redoublaient. Le soin de le tourmenter était confié au plus pervers des hommes injustes, au plus étranger à tout sentiment d'affection (11). Le malheureux expira, le samedi, onzième jour du mois de Safar, suivant d'autres le 15; suivant

482

fol. 58 v°) : « ضرب بالقرع مائة شيب » Il fut frappé de cent coups de fouet. » Dans l'*Histoire* de Bedr-eddin-Aïntabî (man. 684, fol. 41 v°) : « Combien d'hommes à la chevelure noire, dont la peau a été déchirée par les fouets. » Le mot « *شيب* » se trouve plusieurs fois dans le *Schah-Adjah*, où il correspond au terme « *un fouet* ». On y lit (tom. III, pag. 1516, ed. Macan) : « *بیاورخت آن شيب را از درخت* » Il suspendit ce fouet à l'arbre. » Et plus loin (pag. 1521) : « *جو دیدی کسی عام شيب دراز* » Lorsque quelque'un voyait la tige du long fouet. »

(11) Le texte porte : « *بعد الشقة* » Je n'ai pas hésité à lire :

d'autres, enfin, le 17 du même mois. Après sa mort, on lui appliqua encore treize coups de fouet, et il fut enterré dans le cimetière de Karafah.

Le dix-neuvième jour du mois de Safar, le *Kadi-alkodat* Beir-eddin-Mohamed-ben-Djemâah fut destitué de ses fonctions, et le *Kadi-alkodat* Taki-eddin-Abd-errahman-ben-Bint-Alaazz fut réintégré dans toutes les places qu'il avait occupées. On conserva à Ebn-Djemâah l'emploi de professeur du *medreseh* (collège) Nâserieh, situé au voisinage du monument de Schaféi, dans le quartier de Karafah, et celui de professeur du *meschedh*-hosatni, au Caire.

A cette époque Schondjai s'attacha à fortifier les prérogatives du vizirat. Enflé de la considération universelle dont il se voyait environné, fier de ses succès, il résolut de rester seul à la tête de l'administration. Il commença dès lors à tramer des intrigues contre l'émir Ketboga, afin de le faire arrêter. Il s'appliqua à gagner les émirs *bonfjis* et les mamlouks du sultan, et leur distribua secrètement une somme d'environ cinquante mille dinars. Il convint avec eux que celui qui apporterait la tête d'un des émirs attachés à Ketboga serait gratifié de *ikta* de cet émir; il fut réglé que l'émir Alem-eddin-Sandjar-Bondokdari arrêterait prisonnier Ketboga, au moment où il viendrait prendre place au festin. Parmi les personnes instruites du complot, se trouvait l'émir Seif-eddin-Kongor-Tatari (le Tatar), qui était arrivé en Égypte sous le règne de Melik-Dâher, et qui appartenait à la même nation que Ketboga (12). Il se hâta de tout révéler à celui-ci, qui prit des précautions pour sa sûreté, et fit connaître les faits à ses adhérents, émirs ou autres.

Le jeudi, vingt-deuxième jour du mois de Safar, les emirs se rassemblèrent près des *mastabeli* (estrades) de la porte appelée *Bab-alkoullah* (باب الكولة), qui fait partie du château de la Montagne, attendant l'ouverture de la porte de la citadelle, afin de chevaucher, suivant l'usage, à la suite de l'émir Ketboga, et de l'accompagner dans sa marche. Tout à coup, ils reçurent une lettre écrite au nom de l'émir-djandâr, et qui mandait plusieurs des émirs, savoir : Seif-eddin-

(12) Abou'Imahâsen (man. 663, fol. 31 v^o) et l'auteur de mon *Histoire d'Égypte* (fol. 31 v^o, 32) ajoutent ici quelques détails. Suivant ces écrivains, Konkor (Abou'Imahâsen écrit قنقري) était arrivé du pays des Tatars, sous le règne de Melik-Dâher-Bibars, et s'était fixé en Égypte, où il avait obtenu du prince un *ikta*, dans la *halak*. Il avait douze enfants mâles, dont six étaient entrés au service du sultan Melik-Aschraf, cinq au service d'Alem-eddin-Schoudjai, et le dernier était en bas-âge. Tous ses enfants étaient jeunes, aimables, et de la plus belle figure. Konkor jouissait auprès de Schoudjai d'un très-grand crédit; ses conseils étaient écoutés, et son intercession n'était

Kabdjak, Bedr-eddin-Abd-allah, le *silah-dâr*, porteur du parasol (13), Seif-eddin-Kablai, Rohn-eddin-Omar, le *silah-dâr*, Akhou-Timour, Seif-eddin-Kurdji, Seif-eddin-Tarakdji, Karmaschi, le *silah-dâr*, Lâdjîn-Djerkès, Moglatai-Masoudi, et Kûrd *assaki* (l'échanson): Ils entrèrent, afin d'aller présenter leurs hommages au sultan. Les autres émirs se levèrent, pour se mettre en marche. Tandis qu'ils s'avançaient, au pied de la forteresse, dans le *Meïdan-aswad* (l'hippodrome noir), l'émir Kongor arriva, accompagné de son fils Djâwerdji (14), et annonça au Naïb 483 Ketboga que les émirs mandés dans la forteresse avaient été mis en prison; puis, il ajouta: « Schoudjal a formé le projet, lorsque vous serez monté au palais, de vous faire arrêter, vous et tous ceux qui vous accompagnent, au moment où l'on s'assoira au banquet. » Ketboga fit connaître aux émirs qui se trouvaient auprès de sa personne les faits que venaient de lui révéler Kongor et son fils. Tous hésitèrent à prendre la route de la citadelle; l'émir Alem-eddin-Sandjar-Bondokdâri les pressa d'avancer; et il se passa alors une scène tout à fait inconvenante. Dans le cortège se trouvaient Seif-eddin-Borloghi, *émir-miedjlis*, et Rohn-eddin-Bibars, le *djâschenkir*, l'ostâdar. Ce dernier reçut à l'improviste un coup de massue, qui le frappa sur la tête, et lui fit une blessure dont les traces restèrent ineffaçables (15); puis, il fut arrêté prisonnier, ainsi que Borloghi, et tous deux furent envoyés à Alexandrie. Au moment de leur arrestation, Sandjar-Bondokdâri dit au naïb Ketboga, entre autres paroles: « Où est Lâdjîn? faites-le venir. » Ketboga répondit: « Il n'est pas auprès de moi. » Sandjar s'écria: « Par Dieu! il est avec vous. » En même temps, il tira son épée, pour frapper Ketboga; mais il fut prévenu par Bektont-azrak, mamlouk de Ketboga; cet homme l'attaqua par derrière, et lui assena un coup d'épée qui lui débôita l'épaule. Aussitôt les autres mamlouks de Ketboga descendirent de cheval, et égorgèrent Sandjar. Ketboga poursuivit sa route, avec les émirs qui l'accompagnaient, savoir: Nisari, Bektaschi-Fakhrî, l'*émir-silah*, Bektont-Alaï, Beha-eddin-takouba, Noukai, Aïbek-Mauseli, Alhadj-Behadûr, Aksonkor-Keritah,

jamais repoussée; par suite de la position de son fils, il était informé de tous les secrets de l'administration. L'esprit national le porta à révéler à Ketboga le complot tramé contre lui.

(13) Je n'hésite pas à lire حامل الجبر, au lieu de حامل الجبر.

(14) Ce nom, dans l'histoire de Nowairi (fol. 225 r°), est écrit حاورشي *hawerschi*.

(15) Nowairi ajoute: « Le huitième jour du mois de Schewal, l'an 707, l'émir Rohn-eddin-Bibars me j'accrocha qu'il avait reçu sur la tête un coup de massue, dont il me fit voir la trace. »

Malian; tous ensemble se dirigèrent vers *Bab-mahrout* (la porte brûlée), par laquelle ils sortirent. Ils allèrent camper en dehors du mur, et s'armèrent de toutes pièces. Kethboga envoya les *nakib* de la *halkah*, pour appeler auprès de lui les commandants, les soldats de la *halkah* الحلفاء, les Tatars, les Kûrdes Senhouris لاكراد السهورية. Tous se rendirent auprès de lui.

Cependant Schoudjaï monta à cheval, se dirigea vers la porte de la citadelle, et ordonna de battre les timballes, afin de convoquer les émirs, les soldats de la *halkah*. Il avait fait préparer un grand nombre de bourses remplies d'or. Il députa vers les commandants et les soldats de la *halkah*, leur promettant, s'ils se rendaient à l'appel et se joignaient à lui, de donner à chacun d'eux une bourse d'or proportionnée à son rang. Et pourtant, dans ce jour-là, personne ne vint se ranger auprès de lui, si ce n'est ceux qui ne pouvaient lui rendre aucun service, ni lui fournir aucun expédient utile.

Bientôt après, Kethboga députa vers le sultan, et l'invita à mander Schoudjaï. « Cet homme-là, dit-il, ne suivant que ses propres idées, a fait formé le projet de faire arrêter les émirs. Il faut absolument qu'il vienne, car nous avons appris sur lui des faits qui nous ont vivement mécontents. » Le sultan fit part de ce message à Schoudjaï, qui refusa de se présenter. Kethboga s'avança vers la citadelle, dont il forma le blocus, et coupa les conduits qui y amenaient l'eau. On passa la nuit dans cette position. Le vendredi, les émirs *bordjis* descendirent de la citadelle, en ordre de bataille على حية, attaquèrent Kethboga et les troupes qui l'accompagnaient, et les mirent en déroute. Ils les poursuivirent jusqu'au puits appelé البير البيضاء (le puits blanc). Kethboga se dirigea du côté de Belbeis; Nisari et Bektasch, avec un nombre d'émirs, n'avaient pas, ce jour-là, accompagné Kethboga. Lorsqu'ils enrent appris la défaite de ce général, ils en furent très-affligés : montant à cheval, ils se précipitèrent sur les *bordjis*, les mirent en désordre, et les repoussèrent jusqu'à la forteresse. Kethboga revint sur ses pas pour réparer son échec, se réunit à Nisari et à Bektasch; une foule nombreuse se joignit à lui. On pressa le siège de la citadelle.

Cependant, Melik-Nâser monta sur la tour rouge البرج الأحمر, et se fit voir aux assaillants. Les émirs, sautant en bas de leurs chevaux, baisèrent la terre devant le prince, et lui dirent : « Nous sommes les mamlouks du sultan; nous sommes loin d'avoir renoncé à l'obéissance qui lui est due. Notre seul but a été de

« maintenir l'organisation de l'empire, ainsi que la concorde, et de faire cesser les désordres. » Le siège se prolongea l'espace de sept jours. Chaque jour, Schoudjai descendait de la citadelle, accompagné de l'émir Seif-eddin-Bektemur, le *Silahddr*, de l'émir Seif-eddin-Takdji, à la tête d'un grand nombre de mamlouks du sultan. Des combats s'engageaient entre eux et les partisans de Ketboga; mais, chaque jour, plusieurs des soldats de Schoudjai se débandaient, et allaient se réunir à Ketboga (16).

Au moment où le blocus était le plus rigoureux, la mère du sultan monta sur le mur de la citadelle, et demanda aux émirs quelles étaient leurs prétentions, afin qu'on pût les réaliser. Ils répondirent : « Nous n'avons d'autre intention que d'arrêter prisonnier Schoudjai, et d'apaiser les troubles. Quand il ne resterait, de la maison de notre maître, qu'une fille aveugle, nous nous reconnaitrions ses mamlouks; à plus forte raison, lorsque son fils Melik-Nâser est auprès de nous, et qu'il offre toute la capacité désirable. » La princesse, se laissant tromper par leurs discours, se concerta avec l'émir Hosam-eddin-l'Atabek, et tous deux firent fermer la porte appelée *Bab-alkoufah* باب الكوفة, qui fait partie de la citadelle. Schoudjai resta bloqué dans sa maison, au milieu de cette forteresse. Tous ses compagnons l'abandonnaient successivement, et allaient se joindre à Ketboga. Contraint par la nécessité, il demanda une amnistie, que les émirs refusèrent de lui accorder. Frappé de stupeur, il s'écria : « Puisque je suis l'accusé, je vais me rendre volontairement en prison. » Il prit la route de la porte appelée *Bab-assetarah-assultannah* باب السارة السلطانية (la porte de la palissade du sultan), détacha son

(16) Le verbe *سَلَّ* à la cinquième forme, signifie : s'écarter, se détacher, se débander. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'Imahâsen (man. arabe 663, fol. 72 v^o) : *تسلل عسكره من دمشق طائفة بعد طائفة إلى الملك الناصر* Son armée quitta Damas, chaque corps après l'autre. « pour se rendre auprès de Melik-Nâser. » Ailleurs (man. 666, fol. 12 v^o) : *أخذ صكر السلطان* L'armée du sultan commença à se détacher, et à se rendre successivement auprès de Nâseri. « Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, m. 798, fol. 344 v^o) : *تسلل أكثر ممالك الجبل في الليل إلى السلطان* Pendant la nuit, les mamlouks d'Oldjai se débandèrent, pour la plupart, et allèrent joindre le sultan. « Dans la *Vie de Ketboga*, par Nowairi (fol. 109 v^o) : *تسللوا وفارقوه* Ils se débandèrent et l'abandonnèrent. « Dans la *Vie de Melik-Nâser*, du même historien (fol. 172 v^o) : *كانوا يتسللون عشرة عشرة* Ils se débandaient dix par dix. « Dans la vie du sultan Bibars (man. 803, fol. 127 v^o) : *خرو متسللين من فيضان* Il s'échappa, sans que personne en eût connaissance, et se retira à Alep. »

épée, et se dirigea vers la tour. Il était accompagné de l'émir Beha-eddin-Alakonsch et de l'émir Seif-eddin-Sangar. Suivant un autre récit, lorsque les émirs eurent refusé d'accorder à Schoudjaï un acte d'amnistie, ils députèrent, à la fin du jour, vers la mère du sultan, plusieurs personnes, au nombre desquelles se trouvait Alakonsch, pour mander Schoudjaï, « attendu, disaient-ils, qu'ils voulaient le consulter sur ce qu'il y avait à faire. » Dès qu'il fut arrivé, les mamloks se pressèrent autour de lui. Un des mamloks d'Alakonsch se précipita sur lui, et lui porta par derrière un coup d'épée, qui lui coupa la main. Il lui assena un second coup qui sépara la tête du corps. Au même instant, cette tête fut placée sur le rempart. Schoudjaï était âgé d'environ cinquante ans (17).

485 Suivant un autre récit, lorsque Schoudjaï arriva devant le sultan, ce prince lui dit : « O mon oncle, à quoi aboutira l'affaire dans laquelle vous êtes engagé? » Schoudjaï répondit : « Tout se fait à cause de vous, ô mon Seigneur! » Le sultan répartit : « Laissez-moi prendre une mesure qui vous assurera le repos, aussi bien qu'à moi; partez, émir Alem-eddin, et retirez-vous dans un lieu de la citadelle. Je vais députer vers les émirs, pour les inviter à monter ici. Au bout de quelques jours, je vous réconcilierai tous, et je vous concéderai une forte terrasse de Syrie, vers laquelle vous vous rendrez, et où vous serez à l'abri de toute attaque de vos ennemis. » Les émirs qui étaient présents se levèrent aussitôt, suivirent Schoudjaï, le chargèrent de chaînes, et l'emmenèrent vers un lieu qui devait lui servir de prison. Alakonsch, qui l'accompagnait, l'égorgea sur la route, et lui coupa la tête et la main, qu'il enveloppa dans les plis d'une

(17) Au rapport d'Abon'Imahâsen (m. 663, f. 37, r^o), l'émir Alem-eddin-Sandjar ben-Abd-allah-Schoudjaï, était un des mamloks de Melik-Mansour-Kelaoun. Bientôt, il monta en grade, parvint au rang d'inspecteur des bureaux *مَشَقِّ الدَّوَارِين*; et fut nommé vizir de l'Égypte, au commencement du règne de Melik-Nâser (Melik-Aschraf). Dans son administration, il se conduisit d'une manière répréhensible et se livra à de nombreux actes de tyrannie. Choisi comme gouverneur de Damas, il s'attacha à gagner la population et se permit peu d'actions vexatoires. Il séjourna dans cette ville plusieurs années. Ayant été destitué et remplacé par l'émir Izz-eddin-Aïbek-Hamawi, il retourna au Caire. Dans ses marches, il affectait une pompe qui rivalisait avec celle du sultan. Malgré ses inclinations tyranniques, il montrait du penchant pour les hommes savants, et du zèle pour la gloire de l'islamisme. Il avait été nommé inspecteur *مَشَقِّ* des travaux de construction de l'hôpital Mansouri, situé entre les deux palais. Et, grâce à son activité, ce grand ouvrage fut terminé dans un court espace de temps. Il faisait travailler les ouvriers et les maçons à coups d'arbalète. En sorte que ceux même qui se trouvaient à une grande distance de lui, au haut d'une échelle, ne pouvaient

serviette (18). Il descendit vers le marché aux chevaux. Les *Bordjis* et les mam-louks du sultan, qui étaient rangés autour de la porte de la citadelle, dirent à Alakousch : « Que portes-tu là ? » Il répondit : « C'est du pain chaud que le « sultan envoie aux émirs, afin de leur faire voir que nous avons des provisions « en abondance. » Il voulait, de cette manière, leur échapper. Supposant qu'il disait vrai, ils le laissèrent passer. S'ils avaient su qu'il était porteur de la tête de Schoudjai, il n'eût point évité leur ressentiment. S'étant rendu auprès des émirs, il leur remit la tête de leur ennemi. Aussitôt, ils députèrent quelques-uns d'entre eux, pour recevoir le serment du sultan et des émirs qui étaient auprès de lui. On ouvrit la porte de la citadelle. Le second jour, Kethoga et les émirs montèrent vers cette forteresse, et s'avancèrent à cheval jusqu'à la porte de *Bab-alkoullah*. On battit les tambours, destinés à annoncer les nouvelles heureuses. Ces événements eurent lieu le mardi, vingt-septième jour du mois. Bientôt après, on proclama une amnistie générale. On ouvrit les portes du Caire, qui, jusqu'à ce moment, étaient restées fermées, à l'exception de la porte de Zawilah. Dans cet intervalle, les marchés avaient été également déserts. La tête de Schoudjai fut placée au haut d'une pique, et promenée dans les villes du Caire et de Misr. Les porteurs ne laissèrent aucune rue sans s'y introduire avec cette tête, et ils recueillirent ainsi des sommes considérables. En effet, parmi la population, les uns frappaient la tête avec des sandales مدامات (19) :

échapper à sa surveillance. Suivant ce que l'on rapporte, un jour, un des ouvriers tomba à côté de lui, de dessus une échelle, et se tua. Saudjar ne montra pas la moindre émotion, ne quitta pas sa place, et se contenta de faire enterrer ce malheureux. Promu au rang de vizir, au commencement du règne Melik-Naser-Mohammed-ben-Kelaoun, il occupa ce poste un peu plus d'un mois. Brûlant de s'élever au-dessus du rang de vizir, il se livra à des tentatives ambitieuses, qui aboutirent pour lui à une mort violente. Sa fin tragique causa une extrême joie aux habitants de l'Égypte.

(18) Le manuscrit porte : *في ذيل قرطبة*. Je lis : *قوسية*, avec l'historien Ebn-Aïas.

(19) Le mot مداما, qui fait au pluriel مدامات, désigne un soulier, une sandale. On lit dans le *Manhel-safi* d'Aloumalikou (tom. IV, man. arabe 750, fol. 98 v^o) : *خبر كل واحد الى اخذ* « مداما » Chacun d'eux sortit pour aller prendre son soulier. » Dans l'*Histoire d'Égypte*, du même écrivain (man. arabe 663, fol. 32 r^o) : *تسرد النسوة بالمدامات* « Les femmes le frappaient avec « leurs souliers. » Et (33 r^o) : *الطية على وجهه بالمدامات* « Le coup qu'on lui portait sur le visage avec des souliers. » Dans le *Kismet* d'Ebn-Athir (tom. IV, fol. 105 r^o) : *انها كفة يملوا* « مدامات لطافا تصليح لارجل الاطفال » Les cordonniers fabriquaient de petits souliers qui com-
venaient pour les pieds des enfants. » Et dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. III, f. 240 r^o) : *دخلوا الى الخندق بمداماتهم* « Ils entrèrent dans ce monument avec leurs souliers. »

d'autres la souffletaient et la chargeaient d'injures. Ils disaient : « Voilà la tête » du maudit Schoudjaï. » Sa mort causa une grande joie parmi les habitants, attendu que cet homme s'était livré à de nombreuses exactions (20), et avait inventé toutes sortes d'actes de vexation et de tyrannie. Le même jour, on mit en liberté ceux des émirs qui étaient détenus en prison, et auxquels on restitua leurs *ikta* et leurs biens. On prêta de nouveau serment de fidélité au sultan et à son *Nâib* (vice-roi) l'émir Ketboga. On fit descendre ceux d'entre les mamlouks du sultan, qui habitaient au château de la Montagne, dans les tours et dans les chambres (21) طابق, et qui étaient accusés d'avoir suscité des troubles. Une partie

(20) Je n'ai pas hésité à lire مصادرات, au lieu de مغادات.

(21) Le mot *tabakah* طابق, qui fait au pluriel طابق, et, quelquefois الطابق, désigne une chambre, un petit édifice. On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, man. 140, page 382) : نقل البطرک الى طابقه کان قد نزل بها. Le patriarche se transporta vers un édifice qu'il avait précédemment habité. Plus bas (pag. 417) : وام دهم طابقه کان بنه. Il voulut démolir une édifice qu'il avait fait construire. » Et (page 425) : دهموا روشن الطابقه التي کان. Ils démolirent la fenêtre de l'édifice qu'habitait le prêtre. » Dans l'*Histoire de Damas* (man. arabe 823, fol. 28 v°) : کان بيت الشيخ طابقه صغيره. La maison du sheikh, était un petit édifice. » Dans les *Mille et une Nuits* (tom. I, p. 437, éd. du Caire) : من داخل الدكان طابقه. Dans l'intérieur de la boutique était une chambre. » Et فتح الطابقه. Il ouvrit la chambre. » Ailleurs (tom. II, pag. 199) : اجلسه في طابقه وحده. Il le fit asseoir seul dans une chambre. » Plus bas (p. 444) : اسكنه في طابقه على الاصطبل. Il lui assigna pour habitation une chambre placée au-dessus de l'écurie. » Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 713, page 382) : طابقه لطيفه. Une petite chambre, qui renfermait une tribune grillée. » Dans l'*Histoire des monarques* du prétendu Fakhr-eddin-Razi (man. arabe 895, fol. 206 r°) : زينب كانت في طابقه. Zainab se trouvait dans la chambre de Mausour. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, fol. 333 v°) : كان بجانبها طابقه لخباط. A côté, se trouvait une chambre destinée pour un tailleur. » Dans la *Vie de Melik-Ashraf* (de mon manuscrit, fol. 138 r°) : مشتل. Il contenait des chambres bien bâties. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Abi-sorour (man. 883, fol. 38 v°) : كنت في طابقه بجانب البيت. J'étais dans une chambre, à côté de la maison. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. III, fol. 71 v°) : ساكن في طابقه. Habitant dans une chambre. » Et رجع الى طابقته. Et retourna vers sa chambre. » Plus bas (fol. 72 r°) : سعدوا الى الطابق. Ils montèrent vers les chambres. »

Le mot طابق, dans le langage de l'Égypte, désignait souvent la chambre, l'espace de caserne qu'occupaient les mamlouks. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, fol. 51 r°) : اخذ في عرض الطابق المالك السلطانية. Il commença à faire le recensement des chambres occupées par les mamlouks du sultan. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou-Imahasen (manus. 663, fol. 90 v°) : قبل فقه الطابق للمهايك. Il li construire, au-dessus, des chambres destinées

d'entre eux fut placée dans les salles (22) مناظر de Kabsch, au voisinage de la mosquée de Touloun; un autre, dans la maison du vizirat, située au Caire, dans le parvis رحبة de la porte de la fête; un autre, enfin, dans les salles du Meïdan-Sâlehî, qui fait partie du terrain de Louk. D'autres, enfin, furent mis en prison.

Le jeudi, vingt-neuvième jour du mois, le rang de vizir fut conféré au *sûhib*

« pour les mamlouks. » Plus bas (fol. 91 r°) : ممالك الاطباي : Les mamlouks des différentes « chambres. » Et (fol. 93 v°) : عرض الاطباي : Il fit le recensement des chambres (de mamlouks). « Ailleurs (man. 666, fol. 196 v°) : طبقة الزمائية : Le répartit les mamlouks dans les différentes chambres. Et Borsebaï se trouva dans celle qu'occupait le *zimam*. » Ailleurs (man. 671, fol. 5 r°) : الاطباي للممالك السلطانية : Les chambres « destinées pour les mamlouks du sultan. » Dans le *Manhet-sûff*, du même écrivain (tom. I, man. 747, fol. 205 r°) : لم يجاز في صفرة كعادة الممالك في الاطباي : « Il n'avait pas été « élevé, dans son enfance, comme le sont d'ordinaire les mamlouks, dans les chambres. » Plus bas (tom. II, man. 748, fol. 185 r°) : بالقلعة من الاطباي الاشرفية من الممالك السلطانية : « donna que les mamlouks aschrafis quittassent les chambres placées dans la citadelle. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (man. arabe 695 A, tom. II fol. 311) : اقام بالطبقة ودار من جبيلة : « Il séjourna dans la chambre, et fut admis au nombre des mamlouks du « sultan. » Plus bas (fol. 313) : رسم للممالك ان ينزلوا من الطباي : « Il enjoignit aux mamlouks « de quitter les chambres. » Dans l'ouvrage de Khâlîl-Dâherî (man. 695, fol. 47 r°) : طبقي : « Les chambres des mamlouks. . . chacune de ces « chambres présentait l'étendue d'une rue. » On lit dans la *Relation de l'ambassade* de Pierre Martyr (*Legatio Babylonica*, fol. 84 r°), en parlant des mamlouks : « *Eorum schola, quas vocant « Tabachas.* »

(22) Le mot *mandarah* مشطرة signifie un appartement, au rez-de-chaussée, où le maître de la maison se tient pendant le jour, et reçoit ses visites. (*Expédition française; Égypte moderne*, tom. I, pag. 386.) M. Jonard dit (*Description du Caire*, page 6) : « *Mandar*, grande salle ouverte, « au premier étage. » M. Lane (*Manners and customs of the modern Egyptians*, t. I, p. 17) donne la description et la figure d'un *mandarah*. On lit, chez le docteur Clot-Bey (*Aperçu de l'Égypte*, tom. I, p. 177, 178) : « *Mandarrah*, c'est-à-dire appartement du maître de la maison. » M. Eusèbe De Salle (*Pérégrinations*, tom. II, p. 149) explique le mot *mandara* par : « Parloir, au rez-de-chaussée. » On lit dans les *Mille et une Nuits* (tom. I, p. 643) : اصعدى به الى المنطرة العليا من الدار : Monte « avec lui vers la salle la plus élevée de la maison. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, p. 257) : اغلق باب المنطرة عليه : « Il ferma sur lui la porte de la salle. » Dans le même ouvrage, ce mot, en parlant des juifs, désigne la *salle du conseil*, le *sanhédrin*. On y lit (t. I, p. 12) : نكتب اسمه في المنطرة والنسبة : Nous écrivons son nom dans la salle du conseil et la généalogie. « Plus bas (p. 13) : المنطرة المكتوبة في المنطرة : On apportera la généalogie, « écrite dans la salle du conseil. » Et (Ibid.) : منطرة كهنة اليهود : La salle du conseil des prêtres « juifs. » Et enfin : كما قد كتب في المنطرة : Ainsi qu'il a été écrit dans le conseil. »

Tadj-eddin-Mohammed, fils du *sahib* Fakhr-eddin-Mohammed, et petit-fils du *sahib* Beha-eddin-Ali-ben-Hiuna. Son cousin, Izzeddin, fils du *sahib* Mohiieddin, fils du *sahib* Beha-eddin, fut installé dans la place de *sahib* الصبيحة. Tous deux siégeaient ensemble dans la tribune grillée du vizirat بيت الوزارة, au château de la Montagne. Et c'était le *sahib* Tadj-eddin qui écrivait يوقع.

Le dernier jour du mois, on mit en liberté l'émir Izz-eddin-Aïbek-Afram. Le troisième jour de Rebi premier, le sequestre fut mis, à Damas, sur les propriétés de l'émir Alem-eddin-Sandjar-Schondjaï, et ses *naïb* furent mis en prison. Le vingtième jour de Redjeb, le *naïb* (vice-roi) de Damas, et les émirs qui se trouvaient dans cette ville, prêtèrent serment de fidélité au sultan, ainsi qu'à son *naïb* et successeur désigné, l'émir Kethoga; et les noms de l'un et de l'autre furent associés dans les prières de la *Khotbah*.

Le vingt-cinquième jour, Melik-Nâser monta à cheval, avec toute la pompe de la souveraineté, traversa la ville du Caire, depuis la porte de *Nasr*, et sortit par la porte de Zawilah, pour retourner à la citadelle. Kethoga et les émirs marchaient à pied, près de son écrier. Ce fut un jour de fête; et on battit, dans la citadelle, les tambours destinés à annoncer les heureuses nouvelles.

Le jour de la fête de la rupture du jeûne, l'émir Hosâm-eddin-Lâdjîn *assaghîr* (le petit) et l'émir Schems-eddin-Kara-soukor-Mansouri se montrèrent, en sortant de la retraite où ils étaient cachés. Au moment de leur fuite, à l'époque de la catastrophe de Baidara, ils avaient fait connaître leur position à l'émir Seïf-eddin-Betkhas-Zeïni, mamlouk de l'émir Kethoga, le *naïb*. Cet homme sut intéresser, en leur faveur, son maître Kethoga, qui intercêda auprès du sultan, et obtint la grâce des deux accusés. Ensuite, il s'entretint de leur affaire avec les autres émirs. Bektasch monta aussitôt à cheval, se rendit successivement chez les émirs, ainsi que chez les principaux d'entre les mamlouks, et parvint à dissiper les préventions haineuses qui existaient dans leurs esprits. Il fut convenu que les deux émirs monteraient à la citadelle, le jour de la fête; ils se rendirent secrètement à la maison de l'émir Kethoga, située dans la forteresse; il les prit avec lui, et les fit entrer dans la salle du festin, où, suivant l'usage, ils baisèrent la terre en présence du sultan. Ce prince les accueillit avec distinction, les fit revêtir de robes d'honneur, et leur rendit le rang d'émir. Ils descendirent du château, et les émirs vinrent leur apporter des présents d'une valeur immense. Ainsi qu'on le verra bientôt, Kethoga, en agissant ainsi en

favor de Lâdjîn, fit comme cette malheureuse chèvre, qui, avec son pied, alla chercher l'instrument de sa mort. Ce même jour, l'émir Hosam-eddin-Mahmûb-ben-Isa reconvra sa liberté, ainsi que ses frères et ses enfants. Cette année, la crûe du Nil fut faible, et ne parvint pas au terme complet, le fleuve ne s'élevant qu'à la hauteur de quinze coudées un tiers, ce qui fit hausser le prix des denrées.

Le *Kadi-alkodât* Bedr-eddiu-Mohammed-ben-Djemâah fut installé dans la place de kadi de Damas, comme successeur du Kadi-alkodât Schehab-eddin-Mohammed-Ismâ'îl, qui était décédé. Cette année, le schérif Abou-Nomai, émîr de la Mecque, se mit en marche, dans l'intention de se rendre en Égypte, pour s'aboucher avec Melik-Aschraf, attendu qu'il s'était engagé par serment à faire ce voyage. Arrivé à Iambo, il recut la visite du schérif Râdjah-ben-Edris, et apprit la nouvelle du meurtre du sultan. Il partit de Iambo pour retourner à la Mecque. Le prix des denrées s'éleva dans cette ville à une valeur exorbitante. Le *mudd* de sel se vendait quatre dinars *mekkis*. Dans le mois de Schaban et de Ramadan, on éprouva une disette d'eau; bientôt, les pèlerins du Yemen arrivant en grand nombre, une outre ^{٢١} d'eau se vendit jusqu'à quatre dinars. Et l'on apportait ce liquide d'Arafah à la Mecque. Enfin, la bonté de Dieu envoya des pluies abondantes, qui tombèrent d'abord à Mina, le dimanche. Les pèlerins abandonnèrent la ville, le mercredi suivant, pour retourner dans leurs pays. Cette même année, le roi Kaikhatou périt de mort violente, et eut pour successeur Baidou, fils de Houlagou.

Parmi les hommes distingués que cette année vit mourir, on compte : 1^o le *kadi-alkodât* de Syrie, Schehab-eddin-Abou-Ahmed-allah-Mohammed, fils du *kadi-alkodât* Schems-eddin-Abou'abbas-Ahmed-ben-Khalil-ben-Sandah-ben-Ishak-ben-Isa-Mohallebi, connu sous le nom d'Ebn-Alkhowi, le schaféi. Il mourut à Damas, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait rempli successivement les fonctions de kadi à Alep, à Damas, à Misr (Fostat), et il s'était fait constamment estimer par une conduite irréprochable. 2^o Le vizir, le *sahib*, Fakhr-eddin-Abou-Ishak-Ibrahim-ben-Lokman-Ebn-Ahmed-ben-Mohammed-Scheibani-Asardi. Il était âgé de quatre-vingt-un ans, et avait été promu deux fois au rang de vizir (23). 3^o Le

(23) Au rapport d'Abou'Imahâsen (fol. 33, r^o), Fakhr-eddin-Abou'abbas-Ibrahim-ben-Lokman, surnommé Asardi, puis Misri (l'Égyptien), fut d'abord le chef des écrivains de la chancellerie

II. (quatrième partie.)

vizir, le *schib* Scheus-eddin-Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Otlman-ben-Abîrradja-ben-assalous-Tenoukli (24). Il périt de mort violente, à l'âge d'environ cinquante ans. 4° Le *schib* (le religieux) révérend, Taki-eddin-Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ebn-Ali-ben-Mohammed-ben-Mâdjid-Seroudji. Il mourut au Caire. 5° Le *mohaddith* (collecteur de traditions) Scherf-eddin-

الموفقين en Egypte, puis occupa le rang de vizir dans cette contrée. Deux fois il fut promu à cette place éminente. C'était un homme d'une conduite honorable, peu porté à vexer personne, et qui se distinguait par sa justice et ses bienfaits envers la population. Pendant le temps de son vizirat, il s'attacha à supprimer quantité d'abus vexatoires. Quoique vizir, il percevait le traitement d'un écrivain de la chancellerie. Après sa destitution, son page prenait derrière lui sa valise. Il se mettait en marche et allait s'asseoir dans le bureau de la chancellerie, comme s'il n'y avait eu rien de changé dans sa position. Il était originaire de Maden المعدن, lieu du district d'Asard. Il était très-verse dans l'écriture de la chancellerie et autres sciences. Dzehebi dit, à son sujet : « Je l'ai vu, déjà vieux, ayant sur la tête un petit turban. Il rapportait les traditions d'après Ebn-Rawah; et Bedlari et autres *Talib* écrivaient sur son autorité. C'était un homme éminent, qui excellait dans la poésie, la prose et l'art de la correspondance. Il mourut au Caire, dans le mois de Djoumada-second, et fut enterré dans le cimetière de Kafafah. Parmi ses vers, on cite les suivants :

كن كيف شئت فأنى بك مغرم رامن بها فعل الهوى التحكم
ولن كسبت عن الوشاة صبايتي بك فالجوانح بالهوى تكلم
اشتاق من احوى واعجب اننى اشتاق من حوى الفواد مخيم
يا من يمد عن المحب تذلل واذا بكى وجدا غدا يتبسم
اسكنك القلب الذى احرقته فخذار من نار به تنصنم

« Sois comme tu voudras ; car je suis épris de toi et résigné à tout ce que voudra m'imposer l'amour qui me tient sous ses lois.

« Si je veux cacher aux dénonciateurs la passion que j'éprouve pour toi, ma poitrine exprimera mon amour.

« Je désire la possession de celle que j'aime. Est-il étonnant que je desire celle qui est établie dans mon cœur ?

« O toi qui t'éloignes avec mépris de ton amant ; et qui, lorsqu'il pleure amèrement, ne fais que sourire ;

« Je t'ai donné pour demeure un cœur que tu as brûlé ; prends garde à un feu, dont tu pourrais aussi être consumée. »

(24) Au rapport du scheïkh Salah-eddin-Safadi, cité par Abou'Imahsen, Ebn-Assalous, dans sa jeunesse, voyageait pour des opérations commerciales. Il avait les cheveux ronds, de l'embonpoint, le teint blanc, une taille bien proportionnée. Il s'exprimait avec une rare élégance et un langage plein de douceur. Il inspirait un profond respect, était fertile en expédients, digne du vizirat, ex-

Abou-Ali-Hasan-ben-Ali-ben-Isa-ben-Hasan-Ali-ben-Alsirâfi-Laklumi. Il était ^{à l'âge} d'environ soixante-sept ans.

Au mois de Moharrem, on reçut les nouvelles suivantes : Katkhatou, fils de Houlagou, qui, dans l'année 690, était parvenu au rang de sultan, comme ^{à l'âge} successeur d'Argoun, fut tué l'an 693, et remplacé sur le trône par Baidou, ^{à l'âge} fils de son frère. Gazan, fils d'Argoun et petit-fils d'Abaga, *naib* (gouverneur) du Khorassan, prit les armes contre son souverain, le vainquit, et lui enleva l'empire. Ce prince embrassa l'islamisme entre les mains du schetkh Sadr-eddin-ben-Djoubehi-Djouwâini.

Dans la nuit du mercredi, ouzième jour du mois, les Mamlouks aschrafis, qui habitaient le quartier de Kabsch, se rassemblèrent, et se dirigèrent vers les écuries situées au pied de la citadelle. Ils montèrent à cheval, et pillèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Abordant successivement leurs camarades, ils les firent monter à cheval, et se dirigèrent vers la porte appelée *Saadah*, l'une des portes

trêmement instruit, plein de fierté, et d'un orgueil excessif. Il se trouvait logé dans le voisinage du *Schêib* Taki-eddin-Ebn-Almani : ayant eu occasion d'accompagner ce fonctionnaire, celui-ci remarqua en lui une haute capacité, et lui fit obtenir la place de *Moktesib* de Damas. Ensuite, Ebn-Assalous se rendit en Égypte et s'attacha à Melik-Aschraf-Khalil, sous le règne du père de ce prince. Ayant encouru la disgrâce du sultan, il trouva un appui chez son maître, Melik-Aschraf-Khalil qui intercéda en sa faveur et le fit délivrer de prison. Bientôt après, il alla faire le pèlerinage de la Mecque. Durant son absence, Aschraf parvint au trône. Ce prince, qui chérissait Ebn-Assalous, lui adressa une lettre entre les lignes de laquelle il avait écrit ces mots : يا شاعر يا وجد الخير قدم - السير. « O petit homme roux, ô brave homme, hâte-toi d'arriver. » Aussitôt après son arrivée, Ebn-Assalous fut promu au rang de vizir. Dans ses marches, les plus grands émirs l'escortaient à pied. Abou'lmahâsen ajoute : « A l'époque de son vizirat, l'émir Schoudjai se tenait debout en sa présence. Au moment de l'élévation d'Ebn-Assalous, un de ses amis, qui habitait la Syrie, lui adressa les deux vers suivants, dans lesquels il l'engageait à se tenir en garde contre Schoudjai :

« O vizir de la terre, sois constamment éveillé, et sache bien que tu marches sur des vipères.

« Cherche ton appui en Dieu; car je crains pour toi la morsure de Schoudjai. »

Ces vers tombèrent entre les mains de Schoudjai; cet émir, après la catastrophe d'Ebn-Assalous, poursuivit les proches et les adhérents du vizir, et extorqua d'eux des amendes considérables. Comme on lui parlait de l'auteur des vers, il répondit : « Je me garderai bien de punir cet homme.

« Il avait donné à son ami, relativement à moi, des avis salutaires qu'il a en tort de ne pas suivre. » Pour comprendre l'allusion contenue dans les vers précédents, il faut se souvenir que le mot شجاع, d'où dérive l'adjectif شجاع, et qui signifie un homme courageux, désigne aussi un serpent.

du Caire, et la livrèrent aux flammes. Ils pénétrèrent dans la maison du vizirat, afin d'engager les mamlouks qui l'habitaient à sortir en armes. N'ayant point trouvé chez eux de sympathie, ils les quittèrent, et continuèrent leur route vers la porte du marché des armes, au Caire. Ils ouvrirent les boutiques, se saisirent des armes, se rendirent au *magasin des étendards* خزانة البند, et engagèrent à sortir les mamlouks qui l'occupaient. De là, ils marchèrent vers l'écurie du sultan, et vinrent camper au pied de la citadelle. Les émirs, qui se trouvaient dans cette place, montèrent à cheval et vinrent attaquer les assaillants, qui ne
188 soutinrent pas le combat, prirent la fuite, et se débandèrent. On les arrêta, soit au Caire, soit dans la banlieue; en sorte qu'il n'en échappa pas un seul. Quelques-uns eurent la tête tranchée à la porte de la citadelle; à d'autres, on coupa les pieds et les mains; d'autres, en grand nombre, furent noyés; d'autres aveuglés; d'autres eurent la langue coupée; d'autres furent pendus à la porte de Zawilah. Quelques-uns furent épargnés; d'autres furent partagés entre les émirs. Ces Mamlouks étaient au nombre de plus de trois cents. Le mercredi, onzième jour du même mois, Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun fut dépouillé de la souveraineté, après un règne d'une année moins trois jours, durant lequel il n'avait exercé aucune autorité réelle.

RÈGNE.

DE MELIK-ADEL-ZEIN-EDDIN-KETBOGA-MANSOURI.

C'était lui qui, durant le règne de Melik-Nâser, se livrait seul aux soins de l'administration de l'empire, et ne laissait à Melik-Nâser aucune ombre de pouvoir. Après le meurtre de Schoudjaï, il commença à s'entourer des attributs de la souveraineté. Au mois de Moharrem, il se retira dans la maison appelée *Dar-annabah* دار النباهة (maison de la vice-royauté), et feignit d'être malade; mais, dans le fond, il n'avait d'autre but que de se frayer la route au trône. Melik-Nâser sortit du palais, et alla lui rendre visite. A l'époque de la sédition excitée par les Mamlouks, le matin qui suivit cette nuit-là, il donna audience dans la maison de la vice-royauté, convoqua les émirs, et leur dit : « La majesté du trône a été dégradée; et la considération qui doit l'environner ne se maintiendra jamais parfaitement sous le règne d'un enfant tel que Melik-Nâser. » Tous tombèrent d'accord de déposséder ce jeune prince, et de mettre à sa place Ketboga. Ils lui prêtèrent serment de fidélité; on lui amena le cheval que l'on appelait *faras-annabah* الفرس النباهة, et qui était couvert du *Rakabah* (1) royal

(1) Les mêmes mots se trouvent répétés dans l'*Histoire* de Nowairi (*Vie de Melik-Nâser*, f. 173 v°). J'ai donné ailleurs (tom. I, 1^{re} partie, page 135) la définition du terme رقية; j'ajouterai ici quelques passages qui confirment mes assertions. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. arabe 682, fol. 390 v°) : كان من شعار السلطان أن يركب إلى الميدان وفي عنق الفرس رقية حريز اصفر اطلس مزركش ذهب فيستر من تحت أذني الفرس إلى حيث السرج. « Un des attributs de la souveraineté du sultan, consistait à se rendre au *meidan*, monté sur un cheval dont le cou était orné d'un *rakabah* de soie jaune, unie, broché d'or. Cet ornement couvrait l'animal, depuis le bas des oreilles jusqu'à l'endroit de la selle. » Quelquefois, les copistes ont substitué à ce terme celui de رقية. On lit dans un passage du même écrivain (man. arabe 798, fol. 175) : اثنان من الارجاقية راكبين على حصانين اشهبين برقيتين : « Deux *ouljaki* (pages) montés sur deux chevaux gris, couverts de deux *zakebah* (*rakabah*). » Dans le même ouvrage (man. 682, fol. 390 r°) on lit : لا يركب في السفر برقية ولا بعصايب. « Dans ses marches, il n'est point

الرقية الملوكية. Il partit du palais de la vice-royauté, avant la proclamation de la prière de l'asr (l'après-midi), le mercredi, onzième jour de Moharrem. Il entra par la porte appelée *Bab-alkoullah*, se dirigeant vers le palais du sultan, les émirs marchant à pied devant lui. Il s'assit sur le trône, entouré de toute la pompe de la souveraineté, et prit le titre de *Melik-Adel*. Son règne fut une époque des plus désastreuses, marquée par la disette, des maladies dangereuses, une nombreuse mortalité. Par un hasard singulier, l'intendant de la cuisine du sultan, dans la citadelle, était occupé à battre un des marmitons *بعض المرقارية*. Apprenant que Ketboga était en marche avec les attributs de la souveraineté, il se leva pour aller voir le nouveau sultan, accompagné des enfants attachés au service de la cuisine, et parmi lesquels se trouvait le battu. Ce dernier s'écria : « O jour funeste ! c'est ici un jour malheureux ! » Et ce propos courut ce jour-là dans la bouche de toute la population. Melik-Nâser fut enlevé du palais ; et on lui assigna pour habitation, aussi bien qu'à sa mère, un des salons *قاعات* de la citadelle (2).

accompagne du *rahlah* ni des *asabah* (drapeaux). • Dans les *Annales* d'Abou'l-feda (tom. V, page 80) : سرج ذهب ورقية • Une selle d'or et un *rahlah*. • Dans l'*Histoire* d'Égypte d'Ebn-Aïas, ce mot fait au pluriel : أرقاب, on y lit (tom. I, 2^e partie, fol. 23 r^o) : مشى قدامه الجنائب : devant lui marchaient les chevaux, couverts de *rahlah* de brocart d'or. • Et (tom. II, fol. 99 r^o) : منها اثنين بأرقاب مزركش : deux chevaux... dont deux étaient parés de *rahlah*, de brocart d'or. •

(2) Dans la première partie de cet ouvrage (page 17), j'ai parlé assez longuement sur ce qui concerne le mot *قاعة*. Je puis encore ajouter, sur ce sujet, différents passages. On lit dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* (tom. II, p. 377) : مشى بها قاعة على البحر • Il y fit construire une salle, sur le bord de la mer. • Et, plus loin page 431 : دفن في القاعة التي كان عمرها بدير الشيخ • Il fut enterré dans la salle qu'il avait fait construire, dans l'enceinte du monastère, appelé *Der-al-schama*. • Dans les *Annales* d'Abou'l-feda (tom. V, p. 120) : جعل في قاعة في قلعة الجبل • Il fut placé dans une salle, située dans la citadelle. • Dans l'ouvrage biographique d'Ebn-Khalikan (man. 730, fol. 217 v^o) : دخلوا إلى قاعة الحرم • Ils entrèrent dans la salle du harem. • Dans la *Vie des médecins* d'Ebn-Abi-Osaïbah (manuscrit, fol. 136 v^o) : أتى إلى قاعة المبرورين • Il se rendit à la salle qu'habitaient ceux qui étaient atteints de maladies du fiel. • Dans les *Voyages* d'Ebn-Batouta (fol. 5 v^o) : كان له قاعة (قاعة) معدة للسلام • Il avait une chambre destinée pour les armées. • Dans l'*Histoire* d'Alon-Imahssen (man. 666, fol. 125 v^o) : كانت خوند الكبرى صاحبة : Ailleurs (man. 667, f. 124 v^o), en parlant de l'épouse du sultan : هي يوم ذاك صاحبة القاعة • C'était elle à qui, alors, appartenait la salle. • Et (man. 671, fol. 17 v^o) : رجة فسحة كالقاعة • Une cour, vaste comme un apparte-

Le douzième jour du même mois, Melik-Adel fit servir un grand repas, auquel il prit place. Les émirs entrèrent en sa présence, lui baisèrent la main, le félicitèrent de son avènement au trône, et mangèrent avec lui. Lorsque le festin fut terminé, le nouveau sultan fit revêtir d'une *khilah* (robe d'honneur) l'émir Hosam-eddin-Lâdjîn, qui fut promu au rang de *Naib* (vice-roi) de l'Égypte. L'émir Izz-eddin-Aïbek-Afram-Sâl'hi fut également revêtu de la *khilah*, et nommé (189) *Émir-djoudâr*. L'émir Seïf-eddin-alliadj-Behadur-Halebi reçut, avec le vêtement d'honneur, le titre d'*Émir-hadjib*. Le quatorzième jour de ce mois, la poste partit, emportant les lettres destinées pour la Syrie, et qui annonçaient l'avènement à la souveraineté de Melik-Adel-Ketboga. Les lettres destinées pour Damas furent remises à l'émir Satelmesch-Mansouri, qui arriva dans cette ville le dix-septième jour du mois, reçut le serment de fidélité du *Naib* (vice-roi) et des émirs. On battit les tambours, qui annoncent les nouvelles heureuses. Le jeudi dix-neuvième jour du mois, on revêtit de la *khilah* tous les émirs et les fonctionnaires de l'État. On combla de bienfaits les Mamlouks qui résidaient dans la maison du vizirat, attendu qu'ils avaient refusé d'exciter des troubles.

Le mercredi, premier jour de Rebi-premier, le sultan monta à cheval, suivant l'usage des souverains, faisant flotter au-dessus de sa tête le drapeau du khalife, et porter devant lui le diplôme d'investiture تقييد. Des lettres qui annonçaient cette nouvelle furent adressées à tous les *Naib* (gouverneurs). Elles avaient été écrites par le Kadi Djemal-eddin-Mohammed-ben-almoukarram-ben-Abi-Hasan-beu-Ahmed-Ausâri. Le sultan commença à décerner à ses Mamlouks le titre d'émirs. Quatre d'entre eux furent promus à ce rang, savoir Bekhtas, qui reçut également la dignité d'*ostadr*, Agkirlou, Bektout-azrak et Katloubek. Tous montèrent à cheval le même jour, avec les attributs de l'émirat. La place de vizir de Damas fut donnée au *Sihib* Taki-eddin-Naubah-Tekriti, qui avait rempli les mêmes fonctions sous le règne de Melik-Mansour. On lui délivra un acte qui lui assurait la restitution de ce qui lui avait été enlevé sous le règne de Melik-Aschraf, et il partit de la ville du Caire. Le mardi, vingt-cinquième jour de Djoumada-premier, on destitua des fonctions de vizir le *Sihib* Tadj-eddin-

ment. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. I, fol. 28 v° : إنشاء في بيته قاعة جلوس. Il fit construire, dans sa maison, un salon d'audience. » On peut voir, sur le mot قاعة, les détails intéressants que donne M. Lane (*Manners and customs of the modern Egyptians*, tom. I, p. 22, 23).

Mohammed-ben-Hanna. Sous son administration, les chevaux du sultan étaient restés sans avoir d'autre fourrage que celui qu'on prenait dans les bontiques des marchands, et les réserves تشارى formées par les différents cantons avaient été entièrement épuisées. Le Kadi Fakhr-eddin-Omar, fils du Scheikh Medj-eddin-Abd-elaziz-Khalili-Dari fut nommé inspecteur de son bureau, et inspecteur des bureaux du vizirat.

Ce même mois, la population de Damas fit des prières pour demander de la pluie, attendu qu'il n'en était pas tombé depuis longtemps. Le Naïb sortit de son palais, et toute la foule l'accompagnait à pied. La cherté des vivres qui régnait en Égypte alla encore en croissant. Il ne restait pas de grains dans les greniers du sultan, parce que Melik-Aschraf avait distribué ces grains, les avait abandonnés aux émirs et à d'autres personnes, en sorte que ces provisions étaient entièrement épuisées. La crue du Nil, ainsi qu'il a été dit plus haut, avait été extrêmement faible. Le vizir faisait acheter des grains pour la consommation des palais du sultan, et pour la nourriture des chevaux. La cherté augmenta au point que l'ardeb se vendait quatre-vingt-dix dirhems. Dans le mois de Rebi-premier, une maladie terrible se déclara dans toute l'Égypte, et en particulier au Caire et à Misr.

Le vingt-sixième jour de Ramadan, Nejlm-eddin-Ahmed-ben-Sasari fut nommé aux fonctions de *Kadi-alasker*, pour la ville de Damas. Il partit aussitôt du Caire. Melik-Aouhad-Schâdi, fils d'Alzâhir-Moudjir-eddin-Daoud, fils de Moudjâhid-Asad-eddin-Schirkoul-Nâsir-eddin-Mohammed, fils d'Asad-eddin-Schirkoul-Aioubi, fut gratifié du titre d'émir, à Damas. Il prit rang parmi les émirs de *Tabl-khanah*. Ce fut le premier de la famille d'Aioub qui, sous la dynastie des princes tures, fut promu à la dignité d'émir de *Tabl-khanah*.

On reçut la nouvelle que Melik-Moudaffar-Schems-eddin-Abou'l-moudaffar-Iousouf, fils de Melik-Mansour-Iousouf-Nour-eddin-Omar-ben-Ali-ben-Resoul, le Turcoman, souverain du Yemen, était mort dans le mois de Ramadan, après un règne d'environ quarante-cinq ans. Sa conduite avait été constamment irréprochable. Il eut pour son successeur son fils Melik-Aschraf-Moumahlid-eddin-Omar, qu'il avait désigné comme son héritier. Celui-ci trouva un compétiteur dans son frère, Melik-Mouwaïad-Hizebr-eddin-Daoud, qui rassembla des forces pour le combattre, vint attaquer la ville d'Aden, la prit après un siège de treize jours, et y leva des contributions tout à fait injustes. Melik-Aschraf fit marcher

contre lui une armée, qui lui livra bataille, et le fit prisonnier. Le vaincu fut conduit devant son frère, qui le fit jeter en prison.

Le *Kadi-alkodah*, Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâah fut nommé aux fonctions de *Khatib* (prédicateur) de la mosquée des Omniades, à Damas, et réunit ces fonctions avec celles de *Kadi*. Il fit la *Khotbah* et la prière, en présence de la population, le vendredi, sixième jour du mois de Schewal. Il fut le premier qui exerça conjointement, à Damas, la place de *Kadi* et celle de *Khatib*. L'émir Izz-eddin-Aïbek, le *Khazindar* (trésorier), Mansouri, *Naib* (gouverneur) de la province de Tarabolos (Tripoli), fut arrêté et conduit au Caire, où il arriva le onzième jour du mois de Dhoulkodah, et il fut mis en prison. On lui donna pour successeur l'émir Izz-eddin-Aïbek-Mauseli-Mansouri.

Cette année, la crue du Nil fut faible; il était monté à seize coudées dix-sept doigts, mais il baissa la nuit même, et n'atteignit plus cette hauteur. La cherté alla toujours en croissant, et les maux se multiplièrent. La province de Barkah fut également frappée de stérilité (3). La cherté, la disette euvahirent tout à la fois les contrées de l'orient, de l'occident, du Hedjaz. En Égypte (4), le prix de l'ardeb de froment s'éleva à cent cinquante dirhems d'argent. La mortalité augmentait rapidement; et dans le mois de Dhoulhidjah, le nombre des morts dont les noms furent inscrits sur les registres du divan s'éleva à dix-sept mille cinq cents, sans compter les étrangers et les pauvres, qui formaient un total

(3) Si l'on en croit mon historien de l'Égypte (fol. 38, v^o 39, r^o), la contrée de Barkah fut affligée d'une extrême disette et visitée par de nombreuses nuées de sauterelles. Parmi les habitants qui émigrèrent en Égypte, beaucoup avaient la chair des épaules mangée. Interrogés sur ce fait, ils répondirent : Les sauterelles qui ont dévasté notre pays ne trouvaient plus rien pour assouvir leur faim, se sont précipitées sur nous et nous ont dévoré la chair. Les émigrants de Barkah, qui étaient au nombre de plus de cinquante mille âmes, arrivant en Égypte, trouvèrent ce pays livré à la sécheresse et à la disette. Ils y périrent presque tous, et causèrent la mort d'un grand nombre d'Égyptiens. Le reste s'enfuit dans diverses contrées. Bedr-eddin-Hâsan-Hemsi, le marchand, et le hadj (pèlerin) Abou-Zacharie-Bâlesi, le marchand, racontaient avoir entendu dire au gouverneur de Katînh : « Nous avons compté les hommes qui passèrent chez nous, pour se rendre en Syrie, depuis le mois de Schewal jusqu'à la fin de Rebi-second. Leur nombre s'élevait à quatre-vingt-deux mille. Et cela, sans y comprendre ceux qui restèrent ignomes. »

(4) Suivant mon historien de l'Égypte (fol. 38 v^o), le prix de l'ardeb de froment, qui était d'abord de vingt dirhems, s'éleva à cent vingt, et monta l'année suivante jusqu'à cent quatre-vingt dirhems.

infinitement supérieur (5). Par suite des horreurs de la famine, les habitants mangèrent les charognes, les chiens, les chats et les ânes. Quelques-uns allèrent jusqu'à dévorer la chair de leurs semblables. Chaque jour, le nombre des morts dont le décès était constaté montait à un millier d'hommes, sans compter ceux dont les noms ne furent pas enregistrés au divan. Lorsque la misère fut arrivée à son comble, le sultan répartit les pauvres entre les hommes opulents, en proportion de leurs facultés. Cette année, les *fels* (monnaies de cuivre) se multiplièrent et chaque *oukiuh* eut la valeur d'un sixième de dirhem.

Le souverain de Tunis, l'émir Abou-Hafs-Omar-ben-Iahia-ben-Abd-elwâhid-ben-Abi-Hafs, mourut la nuit du vendredi, vingt-quatrième jour du mois de Dhou'lhidjah, après un règne de onze ans et huit mois. Il eut pour successeur Abou-Abd-allah-Mohammed, fils de celui qui est connu sous le nom d'Abou-Asidah, fils d'Iahia, fils de Mohammed, fils d'Iahia, fils d'Abd-elwâhid. Le *Kân* Kaikhatou, fils d'Abaga, fils de Houlagou, fils de Toulou, fils de Djenkis-Khan, roi des Tatares, mourut assassiné, après un règne d'environ quatre années. Le *Kân* Baïdou, fils de Tougan, fils de Houlagou, qui avait succédé à Kaikhatou, périt également de mort violente, n'ayant régné qu'environ huit mois. Il fut remplacé par Gazan, fils d'Argoun-schah, fils d'Abaga, fils de Houlagou.

Melik-Moudaffar-Mohammed, fils de Mansour-Omar, fils d'Ali, fils de Resoul, souverain du Yemen, mourut dans la citadelle de Taaz, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, après un règne d'environ quarante-sept ans (6). Melik-Said-

(5) Mon historien fait observer que ce nombre était seulement celui des morts du Caire, sans y comprendre ceux qui périrent à Fostat.

(6) Il est probable que, dans cette circonstance, Makrizi s'est trompé, en admettant ici un souverain du Yemen différent de celui dont il a plus haut annoncé la mort. Du reste, je crois devoir suppléer à l'extrême concision du récit de notre auteur, en transcrivant l'article que nous donne Abou'lshâsen (fol. 37, v^o) : « Cette année, mourut le sultan Melik-Moudaffar-Schems-oddin-Abou'lshâsen-Iousouf, fils du sultan Melik-Mansour-Nour-eddin-Omar-ben-Ali-ben-Resoul, Turcoman d'origine, Gassâni, souverain du Yemen; s'étant attaché à un des Khalifes Abbassides, qui lui donna une honorable marque de confiance, on le chargeant de plusieurs ambassades, en Syrie et ailleurs. De là lui vint le titre de *Resoul*, qui finit par être regardé comme son véritable nom. De Irak, il se rendit en Syrie, puis en Egypte, et se mit, ainsi que ses enfants, au service de quelques-uns des princes de la famille d'Aioub, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir lui-même auprès de lui des serviteurs, des adhérents. Lorsque le sultan Salah-eddin-Iousouf, fils d'Aioub, fit partir pour le Yemen

Daoud, fils de Moudaffar-Kara-arslan, fils de Saïd-Gâzi, fils de Mansour-Ortok, fils d'Ilgâzi, fils d'Albi, fils de Timurtasch, fils d'Ilgâzi, fils d'Ortok, prince de Mâredin, étant venu à mourir, eut pour successeur son frère Mansour-Gâzi.

Scherf-eddin-Aboulabbas-Ahmed-ben-Ahmed-ben-Nimât-ben-Ahmed-ben-Djaffar-ben-Hosain-ben-Ahmar, *Moukedessi* (naïf de Jérusalem), le Schaféi, mourut à Damas, âgé de soixante-treize ans. Il était devenu le principal interprète des sciences juridiques *رياسة الفتوى*, et exerçait en même temps les fonc-

son frère Melik-Moaddam-Toumarchah, il plaça auprès de lui, avec le titre de vizir, Melik-Mansour-Omar, petit-fils de Resoul, et père de celui qui est l'objet de cet article biographique. Il le fit jurer qu'il donnerait constamment à son souverain des conseils sages. Omar partit en effet pour le Yemen. Melik-Masoud-Akss, fils de Melik-Kâmel-Mohammed, fils d'Abou-Bekr, fils d'Atoub, étant monté sur le trône de Yemen, comme successeur de Toumarchah, s'attacha Omar, le combla de marques de considération et le nomma commandant des forteresses. Bientôt après, il lui confia le gouvernement de la Mecque et mit sous ses ordres un corps de trois cents cavaliers. Une bataille se livra entre lui et le prince de la Mecque, Hasan-ben-Katadah. Ce dernier fut mis en déroute; Omar pénétra dans la ville de la Mecque, dont il resta maître. Il y fit rebâtir, l'an 619, la mosquée, d'où Aischah, la mère des Musulmans, était partie pour accomplir les rites religieux. Durant son gouvernement, l'an 623, il fit également reconstruire la maison d'Abou-Bekr le Juste, située dans la rue de Hadjar. Melik-Masoud, se rendant en Égypte, choisit Omar pour commander, en son nom, dans la province du Yemen. Et son frère, Bedr-eddin-Hasan-ben-Ali-ben-Resoul, fut nommé gouverneur de la ville de Sana. Melik-Masoud, à son retour dans le Yemen, fit arrêter Nour-eddin-Omar, Bedr-eddin-Hasan, son frère Fakhr-eddin, et Scherf-eddin-Mousa, par suite des inquiétudes que lui inspirait le mérite effluant qu'ils avaient déployé durant son absence, et les envoya en Égypte, sous bonne garde, à l'exception de Nour-eddin-Omar, je veux dire Melik-Mansour. Celui-ci fut, le même jour, mis en liberté par ordre du prince, qui avait de l'affection pour lui, et qui, après lui avoir fait prêter serment de fidélité, le nomma Atabek de ses troupes. Melik-Masoud, faisant un nouveau voyage en Égypte, le choisit pour gouverner en son nom, et lui dit: « Si je meurs, tu mérites plus le trône que mes frères, attends les services que tu m'as rendus. Si je vis, tu resteras dans la position que tu occupes. Garde-toi bien de souffrir qu'un membre de ma famille entre dans le Yemen, quand même ce serait Melik-Kâmel qui se présenterait. » Melik-Masoud prit ensuite la route de la Mecque et mourut dans cette ville. Melik-Mansour, ayant appris cette nouvelle, s'empara de la province du Yemen, après une série de faits et d'événements remarquables, et resta paisible possesseur du trône. Il régna sur le Yemen plus de vingt années, et mourut dans cette contrée le nuit du samedi, neuvième jour du mois de Dhoul-kadab, l'an 642. Il eut pour successeur son fils, Melik-Moudaffar-Iousouf, dont il est question ici, et qui fut le second sultan de la famille de Resoul. Melik-Moudaffar occupa le trône, l'espace d'environ quarante six ans. À sa mort, il laissa la couronne à son frère (son fils), Melik-Mouwaïd-Hizabr-eddin-Isoud. Melik-Moudaffar perit empoisonné par une de ses esclaves. Il laissa plusieurs enfants, savoir: Melik-Achraf, qui lui succéda; Mouwaïd-Daoud, Wahab, Masoud et Mansour.

tions de *Khatib* de la mosquée des Ommiades. Izz-eddin-Abou'labbas-Ahmed-ben-Ibrahim-ben-Omar-ben-Feredj-ben-Ahmed-ben-Sahour-Faronti-Wasiti, le Schaféi, mourut dans la ville de Wâsit, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait exercé la place de *Khatib*, et était regardé comme un homme éminent dans différents genres de sciences. Mouhibb-eddin-Abou'labbas-Ahmed-ben-Abdallah-ben-Mohammed-ben-Ahi-Bekr-ben-Mohammed-ben-Ibrahim-Tabari-Mekki, le Schaféi, le *fakih* (jurisconsulte) du Hedjâz, mourut, dans la ville de la Mecque, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Schems-eddin-Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ali-ben-Mohammed-ben-Sâkin-Tousi-Meschhedj mourut au Caire.

AN. Au mois de Mohârrem, il se passa, dans un bourg nommé *Djubbet-assal*
 695. جبة سال, situé sur le territoire de Damas, un fait extraordinaire. Un jeune
 homme, des habitants de ce lieu, était sorti, pour aller abreuver un taureau
 qui lui appartenait. Lorsque l'animal eut fini de boire, il fit entendre les
 louanges de Dieu. Le jeune homme, étonné de cet événement, raconta le fait,
 et ne fut cru de personne. Le lendemain, il se mit en marche avec son taureau,
 pour abreuver l'animal. Celui-ci, après avoir bu, prononça encore les louanges
 de Dieu. Au retour du jeune homme, le bruit de cet événement se répandit
 dans le bourg. Le troisième jour, le jeune homme se mit en marche, et fut
 suivi de toute la population. Le taureau, après avoir bu, prononça, de manière
 à être entendu par tout le monde, les louanges de Dieu. Quelques habitants
 s'étant approchés, et ayant adressé des questions à l'animal, celui-ci répondit
 de la manière la plus intelligible : « Dieu avait arrêté que cette nation serait
 « affligée de sept années de stérilité. Mais, grâce à l'intercession du Prophète,
 « le Dieu très-haut a substitué à ces années des années d'abondance. » Il dé-
 492 clara que le Prophète lui avait recommandé d'annoncer aux hommes cette
 détermination. Puis, il ajouta : « Je dis, ô apôtre de Dieu, quel signe garantira
 « la vérité de mes paroles? » Il me répondit : « Tu mourras, immédiatement
 « après avoir parlé. » En effet, le taureau s'étant dirigé vers un lieu élevé,
 tomba mort. Les habitants du bourg se partagèrent le poil de l'animal, comme
 un moyen d'attirer sur eux la bénédiction divine : puis, ils ensevelirent et

(7) Cette année, au rapport d'Abou'lmaâsen (fol. 38^r), la hauteur primitive du Nil fut d'une coudée et quelques doigts. La crue s'éleva à seize coudées dix-sept doigts. Le terme de la crue الرفا eut lieu le sixième des jours de Nési (les jours complémentaires).

enterrent le corps. On envoya au château de la Montagne un acte authentique, rédigé devant le kadi du canton, et qui attestait la réalité du fait.

Au mois de Rebi premier, une dépêche, apportée par la poste, annonça l'arrivée d'un corps de Ouïrat, qui font partie des Tatars, et qui avaient pour chef Tongai. Ils étaient au nombre d'environ dix-huit mille tentes : et ayant pris la fuite pour abandonner le service de Gazan, roi des Tatars, ils avaient traversé l'Euphrate, se dirigeant vers la Syrie. On écrivit au *naïb* (vice-roi) de la Syrie, en lui recommandant de dépêcher l'émir Alem-eddin-Sandjar-le *dawadiri*, pour aller dans la ville de Rahah recevoir ces étrangers. Il partit, en effet, de Damas. Bientôt, il fut suivi par l'émir Sonkor-alaras *سقر الاسر schadd* (inspecteur) des bureaux de Damas. L'émir Kara-sonkor-Mansouri fut également envoyé du Caire, et arriva à Damas le vingt-deuxième jour du mois. L'émir Seïf-eddin-alladj-Behadur-Halebi, le *hadjib*, ne tarda pas à suivre la même route. Ces deux officiers s'arrêtèrent à Damas; cependant les principaux d'entre les Ouïrat arrivèrent, accompagnés de Sonkor-alaras, le vingt-troisième jour du mois. Ils étaient au nombre de cent treize; ils avaient à leur tête Tongai; et, on comptait, parmi leurs chefs, Alous et Kakbaï. Le *naïb* sortit à leur rencontre, accompagné des émirs, et déploya, pour leur entrée une pompe extraordinaire. Ils partirent pour le Caire, sous la conduite de l'émir Kara-sonkor, le lundi, septième jour du mois de Rebi second. Arrivés dans la capitale, ils furent comblés par le sultan de témoignages de considération et de bienveillance. Plusieurs d'entre eux reçurent le grade d'émir. Ils restèrent, cependant, attachés à leur idolâtrie; et, lorsque le mois de Ramadan arriva, aucun d'eux n'observa le jeûne. Ils se nourrissaient de la chair des chevaux, sans les égorger. Ils se contentaient de lier un de ces animaux, et de le frapper sur la tête, jusqu'à ce qu'il expirât. Après quoi, ils le mangeaient. Les émirs répugnaient à s'asseoir près d'eux, à la porte de la citadelle, à l'audience du sultan. Toute la population se montrait mécontente des témoignages d'honneur qu'ils avaient reçus, et du crédit dont plusieurs d'entre eux jouissaient auprès du prince. Et sa conduite fut blâmée, sans ménagement. Quant au reste des Ouïrat, Sandjar le *dawadiri* reçut l'ordre de les établir dans la province du *Sihel*. Il eut soin de les faire passer par le *merdj* (la prairie) de Damas. On fit sortir, pour leur usage, des marchés de toute espèce, qui furent placés dans le *merdj*, dans le village de Damin *منزلة الدمين*, et à Kisoueh. Aucun des Ouïrat n'eut la permission d'entrer dans la

ville de Damas. On les fit camper sur le territoire d'Athlîh (أثلب) (أثلب), et ils purent s'étendre dans la province du Sâliel. L'émir Sandjar resta auprès d'eux. Cependant la mort enleva un grand nombre de ces étrangers. Leurs fils furent admis au nombre des émirs, qui les recherchaient extrêmement, à cause de leur beauté. Leurs filles épousèrent des habitants du pays. Et les émirs, les officiers, et autres personnages, se disputaient leurs jeunes enfants et leurs filles. Les Ouirat se répandirent dans les différentes provinces, embrassèrent l'Islamisme, et se confondirent avec le reste de la population: 1493 Le samedi, dix-huitième jour du mois de Djoumada-second, Taki-eddin-Mohammed-ben-Medjd-eddin-Ali-ben-Wahab-ben-Moti-Kouschairi, surnommé Ebu-Dakik-alid le Schafci, fut installé dans la place de *kadi-alkodat* d'Égypte, qui était vacante, par la mort du *kadi-alkodat* Dhou'rrisatân, Tadj-eddin-Abd-Alwahhab-ben-Khalaf-ben-Beal-Maï, connu sous le nom d'*Ebn-Bint-alaaaz*.

Cette année, la cherté des vivres s'accrut d'une manière effrayante. Le prix de l'ardeb du froment d'Égypte s'éleva à cent cinquante dirhems; celui de l'orge dépassa cent dirhems. Les fèves فول se vendaient environ quatre-vingt-dix dirhems l'ardeb. L'ardeb de lupins monta de cinq dirhems à soixante. Chaque rîl (rotl) de pain coûta un dirhem d'argent درهم نقرة. Un poulet monta de trois dirhems (8) à vingt. On ne tua plus les poulets que pour l'usage des malades. On en pesait la chair, dont chaque dirhem fut fixé à un dirhem d'argent. Un melon d'eau d'été بطيخة صيفية, destiné pour les malades, coûtait cent dirhems d'argent: et chaque rotl de ce fruit, quatre dirhems. Un coing se vendait trente dirhems: et chaque rîl (rotl) de viande, sept dirhems. Les animaux domestiques périrent presque tous, par suite du manque de fourrage; en sorte que l'on ne trouvait plus à louer aucune bête de somme. Les chiens et les chats moururent également de faim. Bien des personnes tombèrent dans une position misérable. L'avarice se montra partout, au point que les plus grands émirs, au moment où on leur servait leur repas, refusaient l'entrée de leurs maisons à des hommes d'un rang distingué. Le *mohlesib* du Caire et de Misr sévissait avec rigueur contre ceux qui vendaient de la chair de chien, ou des charognes: mais le mal allant toujours en croissant (9), les habitants

(8) يد ثلاثه ايام بعد ثلاثة دراهم. 8) à 12

(9) يتعاقب الأمر لما تقدم الأمر. 9) Je lis

mangeaient des charognes de chiens et d'autres animaux, et des cadavres humains. Des mères dévoraient leurs enfants morts. Un émir vit un jour, à la porte de sa maison, une femme, d'un extérieur agréable, qui demandait l'aumône. Touché de compassion, il la fit entrer chez lui, et fut frappé de sa beauté. Il fit servir un pain rond رغيف et un vase rempli d'aliments. Elle avala tout, sans être rassasiée. Il lui fit apporter une ration semblable, qu'elle mangea encore, et continua à se plaindre de la faim. Il ne cessa de lui servir de nouveaux aliments, jusqu'à ce que son appétit fût assouvi. Bientôt après, cette femme s'appuya contre la muraille, et s'endormit. Lorsqu'on voulut la remuer, on trouva qu'elle était morte. On détacha de dessus son épaule un sac جراب, qui renfermait une main et un pied d'enfant. L'émir ayant pris avec lui ces objets, monta à la citadelle, pour les mettre sous les yeux du sultan et des émir. Au mois de Redjeb, les prix commencèrent à baisser. L'ardeb de froment ne se vendait plus que trente-cinq dirhems : celui d'orge, vingt-cinq. Le Nil, après s'être arrêté dans sa crue, monta à seize coudées; et l'on perça la digue du khaldj (canal). Mais le jour de la fête de la rupture du jeûne, le fleuve baissa d'une manière effrayante, puis, il recommença à croître. En même temps, les prix des denrées montèrent : partout régnait l'inquiétude : l'avarice se montra à découvert : les fortunes diminuèrent : la position des hommes déclina; les pleurs coulaient en abondance; et, dans les marchés, on entendait les cris de détresse d'une population en proie à la disette.

La mortalité وبا s'accrut, d'une manière effrayante. Chaque jour, il sortait, par chacune des portes du Caire, plus de sept cents cadavres. Chaque jour, dans l'édifice destiné à laver les morts, ميصة, on lavait environ cent cinquante corps, appartenant à des hommes étrangers ou abandonnés طرحاء. Il n'existait peut-être pas, au Caire ou à Misr (Fostat), un seul homme honorable (10)

(10) Le mot حستور qui signifie proprement, *caché*, a deux sens : 1° *Un homme qui, par esprit d'humilité, se dérobe à la vue des hommes, en se réfugiant dans une retraite, ou se livrant à toute l'austerité des pratiques de la vie religieuse.* On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. I, m. 139, p. 54) : *ليقتل منه ما يطعمو للمستورين* : *Après qu'il en restât de quoi donner à manger aux religieux.* Plus loin (p. 126) : *حتى ان المستورين الذين لا يقدروا على الخبز اذا ماتوا لا يدفنون احد الا بامرهم* : *Jusqu'à ce que ces hommes religieux, qui n'étaient point en état de se procurer du pain, ne pouvaient, lorsqu'ils venaient à mourir, être enterrés que sur son ordre.* Ailleurs (tom. II, p. 36) : *كلها يرجع يدفعه للبيع والمستورين والايام* : *Tout ce qu'il gagnait, il le*

المستورين « à la porte duquel on ne trouvât, chaque matin un nombre de cadavres que l'on y avait jetés, afin qu'il prit soin de les ensevelir (11) et de

غيره من المومنين » Plus loin (pag. 47) : « المستورين والصالحين » Les autres, croyants, hommes vertueux, et religieux. » Plus bas (p. 55) : « صرن جميعه للبع والمستورين » Il dépensa tout pour les églises et les religieux. » Ailleurs (p. 76) : « كان له صدقات على المساكين والمستورين والضعفاء » Il faisait des aumônes aux pauvres, aux religieux, et aux malades. » Plus bas (pag. 80) : « الباقي للمستورين المتطعين من الاخيرة نساء » Le reste appartenait aux religieux et aux anachorètes, d'entre les moines, soit hommes, soit femmes. » Plus loin (pag. 109) : « اشترى العجز وفرقه على المستورين والفقراء » Il acheta du pauvre, qu'il fit distribuer aux religieux et aux pauvres. » Plus bas (pag. 118) : « يدفع البقي » Il donnait le reste aux religieux et aux pauvres. » Plus loin (p. 148) : « عندى انهم قوم مستورين ضعفاء » Je me suis assuré que c'étaient des hommes religieux et malades. » Plus bas (pag. 149) : « المستور والاعلمة » Le religieux et la veuve. » Et (pag. 160) : « مستور معاش » Il ne cherchait à mettre dans la gêne aucun religieux. » On lit dans la *Chronique de Dhehbi* (man. 646, fol. 2 r^o) : « كنا مستورين مقبلين على تجارتنا ومعاشنا » Nous étions des hommes religieux, entièrement occupés de notre négoce et de nos professions. » Plus loin (f. 66 r^o) : « من اهل الدين والفقراء والمستورين » Les hommes pieux, les pauvres et les religieux. » Plus bas (f. 96 r^o) : « شيخ مستور مقبول » Un scheikh religieux et universellement approuvé. » Et (f. 286 v^o) : « كان ثقة مستورا جليل المذهب » C'était un homme digne de confiance, religieux, professant de bons principes. » Soudi, dans son commentaire turc sur les poésies de Haliz (tom. I, pag. 156 éd. de Constantinople, explique le mot مستور par « اهل تقوى يعني صالح » Homme religieux, homme vertueux. » Dans la *Vie de Melik-Aschraf* (de mon manuscrit, fol. 26 r^o) : « كم مستور » Combien d'hommes religieux reçurent des dons cachés. » Dans le *Traité de la religion chrétienne* par Ebn Assal (man. fol. 104 v^o) : « المستورين في بيوتهم » Ceux qui, dans leurs maisons, mènent une vie religieuse. » Dans la *Vie des médecins* d'Ebn-Abi-Osaihah (m. f. 189 v^o) : « رتبها خاليج في بعض اومته المستورين بهاله ادوية واغذية » Quelquefois, il traitait, dans leurs maisons, les religieux, leur fournissant, de son argent, les remèdes et les aliments. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, f. 381 v^o) : « البيوت والمستورين امولا كثيرة » Elle envoyait aux anachorètes et aux religieux des sommes considérables. » Dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* (fol. 119 r^o) : « المستورين اذا افسروا » Il payait la contribution pour les pauvres et pour les religieux, lorsque ceux-ci étaient dans l'indigence.

2^o Le mot مستور, surtout en Égypte, a une autre signification. Il désigne *Celui qui a une position honorable*. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. ar. 606, fol. 206 r^o) : « انسان وعشرون رجلا من المستورين ما بين شريف وتاجر فريلا المستورين الذى يحبهم الجاهل » Vingt-deux hommes honorables, tant schérifs que marchands. » Ailleurs (man. 671, fol. 4 v^o) :

les enterrer; cet homme consacrait à ce travail la journée tout entière. Mais le 494
mal allant toujours en croissant, les cadavres étaient enterrés sans avoir été

« أغنياء من العتق » Les hommes honorables, qui, à raison de leur vie austère, passent, aux yeux
« des ignorants, pour des hommes riches. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682,
fol. 50 v°) : « فساد قبيح وحك قبيح مستورين » : Des désordres honteux, et la dégradation d'hommes
« honorables. » Plus loin (fol. 56 r°) : « فيهم المستورون وابناء النعم » Parmi eux, se trouvaient les
« hommes honorables et les riches. » Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit, f. 39 v°) : « من
« هو مستور الحال » Ceux qui étaient dans une position honorable. » Dans le *Kitab-az-zohab* de
Makrizi (tom. II, fol. 368 r°) : « عذتهم اثنان وعشرون رجلا من المستورين ما بين شريف »
« Ils étaient au nombre de vingt-deux, tous dans une position honorable, tant schérifs que
« marchands. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebu-Aïas (t. II, fol. 73 r°) : « وزع امر النفقة على جماعة »
« On répartit la dépense de la grati-
« fication sur les principaux fonctionnaires, les hommes honorables, et même sur les *kadi-alkhodat*. »
« Plus loin (fol. 283 r°) : « التجار وغيرهم من مساتير الناس وأعيانهم » Les marchands et autres, faisant
« partie des hommes honorables et distingués. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. III,
fol. 11 v°) : « غالب مساتير الناس واصحاب المقدرة » La plupart des hommes honorables et des
« hommes puissants. » Ailleurs (fol. 257 v°) : « أهل العلم ومساتير اولاد البلد » Les hommes savants,
« et les plus honorables d'entre les habitants du pays. » Burekhardt (*Proverbes*, p. 144) explique le
mot *مستور* par *décent*. On lit dans le *Voyage du scheikh Refah* (page 83) : « غنيات مستورات »
« Des femmes riches, et dans une position honorable. »

Le mot *ستر* désigne : « Une vie régulière, une conduite religieuse. On lit dans l'*Histoire des kadi*
d'Égypte (fol. 81, r°) : « كان أبو سعيد من أهل الستر » Abou-Obaid était du nombre des hommes re-
« ligieux. » Plus loin (fol. 82 v°) : « كان مشهورا بالعلم والستر والعتق » Il était célèbre pour sa
« science, sa piété, son ascétisme. » Dans l'*Histoire naturelle* de Soïouti (man. de S. Gerin. 152, fol. 23
v°) : « كانت من الموصفات بالستر والعقبي » Elle était du nombre des femmes qui sont con-
« nues pour leur vie religieuse et leur ascétisme. » Dans le *Kamel* d'Ebn-Athir (t. III, fol. 176 r°) :
« هلك أهل الستر والخير » Les hommes religieux et vertueux périrent. » Dans l'*Histoire d'Égypte*
d'Abou'l-hâsen (m. 671, f. 2 r°) : « طولون معروف بالستر » Touloun était célèbre pour sa con-
« duite religieuse. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. I, man. 797, fol. 259 v°) :
« كان يقطر ويذكر على ستر وعيانية » Il prêchait et chantait les louanges de Dieu, avec
« une conduite vertueuse et irréprochable. » Dans l'*Ouvrage historique* de Djemâl-eddin-Ebn-Wâsel
(fol. 33 v°) : « أئمة ستر » Les hommes les plus distingués par leur vie religieuse. » Dans la *Chronique*
de Dhéhebi (man. 636, fol. 333 r°) : « انه كان يتخير الستران حسن الدين » Il avait adopté la vie
« retirée, et la pratique la plus pure de la religion. » Dans le *Kartas* (pag. 256) : « أهل الستر »
« Les religieux et les anachorètes. » Il paraît que le mot *ستر* désigne aussi une *position*
niée, honorable. On lit dans les *Opusculs* de Makrizi (fol. 12 v°) : « قيل-
« جماعة من أهل الستر »

lavés ni enveloppés d'un linceul. Un mort était porté en terre couvert d'un vêtement; mais à peine se trouvait-il déposé dans la fosse, qu'on lui enlevait cet habit pour ensevelir un autre mort; et le même linceul servait ainsi pour un grand nombre de cadavres. Bientôt, il ne fut plus possible d'enterrer les corps dans des tombeaux, attendu la multiplicité des décès, et le petit nombre de ceux qui pouvaient creuser la terre. On ouvrit de grandes fosses, dans lesquelles on jetait pêle-mêle les cadavres des hommes, des femmes et des enfants, jusqu'à ce que cette cavité fût remplie, après quoi, on la recouvrait de terre. On chercha des hommes pour porter les corps et les jeter dans ces fosses. Ils recevaient pour chaque mort un demi-dirhem. Ils enlevaient le cadavre, et l'allaient jeter, soit dans une fosse, soit dans le Nil, s'il se trouvait dans le voisinage. Les *H'âlî* du Caire et de Misr portaient les morts dans des filets placés sur des chameaux. Les corps étaient suspendus de chaque côté par les pieds et les mains, et on allait les jeter dans des fosses creusées au milieu des buttes كبلن, sans qu'on prit la peine de les laver et de les ensevelir. Des cadavres, en grand nombre, étaient précipités dans les puits jusqu'à ce que ces puits fussent tous remplis, après quoi, on les recouvrait de terre. Il périt aux extrémités de la ville quantité d'habitants, dont les corps demeuraient sur les chemins et étaient dévorés par les chiens. De nombreux cadavres même furent mangés par les hommes. Dans l'espace d'un seul mois, le nombre des décès dont on put avoir connaissance s'éleva à douze mille sept cents. La mortalité fut grande dans tous les cantons de l'Égypte; en sorte que les bourgs entiers restèrent sans habitants.

Dans toute la Syrie, les pluies éprouvèrent un retard effrayant... On arriva au commencement de l'hiver, qui eut lieu le jeudi sixième jour de Safar, cor-

« ques-uns des hommes honorables. » Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 867, fol. 87 v°): امرؤ كان في ستر. Sa position était honorable. « Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (tom. I, fol. 227 v°): كثير ما يتفرج اهل السرى الليل. Souvent les hommes considérables se livrent à des divertissements durant la nuit. »

Quelquefois, le mot ستره est employé avec le même sens, comme dans ce passage de l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, p. 385): الامانة والستره المرسية. Tout ce qui fut constaté en lui, la foi, et une vertu digne d'approbation. « Le terme ستر se rencontre dans le sens de religieux. On lit dans un passage de l'*Histoire des kadîs d'Égypte* (fol. 128 r°): كان ستيبرا. C'était un homme vertueux, qui gardait fréquemment le silence. »

(11) Je lis حتى يكفهم حتى au lieu de حتى يكفهم.

respondant au sixième du mois de Kanoun premier, et l'on ne vit pas tomber de pluie. Les prix des denrées, dans la Syrie, devinrent exorbitants et les eaux tarirent. Il en coûtait un dirhem pour abreuver une seule fois un animal de somme; et un homme, pour boire une fois, payait un quart de dirhem. Il ne resta plus ni herbe, ni pâturage. A Damas, le prix du *ghirarah* غراره de froment s'éleva jusqu'à 170 dirhems. Le rotl et deux *oukiah* de pain se vendaient un dirhem, la viande coûtait quatre dirhems et demi le rotl.

Cependant le scheikh Scherf-eddin-Ahmed-ben-Ibrahim-ben-Sabbâg-Kazâzi fit une lecture du *Sahih* de Bokhâri, dans la mosquée *djami*, sous la coupole de *nîr* (l'aigle), le dimanche neuvième jour de Safar. Cette nuit-là même la pluie commença à tomber, continua pendant quarante jours, et à la pluie succéda la neige. Cet événement combla de joie la population. Toutefois, les prix 495 des denrées allaient encore en croissant; mais enfin ils diminuèrent. Dans le Hedjaz, la disette se fit sentir avec une extrême violence. A la Mecque le *ghirarah* de froment se vendait douze cents dirhems. Dans le mois de Redjeb, la foudre tomba sur la coupole du puits de Zemzem, et tua le scheikh Ali-ben-Mohammed-ben-Abd-esselam, *muazzin* de la mosquée *Harem*, tandis qu'il annonçait la prière du haut du toit de la coupole.

Cette même année, le onzième jour du mois de Ramadan, la mère de Melik-Adel-Salamesch, fils de Melik-Dâher, arriva de l'empire de Constantinople à Damas (12), et le dix-huitième jour du même mois elle prit la route du Caire. Cette année vit mourir Melik-Said-Ilgâzi, fils de Modaffer-Fakhr-eddin-Kararslan-Ortoki, souverain de Mâredin, après un règne d'environ huit années. Il eut pour successeur, son frère, Melik-Mansour-Nedjm-eddin-Gâzi.

Le samedi, dix-septième jour du mois de Schewal, le sultan partit du château de la Montagne, à la tête des armées de l'Égypte, et se dirigea vers la Syrie. Il laissa pour gouverner en son absence, l'émir Schems-eddin-Keritah et son fils Melik-Moudjahid-Anes. Il fit son entrée à Damas le samedi, quinzième jour du mois de Dhou 'kadah; ce fut l'émir Nisari qui porta le parasol au-dessus de la

(12) Suivant Nowâiri (fol. 139 v°), cette princesse arriva à Damas le onzième jour du mois de Ramadan, et choisit pour sa demeure la *dar-athadith* (la maison destinée à l'enseignement des traditions) Dâheriâh. Le vice-roi de Damas, l'émir Isz-eddin-Aïbek-Ismâ'îli-Dâheri, lui envoya des dons, des présents, des objets précieux, et la traita avec les égards les plus respectueux.

tête du prince. Taki-eddin-Souleïman fut installé dans la place de kâdi de Damas, en remplacement de Scherf-eddin-Hasan-ben-Abd-allah-ben-Kodamah-Moukaddesi, qui était mort le vingt-deuxième jour de Schewal. Le seizième jour du mois, on revêtit de la *khilâh* les émirs et les fonctionnaires de l'État. Le *sahib* Fakhr-eddin-Khalili commença à exercer contre les habitants de Damas, *wali* et *schâdd* (inspecteurs), de nombreuses exactions. Il plaça des gardiens *رم* auprès de Sonkor-alaras, *shâdd* (inspecteur) des bureaux, destitua Asendemur-Kurdji *wali* de la banlieue *والى البر*, qu'il remplaça par Ala-eddin-ben-Aldjâki. Il obligea Alasar et les autres fonctionnaires de payer des amendes considérables (13). Le vingt-quatrième jour du même mois, Melik-Modaffar, prince de Hamah, arriva à Damas. Le sultan sortit à sa rencontre et le combla d'honneurs. Un nombreux corps de troupes prit la route d'Alep. Le vendredi, vingt-huitième jour du mois, le sultan fit la prière dans la grande mosquée des Omniades. Il revêtit d'une robe d'honneur le *khatib* (prédicateur) de cet édifice, qui était le *kadi alkhodat* Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djamâah. Le lundi, deuxième jour du mois de Dhoulhidjah, l'émir Izz-eddin-Aïbek-Hamâwi fut destitué des fonctions de *naïb* de Damas. On mit le séquestre sur ses chevaux et sur ses biens. L'émir Seïf-eddin-Aghirlou-Adeli, qui était âgé d'environ trente ans, fut promu au rang de *naïb* de Damas. Aïbek-Hamâwi fut mis en possession de l'*ikta*, que son successeur Aghirlou occupait en Égypte; et il fut revêtu d'une robe d'honneur (14). Le huitième jour de ce mois, on nomma aux fonctions de visir de Damas, en remplacement de Taki-eddin-Taubah, le *wakil* du sultan, Schehâb-eddin-Ahmed-

(13) Suivant Nowaïri (fol. 140 v°), il exigea de chacun de ces fonctionnaires le montant d'une année de son traitement. Il taxa Schehâb-eddin-Ebn-Assalou à quatre-vingt mille dirhems. L'émir Schems-eddin-Sonkor-alaras resta en possession de son emploi. C'était lui qui était chargé de faire payer les contributions imposées à Asendemur et aux autres fonctionnaires. Et toutefois, il payait lui-même les sommes auxquelles il était taxé.

(14) Suivant Nowaïri, Aïbek-Hamâwi s'étant présenté à l'audience du sultan, ce prince lui adressa de vifs reproches sur sa mauvaise conduite, sa cupidité, et les taxes illégales qu'il avait levées. Il fit saisir les beaux chevaux de cet officier, ses richesses, ses étoffes. Ensuite il le destitua de la place de *naïb*, et la conféra à son mamlouk, l'émir Seïf-eddin-Aghirlou-Adeli, qui entra en fonctions ce jour-là même. Bientôt après, le sultan fit revêtir de la *khilâh* Aïbek-Hamâwi, et le grâtia de l'*ikta* que Seïf-eddin-Aghirlou possédait en Égypte. Hamâwi, après sa destitution, quitta le palais appelé *Dâr-assaadah*, et alla habiter la maison appelée *Habischi*, située dans le quartier nommé *kassân* القسّارين (les marchands de plats).

ben-Ata-Adrai, le hanéfi, *mohtesib* de Damas. Le douzième jour du même mois, 496 le sultan prit la route de *Hems*, afin de se livrer au plaisir de la chasse. Il fit son entrée dans cette ville, le dix-neuf du mois, et y reçut le *naib* d'Alep et les autres *naibs*. Au moment où l'année se termina, le sultan était campé dans sa tente, près de Djousiah جوسية, village du territoire de Hems, et qu'il avait acheté.

Cette année le schérif Schems-eddin-Mohammed-ben-Schehâb-eddin-Mohammed-ben-Schems-eddin-Mohammed, *kadi lasker*, fut nommé aux fonctions de *nakib* des schérifs de l'Égypte, après la mort du schérif Izz-eddin-Ahmed-ben-Mohammed-ben-Abd-errahman-Halebi. La place de kadi des Hanbalis, à Damas, qui était vacante par la mort de Schems-eddin-Hasan-ben-Abd-allah, fils du scheïkh Abou-Omar, fut donnée à Taki-eddin-Abou'l-fâd-Souleïman-ben-Hamzah. Dans le même temps, Melik-Mouwaïad-Hizebr-eddin-Daoud, fils de Modaffar-Mohammed-Ali, fut promu au rang de souverain de Yemen, comme successeur de son frère Melik-Aschraf-Moumahlid-eddin-Omar, qui était mort à l'âge d'environ 70 ans.

Le *kadi-alkodat*, *dhoul-triasatain* Taki-eddin-Abou'l-kâsem-Abd-errahman-ben-Tadj-eddin-Abou-Mohammed-ben-Abd-alwahâb-ben-Khalaf-ben-Abi'l-kâsem-ben-Bint-Alazz-Alâmi, le schaféi, mourut au Caire. Le *kadi-alkodat* des hanbalis de Damas, Scherf-eddin-Abou'l-fadail-ben-Kodamah-Moukaddesi, mourut à Damas à l'âge de cinquante-sept ans. Parmi les autres morts, on compte : 1° l'homme éminent Zein-eddin-Abou'l-berekat-Mounadja-ben-Othmau-ben-Asad-ben-Mounadja-Tenoukhi-Dimaschki, le hanbali. Il mourut à Damas, âgé d'environ soixante-cinq ans. 2° Le *schib* Mouhii-eddin-Abou-Abd-allah-Mohammed-ben-Iakoub-ben-Ibrahim-ben-Hibet-allah-ben-Annahlias-Amidi-Halebi, le hanéfi. Il mourut à Damas à l'âge de quatre-vingt-un ans. Ce fut le plus célèbre *scheïkh* (docteur) parmi les jurisconsultes hanéfis. Il avait été nommé kadi d'Alep, puis, visir de Damas. 3° Tadj-eddin-Abou-Abd-allah-Mohammed-ben-Abd-esselam-ben-Abi-Asroun-Temimi-Mauseli, le schaféi, mourut à Damas, âgé de quatre-vingt-cinq ans. 4° Le *moukri* (lecteur) l'anachorète, Scherf-eddin-Abou'l-ithenâ-Mahmoud-ben-Mohammed-ben-Dahak-larefi, mourut à Damas, à l'âge de soixante et onze ans. 5° Sirâdj-eddin-Abou-Hafs-Omar-ben-Mohammed-ben-Hasan, le *warrah* (copiste), le poète, mourut âgé d'environ soixante-dix ans.

Le second jour du mois de Moharrem, le sultan se rendit de Hems à Damas.

Le vendredi, quatrième jour du même mois, ce prince fit la prière dans la mosquée *djami* des Omniades. Il reçut un grand nombre de placets qui lui étaient adressés. Ayant aperçu un homme qui tenait dans sa main une requête, il s'avança vers lui, fit quelques pas, et prit lui-même le placet de la main de cet homme. Le dix-septième jour du mois, il conféra au sultan Melik-Kâmel-Nâser-eddin - Mohammed, fils de Melik - Said, fils de Melik-Sâlih-Imad-eddin-Ismail, fils de Melik - Adel-Âbou-Bekr, fils d'Aïoub, le rang d'émir de *Tabl-khanah*, à Damas.

Le vingt et unième jour de ce mois, on arrêta l'émir Asendemur-Kurdji, qui fut enfermé dans la citadelle de Damas. Sonkor-alaras fut destitué des fonctions de *schâdd* (inspecteur) des bureaux de Damas, et eut pour successeur l'émir Fatli-eddin-Omar - ben-Mohammed-ben-Sabrah. Le matin du mardi, vingt-deuxième jour du mois, le sultan partit de Damas, à la tête de ses troupes, et prit la route du Caire. Déjà les esprits des émirs étaient échauffés, et ils avaient comploté l'assassinat du sultan. Ce prince, continuant sa marche, vint descendre à Aoudjâ العرجا dans le voisinage de Ramlah. Les émirs se réunirent auprès de lui, dans le *dehliz* دهلز. Il donna ordre de faire venir l'émir Nisari, et le manda de la manière la plus pressante. Lorsqu'il arriva, le sultan ne se leva pas pour lui, ainsi qu'il avait coutume de le faire. Il lui adressa des discours pleins de dureté, et l'accusa d'entretenir une correspondance avec les Tatars. Il s'ensuivit entre eux une altercation. Ensuite, le sultan s'étant levé, les émirs se dispersèrent. Cette scène ayant réveillé en eux une haine qui n'était qu'assoupie, ils se réunirent chez l'émir Hosam-eddin-Lâdjîn, le *naïb*. Parmi eux, se trouvait Nisari, qui demanda à Lâdjîn (15) les motifs du traitement qu'il venait d'imposer de la part du sultan. Le *naïb* répondit : Les mamlouks du sultan ont écrit, en ton nom, des lettres adressées aux Tatars, et les ont présentées au prince, en assurant qu'elles avaient été rédigées par toi. Il a été décidé que, dans le moment où le sultan arriverait en Égypte, il te ferait arrêter, ainsi que moi, et les principaux émirs. Ses mamlouks prirent les devants et résolurent de prévenir le sultan. Ils montèrent à cheval le mardi, vingt-septième jour de Moharrem, à l'heure de midi. Cette troupe se composait de Lâdjîn, Nisari, Karasonkor, Kabtjat-alhadj-Behadur, le *hadjib*, et de plusieurs autres. Ils faisaient

(15) Je lis *سأله* au lieu de *سأله*.

porter avec eux plusieurs charges de tambours. Ils s'avancèrent en armes jusqu'à la porte du *dehliz*. Les tambours firent entendre des sons guerriers, et plusieurs des mamlouks *adelis* montèrent à cheval, et engagèrent le combat. Teklan l'*Adeli* s'étant avancé, l'émir Lâdjîn lui asséna un coup qui lui enleva une bonne partie du visage. Teklan, de son côté, blessa le cheval de Lâdjîn. L'émir Bedreddin-Bektout-azrak l'*adeli* fut tué dans sa tente; l'émir Seif-eddin-Batkhas-*Adeli* eut le même sort. Il s'était enfui vers le *dehliz*; mais, atteint à la porte de cette tente, il fut massacré. Plusieurs des Mamlouks *adelis* reçurent des blessures. Melik-Adel n'osant pas résister, sortit par la partie postérieure du *dehliz*, monta sur le cheval de la *naubah*, passa sur le pont de la rivière d'Aoudjâ, se dirigeant vers Damas, sans avoir été aperçu de qui que ce fût. Cinq de ses Mamlouks purent seuls l'atteindre. Lâdjîn se précipita dans le *dehliz*, mais n'y trouva plus Melik-Adel. Informé de la fuite de ce prince, il se mit à sa poursuite, mais ne put le joindre, et regagna le *dehliz*. Dès que les émirs l'aperçurent, ils marchèrent à pied près de son étrier jusqu'au moment où il descendit de cheval. Le règne de Ketboga fut de deux ans et dix-sept jours, depuis le moment où il s'assit sur le trône, dans le château de la Montagne, le mercredi vingt et unième jour de Moharrem, l'an 694, jusqu'à celui où il quitta le *dehliz*, dans le campement d'Aoudjâ, le mardi, vingt-septième jour de Moharrem, l'an 696. 498

RÈGNE

DU SULTAN MELIK-MANSOUR-HOSAM-EDDIN-LADJIN-MANSOURI.

Il portait le surnom de *Saghîr* (le Petit). Il avait été primitivement au nombre des Mamlouks de Melik-Mansour-Ali, fils de Melik-Moëzz-Aïbek. Après la déposition de ce prince, il fut acheté par l'émir Seïf-eddin-Kelaoun, pour une somme de sept cent cinquante dirhems, de celui qui n'était pas son légitime propriétaire. Kelaoun ayant reconnu que Lâdjîn était un des Mamlouks de Melik-Mansour, il l'acheta une seconde fois, d'après un acte de vente dressé par le kadi-alkodat Tadj-eddin-Abd-elwahhab-ben-Bint-alaazz, au nom de Melik-Mansour, qui était alors absent, et résidait dans les États de Lascaris. A l'époque de la vente, Lâdjîn reçut le surnom de *Schoukaïr* (le Rousseau). Élevé auprès de Kelaoun, il fut connu sous le nom de Lâdjîn-*assaghîr* (le Petit). Il monta en grade au service de cet émir, depuis le poste d'*Aouschki* (page) jusqu'à celui de *Silahddr*. Kelaoun étant parvenu au trône, lui accorda le rang d'émir, et le nomma *naïb* (gouverneur) de Damas. Le nouvel émir ne portait alors d'autre nom que celui de Lâdjîn-*assaghîr*. Il mena dans son gouvernement une conduite irréprochable, et mérita l'attachement de la population par suite du désintéressement qu'il montrait, et de son éloignement à prendre les biens de ses administrés. A l'avènement de Melik-Aschraf-Khalil, fils de Kelaoun, il fut arrêté, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut. Ensuite, il occupa différents emplois, jusqu'au moment où il marcha contre Kethoga, qui prit la fuite devant lui. Lâdjîn s'établit dans le *dehlîz*, qui était placé dans le lieu d'Aoudjâ, ou, suivant d'autres, à Ladjoun. Les émirs se réunirent auprès de lui, savoir : Bedr-eddin-Nisari-Schiemsi, Schiems-eddin-Kara-sonkor-Mansouri, Seïf-eddin-Kandjâk, Seïf-eddin-Behaduralhadj, l'émir-Hadjeb; Seïf-eddin-Kurd, Hosam-eddin-Lâdjîn, le *silah-*

dar-Roumi, l'*ostadâr*; Bedr-eddin-Bektasch-Fakhri, l'*émir-silah*; Izz-eddin-Albek, le *khaziindâr* (trésorier); Djemal-eddin-Akousch-Mauseli; Moubariz-eddin, l'*émir-schikar* (grand veneur) Seif-eddin-Bektemur, le *silahdâr*; Seif-eddin-Selar; Seif-eddin-Tagdji; Seif-eddin-Kurdji; Izz-eddin-Taktetaï; Seif-eddin-Barletai, et plusieurs autres : on chargea le trésor sur des mules; on renversa le *dehliz*. Et tous marchèrent à la suite de Lâdjîn jusque vers le coucher du soleil : ils allèrent camper dans le voisinage de Iazour; tous en corps, se présentèrent devant Lâdjîn, et s'accordèrent à le reconnaître pour sultan. Ils lui imposèrent pour condition d'être, à leur égard, comme l'un d'entre eux; de ne jamais rien décider sans eux; de ne point donner trop de pouvoir à ses Mamlouks, et de ne leur accorder aucune prééminence; ils exigèrent qu'il jurât d'observer ces engagements. Dès qu'il eut prêté serment, l'émir Kandjak-Mansouri lui dit: 499 Nous craignons que, lorsque tu te verras assis au rang de sultan, tu n'oublies ce qui a été convenu entre nous et toi, que tu ne donnes de l'avancement à tes Mamlouks et que tu ne combles de tes dons ton mamlouk Mankoutimour. Lâdjîn jura une seconde fois qu'il ne ferait rien de tout cela, et qu'il ne s'écarterait en rien des conditions auxquelles il s'était engagé et qui lui avaient été imposées. Alors les émirs lui prêtèrent serment de fidélité, ainsi que les officiers de l'État; et il prit le titre de *Melik-Mansour*. Il monta à cheval, escorté des attributs de la souveraineté, le mardi vingt-septième jour du mois de Moharrem; après avoir ainsi passé la nuit, il se dirigea vers Sekrir, et de là vers Gazah. Lorsqu'il fut entré dans cette ville, l'émir Nisari porta le parasol *چتر* au-dessus de sa tête. On fit la *khotbah* au nom du nouveau prince, dans les villes de Gazah, de Jérusalem, de Safad (1), de Karak et de Nabolos, et l'on y battit les tambours destinés à l'annonce des bonnes nouvelles. La poste était partie de Gazah, et l'émir Seif-eddin-Selar le *béridi* s'était rendu au château de la Montagne, pour recevoir le serment des émirs qui s'y trouvaient. Lâdjîn, étant encore dans la ville de Gazah, déclara qu'il remettait aux habitants de l'Égypte et de la Syrie les reliquats des contributions. Il partit de cette ville le jeudi, premier jour de Safar, et vint camper, le huit du même mois, en dehors de Belbeïs. Les émirs d'Égypte sortirent à sa rencontre, et lui prêtèrent serment de fidélité. Il en partit dès le matin, et alla passer la nuit près de la mosquée de

(1) Je lis *صدور* au lieu de *صدور*.

Tibr. Il monta à cheval le matin du vendredi, neuvième jour du mois, et arriva au château de la Montagne. Il se rendit ensuite, suivant l'usage, au *meidan* (hippodrôme) sultani, environné des attributs de la souveraineté, et traversa le Caire, depuis la porte de *Nasr* jusqu'à celle de *Zawilah*; il était revêtu d'une *khilah*, donnée par le khalife, et qui consistait en une robe *جبة* noire, avec de larges manches. On portait devant lui le diplôme d'investiture *تغليد*. Ensuite il regagna la citadelle ayant à côté de lui le khalife. Cet événement eut lieu le jendi, quinzième jour du mois. Le jour même de l'arrivée du nouveau sultan, les prix des denrées baissèrent de moitié, ce qui causa une grande joie parmi la population. Le froment, qui se vendait quarante dirliems l'ardeb, ou un peu moins, tomba à vingt dirliems; l'orge, qui valait trente dirliems l'ardeb, se vendit au prix de dix dirliems; le rotl de viande, au lieu d'un dirhem et demi, se paya un dirhem et un quart. En même temps les capitaux affluèrent, et la prospérité se répandit partout.

Le sultan nomma au rang de *naïb-assaltanah* (vice-roi) de l'Égypte l'émir *Schems-eddin-Kara-sonkor-Mansouri*. L'émir *Seif-eddin-Selar* fut installé comme *ostadâr*; l'émir *Seif-eddin-Bektemur*, le *silahdâr*, fut nommé *émir-djandâr*; l'émir *Seif-eddin-Behadur-alliadj*, *hadjib*; l'émir *Seif-eddin-Kandjak-Mansouri* fut promu au grade de *naïb* de la Syrie. On défendit au vizir d'exercer aucune vexation, de prendre les héritages d'une manière illégitime, et d'imposer aux marchands la nécessité d'acquiescer telle ou telle sorte de denrées (2). Toute la population adressa au ciel des vœux en faveur du sultan.

(2) Le verbe *طرح*, qui se construit avec la préposition *على*, signifie : *Imposer une denrée à un homme, le forcer de l'acquiescer à un prix excessif, que l'on a fixé soi-même.* On lit dans le *Fakihât-alkholafâ* d'Ebn-Arabschah (pag. 237) : *طرحوا على تجار بخارا وسمرقند* « Ils le vendirent de force » aux marchands de Bokhara et de Samarkand. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. ar. 726, fol. 39 v°) : *طرح على أهل حماة واعيانها حنطة ثمنها عليهم بزيادة عن قيمتها والزهم باخذها* « aux habitants de Hamah et aux principaux de la ville du froment, qu'il taxa à un prix au-dessus de sa valeur, et il les força de l'acheter. » Dans l'*histoire* d'Ebn-Khaldoun (tom. IV, fol. 207 v°) : *طرح الامنة على التجار* « Il imposa des denrées aux marchands. » Dans l'*histoire* de Kairouan (man. 752, fol. 90 r°) : *ابن القطن الذي طرحه عليك* « Où est le coton que je t'ai forcé d'acheter. » Dans l'*histoire* d'Égypte d'Abou'lma'hâsen (man. 663, fol. 96 v°) : *ذهب أكثر اموال* « Les marchands perdirent une grande partie de

Quant à Kethoga, il envoya devant lui son *émir-schikar* (grand-veneur) qui était blessé, et qu'il avait chargé de faire à l'émir Aghirlou, *naib* de Damas, le récit des événements qui venaient de se passer. Cet officier entra dans la ville le mercredi, 500 dernier jour de Moharrem, et des bruits de toute espèce circulèrent dans cette capitale. Aghirlou fit prendre les armes aux troupes, et les plaça en dehors de la porte de Nasr. Un peu avant le coucher du soleil, Kethoga arriva, accompagné de deux personnes seulement. Il monta à la citadelle, où les émirs et les kadis se présentèrent devant lui, et les émirs renouvelèrent leurs serments de fidélité (3). Ensuite il fit mettre le sequestre sur les biens de Lâdjîn. Au commencement du mois de Safar, l'émir Zein-eddin-Hanéli (4) arriva, et organisa l'administration.

Le treizième jour du même mois, on apprit, à Damas, que Lâdjîn avait été reconnu sultan, et que les tambours avaient annoncé cet événement à Safad, à Karak et à Nabolos. Kethoga résidait dans la citadelle de Damas, et n'en descendait pas. Il fit partir l'émir Seif-eddin-Taksaba-Nâseri, avec plusieurs autres personnes, pour s'informer du véritable état des affaires. Ces envoyés, à leur retour, lui confirmèrent la nouvelle de l'avènement de Lâdjîn au trône. Le

leur fortune, attendu qu'on les avait forcés de prendre les denrées aux prix les plus exorbitants.

Dans la *Vie de Kelaoun* de Nowairi (fol. 142 r^o) : طرح ذلك على أهل دمشق باضعاف قيمته :

« Il imposa cette denrée aux habitants de Damas, pour un prix infiniment supérieur à sa valeur réelle. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, fol. 339 r^o) :

طرح على أهل هذه : السوق عذرا أطوار عمل قصب Il força les habitués de ce marché à acquérir un grand nombre

de cruches de sirop de cannes. « Ailleurs (man. 797, fol. 299 v^o) :

طرح البصايح على التجار والباعة : « Il força les marchands de prendre ces denrées aux prix les plus

exorbitants. » Dans le même ouvrage (*chapitre des impôts*) :

يطرحون على الناس الفارابي : « On

« On » : « ولا يمكن أحد من الناس في جميع الأقاليم أن يشتري فروجا فيها فوقه إلا من الصامن »

forçait la population d'acheter des poulets. . . Et personne, dans aucune province, ne pouvait

acquérir un ou plusieurs poulets, si ce n'est du fermier. » Dans le *Kitab-az-zouk* du même histo-

rien (tom. I, p. 915) :

طرح عليها : طرحها على تجار القاهرة بثلاثة أمثال قيمتها : « Il força les marchands du

Caire d'acheter ces objets, à trois fois leur valeur. » Ailleurs (tom. III, fol. 13 r^o) :

طرح السكر : « Il les força d'acheter du sucre. » Dans le *Gulistan* de Sadi (p. 116, ed. Gentin), on lit :

طرح : « تراشكرنا دادی بطرح » Il le vendait aux riches à un prix forcé. »

الاميان (3) Je lis الاميان, au lieu de الاميان.

(4) Nowairi donne à ce personnage le nom de Schehab-eddin, et nous apprend qu'il exerçait

sous Melik-Adel, les fonctions de vizir.

vendredi, seizième jour du mois, Kethoga nomma un grand nombre d'émirs et abolit plusieurs contributions : il en fit dresser un acte, qui fut lu dans la principale mosquée.

Cependant, Melik-Mansour-Lâdjîn envoya l'émir Sonkor-alar, qui se trouvait auprès de lui en Égypte. Cet officier arriva sous les murs de Damas, le quatorzième jour du mois, et s'y arrêta trois jours, durant lesquels il fit tenir des lettres aux émirs ainsi qu'à d'autres personnages, reçut leur réponse et le serment des émirs. De là, il se rendit à Karâ, où se trouvait un grand nombre d'émirs qui y avaient été envoyés pour une expédition. Il leur fit prêter serment ainsi qu'à plusieurs autres personnes. Il manda toutes ces nouvelles en Égypte. Ensuite, il se transporta à Ludd, où il s'établit à la tête d'un corps nombreux pour garder le pays. Kethoga ignorait complètement tout ce qui se passait. Le samedi, vingt-quatrième jour du mois, l'émir Seif-eddin-Kedjken arriva accompagné d'un grand nombre d'émirs, qui avaient été envoyés à Rahlah, pour une expédition guerrière. Ils vinrent camper dans la *Meidan-althasa*, placé près de la mosquée appelée *Mesdjid-alkadam* (la mosquée du pied), et proclamèrent ouvertement le nom du sultan Melik-Mansour-Lâdjîn. Ils entrèrent en négociation avec les émirs de Damas, qui vinrent successivement et par troupes se réunir à eux. Kethoga, voyant ses affaires entièrement désorganisées, prit le parti de pourvoir à sa sûreté; il se dit : Le sultan Melik Mansour a été mon camarade; maintenant, je serai à son service; je lui serai soumis.

L'émir Djâgan-Hosâmi le fit entrer dans un lieu dépendant de la citadelle.

Cependant, les émirs s'étant réunis à la porte du *meidan* prêtèrent serment de fidélité à Melik-Mansour, et lui adressèrent leur adhésion écrite. Djâgan, occupé de la conservation de la forteresse, y plaça des hommes sûrs, chargés de garder Kethoga. Toutes les portes de Damas furent fermées, à l'exception de la porte de *Nasr*. Les troupes, bien armées, allèrent camper en dehors de la ville, et environnèrent la forteresse, dans la crainte que Kethoga ne vint à s'échapper, et ne se réfugiât d'un autre côté. Des bruits nombreux circulèrent parmi le peuple. Une foule immense se tenait réunie sous les murs de Damas; et la presse était si grande dans l'espace compris entre la porte de *Nasr* et celle de la citadelle, que beaucoup de personnes tombèrent dans le fossé, et qu'il en périt environ dix. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au samedi suivant. Après l'*asr*, on battit, au haut de la citadelle, les tambours destinés à l'annonce

des bonnes nouvelles, et l'on fit onvertement des vœux pour Melik-Mansour (5). 501 Les mêmes souhaits furent répétés au haut des minarets, la nuit du dimanche; et les tambours qui anuoncent les nouvelles heureuses furent battus aux portes des émirs. Le dimanche, on rouvrit les portes de la ville; les émirs et les kadis se réunirent dans la maison appelée *Ddr-assaadah* دار السعادة. Les émirs prêtèrent serment de fidélité en présence de l'émir Aghirlou, *naib* (vice-roi) de la Syrie, qui jura, de son côté, et témoigna une joie extrême. Il monta ensuite sur les chevaux de la poste, accompagné de l'émir Djâgan, et se rendit en Égypte.

Cependant l'émir Sonkor-alar, qui se trouvait dans la ville de Ludd, ayant eu connaissance de ces nouvelles, prit la route de Damas, où il fit son entrée le jeudi, vingt-neuvième jour du mois. Les habitants étaient sortis à sa rencontre, tenant à la main des flambeaux allumés. Les principaux de la ville se rendirent auprès de lui; et l'on proclama que tout homme qui avait quelque réclamation à faire n'avait qu'à se présenter à la porte de l'émir Schems-eddin-Sonkor-alar.

Le vendredi, premier jour du mois de Rebi-premier, on fit, à Damas, la *khotbah* au nom de Melik-Mansour. Le vendredi suivant, l'émir Hosam-eddin, l'*ostadtr*, arriva à la tête des troupes d'Égypte pour recevoir le serment des émirs. Ce serment fut prêté par eux dans la maison de *Ddr-assaadah*, le samedi, neuvième jour du mois. On lut aux émirs les lettres de Melik-Mansour, anuonçant qu'il avait été reconnu pour souverain; qu'il s'était assis sur le trône dans le châteaude la Montagne; qu'il avait obtenu une adhésion universelle; qu'ensuite il était monté à cheval, revêtu des robes d'honneur données par le khalife, et faisant porter devant lui le diplôme d'investiture, émané du prince des croyants, Hâkem-bi-amr-allah-Abou'l'Abbas-Ahmed.

Le lundi, onzième jour du mois, l'émir Djâgan-Hosâmi arriva d'Égypte. Kethoga, amené en présence de l'émir Hosâm-eddin, l'*ostadtr*, de l'émir Seif-eddin-Kadjken et du *kadi-alkodât* Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâh, jura de rester soumis à Melik-Mansour, de le seconder et de lui témoigner un zèle sincère. Il déclara être content du poste qui lui avait été assigné par le prince, savoir : le gouvernement de la forteresse de Sarkhad. Il s'engagea à n'avoir avec personne aucune correspondance, aucune conférence, et de ne chercher à séduire qui que ce fût (6).

(5) Je lis أعان au lieu de أعان.

(6) Je n'ai pas hésité à lire, avec Nowairi, لا يستند أحدا au lieu de لا يستند, que présente

Ce même jour, Taki-eddin-Taubah fut installé dans le rang de vizir de Damas; il eut pour successeur, dans les fonctions d'inspecteur du trésor, Amin-eddin-ben-Hetal. Et le Scheïkh-Aruin-eddin-Iousouf-Roumi fut nommé *mohlesib* de Damas. Le seizième jour du mois, l'émir Seif-eddin-Kandjak-Mansouri, *naib* de Damas, arriva d'Égypte. La nuit du mardi, dix-neuf, Ketboga sortit de la citadelle de Damas, accompagné de ses mamlouks, pour se rendre à la forteresse de Sarkhad. Environ deux cents cavaliers se mirent en marche avec lui, et l'escortèrent jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Sarkhad, après quoi ils revinrent sur leurs pas. Depuis le moment où il avait quitté le *dehliz*, dans la ville d'Aoudja, jusqu'à celui où il abdiqua la souveraineté, à Damas, le samedi, vingt-quatrième jour de Safar, il s'était écoulé trente-quatre jours. On lui envoya son fils, Anas, ainsi que sa famille. Il arriva à Damas environ six cents robes d'honneur, qui 502 furent distribuées aux émirs, aux kadis et aux principaux habitants; ils les revêtirent le lundi, second jour du mois de Rebi-premier. Melik-Mansour mit en liberté l'émir Rokn-eddin-Bibars (7), le *djaschenkir*, qu'il plaça au nombre des émirs; l'émir Seif-eddin-Bourloughi, qu'il envoya à Damas pour y occuper le grade d'émir; l'émir Seif-eddin-Lokmani; un grand nombre de mamlouks du sultan qui étaient renfermés, soit à Damiette, soit à Alexandrie, soit au Caire dans le magasin des étendards *خزانة البتود*, ou dans le magasin des vêtements *خزانة الثياب*. Ce fut pour les détenus un jour de fête; car, parmi eux se trouvèrent vingt-cinq émirs, qui tous eurent part aux bienfaits du sultan, et reçurent de lui des robes d'honneur. Ce prince conféra le grade d'émir à plusieurs de ses mamlouks, savoir : Seif-eddin-Mankoutimour, Ala-eddin-Idagdi-Schoukair, Seif-eddin-Baidou, Seif-eddin-Djagan et Seif-eddin-Behadur-Moëzzi. Il ordonna à l'émir Alem-eddiu-Sandjâr, le *dawadari*, de faire rebâtir la mosquée d'Ebn-Touloun, et assigna, pour cet objet, une somme de vingt mille dinars : cet édifice fut réparé, aussi bien que les *wakf* qui en dépendaient. On joignit à ces fondations pieuses, le bourg de *Miniet-Andounah* منية اندوند, situé dans la province de Djizeh. Le prince y établit des leçons pour l'interprétation du Coran et les *Hadith* (traditions) du Prophète. Cette fondation était destinée pour les quatre

le manuscrit. On pourrait lire aussi : لا يستجد احدا : Qu'il n'implorerait le secours de personne. »

(7) Je lis *الفوج* au lieu de *الفرج*.

sectes orthodoxes. Il y joignit une leçon pour l'instruction *درس الطلب*, un *scheikh midd* (8) *ميد*, une école gratuite *مكتب سبيل* où les orphelins ap-

(8) Le mot *midd* *ميد*, qui fait au pluriel *مواعد*, et qui signifie proprement *un rendez-vous*, désigne ensuite une leçon religieuse, une lecture de dévotion. On lit dans le *Kitab-ussoulat* de notre auteur (t. II, fol. 396 v°) : *وعظ الناس في عمل الميعاد*. « Il prêcha la population, et l'invita à former un » *midd* (une réunion religieuse). » Dans la *Description de l'Égypte* du même écrivain (t. II, man. 798, fol. 222 v°) : *ميد : هي لقراءة الميعاد*. « La *adwiah*... est destinée pour lire le *midd*. » Plus loin (fol. 241 v°) : *مستشفى الميعاد* : « La place de *scheikh* (supérieur) du *midd*. » Ailleurs (fol. 351 verso) : *يطلب في سؤاله ان يعمل ميعاد وعظ بالمدسة المنصورية*. « Il demandait avec instance que l'on établit » *un midd* de prédication dans le *medreshah* (collège) Mansourieh. » *Ibid.*. *يستمع ميعاده بقوله*. « Il termina son *midd* par cette parole du Dieu Très-Haut. Plus bas (folio 354 v°) : *كان يعمل فيه ميعادا يجتمع الناس فيه لسماع وعظ*. « Il y formait un *midd*, où la population se réunissait, pour entendre sa prédication. » Et (368 v°) : *قارن ميعاد*. « Le lecteur d'un *midd*. » Dans l'*Histoire* de Bedr-eddin-Aintabi (man. arab. 684, fol. 116 r°) : *درس الطب والميعاد*. « Il professa la médecine, et pratiquait le *midd*. » Plus loin (folio 140 r°) : *يعمل الميعاد في كل يوم جمعة*. « Il formait un *midd*, chaque vendredi. » Dans l'*Histoire* d'Ahmed-Askalini (ou Ebn-ladjar), tom. I, man. ar. 656, fol. 124 r°) : *فائق اهل زمانه في حسن الاداء في المواعد*. « Il l'emportait sur tous ses contemporains par la beauté de sa voix, dans les *midd*. » Ailleurs (fol. 135 r°) : *تفتق*. « Il était *fakih* (jurisconsulte), et lisait les *midd*. » Plus bas (fol. 169 r°) : *احسن في*. « Il excellait dans les *midd*, qu'il célébrait dans la mosquée de *Hakem*. » Dans le même ouvrage (tom. II, man. 657, fol. 123 r°) : *شرع في عمل المواعد*. « Il commença à établir des *midd*. » Plus bas (fol. 68 v°) : *اقتصم على عمل المواعد بدمشق*. « Il se borna à tenir des *midd* à Damas. » Et (fol. 69 v°) : *يعمل المواعد بالجامع*. « Il tenait les *midd* dans la grande mosquée. » Ailleurs (fol. 225 r°) : *يقراء المواعد*. « Il lisait les *midd*. » Plus loin (fol. 239 r°) : *عمل*. « Il tint un *midd*, dans le *medreshah* (collège) de son père. » Ailleurs (fol. 273 r°) : *استمر على حاله في قراءة المواعد والكلام في المجالس المعدة لذلك*. « Il continua, comme auparavant, à lire les *midd*, et à parler dans les réunions convoquées pour cet objet. » Dans l'*Histoire* de Schehâb-eddin, ou plutôt Djemâl-eddin-ben Wâsel (fol. 426 v°) : *فكرت في*. « Je réfléchis sur le projet de lire un *midd*. » Et (*ibid.*) : *حضر الميعاد*. « J'assistai au *midd*. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schahbah (man. ar. 687, fol. 20 v°) : *يقراء مواعد الحديث*. « Il lisait les *midd* de *Hadith* (traditions) dans la mosquée des Ommyades. » Plus loin (fol. 101 r°) : *تدريس الحديث والميعاد*. « Les leçons qui avaient pour objet les traditions, et le *midd*. » Plus bas (fol. 111 v°) : *يعم ويعمل مواعد*. « Il prêchait, et tenait des *midd*. » Ailleurs (fol. 117 v°) : *صار يقرأ بالجامع مواعد على العادة*. « Il lisait, suivant la coutume, des *midd*, dans la grande mosquée. » Ailleurs (fol. 140 v°) : *أخذ يعمل مواعد من ظهر قلبه*. « Il prononçait des *midd*, de mémoire. » Ailleurs (fol. 173 r°) : *قرا المواعد بجامع دمشق*. « Il lisait les *midd* dans la grande mosquée de Damas. » Plus loin (fol. 208 v°) : *ولى درس التفسير ومشيئة الميعاد*. « Il fut

prenaient à lire le Coran. Voici le motif qui amena cette fondation. A l'époque de la catastrophe de Baidara, Ladjin, fuyant du canton de Djizeh, se cacha

chargé de professer l'explication de l'Alcoran, et de la présidence du *midd*. » Et (*ibid.*) : ختم قراءة : « Dans son *midd* il lut l'Alcoran tout entier. » Plus bas (fol. 225 r) : « La lecture des *midd*, qui a lieu sur le siège. » Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 713, pag. 269) : « Il exerçait les fonctions de *khatib*, d'imam, et le *midd*. » Plus bas (page 321) : « Il s'asseyait pour les *midd*, et expliquait l'Alcoran. » Et (p. 322) : « Il tint les *midd* destinés à l'interprétation de l'Alcoran. » Dans la *Biographie des grands hommes de la Mecque* : (العقد الثمين) composée par Taki-eddin-Fâsi (tom. I, fol. 113 v) : « Il tenait un *midd*, à la fin du jour. » Ailleurs (tom. II, fol. 38 v) : « Il tenait un *midd* dans la mosquée sainte. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khallikan (man. ar. 730, fol. 193 v) : « Il tenait un *midd* pour le matin de chaque mercredi, il lisait un *midd* pour le peuple. » Dans l'*Histoire des kads d'Égypte* de Sakhawî (man. ar. 690, fol. 38 v) : « Chaque vendredi, il tenait un *midd* dans le collège de son père. » Dans une autre *Histoire* des kads de cette contrée (man. de la Bibliothèque du Roi, fol. 77 r) : « Il fut nommé *scheikh* du *midd* d'Ala-eddin l'avengle, à Fostat. » Ailleurs (fol. 73 r) : « Il tenait les *midd*, dans son *médrese*. » Dans la *Notice des lecteurs* (man. 742, fol. 225 v) : « Lorsque arriva le mois de Ramadan, on le pria de lire au peuple la vie du Prophète. En conséquence, il lisait chaque jour un *midd*, tiré de cet ouvrage, et l'exposait à ses auditeurs. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l'mahâsen (man. ar. 663, fol. 76 r) : « Il parlait, assis sur un siège. Et une foule immense assistait à son *midd*. » Ailleurs (fol. 190 r) : « On a de lui des *midd* et des *khotbah* (sermons). » Et (*ibid.*) : « Il tint un grand nombre de *midd*, au Caire, à Jérusalem et en Syrie. » Ailleurs (man. 667, fol. 154 r) : « Il tenait des *midd* dans les mosquées et les djami. . . . Il lisait un instant, et, lorsqu'il se levait, le *scheikh*-al-imam commençait un *midd*. » Dans le *Manhek-safi* du même historien (tom. I, m. 747, fol. 93 v) : « Il fit le *midd*. » Et (*ibid.*) : « Il bâtit une *zawiya*, et y fit des *midd* d'une extrême longueur. » Ailleurs (fol. 106 v) : « Il s'occupa du soin de faire des *midd*, et d'élever les pauvres. » Ailleurs (tom. IV, man. 750, fol. 149 r) : « Il fit le *midd*, et se montra excellent et instructif. »

dans le minaret de la mosquée de Touloun. Cette mosquée était alors complètement abandonnée. On n'y allumait la nuit qu'une seule lampe, et personne ne montait au minaret pour annoncer la prière. Seulement, un individu se plaçait à la porte, et faisait l'*idzan*. Ladjin resta dans ce lieu assez longtemps sans être découvert. Pour témoigner sa reconnaissance de ce bienfait divin, il résolut de faire rebâtir la mosquée. Il réalisa son dessein; et l'édifice, reconstruit par ses soins, existe encore de nos jours. Cette même année, on écrivit à Lascar, empereur de Constantinople, pour l'inviter à envoyer au Caire les fils de Melik-Dâher-Bibars. Ces princes reçurent l'autorisation de partir, et se mirent en route. Melik-Adel-Bedr-eddin-Selamesch étant venu à mourir, son corps fut embaumé et enterré dans le cimetière de Karafah. Melik-Khidr, arrivé auprès du sultan, demanda la permission de faire le pèlerinage. L'ayant obtenue, il partit pour la Mecque, avec la caravane.

Le khalife Hâkem-bi-amir-allah fut transféré de la tour du château de la montagne aux *Mandarali* (Sallons) de Kabsch, dans le voisinage de la mosquée de Touloun. On lui assigna un revenu suffisant, et Melik-Mansour lui envoya une somme considérable. Le khalife montait à cheval, et accompagnait le sultan dans ses marches.

A cette même époque, on vit arriver une réunion composée de kadis de Damas et des principaux habitants de cette ville. Parmi eux, on voyait le *Kadi-alkodat* Hosâni-eddin-Abou'lfadail-Hasan, fils du *Kadi-alkodat* Tâdj-eddin-Abou'Imafakhir-Ahmed, ben Hasan-ben-Anouschirwan-Râzi, le hanéfi, du pays de Roum. Celui-ci fut nommé *Kadi-alkodat* des hanéfis d'Égypte, en remplacement du *Kadi-alkodat* Seheims-eddin-Ahmed-Seroudji. Il fut accueilli du sultan avec des témoignages de considération tels que personne n'en avait reçu de pareils. Son fils Djelal-eddin-Abou'Imafakhir-Ahmed fut choisi pour *Kadi-alkodat* des hanéfis de Damas. Le *Kadi-alkodat* Imam-eddin-Omar-ben-Abd'errahman-ben-Omar-ben-Ahmed-Ebu-Alkerim-Kazwini, le Schaféi, arriva également à la cour. Le sultan lui offrit le rang de *Kadi-alkodat* en Égypte; mais il refusa, et choisit Damas, où il fut installé, comme *Kadi-alkodat*, le quatrième jour du mois de Djoumada-premier, en remplacement de Mohammed-ben-Djemâali. Ce dernier fut nommé *Khatib* (prédicateur) de la grande mosquée de Damas, et professeur du collège Kaimariéh de cette même ville. Le *Kadi-alkodat* Djemâled-din-Iousouf-Zayawi, le Maléki, arriva également, et fut réintégré dans les

II. (quatrième partie.)

fonctions qu'il occupait à Damas. Il reçut la *khilah* (robe d'honneur), aussi bien que l'imam-*eddin*-Kazwini, et il reprit la route de Damas le huitième jour du mois de Redjeb. *Izz-eddin*-Hamzah-Kalânesi arriva en même temps à la cour. Le sultan le combla d'honneurs, le revêtit d'une *khilah*, et lui fit restituer par les héritiers de Melik-Mansour les biens qui lui avaient été enlevés. Ce fonctionnaire partit pour Damas le quinzisième jour du mois de Ramadan.

Cette même année, on vit paraître en Égypte une multitude de rats, qui détruisirent les moissons, en sorte qu'il échappa seulement une petite quantité de grain.

Vers le même temps, l'émir Fath-*eddin*-Omar-ben-Sabrah fut destitué des fonctions d'inspecteur des bureaux *حد الدواوين* de Damas, et remplacé par l'émir Seif-*eddin*-Ijâgân-Hosami, qui fut installé le dix-huitième jour du mois de Redjeb. Le même mois, l'émir Sonkor-*alasar* fut mandé de Damas. Il se mit en route sur les chevaux du *berid* (la poste), et se rendit au Caire. A son arrivée, il fut comblé d'honneurs par le sultan, qui l'admit au nombre des émiri d'Égypte, puis le nomma vizir de cette contrée, le vingt-sixième jour du même mois. Le prince lui ayant livré le *Sahib* Fakhr-*eddin*-Khalili, Sonkor-*alasar* condamna ce personnage à payer une somme de 100,000 dinars, et fut arrêter ses adhérents. Le nouveau vizir acquit une haute considération, et était universellement respecté et craint; en sorte que personne n'osait lui adresser la parole, à moins que ce ne fût pour lui répondre. Cette année, la crue du Nil s'arrêta avant d'être arrivée à son terme *الرقا*. Les prix des denrées montèrent, et dans le mois de Dhoulkadah, l'ardeb de froment se vendit 45 dirhems. Mais bientôt les prix commencèrent à baisser. Le mardi, quinzième jour du même mois, on arrêta l'émir Schems-*eddin*-Kara-sonkor, le *Naib-assaltanah* (vice-roi), ainsi que plusieurs autres émirs. Ils furent mis en prison, et on séquestra les biens que Kara-sonkor possédait tant en Égypte qu'en Syrie. Le secrétaire de cet émir, nommé Scherf-*eddin* Iakoub, reçut la bastonnade, et expira sous les coups. On traita avec une extrême rigueur ses *Naib* (lieutenants) et les membres de ses bureaux. Le sultan voulait conférer le rang de *Naib* à son mameluk Mankoutimour; mais les émirs s'y opposèrent et se montrèrent irrités contre Mankoutimour.

504 Le sultan, blessé de cette conduite, résolut de disperser les émirs. Togril-Igâni fut envoyé pour remplir les fonctions de Kâschef dans la province de Scharkiah, Sonkor-*almassah* dans celle de Garbiab, et Nisari (ou Baisari) dans celle de Djizeh;

après quoi le sultan fit arrêter et charger de chaînes le *Naib* Kara-sonkor, Alhadj-Behadur, Izz-eddin-Aïbek-Hamâwi, Sonkor-schah-Dâhieri, Alakousch, Abd-allah, Kourî et le scheïk Ali. Le lendemain même de leur arrestation, le vingtième jour du mois de Dhon'lkadah, l'émir Seïf-eddin-Mankoutimour-Hosâmi fut installé dans le rang de *Naib-assaltanah*. A cette même époque, le sultan se rendit au Meidan, et joua à la paume. Étant tombé de cheval, il se brisa un des côtés de la main droite, s'enfonça une côte et se démit le pied. Son état inspirait de vives inquiétudes. Les chirurgiens décidèrent qu'il fallait briser l'os de l'autre côté de la main, afin d'opérer une cure complète; alléguant que, sans cela, un des côtés resterait plus court que l'autre. Comme le sultan hésitait à accepter cette proposition, le vizir Sonkor-alaras lui dit : « J'ai éprouvé jadis un accident du même genre; comme il fallait briser l'autre moitié de la main, je la frappai moi-même avec un marteau de fer ذقباق (9), et opérai la fracture; après quoi, on remit le membre. » Le vizir parla au prince avec dureté, violence, mépris, et sans aucun égard. Le sultan supporta ce langage, et consentit à ce que demandèrent les chirurgiens; mais il conserva contre Sonkor-alaras un vif ressentiment. Le samedi, vingt-troisième jour du mois de Dhon'lhidjah, il fit arrêter ce fonctionnaire, et ne nomma personne à sa place.

Cette année, le prix de l'ardeb de froment s'éleva de 40 à 50 dirhems. L'ardeh d'orge se vendait 30 dirhems, et la viande 2 dirhems et demi le rittl (rott). Ensuite, le froment tomba à 20 dirhems, l'orge à 10, et la viande à 1 dirhem un quart.

A cette même époque, le sultan ordonna, par un édit, de remettre aux habitants des divers cantons les reliquats d'impôts dont le paiement se trouvait arriéré (10) منكسر. En même temps, il défendit à ses sujets de porter des bonnets

(9) Le mot ذقباق signifie un marteau. Dans le *lexique copte* publié par Kircher (pag. 124, et dans le *lexique de Montpellier*, le mot copte ΔΘΘΡ, ou plutôt ΔΘΘΡ est rendu par ذقباق. Je dis que l'orthographe ΔΘΘΡ est la véritable. En effet, nous lisons dans la Genèse (IV, vers. 22) : *ⲙⲉ ⲟⲩⲣⲱⲧⲣⲉⲓⲱⲛ ⲙⲁⲩⲟⲩⲣ ⲛⲉ* « C'était un homme qui frappait avec le marteau. » Dans les Actes du martyre de S.-Jacques l'Intercis (f. 17) : *ⲟⲩⲁⲙⲓⲛ ⲉⲩⲃⲁⲧⲣⲉⲓⲱⲛ ⲟⲩⲣⲟⲩ ⲛⲟⲩ ⲟⲩⲛⲣ ⲙⲁⲩⲟⲩⲣ* « Une enclume, que l'on frappe avec un si grand nombre de marteaux. » Dans le manuscrit autographe de Nowiri (man. 683, fol. 251 r^o), le mot ذقباق est tracé de la manière la plus lisible.

(10) Le verbe كسر signifie : interrompre, suspendre, arrêter, et, à la VII^e forme انكسر être interrompu, arriéré. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. ar. 682, fol. 45 r^o) :

أكبة de brocard d'or, des franges طرز de la même étoffe, et des robes كلفتا d'un grand prix. Lui-même et ses principaux courtisans mettaient dans leur

ليس يصتر باعلاها نزولهم معهم ولا يكسر ذلك خراجا « aucun préjudice de leur séjour au milieu d'eux, et cela n'interrompt point la levée d'un impôt. » Dans l'*Histoire* d'Abou'lma'hâsen (man. 663, fol. 52 r^o) : « قد كسروا الخراج سنتين » Ils avaient « laissé arriéré l'impôt durant deux années. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoûn (t. III, f. 205 v^o) : « أن كسر عليك الخراج عشر سنين » Si tes impôts restent arriérés, durant dix années. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Aïas (tom. II, fol. 86 v^o) : « اللحم المكسورة في ديوان الوزارة » Les distributions de viande qui avaient été suspendues au divan du vizirah. » Et (fol. 87 r^o) : « البعداء » Et (fol. 87 r^o) : « السلطان بتفرقة ثمن اللحم الذي كانت مكسورة للعسكر... كان فيهم من له عشرة أشهر مكسورة » Le sultan commença à distribuer le prix de la viande destinée aux soldats, et qui avait été « suspendue... Il y en avait parmi eux, à l'égard desquels il existait un arriéré de dix mois. » Plus bas (fol. 192 v^o) : « بقي لهم شهرين مكسورة » Il resta, pour eux, deux mois arriérés. » Et (fol. 311) : « كان يكسر جوامك المالك ستة أشهر » Il laissait arriéré les soldes des Mamlouks, durant six mois. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Abi'Ssorour (fol. 84 v^o) : « ما تتعلا في الخزينة » Que ferez-vous, à l'égard du trésor, dont les revenus sont arriérés. » Dans l'*Histoire* de Djelberti (tom. III, f. 302 r^o) : « أن كان لكم شيء مكسور فهو مطلوب لكم » Si quelque chose qui doit « vous appartenir se trouve arriéré, on le réclamera en votre faveur. » Et (tom. I, fol. 154 r^o) : « تنكلم في كسر الخزينة » On parla de l'interruption des revenus du trésor. » A la VII^e forme, on lit dans l'*Histoire* d'Ebn-Khalikan (man. ar. 730 fol. 162 r^o) : « لما انكسر خراجك » Comme sa contribution était arriérée. » Et (fol. 224 r^o) : « انكسرت عليه جملة مستكسرة » Une somme considérable « restait due par lui. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, man. 140, p. 111) : « نصراني عامل قد انكسر عليه للديوان ثلثة الف دينار » Un chrétien *dmil* (percepteur) qui restait « redevable au *Divan* d'une somme de trois mille dinars. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoûn (t. III, fol. 102 v^o) : « اضمن له جميع ما انكسر في هذه السنين » Je me rendrai, pour lui, caution de tout « ce qui est resté arriéré pendant ces années. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Abou'lma'hâsen (man. 671, fol. 156 v^o) : « انكسر عليه مال فهرب الى مصر » Se trouvant redevable d'une somme d'argent, il « s'enfuit en Egypte. » Dans le *Manhet-siff* du même écrivain (t. IV, man. 750, fol. 74 v^o) : « لا مال » Les impôts restent suspendus, et sont mis à l'arriéré. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoûn (t. III, fol. 166 v^o) : « انكسر عليه مال » Une somme restait « due par lui. » Et (fol. 200 v^o) : « انكسر عليه مال كثير » Il redevait une somme considérable. » Dans l'*Histoire* de Bedr-eddin-Aïntâbi (man. 684, fol. 62 v^o) : « انكسر عليه مال كثير » Il restait redevable « d'une somme considérable. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schahbah (man. 687, f. 106 r^o) : « غصب » Il était irrité contre lui, à raison d'une gratification qui était arriérée. » Plus bas (fol. 108 v^o) : « ارادوا ان يخذوا شيئا من المكسر لهم من ايام الناظر المنفصل من » Ils voulaient recevoir, sur la récolte de cette année, une partie de la somme « arriérée qui leur était due, depuis le temps de l'inspecteur destiné. » Et (fol. 161 r^o) : « اي بلد »

costume une simplicité modeste. Il tenait séance, dans la maison de justice, deux jours par semaine, afin d'entendre les plaintes de ceux qui venaient à réclamer contre quelque injustice. Il renonça absolument au jeu, et se montra indisposé contre ceux qui se livraient à ce divertissement. Il consacra au jeûne les deux mois de Redjeb et de Schaban, et distribua en secret de nombreuses aumônes.

Cette année vit mourir, entre autres personnages distingués, 1° le *Kadi-alkodat* des Hanbalis, Izz-eddin-Abou-Hafs-Omar-ben-Abd-allah-ben-Omar-ben-Aoud-Mokaddesi; il mourut au Caire, âgé de soixante-cinq ans. 2° Le kadi des Hanéfis d'Alep, Tâdj-eddin-Abou'l-mâali-Abd-elkâder-ben-Izz-eddin-Abou-Abd, allah-Mohammed-ben-Abi'lkerem-ben-Abd-errahmau-Ebn-Alawi-Sindjâri; il était âgé de soixante-treize ans, et mourut à Alep, à la suite de sa destitution. 3° Daia-eddin-Abou'l-mâali-Mohammed-ben-Abd-elkâder-ben-Abd-elkâher-ben-Hibet-allah-ben-Abd-elwâhid-ben-Hibet-allah-ben-Tâher-ben-Iousouf-ben-Aldabbî-Halebi, le vizir de la ville de Hamah; il mourut à Alep, 505 âgé de soixante-dix-huit ans. 4° Djemâl-eddin-Abou'labbas-Ahmed-ben-Mohamed-ben-Abd-allah-Dâheri-Halebi, le Hauéfi, le chef des traditionnaires

انكسر يقدم بخراج. « Toute ville qui se trouvait arriérée, il en payait la contribution. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. II, fol. 86) : بسبب اللحم المنكسر : A cause des distributions de viande arriérées. « Et (Ib.) : فالذي معه وصول باللحم المنكسر : Ceux qui devaient arriver, apportant la viande arriérée. » Ailleurs (fol. 137) : من بقي عليهم بواقى الأموال المنكسرة : Ceux qui étaient redevables d'un reliquat de contributions arriérées. « Et (fol. 197) : جامكية كانت منكسرة لهم في الديوان : Le Divan leur restait débiteur de leur solde. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Abi'Sorour (fol. 39 v°) : أخذوا ما كان منكسرا لهم بجهام : Ils touchèrent en entier l'arriéré, qui leur était dû. « Plus bas (fol. 75 r°) : الشئنة : Il s'engagea à payer à l'armée les objets arriérés, qui se trouvaient déposés dans le magasin. » Plus bas (f. 91 v°) : الدخدرار يجبعها من المال المنكسر عند المتمردين : Le dexterdâr rassemblait cette somme, au moyen des fonds arriérés, qui étaient restés chez les *Mouhtesim*. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djeberti (tom. I, fol. 140 r°) : بجهة المال والغلال المنكسر عليه في شيبته : L'acte qui concernait les contributions et les grains dont le paiement s'était trouvé arriéré, en son absence. « Ailleurs (tom. III, f. 169 v°) : يطالب بالمنكسر من الفردة : Il exigeait le paiement de la taxe arriérée. » Et (f. 319 v°) : الحاج العسكر يطلب جوامعهم المنكسرة : Les instances avec lesquelles l'armée réclamaient sa solde arriérée. » Dans la *Biographie du XI^e siècle de l'Hégire* (page 226) : لا انكسر عندنا مال : n'existe pas chez nous de contribution arriérée. « Et (pag. 446) : انكسر عليه بعض مال : Une certaine somme était restée due par lui. »

Il était âgé de soixante-dix ans, et mourut, au mois de Rebi, dans sa *zâwiâh*, situé en dehors du Caire. 5° Afif-eddin-Abou-Mohammed-Abd-essalam-ben-Mohammed-ben-Mazrou-Basri, le hanbali; Il mourut à l'âge de soixante-onze ans, dans la ville du prophète, où il avait passé, en retraite, cinquante années. 7° Le lettré Seif-eddin-Abou'labbas-Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Djafar-Sermerai; il mourut à Damas, âgé de soixante-seize ans. C'était un homme enclin à la satire. 8° Le schérif, le *hâfid*, Izz-eddin-Abou'lkâsem-Ahmed-ben-Mohammed-ben-Abd-errahman-ben-Ali-ben-Mohammed-ben-Mohammed-Hasaui, connu sous le nom d'*Ebn-athalebi*. Il remplissait les fonctions de *nakib* des schérifs, et était né l'an 636.

637 Melik-Masoud-Nedjm-eddin-Khidr, fils de Melik-Dâher-Bibars, partit des États de Lascar, et se rendit au Caire, grâce à l'intercession de sa sœur, qui était l'épouse du sultan Melik-Mansour-Adjin. Il avait avec lui sa mère et son frère Melik-Adel-Salamesch, dont le corps avait été embaumé, et qui fut enterré dans le cimetière de Karafah. Le sultan, pour fêter l'arrivée de ces princes, envoya à leur rencontre les différents émirs, et les traita avec la plus haute distinction. Il accorda à Melik-Masoud des pensions considérables, et l'autorisa à faire le pèlerinage de la Mecque. A cette même époque, l'émir Seif-eddin-Salar, l'*ostadâr*, se rendit à Karak, et se fit représenter les trésors qui s'y trouvaient déposés. Il était accompagné de l'émir Djemal-eddin-Akousch, *naib* de Karak, et qui, après avoir été revêtu d'une *khilah*, retourna dans son gouvernement.

Le vingt et unième jour du mois de Safar, le sultan monta à cheval après avoir été retenu dans son palais, l'espace de deux mois, par suite de la fracture de sa main, et descendit au *Meidan*. On battit les tambours qui annoncent les heures nouvelles; les deux villes du Caire et de Misr furent décorées magnifiquement; et les détails de ces événements furent mandés par écrit dans les différentes provinces. Le jour de la marche du sultan fut une véritable fête; toute la population accourait de toute part pour voir ce prince. Les propriétaires des boutiques exigeaient de chaque individu qui voulait s'y asseoir une somme d'un demi-dirhem. On loua les maisons à des prix considérables. Et tout cela, par suite de la joie que causait la guérison du sultan; car il était extrêmement aimé de la population. A son retour du *Meidan*, ce prince revêtit les émirs de robes d'honneur, distribua aux pauvres d'abondantes aumônes, et mit en liberté plusieurs prisonniers.

Le même mois, le sultan manda le *kadi-alkodât* Zeïn-eddin-Ali-ben-Makhlouk, le maleki, qui était le tuteur وصى de Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, et lui dit : « Melik-Nâser est le fils de mon maître ; j'administre l'empire, comme
« son représentant, jusqu'à l'époque où il sera en état de gouverner. Il convient 506
« que ce prince se rende à Karak. » Le sultan ordonna de fournir à Melik-Nâser tout ce qui était nécessaire pour son voyage. Ensuite, il lui dit : « Si je
« savais que tout le monde voulût vous reconnaître pour sultan, par Dieu, je
« vous abandonnerais l'empire. Mais on ne vous y laisserait pas asseoir. Je suis
« votre mamlouk et celui de votre père. Je m'engage à vous garder le trône.
« Maintenant, prenez la route de Karak, et restez-y jusqu'à ce que vous ayez
« pris plus d'âge, que vous ayez achevé votre éducation et acquis l'expérience
« des affaires. Alors, vous reprendrez possession de votre trône. Je demande
« seulement, pour condition, que vous me concédiez la ville de Damas, où je
« serai sur le même pied que le souverain de Hamah est dans cette dernière
« ville. » Nâser lui dit : « Jurez-moi que vous épargnerez ma vie, et je suis prêt
« à partir. » Chacun d'eux ayant fait le serment que demandait l'autre, Melik-Nâser se mit en route, accompagné de l'émir Seïf-eddin-Salar, *émir-medjlis*, de l'émir Seïf-eddin-Behadur-Hamâwi, de l'émir Argoun, le *dawaddr*, de Taïdemur-Badjakbasch, *ids-naubah* des *djemdars*. Il arriva à Karak, le quatrième jour du mois de Rebi premier. L'émir Djemâl-eddin-Akousch-aschrafi, *naïb* de cette ville, s'empressa de se mettre au service du prince.

Le lundi, sixième jour du même mois, on arrêta l'émir Bedr-eddin-Nisari (ou Baisari) Schemsi; l'émir Schems-eddin-alhâdj-Behadur-Halebi, le *hadjib*, et l'émir Schems-eddin-Sonkor-schah-Dâlieri. Voici ce qui amena cette mesure. Durant la maladie du sultan, c'était l'émir Mankoutimour qui apposait, au nom de ce prince, l'*alamah* (l'apostille) sur les dépêches تواقيع et les lettres. Il craignait que, si le sultan venait à mourir, la souveraineté n'échût à Nisari. Cet émire détestait Mankoutimour. Celui-ci apostâ un émissaire qui inspira au sultan la crainte d'un pareil événement, et l'engagea à se désigner un successeur. Or, le prince était naturellement porté à nommer, comme son héritier présomptif, l'émir Mankoutimour, et à réunir à son nom celui de cet émire, dans la *Khotbah* ainsi que sur la monnaie. Il consulta, sur cette affaire, l'émir Nisari, qui répondit avec une franchise grossière, et dit au sultan : « Mankoutimour n'était pas digne d'être un simple soldat; et, cependant, vous l'avez promu au grade

« d'émir, et vous lui avez donné le rang de *naib-assaltanah* (vice-roi). Les émirs et les différents fonctionnaires de l'armée marchent devant lui comme ses serviteurs; tous lui obéissent par respect pour vos ordres. Toutefois, vous aviez juré précédemment que vous ne laisseriez pas vos mamlouks prendre le pas sur les émirs, et que vous ne leur donneriez, sur ces derniers, aucun pouvoir. Non content de tant de faveurs, vous voulez aujourd'hui élever cet homme au rang de sultan. Ce projet ne trouvera chez personne aucune sympathie. » Nisari conjura le prince de ne parler de la chose à qui que ce fût, et lui peignit vivement les suites fâcheuses d'une pareille démarche. Après quoi il se retira. Le sultan, qui avait pour Mankoutimour une vive affection, lui rapporta le discours de Nisari. Mankoutimour dissimula son ressentiment, et devint l'ennemi juré de Nisari. Dès ce moment, dressant ses batteries contre lui et les émirs, il s'attacha à aigrir le sultan contre les uns et les autres.

Cependant, on reçut la nouvelle que la division avait éclaté parmi les Mongols, et qu'une expédition partait pour la ville de Sis. Dès que les émirs furent dispersés, et qu'il ne resta plus personne qui pût inspirer des craintes à Mankoutimour, celui-ci se transporta chez l'émir Nisari, s'attacha à gagner Belal-eddin-Arslan-ben-Bilik, *ostadde* (majordome) de cet officier, l'admit au nombre de ses familiers, et lui dicta tout ce qu'il devait dire. Bientôt après, Mankoutimour persuada au Sultan d'envoyer Nisari pour inspecter les digues de la province de Djizeh. Le prince lui donna en effet cette mission; quoique ce fût pour cet officier une véritable disgrâce, puisque son rang le mettait au-dessus de soins de ce genre, il ne refusa pas, et partit pour Djizeh, accompagné de ses mamlouks et des personnes de sa suite. Les mardi et jeudi de chaque semaine, il venait faire sa cour au sultan, dans la citadelle, s'asseyait en tête de la droite, au-dessous du *tawdschi* Hosâm-eddin-Belal-Moughithli, attendu que ce dernier avait le pas sur lui. Après quoi il retournait à Djizeh. Lorsqu'il eut achevé les travaux des digues, il demanda au sultan la permission de lui donner un repas. L'ayant obtenue, il disposa, avec un soin extrême, tout ce qui était nécessaire pour recevoir le sultan dans la ville de Djizeh. Mankoutimour mit cette occasion à profit, et y trouva un moyen de nuire à Nisari. Il s'attacha à gagner Arslan, *ostadde* de cet émir, lui dicta ce qu'il avait à dire au prince, et lui promit une charge d'émir de *Tabl-khulnah*. Arslan se laissa séduire par ces offres. Il entra avec Mankoutimour, en présence du sultan, et dit à ce prince : « Nisari a des-

« sein de vous arrêter prisonnier au moment où vous viendrez à son repas. » Ce discours jeta l'inquiétude dans l'âme du sultan. Sur ces entrefaites, Nisari députa vers Mankoutimour, et le pria de lui envoyer le *dehliz* du sultan, afin qu'il pût le faire dresser pour recevoir ce prince. Mankoutimour fit partir cette tente à l'insu du sultan. Au moment où ces chameaux qui la portaient passaient au pied de la citadelle, le sultan l'aperçut, et désapprouva la chose. Il envoya vers Mankoutimour, pour avoir de lui des renseignements sur cette affaire. Mankoutimour déclara n'en avoir aucune connaissance. Il assura que Nisari avait demandé cette tente au chef des *fardsch*, et que ses mamlouks l'avaient prise dans le *fardsch-khdnah*, sans en demander la permission. Il commença à se servir de ce fait pour appuyer la vérité de ce qu'avait dit Arslan. Le sultan fit reporter le *dehliz* au *Fardsch-khdnah* (le garde-meuble), et resta convaincu de la réalité des faits allégués contre l'émir.

Cependant, l'émir Seid-eddin-Takdji-*Aschraf*, manda à Nisari ce qui se passait, et l'assura qu'il était prêt à le soutenir, lui et tous les émirs de son parti. Mais il ne tint aucun compte de ces avis. Bientôt après Argoun, l'un des mamlouks du sultan, envoya un messenger vers Nisari (et lui fit dire de ne pas se rendre à l'audience du sultan, ou d'y venir en force et en état de se défendre, attendu que le prince avait dessein de le faire arrêter. Nisari, peu touché de ce conseil) (11), vint, suivant son usage, le mercredi, sixième jour de ce mois, faire sa cour au prince. Le sultan, dès qu'il l'aperçut, se leva, suivant l'étiquette, et le fit asseoir à son côté. Lorsque l'on servit le repas, Nisari s'abstint de rien manger, s'excusant sur ce qu'il jeûnait ce jour-là. Le sultan donna ordre d'emporter une part d'aliments qui pût lui servir pour son repas, au moment de la rupture du jeûne. Ce qui fut exécuté. Le prince s'entretint avec lui jusqu'à l'instant où on enleva la table. Les émirs sortirent alors, et Nisari partit avec eux. Mais à peine avait-il fait quelques pas, que le sultan le rappela, et conversa longtemps avec lui. L'émir s'étant levé de nouveau, et ayant fait quelques pas, fut encore rappelé par le sultan. Il revint sur ses pas; et le prince s'entretint encore avec lui jusqu'à ce qu'il fut bien sûr que, dans la salle et dans les vestibules, il ne restait plus personne, excepté les mamlouks du sultan. Alors il

(11) Ici, le texte était visiblement altéré, le copiste ayant omis plusieurs lignes. J'ai suppléé, d'après le récit de Nowairi, les détails contenus dans cette parenthèse.

II. (quatrième partie.)

laissa partir Nisari, qui se leva et se mit en marche. Mais bientôt Seif-eddin-Takdji et Ala-eddin-Idagdi-Schoukair lui barrèrent le passage. Schoukair lui prit son épée. Takdji le regardait en pleurant; tous deux le conduisirent vers la 508 *Kadah-Sâlehiah*, où il fut mis en prison. Cet événement répandit le trouble dans la citadelle. Le bruit étant parvenu au Caire, on ferma la porte de Zawilah, et toute la population fut dans un état d'agitation. Mais bientôt après, la porte fut rouverte. On mit le séquestre sur tous les liens de Nisari, et on arrêta plusieurs de ses mamlouks. Mais ils ne tardèrent pas à être relâchés. Nisari resta dans la *Kadah*, où il était traité avec une grande distinction, et où on lui amena sa femme. Il demeura en prison jusqu'à sa mort.

Ce qu'il y eut de singulier dans cet événement, c'est que le sultan et Nisari furent trahis tous deux par leurs compagnons les plus intimes. En effet, Arslan était fils de Bilik, mamlouk de Nisari, et *émir-medjlis*. Nisari l'avait fait élever comme son fils. Lorsqu'il fut devenu grand, il lui donna la préférence sur ses principaux mamlouks, et le nomma son *ostadâr*. Il le traitait avec une telle libéralité, que, dans un seul jour, il lui fit présent de soixante-dix chevaux. Hé bien! cet homme, ainsi que je l'ai rapporté, fut la cause de la ruine de Nisari. D'un autre côté, Argoun, qui était le plus intime des mamlouks du sultan, celui qui approchait le plus de la personne de ce prince, révéla son secret à Nisari. Il était irrité de ce qu'un autre des mamlouks avait été promu au rang d'*émir de tabl-khânah*, tandis que lui n'avait reçu que le grade d'*émir de dix*. Et cet événement avait laissé dans son esprit une haine profonde. L'arrestation de Nisari et des *émirs* jeta dans les cœurs (12) un vif mécontentement. Et la méfiance fut encore augmentée par la mort de dix *émirs*, qui périrent dans l'espace de dix jours; on soupçonna le sultan de les avoir fait empoisonner.

Le vendredi, dixième jour de Rebi-second, on établit la *khotbah* dans le *Medreseh-Moaddamieh*, situé au pied du mont Kâsioun, en dehors de Damas. Le dix-septième jour du même mois, le *sahib* Fakhr-eddin-Omar, fils du seikh Medjd-eddin-Abd-elaziz-Khalili fut réintégré dans les fonctions de vizir de l'Égypte. Il s'attacha à poursuivre les adhérents de l'*émir* Sonkor-alasar. Il fit venir de Damas Seif-eddin-Kikaldi, *ostadâr* de cet *émir*, et mit le séquestre

(12) تفرقت au lieu de نفرت اللوب.

sur ses biens. Au mois de Djoumada-premier, le sultan fit arrêter plusieurs des émirs d'Égypte. Il destitua Beha-eddin-Ebn-alhali des fonctions d'inspecteur de l'armée, et le força de souscrire une obligation d'un million de dirhems. Il manda Imad-eddin-ben-Mondhar, inspecteur des troupes à Alep (et le nomma à l'inspection devenue vacante. Cette place, dans l'intervalle qui s'écoula entre la destitution de Beha-eddin et l'arrivée d'Ebn-Almondhar, fut remplie par le kadi Amin-eddin, plus connu sous le nom d'Ebn-Arrakâni. Ebn-Almondhar, à son arrivée, fut mis en possession de la place d'inspecteur. Bientôt après, Amin-eddin tomba malade, et les douleurs qu'il éprouvait le forcèrent de rester confiné dans sa maison (13)). Voici quelle fut la cause de cet événement. Ebn-Alhali ayant été consulté par le sultan, sur la promotion de Mankoutimour au rang de *naïb*, avait dit au prince : « La puissance de Melik-Saïd n'a été renversée » que par l'influence de Koundek; celle de Melik-Aschraf a été détruite par » Baldari, et enfin, ce sont les mamlouks de Melik-Adel qui ont causé la chute » de sa grandeur. Mankoutimour est un jeune homme plein d'orgueil, qui ne » prend les conseils de personne. Il est à craindre que son crédit n'amène de » grands troubles. » Le sultan ne répondit rien. Mais il révéla tout à Mankoutimour, qui, dès ce moment, devint l'ennemi d'Ebn-Alhali. Lorsqu'il eut été promu au rang de *naïb*, Ebn-Alhali s'étant présenté devant lui, Mankoutimour lui dit : « Kadi, ma nomination est due à l'heureuse influence des avis » que vous avez donnés au sultan. » Ebn-Alhali demeura interdit. Mankoutimour se mit en mesure d'aigrir contre lui le sultan. Il représentait les richesses 509 immenses (14) que cet homme possédait, en Égypte et en Syrie. Il l'accusait d'être adonné au jeu. Ebn-Alhali aimait un des mamlouks *Khadaki*. Mankoutimour le faisait épier. S'étant assuré que ce mamlouk se trouvait chez Ebn-Alhali, il en avertit le sultan, qui fit partir à l'instant le *tawdschi*, chef des mamlouks, accompagné de plusieurs *nakib*. Étant entrés inopinément dans le jardiu d'Ebn-Alhali, situé dans le voisinage du Meidan, ils saisirent cet homme ainsi que le mamlouk. Ebn-Alhali fut livré à l'émir Seïf-eddin-Roumî, qui fit arrêter ses serviteurs, et mit le séquestre sur les biens qu'il possédait, tant en Égypte qu'en Syrie.

(13) Ce passage, dans l'original, était complètement intelligible, par suite de la suppression de plusieurs lignes. J'ai rempli cette lacune, à l'aide du récit de Nowairi.

(14) J'ai eu devoir lire *تسعة أموال* au lieu de *أموال*.

A cette même époque, une dépêche de la poste apporta la nouvelle suivante. Un homme, du bourg de Djinin, dans la province de Sâhel, avait perdu sa femme, dont on célébra les funérailles. Le mari, étant de retour chez lui, se rappela qu'il avait oublié dans le tombeau un mouchoir contenant une somme de plusieurs dirhems. Il emmena avec lui le *fakih* du bourg, et ouvrit le tombeau, afin de reprendre son argent. Le *fakih* était resté sur le bord de la fosse. On trouva la femme assise, les mains liées derrière son dos avec ses cheveux ; ses pieds étaient également attachés avec ses cheveux. Cet homme voulut dénouer ces liens, mais n'en put venir à bout. Il redoublait d'efforts, lorsque tout à coup la terre s'abîma, et l'engloutit lui et sa femme, en sorte que l'on n'entendit plus parler ni de l'un ni de l'autre. Le *fakih* resta dans un état d'évanouissement, l'espace d'un jour et d'une nuit. Le sultan adressa au scheikh Taki-eddin-Mohammed-Ebn-Dakik-alid le récit de cet événement, et tout ce qui avait été écrit de la Syrie à ce sujet. Le scheikh, après avoir pris connaissance du fait, le communiqua à tout le monde, afin qu'on y trouvât un sujet de réflexions sérieuses.

Ce même mois, on apprit, par une dépêche arrivée d'Alep, que la division avait éclaté entre Taktai et la troupe de Nokaiah ; que dans cette guerre il avait péri un grand nombre de Mogols, et que le roi Taktai avait été défait. On apprit également que Gazan avait fait mettre à mort son vizir, Nirouz, avec un grand nombre de ses adhérents.

On résolut de mettre à profit la discorde qui régnait chez les Mongols, pour s'emparer de la ville de Sis. Il fut arrêté que l'émir Bedr-eddin-Bektasch, l'*émir silah*, se mettrait en campagne, ayant avec lui trois émirs et dix mille cavaliers. Le *naib* de la Syrie reçut l'ordre par écrit de faire partir, pour cette expédition, l'émir Beibars-Aldjâlik et d'autres émirs de Damas, de Safâd, de Hamah, de Tarabolos. L'armée fut passée en revue dans le mois de Djoumadâ-premier. Lorsque les troupes se trouvèrent équipées, l'émir Bedr-eddin-Bektasch-Fakhri se mit en marche pour aller attaquer la ville de Sis. Il menait avec lui, entre autres émirs, Hosâm-oddin-Lâdjîn-Roumi, l'*ostaddr*, Schems-eddin-Ak-sonkor-Kertaba, et les personnes de leur suite. Ils arrivèrent à Damas le cinquième jour du mois de Djoumadâ-second. Le huitième jour du même mois, ils quittèrent la ville, accompagnés de l'émir Beibars-Aldjâlik-Adjemi, de l'émir Seif-eddin-Kedjken, de l'émir Schelhab-eddin-Kara-arslan, et de leurs adhérents.

Ils continuèrent leur route, emmenant avec eux les troupes de Safâd, de Hems, de la province du *Sihel*, de Tarabolas, et Melik-Moudaffar-Taki-eddin-Mahmoud, prince de Hamah. Dès que la nouvelle de leur marche parvint au roi de Sis, il députa vers le sultan pour implorer son pardon; mais il ne lui fut fait aucune réponse. Bientôt après, l'émir Alem-eddin-Sandjar, le *dawaddri*, accompagné de tout ce qui formait son cortège, partit du Caire, et rejoignit l'armée dans la ville d'Alep. Les généraux quittèrent cette place, accompagnés 510 des troupes d'Alep, qui étaient au nombre de dix mille cavaliers, et se dirigèrent vers Omk *المق*. L'émir Bedr-eddin-Bektasch, à la tête d'un corps d'armée (15), s'avança par le défilé de Bagras *مقبة بغراس* vers la ville d'Iskendriali (16), et alla mettre le siège devant Tell-Hamdoun *تل حمدون*. Melik-Moudaffar, ayant sous ses ordres le reste des troupes, marcha du côté du fleuve Djihân (17). On entra dans le défilé de Sis *در بند سيس* le jeudi, quatrième jour du mois de Redjeb. A ce moment, la division se mit parmi les chefs. (L'émir Alem-eddin-Sandjar, le *dawaddri*) prétendit commander l'armée, conjointement avec l'émir Bektasch, qui ne s'opposa point à la réalisation de ce vœu. Bektasch fut d'avis de bloquer et d'assiéger les forteresses. Mais Sandjar voulait que l'on se bornât au pillage: Bektasch se rangea à son opinion. L'armée traversa le fleuve Djihân (18). Le prince de Hamah vint camper sous les murs de Sis, et l'émir Bektasch pris la route d'Adana *ادنة*. Ce fut là que se réunirent les différents corps de l'armée, après avoir égorgé tous les Arméniens qu'ils avaient rencontrés, et enlevé les bœufs et les buffles. Les troupes, après s'être livrées au pillage, quittèrent Adana, et retournèrent vers Masisah. On s'y arrêta trois jours, durant lesquels on jeta un pont, sur lequel l'armée passa pour se rendre à Bagras. On campa, l'espace de trois jours, dans la plaine d'Au-

(15) Suivant Nowairi, l'émir Bektasch conduisait avec lui les émirs, Hosâm-eddin, l'*ostadâr*, Rokn-eddin-Aldjâlik, Scif-eddin-Kedjken, Beha-eddin-Kara-arslan, et les troupes de Safâd.

(16) Ou plutôt *اسكندرون*, ainsi que porte l'histoire de Nowairi.

(17) Suivant Nowairi, le prince de Hamah avait sous ses ordres l'émir Alem-eddin-Sandjar, le *dawaddri*, l'émir Schems-eddin-Ak-sonkor-Kertabâh. On prit la route du défilé de Marri *مقبة المري*. Et bientôt les deux armées ne furent plus séparées que par le fleuve Djihân. C'est ce qu'atteste également l'historien Abou'l-féda, qui faisait partie de cette expédition. (*Annales*, t. V, pag. 234. Le même auteur (*Descriptio Syriæ*, pag. 139), fait mention de ce défilé.

(18) Nowairi ajoute : « Au gué d'Amoudein. » *في مضاضة المودعين*.

tioclie انطاكية مرج; après quoi on se dirigea vers le pont de fer (19) جسر الحديد (19) pour reprendre la route de l'Égypte.

L'émir Bektasch, au moment où Sandjar, le *davaddri*, lui disputait le commandement de l'armée, et s'opposait à ce qu'il entreprit le siège des places, avait mandé par écrit ces faits à l'émir Belban-Tabâkhi, *naib* d'Alep, afin qu'il en instruisit le sultan. Le prince ayant reçu ces informations, on vit bientôt arriver une réponse adressée aux émirs, et qui contenait un blâme formel de la conduite qu'avait tenue le *davaddri*, en disputant à Bektasch le commandement des troupes, et en se bornant au pillage. Le sultan déclarait que Sandjar, en partant n'avait été mis à la tête que des hommes placés sous sa dépendance habituelle; que le titre de général de toute l'armée appartenait exclusivement à l'émir Bektasch; que les troupes ne devaient pas revenir sans avoir fait la conquête de Tell-Hamdoun; que, si elles retournaient avant d'avoir pris cette place, elles n'avaient à attendre aucun *iktâ*.

L'armée rebroussa chemin, partit de Roudj (20) الروج, et se rendit à Alep, où elle séjourna huit jours. De là, on se dirigea vers Sis, par le défilé de Bagras. Kedjken et Kara-arslau marchèrent vers Aïas, d'où ils firent une retraite qui ressemblait à une fuite. En effet, les Arméniens leur avaient dressé une embuscade dans les jardins. L'émir Bektasch blâma sévèrement la conduite de ces officiers. Bientôt, il partit, à la tête de toutes les troupes, et se dirigea vers

(19) C'est le Pont ferreux du moine Robert (p. 45, 49); de Baldric (*Historia*, p. 65, 101, 104, 105, 112, 121); Pont ferri de Guillaume de Tyr (p. 953); Pont ferreux du *Gesta Francorum*, p. 8, 16; Pont Phaphareus de Guibert (*Histor. Hierosolym.*, p. 522; le Pontferro de Drumond (*Travels*, pag. 182). On lit dans le *Kitab-arroudatain* (man. 702 A, fol. 32 r°) جسر الحديد : جسر انطاكية - القامل بين جبل حلب و جبل انطاكية. Le pont de fer qui sépare le territoire d'Alep du territoire d'Antioche. Ce lieu est nommé dans les *Annales* d'Abou'l-feda (tom. IV, p. 90), dans l'*Histoire* de Novairi (26^e partie, man. de Leyde, fol. 99 v°), dans le *Manhal-adf* d'Abou'l-mahsen (tom. V, mau. 750, fol. 106 r°), dans le *Kâmet* d'Ebn-Athir (tom. VI, pag. 82).

(20) C'est cette ville que Foucher de Chartres (*Gesta peregrinorum Francorum*, p. 422) nomme *Rugia*; Guillaume de Tyr (*Historia*, p. 811, 822, 855, 915), *Rugia* ou le moine Robert (p. 33), (p. 943) *Castrum Rugia*; l'auteur des *Gesta Francorum* (p. 8 et 23), écrit *Rugia et vallis de Rugia*; *Rugia*; ainsi que Saouto (*Secreta fidelium Crucis*, lib. III, p. 142); ou lit *Fallis de Rugia*, dans l'*Histoire* de Guibert (p. 498, 526); et *Rugia*, dans un diplôme de Boëmond (*Codex diplomatico dell' ordine Gerosolimitano*, tom. I, pag. 43); *id.*, pag. 73, 80. Le lieu nommé روج est indiqué dans les *Annales* d'Abou'l-feda (tom. IV, pag. 474).

Tell-Hamdoun (21). Il trouva cette place abandonnée par l'ennemi, car les Arméniens qui l'occupaient, s'étaient retirés dans la forteresse de Nadjimah (22) قلعة نجية. Le général prit possession de la place, le septième jour du mois de Ramadan, et y plaça une garnison.

En même temps, l'émir Belban-Tabákhi, *naiib* d'Alep, détacha un corps de troupes, qui s'empara de la ville de Marasch, dans le même mois de Ramadan. L'émir Bektasch, tandis qu'il était campé devant Tell-Hamdoun, reçut la nouvelle qu'une vallée qui se trouvait au pied des remparts des Nadjimah et de Homaimas (23) حمص était remplie d'Arméniens, et que la garnison de Nadjimah se disposait à les protéger de ses armes. L'émir détacha, pour les attaquer, un 511 corps de troupes, qui n'obtint aucun succès. Il envoya un second corps, qui ne fut pas plus heureux. Les émirs ne tardèrent pas à se mettre en marche, accompagnés d'une troupe nombreuse. Ils attaquèrent la population de Nadjimah, firent une irruption dans la vallée, massacrèrent ou firent prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient. Ils vinrent camper, l'espace d'une nuit, sous les murs de Nadjimah. L'armée prit la route de la plaine الرطاة. L'émir Bektasch et Melik-Moudaffar, restèrent pour contenir la garnison de la forteresse, jusqu'à ce que les troupes fussent arrivées dans la plaine. Après quoi, les deux généraux allèrent rejoindre le gros de l'armée.

Cependant, une dépêche du sultan, arrivée par la poste, enjoignit de faire le siège de la forteresse de Nadjimah et de ne le point quitter que cette place ne fût prise. Les généraux rebroussèrent chemin et se disposèrent à attaquer la ville. L'émir Bektasch et l'émir Sandjar, le *dawadiri*, se trouvèrent opposés. Le *dawadiri* objectait que si l'armée attaquait tout à la fois, il serait impossible de dis-

(21) La ville de Tell-Hamdoun est décrite par Abou'lféda (*Descriptio Syriae*, pag. 136, 137). Suivant Ebn-Khaldoun (tom. VIII, fol. 325 r°), Behesna, Marasch et Tell-Hamdoun sont trois forteresses situées à l'entrée du Derbend (défilé). Au rapport d'un historien de l'Égypte (de mon manuscrit, fol. 24 v°), l'an 691 de l'hégire, ces trois places furent cédées par le roi d'Arménie au sultan. Si je ne me trompe, Tell-Hamdoun est la même ville que Wilbrand d'Oldenborg (*Itinerarium*, p. 136) nommé *Canamella*. On lit *Portus Calamellæ* dans une charte insérée dans le *Codice diplomatico* (tom. I, pag. 105).

(22) Le manuscrit de notre auteur porte *Nedjimiah* نجية. On lit نجية dans le manuscrit autographe de Novairi, ainsi que dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit fol. 47 v°).

(23) Ce nom est écrit حمص dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit fol. 47 v°). On lit حمص dans les *Annales* d'Abou'lféda (t. V, p. 134), et dans sa *Description de la Syrie* (p. 136).

tinguer ceux qui auraient combattu réellement et ceux qui auraient montré de la faiblesse et échoué. « Il vaut mieux, dit-il, que chaque émir attaque chaque jour à la tête de son corps de mille hommes. » Il voulait ainsi témoigner sa bravoure et montrer qu'il faisait peu de cas de la force de cette place, il dit : « Je m'engage à prendre cette ville avec un coup de ma pierre. » Tous les chefs se rangèrent à son avis, et convinrent de lui permettre de commencer l'attaque avant tout autre. Il s'avança, à la tête de son corps de mille hommes. Au moment où il atteignait le pied du rempart, une pierre lancée par une machine, le frappa au pied et lui coupa le métatarse. Il tomba de son cheval à terre. Peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier par les Arméniens. Mais ses soldats accoururent, l'emportèrent sur une planche *جنوبية* et le conduisirent à sa tente, où il fut forcé de garder le lit.

Ensuite il retourna dans la ville d'Alep, et, de là, au Caire. Cette attaque coûtait la vie à l'émir Alem-eddin-Taksaba-Nâseri. Le même jour, l'émir Kertaba s'avança pour livrer l'assaut. Il sappa (24) le mur de la place et en détacha trois pierres. Treize hommes obtinrent avec lui, la couronne du martyr. Ensuite, l'émir Bektasch et le prince de Hamah, à la tête du reste de l'armée, marchèrent au combat, chaque corps agissant d'une manière isolée et se relayant l'un l'autre. Ils parvinrent au pied du rempart, protégés par une enceinte de planches *عليهم الجنويات*. Ils commencèrent les travaux de la sappe et établirent des palissades *ستائر*. Le siège continua, sans interruption, l'espace de quarante et un jours. La place renfermait une nombreuse population, composée de laboureurs, des femmes de la campagne et de leurs enfants. L'eau commençant à devenir rare, on fit sortir de la ville, en une fois, deux cents hommes, trois cents femmes et cent-cinquante enfants. Les soldats massacrèrent les hommes et se partagèrent les femmes et les enfants. Bientôt, on mit dehors, cent cinquante hommes, deux cents femmes et soixante-quinze enfants, qui éprouvèrent le même sort qu'avaient éprouvé les premiers. Une troisième troupe, qui fut chassée hors des murs, fut également et complètement massacrée ou réduite en captivité. Il ne restait plus dans la forteresse que les hommes en état de combattre. Cependant, la disette d'eau 512 se faisait vivement sentir, et l'on se disputait l'eau à la pointe de l'épée. Bientôt, les assiégés demandèrent et obtinrent une capitulation. L'armée prit possession de la forteresse dans le mois de Dhoul'kadah. Les habitants eurent la permission

(24) Je n'ai pas hésité à lire *تقب*, au lieu de *تهب* que présente le manuscrit.

de se retirer où ils voudraient. Onze places, du territoire des Arméniens, tombèrent également au pouvoir des vainqueurs. L'émir Bektasch confia toutes ces forteresses à l'émir Seif-eddin-Asendemur-Kurdji, l'un des émirs de Damas. Il ne cessa de les occuper jusqu'à l'arrivée des Tatars. Alors, il vendit tout ce qui s'y trouvait d'objets précieux, et évacua ces villes, qui furent reprises par les Arméniens.

Après cette conquête, l'armée reprit la route d'Alep, où elle séjourna. Ou était alors dans un hiver extrêmement rigoureux. Le sultan fit partir, pour renforcer l'armée, trois mille cavaliers, des troupes de l'Égypte, sous les ordres des émirs Seif-eddin-Bektemur, le *silahddr*, Izz-eddin-Taktai, Moubàriz-eddin-Avliya-ben-Kouman, Ala-eddin-Idagdi-Schoukair-Hôsami. Ils arrivèrent à Damas, le mardi, dix-septième jour du mois de Dhoulkadah. Ils en repartirent le vingt et unième jour du mois et se rendirent à Alep, où ils séjournèrent avec l'armée. Le roi de Sis députa vers le sultan pour implorer son pardon.

Cette année, eut lieu le *Rouk* (cadastre) Hôsami (25). Les terres de l'Égypte étaient à cette époque partagées en vingt-quatre *kirat*, dont quatre appartenaient en propre au sultan; dix étaient destinés pour les émirs, ainsi que pour les *itlik* قات الاطلا (concessions) (26) et les accroissements

(25) Le verbe راک signifie : Déterminer, régler par une opération cadastrale la valeur des terres ou autre objet. Et le mot روك désigne cette opération. On lit dans le *Solout* de notre auteur (tom. I, pag. 988) : راک أرض مصر « Il fit le cadastre des terres de l'Égypte. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 662, fol. 40 v°), et dans une autre *Histoire du même pays* (de mon man. fol. 163) البلاد الشامية « عند فروغهم من روك » Lorsqu'ils eurent achevé de faire le cadastre de la province de Syrie. Dans le *Manhel-séfi* d'Abou'l-mahâsen (t. II, man. 748, f. 14 v°) : راک « لاخياز واعطى علاه الدين اقطاعا » Il fit le recensement des propriétés, et concéda un *itla* à Ala-eddin. « Ailleurs (tou. V, man. 751, fol. 55 v°) : راک البلاد المصرية وهو الروك الحسامي » Il fit le recensement des terres de l'Égypte; ce fut là le *Rouk* (cadastre) Hôsami. « Et enfin (f. 95 v°) : راکوا مملكة ديار مصر » Les Mamlouks, lorsqu'ils firent le cadastre des terres de l'Égypte. » Voyez M. Silvestre de Sacy, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. VII, pag. 77 et suiv.

(26) Le mot اطلاق, qui fait au pluriel اطلاقات, est expliqué dans l'ouvrage intitulé *Diwan-alinschd* (man. 1573, fol. 295 r°), on y lit : اطلاق ما قرر احد الملوك « Le mot اطلاق indique ou une confirmation judiciaire de ce qui a été concédé par un des monarques précédents, ou au nouveau bienfait, ou enfin une addition à un acte de bienfaisance accordé antérieurement. » On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 798, fol. 183 v°) : نوافيع الرواتب واطلاقات

II. (quatrième partie.)

الزيادات; dix autres étaient réservés pour les soldats qui composaient la *halkah*. Le sultan Melik-Mansour résolut de changer ces dispositions. Il voulut assigner onze *kirat* aux émirs et aux soldats de la *halkah*, et employer neuf *kirat* à la levée d'un corps de troupes. Il délégua, pour faire le cadastre des terres de l'Égypte, l'émir Bedr-eddin-Bilik-Fâresi, le *hadjib*, et l'émir Beha-eddin-Karakousch-Dâkeri, connu sous le nom de *Berdi*. Pour exécuter les travaux, on désigna entre autres *kdtib* (écrivains) Tâdj-eddin-Abd-errahman-Tawil, l'un des *moustafî* de l'empire. (27). Les émirs se mirent en marche, pour exécuter le

• Les rescrits qui concernaient les soldes et les gratifications. • Dans le *Manhet-séfi* d'Abnu'l-mahsen (tom. I, man. 747, fol. 30 r^o) : فرق المطلق المباليك السلطانية على العادة : Il distribua, • suivant l'usage, les gratifications dues aux Mamlouks du sultan. • Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Moissar (man. ar. 801 A, fol. 49 r^o) : يطلق لهم ثمان اطلاق في كل سنة لكل نسبة ثمانية : • Il leur distribuait, chaque année, huit gratifications, qui consistaient en huit dinars par tête. • Dans l'*Histoire* d'Ebn-Aïas (tom. II, fol. 205) : المباليك من المبالكة : • Il distribua les gratifications, et donna à plusieurs d'entre les Mamlouks un *feddan* et demi de terre. • On lit dans le *Dictionnaire bibliographique* de Hadji-Khalifa (t. II, p. 88) : اطلاق معلومة عند الصوفة : Des distributions fixes, qui avaient lieu chez les sofis. • Au rapport de M. Estève *Finances d'Égypte*, p. 73, le mot *atlaq* en Égypte, désigne une sorte de terres exemptes d'imposition.

(27) Nwairi, parlant de ce personnage, dit qu'il était القبط مسالة c'est-à-dire • Du nombre • des Coptes qui avaient embrassé l'Islamisme. • Tel est, en effet, le sens du pluriel مسالة qui doit faire, au singulier مسلي. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. I, Man. ar. 797, fol. 37 v^o) : المسالة يعني القبط : • Les *masallimak*, c'est-à-dire les Coptes. Cette expression ne doit pas être prise à la lettre, car le mot مسالة ne désigne pas les Coptes en général, mais seulement ceux qui avaient adopté la religion du vainqueur. Ailleurs (m. 682, fol. 62 r^o) : صار يلبسها مسالة : • A la tête de ces établissements étaient de nouveaux Musulmans, des juifs fourbes, qui persistaient dans l'incrédulité, quoiqu'ils affectassent • de professer l'Islamisme. • Ailleurs (fol. 372 v^o) : يسكنها الكتاب مساليتهم ونصاراهم : Elle était • habitée par les Coptes, tant par ceux qui avaient embrassé l'Islamisme, que par ceux qui étaient • restés chrétiens. • Plus loin (man. 798, fol. 337 v^o) : أحد مسالة القبط : Un des Coptes convertis à l'Islamisme. • Dans le *Kitab-azzoulouk* du même écrivain (tom. II, man. 673, fol. 140 v^o) : طائفة : من مسلية (مسالة) النصارى : Quelques-uns des Coptes convertis à la religion musulmane. • Plus bas (fol. 141 r^o) : تبين له قبح سيرة المسالة : Il reconnut la mauvaise conduite de ceux qui avaient embrassé l'Islamisme. • Ailleurs (f. 351 r^o) : بعض مسالة السيرة : L'un des Samaritains, qui avaient embrassé l'Islamisme. • Plus bas (fol. 372 r^o) : مسالة الفرنج : Les Francs qui avaient embrassé l'Islamisme. • Et (fol. 373 verso) : الذين يفسدون في الارض : • C'était un des chrétiens qui avaient embrassé l'Islamisme, Il était de ces hommes qui

cadastre, le sixième jour du mois de Djoumada premier. Ils étaient accompagnés des *katib* (écrivains) et des gouverneurs des différentes provinces. Mankoutimour, le *naib-assaltanah* (vice-roi), avait recommandé à Tadj-eddin-Tawil de réserver dix *kirat* pour les émirs et les soldats (de la *halka*), et de destiner le ouzième pour dédommager ceux qui se croiraient lésés, à cause de la faiblesse de leur lot. On assigna au domaine privé du sultan les territoires de Bohaireh, d'Atfil, d'Alexandrie, de Damiette, de Manfalout, avec leurs villages ainsi que Koum-Ahmar, qui fait partie de la province de Kous, etc. On réserva pour le *naib* Mankoutimour un immense *ikta*, qui comprenait : *Merdj-Beni-Homaim* et ses villages, Semhoud et ses villages, Haradjeli-Kous; la ville d'Edfon, et tout ce que ces cantons renferment, de *Doulab* (roues hydrauliques). Le revenu de cet apanage s'élevait à plus de cent mille ardebs de grains, sans 513 compter l'argent monnayé, le sucre candi, les syrops *لاعمال*, les fruits, les troupeaux, les lois. On y remarquait dix-sept pressoirs *معصرة*, destinés pour les cannes à sucre; cet officier, eut en outre pour sa part, des objets de commerce, des marchandises, des villages et des terres situés en Syrie, et tous les présents qui lui étaient offerts. L'opération *الريكة* ayant été terminée le huitième jour du

« font le mal sur la terre, et ne pratiquent jamais le bien, » Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Abou'lma-hsén (man. 663, fol. 181 r°) : *أحد الكتّاب المسألة* : « L'un des écrivains qui avaient embrassé l'islamisme. » Ailleurs (man. 666, fol. 195 r°) : *كان من مسألة نصارى طرابلس* : « Il était du nombre des chrétiens de Tarabolos qui avaient embrassé l'islamisme. » Dans le *Manhek-ahfi* du même écrivain (t. III, man. 749, p. 36) : *كان من مسألة طرابلس* : « Il était du nombre des habitants de Tarabolos, qui s'étaient convertis à l'islamisme. » Dans l'*Histoire* d'Ebo-kadi-Schobbah (man. 643, fol. 281 et 282 r°) : *مسألة قرية برما* : « Il ordonna de trancher la tête de six d'entre les habitants du bourg de Berma qui avaient embrassé l'islamisme. » Le mot *مسألة* désigne également un homme qui a embrassé l'islamisme (*Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, tom. II, p. 431). On lit dans l'*Histoire* d'Ebo-kadi-Schobbah (m. 643, fol. 132 r°) : *كان مسألانيا* : « C'était un homme qui avait embrassé l'islamisme. » Dans l'*Histoire d'Egypte* de Djeberti (tom. II, fol. 368 r°) : *ارسلوا... رجلا مسألانيا* : « Ils envoyèrent un homme converti à l'islamisme. » Le mot *مسألة* qui fait au pluriel *أسألة* a la même signification. On lit dans la *Description de l'Egypte* de Makrizi (manusc. 682, fol. 309 v°) : *كيف تعمل قبطيا أساليا كاتب السر* : « Comment pourrez-vous élever au rang de *Katib-assir* un Copte converti à l'islamisme. » Dans l'*Histoire* d'Abou'lmahsén (man. 666, fol. 54 v°) : *تزوج الدين لارمني لأسلي* : « Ailleurs (manusc. 671, fol. 190 v°) : *سبي بكل أحد حتى لأسألة* : « Il donna ce nom à tous, même à ceux qui avaient embrassé l'islamisme. » Dans le *Manhek-ahfi* du même écrivain (tom. IV, fol. 98 r°) : *القبطي لأسلي* : « Le copte converti à l'islamisme. »

mois de Redjeb (28), on distribua les *mithal* (cédules) aux émirs. Le neuvième jour, on distribua celles des commandants de la *halkah*. Les territoires des différents cantons furent partagés à titre d'*ikta*, aux émirs et aux soldats. On n'en excepta que les capitations الجوالي, les héritages *Haschari* الماريت الحشرى, qui formaient une portion du domaine privé du sultan, et les *rizkah* des fondations pieuses الرق الاحسانية. Tout le reste était compris dans le revenu de l'*ikta*. L'année 96 fut, suivant l'usage, renvoyée à l'année 97. Le sultan ayant voulu distribuer, en personne, les cédules des émirs et des commandants, remarqua, sur le visage de ces officiers, une altération réelle, qui provenait de la faiblesse du revenu assigné à chacun d'eux. Le prince eut d'abord dessein de leur accorder une augmentation; mais il en fut détourné par Mankoutimour, qui lui représenta que, s'il ouvrait la porte des accroissements, il se trouverait bientôt dans l'impuissance d'y suffire. Il lui conseilla de renvoyer à Monkoutimour ceux qui se trouveraient lésés dans la valeur de son *ikta*. Le sultan suivit ce conseil. Mankoutimour présida à la distribution des cédules des soldats. Il s'assit dans la tribune grillée دار النيابة *naib* شباى du palais du *naib* شباى, et devant lui se tenaient les *hadjib*; il remit à chaque commandant la cédule qui lui était destinée. Personne n'osa dire un mot, par suite de la crainte qu'inspirait ces officiers. Cette opération dura plusieurs jours.

Les *ikta* étaient alors inférieurs à ce qu'ils avaient été sous le règne de Melik-Mansour-Kelaouh; car, à cette dernière époque, le moindre produisait un revenu de dix milles dirhems. Les soldats témoignèrent leur mécontentement. Plusieurs d'entre eux s'étant réunis, jetèrent leurs cédules, en disant : « Nous ne » tenons aucun compte de tout cela : ou donnez-nous un revenu qui suffise à » nos besoins, ou reprenez nos gratifications; nous nous mettrons au service » des émirs, ou nous resterons sans fonctions. » Mankoutimour, irrité de cette résistance, commanda aux *hadjib* de leur donner la bastonnade. Il leur enleva leurs épées, les fit jeter en prison, et les accabla de traitements ignominieux. Il regardait les émirs, comme s'il eût voulu leur adresser des reproches insultants. Ceux-ci se turent, et conservèrent dans leurs cœurs une haine profonde. Le sultan, instruit de ces faits, désapprouva la conduite de Mankoutimour, et lui enjoin-

(28) Suivant Nowairi (man. 683, fol. 163 r^o), l'opération du cadastre fut terminée dans le mois de Dhou'lhidjah.

gnit d'augmenter la valeur des *ikta*; mais il refusa d'obéir. Les soldats, après être restés quelques jours en prison, recouvrèrent la liberté. Ce *rouk* fut un des motifs les plus puissants qui amenèrent la ruine de cet empire. Cette même année, le *tabi-khânah* de l'émir Seif-eddin Belbân-Fakhîrî, *nakib* de l'armée, fut, après la mort de cet officier, concédé à l'émir Seif-eddin-Bektimur-Hosâmi, *émir-akhor*. Celui-ci avait précédemment reçu du sultan une charge d'*émir de dir*. Seif-eddin-Kurt fut promu au rang d'*émir-akhor*. Il avait été nommé *Nakib* de Tarabolos après la mort d'Izz-eddin-Aïbek-Mauseli.

Cette même année, il ne tomba pas de neige à Damas: les sources tarirent, les grains périrent en grande partie, et les arbres des jardins séchèrent.

L'émir Seif-eddin-Djâgân, *sehadd* (inspecteur) des bureaux de Damas, fut informé qu'un dépôt, appartenant à l'émir Izz-eddin-Djenâlihi, *nakib* de Gaza, existait chez un particulier. Il fit venir cet homme après la mort de Djenâlihi, et le somma de lui livrer ce trésor. Il répondit que l'émir, avant sa mort, le lui avait redemandé. Djâgân se disposait à faire subir à cet homme les tourments de la torture, lorsque Fakhr-eddin-Azâri, l'un des marchands de Damas, se présenta devant lui, et lui dit: le dépôt a été retiré par Djenâlihi des mains de cet homme, et placé dans les miennes; en même temps il fit apporter un coffre, dans lequel on trouva, en espèces, une somme de trente-deux mille deux cent trente-quatre dinars, ainsi que des ceintures et des franges, pour une valeur de cinquante mille dinars. Sur ces entrefaites, Hamdan-ben-Salgâi arriva en Syrie, sous prétexte de faire marcher les troupes à la conquête de Sis. Il avait reçu de l'émir Man-koutimour des instructions secrètes, qui devaient amener la ruine de ce règne. Il lui avait, entre autres choses, recommandé de mettre en liberté l'émir Kurdji, qui était détenu dans la citadelle de Damas, et de le faire partir pour la guerre de Sis. Or, cet émir, ainsi qu'Idagdi-Schoukair, qui était parti précédemment sous les ordres de Bechtimur le *silahdar*, se concerta avec plusieurs de ses camarades, ainsi que nous le rapporterons ci-après.

A cette même époque, Samgar-ben-Sonkor-aschkar, Itmesch-Sadi et Seif-eddin-Taksaba, furent, tous trois gratifiés d'une charge d'émir. Bientôt après, l'émir Hosâm-eddin-Mahanna-ben-Isâ, émir des arabes, arriva à la cour, fut reçu du sultan avec de grands honneurs, et revêtu d'une robe *خلع* de l'étoffe appelée *tardouhasch* *طردوحش* (29). Ce fut le premier Arabe, de la tribu de Mahanna,

(29) Le mot *طردوحش* que j'ai déjà eu occasion de citer (Notices des Manuscrits, t. XIII, p. 271,

qui fut gratifié d'un vêtement de ce genre; car, auparavant, la *khilah* que l'on donnait à ces arabes, était formée de l'étoffe appelée *Sammât* ou de *kandji*.

et dont j'ignore l'origine, designe une sorte d'étoffe de soie. Du reste, est-ce un de ces termes étrangers, curdes, mongols, turcs, circassiens et autres, qui étaient venus se mêler au langage de l'Égypte, ou bien, faut-il lire طردوحش et reconnaître ici un composé de deux mots arabes طردوحش qui signifient l'action de chasser des animaux, et supposer que ce vêtement représentait, en broderie, des faits empruntés à la chasse? C'est ce que j'ignore. Toutefois, si cette dernière particularité était réelle, il serait assez surprenant qu'il n'en fût fait aucune mention, ni dans le *Mesdlek-alabzar*, ni dans l'ouvrage de Makrizi. On lit dans la *Description de l'Égypte* de ce dernier historien, (tom. II, manusc. 798, fol. 370 v°): البلد تزييناً من حرير طردوحش: « Il le fit revêtir d'une robe d'honneur, formée de soie tardouhasch. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmahâsen (manusc. 663, fol. 14 r°): خمس الملك المصير من الأبراء يلبس الطردوحش أربعة من خشداشيه: « Melik - Mansour, par une distinction spéciale, revêtit de tardouhasch quatre de ses camarades. » Dans les *Annales* d'Abou'l'feda (tom. V, p. 327), il faut lire: خلعة طردوحش: « Une khilah de tardouhasch », au lieu de كردوحش, que présente le texte imprimé. Dans l'*Histoire de Beirouth* (m. 821, f. 125 r°): خلعة الطردوحش هي في المنزل ثاني الاطلسين: « La khilah (robe) de tardouhasch vient, pour le rang, après les deux robes formées d'atlas. » Dans la *Vie* de Mohammed-ben-Kelaoum (man. de S. Germain 97, fol. 65 r°): البغلطاق الطردوحش: « Le Bagletak de tardouhasch. » L'auteur du *Mesdlek-alabzar* (man. 583, fol. 185 r° et v° 186), a consacré aux robes d'honneur, que distribuaient les sultans, un article curieux, qui a été, suivant l'usage, copié par Makrizi (*Description de l'Égypte*, man. 682, fol. 405 v°, 406 r°), et que je vais reproduire, malgré les fautes assez nombreuses qu'offre le manuscrit:

ذكر عادة هذه المملكة في الخلع ومراتبها وهي ثلاثة انواع ارباب السيوف ولأقلام والعلماء فاما ارباب السيوف فخلع اكابر امراء المؤمنين منهم الاطلس الاحمر الرومي وتحت الاطلس الاصفر الرومي وعلى الفوقاني طرز زركش ذهب وتحت سنجاب وله سيف من طامرة مع الغشاء قندس وكلوتة زركش مذهب وكلايب ذهب وشاش لاتس رفيع موصول به في طرفيه حرير ابيض مرقم بالتائب السلطان مع نقوش باخرة من الحرير الملون مع منطة ذهب ثم تختلف احوال المنطقة بحسب مقاديرهم واعلاها ان يعمل بين عهدا بواكر اوسط ومجبتين مرصعة بالبخش والزمرد واللؤلؤ ثم ما كان بيكارة واحدة مرصعة ثم ما كان ببيكارة واحدة من غير ترصيع فاما من تقلد ولاية كبيرة منهم فانه يزداد سيفاً محلي بذهب يحضر من السلاح خائاه ويجعل ناظر الخاص ويزاد فرساً ملبها بكنيش ذهب فالفرس من الاطيل وقبائه من السركاب خائاه ومرجع العمل في السرج المذهب والكتابيش الزركش الى ناظر الخاص وصاحب حياة خلعت من اعلا هذه الخلع ويدل الشاش اللانس شاش يعمل بالاسكندرية من الحرير شبيه بالطول وينسج بالذهب يعرف بالتمتر ويعطى فرسان احدها كما ذكر والاخر يكون عوض

L'émir demanda au sultan la permission de faire le pèlerinage; ce qui lui fut accordé. Cette année, la puissance de Mankoutimour était parvenue au plus

كنبوسه زنارى اطلس احمر وقد استقر لانيب الشام مثل هذا وازيد بتركيبه زركش ذهب دايرة باللقبا الفوقاني ودون هذه المرتبة في الخلع نوع يسمى الطردوش يعمل بدار الطراز بالاسكندرية وبصر وبدمشق وهو مجموع جاخات الوان متزجة بقصب مذهب يفصل بين هذه الجاخات نقوش وطراز هذا من القصب ورتبها كبر بعضهم فركب عليه طراز مزركش بالذهب وعليه السنجاب والقندس كما تقدم وتحتها فبا من المفرج الاسكندري الطرح وكوتة زركش وكلايب وشاش على ما تقدم وحياسة ذهب تارة تكون ببكارية وتارة لا تكون لها ببكارية وهذه لاصغر امراء المشين ومن يلحق بهم ودون هذه الرتبة كنجي عليه نقش من لون اخر غير لون وقد يكون من نوع لونه تنفوت بينها بسنجاب مقندس والبقية كما قدمنا ذكره الا ان الحياسة والشاش لا يكونان باطراف رقم بل تكون مجرعة باخضر واصفر مذهب يكون ببكارية ودون هذه الرتبة كنجي بلون واحد بسنجاب مقندس والباقي على ما ذكر وتكون الكتوة خفيفة الذهب وجانبها يكادان يكونان خاليين بالجملة ولا حياسة له ودون هذه الرتبة محرم لون واحد والبقية على ما ذكر خلا الكتوة والكلايب ودون هذه الرتبة محرم وقندس وتحتها قبا ملون بجاخات من احمر واخضر وازرق او غير ذلك من الالوان وسنجاب وقندس وتحتها قبا اما ازرق او اخضر وشاش ابيض باطراف من نسبة ما تقدم ذكره ثم ما دون هذا من هذا النوع ولا بد من تنقيص ما واما الوزراء والكتّاب فاجل خلعهم كنجي ابيض مطرز بقرم حرير ساج وسنجاب وقندس ويصلن القندس بالسنجاب وبها الاكمام به وتحت كنجي اخضر ومقيكارتان (٥٨٥).
 فبقاركيان ٧٩٨ فبقاركيان من عمل دمياط مرقوم وطرحه ثم دون هذه الرتبة عدم تطين القندس بالسنجاب واخل الاكمام منه ودونها تركت الطرحة ودونها ان يكون التختاني محمرا ودون هذا ان يكون الفوقاني من نوع الكنجي لكنه غير ابيض ودونه ان يكون الفوقاني محمرا غير ابيض ثم تحتها عتابي طرح او ما يجري مجراه ثم ما دون ذلك كما قدمنا في خلع ارباب السيوف واما القضاة والعلماء فخلعهم من الصوف بغير طراز ولهم الطرحة واجله ان يكون ابيض وتحتها اخضر ثم ما دون ذلك على نحو ما قدمنا واما اجهة الخطباء فانها من السواد للشعار العباسي وهي دلق مدور كما قدمنا وصعد في ذكر زى العلماء وشاش اسود وطرحة سوداء وينصب على المنبر عليان اسودان مكتوبان بابيض او بذهب ويخرج المبلغ من الموزنين قدام الخطيب وعليه سواد مثل الخطيب خلا الطرحة وفي يده السيف فاذا صعد الخطيب المنبر اخذ منه السيف فاذا رقى المنبر

haut point, et il gouvernait les affaires du royaume avec l'autorité d'un souverain. Il voulait éloigner Tagdji de l'Égypte; cet émir, en étant informé, demanda

وسلم اذن لابس السواد تحت درج النبر وتبعه الموزنون ثم ذكر الحديث الوارد اذا قلت لصاحبك يوم الجمعة ولأمام يخطب انصت فقد لغوت ثم يبلغ عند الصلاة والرضا والدعاء للخليفة وال سلطان ثم من الموزنون ثم اذا انحط الى الصلاة اخذ السيف من يده وهذه الامم تصرف من الخزانة ثم تكون في حواصل الجوامع لتلبس في ساعة الجمع فاذا اختلقت اعيدت الخلقة الى الخزانة ومرفى لهم عرسها

Détails sur les usages qui s'observèrent dans cet empire, relativement aux khilats, et à leurs diverses classes.

• On distingue trois classes d'hommes : les hommes d'épée, les hommes de plume et les savants.
• Pour ce qui concerne les hommes d'épée, les *khilats* des principaux émirs de cent se composaient d'*atlas* (satin) rouge du pays de Roum, doublé d'*atlas* jaune de la même contrée. Sur le vêtement supérieur étaient des broderies de brocard d'or, doublées de petit-gris. A l'intérieur rignaient des franges et le surtout était formé de eastor. Le *hakoutah* (calotte du turban) se composait de brocard d'or, avec des agrafes de même métal. Il était entouré d'une pièce de *ldais* (mousseline) très-fine, aux deux extrémités de laquelle étaient appliquées des bandes de soie blanche, sur lesquelles étaient gravés les titres du sultan, et des broderies éclatantes en soie de diverses couleurs; puis, venait une ceinture d'or. La disposition de cette partie du vêtement variait suivant le rang de ceux qui en étaient gratifiés. La plus distinguée de toutes offrait entre les *colonnes* deux plaques intermédiaires et deux *alles* (appendices) ornées de rubis, d'émeraudes et de perles. Ensuite, venait celle qui présentait une plaque unique, décorée de pierreries, et enfin venait celle qui n'avait qu'une seule plaque sans pierreries. Tout personnage qui était nommé à une dignité importante recevait, en outre, une épée enrichie d'or, que l'on tirait du *aldih-khdmah* (l'arsenal) et qui était décorée par la main du *nddir-alkhdz* (l'inspecteur du domaine privé). On y ajoutait un cheval tout bridé, couvert d'un *kunbousch* (housse) d'or. Le cheval venait de l'écurie du sultan et son harnais était tiré du *ribab-khdmah*. C'était le *nddir-alkhdz* auquel appartenait le soin de faire préparer la selle dorée et les *kunbousch* d'étoffe d'or. Le prince de Hamah recevait une *khilat* du genre le plus distingué. Seulement, au *schdch* de *ldais* (mousseline), on substituait un *schdsch* en soie fabriqué dans la ville d'Alexandrie, et qui ressemblait au *tanvel*. Il était tissu d'or et portait le nom de *moutammar*. En outre, il recevait deux chevaux dont l'un était harnaché comme on l'a vu plus haut, et l'autre avait au lieu du *kunbousch* un *zounnari* d'*atlas* rouge. Les mêmes objets étaient assignés au *naib* de la Syrie. On y joignait un *tarkibah* (frange) d'étoffe d'or qui rignaient tout autour de la robe *qia* supérieure.

• Pour les rang moins élevés, la *khilat* se composait d'une étoffe appelée *lardoukhazeh*, qui se fabriquait dans la manufacture d'Alexandrie, aussi bien qu'à Misr et à Damas. Elle était formée de plusieurs bandes de couleurs différentes, mêlées de *hasab* doré. Entre ces lés, rignaient des broderies. La bordure était de *hasab*. Si le personnage était d'un rang supérieur, on appliquait sur

la permission de partir pour le pèlerinage. Il l'obtint, et fut nommé émir de la caravane **أمير الركب**.

« l'étoffe une hordure d'étoffe d'or, que recouvrait du petit-gris ou du castor. Par dessous était un *haba* (robe) de *monfarrih*, d'Alexandrie. On y joignait un *kaloutah* d'étoffe d'or avec des agrafes, un *schdach* conforme à la description donnée ci-dessus, et une ceinture d'or qui tantôt portait une plaque, et tantôt en était dépourvue. Tout ceci était destiné pour les moindres émir de cent et pour tous ceux qui leur étaient attachés.

« Pour les personnes d'un rang inférieur, la robe était de *handji* qui offrait des broderies d'une couleur différente de l'étoffe; quelquefois cependant la couleur de la broderie était la même que celle du fond; la différence, alors, consistait dans du petit-gris mêlé de castor. Et le reste était conforme à la description que nous avons donnée; seulement, la ceinture et le *schdach* n'avait point des extrémités en broderie; mais se composait de bandes vertes et jaunes, mêlées d'or, sans plaque.

« Pour des officiers d'un rang au-dessous, le *handji* était d'une seule couleur, avec du petit-gris mêlé de castor. Le reste était conforme à la description donnée ci-dessus. Le *kaloutah* n'était que légèrement doré, et les côtés étaient presque totalement dépourvus de ce métal. Il n'y avait pas de ceinture. Pour les rangs inférieurs, la robe était de *mohram* d'une seule couleur; le reste se trouvait conforme à la description ci-dessus, à l'exception de ce *kaloutah* et des agrafes. Pour un rang au-dessous, la robe était de *mohram* et de castor. Le reste était conforme à la description ci-dessus, à l'exception du *kaloutah* et des agrafes. Pour un rang inférieur, c'était le *mohram* et le castor; par dessous se trouvait un *haba* de couleur, formée de bandes rouges, vertes, bleues ou autres, accompagnées de petit-gris ou de castor. Par dessous, un *haba* bleu ou vert. Le *schdach* était blanc, avec des appendices du genre de ceux indiqués plus haut. Pour des rangs inférieurs, la robe était du même genre, mais présentant toutefois quelque diminution.

« Quant aux vizirs et aux *kdtib* (écrivains), leur *khilah* se composait de *handji* blanc, bordé d'une broderie formée uniquement de petit-gris et de castor. Le castor était doublé de petit-gris, qui remplissait également les manches. Le dessous était de *handji* vert. Puis, venait un *bahlar* de lin, de la fabrique de Damiette, brodé et un *turkah*.

Pour un rang au-dessous, le castor n'était pas doublé de petit-gris et les manches n'avaient point cette fourrure. Pour un rang inférieur, on supprimait le *turkah*, et pour un rang encore moins élevé, la robe de dessous était de *mohram*. Pour un rang au-dessous, la robe de dessous était d'une sorte de *handji*, mais d'une autre couleur que le blanc. Au-dessous, la robe supérieure était de *mohram*, mais non de couleur blanche. Par dessous se trouvait l'*attdbi*, le *turkah* ou une autre étoffe du même genre. Pour les rangs inférieurs, on suivait les règles indiquées pour les *khilah* des hommes d'épée.

« Quant aux *kdis* et aux savants, leurs *khilah* se composaient de laine sans bordure: on y joignait le *turkah*. Le plus distingué était de couleur blanche et le dessous était vert. Pour les rangs au-dessous, les choses étaient conformes à ce que nous avons dit. Quant au costume des *kdtib*, il était formé d'étoffe noire, attendu que c'était la couleur adoptée par les Abbassides. Il se composait d'un *dik* rond, conforme à ce que nous avons dit, en traitant du costume des savants, d'un *schdach*

Mankoutimour députa vers le *kadi-alkhodat* Taki-eddin-Mohammed-ben-Dakik-alid, et lui fit dire qu'un marchand qui venait de mourir, n'avait laissé

« noir et d'un *tarkah* de même couleur. On plantait sur le *member* deux drapeaux qui portaient des inscriptions en soie ou en or. Le *Monballig*, l'un des *muezsin*, marchait devant le *Adib*, vêtu de noir comme celui-ci : seulement il n'avait pas de *tarkah*. Il tenait à sa main une épée. Lorsque le *Adib* commençait à monter les marches du *member*, il prenait cette épée. Aussitôt qu'il était arrivé dans la chaire et qu'il avait prononcé le *selam*, le personnage vêtu de noir et placé au bas des degrés du *member*, faisait l'*istihân* et était imité par les autres *muezsin*. Ensuite, l'orateur rapportait le *hadith*, conçu en ces termes : Lorsque, le jour du vendredi, tu diras à ton compagnon au moment où l'imam fera la *khoutbah* : *Tais-toi ; car tu ne dis que du bavardage*. Ensuite, il implorait les bénédictions et la faveur divines, faisait la prière pour le khalife et le sultan, ce qui était répété par les *muezsin*. Lorsqu'il descendait pour faire la prière, on reprenait de ses mains l'épée. Ces costumes provenaient du trésor et étaient ensuite déposés dans les magasins des mosquées où on les revêtait au moment de l'office du vendredi. Lorsque ces habits étaient usés, on les reportait au trésor qui en donnait d'autres à la place. »

J'ai cru devoir transcrire ce passage en entier, attendu qu'il offre des détails curieux. Maintenant on me permettra d'ajouter ici quelques observations. 1° Le mot *سجى* est rendu par *frange*. Et, en effet, on lit dans le Dictionnaire français-arabe de MM. Boethor et Caussin : *frange* سَجِيح ; j'ai traduit طَرَّاز par *bordure*. Quoique ce terme, aujourd'hui, désigne plus particulièrement de la broderie (Voyez les dictionnaires de MM. Boethor et Marcel). On lit dans les *Mille et une Nuits* (t. II, p. 453, ed. de Boulak) : *أخلع عليك خلعاً بطرازين* : Je te gratifierai d'une *khilah* portant deux *bordures*. Ebn-Khaldoun nous donne sur le mot طراز (*Prolegomènes*, fol. 97 v°), des détails que je transcrirai ailleurs. Ce terme désigne aussi une sorte d'étoffe. On lit dans l'*Histoire de Beirout* (man. ar. 821, fol. 125. r°) : *خلعة الطراز* : La *khilah* de l'étoffe appelée *taraz*. Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, fol. 99 v°) : *قريّة يعمل بها طراز تيس ويصنع بها من جمل الطراز* : « Un bourg dans lequel on fabrique le *taraz* de Tannis. On y manufacture quelquefois, entre autres étoffes, le voile de la *habah*. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Abi-Sorour (man. 883, fol. 94 v°) : *يعمل بها الطراز من الصوف الشففى* : On y fabrique l'étoffe appelée *taraz*, formée de laine transparente. Ce terme, ou celui de دار الطراز désigne une manufacture d'étoffes. Nous lisons dans les poésies de Bohtori (man. arab. 1392, fol. 260 v°) : *غريب طراز : Le produit merveilleux de la fabrique de Sous*. Dans la *Géographie* d'Ebn-Haukal (manuscrit, pag. 88), on lit, en parlant de la ville de Toster : *يكون بها لكل من ملك العراق طراز* : Il se trouvait là une fabrique qui appartenait à tous les souverains de l'Irak. Plus bas (ibid.) : *للسوس طراز للطلطان* : Sous a des fabriques qui appartiennent au sultan. Et enfin (pag. 94) : *فيها طراز للكتان* : On y voit des fabriques de lin. Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makrizi (tom. I, man. 704, fol. 89 v°) : *الحرير المذكور قبضه صاحب الطراز* : La soie en question fut saisie par le chef de la fabrique. Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, fol. 99 v°) : *ان يصنع في طراز تيس* : Ce que l'on fit fabriquer dans la manufacture de Tannis. Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 671, fol. 57 v°) : *كان لا ثيابون طراز ينسج فيها الثياب الى لبسة* : Il

d'autre héritier qu'un frère. Il voulait que ce magistrat, sur cette simple déclaration, adjugeât à cet homme la succession. Le kadi ne voulut pas y consentir,

avait quatre-vingt fabriques, dans lesquelles on tissait les étoffes qui servaient pour son habillement. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Abi-Sourour (fol. 93 v°) : *بهنسا بها طراز السبر الذي يحبل* : « La ville de Behoesa renferme une fabrique de tissus, que l'on exporte dans les différentes contrées. » Dans les *Annales* d'Abou'l-féda (tom. V, pag. 376) : *ما يغسل بدار الطراز* : « Ce que l'on fabrique dans la manufacture d'Alexandrie. » L'adjectif *طرازي* ne vient pas, je crois, du mot *طراز*; mais du même terme, qui désigne une ville située à l'extrémité septentrionale des contrées musulmanes, sur la frontière du Turkestan. On lit dans l'*Histoire* de Kaïrowan (man. 752, fol. 21 v°) : *و هاج طرازي*. « Un baudrier de Taraz. » Dans l'*Histoire* d'Espagne de Makarri (t. I, fol. 101 v°) : *مئني الخبز الطرازي* : « Les différentes espèces de soie de Taraz. » Dans la *Fie des médecins* d'Ebn-Abi-Osaïbah (manuscrit, fol. 78 v°) : *التصب الخاص الطرازي* : « L'étoffe brodée, destinée pour le souverain, et appelée *tarazi*. »

Le mot *طراز* désigne une sorte d'étoffe. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (m. 582, fol. 333 r°) : *لبس الملاوات الطراز* : « Il revêtait des robes de l'étoffe appelée *tarah*. » Dans le *Solouh* du même écrivain (tom. II, fol. 15 v°) : *بقياس طراز* : « Un *buhâr* (bonnet) de *tarah* d'Alexandrie. » Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 174 v°) : *ملوطة طراز محبر* : « Un *melotah* (robe) de *tarah* ornée de soie. »

Dans la première partie de ce volume, j'ai rendu le mot *قصب* par *kousab*, (étoffe de soie). J'avais cru que tel était, en effet, le sens de ce mot, dans la langue persane. On lit dans le voyage de M. Pottinger. (*Beloochistan*, pag. 421). « *Kusab*, sorte d'étoffe de soie. » Mais la véritable leçon est *kasab*. Ce terme se rencontre déjà dans le *Schah-nameh*. On y lit (tom. IV, pag. 1971) : *قصب* : *بهاراستندش* : « Il portait le *kasab* sous sa tunique. » Plus loin (pag. 2087) : *بديبای زرد قصب زیر و روسی زبرلا جور* : « Ils l'ornèrent de soie jaune : et était, en dessous, du *kasab*; et, en dessus, du *kousi*, couleur d'azur. » Dans le *Gulistân* de Sadi, on trouve ces mots : *قصب مصری بر سر* : « C'est un commentateur (man. pers. 292), nous donne cette note : « *قصب هر نوع من القصبه المنسوجة بالابریشم يشد به الرأس*. On entend par le mot *kasab*, toute espèce d'étoffe tissée de soie, et dont on se sert pour couvrir la tête. » En Égypte, le mot *kasab* désigne une étoffe brodée, dans laquelle sont incrustées de petites lames d'or ou d'argent. » On lit dans le *Vocabulaire* de M. Marcel (p. 104), « Broderie en or *قصبه qasabab*. » Dans la *Description* du Caire de M. Jomard (pag. 127), on lit : « Les ouvriers en fil d'or et d'argent, » *Qasabgyeh*, ce sont des Coptes; ils garnissent de métal la soie jaune ou blanche, après qu'ils ont coupé ce métal en très-petites lames. » Dans l'*Histoire des Arabes* d'Ebn-Alathir (m. 818, p. 288) : *حبل الرأس من القصب الرفيع مدونة* : « On lui apportait d'Égypte un turban formé de *kasab* fin et doré. » On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. I, m. 797, fol. 389 r°) : *قصبه عراقی* : « Un *kasab* de Irak, dont le fond et l'or offraient une valeur de cent quatorze dinars. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djiberti (tom. III, fol. 22, v°) : *بطراز قصب* : « Avec des bordures de *kasab*. » De là s'est formé l'adjectif *moukassab*

et de nombreuses négociations s'établirent entre les deux partis. Mankoutimour, irrité de ce délai envoya vers le kadi l'émir Kurt, le *hadjib*. Cet officier étant

القماش signifiant ce qui est brodé en or. On lit dans les *Mille et une nuits* (t. I, pag. 336) : القماش « L'étoffe *moukassab*. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (t. I, deuxième partie, f. 118 v°) : نقبو من ثلاثين شقة اطلس مقصب « Environ trente piéces d'*atlas-moukassab*. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Abi'ssorour (fol. 115 v°) : المقصب الملون « Le *moukassab* teint de diverses couleurs. » Dans la *Biographie* du XI^e siècle de l'hégire (p. 256) : الملبوس المقصب « Le vêtement *moukassab*. » Dans l'*Histoire* de Djéberti (t. II, fol. 184 v°) : قفطان مقصب اصفر « Un kaftan de *moukassab* jaune. » Ailleurs (fol. 227 v°) : ربما لبس الحريري في المقصب يقطع منها ثيابا « Quelquefois il metait « de la soie dans le *moukassab*, dont il taillait des vêtements. » Plus bas (fol. 320 r°) : الاقبشة طولات « Les étoffes de l'Inde et les *moukassab*. » Et enfin (t. III, fol. 297 v°) : المراتب كلها مقصات « Les couvertures des estrades étaient toutes formées de *moukassab*. »

J'ai lu بيقار كان : là où, comme on l'a vu, les différents manuscrits offraient des leçons discordantes. Eu effet, le mot بيقار désigne une sorte de turban. On lit dans le *Fahih al-kholafa* d'Ebn-Arabschah (p. 64) : وضع على الرأس بيقار « Il posa sur sa tête un *bakiar*. » Dans l'*Histoire* d'Atop (man. 726, fol. 128 v°) : كان على راسه بيقار مفتوح خلع عليه الملك الظاهر « Il avait sur sa tête un *bakiar* précieux dont l'avait gratifié Melik-Dâher. » Plus loin (f. 129 r°) : اقبشت على « Le *bakiar* que j'ai mis sur ma tête. » Je te ferai entrer en partage relativement au *bakiar* qui est sur ta tête. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 370) : بطراز ذهب و بيقار ذهب « Avec une « bordure d'or, et un *bakiar* de même métal. » Dans la *Notice des lecteurs* (m. ar. 742, f. 210 r°) : بعث نازله بيقار « Il m'envoya un *bakiar*, avec sept dinars. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khallikan (man. 730, fol. 329 r°) : قال له الوكيل لم يبق عندك شيء سوى هذا البيقار « Il lui donna son *bakiar*. » le wakil lui dit : Il ne reste plus rien chez toi, à « l'exception du *bakiar* qui se trouve sur ta tête. » Dans le *Solouk* de Makrizi (t. II, fol. 15 v°) : بيقار « Il avait sur la tête un *bakiar* de *tarhah* d'Alexandrie. » Dans l'*Histoire* de Nowaïri (m. 645, f. 826, v°) : ما بين قميص و بيقار وقبا « Les tuniques, les *bakiar* et les robes. »

J'ai admis dans le texte le mot محرم, pour désigner une espèce d'étoffe, et cela d'après le manuscrit du *Méddék-alabhar*. Tandis que les exemplaires de Makrizi présentent plusieurs leçons tout à fait opposées les unes aux autres. En effet, le mot محرمة *mohremah* est encore employé en Égypte et en Afrique pour désigner un mouchoir. (Voyez le *Vocabulaire* de M. Marcel, et les *Dialogues* de M. Delaporte p. 35, 36; le *Dictionnaire* de Boethius, t. II, p. 74). On lit dans les *Mille et une nuits* (t. II, p. 198) : خلفت المحرمة في رقبتها « Elle suspendit le mouchoir à son cou. » Plus loin (p. 206) : ربطت المحرمة في رقبتها « Elle attacha le mouchoir autour de son cou. » Ailleurs (p. 577) : أخذ محرمة وصار يمسح بها ذموعها « Il prit un mouchoir, et s'en servit pour essuyer leurs « pleurs. » Et enfin (p. 507) : اخبره لم محرمة وقال له يا معلم خذ هذه المحرمة واصفها « Il lui pré- « senta un mouchoir en disant : maître, prends ce mouchoir, et teins le. » Dans la *Vie des méddéks* d'Ebn-Abi-Usabih (fol. 126 v°) : معد محرمة كبيرة مبلولة كافور « Il avait un grand mouchoir rempli

entré, se tint debout après avoir salué; le kadi se leva à moitié et lui rendit son salut. Kurt commença à employer les voies de la douceur, afin d'engager le 515

« de complire. » Dans la *Biographie* du XI^e siècle (p. 420): وضع محبرة نفسه في عنقه وامر ذلك: « le complire. » Il plaça son propre mouchoir autour de son cou, et commanda à cet homme de l'étrangler. » Dans l'*Histoire* d'Abou'lfaradj (t. I, p. 527): المحبرات من الشياح: « les mouchoirs. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (t. I, fol. 403 v^o): أخرج الرجل محبرة ملانة: « le darahm. » C'est homme tira un mouchoir rempli de dirhems. » Ailleurs (t. II, fol. 4 r^o), il est dit que, « dans un festin de noces المحاربين والناديل على الحاضرين Mouradbek se présenta et distribua aux assistants des mouchoirs et des serviettes. » Ailleurs (f. 234 r^o): طربوش: « Un *tarbousch*, autour duquel était roulé un mouchoir. »

J'ai lu متر, comme nom d'une étoffe. Le manuscrit du *Meslek-alabrar* ne présentait aucun point diacritique. J'ai suivi la leçon que m'a donnée un des manuscrits de Makrizi. Je crois que par le mot متر il faut entendre une étoffe sur laquelle étaient représentées, en broderie, des dattes.

Le nom *kandji* qui, comme on l'a vu, désigne une étoffe de soie, se rencontre également dans le texte de notre auteur. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lma'hâsen (man. 663, fol. 86 r^o): مائة: « ثلاثين ثوباً فيها ثلاثة عشر اطلس والبقية كنجي. » Trente-trois robes d'honneur, dont treize « étaient formées d'*atlas*, et les autres de *kandji*. » Il est probable que cette étoffe tirait son nom de la ville de Kantjah ou Gandjah, située dans l'Aderbaïdjan. J'ai parlé ailleurs (*Notices des Manuscrits*, t. XIII, p. 201), du mot *ldnis* لانس qui désigne la mousseline. On lit dans la *Vie de Melik-Nâser* par Nowairi (fol. 212 r^o): الاقبشة النفيسة والعبايم اللانس: « Des étoffes précieuses, et « des turbans de *ldnis* (mousseline). »

J'ai dit ailleurs que le mot *schdsh* se prenait dans deux sens; qu'il désignait tantôt la mousseline, en général, et tantôt la pièce de mousseline qui entoure la calotte du turban. C'est dans cette dernière signification qu'il est employé ici. Je donnerai encore quelques exemples de ces deux genres de signification. On lit dans le *Manhef-isfî* d'Abou'lma'hâsen (t. II, man. 748, fol. 55 r^o), que Mahomet apparut à une femme en songe: وهو ينهاسها عن لبس الشاش وكان غالب نساء مصر يلبسنه. « Il lui défendit de porter le *schdsh*. Or, à cette époque, les femmes d'Égypte, pour la plupart, en étaient revêtues. » Et (*ibid.* v^o): قد رايت أنا هذا الشاش المذكور كان على صفة: « question, il avait la forme de l'ajusement avec lequel on pare les mariées, ou plutôt, il exigeait « pour son agencement des soins plus compliqués. » Ebn-kadi-Schohbah (man. 687, fol. 10 r^o) fait, comme Makrizi, une mention de ce genre de coiffure que portèrent les femmes d'Égypte, et qui ressemblait à une bosse de chameau. Ebn-Aïas (*Histoire d'Égypte*, t. I, deuxième partie, fol. 5 v^o), en parle absolument dans les mêmes termes. Dans un vers que cite l'auteur du *Yétinah* (man. 1372, fol. 25 r^o), on lit: الباش في الصرّ جتّة ومن أذى الجرّ جتّة: « La *schdsh* (la mousseline) est, dans « l'éto, un paradis, et un bouclier contre les atteintes de la chaleur. » On lit dans les *Mille et une Nuits* (t. I, p. 341): بقعة فيها الثواب وشايات: « Une serviette qui renfermait des vêtements et des

« de moi le témoignage de Mankoutimour? » Kurt répondit : « O mon Seigneur, tout ce qui vous paraîtra juste. » « Grand Dieu », s'écria le kadi. Puis il lui récita ce vers :

« Ils disent : ceci n'est pas, chez nous, permis ; qui êtes-vous, pour que la chose devienne, par vous, licite à nos yeux. »

Il récita ces mots, trois fois ; puis il ajouta : comme on ne produit devant moi aucune preuve juridique qui constate le fait, au nom de Dieu, je ne rendrai point une décision conforme à ce qu'on me demande. Kurt se leva, en disant : Par Dieu voilà bien le véritable islamisme. Il retourna vers Mankoutimour, auprès duquel il s'excusa, et lui dit : dans une pareille circonstance, vous ne sauriez vous dispenser de vous aboucher avec le kadi, lorsqu'il se rendra à la maison de la justice دار العدل. Quand vint le jour où un chacun allait faire sa cour au sultan, le kadi passa devant la maison du naib, qui était située dans la forteresse ; Mankoutimour était assis dans la tribune grillée الشايك. Les *hadjib* s'empressèrent, l'un après l'autre, de sortir à la rencontre du kadi, et lui dirent : « O mon Seigneur, l'enfer, votre fils, désire se trouver avec votre grandeur ; » mais il ne parut faire aucune attention à ce qu'ils disaient. Comme

« du même genre. » Les mêmes mots se trouvent répétés dans l'Histoire de Badr-eddin-Ainabî (man. 584, fol. 19 v°). Dans le *Solouk* de Makrizî (t. II, fol. 74 v°) : « تسراكب مرصعة بالجرير » Dr. « bordures, ornées de pierrieres. » Plus loin (fol. 99 v°) : « فريحة... دايرها ورأس كميها تركيبة » « Une robe, dont le tour et l'entrée des manches étaient formées d'une bordure d'or. » Dans l'Histoire d'Égypte de Djéberti (t. I, fol. 56 r°), on lit : « كان فريدا في صناعة التسراكيب » « phénix, pour la fabrication des bordures. »

Le même mot *تركيبة* désigne un appendice ajouté à un bâtiment. On lit dans les *Mille et une Nuits* (t. I, p. 25) : « قاعة ذات تركيب ». Un édifice, qui portait plusieurs *tertibah*. « Il signifie, au rapport de M. Lane (*Manners and customs of the modern Egyptians*, t. I, p. 324, t. II, p. 302), un petit monument oblong, formé de pierres ou de briques, qu'on élève sur la voûte d'un tombeau, et qui porte à la tête et aux pieds une petite colonne, ou une pierre posée perpendiculairement. » On lit dans l'Histoire d'Égypte de Djéberti (t. II, fol. 7 v°) : « عليه قبة مقودة وتركيبة من رخام » « Au-dessus, régnait une coupole voûtée, et un *tertibah* de marbre. » Enfin, suivant ce même M. Lane (t. I, p. 184), ce mot désigne également l'embranchure d'une pipe.

Quant au mot *Mouballigh* مبلغ, qui se rencontre également dans la Description de l'Égypte de Makrizî (tom. II, man. 798, fol. 198 r°), il existe encore aujourd'hui, suivant le témoignage de M. Lane (*Manners and customs of the modern Egyptians*, t. I, p. 121, 122, 169; t. II, p. 255, 299). On entend, par ce terme, un fonctionnaire attaché à une mosquée, et qui répète, d'une voix sonore, une partie des paroles destinées à annoncer la prière, et qu'on prononce l'imam ou le *hadjib*.

ils insistaient, il prit la parole, et répondit : « dites de ma part à l'émir : je ne suis pas obligé de vous obéir ; » puis se tournant vers les kadis qui l'accompagnaient, il leur dit : « Je vous prends à témoin que j'abdique volontairement mes fonctions, au nom de Dieu ; dites à l'émir qu'il nomme un autre à ma place. » Ensuite, il s'en retourna vers sa maison et ferma sa porte. Il envoya ses *naïb* vers les délégués aux fonctions judiciaires *القضاة في النوايا*, et les rédacteurs d'actes matrimoniaux *عقّاد النكحة*, pour leur défendre de rendre aucune décision, et de dresser aucun acte de mariage.

Ces faits étant arrivés aux oreilles du sultan, le prince blâma la conduite de Mankoutimour. Il députa vers le kadi pour s'excuser auprès de lui et le mander à sa cour. Le kadi refusa, et s'excusa de ne pouvoir faire cette démarche ; alors le sultan dépêcha vers lui le scheïk Nedjm-eddin-Hosain-ben-Mohammed-ben-Aboud, et le *tawdschi* Moushed ; tous deux ne cessèrent de le solliciter, jusqu'à ce qu'il se laissa fléchir et les accompagna à la citadelle. Le sultan se leva, marcha à sa rencontre, et le pressa de s'asseoir, ne pouvant se résoudre à le voir rester debout. Ce prince continua à faire auprès de lui les instances les plus aimables, jusqu'à ce qu'il consentit à reprendre ses fonctions ; puis, il lui dit : « O mon Seigneur, voilà votre fils Mankoutimour, qui est l'objet de votre affection. Je prie pour lui. » Mankoutimour se trouvait au nombre des assistants. Le kadi resta à le considérer un moment, ouvrant et fermant alternativement sa main, et dit : « O Mankoutimour, il ne viendra rien de bon ; » après avoir répété ces mots, trois fois, il se leva. Le sultan prit le manteau *حرقة* que le kadi avait posé sur l'estrade *مرتبة*, le considérant comme un objet saint. Les émirs s'en partagèrent les lambeaux, afin de les garder chez eux, dans l'espoir d'attirer sur eux la bénédiction divine.

Hamdan-ben-Salgai, s'étant rendu à Damas, annonça à l'émir Djâgan qu'il avait reçu la mission d'arrêter l'émir Behtemur le *silahdar*, ainsi que l'émir Fâres-eddin-Albeki, *naïb* de Safad, Izz-eddin-Taktai, l'émir Bezlar, et l'émir Azzâz. L'émir Kandjak, *naïb* de la Syrie, était parti à la tête des troupes, 516 se dirigeant vers Damas. Il sortit à la rencontre de Hamdan et le combla d'honneurs ; de là, celui-ci se rendit à Alep, où il signifia au *naïb* que son voyage avait pour but d'arrêter les émirs désignés par Mankoutimour ; mais ces officiers ayant eu vent de ce projet, se mirent à l'abri, et gagnèrent la ville de Hems, afin de se rendre auprès de l'émir Kandjak, et de se concerter avec lui.

Dans ce même temps, on mit en liberté Ebn-Alhali, qui avait été appliqué à la torture, avec la dernière rigueur, par Akousch-Roumi, et contraint de se cacher. L'émir Bektemur-Hosâmi, fut nommé *grand-émir-akhor*; et Ala-eddin-Taïbars, le *khazindr* (trésorier) fut choisi pour *nakib* de l'armée, en remplacement de Belban-Fâkhiri. Cette même année on résolut de tenir un conseil *استبشار* où se réuniraient les possesseurs de pensions et de *rizak* *الرواتب والرزق*, afin qu'on mit leurs noms sous les yeux de Mankoutimour, qui retrancherait ceux qu'il jugerait à propos; mais, lorsqu'on eut commencé à rédiger ces actes, une vive inquiétude se répandit partout. Le sultan, en ayant eu connaissance, défendit à Mankoutimour de passer outre.

Cette année vit périr, entre autres hommes remarquables : 1° Sadr-eddin-Ibrahim-Ebn-Mohii-eddin-Ahmed-ben-Akahah-ben-Hibetallah-ben-Ata-Basrawi-Dimaschki, le *fakih*, le hanéfi : il était né l'an 609; il excella dans la jurisprudence, la grammaire, rendit des décisions juridiques, professa, et remplit les fonctions de kadi d'Alep. Ayant été destitué, il se rendit au Caire, où il fixa son séjour; ensuite, il reprit sa place à Alep, et il mourut à Damas, au mois de Ramadan. 2° Schehâb-eddin-Ahmed-ben-Abd-erraman-ben-Abd-el-mounim-ben-Nimah, le lecteur, le *fakih*, le hanbali, l'interprète des songes. On cite de lui, sur ce qui concerne le talent d'expliquer les songes, des faits merveilleux. Il fut auteur de plusieurs ouvrages, et mourut à la fin du mois de Dzou'lkadah. 3° L'émir Izz-eddin-Albek-Mauseli, l'un des Mamlouks Mansouris. Après avoir passé par différentes charges, il fut promu au rang de *naïb* de Tarabolus, et le conserva jusqu'à sa mort. 4° L'émir Seïf-eddin-Belban-Fâkhiri, *nakib* des armées : il mourut le quatorzième jour du mois de Rebi second. 5° L'émir Alem-eddin-Sandjar-Taksaba, qui obtint la couronne du martyre, au siège de la forteresse de Nedjimah. 6° L'émir Alem-eddin-Sandjar, l'un des émirs Nâseris : Il mourut à Damas, le vingt-septième jour du mois de Djoumada premier. C'était un homme brave, intrépide, qui avait pris des leçons concernant les *hadith* (traditions), et en avait donné lui-même. Il était célèbre par sa vertu. 7° Le *scheikh-alschoïoukh* d'Alep, Nedjm-eddin-Abou-Mohammed-Abdellatif-ben-Abî'fotouh-Nasr-ben-Saïd-ben-Saad-Ebn-Mohammed-ben-Nasar-Mahanni. Il était âgé de quatre vingt-huit ans. 8° L'émir Saad-eddin-Koudjâ, *naïb* (délégué) de la maison de la justice *دار العدل*. Il mourut le lundi, vingt et unième jour du mois de Djoumada premier. 9° Mouwaffik-eddin-Mohammed-ben-Ho-

sain-ben-Thajeb-Adfouï, *Khatib* (prédicateur) de la ville d'Adfou. Il avait composé des ouvrages, tant en vers qu'en prose. C'était un homme généreux, libéral, et plein de douceur. 10° Djemâl-eldin-Mohammed-ben-Sâlem-ben-Nasrallah-ben-Sâlem-Ebn-Sâlem-ben-Wâsel-hamâwî, kadi de Hamah. C'était un des imams, un personnage éminent. Il fit le voyage du Caire, et mourut dans la ville de Hamah, le vingt-deuxième jour de Schewal, à l'âge de quatre-vingt-treize ans. 11° Le *scheikh* Schems-eddin-Abou'lmaâli-Mohammed-ben-Abi-Bekr-ben-Mohammed-Aiki-Fâresi, *scheikh* (supérieur) du *Khânîkah* (monastère) Salâhial-Said-assoada. Il mourut à Damas, le quatrième jour du mois de Ramadân, à soixante-six ans. 12° L'émir Schems-eddin-Soukor-Tekriti, *l'ostadîr* de Melik-Said. 12° L'émir Alem-eddin-Tartadj-Sâlehi; c'était un homme doué des plus nobles qualités, plein de courage et d'intrépidité. On cite de lui des traits dignes des plus grands éloges. 14° L'émir Taktai-Aschrafi, l'un des principaux émirs. 15° L'émir Schems-eddin-Soukor-Tekriti, connu sous le nom de Massah المساح. Il était célèbre pour sa bravoure. Chaque année, il faisait des courses sur le territoire d'Akka, et en venait aux mains avec les habitants. Dans les marches solennelles, il paraissait à cheval, à côté de Melik-Mansour-Kelaoun; et ce prince prenait ses conseil dans les affaires importantes. Seul, entre tous les émirs d'Égypte, il se montrait sur un cheval couvert d'un *zounnari* زنارى (30). Il se distinguait par de nobles qualités. 16° Le *fakih* Taki-eddin-Abou'labbas-Ahmed, fils du *fakih* Alem-eddin-Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Raschlik. Il mourut le jeudi, vingt-quatrième jour du mois de Djonmada-second. 17° Le *scheikh* Zein-eddin-Abou'lmaâsen-Iousouf-ben-Mohammed-ben-Hasan, fils du *scheikh* Adi. Il a un magnifique tombeau dans le cimetière de Karafah.

47
698

Au commencement du mois de Moharrem, on reçut la nouvelle que les Ta-

(30) Nous lisons dans le *Menâleh-atabsar* (man. 583, fol. 185 v°), qu'un personnage important recevait un cheval qui portait, au lieu de sa housse كنبوشه, un *zounnari* زنارى d'atlas rouge. Plus loin (fol. 176 v°), on trouve ces mots : وهو من الكنبوش الزنارى (الزنارى) و هو من الجوع يشبه بالعباءة المحورية الصدر مستدير من وراء الكفل لا يعلو ذنب ولا دوش. On place, « au lieu du *kunbousch* (la housse) un *zounnari*. Cette couverture est formée de drap, et ressemble à la veste qui enveloppe la poitrine. Elle s'étend, en corce, derrière la troupe, de manière que l'on ne voit par dessus ni la queue, ni le vagin de l'animal. » Car je erois qu'il faut, au lieu du mot موش, lire فرج. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmaâsen (man. 666, fol. 202 v°) : مركب : بقله زنارى. Il montait une mule couverte d'un *zounnari*.

tars se préparaient à entreprendre une expédition contre la Syrie. Les troupes se mirent aussitôt en marche. Bientôt après, on fit partir l'émir Akousch-Alafram. Hamdan-ben-Salgai et Ala-eddin-Idagdi-Schoukair furent envoyés, sur les chevaux de la poste, pour avertir l'émir Kandjak, *naïb* de la Syrie, de se rendre à Alep, à la tête de son armée. Les deux messagers arrivèrent à Damas le septième jour du mois. Kandjak commença à faire ses préparatifs de départ. Il quitta la ville, à la tête des troupes et des *bahris*, le mercredi, quatorzième jour du mois. Djagân demeura à Damas. Cependant, Kandjak ne tarda pas à apprendre que tout ce qu'on publiait, relativement à une incursion des Tatars, était contraire à la vérité (31), et qu'on avait eu pour but d'organiser une trame contre lui et contre plusieurs autres émirs. Ce fut le motif qui engagea cet émir à se réfugier chez les Tatars. Voici en deux mots l'exposition de cette affaire : L'émir Mankoutimour, le *naïb-alsaltanah*, était fatigué de l'autorité qu'exerçaient les émirs en Égypte et en Syrie; il voulait donc les écarter et mettre à leur place quelques autres mamelouks du sultan, afin de pouvoir réussir dans ses desseins. Il ne cessa d'insister auprès du prince, jusqu'à ce qu'il obtint l'arrestation des émirs de l'Égypte. Ensuite, il commença à dresser ses batteries contre les émirs de la Syrie. Il dépêcha Idagdi-Schoukair, qu'il fit suivre de Hamdan-ben-Salgai. Ce dernier était porteur de lettres *مطالقات*, adressées à Belban-Tabâkhi, *naïb* d'Alep, et qui lui enjoignaient d'arrêter Bektemur, le *Silah-dâr*, l'émir Fâres-eddin-Bezlar (32), et l'émir Seif-eddin-Azaz. On lui recommandait de faire périr par le poison ceux dont il ne pourrait pas s'emparer, et d'expédier pour l'Égypte, sur les chevaux de la poste, Hosâm-eddin, *l'ostadâr*, tout seul. Hamdan, étant arrivé à Damas, fit connaître à l'émir Djagân l'objet 518

(31) Nowairi ajoute les détails suivants (fol. 165 r^o et v^o) : « Des courriers qui étaient arrivés, peu de temps avant cette époque, des contrées orientales, avaient informé l'émir, que les Tatars avaient fait réellement des préparatifs pour entrer en Syrie; mais, qu'au moment où ils étaient en marche, la foudre était tombée sur eux, et avait tué un grand nombre d'hommes; que les autres s'étaient débandés et dispersés dans leurs quartiers d'hiver. Et il n'était pas venu de nouvelles contraires. Les courriers ne se rendaient en Égypte, à la cour du sultan, qu'après s'être abouchés avec le *naïb* de Damas. L'émir se doute que l'on tramait contre lui quelque projet hostile : il comprit que cette expédition cachait une manœuvre dirigée contre lui et les autres émirs. » Les mêmes faits se trouvent rapportés dans une autre *Histoire de l'Égypte* (de mon manusc. f. 49 v^o).

(32) Il paraît que le copiste a omis ici quelques noms; car, on lit, dans la narration de Nowairi (fol. 166 r^o) : « L'émir Fersa-eddin-Albeki, l'émir Seif-eddin-Taktai, l'émir Seif-eddin-Beslar. »

de sa mission. Il lui recommanda de ne pas permettre que l'émir Kandjak, *naib* de Damas, entrât dans cette ville sans une lettre ^{مرسوم} du sultan. De là, il se mit en marche pour Alep. Dans le voisinage de Hems, il rencontra l'émir Kandjak et s'aboucha avec lui. Son arrivée inquiéta Kandjak, qui envoya vers Bektemur le *Silahdâr* et les autres émirs pour les engager à se tenir sur leurs gardes. Ensuite, il fit partir un courrier, monté sur un chameau, ^{نَجَاب}, vers les partisans qu'il avait en Égypte, afin d'obtenir d'eux des renseignements sur ce qui se passait. Cependant, Hamdan étant arrivé à Alep, fit connaître à l'émir Belban-Tabâkhi la mission dont il était chargé. Comme Belban hésitait, Hamdan et Idagdi-Schoukair le pressèrent vivement de faire arrêter les émirs. Sur ces entrefaites, l'émir Taktai vint à mourir, et l'on soupçonna que cette mort était l'effet du poison. Hamdan et Idagdi-Schoukair écrivirent à Mankoutimour, pour l'informer que le *naib* d'Alep ne pouvait se décider à faire arrêter les émirs. Mankoutimour, vivement irrité, voulait ôter à Belban le rang de *naib* d'Alep, et mettre à sa place Idagdi-Schoukair; mais on lui fit craindre les suites que pouvait entraîner cette démarche, et il se décida à y renoncer. Il écrivit à Belban, pour le presser de procéder à l'arrestation des émirs. Puis, il manda à l'émir Bektemur qu'il était promu au rang de *naib* de Tarabolos (33), que la place de *naib* d'Alep était destinée à Idagdi-Schoukair. Bientôt, Kandjak fut informé que son départ de Damas avait été la suite d'une ruse tramée contre lui, et que Djagân devait être installé dans le gouvernement de cette ville. Chacun d'eux garda, sur ces faits, un profond silence.

Cependant, les Hosâmlis commencèrent à presser vivement le *naib* d'Alep de faire arrêter les émirs, au moment où ils se rendraient au festin, le jour de la marche solennelle. Mais il députa secrètement vers les émirs, et les informa de ce qui se passait. Eux ne manquèrent pas de faire leurs préparatifs. Le jour

(33) Le texte, dans cet endroit, est fautif, et ne présente réellement aucun sens. Je l'ai corrigé, à l'aide du récit de Nowâiri, et de mon *Histoire d'Égypte*. Voici ce que nous lisons chez ces écrivains : « Le sultan écrivit à l'émir Scif-eddîn-Bektemur, le *silahdâr*, pour lui recommander de faire partir son cortège ^{طليبه} et ses bagages pour la province de Tarabolos, dont il prendrait le gouvernement comme *naib*, au nom du sultan, ce poste étant vacant par la mort de l'émir Isz-eddîn-Aïbek-Mausell, et de se rendre en personne à la cour, sur les chevaux de la poste, afin d'y recevoir des instructions de la bouche du sultan. L'émir montra, en apparence, une grande joie : mais il comprit que tout cela cachait un piège. »

indiqué pour la cérémonie, ils se mirent en marche selon l'usage. L'émir Bektemur, le *silahddr* écrivit à Kandjak, *naib* de Damas, pour l'informer de la position dans laquelle on se trouvait. Lorsque l'on arriva au moment de la seconde marche, les émirs montèrent à cheval et partirent, afin d'entendre lire la lettre du sultan qui nommait l'émir Bektemur au rang de *naib* de Tarabolos; ils avaient eu soin de tout disposer pour leur défense. Bektemur s'abstint de paraître à la cérémonie, alléguant qu'il était atteint d'une maladie du cœur. On avait formé le projet d'arrêter les émirs présents; puis d'aller saisir Bektemur dans sa tente. Suivant l'usage reçu, les émirs, montés sur leurs chevaux, s'arrêtaient au bas de la citadelle. Ensuite, lorsqu'on faisait lecture de la lettre, ils descendaient de cheval et baisaient la terre. Les Hosâmis se promirent, dès que les émirs quitteraient leurs montures pour baiser la terre, de les saisir et de les arrêter prisonniers. Au moment de la lecture de la lettre, le *naib* d'Alep mit pied à terre suivant l'usage, et fut suivi par le reste des émirs, mais ceux-ci avaient eu soin d'avoir auprès d'eux leurs mamlouks, tous à cheval, et disposés à les défendre. Chacun 519 des émirs descendit, tenant à la main la bride de son cheval, et entouré de ses mamlouks. Ils baisèrent la terre, puis, sautèrent précipitamment sur leurs chevaux, et se retirèrent tous à la fois. Le projet des Hosâmis échoua ainsi complètement. Ils adressèrent au *naib* d'Alep de vifs reproches sur ce qu'il n'avait pas fait arrêter les émirs. Lui, de son côté, leur représenta les dangers de l'entreprise. Enfin, on tomba d'accord qu'il fallait envoyer vers les émirs pour les presser de se rendre, à la nuit suivante, au palais du gouverneur, دار الباشا et de commencer par mander Bektemur, le *silahddr*.

A l'époque la plus avancée du soir, المشاء الاخرة, le *hadjib* se rendit à la maison de l'émir *silahddr*, pour lui annoncer que des courriers étaient arrivés de plusieurs provinces, et l'inviter à se trouver à un conseil où se réuniraient les émirs. Mais le *hadjib* ne fut point admis auprès du *silahddr*, qui s'excusa sur ce qu'il était pris d'un mal de pied. Il alla trouver alors les émirs Karataï et Ebu-Karaman, et leur fit connaître le message dont il était chargé. Tous deux se mirent à rire, et lui dirent : « Combien est froide la barbe de l'homme éloigné, et la barbe de celui qu'il a envoyé! A-t-on jamais entendu parler d'un conseil tenu vers le tiers de la nuit? demain, nous viendrons, accompagnés des émirs. » Mais, s'étant réunis, ils partirent, la nuit même, et se dirigèrent vers la ville de Hems; pour aller joindre l'émir Kandjak; celui-ci sortit à leur rencontre, et ils formèrent

ensemble le projet de se retirer dans les États de Gazan. Kandjak les ayant invités à attendre jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse des émirs d'Égypte, ils allèrent descendre chez lui. Bientôt, arriva la lettre de Kurdji et de Tagdji, qui annonçaient à Kandjak qu'ils pourraient avant peu réaliser leur projet, et l'invitaient à s'arrêter où il se trouvait, jusqu'au moment où il recevrait des nouvelles; mais les émirs ne consentirent pas à ce retard, dans la crainte de voir arriver les troupes égyptiennes. Ils se mirent en marche la nuit du mardi, huitième jour du mois de Rebi-second, et se dirigèrent vers Salamiah.

L'émir Kandjak, au moment de l'arrivée des émirs d'Alep, avait fait partir, sur les chevaux de la poste البريد, l'émir Seif-eddin-Balgak-ben-Koundjek-Khawarizmi, avec ordre de se rendre auprès du sultan, de lui faire connaître la démarche des émirs, et de demander pour eux un acte d'amnistie et des paroles rassurantes. Cet officier avait quitté Hems la nuit du samedi, cinquième jour du mois de Rebi-premier. Kandjak envoya à Damas Ala-eddin-Aldjaki, demander à l'émir Djagân des fonds pris dans le trésor, afin de faire une gratification aux émirs. Mais cet officier refusa, et adressa de vifs reproches à Kandjak sur la négligence qu'il avait mise à arrêter les émirs. Idagdi-Schoukair et Seif-eddin-Kedjken lui écrivirent de leur côté que, s'il ne se hâtait d'exécuter l'ordre qui lui avait été donné relativement à ces officiers, ils marcheraient contre lui, et se saisiraient de sa personne. Ces menaces ne firent qu'augmenter son irritation. D'un autre côté, les troupes de Damas se déclarèrent ouvertement contre Kandjak et l'abandonnèrent, chaque corps s'échappant l'un après l'autre. Elles retournèrent de Hems à Damas, où l'émir Djagân les félicita d'avoir quitté leur général. Kandjak resta isolé, n'ayant avec lui que peu d'hommes et peu d'argent.

Sur ces entrefaites, voici ce qui se passait à Alep. A la suite de la nuit durant laquelle avait eu lieu la fuite des émirs, Idagdi-Schoukair monta à cheval de grand matin, accompagné de Hamdan-ben-Salgai et des émirs Hosânis. Ils se rendirent auprès du *naïb* de la ville et le pressèrent de prendre des mesures pour opérer l'arrestation des émirs. Idagdi-Schoukair, à la tête d'un corps de 520 troupes, se dirigea vers l'Euphrate; un autre corps prit la route de Hama. Les bagages des émirs furent livrés au pillage. Bientôt, on reçut la nouvelle que ces officiers avaient joint Kandjak, *naïb* de Damas, et que, tous ensemble, avaient pris le chemin de Salamiah. Cette annonce répandit dans Alep le deuil et la

consternation, Les troupes sortirent à la poursuite des fuyitifs, en se dirigeant vers l'Euphrate.

À Damas, le quinzième jour de ce mois, Djagân fit mettre le séquestre sur la maison de Kandjak. Le dix-sept, on vit arriver le reste des troupes qui avaient accompagné ce général.

Cependant, Seif-eddin-Kedjken et Idagdi-Schoukair, étant parvenus au bord de l'Euphrate, apprirent que les émirs avaient traversé le fleuve, se dirigeant sur Ras-ain. Bientôt, on reçut à Alep la nouvelle que le sultab avait été assassiné, ainsi que son *naib* Mankoutimour. Aussitôt, Seif-eddin-Belban, le *beridi* (34)

(34) Le mot *berid* برید qui tire son origine du terme latin *veredus*, désigne la poste, des chevaux établis à de certaines distances pour le transport des courriers et des dépêches, et quelquefois le courrier lui-même. Il indiquait aussi un espace de quatre parasanges, ou douze milles. Khalil-Dâheri (man. 695, fol. 240 v°), évalue le *berid* à deux parasanges, c'est-à-dire à six milles. On peut voir, sur ce qui concerne ce mot, Tebrizi, *Commentaire sur le Hamazah*, pag. 183, et *Commentaire sur Moanabbi*, tom. I, fol. 33 r°; Ebn Khaldoun (*Prolegomènes*, fol. 87 r°); Fakhr-eddin Monarch. *Annal.*, fol. 102 v°, 103 r°; *Divan-attasch* (man. 1573 fol. 101 r° et v°); Hadji-Khalifa (*Lexicon bibliographicum*, t. II, 42); *Histoire de Médine* (de mon manuscrit, fol. 24 r°); Reiske et *Abulfeda Annales*, t. I, pag. 381). De là, s'est formé le verbe *berâ* qui signifie à la IV^e forme, *Envoyer une dépêche par la poste*. On lit dans le *Hamazah* (p. 25) : « *أبرد إلى ابن هشام بالكتاب* » Il envoya la lettre à Ebn-Hescham, par la poste. Et dans le *Kutub-alagani* (tom. III, fol. 295 v°) : « *أبرد البريد إلى الحاج* » Il envoya le courrier de la poste vers Hadjadj. — Au rapport d'Abou'l-féda (*Annales*, tom. I, pag. 380), ce fut Moawiah qui, le premier, établit le *berid* (la poste). Hescham-ben-Abd-almelik (*ibid.* p. 449), se trouvait dans la ville de Rousafah, au moment de la mort de son frère Yézid; et il reçut, par la poste, la nouvelle qui lui assura le rang de khalife. Suivant le témoignage de Makrizi (*Traité du pèlerinage des khalifes* ap. *Opuscules*, fol. 112 v°); d'Abou'l-féda (*Annales*, t. II, p. 49); et de Taki-eddin-Fâsi (*Histoire de la Mecque*, man. arab. 722, t. I, f. 172 v°), Ce fut le khalife Abbasside Mahdi, qui, le premier, l'an de l'hégire 166, établit, entre Médine et la Mecque, aussi bien qu'entre cette dernière ville et le Yémen, une poste *berid*, composée de nœuds et de chameaux; car une institution de ce genre n'existait point dans cette contrée; mais la poste se trouvait établie dans l'Égypte et les pays voisins. Nous lisons dans les *Annales* d'Abou'l-féda (t. II, pag. 56), que Wadih, affranchi de la famille d'Abbas, était à la tête de la poste de l'Égypte, que ce fonctionnaire ayant reçu Edris, l'un des descendants d'Ali, le fit voyager sur les chevaux de la poste, vers le Magreb, de manière qu'il parvint jusqu'à Tangor. La chronique de Dzehebi (man. 646, fol. 108 v°) nous offre les détails suivants, concernant une famille célèbre, celle des *Beridis* : *فهم ثلاثة من الكتاب أبو عبد الله وأبو الحسين وأبو يوسف* : Les Beridis se composaient de trois hommes qui avaient le rang d'écrivains, savoir : Abou-Abd-allah, Abou'lhasan, et Abou-Iousouf. Leur père était secrétaire de la poste, dans la ville de Basrah. Ils s'emparèrent de

étant monté à cheval se rendit à Ras-aïn, auprès de l'émir Kandjak et l'informa de ces événements. Kandjak, pensant qu'on lui tendait un piège, refusa de recevoir sur ses pas.

« la province d'Ahwaz, et leur vie fut fertile en événements. » L'auteur de l'ouvrage intitulé *Diwan-attasch* (man. arnb. 1573, fol. 101 r^e et v^e) nous offre, sur ce qui concerne le *berid* (la poste) des détails assez étendus, que je crois devoir transcrire. « Au rapport du Motarresai, le mot *بريد*, dans l'origine, signifiait une bête de somme *دابة*. On désigna ensuite, par ce même terme, le courrier monté sur cet animal. Enfin, on s'en servit, pour exprimer une certaine distance. Suivant d'autres, le mot *بريد* est un terme étranger, *لفظ*, indiquant un espace de chemin fixe, évalué à quatre parasanges, c'est-à-dire à douze milles. Le *berid* (la poste) était une des choses les plus importantes du royaume; c'était, pour l'Islamisme, comme une aïle, que l'on ne pouvait ni couper ni rogner. De notre temps, on désignait, par le terme *beridi* *بريدي* un des Arabes *من احد من العرب* choisis dans la milice *الجند* et qui était constamment au service du sultan, soit en Égypte, soit en Syrie, afin de se mettre en route, toutes les fois qu'il en était requis, soit pour l'exécution d'affaires importantes, soit pour la levée des impôts. Le *kdtib assir* (secrétaire de la chancellerie secrète) devait veiller continuellement sur ce qui concernait ce fonctionnaire; lorsqu'il était expédié pour une longue ou pour une courte distance. Il ne devait confier le soin de la poste qu'à un homme dont il connaissait parfaitement la capacité, qui était instruit, et qui possédait les qualités par lesquelles se distinguaient les courriers précédents. En effet, le *beridi* était quelquefois initié dans les secrets du royaume, et les affaires les plus cachées. Souvent on lui confiait une mission d'un genre intime, et il fallait qu'il l'exécutât d'une manière satisfaisante. S'il ne possédait pas ces qualités, il était à croire qu'il se tromperait, qu'il commettrait des fautes. Et ses erreurs ne pouvaient manquer d'avoir des suites funestes.

« Dans chacun des relais de poste *مراكز البريد* étaient disposés des hommes, des chevaux parfaitement équipés. A ces établissements étaient attachés des *émir-akhor*, des *schdd* (inspecteurs), qui avaient la charge de se procurer les fonds *معالم*, les chevaux, les gratifications; les instruments nécessaires.

« A chaque poste, on trouvait des tablettes de cuivre, et quelquefois d'argent, qui avaient la grandeur de la paume de la main. Sur l'une des faces, étaient écrits ces mots : « Il u'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mohammed est le prophète de Dieu; Dieu l'a envoyé, avec la direction et la religion véritable, afin de lui assurer la victoire sur toutes les religions, malgré la répugnance des idolâtres. » Sur l'autre face, on lisait les titres du monarque régnant. S'il s'agissait de la Syrie, l'une des deux faces portait le nom du *naib* de cette province, qui était le point de départ du courrier. On couvrait cette plaque d'une écharpe *شرابة* de soie jaune, et le courrier de la poste la plaçait à son cou, en laissant pendre l'écharpe entre ses épaules. Ces plaques étaient déposées chez le *kdtib-assir*. Lorsqu'un homme était promu au rang de chef du *berid*, ce fonctionnaire lui délivrait une de ces plaques, et lui remettait une feuille, écrite de sa main, et adressée à l'*émir-akhor* du *berid*, attaché aux écuries augustes, lui enjoignant de fournir la quantité de chevaux ordinaires. Le nom de cet homme était écrit en deux lignes, à la suite de la cédule qui se trouvait entre ses mains; et on lui assignait les chevaux et les objets accessoires dont il avait besoin. A

Mankoutimour ne cessait, dans son administration, de prendre des mesures funestes qui amenèrent la mort tragique du sultan. L'émir Tagdji arriva de

son retour, il rapportait la tablette. Les aumônes de sa Majesté Auguste se répandaient sur les employés, et leur faisaient, suivant leur capacité, des gratifications de toute espèce.

« Suivant l'auteur du *Tarif* *التاريخ*, le *berid* existait à l'époque des Kosroés et des Césars. Au rapport d'Askeri, le premier prince qui, sous l'Islamisme, créa un établissement de ce genre fut Moawiah-ben-Abi-Sofian, au moment où il resta paisible possesseur du khalifat. Suivant d'autres, ce fut Abd'almelik-ben-Merwan qui l'institua. D'après le témoignage de l'auteur du *Tarif*, Walid-ben-Abd'almelik se servait de cette voie pour transporter de Constantinople à Damas les émaux *الفينسما*, qu'il employa pour revêtir les murs de la principale mosquée de cette ville, ainsi que des mosquées de la Mecque, de Médine, et de Jérusalem. Cet établissement resta interrompu jusqu'à la fin du règne de Mabdî. Ce khalife ayant envoyé son fils Haroun pour faire la guerre aux Romains, désirait recevoir, à tout moment, des nouvelles de ce prince. Il établit la poste, afin de servir de lien de communication entre lui et son fils. De cette manière, les nouvelles lui parvenaient chaque jour. A l'époque du retour de Haroun, son père supprima le *berid*, qui cessa complètement d'exister, jusqu'à l'avènement de Haroun au khalifat. Ce prince rétablit le *berid*, tel qu'il était, sous le règne des fils d'Omaïah. Le khalife, ou celui qui était chargé d'une mission spéciale *صاحب الخبر*, pouvaient seuls s'en servir. »

« Mamoun, se préparant à envahir les terres des Romains, vint camper près de la rivière du Jourdaïo (*livre de Bedidman* *بديدون*). On était alors en été. Le khalife s'assit sur le bord de la rivière, y laissa pendre ses pieds, but de l'eau, qu'il trouva parfaitement douce, et demanda à ceux qui l'environnaient : « Quel est le meilleur aliment avec lequel on puisse boire cette eau ? Chacun répondit suivant son idée. Le khalife leur dit : « Il n'y a rien de meilleur, pour manger, en buvant cette eau, que les dattes d'Azad. » Ses courtisans lui répondirent : « Le prince des Croisés vivra jusqu'à ce que nous soyons de retour dans l'Irak. » La conversation s'était pas finie, que le *berid* arriva, apportant cette sorte de dattes. Mamoun, enchanté de cet événement, mangea de ces dattes en quantité, et but de cette eau. Les assistants s'étonnaient que le prince, dans cette même séance, eût vu ainsi réaliser son désir. Mais Mamoun, en se relevant, fut attaqué d'une fièvre violente, qui le conduisit au tombeau. »

« Le *berid* subsista jusqu'à l'époque où les descendants de Bouiah prirent sur les khalifes un entier ascendant. Ces princes supprimèrent la poste, et établirent les coureurs *الركاب*. Lors de l'avènement des princes de la famille de Zenghi, on établit les courriers montés sur des dromadaires *الجمال*. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'au règne de Melik Dâher-Bibars-Bondokdâri. Ce prince réunit sous son autorité la Syrie, l'Égypte, Alep et les bords de l'Euphrate. Il fit marcher une armée en Syrie, pour combattre les Tatars. Comme il désirait recevoir des nouvelles, chaque jour et chaque nuit, il rétablit le *berid* sur le pied où il avait été précédemment. Les princes qui lui succédèrent eurent à cœur d'entretenir cette institution. »

La Syrie ayant été envahie par Timour-leuk, sous le règne de Melik-Nâser-Feredj, l'an 804, la poste cessa complètement d'exister en Égypte et en Syrie. On voit ses relais, qui subsistent encore aujourd'hui, mais qui ne renferment plus ni hommes ni chevaux, et qui ne servent plus

Hedjâz, au commencement du mois de Safar. Mankoutimour avait résolu de l'éloigner en le nommant *naïb* de Tarabolos. Dès que cet émir fut reposé des

« qu'à indiquer les distances. Suivant ce que dit l'auteur du *Tarif*, les relais n'étaient pas à des distances fixes, mais différaient entre eux, tantôt à raison de l'éloignement des eaux, tantôt à cause de l'agrément du site. L'écrivain, dans une série de six articles, indique les relais qui existaient dans tout l'empire. »

L'auteur, dont je viens de transcrire le récit, nous apprend (man. 1573, fol. 10 v°), que le surintendant du *Diwan-alinschid* portait le titre d'*émir-alberid* أمير البريد. Il fait mention (fol. 116 r°), des feuilles du *berid* أوراق البريد, que l'on écrivait, à l'époque où subsistait cet établissement, avant l'invasion de Timour-leik. Elles étaient copiées exclusivement de la main du *Kélim-assir* ou de son *naïb* (substitut), toutes les fois que les ordres du sultan enjoignaient de faire partir un individu sur les chevaux de la poste, pour une affaire importante. Elles étaient conçues en ces termes : « Il est ordonné à un tel, *émir-akhor*, de tel rang, de transporter un tel, d'une manière proportionnée à son grade, sur tels et tels chevaux du *berid*, attendu qu'il se rend dans telle contrée, pour une affaire importante. On ajoutait la date, et l'expression de la volonté. » L'auteur du *Meslek-alakbar* (man. 583, fol. 173 r°) s'exprime en ces termes : « Suivant l'usage reçu, les *naïb* établis dans les différentes provinces, informent le sultan des affaires, soit d'une importance majeure, soit d'un intérêt approchant, qui arrivent dans l'étendue de leur juridiction. Ils demandent ses ordres, et reçoivent des réponses qui contiennent ses décisions. Entre la capitale et les différentes villes du royaume sont des relais, séparés par un intervalle de quelques milles, et dont chacun renferme les chevaux de la poste. Le sultan a dans sa capitale et dans chaque ville des hommes appelés *beridi*, choisis dans la milice, qui portent les lettres, et rapportent les réponses. Lorsqu'un *beridi* arrive de l'une des villes de l'empire, ou que celui qui a été expédié de la cour y retourne, il est mandé en présence de l'*émir-djandâr*, un des *émirs de cent*, du *devandâr* et du *katib-assir* (secrétaire de la chancellerie secrète). Le courrier baise la terre. Ensuite le *devandâr* prend la lettre, en frotte le visage du *beridi*. Puis, il la présente au sultan, qui l'ouvre. Le *katib-assir* s'assied, lit la dépêche au prince, qui ordonne, à ce sujet, ce qu'il lui plaît. » On lit dans la Description de l'Égypte de Makrizi (man. 798, f. 184 r°) : « إذا ورد البريدي : Lorsqu'arrive le *beridi*. » Chez le continuateur d'Elmacin (man. 619, fol. 254 v°) : شكوا البريدي من قلة الخيل بالمراكز : Les *beridi* se plaignent de ne trouver dans les relais qu'un petit nombre de chevaux. »

Au rapport d'Abou'Imahasen (*Histoire d'Égypte*, man. 663, fol. 155 v°), sous le règne de Melik-Mosaffar-Hadjî, fils de Mohammed-ben-Kelaoun, l'an 747 de l'hégire, on reçut la nouvelle que les relais de poste, sur la route de Syrie, étaient complètement désorganisés. On exigea de chaque émir, commandant de mille hommes, quatre chevaux, deux de chaque émir de *tabi-khânah*, et un de chaque émir de dix. On examina ce qui concernait les cantons, dont le produit était affecté à l'entretien des relais de la poste; on reconnut que, sur plusieurs cantons, légués, à titre de *Wakf*, par Melik-Ismaïl-Sâleh, une partie seulement avait reçu cette destination, et que le reste avait été distribué pour former des *lita*. Le sultan retira des mains de Isâ-ben-Hasan, le *hadjefda* (conducteur de dromodaires) une terre qui produisait annuellement vingt mille dirhems et trois mille ardebs de grain. Il en destina le revenu pour l'entretien des relais de la poste. »

fatigues du voyage, le sultan le mauda et mit en œuvre les formes les plus bienveillantes afin de l'engager à partir pour la Syrie; Tagdji s'excusa, alléguant

- Khalil-Dâberi (man. 695, fol. 240. v^o et suiv.) nous donne, sur cette matière, les détails suivants :
- Le *berid* marche dans quatre directions. D'un côté, vers Kous et Aswan; d'un autre, vers la pliee " frontière d'Alexandrie; d'un autre, vers la place de Damiette; d'un autre, enfin, vers l'Euphrate, qui forme, du côté de l'Orient, la limite de l'empire. Cette dernière route se divise en plusieurs branches. Pour se rendre à Kous et à Aswan, en partant du relai du Château de la Montagne, on arrive à Barnascht *بَرْنَشْت*, puis à Miniet-alkaid *مِنِيَةُ الْقَائِد*, puis à Wana *وَنَا*, puis à Siatem *سِيَاتِم*, puis à Dehrou *دِهْرُوت*, puis à Iklaousna *إِكْلَاؤْسِنَا*, puis à Midiet-Ebn-Khasib; puis à Oschmounéin, puis à Deirout-alschérif *دِيرُوتُ الشَّرِيف*, puis à Menhi *الْمَنِي*, puis à Nansalout, puis à Osmot, puis à Tama, puis à Maragah *الرَّاعَةِ*, puis à Balousoun *بَلْتَسُون*, puis à Djirdjeh, puis à Balianah *الْبَلِيَّة*, puis à Hou, puis à Koum-Ahmar *الْكُومُ لَاحْمَر*, puis à Kham-alderenba *كُخَامُ الْاَلْدَرَنْبَا*, puis à Kous, puis à Hadjrah *الْهَجْرَة*, puis à Idoua *اَيْدُوا*, puis à Aswan. Suivant quelques-uns, cette dernière partie de la route forme deux postes. Ensuite, on se rend à Aidab; et de là à la frontière de la province, il n'existe plus de poste du sultan. La route qui se dirige vers la place d'Alexandrie se divise en deux parties. L'une, que l'on appelle le *chemin du milieu* *الطريق الوسطى*, traverse un pays habité, passe au milieu d'une suite de bourgs. On se rend, du Château de la Montagne, à Kalinoub, puis à Mennuf, puis à Mahallet-almarhoum *مَحَلَّةُ الْمَرْحُوم*, puis à Nahrâriah *النَّحْرَارِيَّة*, puis à Turkmâniiah *الْتُرْكْمَانِيَّة*, puis à la place d'Alexandrie. L'autre route, qui traverse le désert, et que l'on nomme le *chemin de Hadjer* *طريق الحاجر*, part du Château de la Montagne, et se dirige vers *Djeïres alkitt* *جزيرة القط*, puis vers Wardan, puis vers Tarrâgh, puis vers Zawiat-Mouharek *زاوية مبارك*, puis vers la ville de Daminhour, puis vers Loukin *لوقين*, et enfin vers Alexandrie.
 - La route de Damiette se partage, à Saadiah *السعدية*, se dirige vers Baïtumah *بَيْتُومَة*, puis vers Oschmoun-arromman *أَشْمُونُ الرَّمْثَان*, puis vers Fâreskour, et enfin vers la place de Damiette.
 - Une autre route, en partant du Château de la Montagne, arrive à Mansourah, puis à Gordbi *الغرابي*, puis à Katia *قطيا*, puis à Maan *مَعْن*, puis à Montaleb *الْمُتَالِب*, puis à Sâwâdah *السَّوَادَة*, puis à Warrâdah *الْوَرَادَة*, puis à Bir-alkâdi *بَيْرُ الْقَادِي* (le puits du kadi), puis à Alarisch *الْعَرِيش*, puis à Kharroubah *الْخَرْوَبَة*, puis à Zakah *الزَقَة*, puis à Rafah *الرَّفَح*, puis à Sâlkah *السَّلْكَة*, puis à Gazah.
 - La route, qui de Gazah se dirige vers Karak, passe à Balâkis *بَلَاكِيَس*, puis à Hebron, puis à Djenbâ *جَنْبَا*, puis à Zouwair *الزُّوَيْر*, puis à Sâfah *الصَّافَة*, puis à Khafir *الْخَفِير*, et arrive à Karak. De cette dernière ville à Schaubak, il y a trois relais.
 - La route de Damas va de Gazah à Djebuin, puis à Beit-Diras *بَيْتُ دِرَاس*, puis à Ludd, puis à Amudja *الْعُرْجَا*, puis à Tirah *الطَّرِاح*, puis à Kâkoun, puis à Fahmech *فَحْمَح*, puis à Djimis, puis à Hitin *حِطِين*, puis à Zerin *زَرِين*, puis à Ain-Djalout *عَيْنُ جَالُوت*, puis à Beisan, puis à

qu'il n'était pas propre à remplir le poste de *naib*; Puis, se levant, il alla trouver Kurdji aiosi que Bibars, le *Djaschenkir*, et les informa de ce qui se passait.

Ce fait déplut à Mankoutimour, qui désapprouva les démarches de Kurdji, lui témoigna son ressentiment et parla contre lui, aussi bien que contre ceux qui l'avaient secondé, pour faire agréer le déstement de Tagdji. Le sultan voulant ménager Mankoutimour, lui envoya le *kadi-alkodas* Hosâm-eddin-Ha-

• Irbed *إربد*, puis à Tamas *طمس*, puis à Râs-almâ *راس الما*, puis à Sammein *الصمين*, puis à Ghabâghib *غباغب*, puis à Kisweh *الكسوة*, puis à Damas.

• De Damas les relais se divisent. La route de Birah passe par Kousair *القصور*, Katifah *القطيفة*, Iftirak *الافتراق*, Kastel *الكتل*, Kârâ, Ghasoulah *الغسولة*. De là un embranchement se dirige vers Tarabolos.

• De Gasoulah on se rend à Semsin *سمسين*, puis à Hems. De là un embranchement conduit à Djabar *جابر*. De Hems on se rend à Rousten *الرستن*, puis à Hamah, puis à Latmin *لتمين*, puis à Djarâbolos *جرا بلس*, puis à Maarrâ *المعرا*, puis à Abad *أبعد*, puis à Amâr *أمار*, puis à Kinnaseriu, puis à Alep, puis à Albâb *الباب*, puis à Beit barah *بيت بره*, puis à Birah.

• La route qui conduit de Hems à Djabar passe à Masna *المصنع*, puis à Karnein *القرنين*, puis à Buida *البصا*, puis à Tadmor, puis à Kerend *كرند*, puis à Sukhuah, puis à Kabkab *ككبك*, puis à Kawâmil *كوامل*, puis à Rabbah.

• La route qui de Damas mène vers Safad conduit à Bouraidj *البريد*, puis à Kalous *القلوس*, puis à

• Oramabah *الأرمبة*, puis à Noran *نوران*, puis à Djoubb-lousouf *جُب يوسف* (le puits de Joseph),

• et de là à Safad. De Damas, on se rend également à Khan-Maiseloun *خان مسيلون*, puis à Harin *حارين*. Là se trouvent deux chemins dont l'un conduit à Saïda, l'autre à Baalbek. De Saïda on se rend à Beïrout. Le chemin de Baalbek mène de Damas à Zebedâni *الزبداني*, puis à Bourâ, puis à Baalbek.

• La route de Tarabolos part de Gasoulah, passe à Kadas *قدس*, puis à Akmâr *أكمار*, puis à Aschra *العشرا*, puis à Arkâ *العركا*, puis à Tarabolos.

• Le chemin de Damas à Karak conduit à Katibah *الكتيبة*, puis à Berdiah *برديا*, puis à Bourdj-abiad *البرج الأبيض* (la tour blanche), puis à Hosban *حُصبان*, puis à Kanbas *قنيس*, puis à Dian *ديان*, puis au gué du Mondjah *الوجه*, puis à Safar *الصفر*, et enfin à Karak.

• Le chemin qui conduit d'Alep à la frontière de l'empire passe à Sammoukah *السّموقة*, à Astadra *أستدرا*, à Beit-alfâr *بيت الفار*, à Aintab, à Kalat-almoudimin *قلعة المودمين* (le château des Musulmans). Cette distance forme trois postes qui n'appartiennent pas au Sultan.

• D'Aintab on se rend à Deirkoun *ديركون*, puis à Kounâ *قونا*, puis à Arbân *عربان*, puis à Bahasna *بهسنا*, et enfin à Kašarieh. Cet espace comprend sept postes qui n'appartiennent pas au Sultan. Les relais étaient constamment garnis de chevaux. Cela dura jusqu'au règne de Melik-Mouwaïad-Abou'l-azar-Scheikh.

san-ben-Ali-ben-Ahmed-ben-Hasan-Roumi, pour l'engager à venir. Sur les instances de ce magistrat, Mankoutimour consentit à se rendre au palais, mais sous la condition que Tagdji quitterait l'Égypte, et que Kurdji serait arrêté ou s'exilerait également. Sur ces entrefaites, un courrier expédié secrètement par l'émir Kandjak, *naib* de la Syrie, aux émirs Tagdji et Kurdji, les informa des événements rapportés ci-dessus. Ils en instruisirent Bihars, Selar, et les autres officiers qui les secondaient dans cette affaire. Ils convinrent entre eux d'assassiner le sultan. Ils commencèrent aussitôt à agir auprès des émirs, ainsi que des manlouks mansouris et asclrafls, afin de les attirer dans leurs intérêts. Kurdji se chargea de gagner les mamlouks qui servaient à tour de rôles *ارتباب التوب*, attendu qu'il était leur commandant. Tous, en effet, vinrent renforcer le parti des conjurés.

Cependant, Mankoutimour persistait à réclamer l'éloignement de Tagdji, et lui fit signifier l'ordre de se préparer à son départ. Les choses traînèrent en longueur jusqu'au jeudi, dixième jour du mois de Rebi second. Le sultan qui, ce jour là, avait jeûné, ayant pris de la nourriture, s'assit pour jouer aux échecs. Il avait auprès de lui son *imam* Nedjm-eddin-ben-Alassal, et le *kadi-alkodat* Hosam-eddin. L'émir Kurdji entra, suivant son usage; il informa le prince qu'il avait été, cette nuit, trouver les mamlouks *bordjis* et autres, dans leurs cantonnements, et avait fermé sur eux les portes. Avant d'entrer, il avait eu soin de placer des émissaires en différents endroits dans le vestibule. Le sultan remercia Kurdji, fit son éloge, et dit au *kadi-alkodat* : « Si je n'avais eu pour moi l'émir Seif-eddin-Kurdji, je ne serais pas parvenu au rang de sultan. » Kurdji baisa la terre, et s'assit, suivant sa coutume. Bientôt il se leva pour aller arranger le flambeau (qui était placé devant le sultan), ce qu'il exécuta en effet; en même temps, comme il tenait à la main une serviette, dont il faisait usage pour son service *فوطه خدمته*, il la jeta sur le sabre du sultan, afin de dérober cette arme à la vue du prince.

Le *silahdar* chargé de remplir cette nuit, les fonctions de sa charge *سلام دار* était l'émir Self-eddin-Nougat-Karmouni, qui se trouvait d'intelligence avec Kurdji. Ce dernier dit au sultan : « Est-ce que notre maître, le sultan, ne fera pas la prière du soir? Le prince répondit qu'il allait remplir ce devoir; en même temps il se leva pour commencer sa prière. Le *silahdar* prit alors le sabre de dessous la serviette. Kurdji, tirant son épée, en frappa le sultan

sur l'épaule. Le prince se retourna pour chercher son sabre, mais ne le trouvant pas, il saisit Kurdji, et le renversa à terre. Nougai asséna un coup de sabre qui coupa le pied du sultan, et le prince tomba renversé sur le dos; aussitôt les épées l'attaquèrent de toutes parts, en sorte qu'il ne fut bientôt plus qu'une masse de chair inanimée. Ebn-Alassal prit à l'instant la fuite. Le kâdi se mit à crier: « Il ne vous est pas permis d'agir ainsi. » Kurdji voulait d'abord l'égorger; mais la providence divine le fit renoncer à ce dessein. Il sortit, en fermant la porte sur le prince assassiné et sur le kadi. Il rencontra l'émir Tagdji, qui se tenait prêt, et s'était porté à la tête d'un nombre de Mamlouks *bordjis*, dans la cour du palais, pour attendre l'événement. Dès qu'il l'aperçut, il lui demanda si la chose était terminée. Kurdji lui répondit affirmativement, et lui raconta les détails de l'événement. Le bruit de l'assassinat du sultan retentit dans la forteresse, et se répandit à l'instant dans la ville. L'émir Djemal-eddin-Kattal-assaba قتال السبع monta à cheval, accompagné d'un nombre d'émirs, et se rendit hors de la ville. Des clameurs se firent entendre au pied de la citadelle, et les troupes, pour la plupart, se mirent en marche. Tagdji manda le reste des émirs qui séjournaient dans la forteresse, et fit ouvrir la porte appelée *Bâb-alkoullah*.

Mankoutimour, qui habitait le palais du *naib* دار النيابة, entendit tout à coup les clameurs, vit la porte de *Koullah* ouverte, les émirs rassemblés, les flambeaux allumés et le tumulte qui croissait à chaque instant. Il comprit que le sultan avait été assassiné. Il fit fermer les portes, arma ses Mamlouks, et se trouva à la tête de plus de quatre cents hommes, tout prêts à tirer l'épée. Mais Dieu l'avait abandonné. Bientôt il vit arriver Hosâm-eddin l'ostâdar, qui, du bas de la tribune grillée, lui raconta le meurtre du sultan. Gagné par les instances affectueuses de cet officier, Mankoutimour consentit à sortir, et se rendit avec lui à la porte de *Koullah* (35). Il baisa la main de Tagdji, qui se leva et l'invita

(35) Nowâiri (man. 683, fol. 170 v°, 171 r°) raconte d'une manière un peu différente les faits qui concernent le dernier acte de cette sanglante tragédie, je veux dire la mort de Mankoutimour. Suivant cet historien, dont le récit a été reproduit, avec quelques variantes, par Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 42 v°), mon historien anonyme (fol. 54 r°), et Ebn-Aïâs (man. 595 A, fol. 121 r°), « les émirs Kurdji et Tagdji se rendirent au palais appelé *Dâr-annabâh*, situé dans l'enceinte de la citadelle, et dont les portes, en ce moment, étaient fermées. Kurdji se mit à frapper, et annonça qu'un message du sultan mandait l'émir Mankoutimour. Celui-ci, trouvant dans cette démarche quelque chose d'étrange, soupçonna une intention perfide, refusa d'obéir, et dit à Kurdji : « Il

à s'asseoir; puis il ordonna de le conduire vers le cachot *الحُجُب* (36); on le saisit, et on le descendit dans ce souterrain. L'émir Schems-eddin-Sonkor-alasar et l'émir Izz-eddin-Aibek-Hamâwi, *naïb* de la Syrie, et d'autres qui se trouvaient dans le cachot, se levèrent en voyant Mankoutimour, et montrèrent du mécon-

522

« me semble que vous avez égorgé le sultan. » Kurdji convint que la chose était vraie. Puis, il pronça contre Mankoutimour les paroles les plus injurieuses, et lui dit : « Malheureux, nous sommes venus, en effet, pour te tuer. » Mankoutimour, perdant courage, se soumit humblement, implora la protection de Tagdji, qui la lui accorda, et protesta qu'il ne lui ferait aucun mal, et ne souffrirait pas que personne osât lui nuire. Mankoutimour, rassuré par ce serment, consentit à ouvrir sa porte. Kurdji étant entré, l'arrêta prisonnier, et le conduisit vers le cachot qui servait de lieu de détention pour les émirs. Là se trouvaient plusieurs de ces officiers, que Mankoutimour y avait fait enfermer. Suivant ce que l'on rapporte, l'émir Schema-eddin-Alasar se leva et vint à sa rencontre; l'émir Izz-eddin-Hamâwi se leva, le chargea d'imprécations et d'injures, et voulait le tuer. Tous ces prisonniers supposaient que Mankoutimour avait encouru la disgrâce du sultan. Ils le questionnèrent à cet égard; mais il leur raconta la mort fâcheuse du prince. Les émirs redoublèrent leurs insultes, et rappelèrent à Mankoutimour tous les actes coupables dont il était l'auteur. Au bout d'un moment, Scif-eddin-Tagdji retourna chez lui, pour une affaire. Kurdji, profitant de son absence, prit avec lui une troupe d'hommes, se rendit à l'ouverture du cachot, et voulut faire remonter Mankoutimour, sous prétexte de le faire enchaîner, ainsi que la chose se pratiquait à l'égard des prisonniers. Mankoutimour refusait de sortir; on insista, et à peine était-il à l'entrée de la prison, qu'il fut massacré par Kurdji lui-même. »

(36) Le mot *ahoubb* *حُجُب*, qui signifie proprement un *palais*, désignait un *cachot*, dont Makrizi parle en ces termes (man. 682, fol. 383 r) : « Ce cachot était placé dans le Château de la Montagne. C'était là que l'on emprisonnait les émirs. On en commença la construction l'an 681, sous le règne de Melik-Mansour-Kelsoun. Il ne cessa d'être employé à cet usage, jusqu'à ce qu'il fût démoli, par ordre de Melik-Nâser-Mohammed-bou-Kelsoun, le lundi, dix-septième jour du mois de Djoumada-premier, l'an 729. A cette époque, le schâdd (l'inspecteur) des bâtiments, étant descendu dans le cachot pour y faire des réparations, fut frappé d'horreur en voyant l'obscurité profonde, le nombre de chauves-souris, et l'odeur infecte qui régnaient dans le souterrain. Dans ce même temps, l'émir Bektemour *aspidi* (l'échanson) avait auprès de sa personne un individu qui était l'objet de ses plaisanteries, et aux dépens duquel il se divertissait. Il envoya cet homme au cachot, et on l'y descendit. Lorsqu'il y eut passé une nuit, on vint le délivrer. Revenu chez l'émir Bektemour, il lui retraça toute l'horreur d'un pareil séjour, tout ce qu'il renfermait d'objets effroyables. Le schâdd des bâtiments, qui se trouvait présent à cette conversation, représenta vivement quels maux souffraient les émirs renfermés dans ce cachot. Bektemour en ayant parlé au sultan, le prince donna ordre de faire sortir les émirs détenus dans cette prison, et de la combler entièrement. On bâtit par dessus les chambres *الطابق* des Mamlouks. On employa pour combler ce souterrain les matériaux qui provenaient de la démolition de la grande salle *الايان الكبير*, située dans le voisinage du grand trésor. »

tentement. Il leur dit : « Le sultan, étant irrité contre moi, a juré de me faire mettre en prison. » Il voulait, par cette ruse, détourner la fureur de ces hommes irrités, et empêcher qu'ils ne le massacrassent. A peine un moment s'était-il écoulé, que la *kouffeh* (corbeille) descendit par l'ouverture du cachot. On appela à grands cris Mankoutimour, qui se leva et s'assit dans le panier. Les prisonniers restèrent convaincus que le sultan lui avait pardonné. Dès que Mankoutimour fut arrivé à l'ouverture du cachot, il trouva Kurdji, qui se tenait là, accompagné d'un nombre de Mamlouks. Cet émir le frappa d'une lance de fer, le renversa, l'égorgea auprès du cachot, et se retira. Voici ce qui amena cet événement : lorsque Mankoutimour se rendit auprès de Tagdji, Kurdji ne se trouvait pas présent; informé de l'arrivée du *naïb*, il vint pour le chercher. Apprenant que Mankoutimour était dans le cachot, il s'adressa, d'une voix tonnante, aux émirs, et leur dit : « Que m'avait fait le sultan pour que je l'aie assassiné : par Dieu je n'avais reçu de lui que des bienfaits; il m'avait élevé, et fait monter en grades. Si j'avais su que, le sultan mort, Mankoutimour dut lui survivre (37), je n'aurais pas commis ce meurtre; car la conduite de Mankoutimour est le seul motif qui m'ait fait agir. » Il se rendit en hâte vers le cachot, et massacra son ennemi, dont la maison fut aussitôt livrée au pillage.

Mankoutimour était un homme désintéressé, attentif à maintenir la dignité de l'empire, et rempli d'activité. Le premier, il renonça aux *ikta* de la milice, qui dépendaient du *divan* du *naïb*, et dont le produit s'élevait, chaque année, à cent mille ardebs de grains. Il abandonna le tout pour des œuvres pieuses. Il avait le jeu en horreur, était respecté, plein de fermeté. Jamais on n'avait entendu dire de lui qu'il eût injurié personne; jamais sa bouche ne prononçait une parole déshonnête. Il était extrêmement hardi, et supprima plusieurs institutions vexatoires; du reste, il joignait à un esprit léger un orgueil excessif. Il méprisait les émirs, qui, de leur côté, concurent pour lui la haine la plus vive. Ils sentirent bien qu'ils ne parviendraient à le renverser que par l'assassinat du sultan. Ils se réunirent pour tramer ce complot, qui réussit, ainsi qu'on la vu. Les émirs qui trempèrent dans ce meurtre, furent : Seïf-eddin-Kurdji, Seïf-eddin-Nougai, Kara-Torontai, Kedjek, Arslan, Akousch et Bilbek-arresoul. Lâdjîn

(37) Au lieu de ces mots : *لو علمت اني اذا قتلته منكوتيمور يبقيني بعده*, on eût dû lire : *اذا قتلته منكوتيمور يبقيني بعده*.

avait occupé le trône, deux ans deux mois et treize jours, depuis l'époque où Melik-Adel-Ketboga, ayant quitté son *dehliz*, dans le campement d'Aoudja, Lâdjîn avait reçu le serment de fidélité des émirs, savoir : le lundi, vingt-huitième jour du mois de Moharrem, l'an 696, jusqu'au moment où il fut assassiné; et depuis l'abdication de Ketboga, qui eut lieu à Damas, et amena la reconnaissance complète de Lâdjîn, comme souverain, en Égypte et en Syrie, événement arrivé, le samedi, vingt-quatrième jour de Safar, deux ans et deux mois, moins treize jours. Au moment de sa mort tragique, le prince était âgé d'environ cinquante ans. Il était roux, avait des yeux bleus, le visage marqué de 523 veines. Il était d'une grande taille, avait un aspect imposant, était brave, intrépide, plein d'intelligence, religieux; il aimait la justice, montrait de l'inclination pour tout ce qui était bien, chérissait les hommes vertueux, et était d'un commerce aimable. Il joignait à ces qualités une conduite austère et de la répugnance à nuire. Il supprima un grand nombre de taxes *مكوس*, et il avait coutume de dire : « Si je vis, je n'en laisserai subsister aucune. » Il aimait la société des gens instruits ainsi que des hommes du commun, et allait partager leur repas. Il était grand mangeur. On ne pouvait lui reprocher d'autre défaut que son excessive soumission à son *namlouk* et son *naib* l'émir Mankoutmour, dont il suivait tous les avis et adoptait toutes les volontés, par suite de l'extrême affection qu'il avait pour lui. Cette conduite causa la mort tragique de l'un et de l'autre : elle amena aussi la dévastation des provinces de l'empire, en suscitant l'invasion de Gazan.

En effet, l'émir Kandjak et les autres émirs qui l'accompagnaient, poussés par leur haine contre Mankoutmour et la crainte qu'il leur inspirait, se retirèrent auprès de Gazan, et l'excitèrent à faire une expédition en Syrie. Il en résulta une série d'événements, que nous raconterons, s'il plaît à Dieu. Lâdjîn, depuis le moment où il eut assassiné Melik-Aschraf, était convaincu intimement qu'il périrait lui-même de mort violente. Un peu après l'*asr*, le jeudi, dans la soirée duquel il devait être égorgé, il se fit apporter du *silah-khanah* (l'arsenal) un paquet de flèches pour les exercices du Meidan (38). Il commença à remuer chaque

(38) Le texte porte : *سرب نشاب میدانى*, ce qui n'offre pas de sens. Dans l'histoire de Nawaïrî, le premier mot est écrit *نذوب*, ce qui est la véritable leçon. On peut voir ce que j'ai dit sur le sens du terme *نذوب* dans les notes qui accompagnent la première partie de ce volume. J'ajouterai II. (quatrième partie.)

flèche l'une après l'autre, en disant : « Celui qui a tué sera tué. » Il répéta ces mots à plusieurs reprises, et le sort était là tout prêt à réaliser ce discours (39);

seulement ici quelques exemples. On lit dans l'*Histoire de Beirout* (man. ar. 821, fol. 90 r°) : *عزل لسكر نذب نذاب* « Il fabriqua pour Tenkiz un faisceau de flèches. » Ce mot, employé au pluriel, désigne les exercices qui se font avec les flèches. On lit dans une *l'le du sultan Gouri* (de mon manuscrit, fol. 53 r° et v°) : *لعب اندابا في الميدان* « Il se divertit plusieurs fois, dans le *meidan*, au jeu des flèches. » Et (*ibid.*) : *زاد في لعب لانداب* « Il porta à un plus haut point le jeu qui consistait à décocher des flèches. » On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahdîsen (man. 663, f. 10 v°) : *من يدعى فيه المعرفة وهو اجنبى عنها لا يعرف اسم نبع من اندابه على جليده* « Celui qui se vante de connaissances dans ce genre, tandis qu'il y est complètement étranger, ne sachant pas en réalité le nom d'un des genres d'exercice qui ont lieu avec des flèches. » Par suite, le mot *انداب* s'applique aux exercices, aux évolutions de la guerre. On lit dans l'*Histoire du sultan Gouri* (f. 65 r°) : *كان عازنا بانداب الحرب* « Il était instruit dans les exercices de la guerre; » et plus bas (f. 98 v°) : *وقع بينهما من الحرب اندابا* « Il fit arriver au milieu d'eux les exercices militaires. » Dans l'*Histoire des rois d'Abyssinie* de Makrizi (p. 6) : *من انداب اللب بالأت الحرب* « Des exercices de divertissement avec les instruments guerriers. » Le mot ensuite désignait des exercices, des évolutions d'un autre genre. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas, en parlant d'un danseur de corde (t. I, 2^e partie, f. 104 r°) : *أظهر اندابا غريبة* « Il exécuta des tours surprenants. » Et (t. II, f. 195 v°) : *أظهر من هذه لانداب العجايب* « Il exécuta, en ce genre, des évolutions surprenantes. »

(39) Notre auteur fait ici une allusion manifeste à une expression proverbiale, employée fréquemment chez les Arabes, et conçue en ces termes : *إن البلاء موكب بالمطق*. Certes, l'expérience « le malheur » s'attache au discours. Si l'on en croit Meïdani (*Proverbes*, 37), et Masoudi (*Tenbih*, man. de S. Germain, fol. 133 v°), l'origine de cette locution remontait à Mahomet lui-même, qui en fit l'application à Abou-Bekr, dont les connaissances, si profondes sous le rapport des généalogies, s'étaient trouvées en défaut devant l'habileté supérieure d'un jeune homme. Ce proverbe se trouve bien souvent cité par les écrivains arabes et persans. Je le rencontre dans le *Kutb-al-ahdâ* (t. IV, f. 314 v°); le *Moroudj* de Masoudi (tom. I, f. 287 v°); le *Kaschschif* de Zoukhrichari (t. II, f. 120 v°); le *Traité du gouvernement* de Kemâl-eddin (man. ar. 890, f. 35 v°); le *Falkhat-alkholafâ* d'Ebn-Arabschah (p. 90); dans un vers que cite Abou'l-mahdîsen (*Histoire d'Égypte*, man. ar. 659, fol. 148 r°), et qui est conçu en ces termes :

احظ لسانك لا تقول فتبلى ان البلاء موكب بالمطق

« Garde bien ta langue : ne parle pas, de peur d'éprouver quelque inconvénient; car le malheur s'est attaché au langage. » Les mêmes mots se retrouvent dans le *Tarikh-i-Wasaf* (manuscrit, fol. 213 r°), dans l'*Histoire* de Mirkhond où on lit (*Histoire des Seldjoukides*, IV^e partie, fol. 111 r°) : *مصين كلبه البلاء موكب بالمطق بوضوح بيوت* « Ainsi se réalisa le sens de cette parole : le malheur s'est attaché au discours. » Abou'l-mahdîsen, dans son *Manhal-saf* (tom. IV, manuscrit, 750, fol. 87 r°), cite ce proverbe comme se rencontrant dans des vers où un poète d'Égypte, Abd-allatif ben-Alimed-Faïoumi, faisant à la fois l'éloge de la grammaire et une critique de la logique, et

car, au bout de quatre heures, le prince fut assassiné par son page. Un fait semblable était arrivé à Melik-Aschraf. Celui-ci se trouvait dans une enceinte de chasse *حقله* *ميد*. C'était (à l'émir Hosâm-eddin-Ladjin) que, ce jour-là, appartenait la fonction de porter les armes derrière le sultan. (L'émir Bektout-Alais) s'étant rendu au poste qu'il devait occuper dans l'enceinte, (Ladjin) lui remit les armes du sultan, et lui dit : « (Prends ces armes) et va trouver le prince; car c'est là « l'ordre qu'il a donné. » (Bektout) reçut les armes, et se dirigea vers la per-

jouant sur le double sens du mot *منطق*, qui, en arabe, désigne également le discours et la logique, transcrit cette expression *موكل بالمنطق*. *ان النبلا*. Certes, le malheur est attaché à la logique. » Dans l'*Histoire* de Nowairi (26^e partie, man. de Leyde, fol. 179 v°), on lit, avec une légère variante : *كان القضاء موكل بالمنطق*. L'auteur du *Djihad-Aschchi* (man. de Dacsurroy, fol. 16 v°) nous offre une parole de Mahomet conçue en ces termes : *البلاد موكل بالانبياء ثم الاوليا*. Le malheur s'attache aux prophètes, puis aux saints. »

Le participe *موكل* signifie : qui est préposé à une chose, qui lui est inhérent. Dans un vers que cite Ebn-Khallikan (man. ar. 73n, fol. 197 v°), on lit : *والجداثات موكلات بالنسي*. Les infortunes sont attachées à l'homme. » Un vers reproduit par le même historien (f. 199 v°) offre ces mots :

فلا تعدّ لحديث ان طبعهم موكل بعبادات المعادات

« Ne reviens pas à un récit; car le naturel de ces hommes est enclin à repousser les répétitions. » Dans le *Roman d'Antar* (t. IV, fol. 163 v°), on lit cet hémistiche : *موكل فزادى معنى بالفرام موكل*. Mon cœur est sillonné et attaché à l'amour. » Dans le *Divan des poètes de la tribu de Hadhef* (f. 168 v°) on lit, en parlant d'une femme : *موكلة بالشك*, ce que le commentateur explique par : *تشكك في*. Elle doute de mon amour pour elle. » Dans un vers de l'*Anthologie* intitulée *Khairidh* (man. 1374, fol. 25 v°) : *فادرو نجر الهوى موكلا بفكره*. La tyrannie de l'amour le laissa livré à ses réflexions. » Dans le *Kalaid-atikhan* (de mon manuscrit, p. 153) : *الاهوى بالكرمات موكل*. Si ce n'est un amour attaché aux pensées généreuses. » Ebn-Abi-Osaïbah, dans la *Vie des Médecins*, s'exprime ainsi : *كلام العجلة موكل به الزلل*. Lorsque le discours est le fruit de la précipitation, les erreurs lui sont inhérentes. » Dans un vers du *Kitab-alagâni* (t. II, f. 146 v°) : *ان اللسان بذكرها*. Certes, ta langue est vouée à rapporter ce fait. » Dans le *Yetimah* (m. ar. 1272, f. 181 v°) :

فرأى أخلاق الذين عهدتهم يوكل قلبى بالهوى الزوان

« La séparation de mes amis, dans la société desquels je vivais, livre mon cœur à des soucis continus. » Dans un vers du *Kitab-alagâni* (t. II, fol. 142 v°), on lit, en parlant de l'amour : *وانت به*. Tu lui es voué jusqu'à la mort. » Dans le même ouvrage (tom. I, fol. 19) : *انما*. Je suis voué à la beauté, et la suis partout. » Ailleurs (t. IV, fol. 213 v°) : *موكل بالجمال اتبعه*. Le cœur lui est dévoué. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khallikan (f. 443 v°) : *الفرد موكل بالانسان*. Les fautes sont inhérentes à l'homme. » Dans les *Proverbes* de Meïdani (Proverb. 4) :

sonne du sultan. Lâdjîn alla prendre la place qu'avait occupée Bektout. Celui-ci, à son arrivée, trouva Melik-Aschraf qui était à cheval, et avait sous son front l'extrémité du manche de son fouet, sur lequel il appuyait sa tête; l'autre extrémité du fouet était fortement appliquée vis-à-vis de la selle. Il semblait, par suite d'une réflexion profonde, plongé dans l'extase (40). Ensuite, il se re-

استولى عليهم السهو كانه موكل بهم. La négligence s'empare d'eux, et devient, pour ainsi dire, inhérente à leur nature. Dans le *Humash* (Excerpta, ed. A. Schultens, pag. 494) : أنى ... موكل : كانه يرد على اهل الصواب موكل : Je suis voué à la bravoure. Et (man. f. 222 v°) : باقدام نفس. Comme s'il était voué à combattre les hommes raisonnables. Dans l'*Histoire des Seldjoukides* d'Imâd-eddîn-Isfahânî (man. de S. Germain, fol. 20 r°) : صارت نفسه لها موكة بالحجب : Son cœur était pour elle voué à l'amour. Ailleurs (fol. 76 r°) : قلب مريد الملك موكل بالانتقام : Le cœur de Mouwaïd-almulk était voué à la vengeance. Un vers cité par Soïoutî, dans son commentaire sur le *Mogâni* (manuscrit, fol. 122 r°), offre ces mots : ما وانى بالحرب العوان موكل باقدام نفس ما : أرد بقاها. Et moi, dans la guerre la plus acharnée, je me voue à exposer une vie, dont je ne desire pas la conservation.

(40) Le mot غيبة, absence, désigne une extase, une absence d'esprit. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'Imahâseu (man. 663, fol. 129 r°) : ندماء في غلة اليوم وغيبة سكرهم : Ses com-mensaux étaient dans l'apathie causée par leurs divertissements, dans l'absence d'esprit qui était le produit de leur ivresse. Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarrî (t. I, fol. 192 v°) : حال السكر : L'état d'ivresse et l'absence d'esprit. Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 713, pag. 282) : الغالب على الشيخ... الاستغراق والغيبة : L'état ordinaire du scheïkh était d'être absorbé dans des réflexions et dans l'extase. Dans le *Manhel-safî* d'Abou'Imahâseu (t. IV, man. 750, f. 123 v°) : كان له غيبة وحضور كالجنون : Il avait des moments d'absence et de présence d'esprit qui ressemblaient à de la folie. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Kadi-Schobbah (man. 643, fol. 202 v°) : كان يتحضر من الوقوع في الغيبة والجلوس عند سباعها ومتى استغيب بتحضرته قام من المجلس : Il évitait avec soin de tomber dans l'extase, en restant assis, pour écouter ce discours. Lorsqu'il entra dans cet état, en présence de cet homme, il se levait de la salle. On lit dans l'ouvrage intitulé *Awdrif-almadrif* (man. ar. 375, fol. 182 r°) : لا شيء : On lit dans l'ouvrage intitulé *Awdrif-almadrif* (man. ar. 375, fol. 182 r°) : لا شيء : On entend par le mot غيبة *gubah* une absence réelle des objets; et, dans ce sens, le résultat répond à ce que désigne le mot *send* (anéantissement). Le mot غيبة exprime une idée analogue. On lit dans les *Mille et une Nuits* (t. I, p. 244) : دخلت في الغيبة : Elle entra dans l'extase. Le verbe غاب من نفسه signifie avoir perdu l'esprit. On lit dans le *Roman d'Antar* (t. III, fol. 226 r°) : تسكرو حتى يغيب : Tu t'enivreras jusqu'à ce qu'il perde l'esprit. Dans la *Vie de Saladin* par Beha-eddîn (p. 276) : كان ذهنا غائبا : Il avait une absence d'esprit. Dans le *Awdrif-almadrif* (fol. 122 r°) : قلب غائب من قصد ما يقول : Un esprit distrait qui ne cherche pas ce que cet homme dit. Dans

tourna et dit à Bektout : « Pardieu! en regardant derrière moi, j'ai aperçu « Lâdjîn qui tenait à la main les armes et l'épée : Je me suis imaginé qu'il allait « m'en frapper; et, en fixant les yeux sur lui, je lui ai dit : « O Schoukair, remets « ces armes à Bektout, afin qu'il les porte; et toi va prendre sa place. » Bektout lui dit : « Je supplie, au nom de Dieu, le sultan, notre maître, de ne pas con- « cevoir une idée semblable. Lâdjîn est un personnage trop peu important, et « l'esprit trop faible, pour oser former un pareil projet, et, encore moins, l'exé- « cuter. Il est mamlouk du sultan, il a été celui de notre maître le sultan à qui « Dieu a donné la couronne du martyr. Il a été élevé dans le palais auguste. » Le prince lui répondit : « Je t'ai seulement fait connaître ce qui m'a passé dans « l'esprit, ce que je me suis imaginé. » Bektout dit, à cette occasion : « Je crai- « gnais pour Lâdjîn l'effet des idées que le sultan avait conçues, par rapport à lui. » Voulant lui donner un conseil salutaire, j'allai le trouver cette nuit-là même, et lui dis : « Évite le sultan; ne porte pas si souvent ses armes, et ne te « trouve pas seul avec lui; » en même temps je lui racontai ce qui s'était passé. Il fit un grand éclat de rire, et parut étonné. Je lui dis : « Il y aurait plutôt là « de quoi faire pleurer. » Il me répondit : « Si je ris, c'est de la sagacité du « prince. Au moment où il me regarda et me dit : « O *Schoukair* (Roussieu), » je « fus sur le point de tirer son épée, et de m'en servir pour le tuer. » Bektout ajoutait : « En entendant ces paroles, je restai profondément étonné. » Et ce qu'il y eut de surprenant, ce fut que la même blessure qui avait causé la mort d'Aschraf se retrouva précisément sur le corps de Lâdjîn, après son assassinat.

Souvent, durant son règne, ce prince, au moment où il allait commencer sa prière, se tenait debout, découvrait sa tête, et suppliait Dieu de prolonger sa vie, jusqu'à ce qu'il pût se mesurer avec Gazan. Puis il ajoutait : « Mais je crains que le terme de mes jours ne m'atteigne avant cette époque; » et sa prévision se réalisa. Dans sa jeunesse, il était adonné au vin (41); durant son séjour à

le *Solouk* de Makrizi (tom. II, man. 673, fol. 480 r^o) : *جلوه وهو غاييب* : « On l'emporta, et il avait l'esprit égaré. »

(41). Le verbe *أنهيك* qui se construit avec la préposition *في*, et plus rarement avec *على*, doit se rendre par être voué, être passionnément adonné à une chose quelconque. On lit dans l'*Histoire d'Atop* (man. 728, fol. 132 v^o) : *أنهيك في العاصي* : Il était profondément adonné à des actes coupables. Dans le *Madjidat* du nestorien Amrou (man. 82 p. 186) : *منهيكين في الفساد* : Votés au désordre. Dans une *Collection de canons de conciles* (man. ar. 128, f. 50 v^o) : *للزناة المنهيكين*

Damas, il buvait (42) avec les principaux habitants, et leur distribuait des présents au milieu de ses divertissements. Comme il se livrait au jeu avec excès, Schoudjaï dit à Melik-Mansour-Kelaoun : « Cet homme porte atteinte au respect » dû au sultan, par ses liaisons avec les hommes du commun de Damas, et sa « passion pour le vin. » Kelaouï lui adressa, par la bouche de l'émir Torontai, *naïb* de Damas, des réprimandes et des menaces. Il lui écrivit aussi sur le même sujet. Lâdjîn était, dans ses mouvements, d'une activité prodigieuse. Quelquefois, durant une partie de chasse, il s'absentait pendant un mois ou deux, accompagné de ses compagnons et de musiciens (43). Mais, lorsqu'il fut parvenu à

ذلك « Pour les hommes débauchés qui sont voués à ces désordres. » Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (t. II, fol. 22 v°) : « انهبك بن ابي عامر في صحبة غالب » Ben-Abi-Amer était « passionné pour la société de Galeb. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (manusc. 680, f. 72 v°) : « لانهبك في ضلاله وطلبه » Attendu qu'il était voué à l'erreur et à l'injustice. » Et ailleurs (chapitre *اخلاق مصر*) : « لانهبك في اللذات » A cause de son attachement passionné pour les plaisirs. » Dans les *Annales d'Abou'l-feda* (t. I, p. 462) : « منهك في الشرب » Livré à la boisson. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (m. 671, f. 129) : « كان كثير لانهبك في اللذات » Il était livré passionnément aux plaisirs. » Ailleurs (m. 666, f. 105 v°) : « انهبك في اللذات » Son goût effréné pour les plaisirs. » Dans le *Maured-allatdyf* du même écrivain (p. 107), ainsi que dans le *Manhel-séfi* de cet auteur (tom. II, f. 13 v°) : « كان منهك في اللذات » Il était adonné aux plaisirs. » Dans la *Biographie du XI^e siècle* (p. 99) : « كان منهك على مطالعة كتب العلم » Il était voué à la lecture des livres de science. » Dans les *Mille et une Nuits* (t. II, p. 42) : « كانت منهكة على عبادته » Elle était vouée à son service. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (t. II, f. 226) : « انهك في لذة العيش » Il était adonné aux plaisirs. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéheri (t. III, f. 98 v°) : « انهكوا على » Ils s'adonnèrent à venir fréquemment chez lui. » Dans le *Fakihat-alkhotafa* d'Ebn-Arabschah (p. 172) : « أنا في الجهل منهك » Je suis voué à l'ignorance. » Dans le même ouvrage, on trouve le mot *منهك* employé d'une manière absolue, et signifiant *passionné, fanatisé*. On y lit (p. 177) : « وقاه الله غدر المنهك » Que Dieu le préserve de la perfidie de l'homme passionné. » Plus loin (p. 222) : « كل منهك غالي » Tout homme passionné à l'excès. » Et enfin (pag. 230) : « مع عسكر المنهك » Avec ses troupes fanatisées. »

(42) Le verbe *شكر* à la III^e forme signifie *boire avec quelqu'un*. On lit dans l'*Histoire* d'Ebn-Khalikan (man. 730, fol. 7 r°) : « كان يعاقر المأمون الخمر » Il buvait du vin avec Mâmour. » Et plus loin (*ibid.* v°) : « لم يزل يعاقرها الخمر » Il ne cessa de boire du vin avec elle. »

(43) Le mot *ملهي* ou *ملهي* signifie *un instrument de musique*. Dans l'*Histoire* de notre auteur (t. I, p. 1126, 1128), les mots *ارباب الملاهي* expriment les *musiciens*. On l'emploie aussi avec la forme du pluriel. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 86 r°) : « ارباب الملاهي من الطبول والزمور » Les joueurs d'instruments de musique, tels que tambours, fifres. » Les mêmes mots se retrouvent dans une *Histoire d'Égypte* dont le manuscrit n'appartient (fol. 14 r°); dans l'*Histoire*

la souveraineté, il renonça absolument au jeu, et tint une conduite irréprochable, entièrement occupé de la justice, de l'équité, de dons, d'actes de bienfaisance. Il gagna l'affection des émirs, des soldats et du peuple; mais l'effet de ces bonnes qualités fut détruit par la mauvaise administration de Mankoutimour.

Lâdjî, après le meurtre de Melik-Aschraf, avait été obligé de se cacher, aussi bien que Kara-sonkor. Ce dernier avait eu un songe, par suite duquel il députa vers Lâdjî, pour l'inviter à se rendre auprès de lui; car chacun d'eux connaissait la retraite de l'autre. Lâdjî se fit porter, dans un coffre, à la maison de Kara-sonkor, qui était caché au Caire, dans la rue de Behâ-eddiu. Après qu'ils se furent entretenus ensemble, Kara-sonkor dit à Lâdjî : « O Schoukaïr, j'ai eu un songe que j'hésite à te raconter; car je crains qu'il n'excite en toi des idées d'ambition, qu'il ne change tes sentiments, et que tu ne me trompes. » Lâdjî lui ayant juré qu'il n'en ferait rien, Kara-sonkor lui dit : « Il me sem-
« blait, dans mon songe, que tu étais en marche, ayant devant toi des chevaux,
« dont les queues étaient liées, les crins tressés, et qui étaient couverts de *raka-*
« *bah* رقاب d'or, comme cela se pratique dans les marches des souverains; en-
« suite tu descendis de cheval, et tu t'assis sur un *menber* (une chaire) (44), étant
« revêtu de la robe d'honneur du khalifat. Tu m'appelas, me fis asseoir sur
« le troisième degré du *menber* et t'entretins un moment avec moi; après quoi,
« tu me repoussas du pied, et je tombai du haut du *menber*. A ce moment je

d'Ebn-kadi-Schobah (man. 643, fol. 229 v°) : « صرحت تلك الشخص بانواع الملاهي » Cosindi-
vidus jouèrent différents genres d'instruments. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 261) : « امر بإبطال صهان الملاهي » Il ordonna de supprimer la ferme des instruments de musique.

Le mot *مله* désigne un baladin qui fait métier de divertir la multitude. Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, fol. 129 v°) : « نفى الملهين وأهل الشر » Il chassa les baladins et les hommes pervers. » Ailleurs (man. 797, fol. 408 r°) : « حشرت المخبين والمهين » Les musiciens et les baladins étaient présents. » Au féminin le mot *ملهية* désigne une danseuse. Dans un vers cité par Ebn-Khalikan (man. 730, fol. 38 r°) : « بكت الملهيات حزنا مليه » Les danseuses pleurèrent, par suite des regrets qu'il leur inspirait. » Dans la *Vie* du sultan Bibars (man. 803, f. 143 r°) : « ... الفاعات مشعونة بالملهيات » Les chambres étaient remplies de danseuses. » Dans un vers cité par Imad-eddin-Isfahani, dans l'*Anthologie* appelée *Kharidah* (m. 1374, f. 137 v°) : « لام العوازل مغرباً في حب » Les hommes sévères blâmèrent un homme livré passionnément à l'amour d'une danseuse ou d'une musicienne. »

(44) Je crois devoir lire *جسر* au lieu de *جسر*, un pont, que présente le manuscrit.

« m'éveillai. Ce songe me présage que je me trouverai quelque temps près de ta
 525 « personne, et que tu me précipiteras de ma place. Pardieu, ô Schioulkair, je suis un
 « homme né pour le malheur. Je t'ai fait prêter un serment, et j'ignore si tu es sin-
 « cère, ou si tu ne fais que rire. » Les choses se passèrent comme on l'avait prévu.
 Lâdjîn, à son avènement au trône, décerna pour un peu de temps à Kara-sonkor
 la dignité de *naïb* (vice-roi); ensuite, arrivèrent les événements rapportés plus
 haut, et l'emprisonnement de Kara-sonkor. Celui-ci, à de courts intervalles, dé-
 putait vers Lâdjîn, et lui faisait dire : « O mon frère, en récompense de ce que
 « je t'ai annoncé les desseins que Dieu avait sur toi, rends-moi la liberté, et exile-
 « moi où tu voudras. » Le sultan se mettait à sourire, et répondait au messager :
 « Salue l'émir, et dis-lui de ma part : S'il plaît à Dieu, la chose aura lieu bientôt. »
 Cependant Lâdjîn eut un songe; il lui semblait qu'il se trouvait près de la porte
 de Koullah باب القلعة, qui dépend de la citadelle : il était assis dans le poste du
naïb, et ce dernier se tenait debout devant lui, les reins entourés d'une cein-
 ture. Au moment où il se leva de sa place, lorsqu'il eut monté quelques mar-
 ches, il rencontra un homme, c'est-à-dire Kurdji, qui le perça d'un coup de
 lance; en sorte que son corps ne présentait plus qu'un monceau de cendres. Le
 prince manda Ala-eddin-ben-Alansari, l'interprète des songes, et lui raconta sa
 vision. L'interprète lui dit : « Ce songe indique que le sultan recevra la cou-
 « ronne du martyr de la main de Kurdji. » Lâdjîn répondit : « C'est de
 « Dieu que j'attends mon secours. » Puis, recommandant à cet homme
 de garder sur le fait un profond silence, il le congédia, après lui avoir donné
 cinquante pièces d'or. L'interprète se rendit auprès de l'émir Mankoutimour,
 dont il était attendu. Interrogé par lui sur ce qui concernait le songe du sul-
 tan, il refusa de s'expliquer et dit : « Il s'agit d'une chose qui a trait aux femmes
 « du prince. » Mankoutimour lui dit : « Et moi aussi j'ai eu un songe. Il me
 « sembla que je sortais de faire ma cour au sultan, et que je retournais vers la
 « maison du *naïb*. Arrivé dans le vestibule, j'aperçus une colonne de marbre,
 « surmontée d'un chapiteau قاعدته. Tirant mon épée, j'en frappai la tête de la
 « colonne, et la renversai. Il sortit de la colonne une grande quantité de sang,
 « qui remplit tout le vestibule. » A ces mots, l'interprète tomba en syncope, et
 dit : « La vue du sang a interrompu le songe. » Il n'en dit pas davantage, dans
 la crainte d'exciter le courroux de Mankoutimour. Il se retira, s'étonnant lui-
 même de la conformité que présentait l'interprétation des deux songes. Onze

jours après, un eunuque entra chez Ala-eddin, et lui présenta une lettre, qui portait qu'une des épouses du sultan, savoir, la fille de Melik-Dâher, avait eu le songe suivant : « Le sultan était assis, lorsqu'un oiseau semblable à un aigle s'abattit sur lui, lui enleva la cuisse gauche, et s'envola vers le haut du palais; puis, un corbeau plana au-dessus de l'édifice, en criant à trois reprises : « Kur-dji. » L'interprète dit : « Voilà un songe dont je ne pourrai offrir l'explication avant trois vendredis. » Il voulait par cette réponse mettre sa vie à couvert. Le second vendredi qui suivit ce songe, Lâdjîn fut assassiné par la main de Kurdji. L'émir Alem-eddin-Sandjar, le *dawadiri*, envoya chercher Ebn-Alansari, et lui demanda l'interprétation du songe de Lâdjîn; car il avait été présent au récit que ce prince avait fait de son rêve, puis, il s'était levé, pour ne pas entendre l'explication. Ebn-Alansari lui rapporta ce qu'il avait dit; après quoi, il lui raconta le songe de Mankoutimour et celui de l'épouse de Lâdjîn. L'émir lui dit alors : « Dès que tu fus parti, le sultan me manda, et me rapporta ce qu'il t'avait dit; » puis, il ajouta : « Sais-tu quel est l'homme qui m'a percé d'un coup de lance? » Je lui répondis que je n'en savais rien; alors il me montra Kurdji. Il me fit appeler de nouveau, au bout de quelques jours, et me dit qu'il avait communiqué à Mankoutimour les craintes que lui inspirait Kurdji. Mankoutimour lui répondit : « Je suis certain que vous allez négliger le soin de vos affaires, jusqu'à ce que vos ennemis vous égorgent, ainsi que moi, et fassent mourir vos Mamlouks en prison. Le seul moyen de prévenir ce malheur est de tuer cet homme, je veux dire Kurdji. » Il jura que toutes les fois qu'il verrait Kurdji, il serait tenté de le frapper de son épée. Il se retira bien décidé à réaliser ce projet; mais Dieu s'interposa entre eux deux et Kurdji, jusqu'à ce qu'il exécuta par la main de cet homme l'arrêt de mort qu'il avait prononcé contre l'un et l'autre.

Le sultan était convenu avec Mankoutimour de faire arrêter Kurdji, Tagdji et Schawerschi, avec plusieurs autres émirs, le lundi, au moment où on allait faire sa cour au prince. Mankoutimour communiqua ce projet à ses affidés. Cependant, le sultan se livrait à de longues réflexions, et flottait incertain relativement au plan qu'il avait concerté avec Mankoutimour; tantôt, il voulait mettre la chose à exécution; tantôt, il voulait différer jusqu'à ce qu'il reçût des nouvelles concernant les émirs envoyés contre l'ennemi, et qu'il sût s'ils avaient été arrêtés ou non. Le matin, il manda l'émir Seif-eddin-Selar, *émir*

medjits, et le députa vers Mankoutimour, pour lui recommander de ne rien faire de ce qu'il avait concerté avec le sultan, jusqu'à ce qu'il reçût de nouvelles instructions, attendu qu'il s'était présenté au prince une idée nouvelle, qui l'engageait à différer. Selar, ayant rempli son message, Mankoutimour supposa que le sultan avait communiqué à cet émir le fond de l'affaire; il commença à blâmer le sultan de ce qu'il ajournait ainsi l'exécution d'un plan arrêté entre eux. Il exposa à Selar l'état des choses, et ne lui dissimula rien. Bientôt sa colère se calma. L'envoyé rapporta au sultan que Mankoutimour lui obéirait ponctuellement; il ne dit rien au prince des révélations que l'émir lui avait faites, mais il alla immédiatement trouver Kurdji, Tagdji et leurs adhérents, et leur exposa tout ce qui se tramait contre eux : aussitôt ils se préparèrent à la guerre, et les choses se passèrent ainsi que je l'ai rapporté.

Par un hasard singulier, la nuit où devait avoir lieu le meurtre de Lâdjîn, il parut dans le ciel une comète, dont la queue semblait toucher la terre. Le sultan, ayant aperçu cette étoile, resta stupéfait, et une altération manifeste se peignit sur son visage. Il dit au *kadi-alkodas* Hosâm-eddin, qui se trouvait auprès de lui : « Voyez-vous ce qu'annonce cette étoile ? » Le kadi répondit : « Elle ne présage que du bonheur. » Le sultan se tut un moment, puis il reprit en ces termes : « O kadi, le *hadith* qui porte que tout homme qui a tué sera tué, est parfaitement vrai. » En disant ces mots il parut profondément affecté. Hosâm-eddin entreprit de le calmer et de dissiper son chagrin. Lâdjîn lui dit : « Nous appartenons à Dieu, et nous reviendrons à lui. » Il répéta ces mots à plusieurs reprises; et ce fut dans cette même séauce qu'il périt assassiné.

Le hasard voulut aussi que, cette nuit-là, un des *silahdars* lui présenta une épée, qu'il avait tirée du trésor. Le prince examina cette arme, et en fut charmé. Kurdji s'étant mis à en vanter la beauté, le sultan lui dit : « Il me semble que tu voudrais obtenir cette épée, » Kurdji répondit : « Par Dieu, cela est 527 « vrai, Monseigneur. » Lâdjîn repartit : « Elle ne te convient pas. » Puis se tournant vers Nougai, il lui donna l'arme, et lui dit : « Prends-la, afin de t'en servir pour tuer ton ennemi. » Or ce fut précisément lui dont la main, un moment après, porta le premier coup à Lâdjîn.

Ce prince fut enterré sous un *tourbéh* (tombeau), dans le cimetière de Karafah, à côté du tombeau de Melik-Adel-Ketboga. Les fils de ce dernier se rendaient à la sépulture de Lâdjîn, la frappaient de leurs sandales, et lançaient

contre le mort des paroles insultantes. Ils continuèrent ainsi durant quelque temps, cherchant par là à satisfaire leur vengeance.

Lâdjû était plein de respect pour la justice légale, *الشرع*, pour ses ministres, et en faisait exécuter les arrêts. Les biens des orphelins étaient restés jusqu'alors entre les mains des émirs. Il leur en ôta la gestion, et fit déposer ces fonds dans une caisse nouvelle *مودع*, qu'il institua à cet effet. Suivant un rescrit émané de ce prince, si un homme venait à mourir, laissant des héritiers en bas âge, la succession était portée au *dépôt de la justice*, *مودع الحكم* (45), dont l'administra-

(45) Le mot *مودع* désignait une caisse où l'on déposait les fonds assignés à telle ou telle destination. Ce terme, employé seul ou avec l'addition du mot *الحكم* (l'autorité judiciaire), indiquait une caisse placée sous la surveillance du *kadi*, et dans laquelle on tenait en réserve les biens appartenant aux orphelins et aux personnes absentes. C'est ce qu'atteste Makrizi, lorsqu'il dit, dans sa *Description de l'Égypte*, en parlant de l'édifice appelé *Khan-Mesour* *مسرور خان* (manuscrit, 682, fol. 330 v°): *كان فيه مودع الحكم الذي كان فيه أموال اليتامى والغائب* : La caisse placée la caisse de l'autorité judiciaire, qui renfermait les biens des orphelins et des absents. Dans le même ouvrage (fol. 99 v°) : *أخذوا من المودع الفارسي خمسة دينار*. Ils enlevèrent de la caisse quinze cents dinars. Plus loin (fol. 285 v°) : *مال اليتام الذي كان بهودع الحكم*. Les biens des orphelins, que renfermait la caisse de l'autorité judiciaire. Et enfin (t. II, man. 798, f. 255 r°) : *أمر بجمع مال الاحياء من المودع الى بيت المال*. Il ordonna de transporter de la caisse de dépôt au trésor les fonds appartenant aux fondations pieuses. Dans le *Solouk* du même historien (tom. II, m. 673, f. 101 r°) : *طلبوا امين الحكم وارادوا منه ان يقرضهم من مال اليتام مائتي ألف دينار*. Ils mandèrent l'*amin* (le trésorier) de l'autorité judiciaire, et le prièrent de leur prêter, sur les fonds des orphelins, la somme de deux cent mille dinars. Or, le mo-
-*naçani*, en cas de refus, de piller la caisse. Plus loin (f. 120 v°) : *ان يتخذ لايتام الخيرية*. Pour qu'il établit, en faveur des orphelins de la secte d'Abou-Hanifah, une caisse dans laquelle seraient déposés leurs biens. Ailleurs (f. 134 v°) : *تترك ما خلف بهودع*. Les biens laissés par lui furent placés dans la caisse de l'autorité judiciaire; - et (f. 199 v°) : *ختم على مودع اليتام*. Il mit le sceille sur les caisses des orphelins. Des expressions analogues se retrouvent dans l'*Histoire d'Égypte* de Mohammed-ben-Moïassar (m. 802 A, fol. 55 v°). Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ahmed-Askalâni, autrement Ebn-Hadjar (t. I, m. ar. 656, f. 27 v°) : *ما سعى*. Les efforts qu'il fit pour établir une caisse destinée aux Hanefites. Ailleurs (fol. 55 r°) : *لم يجد في المودع الحكمي شيئا*. Il ne trouva rien dans la caisse de l'autorité judiciaire. Plus bas (fol. 109 r°) : *ختم على مودعي الحكم*. Il mit le sceille sur les deux caisses de l'autorité judiciaire; - et (*ibid.*) : *مال المودع*. Les fonds de la caisse. Ailleurs (f. 242 v°) : *كان يبيد*. Il avait l'intendance de la caisse de l'autorité judiciaire. Ailleurs (t. II, m. 657, f. 227 v°) : *العامل بهودع الحكم بالقاهرة*. L'intendant de la caisse de l'autorité judiciaire au Caire.

tion (46) était confiée au *kadi-alkodāt* des schaféïs. Si le mort avait établi un exécuteur testamentaire *وصى* (47), le kadi lui adjoignait des *adl* مدول (48) délégués par lui.

Dans l'*Histoire d'Ebn-kadi-Schahbah* (m. 687, f. 107 v°) : *رسم السلطان برّ دراحم الايتام التي كان اقربها من المودعين بصروا الشام في السنة التالية من مودع القاهرة خبسية الف وخمسين الف درهم*. Le sultan ordonna de restituer, sur les fonds de la caisse du Caire, l'argent appartenant aux orphelins, qu'il avait emprunté, l'année précédente, aux caisses d'Égypte et de Syrie, et qui formait une somme de un million cinq cent mille dirhems. Dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* de Sakhāwī (m. 690, fol. 54 v°) : *اجتهد في ضبط المودع الحكيمى* : Il prit les plus grands soins pour mettre en ordre la caisse de l'autorité judiciaire. Dans une autre *Histoire des kadis d'Égypte* (man., fol. 7 r°) : *لم يجتهد في المودع الحكيمى مالا* : Il ne trouva pas d'argent dans la caisse de l'autorité judiciaire. Plus bas (f. 40 r°) : *كان العبرى* : Ce fut lui qui, le premier, affecta un local particulier pour la caisse de l'autorité judiciaire; et (f. 64 r°) : *كان العبرى* : Onari fut le premier qui établit, pour les biens des orphelins, un coffre dans lequel ils étaient déposés. On y plaçait également les fonds appartenant à ceux qui n'avaient pas d'héritiers; c'était là la caisse des kadis de l'Égypte. Dans l'*Histoire d'Ebn-Khaldoṇn* (t. VII, f. 237 v°) : *نزع الى* : Le chef du bureau des contributions remit au sultan les fonds de ce genre qui étaient déposés dans la caisse. Plus bas (f. 238 v°) : *سرح الحاجب الى اخراجها من المودع بدار ملكهم* : Il envoya le *hadjib* pour enlever (les fonds et les étoffes) qui étaient en dépôt dans la caisse de leur capitale. Ailleurs (f. 267 r°) : *اخذوا من مودع* : Ils entrèrent dans la caisse; et enfin (t. VIII, fol. 415 v°) : *القاضي ما كان فيه من مال* : Ils enlevèrent de la caisse du kadi les fonds qui s'y trouvaient déposés. Dans l'ouvrage biographique (العقد) de Taki-eddin-Fāsi (t. II, fol. 40 r°) : *بالمودع الحكيمى* : Les bourses qui étaient placées dans la caisse de l'autorité judiciaire.

(46) Le verbe *حدث* à la 1^{re} forme signifie avoir l'inspection, l'autorité, la juridiction sur une chose. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. II, man. 798, f. 341 r°) : *الدويان المفرد* : Le *divan moufred* (unique) qui est soumis à la juridiction de l'ostadār. Ailleurs (t. III, man. 673 C, f. 20) : *السلطان يتحدث في جميع الامر الخاص* : L'inspecteur du domaine privé avait la juridiction sur tous les biens qui appartenaient en propre au sultan. Tout le domaine privé était soumis à son inspection. Dans l'*Histoire d'Égypte* de Bede-eddin-Ajūtābī (man. 684, f. 20 r°) : *السلطان الملك* : Le sultan Melik-Dāhēr l'avait désigné pour administrer l'empire, comme délégué de son fils. Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit, fol. 67 r°) : *تحدث في امور الدولة ولا تمتدحت* : Il avait la juridiction sur toutes les affaires du royaume. Ailleurs (fol. 116 r°) : *بقي البلد لا فيه متولى ولا تمتدحت* : La ville demeura sans gouverneur et sans administrateur. Plus bas (fol. 196 v°) : *يتحدث في الدولة هو والنظار* : Il administrait l'em-

Ladjin fit restituer un grand nombre de propriétés qui avaient été enlevées sans raison à leurs possesseurs légitimes. Tel était un bourg nommé *Damir*,

« pire, lui et les inspecteurs. » Dans le *Maured-allatfet* d'Abou'lmahâsen (p. 90) صار المتحدث « C'était lui qui administrait le royaume. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Ajâs (t. II, fol. 259) : جعل له التحدث على الشام. Il lui confia la juridiction sur toute la Syrie. « Plus bas (f. 363) : قررة في التحدث على جهات الشرقية. » Et enfin (f. 313) : أنه متحدث في ديوان الوزارة. « C'était lui qui avait la surintendance du *divan* du vizir. » Le mot *متحدث* signifie *autorité, juridiction*. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, f. 194 v^o) : كل منهم حديث : Chacun d'eux avait une juridiction restreinte. « Plus bas (f. 195 r^o) : موضعها الحديث : Les fonctions de cette charge consistaient dans l'inspection sur les diverses écuries. » Dans le *Medâh-alabnâ* (man. 583, f. 179 v^o) تام : له حديث مطلق وتصرف تام : Il avait une juridiction absolue et une autorité complète. « Plus bas (fol. 180 v^o) : حديثه مقيد لا مطلق : Sa juridiction était restreinte et non absolue ; » et (f. 181 v^o) : له الحديث في انواع الاسطبلات : Il avait la juridiction sur les différents genres d'écuries. »

Le mot *متحدث* signifie quelquefois une *négociation, une conférence*. On lit dans la *Vie de Saladin* par Beha eddin (p. 226) : انقطع الحديث : La négociation fut rompue. « Dans l'*Histoire d'Atsep* (man. ar. 728, f. 150 r^o) : كان المتوسط حديث بغدوين مع ثيرتاش الامير ابو العساكر : C'était l'émir Abou'laskar qui servait d'intermédiaire pour la négociation entamée entre Bagdoun (Bau-doun) et Timurtasch. » On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 140, p. 436) : أنا مالي معك حديث : Je n'ai aucune affaire avec toi. »

(47) Le mot *وصي* désigne un *exécuteur testamentaire* : celui qui a été chargé de réaliser les intentions d'un mourant. C'est en ce sens que chez les Schiites Ali-ben-Abi-Taleb était désigné par le surnom de *الوصي*, comme ayant été chargé d'exécuter les volontés du *Prophète* (Ebn-Khalkoun, t. IV, f. 1 v^o). On lit, dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmahâsen, en parlant d'un descendant d'Ali (m. ar. 671, f. 38 r^o) : ولد خير الوصيين : Le fils du meilleur des exécuteurs testamentaires. « Un vers du *Yétimah* (n. 1372, f. 133 v^o) offre ces mots : ألا الوصي امير المؤمنين على : Si ce n'est l'exécuteur testamentaire (du *Prophète*), le prince des Croyants, Ali. » Dans les poésies de Bobtouri (man. 1322, fol. 346 r^o) : نصرت الوصيا على اليتامى : J'ai aidé ceux qui avaient été chargés du soin des orphelins. « Le mot *وصي* est expliqué par Meïdani (*Proverbes*, 3850) : من تكل اليه : Celui à qui vous déléguez le soin de conduire vos affaires après votre mort. » On lit dans la *Morouf* de Masoudi (tom. I, fol. 12 v^o) : ولد Seth وصيًا على ولده : Seth avait été chargé de veiller sur ses enfants. « Dans le *Solouk* de Makriel (t. I, p. 610) : كل من اجل الاخرو وصيًا : Chacun de nous désigna l'autre comme chargé de ses enfants après sa mort. » Dans l'*Histoire des hadis d'Égypte* (fol. 84 v^o) : ميرة وصيًا على ولده : Il le nomma son exécuteur testamentaire auprès de ses enfants. « Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ahmed-Askalâni (t. II, man. 657, f. 46 r^o) : جعل الطاهر احد اوصيائه : Dâher le choisit pour un de ses exécuteurs testamentaires. » Dans la *Vie de Bibars* de Nowaïri (fol. 49 v^o) : جعل وصيًا على اولاده من بعده : Il le

sous le règne de Melik-Mansour-Kelaoun. Les habitants de *Balkas-alaschraf* furent déchargés par lui de taxes injustes مظالم, qui se montaient annuellement

(48) Le mot *adl* عدل, qui fait au pluriel *adoul* عدول, et que, dans l'arabe moderne, on prononce souvent, à l'imitation des Turcs, *adoul*, s'emploie quelquefois, chez les auteurs un peu anciens, dans le sens d'arbitre, négociateur. On lit dans la *Chronique de Tabari* (t. II, p. 178) : « كانت عدلا بين الناس » Elle était arbitre entre les hommes. » Dans l'ouvrage intitulé *Kitab-al-ikhtisaf* (man. ar. 653, fol. 34 v°) : « اختلفت الناس بالمداين عدلا بينهم » Bouran, lorsqu'elle voyait la division régner parmi les habitants de Madain, s'en tremblait au milieu d'eux, comme arbitre, jusqu'à ce qu'ils se reconciliasent. » Plus loin (*ibid.*) : « العدل بوران عدلا » Bouran était arbitre ; » et (*ibid.*) : « صاحب الحرب رستم » Rûstém était l'arbitre et Rostem le général. »

Le mot *adl* عدل signifie égal, équivalent, émué. Au rapport du *Kitab-al-agal* (t. I, fol. 23 r°). Abd-allah-ben-Abi-Rebiâh avait reçu chez les Koraischs, le surnom d'*adl* : « قريشا كانت له قريشا كان له القابلة من اموالها سنة ويكسوها حوس ماله سنة فارادوا. بذلك انه » Attendu que les Koraischs, durant le temps d'ignorance, revêtaient, une année, la labah tout entière ; et Abd-allah la revêtait une autre année : ils voulaient indiquer, par ce surnom, que cet homme, à lui seul, pouvait lutter contre eux tous. »

Le mot *adl*, aujourd'hui, désigne un notaire. M. Estève (*Mémoire sur les Finances de l'Égypte*, p. 13), s'exprime ainsi : « Le *schethed* reçoit l'épithète de *adl* ou juste pour caractériser la probité » qui doit présider à ses fonctions. » Hoesl (*Nachrichten von Marokko und Fes*, p. 245) dit : « Les contrats doivent être passés en présence de deux hommes qui servent de témoins... et ces deux témoins doivent être *adl*. » Si l'on vend un nègre, un cheval, une maison, ou un autre objet, on acte, sur ce sujet, doit être dressé par deux *adl*. » Feu M. Michaud (*Correspondance d'Orient*, tom. VII, p. 52) dit : « que le *chancé* joint quelquefois à son nom celui de *adl*, c'est-à-dire juste. » Dans le *Tableau des établissements français de l'Algérie* (A. 1840, p. 357), on lit : « Les *adoul* sont les assesseurs du kadi. » Dans l'ouvrage intitulé *Adab-al-kadî* (man. de S. Gerin. 135, fol. 27 r°),

le mot *adl* est expliqué par *شاهد schethed*. On lit dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* (fol. 35 v°) : « صار من عدول القاضي » Il était du nombre des *adl* du kadi. » Dans l'*Histoire d'Alep* (t. I, fol. 186 r°) : « كان عدلا على خزان نور الدين » C'était un *adl* attaché au trésor de Nur-ed-din. » Le mot *adl* designe la charge d'*adl* (notaire). On lit dans la *Vie de Elbara* par Nowairi (f. 35 v°) : « كان عدلا على خزان نور الدين » C'était un *adl* attaché au trésor de Nur-ed-din. » Lorsque l'on fut promu un rang de kadi, il se montra sévère à l'égard des *adl*. Il écrivait des cédules, pour ôter à plusieurs d'entre eux le rang d'*adl*. Ailleurs (fol. 96 r°) : « حلف اهل كل حارة بضمير » Les habitants de chaque rue prêtèrent serment en présence de deux *adl*. » Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (tom. I, man. 704, fol. 292 v°) : « صار من العدالة » Il était du nombre des *adl* les plus distingués dans leur profession. » Dans la *Biographie* du XI^e siècle (pag. 486) : « أحد عدول محكمة باب الشريعة » L'un des *adl* du *mahkemeh* (tribunal) de la porte de Schariab. » Dans l'*Histoire* d'Elm-kadi-Schahbah (man. 687, fol. 219 r°) : « كان من اعيان العدول تحت الساعات يشهد على الحكم » Il était un des principaux *adl*, qui résidaient sous

à une somme de trente mille dirhems. Il dédommagea ceux à qui la propriété de ce lieu avait été assignée *مقرى مطلقا*. Il restitua aux fakirs le *wakf* de Kara-

• l'horloge. Il rendait témoignage devant les juges. • Dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* (fol. 35 v°) : « صار من عدول القاضي • Il devint un des *adl* du kadi. » Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 713, p. 285) : « كان من الفقهاء والعدول • C'était un des *fakih* et des *adl*. » Ailleurs (pag. 337) : « كان من العدول بالقدس الشريف • Il était, à Jérusalem, un des *adl* et des étudiants dans les sciences. » Dans le *Sohak* de Makrizi (t. II, man. 673, fol. 93 r°) : « لم يقدروا العدول على كتابة • Les *adl* ne purent écrire la formule d'hommage. » Dans les *Opuscules* de Soiouti (man. de S. Germ. 152, fol. 263 r°) : « من لم يره وشهد به عدلان • Celui qui ne l'a pas vu, mais qui a pour lui le témoignage de deux *adl*. » Abou'lma'hssen dans le *Maured-attanset* (p. 53) parle d'un acte qui avait été certifié devant le juge, par quarante *adl*. • Plus bas (p. 62) il fait mention des kadis et des *adl* النضاة والعدول. Dans l'*Histoire* de Nowairi (26^e partie, man. de Leyde, fol. 175 r°) : « كانت ادخل في العدالة • Tel était l'usage adopté, pour la rédaction, chez les *adl*. » Dans le *Traité sur la religion chrétienne* d'Abou'lharakât (man. ar. 84, fol. 38 r°) : « إقامة النضاة والعدول • L'établissement des kadis et des *adl*. » Dans la *Vie des kadis d'Égypte* (fol. 90 r°) : « كان من ادخل في العدالة • Il était un nombre des principaux d'entre les *fakih* et les *adl*. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. I, man. 797, fol. 334 v°) : « الكتاب العدول • Les écrivains, les *adl*. » Ailleurs (man. 682, fol. 385 v°) : « من شرط هذا المستوفى ان يكون عدلا • Ce *mousta'fi* devait nécessairement être un *adl*. » Dans le *Fakihat-alkholafat* (page 219) : « كونكم عدولا شهدا • Si vous êtes *adl* et *schkhd* (témoins). » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, pag. 426) : « لان اشهد لم يكونوا عدولا • Attendu que les *schkhd* n'étaient pas *adl*. » Ebn-Khaldoun (*Prolegomènes*, fol. 82 r°), offre sur la charge nommée *adalah* عدالة des renseignements que je transcrirai ailleurs. Ebn-Assal, dans son *Traité sur la religion chrétienne* (manusc. arabe 80, fol. 247 v°), donne des détails sur ce qui concerne le mot *عدل*. Plus bas (fol. 248 r°), on lit : « ليقضه من العدالة والشهادة • Qu'il le destitue des fonctions d'*adl* et de *schkhd*. » Dans la *Notice des leuteurs de Dhrheli* (man. 742, fol. 232 r°) : « احده عدول النضاة • Un des *adl* des kadis. » Ailleurs (fol. 209 v°) : « كان من كبار عدول • On lui offrit le rang d'*adl*, mais il le refusa. » Ailleurs (fol. 218 v°) : « كان من كبار عدول • Il était un des principaux *adl* de la place. » Dans les *Mille et une Nuits* (tom. I, page 522) : « كان عدلان يشهدان على الدماء والجراحات • Il se trouvait deux *adl* qui portaient témoignage pour ce qui concernait le sang et les blessures. » Dans la *Vie de Saladin* de Beha-eddin (p. 249) : « عدل الخزائن • L'*adl* du trésor. » Dans l'*Ouvrage* de Kodouri (de mon manuscrit, fol. 77 r°) : « كانوا او غير عدول • Qu'ils fussent *adl* ou non. »

Le verbe *عَدَلَ*, à la II^e forme, signifie donner le rang d'*adl*. On lit dans la *Vie des kadis d'Égypte* (man. fol. 53 v°) : « كان من جهة من عدله ابن وليد في ولاياته الثلاث اربعين شاعدا • Il était du nombre des quarante-trois *schkhd* qu'Ebn-Wâlid, à l'époque de son gouvernement, avait promus au rang d'*adl*. » Plus bas (f. 78 r°) : « سأل ان يكلم القاضي في تعديله • Il le pria de parler au kadi, pour obtenir de lui le rang d'*adl*. » Ailleurs (fol. 22 v°) : « لم يتفق انه عدل من الشهود احد • Il

kousch, qui avait été donné, comme *ikta*, depuis soixante ans. Le *kadi* des schiafais reprit cette propriété, qui rapportait chaque année dix mille dirhems; et ceux à qui elle avait été assignée, reçurent autre chose en échange. La maison *Kotbiah* الدار الطبية fut rendue à ceux qui en avaient été mis en possession,

• n'eut pas occasion d'élever un seul *schdhet* au rang d'*adl*. • Ailleurs (fol. 20 v°) : الذي عدلكم • Celui qui vous a promus au rang d'*adl* est le même qui vous a destitués. • Plus bas (fol. 41 v°) : عدل جماعة من الاشراق • Il promut au rang d'*adl* plusieurs d'entre les schérifs. • Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-nahâsen (m. 663, f. 101 r°) : حوانيت التعديل • Les boutiques • où se tenaient les *adl*. • Dans l'*Histoire* de Nowairi (26^e partie, m. de Leyde, fol. 175 rect.) : جلس • الشيخ نجماع مصر لتعديل من يهد بعدالة منهم • Le *schéikh* prit séance dans la grande mosquée • de Fostat, afin de conférer le rang d'*adl* à ceux dont le mérite était attesté. • Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. I, ma. 797, fol. 318 rect.) : هومن الشهود المعدلين وثارة يكون • Il est du nombre des *schdhet* promus au rang d'*adl*. Tantôt il fait partie • des schérifs les plus distingués. • Ailleurs (fol. 382 r°) : اعوان المعدلين • Les principaux d'entre • ceux qui étaient promus au rang d'*adl*. • Dans le *Traité sur la religion* d'Abou'lbarakât (man. 84, fol. 20 r°) : في الشهود المعدلين • Parmi les *schdhet* promus au rang d'*adl*. • Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, man. 140, pag. 85) : ان شابا من الشهود المعدلين بمصر الذين • يعصرون • Un jeune homme, du nombre des *schdhet* promus au rang • d'*adl*, dans la ville de Fostat, et qui assistaient aux séances du *kadi*. • Plus bas (pag. 146) : من • جملة الشهود المعدلين بمصر • Du nombre des *schdhet* promus au rang d'*adl*, dans la ville de • Fostat. • Dans l'*Histoire* d'Elon-Khalikan (m. 730, f. 281 r°) : مجالس القضاة والحكام والمعدلين • Les séances des *kadis*, des juges et de ceux qui étaient promus au rang d'*adl*. • Dans l'*Histoire* du prétendu Hasan-ben-Ibrahim (fol. 8 r°) : كان احد المعدلين ببغداد • Il était nn de ceux qui • avaient été promus au rang d'*adl* à Bagdad. • Dans la *Chronique* de Dhrébi (man. arab. 646, f. 154 v°) : وعذل جماعة • Il siégea comme *kadi*... et conféra à plusieurs le rang • d'*adl*. • Plus bas (ibid.) : تأخر عنه من كبار العدول فعذل خلفا في عدتهم • Plusieurs des principaux • *adl* tardèrent à se rendre auprès de lui. Il introduisit dans leurs rangs plusieurs personnes avec • le titre d'*adl*. • Dans le *Traité de l'arbalète* (man. nr. 1579, f. 80 v°) : لكي يصير حامدا عدلا • Afin qu'il fût un *schdhet* promu au rang d'*adl*. • Dans l'ouvrage intitulé *Nadu-aldjouman* (man. ar. 741, f. 41 v°) : رجل قد عدله المبارك • Un homme que Monhârak avait promu au rang d'*adl*, • avec le titre d'*adl*. • Ailleurs (fol. 324 v°) : اخذ في تكثير الشهود وتعديل من لا يليق • Il com- • mence à multiplier le nombre des *schdhet*, et à conférer le titre d'*adl* à des hommes qui n'eo • étaient pas dignes.

Le verbe *عدّل*, à la V^e forme, signifie *remplir les fonctions* d'*adl*. On lit dans le *Traité biographique* (العقد السمين) de Taki-eddin-Fâsi (t. I, f. 86 v°) : تعدل بالقاهرة وجلس للشهادة • Il rem- • plit au Caire les fonctions d'*adl*, et siégea comme *schdhet*.

depuis le départ de Melik-Kâmel. Elle se trouvait, depuis environ soixante années, dans la possession d'un des commandants de la *halkah* et de ses héritiers. De nombreux *ikta*, qui étaient dans les mains des émirs, furent rendus à leurs vrais propriétaires. Les soldats, en Égypte, renonçaient à leur *ikta*, parce que les impôts ne leur produisaient pas un grand bénéfice. Le terrain passait sous la juridiction  d'un émir, et devenait le refuge des malfaiteurs et des brigands.

Lâdjîn était brave, surpassant tous ses rivaux dans tout ce qui avait trait aux exercices militaires. Il montrait une extrême bonne foi envers les personnes de sa connaissance et ses serviteurs. Il défendit de porter des turbans  de brocart d'or, et des bordures de la même étoffe, ainsi que des vêtements d'or. Il réprimait avec une sévérité implacable tous les actes illicites ; et plusieurs fils d'émirs ayant été surpris à boire du vin, reçurent la bastonnade. Ce prince jeûnait durant les mois de Redjeb et de Schaban. Il se levait la nuit, et faisait des aumônes continuelles. Il joignait à ces qualités un caractère plein de douceur.

Détails sur la manière dont les émirs conduisirent les affaires de l'empire après la mort de Melik-Mansour-Lâdjîn.

528 Après l'assassinat de Melik-Mansour-Lâdjîn et de son *naïb* l'émir Mankoutimour, les émirs qui se trouvaient présents dans la citadelle, savoir : Izz-eddin-Aïbek, le *khazindâr* (trésorier) Mansouri ; Rukn-eddin-Bibars, le *djâschenkir* ; Seïf-eddin-Selar, l'*ostadâr* ; Hosâm-eddin-Lâdjîn-Roumi, l'*ostadâr*, qui était arrivé d'Alep ; Djemâl-eddin-Akousch-Afram ; Bedr-eddin-Abd-allah, le *sildâddr* ; l'émir Kurt, le *lâdjib*, se concertèrent avec les deux émirs Kurdji et Tagdji ; ils convinrent d'écrire à Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, afin de le faire venir de Karak, et de le placer sur le trône de la souveraineté, sous la condition que Tagdji occuperait le rang de *naïb-assaltanah* (vice-roi), et qu'aucune affaire ne serait décidée que du consentement des émirs. Tous, dans la nuit du vendredi, jurèrent l'observation de ce traité. Dès le point du jour on ouvrit la porte de la citadelle ; l'émir Djemâl-eddin-Akousch-Kattâl-assaba monta à cheval, accompagné du reste des émirs, et, tous ensemble, se rendirent à la forteresse. On écrivit à l'émir Kandjak, *naïb* de la Syrie, et à l'émir Belban-Tabbâkhi, *naïb*

d'Alep, pour les informer des événements qui venaient de se passer et leur prescrire de faire arrêter Idagdi-Schoukaïr, Djâgân, Hamdan, et les émirs Hosâmis. Cette dépêche fut confiée à l'émir Balgâi, l'un des émirs de Damas, qui était arrivé apportant une lettre de l'émir Kandjak, le samedi, douzième jour du mois, après l'assassinat de Lâdjîn; et la lettre avait été reçue par Tagdji. Celui-ci prit place dans le poste destiné au *naïb*, ayant les émirs à sa droite et à sa gauche. On servit, suivant l'usage, le festin que donnait le sultan; ensuite, la conversation s'engagea sur le projet de députer vers Melik-Nâser. Kurdji prit la parole, et dit: « O émirs, c'est moi qui ai tué le sultan Lâdjîn pour venger la mort de mon maître! Melik-Nâser est bien jeune. Un seul homme, dit-il, en mon trant Tagdji, est digne d'être promu au rang de sultan; et c'est moi qui serai son *naïb*. Ceux qui sont d'un avis contraire en sont les maîtres. » Tous les émirs gardèrent le silence, à l'exception de Kurt, le *hadjib*, qui dit: « O seigneur, les émirs savent bien ce que vous avez fait; et personne n'est disposé à contredire ce que vous avez décidé. » L'assemblée se sépara. Cependant Tagdji fit venir Tadj-eddin-Abd-errahman-Tawil, le *moustavfi* du royaume, et lui demanda des détails sur le revenu territorial affecté au *naïb*. Ayant reçu ces renseignements, il dit: « La somme est trop considérable; je ne consentirai pas à la céder au *naïb*; » puis il ordonna d'en défalquer une portion qui serait réunie au domaine privé. A peine Tawil était-il sorti que Kurdji le fit appeler et le questionna sur le revenu territorial du *naïb*. Il trouva que la somme était trop faible, et dit: « Cela ne peut me suffire; je ne saurais m'en contenter. » Puis il désigna plusieurs cantons qu'il voulait demander, pour accroître le revenu qu'avait touché Mankontimour. Tadj-eddin resta stupéfait de voir ces deux hommes se livrer précipitamment de pareils soins, avant d'être assurés de l'autorité.

La nuit du dimanche, un pigeon (49) طائر s'abattit, et apporta une lettre qui

(49) Le mot *taïr* طائر, qui signifie proprement un oiseau, désigne un pigeon que l'on employait pour porter une lettre. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* de Mohammed-ben-Moïassar (man. ar. 801 A, fol. 54 r^o): « ورد الطائر بركة: » Le pigeon arriva, apportant la nouvelle d'une catastrophe. Dans le *Solout* de Makrizi (t. I, pag. 693): سقط الطائر من قلعة كوكبر بنزول الخلل. « Un pigeon, envoyé de la forteresse de Karkar, s'abattit, apportant la nouvelle que les Mongols étaient campés devant la place. » Ailleurs (t. III, fol. 50 r^o): سقط الطائر من بليس بنزول الامراء. « Un pigeon venant de Belbeis s'abattit, annonçant l'arrivée des émirs. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 728,

annonçait que l'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhri, *émir-silah*, était venu camper à Belbeis, à la tête des troupes expédiées pour Sis. Les émir, charmés de cette nouvelle, lui écrivirent ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, pour lui annoncer

fol. 115 r°) : « كتاب الطائر وميل الى حلب ». Une lettre, portée par un pigeon, arriva à Alep. « Ailleurs on lit (fol. 128 v°) : « Les assiégés de la ville d'Athârech adressèrent à Melik-Radwan une lettre placée sous l'aile d'un pigeon طائر جناح. Ce pigeon s'étant abattu dans le camp des Francs, un soldat le tua, et prit la lettre. » On lit dans l'*Histoire* du prétendu Fakhr-eddin-Râzi (f. 248 r°) : « سُرَّحَ كُلُّ يَوْمٍ طُيُورًا عَلَيْهِ الْاَخْبَارُ ». Expédie chaque jour des pigeons porteurs de dépêches. » Dans l'*Histoire de la Conquête de Jérusalem* rédigée par Imad-eddin-Isfahâni (man. arab. 714, fol. 111 r°) : « طارت كتب البشائر وسُرَّحَتْ عَلَى جَنَاحِ الطَّائِرِ ». Les lettres qui annonçaient les nouvelles volèrent et furent expédiées sur l'aile du pigeon. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (m. 663, fol. 176 r°) : « كُتِبَ إِلَى تَوَابِ الشَّامِ عَلَى أَجْنَحَةِ الطَّيْرِ ». Il écrivit aux naïbs de Syrie des lettres portées sur les ailes des pigeons; » et (fol. 158 r°) : « الطَّيْرِ الْفَلَّابِي ». « والطرَّةُ الْفَلَّابِيَّةُ ». Tel pigeon et telle femelle de pigeon. « Car le mot طيرة désigne une femelle de pigeon, comme dans ce passage du *Divan-attaschd* (man. 1573, fol. 105 r°) : « طَلَبَ طَيْرُهُ ». Il demanda sa femelle de pigeon. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Djouzi (man. 640, fol. 197 r°) : « أَعْطَا طُيُورًا ». Il lui remit des pigeons, et lui dit : Informe-moi des nouvelles jour par jour; » et (ib.) : « أَطْلَقَ الطَّيْرَ إِلَى دِمَشْقَ ». Il lâcha les pigeons pour Damas. » On lit dans la *Vie de Saladin* par Bekh-eddin (p. 129) : « عَلَى أَجْنَحَةِ الطَّيْرِ ». On voyait arriver successivement des lettres portées sous l'aile des pigeons. » Dans le *Solouk* de Makrizi (t. I, pag. 216) : « عِنْدَمَا هَجَمَ الْفَرَنْجُ عَلَى الْمَسْكَرِ سَرَحَ الطَّائِرَ بِذَلِكَ إِلَى الْقَاهِرَةِ ». Lorsque les Francs tombèrent sur l'armée, un pigeon, porteur de cette nouvelle, fut lâché pour le Caire. » Le même historien dans sa *Description de l'Égypte* (man. 798, fol. 201 r°), fait mention des *feuilles de pigeons* ورق الطير c'est-à-dire des feuilles de papier mince destinées à recevoir les lettres que l'on attachait sous les ailes des pigeons. Ces pigeons portaient aussi le nom de « حمام رسابلي ». Pigeons destinés au transport des dépêches, ou de « حمام رسابلي pigeons rapides. »

Le lieu d'où l'on faisait partir les pigeons se nommait *moutar* مطائر, au pluriel مطارات; et l'on désignait par le mot *moutair* مطير celui qui avait la charge de lâcher les pigeons. On lit dans l'*Histoire des Aïoubek* d'Ebn-alathir (man. ar. 818, pag. 275) : « أَمَرَ الْمَلِكُ الْعَادِلُ نَوَازِدِينَ وَالتَّخَادَ : الْحَمَامَ الْبُهَادِي وَحَى الْمُنَاسِبَ الَّتِي تَطِيرُ مِنَ الْبِلَادِ الْبَعِيدَةِ إِلَى أَوَاكِرِهَا ». Melik-Adel-Nor-eddin ordonna d'établir les pigeons appelés *hawddi* (rapides). Ce sont des pigeons renommés qui, des cantons les plus reculés, volent vers leurs nids; » et plus bas (pag. 303) : « مَعَهُمُ الْحَمَامُ الْبُهَادِي ». Ils avaient avec eux les pigeons rapides. » Dans le *Divan-attaschd* (fol. 105 v°) : « بَهَا الْحَمَامُ ». Les rabsabli se trouvaient les pigeons messagers dans leurs colombiers et leurs lieux de départ; » et (ibid.) : « فِي تَعْرِيفِ مَطَارَاتِ الْحَمَامِ ». Pour indiquer les lieux de départ des pigeons. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. I, man. 797, fol. 402 r°) : « اسْتَعْدَمَ »

dans les plus grands détails tout ce qui s'était passé, et l'accord conclu entre Tagdji et Kurdji. L'empire se trouva divisé entre deux partis. D'un côté, les 529

للحمام الذين كان له عدة مطيرين. Il établit, auprès des pigeons qui lui appartenaient, plusieurs hommes chargés de les lâcher.

Le mot *مطير الحمام* est employé avec le même sens, dans un passage du *Solouk* de notre auteur (tom. I, page 1145). Nous lisons dans l'*Ouvrage intitulé Omdat attalib* (man. ar. 636, fol. 170 v°, 171 r°), que le schérif Abouhasan-Mohammed-ben-Omar, qui vivait du temps d'Aded-eddallah-ben-Bouiah, avait, à Bagdad et à Koufah, des pigeons *طورا*, qui lui servaient à faire passer les nouvelles d'une de ces villes à l'autre. L'auteur du *Tarihhi-W'asaf* (manuscrit, fol. 296 r°) nous donne des détails sur la poste aux pigeons, telle qu'elle existait sous les khalifes Ablassides. Au rapport de Raschid-eddin (fol. 296 r°) : « Tandis que la ville de Mausel (Mosul) était assiégée par les Mongols, le sultan d'Égypte étant arrivé à Sindjar, en voulant donner au prince de Mausel avis de son approche, lui envoya une lettre portée par un pigeon. L'oiseau s'étant perché sur une machine de guerre des Mongols, fut pris par le machiniste, qui porta la lettre à son général... » Un pigeon fut expédié à Bagdad pour annoncer l'approche de Timour (*Zafer-naméh*, de mon manuscrit, f. 166 v°). On lit dans le *Kartas* (p. 214) que les habitants de *Aldjairah-alkhadh* (*Aldjairas*) étant assiégés par l'ennemi, ne recevaient de nouvelles que par un pigeon qui leur apportait des lettres de Djebel-alfatah (Gibraltar). Au rapport de Nowairi (man. ar. 702, f. 46 r°), « Le commandant de la flotte de Roger, roi de Sicile, étant arrivé à l'île de Kosurah, s'empara d'un vaisseau sur lequel était une cage de pigeons. Il se servit de ces oiseaux pour expédier de fausses lettres. »

L'auteur du *Mesalek-aldjair* nous donne, sur la poste aux pigeons, les détails suivants (m. 583, f. 173 r°) : « Parmi les dépêches que reçoit le sultan, il en est qui sont écrites sur un parchemin petit, léger, et que transportent des pigeons bleus. Ces pigeons ont des relais *مراكر* dont chacun est, à l'égard de l'autre, à la distance de trois relais de la poste aux chevaux, ou plus. Le pigeon ne dépasse pas le relais, et ne saurait le dépasser. Lorsque l'oiseau doit porter une dépêche, on lui donne une jarrure particulière, afin qu'il soit reconnu et ne soit arrêté nulle part; après quoi on le lâche. Aussitôt qu'il arrive au relais qui lui est destiné, on prend la lettre, que l'on attache sur un autre pigeon. La chose se fait ainsi, de lieu en lieu, jusqu'à ce que la dépêche arrive à la résidence du sultan. » Suivant l'auteur du *Divan-attinsch* (man. ar. 1573, fol. 105 r° et v°), l'usage d'employer des oiseaux pour porter des dépêches remonte jusqu'à Salomon; puis il ajoute : « Les anciens ont choisi pour cet objet le pigeon, attendu que le mâle, dans cette espèce, se distingue de tous les autres oiseaux par son attachement pour sa femelle, sa vue perçante, la rapidité de son vol. Le chef des bureaux de la chancellerie *الانشاء* doit s'occuper avec le plus grand soin de ce qui concerne les lieux d'où on lâche ces oiseaux, le nombre d'individus qui s'y trouvent réunis; les hommes, les bêtes de somme qui y sont attachés; les colombers assignés à chaque établissement. Les khalifes de la famille d'Abbas montraient pour tout ce qui touche cet objet, la zèle le plus ardent; et les principaux personnages de l'Irak s'y livraient à l'envi. Si l'on en croit l'auteur du *Ravou-ntar* *الرياض المعطار*, on se disputait l'acquisition de ces oi-

émirs étaient décidés à adopter la résolution que prendrait l'émir Bektâsch, au moment de son arrivée. Quant à Tagdji, Kurdji, Schawerschi et les émirs Aschra-

seaux. Un pigeon d'une rare agilité fut payé 700 dinars. L'auteur ajoute : « Un pigeon qui était arrivé du détroit de Constantinople fut payé au prix de mille dinars. Pour ceux de ces oiseaux qui étaient destinés à porter les dépêches, on avait un livre, des registres, dans lesquels étaient consignés la généalogie du pigeon et son prix d'achat. Le kadi Mohii-eldin-ben-Abd-eldâber s'occupa à composer, sur cette matière, un ouvrage auquel il donna pour titre *Tamaim-althamaim* تبايم الحمام (les annuaires des pigeons). Suivant l'usage reçu, on transportait un pigeon d'un colombier vers le colombier le plus voisin; et au moment de le lâcher, on allait chercher sa femelle dans le colombier où il était accoutumé de la voir. Les pigeons destinés à ce genre de service *الحمام الرسالي* étaient disposés pour le transport des dépêches, à la manière des chevaux de la poste, dans toute l'Égypte, dans la Syrie, et la contrée qui environne Alep. Ensuite, on négligea cet établissement, qui devint ce qu'il est aujourd'hui, se réduisant à former une ligne de communication, depuis le Caire jusqu'aux deux places d'Alexandrie et de Damiette, ainsi qu'à Katia. Le point de départ était primitivement le colombier qui se trouve dans la citadelle. L'auteur du *Tarif* تعريف indique le point d'où on lâchait les pigeons, qui étaient placés dans les lieux assignés pour cela. Dans la Syrie, depuis Gazah, et dans la province d'Alep, le soin de porter des pigeons était confié aux *naib* (gouverneurs). » L'auteur rapporte, d'après Nowaïri, de quelle manière le vizir Iakoub-ben-Keles, voulant satisfaire le désir que témoignait le khalife Azîz, de manger des cerises de Balbek, fit attacher aux pattes de six cents pigeons deux petits sachets de soie qui renfermaient une cerise; en sorte que, dans l'espace de trois jours, il put offrir au prince un bassin rempli de ces fruits. Puis il ajoute : « D'après l'usage reçu, on ne lâchait jamais un pigeon durant la nuit, ou par un temps de pluie, ou lorsque l'oiseau était affamé, dans la crainte qu'il ne s'égaraît, ou qu'il ne fût atteint de l'humidité, ou qu'il ne s'abattît sur du grain ou sur l'eau, et qu'il ne fût pris. Suivant ce que rapporte le kadi Ala-eddin-ben-Fadl-allah, d'après le kadi Mohii-eldin-ben-Abd-eldâber, le chef des bureaux doit faire porter avec lui les pigeons messagers, toutes les fois que le sultan est en marche, soit pour un voyage, soit pour une partie de chasse; attendu qu'on peut avoir continuellement besoin de ces oiseaux, pour mander un émir, un Mamlouk, ou faire apporter promptement quelque objet que désire le prince. »

Makrizi s'exprime en ces termes (man. ar. 682, fol. 408^r et v^o) : « Dans la citadelle du Caire, étaient des columbiers, pour les pigeons destinés à porter les dépêches *الطابق*. Si l'on en croit Ebn-Abd-eldâher, jusqu'à la fin du mois de Djoumada second de l'an 687, le nombre de ces oiseaux s'élevait à dix-neuf cents. Ils étaient sous la surveillance de plusieurs commandants, dont chacun avait sous sa juridiction une portion fixe. Tous ces oiseaux restaient constamment dans les columbiers de la citadelle, à l'exception d'un certain nombre qui étaient enfermés dans le colombier de Barkiah, placé en dehors du Caire, et que l'on nommait le colombier du Fayoum *بج الصيغ*. Il avait été établi par l'émir Fakhr-eddin-Othman-ben-Kizil, *ortadar* de Melik-Kâmil-Muhammed, fils de Melik-Adel-Abou-Bekr-Aïoub. Le nom de colombier du Fayoum devait son origine à ce que toute la province de ce nom faisait partie de l'état d'Ebn-Kizil. Les dépêches lui ar-

fis, ils s'entendaient parfaitement pour confier le titre de sultan à Tagdji, et celui de *naïb* à Kurdji. Du reste, ils convinrent de ne point sortir à la rencontre

« rivalet du Fayoum à ce colombier, et c'était de là qu'elles étaient expédiées vers le Fayoum. Cette « dénomination continue de lui être appliquée. Chaque relais, dans les différents canaux de l'Égypte « et de la Syrie, depuis Assouan jusqu'à l'Euphrate, renfermait des pigeons; et il est impossible « de calculer le nombre qui s'en trouvait dans les villes frontières, sur les routes de l'Égypte et de « la Syrie. Tous ces oiseaux étaient expédiés graduellement, et transportaient les dépêches, de la « citadelle dans toutes les directions. Il y avait, dans chacun de ces établissements, des mules de « charge, qui étaient fournies par les écuries du sultan. Les gardiens des colombiers البراجين re- « cevaient des traitements چانكيات et des gratifications, prises des greniers du sultan. La de- « pense, pour ces objets, s'élevait à des sommes incalculables. La nourriture assignée pour cent « pigeons était, chaque jour, d'un quart de *waïbah* de fèves.

« Suivant l'usage reçu, la lettre était exclusivement attachée sous l'aile du pigeon; et cela pour « plusieurs motifs : entre autres, pour garantir la dépêche, en l'abritant sous une aile aussi forte. « Ensuite, on imagina de lier la lettre à la queue de l'oiseau. Lorsque la dépêche était expédiée de « la citadelle pour Alexandrie, l'usage voulait que le pigeon fût exclusivement lâché de Miniet- « Akabah, dans la province de Djizeh. C'était là le premier des relais. Lorsque la destination était « pour la province de Schariah, l'oiseau partait de la mosquée de Tibi, située en dehors du Caire. « S'il était expédié pour Damiette, on le lâchait dans le canton de Beïsou. On envoyait avec les « gardiens des colombiers البراجين des *djandir*, chargés de les conduire aux postes qui leur « étaient assignés. Dans chaque province on avait soin, en lâchant les pigeons, de les éloigner « de leur retraite habituelle : on voulait par là les empêcher de revenir bientôt à leurs colom- « biers.

« Les pigeons qui appartenaient au sultan étaient distingués par des marques particulières. C'é- « taient des empreintes faites avec un fer chaud داغات sur les pattes ou sur les becs des oiseaux. « C'est ce que les plaisants désignent par le mot *lith* الإصلاح.

« Lorsqu'un pigeon s'abattait avec une lettre dont il était porteur, personne ne pouvait la lâ- « cher, si ce n'est le sultan lui-même, qui l'était de sa propre main, sans employer aucun intermé- « diaire. On mettait, pour tout ce qui concernait ces oiseaux, un zèle extraordinaire. Si un pigeon « s'abattait durant le repas du sultan, le prince s'attendait pas qu'il eût fini de manger; mais il « laissait la table, et ouvrait la dépêche. S'il était endormi, on l'éveillait. Abd-elidher ajoute : « C'est ainsi qu'en usaient nos souverains. Il en était de même lorsqu'ils étaient en marche, ou à « jouer à la paume; en effet, un moment qu'on laisse échapper, suffit pour rendre impossible la réa- « lisation d'une affaire importante, soit qu'il s'agisse d'un homme arrivant, ou d'un fugitif, ou d'un « événement quelconque qui se sera passé dans une place de guerre. Il ajoute : Il convient que l'on « écrive les dépêches sur le papier des oiseaux ورق الطير, spécialement destiné pour cet objet.

« Suivant ce que j'ai vu, les anciens n'écrivaient pas la formule *Bism-allah* بسم الله (au nom de « Dieu). Ils dataient de l'heure, du jour, sans indiquer l'année; quant à moi, je désigne l'année. Il « ne faut pas s'étendre sur les titres de celui à qui on s'adresse, ni employer les mots superflus; on « doit se borner à la substance, à la quintessence du discours. Il faut nécessairement écrire : On a

de l'émir Bektâsch, mais de rester auprès de Tagdji, dans la citadelle, en attendant son arrivée. Les autres émiri résolurent d'aller à la rencontre de Bektâsch. Le dimanche, treizième jour du mois, ce général et ses compagnons vinrent camper à Birket-alhâdj. Les émiri qui se trouvaient dans la citadelle se préparaient à aller le recevoir; Kurdji s'opposa à ce que personne ne sortit dans cette intention. Il ordonna que chacun retournât chez soi, et que, le lendemain, tout le monde se rendit à la citadelle, où Tagdji siègerait avec le costume de la souveraineté. L'assemblée se sépara. Les émiri sentirent parfaitement qu'ils ne pourraient rien faire tant qu'ils n'iraient pas s'aboucher avec l'émir Bektâsch. Lorsqu'ils se trouvèrent réunis, après l'*asr*, ils commencèrent à représenter, devant Tagdji et Kurdji, qu'il était à propos de sortir au-devant de l'émir Bektâsch, attendu que c'était un homme âgé, qui occupait le rang d'atabek des armées, qui s'était signalé, pour la cause de Dieu, par des exploits importants, et avait

« lâché le pigeon et son compagnon; afin que, si l'un des deux reste en arrière, on puisse attendre son arrivée ou aller le chercher. La lettre ne doit pas avoir de marge, ni contenir la formule « *elhamd-illâh* (louange à Dieu); à la fin on écrit *Allah-hazî* (Dieu est ma suffisance). On n'y met pas de titre, à moins qu'elle ne soit portée d'un lieu à un autre; comme lorsqu'elle est adressée au sultan, d'un point éloigné. On y place un titre peu étendu, afin que personne ne soit tenté de l'ouvrir. Tout homme qui la reçoit, écrit à l'extérieur qu'elle lui est parvenue, et qu'il l'a expédiée. Elle arrive, ainsi, toute scellée. L'auteur ajoute : « Parmi les événements dont j'ai été témoin et auxquels j'ai pris part, je citerai celui-ci : Au mois de Ramadan de l'année 688, il arriva, de la part du *nâib* (gouverneur) de Soubaïbah, quarante et quelques pigeons, accompagnés de leurs gardiens. Une lettre annonça qu'il avait expédié ces oiseaux pour l'Égypte. On resta quelque temps sans qu'aucune affaire exigeât l'envoi d'une dépêche. Les gardiens dirent alors : Le temps exige pour le départ de ces oiseaux approche. D'après une conférence qui eut lieu avec l'émir Bedr-eddin-Badr-*ra*, *nâib-assaltanah*, on résolut d'expédier par le moyen de dix de ces pigeons, des lettres qui contiendraient seulement la nouvelle de leur arrivée. Ils furent lâchés, tous, le mercredi. Deux de ces pigeons s'étant abattus, on apporta des lettres dont ils étaient porteurs, et qui excitèrent une rumeur générale. Au bout de quelque temps, une dépêche du sultan annonça que ces oiseaux étaient arrivés à Soubaïbah, à cette même époque; que, le même jour, la lettre avait été expédiée pour Damas, où elle arriva ce jour-là même. » Makrizi ajoute que, de son temps, la poste aux pigeons était tombée en désuétude, et que les oiseaux n'étaient plus en usage que pour apporter des nouvelles de Katia à Belbeis, et de Belbeis au Château de la Montagne.

Khalil-Dâheri a donné sur la poste aux pigeons des détails curieux, qui ont été reproduits, d'après la traduction de Venture, par feu M. Volney (*Voyage en Égypte et en Syrie*, t. I, p. 271 et suiv.). On peut voir aussi, sur cette matière, le petit ouvrage, composé en arabe, par Michel Sabagh, et publié avec une traduction française et des notes, par M. Silvestre de Sacy, sous le titre : *La Colombe messagère*, Paris, 1805.

conquis onze forteresses; qu'il était absent avec ses troupes depuis environ un an et demie. Ils ajoutaient que, si l'on se refusait à cette demande, on se créerait les plus grands embarras. Ils soutenaient que, si le sultan était vivant, il ne manquerait pas de se mettre en marche dans cette intention. Tagdji et Kurdji leur répondirent : « Nous n'irons pas; mais, quand à vous, faites ce que vous jugerez à propos. » La conversation s'étant prolongée, Tagdji voulant montrer de la déférence pour les émirs, dit à Kurdji : « L'avis des émirs me semble raisonnable; je vais partir avec eux, accompagné des Mamlouks du sultan, et nous irons à la rencontre de l'émir Bektâsch : quand à toi reste dans la citadelle avec un corps de Mamlouks. » La chose ayant été réglée ainsi, Tagdji accompagné de Kurdji passa en revue les Mamlouks, et en désigna quatre cents, qui devaient partir avec Tagdji. On lui amena les chevaux de l'écurie, et Kurdji dut rester dans la citadelle, sous l'escorte du reste des Mamlouks. On passa ainsi la nuit. Le matin du lundi, quatorzième jours du mois, les troupes se trouvant réunies au bas de la citadelle, Tagdji se mit en marche à la tête d'un nombreux cortège; il était accompagné des émirs, des commandants de la *hal-kah* et de la milice. La foule accourait de toutes parts pour voir défiler cette troupe. L'émir Tagdji et ceux qui l'escortaient continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent l'émir Bektâsch. Les deux officiers s'embrassèrent, sans descendre de cheval, et Tagdji baisa la main de Bektâsch; après quoi, tous deux se dirigèrent de front vers le pavillon de Nâsr. Kurt, le *hadjib*, s'avancant au milieu du cortège, dit à Bektâsch : « Seigneur, l'émir doit-il monter à la citadelle, ou retourner chez lui? Bektâsch répondit : « Il faut suivre à cet égard l'ordre du sultan; » il feignait ainsi de ne pas savoir le meurtre de ce prince. Kurt répartit : « Seigneur, où est le sultan? Par la vie de l'émir, ils 530
« l'ont assassiné. » En disant ces mots, il montrait Tagdji. Aussitôt Bektâsch, se levant sur ses étrières, dit à Tagdji : « Est-ce toi qui as assassiné le sultan? » Sur sa réponse affirmative, Bektâsch s'écria : « Tu mens. » Il n'avait pas achevé ce mot, que Karakousch-Dâheri tira son épée, et en asséna, sur l'épaule de Tagdji, un coup qui ne produisit aucun effet. Bientôt des elameurs se firent entendre; on battit les tambours, comme pour la guerre, et on déploya les drapeaux de l'émir Bektâsch. Tagdji se hâta de prendre la fuite, et fut poursuivi par Kurt, le *hadjib*. Les Mamlouks s'étaient débandés, en sorte qu'il n'en restait plus qu'un seul auprès de Tagdji : Karakousch l'atteignit, et lui porta un second coup d'é-

pée, qui lui fendit le visage en deux. Tagdji étant tombé à bas de son cheval, la foule se rangea autour de lui. Au moment où l'émir Bektâsch arriva, Tagdji était déjà mort. Son corps fut porté dans un des coffres qui servent à renfermer le fumier nécessaire pour les biaux مزيلة من مزابل الحيام (50), et déposé dans le tombeau qu'il s'était fait élever au voisinage de son écurie, en dehors de la porte de Zawilah.

Kurdji, apprenant la défaite de Tagdji, fit ouvrir l'arsenal, et arma de toutes pièces les Mamlouks. Il descendit, à la tête de cinq cents cavaliers, et alla se placer auprès du *Tabl-khânah*. Là, il reçut la nouvelle du meurtre de Tagdji. Aussitôt tous ceux qui l'accompagnaient se débandèrent. Voyant approcher les troupes qui le cherchaient, il prit la fuite, dans l'intention de gagner la porte de Karafah; mais il fut accueilli par les clameurs de la populace. L'émir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alscheikhî, *wali* du Caire, l'ayant rencontré au moment où il venait de graver le lieu nommé *Salibah*, voulut l'arrêter prisonnier. Kurdji lui porta un coup d'épée, qui blessa son cheval. Il se sauva tout seul du côté des jardins du vizir, situés sur le bord du *Birket-alhabesch*. Les cavaliers continuant de le poursuivre, il luttait contre eux avec courage. Sengar, fils de Sonkor-alaschkar, accourut sur lui, et ils s'escrimèrent tous les deux durant quelques moments. Enfin, Mohammed-Schah-alaradj-Khawarizmi l'atteignit, se précipita sur lui, le saisit, le renversa de son cheval à terre, et se plaça sur lui. La foule se pressant autour de lui, on l'égorgea, et on porta sa tête à l'émir Bektâsch,

(51) Le mot *mazbatah* désigne une boîte dans laquelle on renfermait le fumier. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizî (t. II, man. 798, fol. 343 v^o) : *حبل في مزيلة من مزابل* « حبل في مزيلة من مزابل الحيام ». On le transporta sur un âne, dans un des coffres qui servent pour le « fumier des biaux. » Dans les *Mille et une Nuits* (t. I, p. 163) : *القاذ على مزيلة مستوقد حيام* : « Il » le jeta sur un coffre de fumier du foyer d'un bain. » Dans la chronique de Dhehobi (man. 646, fol. 53 vers) : *وجد في داره سبعماية مزيلة خيزران* « On trouva dans sa maison sept cents *mazbatah* de roseaux. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. I, 2^e part., fol. 121 r^o) : *صار الناس يخرجون بالخبير والمزابل ويأخذون الجلود ويبيعونه في الاسواق* « Les gens sortaient avec » des ânes et des coffres, et enlevaient la glace, qu'ils allaient vendre dans les marchés. »

Le même mot signifie aussi un morceau de terre. On lit dans les *Annales* d'Eutychius (tom. II, pag. 289) : *رما على الصخرة التراب حتى صار فوقها مزيلة عظيمة* : « On jeta sur le rocher une masse » de terre, ensuite qu'il se forma, au dessus, une grosse butte. » Dans le *Traité d'agriculture* d'Ebn-Awam (tom. I, pag. 588) : *تراب صحيح مجروح من المزابل* : « Une terre pulvérulente, que » l'on recueillait sur les buttes. » Et (pag. 558) : *من مزيلة* : « On sus- » pend, au-dessus, du haut d'une boîte, un morceau d'étoffe cramoisie. »

qui permit à ses soldats de se débânder et de retourner chacun chez soi.

Le mardi, quinzième jour du mois, on arrêta Kermoun et Nougai dans le *zawiah* du scheikh Taki-eddin-Redjeb-Adjami. Les émirs se rassemblèrent dans la citadelle, à l'exception de l'émir Bektâsch, qui resta enfermé dans sa maison, au Caire. Les émirs allèrent négocier auprès de lui jusqu'au jeudi, dix-septième jour du mois. Les Mamlouks *bordjis*, sans exception, s'étaient groupés autour de l'émir Bibars, le *Djaschenkir*; les *Sâlehîs* et les *Mansourîs*, autour de Selar. Tous convinrent de rappeler Melik-Nâser. Seif-eddin-Almelik, le *djoukender*, et Alem-eddin-Sandjar-Djâouli partirent sur les dromadaires de la poste, pour se rendre auprès de ce prince. Les émirs s'occupaient en commun du gouvernement; ils siégeaient tous ensemble, et chacun plaçait son apostille *ملائكة* sur les 531 lettres et les rescripts. Le premier qui écrivait était l'émir Hosâm-eddin-Lâdjîn, *Postâddr*. Ensuite venait l'émir Izz-eddin-Aïbek, le *khâzindâr* (trésorier); puis l'émir Selar; puis l'émir Kurt, le *hâdjib*; puis l'émir Djemâl-eddin-Akouch-Alafram; ensuite, l'émir Djemâl-eddin-Abd-allah, le *silahdâr*; puis l'émir Bibars, le *djaschenkir*. Aucune lettre n'était expédiée sans porter l'écriture de tous ces officiers. Chaque lundi et chaque jendi, tous les émirs se rendaient à la maison de l'émir Bedr-eddin-Bektâsch, le *silahdâr*, et mangeaient à sa table. L'émir Izz-eddin-Aïbek, le *khâzindâr*, s'asseyait à la place destinée pour le *naïb*, ayant les émirs à sa gauche et à sa droite. On était convenu qu'il occuperait le rang de *naïb-assaltanah*, jusqu'au moment où Melik-Nâser arriverait de Karak. Cet officier aimait un des mamlouks de Tagdjî, appelé Bastâi. Après le meurtre de Tagdjî, ce mamlouk disparut pendant quelque temps; Aïbek le faisait chercher. Enfin on le lui amena, tandis qu'il était assis avec les émirs dans la *tribune grillée* *شبابى* du *naïbah*. Dès qu'il l'aperçut, ne pouvant se contenir, il se leva, saisit la chevelure du mamlouk, et l'entraîna vers une chambre reculée. Tout ceci se passait sous les yeux des émirs, qui témoignèrent hautement leur improbation, s'éloignèrent de lui, et se réunirent autour de Selar, qu'ils firent asseoir dans le poste destiné pour le *naïb*. Le trône placé dans la citadelle resta l'espace de vingt-cinq jours sans être occupé par le sultan.

D'un autre côté, Boulgaï se rendit à Damas le samedi, dix-neuvième jour du mois. Il avait reçu la nouvelle que l'émir Kandjak, avec ceux qui l'accompagnaient, s'étaient dirigés vers l'Euphrate. Il tint la chose secrète, et prit la route d'Alep, où il communiqua le fait à l'émir Belbân-Tabbâkhî. Il fit aussitôt arrêter

et enfermer dans la citadelle Hanidan-ben-Salgai. Il fit partir un courrier de la poste pour mander Kandjak et ses compagnons, lui adressant une lettre qui l'informait du meurtre de Lâdjou et de Mankontimour. Le messager rencontra Idagdi-Schoukair, Kedjken et Baloudj, qui, escortés d'un corps de *hosâmis*, étaient partis pour aller chercher Kandjak. Ayant conçu des soupçons, ils arrêtèrent l'envoyé, le fouillèrent, et trouvèrent sur lui la lettre qui contenait le récit des événements accomplis en Égypte. Idagdi-Schoukair, qui redoutait le *naïb* d'Alep, à cause du mal qu'il lui avait fait, remit les lettres au *Beridi*, et le laissa continuer sa route. Cet homme se rendit auprès de Kandjak. Idagdi demeura dans une grande incertitude; puis, rassuré par Kedjken, il prit la route d'Alep. L'émir Belban, le *naïb*, loin de commettre contre lui aucun acte d'hostilité, le consola et s'attendrit avec lui.

A Damas, l'émir Beha-eddin-Kara-arslan-Mansouri se montra ouvertement, et arrêta prisonnier l'émir Seif-eddin-Djagân-Hosâmi, le *schâdd*, l'émir Hosâm-
 532 eddin-Lâdjou-Hosâmi, *wâlî* de la banlieue والى البر. L'émir Kedjken étant arrivé d'Alep, on se saisit également de sa personne. Ces captifs furent remis à Ardje-wâsch, *naïb* de la citadelle. Beha-eddin montait à cheval, accompagné des *drapeaux* عصائب, des *djâvisch*. Il allait siéger dans la maison appelée *Ditr-assaddah*, et on lui présentait les placets, dans la forme reçue pour les *naïb*.

Il plaça des gardes à la porte des émirs égorgés et sur leurs magasins. Il eugagea les troupes à prêter serment de fidélité à Melik-Nâser; mais sa puissance ne fut pas de longue durée, car il mourut, d'une colique, le second jour du mois de Djoumada-premier; et la ville de Damas demeura sans *naïb*, sans *mouschidd* et sans *mohtesib*. Le bruit des actes de Kara-arslan étant parvenu aux émirs d'Égypte, un courrier de la poste partit le vingt-sixième jour du mois de Rebi-second, apportant un ordre qui nommait Seif-eddin-Katloubek-Mansouri au poste de *mouschidd* الشد, en remplacement de Djagân. Il entra dans l'exercice de ces fonctions le dimanche cinquième jour de Djoumada-premier, au moment où le courrier arriva à Damas. Quant à ce qui concerne Kandjak, *naïb* de cette ville, il était parti, accompagné de l'émir Bektémur, le *silahdar*, de Fares-eddin-Albeki, d'Azaz et de Bezlar, pour se rendre auprès de Gâzan. Bezlar mourut dans le voisinage de Sindjar. Les Mongols ayant appris l'arrivée de ces officiers, Djenkli, fils d'Albaba, qui commandait, au nom de Gâzan, dans la province de Diarbekr, monta à cheval, sortit à la rencontre des émirs, et les combla

d'honneurs. Le gouverneur de Mâredin vint également au devant d'eux, et se chargea du soin de leurs affaires. Ce fut dans cette place que le courrier du *naib* d'Alep joignit Kandjak, et lui communiqua les lettres qui contenaient le récit du meurtre de Lâdjîn et de Mankoutimour. Kandjak et les émirs se mirent à pleurer, se repentant d'avoir abandonné si précipitamment la Syrie; mais ils ne jugèrent pas à propos de revenir sur leurs pas, et écrivirent une réponse qui se composait d'excuses.

Gazan, ayant appris leur arrivée, députa vers eux un émir, qui alla les recevoir et les conduisit à l'*Ordou*. Gazan monta à cheval, accompagné d'un brillant cortège, sortit à leur rencontre, les combla d'honneurs, leur fit dresser des tentes, et leur assigna tout ce qui pouvait leur être utile. Ensuite il les fit appeler, et les reçut de la manière la plus gracieuse. Au moment où il les congédia, il envoya à Kandjak dix mille dinars, autant à Bektemur. Azaz et Albeki reçurent chacun six mille dinars. Tous, ainsi que les personnes de leur suite, furent gratifiés de chevaux et d'autres objets. Le monarque recommanda à tous ses émirs de donner des festins aux émirs fugitifs; et durant un grand nombre de jours, grâce à ces repas, l'*Ordou* fut le théâtre de fêtes continuelles. Kandjak était au comble de la joie, car il avait été rejoint par un nombre de ses adhérents et de ses proches. Bektemur, au contraire, était peu enclin à rester chez les Mongols.

Un fait remarquable s'était passé sous le règne du sultan Melik-Mansour-Kelaoun. Un jour, en présence de ce prince, on agita le projet de faire partir une armée pour la Syrie, et on proposait d'en donner le commandement à Kandjak. Kelaoun répondit : « Dieu me garde d'envoyer cet émir en Syrie. Je me défie de lui; je crains qu'il n'entre dans mes États, et qu'il ne se déclare en faveur des Mongols. » Puis, se tournant vers Soukor-almassah, il lui dit : « Émir, si je vis et que Kaudjak fasse une expédition en Syrie, tu pourras te souvenir du mot que je t'ai dit. » Les choses arrivèrent comme le sultan l'avait prévu. On assure que Kandjak, tandis qu'il remplissait les fonctions de *naib* de Damas, entretenait une correspondance avec Gazan. Lorsqu'il eut formé le projet de se retirer auprès de ce prince, il lui demanda le *Tangu* du *Berid*, que les émirs, chez les Mongols, portent toujours avec eux dans leurs marches. L'ayant reçu du monarque, il le conserva auprès de lui, et l'emporta lorsqu'il partit de Mâredin. Ce fut cet émir surtout qui occasionna l'expédition de Gazan et l'occupation de la ville de Damas, ainsi que nous le rapporterons, s'il plaît à Dieu.

SECOND RÈGNE

DE MELIK-NASER-MOHAMMED-BEN-KELAOUN.

L'émir Alhadj-Almelik et l'émir Sandjar-Djâouli étant arrivés à Karak, apprirent que Melik-Nâser chassait dans le canton de Gaur. Ils se rendirent aussitôt auprès de lui. L'émir Djemâl-eddin-Akousch-Alafram, *naïb* de Karak, entra chez la mère du sultan, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. La princesse, craignant que ce ne fût un piège que lui tendait Lâdjîn, hésitait à partir pour l'Égypte, elle et son fils; mais le *naïb* insista, et obtint son consentement. Les deux émirs ayant joint Melik-Nâser, baisèrent la terre devant lui, et lui firent connaître les événements qui s'étaient passés. Il se rendit à la ville, afin d'organiser ses affaires. Cependant, les courriers de la poste arrivaient continuellement de l'Égypte, pour engager ce prince à hâter son voyage. Il fit alors ses préparatifs de départ. Après avoir rédigé, dans la ville de Karak, les notes qui lui parurent convenables, il se mit en marche pour le Caire. Les émirs et les troupes sortirent à sa rencontre. Dans les villes du Caire et de Misr (Fostat), il semblait qu'il n'allait pas rester un seul homme, tant était grande la joie causée par l'arrivée du sultan. Tout le monde sortit pour le recevoir, le samedi, quatrième jour du mois de Djoumada-premier. Le prince s'assit sur le trône royal le lundi, sixième jour du mois, et on renouvela la cérémonie de l'inauguration. Ce fut Scherf-eddin-Mohammed-ben-Fath-eddin-Kaïserâni qui rédigea le diplôme d'investiture que lui conféra le khalife Hâkem-bi-amr-Allah-Abou'labbas-Almed.

Le même jour, l'émir Seïf-eddin-Selar fut promu au rang de *naïb-assaltanah*, pour l'Égypte. L'émir Bibars, le *dyâschenkir*, fut nommé *ostâddâr*, et l'émir Djemâl-eddin-Akousch-Alafram, le *Dawadâri*-Mausouri, fut établi *naïb* de Damas, à la place de Kandjak-Mansouri; l'émir Seïf-eddin-Kurt, le *hâdjib*, fut choisi pour

naïb de Tarabolos, et ses fonctions de *hadjib* furent données à l'émir Seïf-eddin-Katlonbek. On remit en liberté l'émir Kara-sonkor, l'émir Izz-eddin-Aïbek-Hamâwi et le vizir Schems-eddin-Sonkor-alasar. Kara-Sonkor fut nommé commandant de la forteresse de Soubaïbah. Tous les fonctionnaires de l'empire reçurent des robes d'honneur. Le récit des événements fut envoyé dans les différentes provinces; à la réception de ces nouvelles, on battit les tambours, et les villes furent décorées زينت, suivant l'usage.

Le huitième jour du mois, le sultan monta à cheval, revêtu de la *khilah* 534 donnée par le khalife, et faisant porter devant lui le diplôme d'investiture *taïlid*. Ce prince était alors âgé de quatorze ans. Le vizir Fakhr-eddin-Omar-ben-Khalili fut maintenu dans sa charge; l'émir Karakousch-Alafram prit les chevaux de la poste pour se rendre à Damas, où il arriva le vingt-deuxième jour du mois. Dès le lendemain, il revêtit la robe, attribut caractéristique de sa charge, baisa, suivant l'usage, le seuil de la porte de la citadelle, et servit un festin dans la maison appelée *Dar-assaddah*. Il fit partir pour l'Égypte l'émir Seïf-eddin-Katlonbek.

Le vingt-neuvième jour du même mois, Djagan-Hosâmi fut mis par lui en liberté, et envoyé en Égypte sur les chevaux de la poste; mais, sur la route, un ordre du sultan lui fit rebrousser chemin, et le nomma l'un des émirs de Damas. Un courrier de la poste, expédié d'Alep, apprit que Kandjak et ses compagnons étaient arrivés sur les terres des Mongols. A cette même époque, des pluies eurent lieu au Caire. L'eau coula du mont Mokattam dans le cimetière de Karafah, et détruisit un grand nombre de tombeaux. Le torrent pénétra jusqu'à la porte du Caire appelée *Bab-annasr*, où il renversa également plusieurs tombes.

Les jours de marches solennelles, les émirs se réunissaient dans le château de la Montagne auprès du sultan, et réglaient les affaires, conjointement avec Bîbars et Selar, de la part desquels émanaient tous les ordres. Ces deux émirs commencèrent à élever en grade les personnes de leur suite et leurs affidés. L'émir Seïf-eddin-Bektemur fut nommé *émir-djândâr*; Mousa, fils de Sâleh-Ali, fils de Kelaoun, fut promu au rang d'émir, aussi bien qu'Izz-eddin-Aïdemur-Khatiri, Bedr-eddin-Bektout-Fattah, Alem-eddin-Sandjar-Djâouli, Seïf-eddin-Temur, Izz-eddin-Aïdemur, le *nakib*. Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alscheikhî, *wdli* au Caire, fut gratifié d'une charge d'émir; il fut en même temps nommé

wali de Djizeli et de ses dépendances, afin qu'il réunit ces fonctions à celles de *wali* du Caire. Lâdjîn-Akhou-Selar, Aktaï, le *djemdar*, et Bektout-Karamâni reçurent le rang d'émir. On arrêta prisonniers l'émir Omari, Akousch, Karakousch-Dâheri et Mohammed-Schah-alaradj. Parmi les griefs imputés à Karakousch et à Mohammed-Schah, on compta le meurtre de Tagdji et de Kurdji. Le jeudi, quizième jour du mois de Djoumada-second, l'émir Akousch-Alafram, *naib* de Damas, fit revêtir d'une *khilah* les émirs et les personnages distingués de cette ville. Le même jour, on vit arriver d'Égypte le cortège طلب et les bagages de cet officier. Melik-Moudaffar-Taki-eddin Mahmoud reçut, au nom du sultan, un diplôme d'investiture, comme *naib* de Hamah. Au mois de Redjeb, l'émir Kurt, le *hadjib*, se rendit à Tarabolos pour y exercer les fonctions de *naib*. Le vingt-huitième jour du mois, on arrêta à Damas l'émir Seif-eddin-Kedjken, qui fut mis en prison dans la citadelle.

Une nouvelle arrivée d'Alep apprit que Bagai et Taktai s'étaient livré une bataille, dans laquelle il avait péri un grand nombre de Mongols; que Gazan, 535 fils d'Argoun, fils d'Abaga, fils de Houlagou, fils de Tolou, fils de Djenkiz-khan, avait fait périr son vizir Naurouz, et que ce prince se disposait à faire une expédition en Syrie. Il expédia des ordres pour réunir les armées mongoles. Il fit partir pour le pays de Roum Selâmesch, fils d'Âfal, fils de Mandjou le Tatar, à la tête d'un corps d'environ vingt-cinq mille cavaliers. Les émirs s'occupèrent aussitôt de faire marcher les troupes. Ils convinrent d'envoyer, pour cet effet, l'émir Seif-eddin-Belbân-Habeschi, l'émir Djemâl-eddin-Abd-allah, le *silahdar*, l'émir Moubariz-eddin-Siwar-Roumi, l'émir *schikar*; de leur donner pour chef l'émir Djemâl-eddin-Akousch-Kattal-assaba, et de leur adjoindre vingt émirs de *Tabl-khânâh*. On écrivit à Damas pour enjoindre de faire partir quatre émirs commandants. Les émirs envoyés d'Égypte se mirent en marche, et arrivèrent à Damas le septième jour du mois de Redjeb.

Suivant une nouvelle qui arriva par la poste, de cette dernière ville, environ trente galères (1) بلسة étaient venues aborder aux rivages de Beïrout. La population se réunissait pour combattre l'ennemi. Dieu ayant fait souffler un vent contraire, ces bâtiments furent brisés et jetés sur la côte. Les habitants de

(1) Nowairi (fol. 180 v^o) atteste que chacune de ces galères était montée d'environ sept cents hommes.

Beïrout saisirent ceux qui avaient échappé au naufrage, et emmenèrent prisonniers quatre-vingts soldats francs. Cet événement arriva dans les derniers jours du mois de Schaban.

Cependant, en Égypte, les Mamlouks *bordjis* étaient en possession d'une puissance considérable, percevaient des droits nombreux (2) *حمايات*. Les

(2) Le mot *hindiah* *حماية* qui signifie proprement *garde, protection*, désignait ensuite un droit qu'on levait sur des terres ou sur des marchandises, peut-être à cause de la protection que l'on était censé, à ce prix, accorder aux possesseurs de ces objets. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. I, 2^e part. f. 105 v^o) : *نادى السلطان بمنع الامراء من الحمايات* : « Le sultan s'adressa à eux pour leur défendre de lever les *hindiah*. » Plus bas (t. II, f. 46 r^o) : *صار يأخذ : الحمايات من المقتطفين قبل وفاء النيل* : « Il percevait le *hindiah* des propriétaires d'*ikta* avant que le Nil fût parvenu au terme de sa crue. » Ailleurs (f. 124 r^o) : *جدد أخذ الحمايات من المقتطفين من* : « Il renouvela la perception des *hindiah* avant que la crue du Nil eût permis d'ensemencer les terres. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (m. 666, f. 203 v^o) : *Il prit : تسلم ما كان جاريا في اقطاع ابن السلطان من حمايات ظم الدين داود ومستجاراته* : « tout ce qui était assigné à l'*ikta* du sultan, les *hindiah* d'Além-eddin-Daoud et ses terres affermées. » Ailleurs (m. 667, f. 128 r^o) : *الاقطاعات والحمايات والمستجارات* : « les terres affermées, les *hindiah* et les terres louées. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, f. 49 v^o) : *بطلت الحمايات* : « On supprima les *hindiah*. » Le même écrivain donne (fol. 59 v^o), sur l'impôt appelé *حماية المراكب* les mêmes détails que nous avons transcrits d'après le récit d'Abou'l-mahâsen. Makrizi ajoute que cet impôt était un des plus vexatoires pour la population, attendu qu'on le levait sur tous les bateaux qui voguaient sur le fleuve, et qu'on l'exigeait même des pauvres et des mendiants. Ailleurs (m. 797, fol. 407 rect.) : *في فسخ الحمايات والصدقات واجرة الجبال* : « Pour le prix des *hindiah*, des aumônes, et le louage des chameaux. » Ailleurs (m. 798, f. 336 r^o) : *اسراف في الطمع وكثرة الحمايات* : « Sa cupidité excessive, et la quantité des *hindiah*. » Dans l'*Histoire* de Nowairi (m. 683, f. 91 r^o) : *المشتريات والحمايات* : « Les objets achetés et les *hindiah*. » Dans les *Opuscles* de Makrizi (manuscrit, f. 29 r^o) : *طبعوا في أخذ الاموال والبرطيل والحمايات* : « Ils ambitionnèrent la levée des impôts, des présents, et des *hindiah*. » Dans l'*Histoire* d'Ahmed-Askalâni (t. II, m. 657, f. 115 v^o) : *جميع مال الحمايات* : « Tout l'argent du *hindiah* du sultan qui avait été rassemblé par lui. » Dans les *Annales* d'Abou'l-féda (t. V, p. 294) : *لا تكون بحماية حباية* : « Qu'il n'y eût plus dans la ville de Il. (quatrième partie.)

habitants s'adressaient à eux pour leurs affaires. L'émir Bibars, le *djuschénkir* s'était déclaré leur protecteur, et conféra à un grand nombre d'entre eux le rang d'*émir*. Il avait pour adversaire Self-eddin-Selar, qui était soutenu par les Sâlehis et les Mansouris. Mais les Bordjis étaient plus nombreux et plus forts. Ceux-ci convoitaient les *ikta*. Bientôt la jalousie éclata entre les deux partis. Lorsque Bibars accordait à un *bordji* le rang d'*émir*, les protégés de Selar se trouvaient là, et réclamaient, pour un d'entre eux, le titre d'*émir*. Seif-eddin-Borloghi commença alors à partager l'autorité avec Bibars et Selar. Il acquit une puissance considérable, et vit se réunir autour de lui les Mamlouks aschrafis.

Le jeudi, douzième jour du mois de Schaban, Selâmesch, fils d'Alal, gouverneur نايب du pays de Roum, arriva à Damas, accompagné de l'émir Izz-eddin, le Zerdâsch, Naib de Behesna, et ayant avec lui vingt de ses affidés. Les troupes de Damas et les habitants sortirent à sa rencontre, sous la conduite du Naib : cet officier fit de la réception de Selâmesch

- Hamah avecuo *himdiâh* au bénéfice de la secte des Ismaéliens; mais qu'ils fussent assujettis, comme tous les *raïah* de Hamah, au paiement des droits. • Dans l'*Ouvrage* de Khalil-Dâheri (mao. 695, f. 260 r°) : استادارية الحمايات والمستاجرات • La charge d'*ostadâr* pour les *himdiâh* et les objets affermés. • Dans les *Protégomènes* d'Ebn-Khaldoun (fol. 87 r°) : سائر امور الحمايات والمطالبات • Toutes les affaires qui concernaient les *himdiâh* et les exactions. • Dans l'*histoire* du même écrivain (tom. IV, f. 223 r°) : يأخذ من البلاد رسم الحماية • Il exigeait des différents cantons le droit du *himdiâh*. • Dans la *Vie* d'Ebn-Khaldoun (f. 3 v°) : كان يكرمه على التصرف في اعياله وضبط : الحماية لحسانه • Il l'obligeait à administrer ses domaines et à régler, pour son compte, le *himdiâh*. • Dans l'*Histoire* d'Égypte de Djéberti (tom. I, f. 31 r°) : أبطل الحمايات من مصر • Il supprima, en Égypte, les droits du *himdiâh*. • Ailleurs (f. 490 r°) : بشرط أبطال حماية المراكب • Sous la condition de supprimer le *himdiâh* des barques. • Plus loin (tom. III, f. 256 v°) : أحدث : على الرزق الاحسانية .. مال حماية على كل فدان عشرة انصاف فقة • Il établit sur les *rizâk* des fondations pieuses, un droit de *himdiâh* qui s'élevait à dix *nisf* d'argent pour chaque foddân. • Plus bas (f. 257 r°) : يرجع إلى الدخدار فيقره عليها من المال الذي يقال له مال الحماية • On s'en référait au *dexdâr* qui imposait, pour chaque objet, un droit appelé *mdl-ahimdiâh*. • Dans une *Histoire* d'Égypte, depuis l'ao 1099 de l'hégire, (de mon manuscrit f. 41 r°) : أريد منك : فرمان حماية المراكب • Je veux de toi un ordre pour lever le *himdiâh* des barques. • Plus bas (f. 42 v°) : بطل مراكب الرسالة • Les *himdiâh* furent abolis. • Ailleurs (f. 74 r°) : يأخذ حمايتهم • Il supprima les vaisseaux de l'ambassade en levant leur droit de *himdiâh*. • Ailleurs (f. 160 r°) : عرف انه يعمل مال حماية على جلود جريس • Il lui fit connaître qu'il allait établir un droit de *himdiâh* sur les cuirs de buffle. •

des Omniades. La nuit du mardi seizième jour du mois, Selâmesch monta sur les chevaux de la poste, accompagné de Katkatou. Ils se rendirent au château de la Montagne, ayant avec eux Mokhlis-eddin-Roumi. Ils furent reçus par les émirs avec les plus grands honneurs, et on leur assigna un traitement convenable. Voici les faits qui concernent Selâmesch. Ayant été
 536 envoyé par Gazan, pour conquérir le pays de Roum, il leva un corps de 10,000 hommes, puis il écrivit au fils de Karaman, émir des Turcomans, et adressa, en Égypte, une lettre, qu'il fit porter par Mokhlis-eddin-Roumi, pour demander des secours qui le missent en état de combattre Gazan. La réponse qu'il reçut, au mois de Redjeb contenait des louanges et des félicitations. On expédia, à Damas, un ordre pour que les troupes marchassent à son secours. Gazan était arrivé à Bagdad, lorsqu'il apprit que Selâmesch s'était soustrait à son obéissance. Alors il abandonna l'expédition qu'il allait entreprendre en Syrie, et fit marcher ses troupes vers le pays de Roum. Elles se mirent en route le premier jour du mois de Djoumada second, au nombre de 35,000 hommes, sous le commandement de Boulai, Gazan retourna à Teliriz, accompagné de Kandjak, Bektemur, le *silahdâr*, Albeki et Bezlar.

Boulai se dirigea vers Sindjar : puis, il vint camper à Râs-ain. De là il marcha vers Amid : Selâmesch avait réuni sous ses drapeaux environ 60,000 hommes ; les habitans de Siwas s'étant déclarés contre lui, il mit le siège devant leur ville. Lorsque l'on apprit que Boulai approchait, à la tête des troupes de Gazan, les Tatars qui servaient sous les ordres de Selâmesch, l'abandonnèrent et allèrent se réunir aux soldats de Boulai, le premier jour du mois de Redjeb. Ce général fut également joint par les troupes du pays de Roum. Les Turcomans s'enfuirent vers les montagnes ; et il ne resta auprès de Selâmesch qu'environ 500 hommes. Il décampa de devant Siwas et se dirigea vers Sis : Il arriva à Behesna, à la fin de Redjeb. La nouvelle de sa marche parvint à Damas, le cinquième jour de Schaban, au moment où les émirs qui se trouvaient dans cette ville se disposaient à marcher à son secours. Lorsqu'il fut arrivé au château de la Montagne, Katkatou fut gratifié d'un *ikta*, et un traitement fut assigné à Mokhlis-eddin. Selâmesch demanda qu'on le fit accompagner dans son

• une illumination et une fête. • Suivant M. Delaporte (*Dialogues*, p. 36). Le mot *موقيد* à Alger, désigne une *allumette*.

expédition de l'émir Bektemur-Djekmi. Il arriva à Damas, le vingt-unième jour de Ramadan. Il en partit dès le lendemain, accompagné de l'émir Bektemur, et prit la route de Sis. Il passa par Alep et en partit à la tête d'un corps de troupes. Les Tatars, avertis de sa marche, l'attaquèrent. L'émir Bektemur fut tué dans le combat. Schlâmesch s'étant réfugié dans une forteresse, fut arrêté prisonnier et conduit devant Gazan qui le fit mettre à mort.

Au mois de Ramadan, les troupes envoyées d'Alep par Seïf-eddin-Belban-Tabbâkhi (4) pillèrent la ville de Mâredîn, enlevèrent tout ce qui se trouvait dans la principale mosquée, et se livrèrent aux actes les plus odieux. Ces agressions réveillèrent les projets hostiles de Gazan, et servirent de prétexte à son expédition de Syrie. Dans le mois de Schaban, l'émir Kara-sonkor fut gratifié de la place de *naïb* de Soubaïbah et de Banias. Il se mit aussitôt en marche, et vint prendre possession de son gouvernement. Au mois de Ramadan, l'émir Ala-eddin-Kedjken arriva au Caire, chargé de chaînes, ainsi que Hamdan-Salgâi. Ils avaient pour gardiens cent cavaliers des troupes de Syrie. Hamdan fut envoyé à Safad, et l'on n'entendit plus parler de lui. Le sixième jour de ce mois, on reçut des ambassadeurs du souverain de Sis et du souverain de Constantinople, apportant avec eux des présents. L'émir Schems-eddin-Sonkor-alaras fut promu au rang de vizir, en remplacement du *schib* Fakhreddin-Omar-Ebn-Khalili. Tadj-eddin-ben-Saïd-eddaulah, qui remplissait les fonctions de *moustafî*, fut frappé à coups de fouet; après quoi il embrassa l'islamisme. Le premier jour du mois de Dhoul'hidjah, Schems-eddin-Mohammed-Seroudji fut installé *kadi-alkodat* des hanéfis du Caire et de Misr, à la place de Hosâm-eddin-Hasan-ben-Ahmed-ben-Hasan-Roumi. Celui-ci avait été envoyé à Damas, pour y remplir les fonctions de kadi des hanéfis, comme successeur de son père Ahmed-Hasan. A la fin du mois de Dhoul'kadah, après la mort de Melik-Moudaffar-Taki-eddin, l'émir Kara-sonkor fut transféré des fonctions de *naïb* de Soubaïbah à celles de *naïb* de Hamah. L'émir Bibars, le *djâschenkir*, choisit pour son substitut dans l'emploi d'*ostaddir* l'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouli, de manière qu'il exerçât sa juridiction sur toutes les affaires qui sont du ressort de cette charge.

537

(4) Le manuscrit, en cet endroit, présentait une lacune que j'ai rétablie d'après le récit d'Abou'l-feda (*Annales*, t. V, p. 160.)

Melik-Nâser, fatigué de la contrainte où on le retenait, cessa de demander les aliments et les boissons qu'il désirait; car il n'avait de la souveraineté que le nom. On le faisait siéger tous les lundis et les samedis. Les grands émirs se présentaient à son audience; l'émir Selar, le *naib*, et l'émir Bibars, l'*ostadâr*, se tenaient debout. Selar proposait au prince ce qu'il désirait; après quoi, on consultait les émirs. Le sultan disait : « Voilà ce qui est décidé. » Tout était alors conclu, et l'assemblée se séparait. Selar et Bibars siégeaient ensemble, réglaient toutes les affaires de l'empire, et s'accordaient pour ne permettre au sultan qu'une modique dépense.

Cependant, un courrier de la poste vint annoncer que Gazan et ses troupes s'étaient mis en mouvement pour envahir la Syrie. On écrivit à l'émir Kertai et à l'émir Katloubek, le *hadjib*, pour leur ordonner de partir et d'aller joindre les émirs qui avaient été envoyés précédemment. Ils arrivèrent à Damas le vingt-quatrième jour du mois de Dhoulhidjah. On pressa Sonkor-alaras l'expédier de l'argent. Les prix des chevaux, des chameaux, des armes et des effets de voyage commencèrent à renchérir (5). Les troupes s'attendaient à recevoir une distribution d'argent; les émirs s'assemblèrent pour délibérer sur cet objet. Bibars et Selar ne voulurent point consentir à accorder cette gratification, dans la crainte de dilapider les fonds. Ils prétendaient la différer jusqu'au moment où

(5) Le texte porte *تَحَسَّنَ سَعْرُ الْخَيْلِ وَالْجِبَالِ وَالسَّلَاحِ وَالْأَلَتِ السِّفَرِ*. Le verbe *تحسن*, à la 9^e forme, signifie *croître, augmenter, renchérir*. Dans l'ouvrage qui nous occupe (t. I, p. 573), on lit : *تَحَسَّنَتْ الْبَضَائِعُ* : Le prix du bois augmenta. « Ailleurs (p. 765) : *تَحَسَّنَ سَعْرُ الْخَشَبِ* : Les denrées renchérirent. « Ailleurs (p. 1111) : *تَحَسَّنَ سَعْرُ الْغَلَّةِ حَتَّى أَبِيعَ لَأَرْدَبِ الْقَمْحِ بِثَلَاثِينَ دِرْهَمًا* : Le prix du pain augmenta au point que l'ardeb de froment se vendait trente dirhems. « Plus loin (p. 1124) : *تَحَسَّنَ الْقَمْحُ* : Le froment renchérit. « Dans la *Description de l'Égypte* du même écrivain (m. 682, f. 373 v^o) : *تَحَسَّنَ سَعْرُ السُّكَّرِ وَالْعَسَلِ* : Le prix du sucre et du miel augmenta. « Dans la *Vie de Bibars de Nowairi* (f. 11 r^o) : *تَحَسَّنَ سَعْرُهَا* : Le prix de cette denrée augmenta. « Dans l'*Histoire* d'Ebo-kadi-Schahbah (m. 687, f. 214 v^o) : *تَحَسَّنَ الْقَمْحُ بِالْقَاهِرَةِ* : Le froment, au Caire, renchérit. « Dans l'*Histoire d'Égypte* de Bedr-eddin-Aintabi (m. 684, f. 64 r^o) : *تَحَسَّنَ الْأَسْعَارُ* : Les prix augmentèrent. « Ailleurs (f. 67 r^o) : *تَحَسَّنَ كُلُّ شَيْءٍ* : Tous ces objets renchérirent. « Plus bas (f. 68 v^o) : *تَحَسَّنَ سَعْرُ الْقَبَاشِ جَدًّا* : Le prix des étoffes augmenta extrêmement. « Et enfin (f. 156 v^o) : *الْبَحْمُ كَانَ مَتَحَدًّا لِقِلَّةِ الْبَحِيرَانِ* : La viande se vendait fort cher, attendu la diminution du nombre des animaux. »

l'on arriverait à Gazah; mais le reste des émirs refusa de souscrire à cet avis, et l'on se sépara sans avoir pu s'accorder..

Le sultan partit, à la tête de son armée, le vingt-quatrième jour de Dhoulhijah, et alla camper en dehors de la ville du Caire. Il délégua, pour gouverner en son absence, l'émir Rokn-eddin-Bibars-Mansouri, le *dawadiri*. Cette année, l'Égypte éprouva un fléau terrible, causé par les rats.

Parmi les hommes marquants que cette année vit mourir, on compte : 1° L'émir Izz-eddin-Aïbek-Mauseli, *naïb* de Tarabolos, qui mourut au mois de Safar (6). 2° Nedjm-eddin-Aïoub, fils de Melik-Afdal-Nour-eddin-Ali, fils du sultan Salah-eddin-Iousouf, fils d'Aïoub. Il mourut à Damas, le quatorzième jour de Dhoulhijah. 3° L'émir Djemâl-eddin-Akousch-Moghlihi, *naïb* de Biralh; il mourut dans cette ville, après y avoir exercé les fonctions de *naïb* l'espace de quarante ans. 538 4° L'émir Seïfeddin-Bektemur-Djekmi, qui périt devant la ville de Sis. 5° L'émir Bedr-edin-Sawâbi, l'un des *émirs de mille*; il mourut à Damas la nuit du jeudi, neuvième jour du mois de Djoumada premier. C'était un homme vertueux, religieux, qui faisait beaucoup de bien. Il avait pris des leçons concernant les traditions, et les enseigna aux autres; il occupa pendant quarante ans le poste d'émir. 6° L'émir Schems-eddin-Baisari. Il mourut au Caire. C'était un homme généreux, qui montrait en tout les plus nobles sentiments. La quantité de viande (7) qu'il devait distribuer chaque jour s'élevait à trois mille rotls; il don-

(6) Suivant Abou'Imhâsen (m. 663, f. 57 v°), il mourut emprisonné. C'était un des principaux émirs, et il s'était distingué par des exploits éclatants.

(7) Je n'ai pas hésité à lire *رايت لحيه في كل يوم* au lieu de *رايت لحيه*. Dans le cours de cette histoire, je suis resté assez incertain sur la manière dont il fallait écrire le nom de cet émir. On trouvera tantôt *Nisari*, et tantôt *Baisari*. Et, en effet, les manuscrits que j'avais sous les yeux offraient indifféremment les deux orthographes. Toutefois, il ne saurait plus rester de doute à cet égard; car, Abou'Imhâsen s'exprime à ce sujet, de la manière la plus formelle (m. 663, f. 58 vers.). Le nom *Baisari* *بيسري*, dit cet historien, est composé de deux mots, « l'un turc et l'autre persan. Il devrait régulièrement s'écrire *Bdusari* *بای سزی*. Le terme *bâi* *بای* en turc, signifie *le سعيد* heureux, et le mot *sar* en persan, désigne *la tête*. En sorte que le nom entier indiquait « un homme heureux sous le rapport de la tête. » Et l'émir réalisa le bonheur « attaché à son nom. » Le même écrivain (*Ibid.* et *Manhek-sif* (tom. II, man. 746), ainsi que No-vairi (m. 683, f. 181 v°), et Makrizi (m. 682, f. 317 r°), nous donnent, sur ce personnage, quelques détails assez intéressants qui me permettent de compléter l'article, un peu succinct, dont j'ai donné la traduction : « Baisari, disent-ils, avait été un des Mamlouks *bahris* de Melik-Sâleh-Nedjm-eddin-Aïoub. Il monta ensuite en grades, jusqu'à ce qu'il devint, sous le règne de Melik-

naît en une fois mille dinars, mille ardebs de grain, ou mille *kintars* de miel. Un pauvre recevait de lui, à titre d'aumône, mille ou cinq cents dirhems, et un de

« Dâher-Bibars, le plus considérable des émirs. Il était, à la fois, *émir de cent*, et *commandant de mille*. Il se distinguait par sa bravoure, sa libéralité, et ses nobles sentiments. Il avait à son service un grand nombre de Mamlouks. Au moment où Melik-Saïd fils de Melik-Dâher eut été renversé du trône, on offrit à Baisari le rang de sultan, mais il le refusa. Melik-Mansour-Kelaoun, qui avait été son camarade *خداش*, le fit arrêter, et le retint en prison durant tout son règne. Dans l'année 692, Melik-Aschraf Khulîl, à son retour de Damas, et grâce à l'intercession de l'émir Baidara et de l'émir Sandjar-Schondjâi, lui rendit la liberté, donna ordre de lui porter un costume d'honneur emplet, et de lui délivrer un diplôme qui le nommait au grade d'émir de cent cavaliers. Le prince voulait que, dans sa prison même, il revêtît cette robe. On la lui porta, ainsi que le diplôme, qui était enfermé dans une bourse de soie *atlas* (satin). Il contenait des formules extrêmement honorifiques pour l'émir, et des louanges magnifiques. Baidara, Schondjâi le *dawaddar* et el Alafram, se rendirent à la prison afin d'escorter Baisari jusqu'au moment où il se présenterait devant le sultan. Mais il refusa de revêtir le costume d'honneur, et s'engagea, par les serments les plus forts, à ne paraître devant le sultan qu'avec ses chaînes et le vêtement qu'il avait porté dans sa prison. Les émirs et les personnes attachées à la citadelle, ayant appris sa sortie, accoururent en foule sur ses pas; en sorte que ce jour fut une véritable fête. Baisari entra devant le sultan, portant sa chaîne, que le prince fit détacher sous ses yeux; après quoi on le revêtit du costume d'honneur. Il baisa la terre, fut comblé d'honneurs par le sultan, reçut le grade d'émir, et se retira dans sa maison. Toute la population sortit pour le voir, et témoigna une joie extrême de sa délivrance. Le sultan lui envoya vingt chevaux, vingt *ekdiseh* et vingt mules. Il recommanda aux émirs de lui adresser des présents. Il n'y en eut pas un seul qui ne lui envoyât, suivant son pouvoir, des objets précieux, des chevaux et des armes. L'*émir-istah* lui fit remettre deux mille dinars en or. La captivité de Baisari avait duré onze ans et un mois. Depuis sa sortie de prison, il prit, dans ses lettres, le titre d'*Aschraf*, tandis que auparavant il se désignait par le surnom de *Schemsi*. Au moment du meurtre de Melik-Aschraf, le trône fut offert à Baisari, qui ne voulut pas s'y asseoir. Lorsque Melik-Adel-Ketboga distribua les Mamlouks aux différents émirs, il en assigna soixante à Baisari, qui fit présent à chacun d'entre eux de deux chevaux et d'une mule. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'au règne de Melik-Mansour-Lâdjîn. Ce prince, pressé par les intrigues de Mankoutimour, qui l'excitait contre Baisari, et après avoir longtemps hésité, le fit encore arrêter et renfermer en prison, dans l'année 697. On mit le sequestre sur tous ses biens, et on incarcéra un grand nombre de ses mamlouks. Mankoutimour ressentit une joie bien vive de la détention de son ennemi. Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, au moment où il remonta sur le trône, avait ordonné de mettre en liberté Baisari. Les émirs hésitaient à adopter cette mesure, et représentèrent au sultan qu'il valait mieux continuer la détention de ce captif. Le prince se rendit à leur avis; et Baisari fut laissé en prison. Cet émir demeura ainsi captif jusqu'au moment de sa mort qui arriva le dix-neuvième jour de Schewal, l'an 698. Il fut enterré dans son tombeau, *باب*, situé en dehors de la porte appelée *Bab-annasr*. J'ai parlé des dépenses prodigieuses et de tout genre que faisait Baisari; et toutefois son opulence ne répondait pas à

ses mamlouks obtenait de lui journallement de quatre-vingt-dix à cinq rols de viande, de soixante-dix à cinq rations d'orge *مطبقة*. C'était aux moindres d'entre

« ces profusions; car il devait constamment une somme de quatre cent mille dirhems. Lorsqu'il
 « avait acquitté une dette, il se hâta de faire un autre emprunt. Il se piquait par là de générosité;
 « personne d'entre ses mamlouks et ses affidés n'osait lui faire, à ce sujet, aucun reproche; ni lui
 « conseiller de mettre dans ses libéralités plus de réserve et de modération. Si quelqu'un lui disait
 « un mot sur cet article, il lui témoignait son mécontentement, et quelquefois le frappait, l'injurait,
 « et le destituait de son emploi, s'il remplissait auprès de lui les fonctions d'*ostédér* ou de mou-
 « *betschir*. Un jour, son *ostédér* (majordome) vint se plaindre à lui des dépenses prodigieuses qu'il
 « faisait, et l'engager à mettre dans ses libéralités un peu plus de modération. Baisari se fâcha,
 « destitua cet homme, en nomma un autre à sa place, et dit : « Que le premier ne paraisse plus
 « devant moi. » Jamais on ne le vit boire de l'eau deux fois dans un même vase. Chaque fois qu'il
 « voulait boire, il prenait un vase neuf, dont il ne se servait plus ensuite. Ses libéralités étaient
 « nombreuses et célèbres; ses dons, ses présents étaient immenses. Ses contemporains ne trou-
 « vèrent aucun homme qui l'égalât sous le rapport de la quantité et de l'importance des bien-
 « faits. Au moment de sa mort, il devait plus de quatre cent mille dirhems. Tout fut payé, sur
 « le produit de ses biens et de ses propriétés. C'était à cet émir qu'avait appartenu la maison
 « nommée *Dar-Baisariah* الدار البيسرية, placée au Caire, dans la rue d'entre les deux palais
 « *نخط بين القصرين*. Vers la fin de la dynastie des Fatimites, à l'époque où les Franes avaient
 « acquis leur plus grande puissance, cet édifice était désigné pour servir de demeure à leurs am-
 « bassadeurs; car il avait été réglé qu'une moitié du revenu du pays appartenait aux Franes. Et
 « un ambassadeur, choisi parmi les plus distingués d'entre eux, résidait dans cette maison, pour
 « recevoir le paiement de ce tribut. Lorsque cette monarchie eut été renversée par les Gozzes, et
 « après l'extinction de celle des Aïoubites, le trône d'Égypte fut occupé par les souverains tures.
 « Sous le règne de Melik-Dâher-Rokn-eddin-Bibars-Boudokâri, l'émir Bedr-eddin-Baisari, sur-
 « nommé *Schemsi*, *Sâlehi*, *Nedjmi*, commença à rebâtir cette maison, l'an 659, l'orna avec une
 « extrême magnificence, et dépensa pour cet objet des sommes immenses. Melik-Dâher désapprouva
 « formellement cette profusion, et dit à Baisari : « Émir Bedr-eddin, que réserves-tu donc aux
 « défenseurs de la religion et aux Tures? » Il répondit : « Les aumônes du sultan. » Puis, il ajouta :
 « Par Dieu, ô mon seigneur, si j'ai entrepris cette construction, c'est dans l'intention que la nou-
 « velle en parvienne dans les régions habitées par l'ennemi, et qu'on y dise : Un des mamlouks du
 « sultan a fait élever une maison, pour laquelle il a dépensé des sommes immenses. » Cette réponse
 « plut au sultan, qui gratifia Baisari de mille dinars en or; ce qui fut regardé comme une des plus
 « grandes libéralités de ce prince. Cette maison, avec son écurie, son jardin et le bain placé tout à
 « côté, comprenait un espace d'environ deux *feddans*. Les marbres qui la décoraient étaient les
 « plus beaux que l'on employât au Caire, et le travail en était excellent. Tout le monde admira la
 « grandeur de cet édifice, attendu qu'à cette époque les émirats et les hommes importants du royaume
 « se piquaient d'une extrême simplicité; au point que l'un d'entre eux, lorsqu'il était promu au
 « rang d'émir, ne changeait rien à la maison qu'il avait habitée à l'époque où il était un simple soldat.
 « Au moment où les travaux de la maison de Baisari furent complètement terminés, il fit de cet édi-

II. (quatrième partie.)

eux qu'étaient destinés ces présents, et cela sans compter les assaisonnements *توابل*, les légumes et le bois. Par suite de sa libéralité, il était constamment endetté de quatre mille dinars, et plus. Dans l'origine, il avait été mamlouk de l'émir Kara-sonkor-Kâmeli, ensuite il passa au service de Melik-Sâleb-Nedjm-eddin-Aioub. 7^o Le vizir Taki-eddin-Abou'lbaka-Taubah-ben-Ali-ben-Mohadjir-ben-Schoudja-ben-Taubah-Tekriti. Il mourut à Damas, la nuit du jeudi, huitième jour du mois de Djoumada-premier, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il avait rempli les fonctions de vizir à Damas, et avait été un des mamlouks de Melik-Mansour-Kelaoun (8). 8^o Belâ-uddin-Mohammed-ben-Ibrahim-ben-Mohammed-

« fice un *waqf* (une fondation pieuse), et fit dresser l'acte en présence de quatre-vingt-douze *adl*, du nombre desquels était le *kadi-alkodas* Taki-eddin-ben-Dhik-alid, le *kadi-alkodas* Taki-eddin-ben-Bint alazz, et le *kadi-alkodas* Taki-eddin-ben Razin, à une époque où ces fonctionnaires n'étaient point encore parvenus au rang de *kadi*, et se contentaient du rôle de *schâhid*.

« Cette maison resta la propriété des héritiers de Baisari jusqu'à l'année 733. L'émir Kousoun désirait vivement posséder cet édifice; il présenta, à cet égard, une requête au sultan Melik-Nâser-Mohammed, qui lui permit d'entrer en négociation avec les héritiers de Baisari. Il députa vers eux, leur fit des promesses, des offres, qui leur parurent raisonnables et qu'ils acceptèrent. Il s'adressa au *kadi-alkodas* Scherf-eddin-Harrâni, le *hanéfi*, et lui demanda une décision juridique qui l'autorisât à l'acquiescer par échange *استبدالها*, ainsi qu'il avait fait payer la maison de *Kutall-assaba*, le bain récemment construit, et la mosquée *Djâmi*, située dans la rue, eu dehors de la porte neuve. Lorsqu'il eut obtenu le consentement, Ala-eddin-ben-Djelâl-eddaulah, *schâhid* des bureaux, vint s'établir dans cette maison, accompagné des *schâhids* préposés à l'estimation. L'édifice fut évalué à cent quatre-vingt-dix mille dirhems. Il fut réglé que le jardin destiné pour les orphelins serait porté à dix mille dirhems, afin de compléter la somme de deux cent mille dirhems. Le *kadi-alkodas* Scherf-eddin-Harrâni décida que la maison pouvait être vendue; et cet arrêt fut un des actes qui déshonorèrent sa mémoire. La maison passa successivement au pouvoir de plusieurs propriétaires; et les *kadis*, suivant l'exemple les uns des autres, autorisaient les échanges. La dernière décision de ce genre eut lieu quelques années après, l'an 780, et l'édifice fit alors partie des *waqfs* de Melik-Dâher-Barkok. Aujourd'hui, dit Makrizi, elle appartient à Baïram, fille de ce prince. Cette maison avait une porte dont le panneau *براب* était un des plus beaux qui eussent été travaillés au Caire. On arrivait dans la maison par cette porte, qui était placée dans le voisinage du bain de Baisari, située dans la rue entre les deux palais. On a construit, vis à vis cette même porte, des boutiques qui l'ont cachée entièrement; et on entrait dans cette maison par une autre porte, placée dans la rue de Kharanschaf. Abou'lmaâsen atteste que, de son temps, cet édifice avait complètement changé de face.

(8) Abou'lmaâsen ajoute : « Il remplit les fonctions de vizir sous cinq sultans, Melik-Mansour-Kelaoun, son fils Melik-Aschraf-Khalil, Melik-Nâser-Mohammed, Melik-Adel-Kethoga, et Melik-Mansour-Adjin. Il était né l'an 620; c'était un homme d'un mérite éminent.

ben-Abi-Nasr-Ebn-Annahar-Halcbi, le grammairien. Il mourut au Caire, le mardi septième jour de Djoumada-premier. Il était né dans la ville d'Alep, le mercredi dernier jour de Djoumada-second de l'année 627 (9). 9° Le *fakih* Schems-eddin-Mohammed-ben-Sâleh-ben-Hasan-ben-Albena-Kefti, le *schafii*, kadi des deux villes de Semhoud et de Boliana. C'était un homme lettré, et qui cultivait la poésie. 10° Le scheikh Djemâl-eddin-Mohammed-ben-Souletman-ben-Hasan-ben-Hosain-ben-Annakib, originaire de la ville de Balkh, *moukaddesi* (natif de Jérusalem), le *fakih*, hanéfi. Il était né à Jérusalem, au milieu du mois de Schaban, l'an 611, et devint un des hommes les plus distingués de son siècle. Il est auteur d'un commentaire sur le Coran, en soixante-dix volumes. S'étant rendu au Caire, il y fixa son séjour, et y donna des leçons dans l'édifice appelé *Aschouriah* العاشورية. Il mourut dans le mois de Moharrem. 11° Melik-Moudaffar-Taki-eddin-Mahmoud-ben-Mansour-Nâser-eddin-Mohammed-ben-Moudaffar-Taki-eddin-Mahmoud-ben-Mansour-Mohammed-ben-Moudaffar-Taki-eddin-Omar-ben-Schâhinschah-ben-Nedjm-eddin-Aioub-ben-Schâdi (10), souverain de la ville de Hamah. Il mourut le jeudi, vingt et unième jour de Dhoulkadal. Il était né dans cette ville la nuit du dimanche, quinzième jour de Moharrem, l'an 657. Il avait régné quinze ans, un mois et un jour. 12° Melik-Aouhad-Nedjm-eddin-Iousouf-Aioub. Il mourut à Jérusalem la nuit du mardi, vingt-cinquième jour

539

(9) Suivant Nowairi, il fut enterré, le lendemain de sa mort, dans le cimetière de Karafah, près du tombeau de Melik-Adel-Ketboga. Aboulmahâsen ajoute : « C'était un homme extrêmement savant, « qui possédait à fond la langue arabe. On le regardait comme étant, dans un grand nombre « de connaissances, la merveille de son siècle. Il a composé des ouvrages tant en vers qu'en « prose. »

(10) Les faits qui concernent la mort de ce prince sont racontés avec plus de détails par Nowairi (man. 683, f. 182 v°), et surtout par l'historien Aboulfêda, qui assista au décès de son parent (*Annales musulm.*, t. V, p. 156 et suiv.) Taki-eddin-Mahmoud avait eu pour mère Aïschah-Khatoun, fille de Melik-Aziz-Gaïath-eddin-Mohammed, petit-fils de Saladin. A la mort du prince, la souveraineté de Hamah cessa, durant plusieurs années, d'appartenir à la famille des Aïoubites. Les fonctions de *naib-assaltanah*, dans la ville de Hamah, furent conférées à l'émir Schems-eddin-Kara-soukor-Mansouri. Plusieurs gouverneurs occupèrent successivement le même poste, jusqu'au moment où Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, après être monté pour la troisième fois sur le trône, rendit à la famille de Saladin la principauté de Hamah. Dans le récit que nous a donné Aboulfêda des dernières actions de son parent, qui mourut victime de sa passion pour la chasse, on trouve un terme, celui de *طير الراجب*, employé pour désigner un genre d'oiseaux de proie. On pourra voir, sur ce mot, ce que je dirai dans la suite de cet ouvrage.

du mois de Dhoulhidjah. 13° L'émir Schems-eddin-Ak-soukor-Keritah, qui mourut à Gazah. C'était un homme brave et audacieux. 14° L'émir Bedr-eddin-Magrebi, le *dawaddri*. Originaire de Magreb, il avait été promu au rang de *dawâdâr* par Melik-Mansour-Lâdjîn, qui le chargea de présider à la reconstruction de la mosquée d'Ebn-Touloun. Scherf-eddin-Abd-elwahhab-ben-fadl-allah, le *katib-assirr* (secrétaire de la chancellerie secrète) étant tombé malade, le sultan envoya Bedr-eddin pour lui rendre visite. A son retour, il dit au prince : « Il n'y a plus rien à espérer du malade. » Mais à peine une semaine s'était-elle écoulée, que Bedr-eddin mourut, et que le *katib-assirr*, parfaitement guéri, vint faire sa cour au sultan, et offrir à ce prince son compliment de condoléance sur la mort du *dawâdâr*. Le sultan lui dit alors : « Il n'y a pas d'autre Dieu que « Dieu; le *dawâdâr* était persuadé qu'il nous ferait son compliment de condoléance sur la mort du *katib-assirr*, et c'est ce dernier qui nous l'a fait, relativement au *dawâdâr*. » 15° L'émir Seif-eddin-Temurboga, à qui l'on doit la construction d'une mosquée située dans le voisinage du *Meïhin* inférieur, entre le Caire et Misr. C'était un homme généreux, qui accompagna Melik-Nâser dans son voyage à Karak, et passa ensuite à Tarabolos, où il mourut. 16° Parmi les émirs désignés pour des expéditions guerrières, plusieurs moururent à Alep, savoir : l'émir Seif-eddin-Bastî, Ahmed-schah, Mohammed-ben-Soukor-alakra, Aïn-algazâl, et Kikaldi-Ebn-Assariah. L'émir Seif-Eddin-Taktai, mourut dans le canton de Semhoud, où il était allé faire un voyage. Schehâb-Iousouf, fils du *Sahib*-Mohî-eddin-Mohammed-ben-Iakoub-ben-Ibrahim-ben-Hibet-allah-Ebn-Altarek-ben-Sâlem-ben-Annahas-Asadi-Halebi, mourut à Damas, le treizième jour du mois de Dhoulhidjah. Il était allé plusieurs fois au Caire. 17° Amin-eddin-Sâlem-ben-Hasan-ben-Hibet-allah-ben-Mahfond-Ebn-Sasari-Bagli, inspecteur des *divans* de Damas, mourut le vingt-huitième jour de Dhoulhidjah, après avoir été destitué. 18° L'émir Alem-eddin-Sandjar-Mesrouri, *wâlî* du Caire, et plus connu sous le nom de Khaïat (11).

(11) Aboulmahâsen (f. 58 v°) ajoute aux personnages dont la mort est indiquée parmi les événements de cette année. « Le maître *الاستاذ* Djemâl-eddin-Abou'Imedjd-Iakoub-ben-Abd-allah-Mos-tasemi-Roumi, l'eunuque *الطواشي* le calligraphe distingué, dont la réputation est répandue dans les pays de l'Orient, et dans ceux de l'Occident. Il occupait un rang éminent auprès de son maître, le khalife Mostasem-bi'llah, le dernier des khalifes Abbassides, qui régnèrent à Bagdad. Ce prince l'avait fait élever et instruire, en sorte qu'il se distingua dans la littérature, et écrivit également en vers et en prose. Il est le modèle le plus parfait de la calligraphie. »

Au moment où l'année commença, le sultan, à la tête des troupes d'Égypte, ^{AN} se mettait en marche pour la Syrie. Car le bruit d'une invasion que Gazan ⁶⁹⁹.

« Plusieurs personnages, ont également porté le nom de *Iakout* ياقوت. J'ai indiqué, dans cet ouvrage, le plus grand nombre d'entre eux, soit qu'ils aient été ou non calligraphes. Tels sont :
 « Iakout-Aboul'dorr, le marchand-Roumi, qui mourut à Damas, l'an 543. Iakout-Saklabi-Djemâli-
 « Aboulhasan, affranchi du khalife Abbasside Mostarsched. Il mourut, l'an 563. Iakout-Abou-Saïd,
 « affranchi d'Abou-Abd-allah-Isâ-ben-Hibet-allah-ben-Annakkâsch. Il mourut, l'an 574. Iakout-
 « Mauseli, l'écrivain, Amin-eddin surnommé Meliki, du nom de son maître le sultan Melikschah, le
 « Seldjouide. Celui-ci est également du nombre de ceux dont les manuscrits sont répandus partout.
 « Il mourut à Mausel (Mosul), l'an 618. Iakout-Hamâwi-Roumi-Schelah-eddin-Aboul'dorr. C'était
 « un des esclaves d'un marchand de Bagdad nommé Asker-Hamâwi. Il a composé plusieurs ouvrages
 « et est également célèbre pour son écriture; il mourut l'an 626. Iakout-Mohaddib-eddin-Roumi,
 « affranchi du marchand Abou-Nausour-Djili. C'était un poète distingué. Il a composé une *Aslehah*,
 « qui commence par ce vers : »

« Si, au moment du départ de tes amis, tu as pu étouffer tes pleurs, tout ce que tu affectes n'est rien que mensonge et imposture. »

« Il mourut l'an 622. Tous ces hommes, dont la mort a précédé celle de Iakout-Mostasemi, ont tous été l'objet d'articles biographiques, se sont distingués par leur mérite, par le talent de la calligraphie, et celui de la poésie. Pour la plupart, ils ont été mentionnés dans cet ouvrage. Si nous les avons réunis ici tous ensemble, c'est parce que bien des personnes, dès qu'elles voyent des morceaux de calligraphie et d'autres ouvrages, ne manquent pas de les attribuer à Iakout-Mostasemi; et cela sans aucun fondement de vérité; car, parmi ceux que nous avons désignés, il en est plusieurs dont l'écriture est mise par Ebn-Khalikan au-dessus de celle de Iakout-Mostasemi. Je me suis un peu écarté de mon but, attendu que cette excursion présentait une utilité réelle. Je reviens à ce qui concerne Iakout. Parmi ses poésies, on compte les vers suivants : »

« Le soleil, toutes les fois qu'il se lève, renouvelle l'amour que m'inspire ton visage, ô toi qui es mes oreilles et mes yeux. »

« Je veille toute la nuit; car je me familiarise avec son borreur; attendu que durant les ténèbres, le plaisir de parler de toi, forme mon entretien. »

« Chaque jour qui s'est écoulé sans que je te visse, ne fait pas, à mes yeux, partie de ma vie. »

« Chaque nuit est pour moi un jour, lorsque tu te présentes à mon esprit : car ton souvenir est la lumière de mon cœur et de mes yeux. »

Il est également l'auteur des vers suivants :

« Vous avez ajouté foi aux discours de mes calomniateurs : et cependant j'ai consacré toute ma vie à vous aimer, et à prouver la fausseté de leurs paroles. »

« Vous prétendez que je m'ennuye de votre conversation : quel homme peut trouver ennuyeuse la vie et ce qui en fait l'agrément. »

Au rapport d'Abou'lmaâsen (f. 59 rect.), la hauteur primitive du Nil fut, cette année, de cinq coudées et quelques doigts. La crue s'éleva à dix-sept coudées et seize doigts. Suivant le même historien (f. 57 v°), cette même année, dans la dixaine du milieu du mois de Kanoun-premier, autre-

devait faire dans cette province, prenaît chaque jour plus de consistance. Ainsi donc, le premier jour du mois de Moharrem, le sultan, avec toute son armée, partit de Ridāniah. Les émirs étaient jaloux les uns des autres, et se montraient mécontents de leurs collègues. Lorsque l'on fut arrivé à Gazah, on se livra au plaisir de la chasse, des réunions, de la promenade.

Les Ouirat, qui étaient arrivés en Égypte, sous le règne de Melik-Adel-Kctboga, témoignaient un vif mécontentement de la mort de plusieurs de leurs émirs, con-
 540 damnés par ordre de Melik-Mansour-Lâdjîn, de la déposition de Kctboga et de son exil à Sarkhad, et enfin, de ce que les Bordjis étaient en possession de l'autorité. Ils résolurent d'organiser une révolte, ils s'adressèrent à l'émir Kallouberes-Adeli, et le choisirent pour leur chef. Ils arrêtèrent que Borontāi, l'un des Mamlouks du sultan, et Lasous, attaqueraient à l'improviste les deux émirs Bibars et Selar, et les massacreraient : qu'ensuite, on rétablirait Kctboga sur le trône. Le sultan étant parti de Gazah, à la tête de ses troupes, vint camper à *Tell-Adjout*. Là, tous les émirs, suivant l'usage, se présentèrent pour faire leur cour au prince. Bibars témoignait des égards pour Selar, et s'avancait à cheval devant lui. Au moment où les émirs eurent mis pied à terre, et où Bibars et Selar étaient seuls restés à cheval, Borontāi qui marchait à pied, auprès de l'étrier de Bibars, tira son épée, et en frappa cet émir. Le coup porta sur la croupe du cheval, et lui fendit le dos. Un second coup atteignit la calotte du turban *كفتة*, la coupa en deux, et blessa l'émir au visage. Aussitôt, les épées furent tirées contre l'assassin, qui ne tarda pas à être massacré. Des clameurs se firent entendre au milieu de l'armée, et tout le monde s'empessa de monter à cheval. Les Ouirat s'étaient dirigés vers le *dehli* du sultan, avec l'intention de se jeter sur le prince. Ils avaient déjà pénétré dans l'intérieur de la tente. Cependant les émirs étaient en marche pour aller les attaquer. L'émir Seifeddin-Bektetur, le *djoukendir* et les Mamlouks du sultan montèrent également à cheval, persuadés que cette attaque avait pour but le meurtre du sultan. Ils déployèrent les drapeaux, et s'arrêtèrent. Bibars et Selar retournèrent à leurs tentes. Ils recommandèrent aux *hadjib* et aux *nakib* de rassembler les troupes, et de les réunir près du campement de l'émir Selar, le *naib*. Lorsque

ment, du mois de Tobî, on vit paraître, dans le ciel, une comète qui se prolongeait depuis la fin du signe du Taureau jusqu'au commencement du signe des Gémeaux. Sa queue était dirigée vers le nord.

les soldats apercevaient l'étendard سنجی et les drapeaux صایب du sultan déployés, ils se dirigeaient de ce côté, et laissaient là Selar. Les *hadjib* avaient beau les rappeler, nul ne les écoutait et ne revenait sur ses pas; tous allaient sous l'étendard du sultan. L'Émir-djandâr députa vers le sultan et les grands officiers, pour leur dire : « Quelle est donc cette révolte que vous prétendez organiser, au moment où nous allons nous trouver en présence de l'ennemi? Nous avons appris que les Ouirat, d'accord avec les Mamlouks du sultan, voulaient nous égorger, et que ce projet avait votre approbation et celle du prince. Mais Dieu a protégé notre vie. Si la chose est véritable, nous sommes les Mamlouks du sultan régnant, ceux du feu sultan, et nous sommes prêts à nous sacrifier pour l'intérêt des musulmans. Si ce qui a été dit est faux, veuillez nous adresser un firman. » Le sultan ayant entendu ce message, se mit à pleurer, et jura qu'il n'avait eu aucune connaissance du fait dont on lui parlait. L'Émir-djandâr, de son côté, fit des serments analogues, et dit : « Au moment où un pareil fait s'est passé, on a cru que les émirs voulaient égorger le sultan pour placer un autre prince sur le trône. » Puis il ajouta : « Les émirs, dans leurs pourparlers, n'ont d'autre but que d'arrêter successivement prisonniers tous les Mamlouks du sultan, afin de pouvoir réaliser leurs vues. Si le sultan et ses Mamlouks déplaisent aux émirs, j'emmènerai avec moi le prince avec ses Mamlouks, et je me rendrai à Karak. »

Les émirs ayant appris ces propos, voulaient d'abord marcher contre l'Émir-djandâr. Mais ils crurent à propos de temporiser : ils députèrent vers l'Émir Bedr-eddin-Bektâsch, le *silahdâr*, l'*atabek*, qui se trouvait avec le *djdlisch* (l'avant-garde) à une journée de marche du camp; il ne voulait entrer en rien dans les projets des émirs, et leur recommanda de ne faire aucun mal au sultan. L'Émir Selar revenant aux voies de la douceur, monta à cheval, et reconcilia l'Émir-djandâr avec les émirs *bordjis*. Tous ensemble baisèrent la terre devant le sultan. On arrêta les Ouirat, qui, appliqués à la torture, avouèrent qu'ils avaient eu le projet d'assassiner Bibars et Selar, et de replacer Ketboga sur le trône. Ainsi s'évanouirent les idées que s'étaient formées les *Bordjis* sur l'intelligence du sultan et de l'Émir-djandâr avec les Ouirat. Le lendemain, environ cinquante de ceux-ci furent étranglés et conduits au supplice avec leurs habits et leurs turbans. On fit crier devant eux : « Voilà la juste punition de ceux qui veulent exciter des troubles parmi les musulmans, et qui osent atta-

« quer les souverains. » On chercha l'émir Katlouberes; mais on ne put le trouver. Il s'était réfugié dans la ville de Gazah, et s'y tenait caché. On se contenta de piller tous ses bagages (12). Le quatrième jour on descendit du gibet les corps de ceux qui y avaient été attachés.

Cependant les *Bordjis* entreprirent d'aigrir Bibars et de le brouiller avec Selar, prétendant que celui-ci se liguaît contre lui avec les Mamlouks du sultan. Selar, instruit de ces intrigues, s'aboucha avec Bibars, et tous deux convinrent d'envoyer à Karak une partie des Mamlouks du sultan. Ce prince ne s'opposant pas à cette mesure, ils choisirent parmi ces Mamlouks, un certain nombre d'hommes qu'ils soupçonnaient de complicité avec les Onirat, et les firent emprisonner dans la ville de Karak. Au bout de quelques jours, le sultan se mit en marche vers Karitah, et résolut de s'y arrêter jusqu'au retour des émissaires qu'il avait envoyés en avant, et qui devaient lui donner des détails sur la position de l'ennemi. Dans ce campement, l'armée fut surprise par le cours de plusieurs torrents. L'inondation détruisit une bonne partie des bagages; et des soldats, en grand nombre, se trouvèrent réduits à la pauvreté par suite de la perte de leurs chameaux et de leurs effets. Tout le monde augura mal du succès de cette guerre, et l'événement réalisa ces prévisions. A l'inondation succéda une multitude de sauterelles qui couvrirent l'horizon et dérobèrent aux yeux la vue du ciel. Ce nouvel accident augmenta les pressentiments sinistres de l'armée. Et tout le monde parla dans ce sens, jusqu'aux vivandiers سوقة. Le premier jour du mois de Rebi premier, on décampa et l'on prit la route de Damas, où le sultan fit son entrée, le vendredi, second jour du même mois. Le samedi, neuf du même mois, on vit arriver à Damas les 542 fugitifs (13) d'Alep et autres villes. Les courriers de la poste, expédiés d'Alep

(12) Suivant Nowairi (fol. 184 v°), cet émir au bout de quelque temps ayant été découvert et arrêté, fut étranglé, dans le marché aux chevaux, placé au pied de la citadelle du Caire.

(13) Le verbe جَفَلَ à la 1^{re}, la 4^{re} et la 7^{me} forme signifie fuir, s'échapper à la hâte, et à la 11^{me} forme, forcer de fuir, d'émigrer. On lit dans l'*Histoire d'Alep* (man. 728, f. 95 r°): جَفَلَ اهل الشام بين يديه « Les habitants de la Syrie s'enfuirent devant lui. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 661, f. 177 v°): رَجَلَ مِنْ دِمَشْقٍ جَافِلًا مِنَ التَّتَارِ « Il parut de Damas, fuyant devant les Tatars. » Dans les *Annales d'Abou'lfeda* (t. V, p. 174): جَفَلَتِ الْمَسْلُومُونَ مِنْهُمْ « Les Musulmans fuirent devant eux. » Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit, f. 116 r°): جَفَلَ جَمِيعَ الْقَرْىِ وَالْبُحُوْرِ « Les habitants de tous les villages et de tous les bourgs prirent la

et d'ailleurs, annoncèrent que Gazan était campé sur le bord de l'Euphrate, et que ce prince se trouvait à la tête d'une armée immense. On distribua aux troupes pour chaque cavalier, une gratification de treute à quarante dinars.

« كان الناس قد اجفلوا من ملك الروم الى حلب : La population, par suite de la frayeur qu'inspirait l'empereur des Romains, s'était réfugiée à Alep. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoun (t. VII, f. 237 v°) : « لما اجفل السلطان عن سجاسة : Lorsque le sultan fut parti précipitamment de Sedjelmásah. » Dans la *Vie d'Ebn-Khaldoun* (f. 17 v°) : « اجفلوا وتتابع الناس في الاجفال : Ils prirent la fuite; et toute la population, successivement, prit part à cette déroute. » Dans l'*Histoire* du même écrivain (t. IV, fol. 227 r°) : « اجفل خروفا منه : Il s'enfuit, par suite de la frayeur qu'inspirait cet homme. » Et (ib. v°) : « اجفلوا من الري : Ils partirent précipitamment de Rei. » Dans l'*Histoire* d'Egypte d'Abou'mahassen (m. 671, f. 243 r°) : « اجفل الناس بين ايديهم : Tout le monde s'enfuit devant eux. » Dans le *Manhek-idfi* du même historien (tom. V, m. 751, f. 41 v°) : « كان قد اجفل الناس : La population avait pris la fuite. » Ailleurs (f. 61 v°) : « اجفل من حمص : Il partit précipitamment de Hems. » Dans l'*Histoire* d'Egypte de cet écrivain (m. 661, f. 199 v°) : « تقدم الملك الظاهر بتجليل البلاد : Melik-Dâher ordonna de faire émigrer la population des villes. » Ailleurs (m. 663, f. 48 r°) : « قيل ان والى دمشق : On dit que le gouverneur de Damas resta, en personne, pour faire partir la population. » Dans l'*Histoire* d'Alep (m. 728, f. 50 v°) : « Nous voulons que tu le forces de fuir. » Plus bas (f. 86 v°) : « اجفل الناس من ساير الشام اليها : La population d'abandonner toute la Syrie, pour se réfugier dans cette ville. » Dans la *Vie du sultan Kelnoun* (m. de S. Germain, 118 bis, f. 274 v°) : « قد اجفلوا اهل تلك الجهات : On avait fait partir précipitamment la population de ces cantons. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoun (tom. IV, f. 66 v°) : « جفله وقتله : Il le fit fuir et l'égorgea. »

Le mot *جفل* signifie la fuite, la déroute. On lit dans une *Histoire d'Egypte* (de mon manuscrit, f. 116 r°) : « كان يمنعهم من الجفل : Il les dissuadait de la fuite. » Dans les *Annales* d'Abou'l-féda (t. II, p. 350) : « وقع الجفل ببغداد : Une fuite précipitée eut lieu à Bagdad. » Le terme *جفلة* désigne quelquefois la fuite. On lit dans l'*Histoire* d'Alep (f. 59 r°) : « جفلة عزيز الدولة : Cette fuite porte le nom de fuite d'Aziz-eddaulah; parce qu'elle eut lieu à cause de lui. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoun (t. VIII, f. 122 v°) : « عاد الى الري بعض اهلها بعد الجفلة الاولى : Une partie de la population retourna à Rei, après la première fuite. »

Le mot *جافل*, qui fait au pluriel *جفائل* ou *جيفل* ou *جفلة*, signifie un fugitif, un émigré. On lit dans les *Annales* d'Abou'l-féda (tom. V, p. 164) : « ساقوا في اثر الجفائل : Ils s'avancèrent à la poursuite des fugitifs. » Plus bas (p. 174) : « تراجعت الجفائل الى اماكنهم : Les fugitifs revinrent à leurs habitations. » Ailleurs (t. IV, p. 582) : « وقع نهب في الجفائل : Le pillage eut lieu à l'égard des fugitifs. » Dans une *Histoire d'Egypte* déjà citée (de mon manuscrit, f. 119 r°) : « جماعة من الهاربين الجفائل : Ceux d'entre les fugitifs. » Une troupe de fugitifs, d'émigrés. » Et (f. 92 v°) : « من قدم معهم من الجفائل : Ceux qui arrivèrent avec eux. » Dans le *Manhek-idfi* d'Abou'mahassen (tom. V, fol. 124 r°) : « قدم : 19

Bientôt les bruits allèrent en croissant, et de nombreux fugitifs arrivaient successivement. Les soldats employèrent la gratification qu'ils avaient reçue, pour l'achat des objets qui leur étaient nécessaires; attendu que tout se vendait à des prix excessifs, par suite des bruits qui circulaient sur la défaite prochaine de l'armée, et du crédit que plusieurs des soldats avaient auprès des émirs *bordjis*.

Un courrier de la poste, expédié d'Alep, annonça que l'avant-garde *جاليش* de Gazan était partie des bords de l'Euphrate, et avait traversé ce fleuve; que tous les habitants des villages, jusqu'au dernier, avaient pris la fuite. L'émir Asdemur-Kurdji, gouverneur des conquêtes faites sur le territoire de Sis, arriva, amenant avec lui le souverain de cette contrée, et après avoir levé le revenu de la ville de Tell-Hamdoun. L'armée de Damas se mit en marche. Après quoi, le sultan partit, à la tête des troupes de l'Égypte, à la chute du jour, le dimanche, dix-septième jour du mois. Il se dirigea vers Hems, et vint camper près de cette ville. De là, il détacha les Arabes pour aller recueillir des nouvelles. Les Tatars étaient arrivés près de Salamiah, et tout le monde disait que l'armée serait battue. Les troupes restèrent sous les armes durant trois jours. Les prix des denrées étaient d'une cherté exorbitante.

Le matin du mercredi, vingt-huitième jour du mois, le sultan monta à cheval, à la tête de l'armée, et pressa sa marche jusqu'à la quatrième heure du jour. Alors, on vit paraître les coureurs des Tatars. On fit crier dans le camp un ordre portant ces mots: « Jetez vos lances, et ne fondez vos espérances que sur vos épées et vos massues. » Tous les soldats, en effet, jetèrent leurs lances à terre et s'avancèrent l'espace d'une heure. L'armée fut rangée en bataille dans le lieu appelé *Medjmaa-almorouly* *مجمع المروج*, et nommé aujourd'hui *H'idi-alkhazindar* *وادي الخزندار* (la vallée du Trésorier). Elle se composait de vingt et quelques mille cavaliers. Les Tatars étaient au nombre d'environ cent mille. L'émir Isa-ben-Mahanna se plaça à l'aile droite avec tous les Arabes. Près d'eux, était

القاهرة في الجفلة من واقعة تيهور. Il se rendit au Caire avec les fugitifs qui se dérobaient aux armes
 ان حصل جفل... الى البلاد الساحلية... فليز: (fol. 66 v°) « de Timour. » Dans la *Fie de Kelaoun* (fol. 66 v°) : « كغيبيل الملكة بعا حفظهم والدفع عنهم
 l'administrateur de l'empire, résidant à Akka, se charge de les protéger et de les défendre. » Enfin,
 le mot *اجفال* désigne la terreur, la fuite précipitée. On lit dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahanna (m. 663,
 fol. 76 v°) : « جله الاجفال على الاعداد : La frayeur le porta à s'éloigner. »

l'émir Belban Tabbâkhi, *naïb* d'Alep, à la tête des troupes de cette ville et de celles de Hamah. A l'aile gauche, se trouvaient l'émir Bedr-eddin-Bektâsch, l'émir-silah, l'émir Akousch-Kattâl-assaba, Alem-eddin-Sandjar, le *dawadiri*, Togril-Igâni, Alhadj-Kurt, *naïb* de Tarabolos, accompagnés d'un grand nombre d'émirs. Au centre, étaient placés Bibars, Selar, Borloghi, Katloubek, le *hadjib*, Aïbek le *khazindâr* (trésorier); escortés d'une foule d'émirs. Les Mamlouks du sultau formaient l'aile. Hosâm-eddin-Lâdjîn, l'*ostadâr*, était avec le sultan à quelque distance du champ de bataille, afin qu'on ne pût le reconnaître et l'attaquer. Cinq cents Mamlouks, choisis parmi les *zîrrâk* (artificiers) (14), formaient l'avant-garde de l'armée.

Au moment de ranger les troupes en bataille, l'émir Bibars, le *djascheukir*,⁵⁴³ se trouva attaqué d'une fièvre et d'une diarrhée violente qui ne lui permit pas de se tenir à cheval. Il monta dans une litière, et quitta le champ de bataille. L'émir Selar, le *naïb*, prenant avec lui les *hadjib*, les émirs, les *fakih*, parcourut toute l'armée. Les *fakih* exhortaient les soldats et les encourageaient à tenir ferme. Ce qui fit verser des larmes abondantes, Gazan restait dans sa position, sans faire aucun mouvement. Il avait recommandé à ses soldats de ne pas bouger, qu'il ne se débranlât lui-même; et alors, de partir tous ensemble. Les troupes musulmanes s'avancèrent les premières. Les artificiers *الزرايين* allumèrent le *naphte*, et fondirent sur Gazan, qui ne fit pas le moindre mouvement.

(14) Le verbe *زرق* signifie *frapper*. L'auteur du *Kamous* (p. 1283), l'explique par *رمى*. On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, m. 140, p. 73) : *حرباً لطيفاً يزرقوا* : « De petites épées avec lesquelles ils frappaient les troupes des Ikhschidites. » Dans l'ouvrage intitulé *Ilm-alfurusiyyah* (la science de la guerre), (m. 1127, f. 18 v°) : *أزرق وجهه برمحك* « Frappe son visage avec ta lance. » De là s'est formé le mot *mizrak*, qui signifie une lance. Ce terme existe encore de nos jours; car on lit dans le *Tableau des établissements français dans l'Algérie* (A. 1840, p. 377), que le mot *mezrag* désigne une lance, et (pag. 319, 337) que *mezargutah* signifie des porteurs de lances. Le mot *زراق* désigne un tuyau. Dans le commentaire sur le *Mauidhif* (édition de Constantinople, p. 232), on le définit de cette manière : « C'est un tube formé de cuir, et fabriqué de manière qu'une des moitiés est mince, et sa partie creuse extrêmement étroite, tandis que l'autre moitié est épaisse, et sa cavité large. On taille ensuite un long morceau de bois, dont la grosseur remplit exactement la cavité large. Lorsque l'on remplit le tube d'eau, et que l'on ajuste à son entrée le morceau de bois, ensuite qu'il la bouche entièrement, l'eau ne saurait sortir par l'autre extrémité. Mais, à mesure que l'on fait entrer le morceau de bois, l'eau est chassée avec force par la cavité étroite, et jaillit à une certaine distance. » Chez les écrivains arabes du moyen âge, le mot *زراق* est employé pour désigner le tube avec le-

On avait supposé que ce prince, de son côté, se porterait en avant pour les repousser. Les chevaux s'élançèrent de toute la vitesse de leur course. Mais, au bout d'un certain temps, leur ardeur se ralentit, et le feu du naphthe s'éteignit. Alors Gazan et ses troupes se précipitèrent tout à la fois et en virent aux mains avec l'armée égyptienne. Il avait détaché en avant dix mille fantassins chargés de décocher des flèches, et dont les décharges avaient atteint quantité de chevaux, et renversé un grand nombre de cavaliers. Ses flèches firent surtout un grand ravage parmi les Arabes, qui prirent la fuite les premiers, et furent suivis par les troupes d'Alep et de Hamah. Enfin, toute l'aile droite fut mise en pleine déroute par l'aile gauche de Gazan. D'un autre côté, la gauche de l'armée égyptienne attaqua la droite de ce prince, la rompit tout entière, la mit dans une déroute complète, et tua environ cinq mille hommes. On manda la chose au sultan, qui était campé à part, avec un corps de troupes, et Hosâm-eddin l'ostadâr. Cette nouvelle le combla de joie. Gazan était sur le point de tourner le dos. Ayant fait appeler Kandjak, *naib* de Damas, celui-ci releva son courage, et l'engagea à tenir ferme. Bientôt, ce prince ayant réuni autour de lui les fuyards, et voyant renaître pour lui les chances de succès, foudrit avec impétuosité sur le centre de l'armée égyptienne, qui ne put soutenir cette

quel on lançait le naphthe (le feu grégeois). On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. I, man. 797, f. 349 v°) : زقاقات النفط : « Les tuyaux destinés à lancer le naphthe. » De là vient le mot مزرق signifiant ce avec quoi on lance cette substance. On lit dans l'*Histoire des Seldjoukides* de Boudâri (man. ar. 767 A. fol. 170 v°) : القوارير المحركة والنفطيات المزقة : « Les pots incendiaires, et les machines propres pour le naphthe, et destinées à le lancer. » Le mot زقاق exprimait celui qui avec de pareils tubes lançait le naphthe. On lit dans le *Kâmil* (manuscrit t. V, p. 288) : انسان زقاق حرب دارا بقارورة نطف. « Un artificier fit tomber sur une maison un pot rempli de naphthe. » Les mêmes mots se trouvent répétés dans l'ouvrage biographique (العقد النجيب) de Taki-eddin-Fâsi (tom. IV, f. 75 r°). Dans la *Vie de Bibars* de Nowairi (f. 72 v°) : رمى الزقاقون بالنطف : « Les artificiers lancèrent le naphthe. » Dans la *Vie de Kelaoun* du même historien (m. 683, f. 19) : لعب عذة الجحارين : « Les artificiers jouèrent avec le naphthe. » Plus bas (fol. 20) : والزقاقين ألف : « Les tailleurs de pierres et les artificiers étaient au nombre de mille. » Dans le *Solouk* de Makrizi (tom. I, p. 331) : دفع الزقاقون النفط : « Les artificiers jetèrent le naphthe. » Dans l'*Histoire de la Conquête de Jérusalem* d'Imad-eddin Isfahâni (man. 714, fol. 57 r°) : كل زقاق زرق : « Chaque artificier lança, avec le feu, la perdition sur les hommes destinés au feu (de l'enfer). » Et (f. 29 v°) : ألهم الزقاق والهيب الحزاق : « L'artificier fut dévoré, et l'incendiaire fut brûlé. »

attaque. Selar, Bektemur le *djoukendr*, Borloghi, et le reste des émirs *bordjis* prirent la fuite. Gazan les poursuivit de si près, que ses flèches atteignaient les casques des cavaliers, et en faisaient jaillir le feu. Le sultan, qui était campé à part, accompagné de Hosâm-eddin, pleurait, adressait à Dieu ses supplications, et lui disait : « O mon Seigneur, ne faites pas de moi un être funeste pour les musulmans (15). » Il voulait suivre la foule des fuyards. Hosâm-eddin l'arrêtait, et lui disait : « Ce n'est pas là une défaite ; mais les musulmans ont reculé. » Bientôt il ne resta auprès du prince que dix-huit Mamlouks. Cependant l'aile gauche des troupes de l'islamisme ayant défait l'aile droite de Gazan, revint à Hems, après l'*asr*, rapportant un butin considérable. Les soldats trou- 544 vèrent les émirs *bordjis* du centre, qui avaient été rompus, et que poursuivaient les Mongols. Ils demeurèrent stupéfaits. Gazan, qui craignait une embuscade, renouça à la poursuite des fuyards. Ce fut là véritablement une grâce divine. Car si ce prince avait continué sa marche, tous les soldats égyptiens eussent péri jusqu'au dernier. Les fuyards arrivèrent à Hems, au moment du coucher du soleil. Les Tatars s'étaient emparés de tout ce qui appartenait à cette armée, et qui formait une masse immense. D'un autre côté, les fuyards, pour se sauver plus vite, avaient jeté leurs armes. Toute la population de Hems poussa des clameurs, et disait à haute voix, en s'adressant à l'armée : « Dieu, Dieu est avec les musulmans. » Les chevaux étaient épuisés de fatigue. Les Égyptiens continuèrent leur route vers Balbek, et vinrent, le matin du vendredi, camper devant cette ville, dont les portes étaient fermées. Ils y prirent des vivres, et poursuivirent leur retraite jusqu'à Damas, où ils s'arrêtèrent le samedi, premier jour du mois de Rebi-second.

Le plus grand nombre se dirigea vers l'Égypte, par la route du Sâhel. A peine les troupes étaient-elles entrées dans Damas, que des éris annoncèrent l'approche de Gazan. Les soldats évacuèrent la ville, après un séjour d'environ une heure, abandonnant tout ce qu'ils possédaient. Les habitants de cette capitale se hâtèrent de fuir, et se débandèrent dans toutes les directions. L'armée, dans sa retraite, eut à redouter les *Aschir* et les Arabes, qui enlevèrent et pillèrent une bonne partie des bagages. Parmi ceux qui périrent dans le combat, on

(15) Le texte porte : لا تجعلني كعيا نجسا على المسلمين. « Ne faites pas de moi un des funeste pour les Musulmans. »

compta l'émir Kurt, *naib* de Tarabolos, l'émir Naser-eddin-Mohammed, fils de l'émir Aidemur-Halebi, Malian-Takwi, l'un des émirs de Tarabolos, Beibars-Gatmi, *naib* de la citadelle de Markab, Uzbek, *naib* de Balatonos, Bilik-Taïar, l'un des émirs de Damas, et environ mille soldats ou Mamlouks. On eut également à regretter le *Kadi-alkodat* Hosâm-eddin-hasan-ben-Ahmed-Roumt, kadi des Hanéfis de Damas, Imad-eddin-Ismaïl-ben-Ahmed-ben-Saïd-ben-Mohammed-ben-Saïd-ben-Alatliir, le *Mouwakki* موقع (secrétaire). Les Tatars de leur côté, perdirent environ quatorze mille hommes.

Gazan, après la déroute de l'armée égyptienne, vint, à l'issue de la soirée, camper devant la ville de Hems, où se trouvaient déposés les trésors du sultan et les bagages des troupes. Il enleva tous ces objets, qui étaient confiés à la garde de l'émir Naser-eddin-Mohammed-Ebn-alsâem. Ensuite, il prit le chemin de Damas, après avoir laissé ceux qui servaient sous ses ordres recueillir pour butin des richesses immenses. Cependant, à Damas, vers l'heure de midi, le samedi, premier jour de Rebi-second, un tumulte effrayant s'était manifesté parmi la population. Les femmes étaient sorties de leurs maisons, le visage découvert. Les hommes avaient abandonné leurs boutiques, leurs biens, pour fuir hors de la ville. La foule était si grande, que bien des personnes furent étouffées aux portes. Les habitants se dispersèrent sur le sommet des montagnes et dans les villages. D'autres, en grand nombre, se dirigèrent vers l'Égypte.

La nuit du dimanche, les prisonniers s'échappèrent, et le pillage commença, attendu qu'il n'y avait personne pour garder la ville. Dès le matin, ceux des habitants qui étaient restés dans la place se réunirent devant la grande mosquée, et envoyèrent une députation vers Gazan. Le *Kadi-alkodat*, Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâah, et le *Schêik-alschoiouxh*, Taki-eddin-Ahmed-ben-Timiah se mirent en route pour aller trouver ce prince, le lundi, troisième jour du mois, dans l'après-midi, accompagnés d'un nombreux cortège de personnages distingués, de *fakih*s et de lecteurs. Arrivés au lieu nommé *Nabl* النيل, ils rencontrèrent Gazan, qui était en marche. Ils descendirent de leurs montures, et plusieurs d'entre eux baisèrent la terre. Le prince s'arrêta : Les Tatars descendirent de leurs chevaux, et l'interprète se présenta. Les députés demandèrent une amnistie pour les habitants de Damas, et offrirent les vivres qu'ils avaient apportés. Gazan ne parut y faire aucune attention, et dit aux députés : « J'ai déjà envoyé l'acte que vous demandez. » Après quoi, il les congédia. Ils

retournèrent à la ville, le vendredi, après l'asr. On n'avait fait ce jour-là la prière pour aucun souverain. La capitulation accordée par Gazan était déjà parvenue à Damas, le jeudi, sixième jour du mois. Le vendredi, sept, Ismaïl le Tatar arriva à la tête d'une troupe de ses compatriotes. Le samedi, il entra dans la ville, afin de faire dans la grande mosquée lecture du *firman*. Toute la population était réunie. Un des Persans qui était arrivé à la suite de l'émir Ismaïl lut cet acte (16), qui engageait tout le monde à être sans inquiétude. Ismaïl retourna à son logement, après avoir fait la prière de l'asr.

(16) Sans doute on ne sera pas fâché de trouver ici le texte de cette pièce officielle, tel qu'il nous est donné par Nowairi (m. 683, f. 188 r° et suiv.), et par un historien souvent cité (de mon manuscrit, fol. 65 v° et suiv.):

بقوة الله تعالى

ليعلم امراء التومان والالوف والمائة وعموم عساكرنا المنصورة من المغول والتاريك والارمن والكرج وغيرهم ممن هو داخل تحت رقة طاعتنا ان الله لما نزل قلوبنا بنور الاسلام وهدانا الى ملة النبي عليه افضل الصلاة والسلام افهم شرح الله صدره للاسلام فهو علي نور من ربه فوبل للقاسية قلوبهم من ذكر الله اولئك في ضلال مبين ولما ان سبغنا ان حكم مصر والشام خارجون عن طريق الدين غير متمكين باحكام الاسلام ناقضون لعهدهم حالقون بالايامان الفساجرة ليس لديهم وفاء ولا ذمام ولا لامورهم القيام ولا انتظام وكان احدهم اذا تنولى سعى في الارض ليفسد فيها ويهلك الحرث والنسل والله لا يحب الفساد وشاع من شعارهم الخيف على الرعية ومدة الايدي العادية الى حريمهم واموالهم والتخلف عن جادة العدل والانصاف وارتكابهم الجور والاعتصاف جليتنا الحبيبة الدينية والحفيظة الاسلامية على ان تخرجنا الى تلك البلاد لازالة هذا العدوان واماطة هذا الطغيان مستصحبين النجم الغرير من العساكر ونذرنا على انفسنا ان وقتنا الله تعالى بفتح تلك البلاد اولنا العدوان والفساد وبسطنا العدل والاحسان في كافة العباد متمتلا للامر الالهى ان الله يامر بالعدل والاحسان وينهى عن المنكر والبغى يعظكم عليكم تذكرون واجابة لما نذير اليه الرسول صلى الله عليه وسلم ان المظلمين عند الله على منابر من نور عن يمين الرحمن وكلتا يديه يمين الذين يعدلون في حكمهم وامرهم وما ولوا وحيث كانت طوبتنا مشتملة على هذه المقاصد الحميدة والنذور الاكيدة من الله علينا بتبليغ تبليغ النصر المجين والفتح المستبين واتم علينا نعمته وانزل علينا سكينته فقهرنا العدو الطاغية والجور الباغية وفرقتهم ابدي سبا ومزقناهم كل مزق حتى جاء الحق وزهق الباطل ان الباطل كان زهوقا فازدادت صدورنا انشراحا للاسلام وقويت نفوسنا بحقيقة الاحكام منفرطيس في زمرة من حبب اليهم الايمان وآتته الى قلوبهم وكرة اليهم الكفر والفسوق والعصيان اولئك هم

Le dimanche, les habitants de Damas commencèrent à rassembler leurs chevaux, leurs mules et leurs richesses. Gazau vint camper devant la ville. Et

الراشدون فضلا من الله ونعمة فوجب علينا رعاية تلك العهد الموثقة والنذور الموثقة مصدرة مراسينا العالية ان لا يتعرض احد من العساكر المذكورة على اختلاف طبقاتها لدمشق واماها وسائر البلاد لاسلامية الشامية وان يكتفوا اطفار التعدى عن انفسهم واموالهم وحرهمهم ولا يتجسروا حول حياهم بوجه من الوجوه حتى يشتغلوا بصدور مشروحة وامال مسلوحة بعبارة البلاد وبساهر كل واحد بصدده من تجارة وزراعة وغير ذلك وكان هذا الهرج العظيم وكثرة العساكر تعرض بعض نفر يسير من السلاحيه وغيرهم الى نهب بعض الرعايا واسرم يقتلناهم ليعتبر الباقون ويحفظوا اطباهم عن النهب والاسر وغير ذلك من الفساد ولعلوا انا لا نسامح بعد هذا الامر البليغ البتة وان لا يتعرضوا لاحد من اهل الاديان على اختلاف اديانهم من اليهود والنصارى والصابية فانهم انما يبذلون العجيزة عنهم من الوظائف الشرعية لتول على عليه السلام انما يبذلون الجزية ليكون اموالهم كامرانا ودمارهم كدماينا والسلاطين مؤمنون على اهل الذمة الطيعين كما هم مؤمنون على المسلمين فانهم من جملة الرعايا قال صلى الله عليه وسلم الامام الذى على الناس راع عليهم وكل راع مسؤول عن رعيتة فسيل القضاء والخطباء والمشايع والشرفاء والاكابر والمشايعير وعامة الرعايا الانتشار بهذا النصر الهنى والفتح السنى واخذ الحظ الزافر من السرور والنصيب الاكبر من السهجة والجور مقبلين على الدعاء لهذه الدولة الفاهرة والمملكة الطاهرة انا الليل واطراف النهار وكنت فى خمس ربيع الاخر سنة تسع وتسعين وستماية

Par la puissance du Dieu très-haut,

« Sachent les éniars des *toumans* (corps de dix mille hommes), de mille, de cent, et toutes nos armées victorieuses, Mongols, *Tsisk*, Arméniens, Kurds et autres, qui sont entrés sous le lien de notre obéissance. Lorsque Dieu eut éclairé nos cœurs par la lumière de l'islamisme, et nous eut dirigé vers la religion du Prophète (sur qui reposent les plus excellentes bénédictions et le salut) (nous nous dîmes): Est-ce que celui dont Dieu a dilaté le cœur pour recevoir l'islamisme, et qui est sous l'influence de son seigneur (doit être semblable aux hommes endurcis?) Malheur à ceux dont les cœurs sont endurcis et incapables de penser à Dieu. Ces hommes-là sont dans une erreur manifeste. Lorsque nous apprîmes que les souverains de l'Égypte et de la Syrie s'étaient éloignés de la voie de la religion, ne s'attachaient plus aux préceptes de l'islamisme, violaient leurs engagements, prononçaient des serments criminels; qu'il n'existait chez eux ni probité ni bonne foi; que leurs affaires n'offraient aucun ensemble, aucune organisation régulière, que chacun d'eux, dès qu'il parvenait au pouvoir, courait sur la terre, afin d'y porter le ravage, de faire périr les moissons et les animaux (et cependant, Dieu n'aime point le désordre); que chacun d'eux avait pris ouvertement pour règle de sa conduite d'opprimer les sujets, d'étendre

Kandjak, Bektemur, le *silahdar*, et toutes les personnes de leur suite s'établirent dans le *Meidan-akhlar* (l'hippodrôme vert). Les Tatars se répandirent

« une main hostile sur leurs femmes et leurs biens, qu'ils s'écartaient du chemin de la justice et de
 « l'équité, et se livraient sans frein à la violence et à la tyrannie; poussés par le zèle religieux et la
 « ferveur de l'islamisme; nous avons marché vers ce contrée, afin de faire cesser cette inimitié, et
 « de reprimer cette arrogance, conduisant avec nous une armée nombreuse. Nous avons fait le vœu
 « que, si le Dieu très-haut nous favorisait, en nous accordant la conquête de ce pays, nous ferions
 « disparaître l'oppression et le désordre, que nous étendriions pour tous les hommes, le règne de
 « la justice et de la bienfaisance, obéissant ainsi à l'ordre divin. Car Dieu commande la justice, la
 « bienfaisance, la libéralité à l'égard des parents; il défend les actions honteuses, le crime, l'injus-
 « tice. Il vous exhorte, dans l'espérance que vous réfléchirez sérieusement. Il ordonne d'obéir à
 « tout ce que le Prophète (sur qui reposent le salut et la bénédiction) a recommandé aux hommes.
 « Certes, ceux qui pratiquent la justice, auprès de Dieu, seront assis sur des sièges de lumière, à
 « la droite du Dieu miséricordieux, et ses deux mains sont à la droite de ceux qui suivent l'équité
 « dans leur gouvernement et à l'égard de leurs peuples; de manière qu'ils ne sont jamais forcés
 « de prendre la fuite.

« Lorsque nos esprits eurent arrêté ces nobles projets, ces vœux inébranlables, Dieu nous a
 « gratifiés, en faisant luire pour nous l'aurore d'une victoire élatante, d'une conquête signalée. Il
 « a accompli pour nous ses bienfaits, et fait descendre sur nous sa majesté divine. Nous avons
 « vaincu l'ennemi rebelle, les armées injustes, nous les avons dispersés entièrement et débandés
 « complètement. En sorte que la règne de la justice est arrivé, et que l'erreur a disparu; car l'er-
 « reur doit infailliblement périr. Alors, nos cœurs se sont encore plus épanouis, pour recevoir
 « l'islamisme; nos esprits se sont fortifiés par les vérités des préceptes: nous nous sommes placé
 « dans le nombre de ceux à qui Dieu a inspiré l'amour de la foi, dans les cœurs desquels il l'a
 « présentée avec tous ses charmes et auxquels il a inculqué l'horreur de l'incrédulité et de la per-
 « versité. Ce sont là les hommes orthodoxes, par suite des bienfaits et des grâces de Dieu.

« C'a été pour nous un devoir d'observer ces pactes inébranlables, ces vœux fermes et solides.
 « En conséquence, des ordres angustes émanés de nous prescrivirent que personne, des différentes
 « classes d'individus, qui composent les armées susdites, ne commit aucun acte d'hostilité contre
 « la ville de Damas, ses dépendances, et la totalité des villes de Syrie, soumises à l'islamisme; que
 « tous réprimassent les ongles de l'inimitié, pour ne toucher ni aux personnes, ni aux richesses,
 « ni aux femmes des habitants: qu'ils ne rodassent pas autour de la demeure de ces hommes; afin
 « que ceux-ci pussent, avec un cœur satisfait, et des espérances pleines et entières, se livrer à la
 « culture des terres, et à la profession que chacun a embrassé, comme marchand, agriculteur, ou
 « autre. Au milieu de cet épouvantable tumulte et de la multitude des troupes, quelques individus,
 « en petit nombre, s'étant permis de piller ou de faire prisonniers quelques-uns des habitants,
 « nous avons puni de mort les coupables; afin que cet exemple servît de leçon aux autres hommes,
 « qu'ils renoncassent à l'envie de piller, d'enlever des hommes, ou de se livrer à quelque autre
 « désordre; qu'ils comprissent, qu'après cet acte sévère nous ne serions point disposés à user d'in-
 « dulgences; qu'ils s'abstinsent de nuire à aucun de ceux qui suivent les différentes religions,
 « juifs, chrétiens ou Sabéens; attendu que ces hommes payent la capitation: la protection qui leur

dans la direction de Jérusalem et de Karak, pour piller et faire des prisonniers. L'émir Alem-eddiu-Sandjar-Ardjewasch, qui commandait dans la citadelle de

- est accordée est une des obligations prescrites par la législation religieuse, suivant cette parole
- du Prophète : Ils acquitteront la capitation, afin que leurs biens soient comme les nôtres, leur sang comme notre sang. Les Sultans sont chargés de veiller à la sûreté des tributaires soumis, comme à celle des musulmans; car ces tributaires sont au nombre des sujets. Le Prophète (sur qui reposent la bénédiction de Dieu et le salut) a dit : L'Imam placé à la tête des hommes, est, à leur égard, comme un pasteur; or, on demande à un pasteur compte de son troupeau. Les Kadi, les *Khatib*, les Scheikhs, les savants, les Schérifs, les Grands, les hommes connus, et tous nos sujets doivent se réjouir de cette victoire importante, de cette conquête mémorable, et prendre une part considérable de satisfaction, une portion imposante de contentement et d'allégresse : s'appliquant durant le temps des nuits, et aux extrémités du jour, à adresser au ciel des vœux pour la prospérité de cette dynastie victorieuse et de cet empire illustre.
- Ecrit le 15^e jour du mois de Rebi-second, l'an 699. »

Je n'ai pas l'intention de présenter des observations sur cette pièce officielle; je n'indiquerai point les nombreuses allusions qu'elle présente à des passages de l'Alcoran; attendu qu'on peut facilement les reconnaître en consultant la *Concordance* publiée par M. Flügel. Mais il est un mot sur lequel je crois devoir m'arrêter un moment. Au commencement de cet acte, Nowaïri indique des hommes désignés par le nom de *tarik* تاريك ou *tarik* تاريك. L'auteur de l'*Histoire d'Égypte* a omis tout à fait ce mot. On peut croire que les deux écrivains en ont ignoré la véritable lecture, et sans doute la signification. Je n'hésite pas à écrire *tsik* تاريك. Il est, peut-être, assez curieux de suivre cette expression dans les diverses métamorphoses qu'elle a subies. Chez les Arabes, une grande division des peuples du désert était désignée par le nom de *Tai* طاي. C'était à cette réunion de tribus qu'appartenait le célèbre Hâtem, si vanté pour sa générosité admirable. De là vient que les Syriens employèrent le mot

تاي pour indiquer un *Arabe*, et quelquefois un *Musulman*. On lit dans la *Chronique* de Grégoire Bar-Hebraeus (p. 211) : *ملکهم التاي* : « L'empire arabe des Égyptiens. » Plus loin (p. 272) : *حصن تاي* : « Un cheval arabe. » Dans la *Bibliotheca orientalis* d'Assemani (tom. III, p. 205 et pass.), *تاي* désigne les *Arabes*; *تاي* les *femmes arabes*; *تاي* signifie en arabe. *تاي* désigne la *nation arabe* (ou l'islamisme). On peut en voir des exemples dans la *Bibliotheca orientalis* (t. II, p. 273). On lit ailleurs (t. IV, p. 98), *nos sumus amici gentis arabum*. Ce mot se trouve, avec le même sens, dans la *Chronique* de Bar-Hebraeus (p. 210, 293, 324). Ou y lit (p. 201) : *لعلک بکلک حکم تاي* : La crainte qu'il inspirait se fit sentir à toute la nation des Arabes. » Plus loin (p. 245) : *حصن تاي* : « La capitale de l'empire des Arabes (de l'islamisme). » Ailleurs (p. 230) : « Ils virent que la Perse était remplie d'Arabes. » *حصن تاي*.

C'est de là que les Persans ont formé le mot *tsi* تاي qui, chez eux, désigne un *Arabe*. Ce terme se trouve souvent dans le *Schah-nâmeh*, et chez tous les écrivains de la Perse. Ce mot, avec une légère altération, a passé dans la langue arménienne où il a pris la forme *tadjik*, ou suivant la prononciation moderne, *dadjig*. Il désigne tantôt un *Arabe*, tantôt un *Musulman*, tantôt un *Turc*. On lit

Damas, se mit en état de défense, et accabla de reproches sanglants Kandjak et Bektemur, qui s'étaient avancés vers lui, et l'engageaient à se rendre.

Le matin du mardi, onzième jour du mois, l'émir Ismaïl enjoignit aux kadis et aux principaux personnages d'entrer en négociation avec Ardjewâsch, pour l'engager à rendre la citadelle, le menaçant que, dans le cas d'un refus, la ville serait livrée au pillage, et toute la population passée au fil de l'épée. Une nombreuse assemblée s'étant réunie, on députa pour cet objet vers Ardjewâsch, qui refusa de se soumettre. Les négociations continuèrent. Enfin, l'émir adressa aux envoyés des paroles insultantes, et leur dit : « Une dépêche, qu'un « pigeon vient d'apporter, m'annonce que le sultan a réuni ses forces, et arri- « vera dans peu. » Les députés se retirèrent.

Le douzième jour du mois, l'émir Kandjak entra dans la ville, et députa de nouveau vers Ardjewâsch, pour l'engager à se rendre; mais cette démarche resta sans succès. Le même jour, Ardjewâsch reçut plusieurs *firman* qui lui étaient adressés par Kandjak, le *schêikh-alschoioux* Nidâm-eddin-Mahmoud-ber-

dans l'*Histoire* de Faustus de Byzance (p. 252), *dadjig-oughd* « Un chameau arabe. » Il se trouve, avec le sens d'*Arabe* ou *Musulman*, dans plusieurs passages de l'*Histoire de la Croisade* de Mathieu d'Edesse (*Notices des Manuscrits*, t. IX, p. 332, 339, 343, 344); dans l'*Histoire* de Jean le catholique (manuscrit, p. 173) : « La réunion de l'armée des Arabes. » *Dadjatz*. On peut voir aussi l'*Histoire* d'Agathangelos (p. 584), le pluriel se trouve dans l'*Histoire* de Mathieu d'Edesse (man. 75, f. 79 v°); on peut consulter aussi, sur le mot *dadjig*, l'*Histoire* du Patriarche Michel (n. 90, f. 137 v°). Dans l'*Histoire* de Moïse de Kharrène (p. 202), et dans celle d'Agathangelos (p. 85), le mot *dadjigandan*, désigne l'*Arabie*. Enfin, le verbe *dadjigannâ*, dans l'*Histoire* du Patriarche Michel (f. 125 v°), signifie « Embrasser la religion musulmane. »

Les Mongols adoptèrent le mot *tdjik* تاجیک, qu'ils employèrent pour désigner un persan. On le trouve, avec ce sens, dans le *Djihan-kouschâ* d'Ata-melik (man. de Ducaurroy, fol. 51 v°, 61 v°). Ce terme prit ensuite la forme *tadjik* تاجیک ou *tadjik*. On lit dans le *Matla-assaadîn* (folio 191 verso) : « هرکس از ترک و تاجیک : Tout homme turc ou persan. » Dans l'*Akbar-namêh* (f. 259 v°) : « تاجیک بود : Il était persan. » Dans le *Zafer-namêh* (de mon manuscrit, fol. 10 verso) : « تاجیک را چه راه آن باشد که دعوی سلطنت کند : Comment un persan oserait-il prétendre à la « souveraineté. » Une glosse marginale explique ce mot par شهرلی و رعیت - Citadin et sujet. » Mais cette explication ne me paraît pas satisfaisante. On lit dans le *Borhânî-ketâb*, relativement aux mots تاجیک و ترک (p. 224, 225) : « Ces mots désignent celui qui n'est ni Arabe ni Turc. » Dans l'origine ils exprimaient un *Arabe* né et élevé en Perse. » Mohan Lal (*Tour*, p. 75) fait mention des cavernes qui se trouvent près de la ville de Bamian, et « qui sont, dit-il, occupées par le peuple appelé *Tujiks*. » On peut voir, sur ce qui concerne ce terme, M. Wood (*Journey to the source of Oxus*, p. 220, 295, 296).

Ali-Scheibani et autres. Mais il n'en tint aucun compte. Les habitants livrés aux plus vives alarmes, commencèrent à barricader les rues. Le vendredi, quatorzième jour du mois, on fit, sur le *Menber* de Damas, la *Khotbah* au nom de Gazan, et l'on détailla, en ces termes, les titres de ce prince : « *Le sultan suprême, le sultan de l'islamisme et des musulmans, Modaffir-ed-dounia-ou-eddin-Mahmoud-Gazan.* » Des Mongols, en grand nombre, firent la prière du vendredi. A l'issue de la cérémonie, l'émir Kandjak et l'émir Ismail étant montés dans la galerie destinée pour le *Muezzin*, on lut, en présence du peuple, le diplôme تعلید qui nommait l'émir Kandjak (ou Kadjak) gouverneur de la Syrie; ce qui comprenait les villes de Damas, d'Alep, de Hamah, de Hems, et tous les autres districts, et lui conférait le droit de choisir les *kadis*, les *khatibs* et autres fonctionnaires (17). On répandit sur la multitude une pluie de dinars et de dirhems. Cet événement causa une joie universelle

(17) Je vais transcrire ici le texte de cet acte tel qu'il nous est donné par un historien de l'Égypte (de mon manuscrit, fol. 69 v° et 70) :

بقره الله تعالى وميثاق الملة المحمدية فرمان السلطان محمود غازان
الحمد لله الذى ايدنا بالنصر العزيز المبين وايدنا بهلايكته المقربين وجعلنا من جنده الغالبين
نصحه على سبيل الهداية للبهتدين والارشاد الى احياء الدين حمدا يوجب المزيد من فضله
كما وعد الحامدين واشهد ان لا اله الا الله وحده لا شريك له شهادة نستصحبها فى سلك
المجاهدين وان محمدا عبده ورسوله سيد الانبياء والمرسلين صلى الله عليه وعلى آله صلاة تصله
الى يوم الدين اما بعد فان الله تعالى لما ملكنا البلاد وفوض الينا اللطف فى امور العباد وجب
علينا ان ننظر فى مصالحهم ونهتم بنصائحهم وان نقيم عليهم نايبا يتخلف باخلاصنا فى كسر
السجاياء وبلغنا الافراض من مصالح الرعايا فاجلنا الفكر فيه فنقلده الامور وانعنا النظر فيها
نفوض اليه مصالح الجيهور واخترنا لها من يحفظ نظامها المستقيم ويقيم ما انسأد من قوامها
القوم بقول يسبح مقالته ويفعل مقتضى افعاله يكون امره من امرنا وحكمه من حكمنا وطاعته من
طاعتنا ومحبته هي الغرض الى محبتنا فراينا ان الجناب العالى الارحى المرتدى العصى
النصيرى العالمى العادل الذخرى الكفيلى السيدى المهدى المجاهدى الايرى الهامى النظامى
السيفى سبى الدين ملك الامراء فى العالمين ظهير الملوك والساطين قبحق وهو المخصوص
بهذه الصفات الجبيلة والمحوى على هذه السمات الجبيلة فانه ازحرت المهاجرة الى ابرابنا
ووساينه القصد الى ربنا فرعينا له هذه الحزمة وقابلناها بهذه النعمة وراينا انه لهذا المنصب حفيظ
مكن وخاطبا لسان لاختران خبر من استأجرت القوى الامين وعلينا انه يبلغ الغرض من

Le *scheikh-alschoïoukh* Nidâm-eddin alla prendre séance dans le collège *Adeliah*. Il adressa aux habitants de la ville de vifs reproches sur ce qu'ils n'avaient

صين الرعايا ويقوم ببقائنا في سائر القضايا فلذلك رسلنا ان نفوض اليه نيابة السلطنة الشريفة والممالك الحليّة والحبويّة وشيزر وانطاكية وبغراس وسائر الحصون والاعمال الفراتيّة وقلعة الروم وباهسا وما اضيف اليها من الاعمال والفقر نيابة تاتمة عامّة كاملة شاملة يوترس فيها بامره ويتم حرفها بامره ويطاع في امره ونواهيده ولا يخرج احد من حكمه ولا يعصيه له الامر التام واللفظ العام وحسن التدبير وجبيل التأثير بالاحسان لاجل البلاد واستجلاب الولاء والوداد ويامن من مطين الامال ويكنى من تبرا في آل الخدمة والطاعة بالاعتنان منصبا في لاستخدام والتامين مع ملك الامراء والوزراء ناصر الدين فان اجتماع الامراء بركة والههم توشروا اذا كانت مشتركة فليقق كل من يومتاه بامانها فانه اماننا اجريناه على قلبها ولسانها وقد انعمنا عليه بالسيف والسجق الشريف والكوس والبايزة الذهب راس السع وسبيل الامراء والمقدمين وامراء العربان والتركمان ولاكراد والدواوين والصدور بالاعمال والجمهوران بتحقيقوا انه نايبنا الذي فوضنا اليه النيابة الشريفة والمنزلة المثيفة ان يطيعوا لطاعته وامرهم ولديه وقربهم اليه ويحصل لهم بها رضا عنهم وقربه منهم وليلزموا عنده من الادب والخدمة ما يجب وليكونوا معد في الطاعة والموافقة على المصالح كما يجب وعلى ملك الامراء سيف الدين تقوى الله تعالى في احكامه ونقصه وابرامه وتقوية يد قتاده للشرع وحكامه وتنفيذ قضية كل قاص على قول امام وليتعاهد الجلوس للعدل والانصاف واخذ الحق المشرف من الاشراف وليقيم الحدود والقصاص على كل من وجبت عليه وليكف الكف العادية على من يورد اليه والله تعالى يعجل له الى الخيرات سبيلا ويوصيه له الى مرضاة الله وبرهاتنا دليلا ان شاء الله تعالى وكتب في عاشر جباى الاول سنة تسع وتسعين وستماية

« Par la puissance du Dieu très-haut, et l'alliance de la religion de Mohammed.

« Firman du Sultan Mahmoud Gazan.

« Louanges à Dieu, qui nous a favorisés d'une victoire illustre, éclatante, qui nous a envoyé pour « auxiliaires, les anges qui approchent de son trône, qui nous a placés au rang de ses milices vic-
torieuses; nous le louons, de la manière dont il conduit les hommes dirigés par lui, et les guide
vers ce qui peut vivifier la religion : que notre louange réclame de lui un surcroît de grâce, ainsi
« qu'il a promis à ceux qui le loueront. J'atteste, qu'il n'y a d'autre Dieu que le Dieu unique qui
« n'a pas d'associé; c'est une protestation que nous exprimons au milieu des Défenseurs de la re-
ligion. Je déclare que Mohammed est le serviteur de Dieu, son apôtre, le Seigneur des prophètes,
« et des envoyés divins. Que Dieu repande sur lui et sur sa famille une bénédiction, qui l'accom-
pagne jusqu'au jour du jugement. Pour entrer en matière, le Dieu très-haut, nous ayant donné
« l'empire des différentes contrées, nous ayant confié la mission de traiter avec bonté les affaires des
« hommes, nous avons dû examiner avec soin ce qui concerne leurs intérêts, nous occuper avec

pas eu recours à lui, et leur promit de s'entremettre pour plaider leur cause auprès de Gazan. Il demanda de l'argent, se vaula lui-même avec excès, et

« zèle, de leur donner des conseils salutaires, et placer à leur tête un *Naib* qui eût, sous le rapport
 « de la noblesse des vues, des inclinations analogues aux nôtres, et qui nous fit atteindre au but que
 « nous nous proposons, l'avantage de nos sujets. Nous avons mûrement réfléchi sur celui que nous
 « devions investir de l'autorité; nous avons examiné avec soin quel était celui auquel nous devions
 « confier les intérêts de la multitude. Nous avons choisi, pour cet effet, un homme capable de
 « maintenir dans les affaires l'ordre le plus régulier, et de redresser ce qui, dans cette noble orga-
 « nisation, pouvait avoir été dérangé : dont la voix fût complètement entendue; dont la conduite
 « fût en harmonie avec tous ses actes; dont l'ordre fût notre ordre, la décision notre décision; à
 « l'égard duquel la soumission fût partie de celle qui nous est due, et dont l'affection fût absolument
 « nécessaire pour arriver à la nôtre. Nous avons vu que son altesse auguste Seif-eddin (L'épée de
 « la religion) le roi des émirs dans les différents mondes, l'auxiliaire des Rois et des Sultans, Kadjjak,
 « qui se distingue par ses nobles qualités, qui réunit en sa personne tous les titres excellents, avait
 « été poussé par l'exil vers notre cour, et s'était fait un devoir de chercher son refuge auprès de
 « notre émir. Nous lui avons tenu compte de cette marque de respect, et lui en avons témoigné
 « notre reconnaissance par le présent bienfait. Nous avons reconnu qu'il offrait, pour remplir ce
 « rang, un homme zélé et ferme. La langue de l'expérience nous a dit : « Le meilleur être que tu
 « puisses prendre à ton service est un homme fort et intègre. » Nous avons senti qu'il remplirait
 « parfaitement nos vues, en veillant à la conservation de nos sujets, et que, dans toutes les affaires,
 « il tiendrait noblement notre place. D'après cela, nous avons résolu de lui confier le rang auguste
 « de *naib-assaltanah* (vice-roi), et de mettre sous son commandement les provinces d'Alep, de Hamah
 « de Schaizar, d'Antioche, de Bagras, ainsi que toutes les forteresses, la province voisine de l'Euphrate,
 « *Kalaat-atroum* (le château des Romains), Bahesna, ainsi que tous les districts et les places
 « qui en dépendent : Nous avons voulu que son autorité fût complète, entière, absolue; en sorte que
 « tout, dans ces contrées, fût réglé et accompli d'après ses ordres; qu'on obéît ponctuellement à ses
 « commandements et à ses défenses; que personne n'osât se soustraire à sa juridiction et lui résister;
 « qu'il eût en partage une autorité complète, une bonté entière, une sage administration, un noble
 « zèle pour faire du bien aux habitants des provinces, et s'attacher à gagner l'affection et l'atta-
 « chement; qu'il fût à l'abri de ce qui peut troubler les espérances; que, par sa bienfaisance, il nous
 « indiquât ceux qui se montreraient irréprochables sous le rapport du service et de l'obéissance; que,
 « pour nommer aux emplois et tranquilliser nos sujets, il se concertât avec le Roi des émirs et des
 « vizirs, Nâser-eddin; car l'accord des émirs est une bénédiction divine, et les efforts obtiennent
 « de nombreux succès, lorsqu'ils agissent de concert. Tous ceux à qui nous destinerons l'amnistie
 « doivent se fier à celle que leur donneront ces deux officiers, car c'est là notre propre amnistie;
 « Nous confiant à la plume et à la langue de l'un et de l'autre, nous avons concédé au *naib*
 « l'épée, le drapeau auguste, le *tambour*, le *batzch* à tête de lion. Les émirs, les commandants,
 « les émirs arabes, turcomans, *curdes*, les officiers de la chancellerie *الدراوين*, les *sads* et tout le
 « peuple, doivent reconnaître que c'est là notre *naib*, auquel nous avons confié ce grade auguste,
 « ce poste élevé; qu'ils lui obéissent comme il nous obéit; qu'ils lui remettent le soin de leurs af-

parla avec mépris de Kandjak, en disant : « Cinq cents Kandjak ne pourraient pas remplir le chaton de mon anneau. » Dans ses discours, il s'attachait à ravaler la citadelle de Damas, dont il parlait avec dédain, en disant : « Si nous voulions la prendre, nous en serions maîtres dès le premier jour. » Il portait continuellement une massue sur son épaule. Il ne possédait aucune des qualités estimables qui conviennent à des scheikhs. Bien loin de là, il se fit donner, à titre de présent, environ 30,000 dinars. Ala-eddin-ben-Moudaffar-ben-Kandi-Wadaï a dit, en parlant de cet homme :

« Voilà le *scheikh* de Gazan. Personne n'a été à l'abri de son désintéressement. »

« Et tout le monde allait recevoir de sa main le vêtement de la pauvreté. »

Le quinzième jour du mois, les Tatars commencèrent à piller Sâlehiah. Ils enlevèrent tous les tapis et les lampes qui décoraient la grande mosquée, les collèges et les tombeaux. Ils creusèrent la terre pour chercher les trésors enfouis, dont ils découvrirent une grande quantité, comme s'ils avaient su d'avance les lieux

« faire, et cherchent à s'approcher de lui. Car leur intérêt se réalisera, par suite de ce qui leur procurera la bienveillance de cet officier, et le rapprochera d'eux. Qu'ils observent scrupuleusement envers lui tous les témoignages d'égard et de soumission qui leur sont imposés. Qu'ils soient avec lui, comme ils le doivent, pleins d'obéissance, et prêts à le seconder dans toutes les affaires. Le roi des émirs, Seïf-eddin, doit, de son côté, se proposer la crainte du Dieu très-haut dans ses décisions, dans tout ce qu'il croira devoir ou abolir ou confirmer : il doit prêter main-forte à ses délégués, à ses juges, pour les mettre à même d'observer la loi; faire exécuter les décisions rendues par chaque kadi, et qui seront conformes à la parole d'un Imam. Qu'il tienne habituellement des audiences pour faire régner la justice et l'équité, exiger des hommes les plus nobles ce que la justice, trop souvent opprimée, réclame; qu'il impose les châtimens et la peine du talion à tous ceux qui les méritent; qu'il réprime une main hostile, et l'empêche de tomber sur ceux qui lui seront amenés; et le Dieu très-haut lui ouvrira vers le bonheur une route prompte, et lui assurera des droits à la bienveillance de Dieu et à la nôtre, s'il plaît au Dieu très-haut. »

Je ne m'arrêterai pas à faire sur cette pièce les observations qu'elle pourrait comporter. Je me contenterai de quelques mots. On a vu plus haut que, parmi les attributs qui indiquent la haute dignité du gouverneur de la Syrie, se trouvaient désigné *السبع رأس الذهب* la *naïra* d'or. Le terme *نايرة* ne pouvant avoir aucune signification convenable, je n'ai pas hésité à lire *البائرة*. En effet, *بايز* *païzeh*, chez les Mongols, désignait une *tablette d'or* qui portait, en effet, l'empreinte d'une tête de lion, et qui était remise aux grands dignitaires, aux courriers, etc. On peut voir les détails que j'ai donnés à ce sujet, dans mes notes sur l'*Histoire des Mongols* de Raschid-eddin, p. 177-179.

où ils étaient déposés. Ebn-Timiah, suivi d'une foule nombreuse, alla trouver le *scheikh-alschoïoukh*, et tous ensemble lui portèrent leurs plaintes. Le *scheikh* sortit avec eux, le dix-huitième jour du mois, et, à sa vue, les Tatars prirent la fuite. Les habitants de Sâlehialh s'étaient réfugiés à Damas, dans la situation la plus misérable. Voici quel motif avait amené le pillage de Sâlehialh. Le roi de Sis avait donné pour cet objet une somme considérable. Ce prince aurait voulu détruire Damas, en représaille des ravages commis dans ses états. L'émir Kandjak (Kabdjak) ayant pris parti pour la ville, et s'étant opposé à sa ruine, abandonna Sâlehialh au roi, qui livra aux flammes les mosquées, les collèges, égorga ou emmena comme esclaves quantité d'habitants, et détruisa entièrement ce lieu. Le nombre des morts et des prisonniers s'éleva à neuf mille neuf cents personnes. Après avoir consommé la ruine de Sâlehialh, les Tatars se dirigèrent vers Mezzah et Daria, qu'ils livrèrent au pillage, et égorgèrent une bonne partie de la population. Le jeudi, vingt-deuxième jour du mois, Ebn-Timiah se rendit auprès de Gazan, qui était campé à Tell-Râhet. Il ne put être admis devant ce prince, qui était alors dans un état d'ivresse. Il alla trouver les deux vizirs, 547 Saad-eddin et Raschid-eddin, qui lui dirent : « Il faut absolument payer une contribution. » Ebn-Timiah retourna vers la ville, et l'on commença à exiger rigoureusement le paiement de l'impôt. Cependant, on ordonna de placer dans la grande mosquée, une machine destinée contre la citadelle. On avait déjà préparé les bois; et il ne restait plus qu'à la dresser. Ardjewâsch, informé de cette nouvelle, envoya un détachement qui fondit en armes sur la mosquée, et détruisit les préparatifs faits par les Tatars. Ceux-ci dressèrent au même endroit une nouvelle machine, autour de laquelle ils faisaient bonne garde. Ils avaient transformé la mosquée en un lieu de débauches, dans lequel ils se livraient à la prostitution, à la pédérastie, et buvaient du vin. Pendant plusieurs nuits, on négligea d'y faire la prière du soir. Les Tatars pillèrent le marché qui se trouvait aux environs de cet édifice. Cependant, un des soldats de la citadelle se dévoua pour tuer le machiniste. Ayant pénétré dans la grande mosquée, au moment où cet ingénieur était occupé à faire dresser la machine, il le frappa d'un couteau et le renversa mort. Il avait avec lui un certain nombre d'hommes armés qui se dispersèrent pour tomber sur les Mongols et les massacrer. Ceux-ci se hâtèrent de prendre la fuite. Le soldat et ses compagnons échappèrent et rentrèrent sains et saufs dans la citadelle.

Ardjewâsch commença à faire démolir ou livrer aux flammes tout ce qui environnait cette place. On détruisit tous les bâtiments qui se trouvaient depuis la porte de *Nasr* jusqu'à celle de *Feredj*. L'incendie consuma quantité d'édifices situés hors de la ville, entre autres la mosquée de Taubah, dans le lieu nommé *Akbiah* العقبية, et une infinité de palais, de pavillons جراسق et de jardins.

Cependant on exigeait la contribution avec une extrême rigueur. Les prix des denrées augmentèrent; au point que le froment se vendait trois cent soixante dirhems le *ghirdrah*, l'orge, cent quatre-vingts dirhems, le *rotl* de pain monta à deux dirhems, celui de viande à douze, le *rotl* de fromage à douze, celui d'huile à neuf dirhems. Quatre œufs se vendaient un dirhem. On répartit la taxe entre les habitants. Le marché des fabricants de ceintures سوق الحواميس fut imposé à cent trente mille dirhems, celui des fabricants de lances à cent mille, et celui des ouvriers en cuivre à soixante mille. Les principaux habitants de la ville durent payer quatre cent mille dirhems. On plaça comme surveillants près de chaque classe de la population un nombre de Mongols qui frappaient les habitants, les appliquaient à la torture عسروهم et leur faisaient éprouver toutes sortes d'insultes et d'humiliations. En outre, le massacre et le pillage régnaient dans les environs de Damas. On assure que le nombre de soldats, laboureurs ou hommes du peuple qui furent égorgés s'élevait à environ cent mille hommes. Kemâl-eddin-Ebn-Kemâl-eddin-ben-Kadi-Schobbah a dit à cette occasion :

« Les vicissitudes de la fortune ont déclenché contre nous sept fléaux : et « personne de nous ne saurait se soustraire à leurs attaques : la disette, Gazan, « la guerre, le pillage, la perfidie, l'apathie et un chagrin continuel (8). »

Le scheikh Kemâl-eddin-Mohammed-ben-Ali-Zamalkâni a dit également : 518

« Plaignons le sort de Damas; quels maux elle a éprouvés de la part d'un in- « fidèle dont l'impiété se présente sous diverses faces !

(18) L'auteur a choisi exprès les mots dont se compose cet hémistiche, attendu qu'ils commencent tous par une même lettre, le غ.

(19) Le mot جُلُوْى est un des noms de la ville de Damas. On lit dans un vers que cite Makarri, l'historien de l'Espagne (tom. I, f. 30 r^o) : قصدت مصرًا من ربى جلقى : Je me rendis en Égypte « par les collines de Damas. » Plus loin (fol. 32 r^o) : بعين رأت محاسن جلقى : Avec des yeux « qui ont vu les beautés de Damas. » Ailleurs (fol. 47 v^o) : غوطه جلقى الشام : Goutah de Damas de « Syrie. » Dans le *Kalaid-alkhan* de mon manuscrit (p. 3) : ادثرت ادثار جلقى : Elle a péri comme « Damas. » Dans les poésies d'Abou'lala (manuscrit d'E. Scheidius, pag. 91), on lit : قبالة جلقى :

« Il est arrivé, traquant avec lui des forces et des troupes innombrables, dans les rangs desquelles on trouve des génies, des démons. »

La somme portée au seul trésor de Gazan, par les mains de Wadjih-eddin-ben-Mounedja, montait à trois cents millions six cent mille dirliems; sans compter les armes, les étoffes, les bêtes de somme, les grains, ainsi que tout ce qui avait été pillé par les Tatars. Chaque jour on emportait pour eux, par la porte orientale, quatre cents *ghirdrah*. Gazan ayant donné l'ordre de prendre les chevaux et les chameaux, on enleva de la ville plus de vingt mille de ces animaux. Astabl, fils de Nasir-eddin-Tousi, l'astronome de Gazan, et l'inspecteur du *wakf* des Tatars, reçut pour le prix de son inspection, à Damas, une somme de deux cent mille dirliems, sans compter tout ce qu'on leva au profit de l'émir Kandjak (Kadjak) et des émirs mongols, et ce qui était assigné pour la dépense journalière de Gazan.

Lorsque le payement de la taxe eût été complètement réalisé, Gazan établit comme *naib* de Damas l'émir Kandjak; comme *naib* d'Alep, de Hamah et de Hems, l'émir Bektemur, le *silahdar*; comme *naib* de Safad, de Tarabols et du *Sihel*, l'émir Albeki. Il laissa, auprès de chacun de ces officiers, un corps de troupes mongoles. Au-dessus d'eux tous se trouvait l'émir Katlouschah, qui était chargé de la garde de la Syrie tout entière. Vingt mille *aschir* et quatre mille Mongols furent envoyés dans les cantons de Gaur. Le prince se mit en marche le vendredi, douzième jour du mois de Djoumada premier. Le *naib* Katlouschah resta à Damas, logé dans le palais. Le vizir emmena avec lui plusieurs des principaux habitants, savoir : Bedr-eddin-Mohammed-ben-Fadl-allah, Ala-eddin-Ali-ben-Scherf-eddin-Mohammed-ben-Kalânisi, et Scherf-eddin-Mohammed-ben-Selheims-eddin-Saïd-ben-Mohammed-ben-Saïd-ben-Alathir. Le samedi, treizième jour du mois, après le départ de Gazan, les Tatars qui étaient restés à Damas

• Vis-à-vis Damas. • Tebrizi, sur cet endroit, nous donne la note suivante : جلق براد به دمشق وقيل موضع بقرب دمشق وهو معرب وقيل هو صورة امرأة كان الماء يخرج من فيها في قرية من قري دمشق. Le mot جلق désigne Damas, ou suivant d'autres, un lieu dans le voisinage de cette ville. C'est un terme qui a pris une forme arabe. Suivant d'autres, on entend par là une figure de femme, placée dans un des villages du territoire de Damas, et de la bouche de laquelle sortait de l'eau. • De là s'est formé l'adjectif جلقى, que l'on trouve dans ce passage des *Mille et une Nuits* (tom. I, pag. 148) : أنت هود جلقى وجنتك عجى. Elle apporta un luth de Damas, et une cymbale de Perse. •

donnèrent l'ordre de faire sortir tous ceux qui occupaient le collège *Adeliah*. Aussitôt qu'un d'eux paraissait, les Tatars, après l'avoir fouillé, lui enlevaient tout ce qui se trouvait à leur convenance. Ensuite ils pénétrèrent dans cet édifice, brisèrent les portes des maisons et pillèrent tout ce qu'elles renfermaient. Ce pillage s'étendit à toute la ville, d'où on eut une somme à peu près égale au montant de la première contribution. On livra aux flammes quantité de maisons et de collèges. Parmi les édifices qui furent la proie du feu, on compta *Dâr-alhadith* (maison des traditions) Aschrafiah et tout ce qui l'entourait, *Dâr-alhadith* Nouriah, le petit collège *Adeliah* et tout ce qui l'avoisinait, le collège *Kaïmeriah* et tous ses alentours, jusqu'à *Dar-assadiah* (la maison du bonheur) et au *Miristan* (l'hôpital) Nouri : et depuis *Dinâgliah* jusqu'à la porte de Feredj. Les Tatars firent évacuer tout ce qui entourait la citadelle et montèrent sur les toits, afin de décocher des flèches contre cette forteresse. Ce fut 549 dans cette circonstance qu'Ardjewâsch fit livrer aux flammes ou démolir tous les environs de la citadelle. Katlouschah, commandant les forces des Tatars, continua d'assiéger cette place.

Le dix-neuvième jour du mois, on lut, dans la principale mosquée, l'acte qui établissait Kandjak comme *naïb* de la Syrie, et un autre qui nommait au rang de vizir l'émir Nâsir-eddin-Iahia-ben-Djelal-eddin, le hanéfi. Le vingt-unième jour, le collège *Adeliah* fut livré aux flammes. Dès que Gazan eût repassé l'Euphrate, Kandjak et Bektemur, le *silahdar* conseillèrent à Katlouschah de quitter Damas avec les Tatars qui étaient sous ses ordres et d'aller fixer sa résidence à Alep. Il lui fit payer par les habitants une forte contribution.

Il se mit en marche, le lundi, vingt-deuxième jour du mois de Djoumada-premier, laissant à Damas un corps de Tatars. Kandjak sortit de la ville pour faire ses adieux à son souverain. Il retourna sur ses pas le vingt-cinquième jour du mois et établit sa résidence dans le *Kasr-ablak* القصر الابلق (le château blanc). Le lendemain, on proclama que personne ne sortit pour se rendre à la montagne ou à Goutah, attendu que ce serait exposer sa vie. Bientôt après on fit crier dans la ville que les habitants de la campagne pouvaient retourner chacun dans son village.

Le vingt-neuvième jour du mois, l'émir Kandjak (ou Kabdjak) se transporta à la ville et y établit sa résidence. Le mardi, premier jour de Djoumada second, on fit publier que la population pouvait retourner à Sâlehiah et autres lieux.

Chacun, en effet, revint à son habitation. Les marchés furent ouverts, ainsi que les portes de la place. Le vendredi, les tambours qui annoncent les nouvelles heureuses, se firent entendre dans la citadelle. Le septième jour du mois, Kaudjak choisit un nombre de ses soldats auxquels il recommanda de promener autour de la ville un cabaret ambulaut (20). Dès ce moment, le vin et les excès les plus honteux se produisirent à découvert. Le privilège pour cet objet fut affirmé à raison de mille dirhems par jour. Les Tatars avaient pillé les cantons de Gaur, pénétré jusqu'à Jérusalem, et ils s'étaient avancés au delà de Gazali et avaient égorgé quinze personnes dans la grande mosquée de cette ville. Après quoi, ils retournèrent à Damas, le second jour de Redjeb, dans l'intention de reprendre la route de leur pays.

Quant à ce qui concerne le sultan, les troupes, au moment de la déroute, s'étaient tellement débaudées qu'il ne resta auprès de lui qu'un petit nombre de ses familiers, ainsi que l'émir Zein-eddin-Karadjâ, l'émir Seif-eddin-Bektemur-hosâni, *émir-akhor*, accompagnés de quelques personnes. Durant toute la route et jusqu'en Égypte, Bektemur mit le plus grand zèle à servir le sultan de

(20) Le mot خبارة, qui fait au pluriel خبارات, signifie un cabaret. On lit dans l'ouvrage qui nous occupe (t. I, p. 909) : « صحت بعض عجائز لارمن بها خمارة بالف درهم كل يوم » Une vieille femme arménienne prit à ferme un cabaret pour mille dirhems chaque jour. » Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit fol. 92 v°) : « دار على الخبارات فكسر الحجار » Il alla faire la visite des cabarets et fit briser les cruches. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmalâsen (m. 667, fol. 28 r°) : « الخبارة معروفة ولو كانت في الخبارة » Une femme noble serait reconnue, quand même elle se trouverait dans un cabaret. » Dans la *Vie de Melik-Nâser de Nowaïri* (f. 206 v°) : « أغلقت الخبارات » On ferma les cabarets. » Dans l'*Histoire d'Ahmed-Askalâni* (t. II, man. 657, f. 129 v°) : « كان بدمشق خبارات عليها صنان للنايب فركب القاضي وأمر بإغلاقها » Il se trouvait, à Damas, plusieurs cabarets, sur lesquels on levait un droit au bénéfice du naib. Le kadi se mit en marche et ordonna de fermer ces maisons. » Dans l'*Histoire de Beltrout* (f. 18 r°) : « لهم حانات وخبامير » Ils avaient des lieux de prostitution et des cabarets. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéheri (tome III, folio 14 verso) : « خبامير وقهاوى » Des cabarets et des cafés. Ailleurs (fol. 37 recto) : « سكبوا في الخبارة » Ils s'enivrèrent dans le cabaret. » Et (folio 64 r°) : « أبواب الخبامير » Les propriétaires des cabarets. » Dans le *Voyage* du scheïkh Refa (p. 32) : « Quant aux pauvres, ils entrent dans quelques pauvres cafés, ou dans les cabarets. » Dans une *Histoire d'Égypte* qui commence à l'an 1099 de l'hégire (de mon man., f. 34 r°) : « إبطل الخبامير (الخبامير) والبط » Il supprima les cabarets et les lieux de prostitution. » Plus loin (f. 35 v°) : « هدم الخبامير » Il détruisit les cabarets. » Et enfin (f. 36 r°) : « هدم خبارة » Il détruisit un cabaret. »

sa personne et de sa bourse. Le prince entra au château de la montagne, le mercredi, douzième jour du mois de Rebi-second. Les différents corps de troupes arrivèrent successivement, dans le plus triste état. Dans leurs rangs se trouvait Melik-Adel-Ketboga. Cet émir marchait à pied dans le cortège de l'émir Selar, le *naïb-assaltanah*, s'asseyait devant lui et se chargeait de répandre du sable (٢١) sur la signature *ملا* que celui-ci apposait aux rescrits ou autres actes. 550

Par un hasard singulier, tandis que Ketboga était sur le trône, on vendit, à la criée, une cuirasse. Bibars, le *djuschenkir*, en donnait quatre mille dirhems. On la proposa ensuite à Ketboga et on lui dit : Elle a été adjugée à Bibars pour cette somme. Il répondit : Ceci convient à ce faiseur de bourses *هذا يصلح لذاك الخياطى*. Puis, il prit la cuirasse au prix indiqué. Lorsque Ketboga eût cessé de régner, cette même cuirasse, après avoir appartenu à Lâdjîn, échut à Bibars. Celui-ci, voulant mortifier Ketboga, un jour que cet émir se trouvait auprès de lui, se fit apporter la cuirasse et s'en revêtit. Puis, il dit à Ketboga : « Émir, que dis-tu, ce vêtement-là me convient-il ? » Ketboga ne comprenant pas le but de ces paroles, répondit : « Par Dieu, prince des croyants, cette cuirasse semble avoir été taillée pour vous. » Bibars regarda les émirs en leur faisant signe. Tous éprouvèrent le plus profond étonnement, en se représentant les vicissitudes de la fortune. On ne vit jamais rien de plus singulier.

On célébra, parmi la population, une cérémonie funèbre pour ceux qui avaient péri et qui étaient en très-grand nombre. Les émirs commencèrent à faire avec ardeur les préparatifs de départ. On rassembla de tous côtés des ouvriers

(٢١) Le verbe *رَمَلَ* à la II^e forme, signifie *répandre du sable sur l'écriture*. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 666, fol. 134 v^o) : أَخَذَ قَصَّةَ مِنْهُمْ وَرَمَلَ عَلَيْهَا : Il prit de leurs mains un placet, et y répandit du sable. Plus loin (ibid.) : الدَّوَادَارُ الْكَبِيرُ لَا يَرْمِلُ عَلَى السَّالْطَانِ : « Ce n'est pas le grand *dawâddâr* qui répond le prince. » Ailleurs (man. 667, fol. 183 v^o) : « وَأَنبَا يَرْمِلُ عَلَى كِتَابَةِ السَّالْطَانِ رَأْسَ نَوْبَةِ النَّوْبِ » Il repandait le sable sur son apostille. Car, suivant l'usage, c'est le *Ras-nau-bat-annouab* qui, seul, repand le sable pour le sultan. Dans le *Manhaj sifî* du même historien (tom. V, man. 751, fol. 101 v^o) : أَخَذَ قَصَّةَ مِنْهُمْ وَرَمَلَ عَلَيْهَا : Il prit de leurs mains un placet, et y répandit du sable. Plus loin (ibid.) : كَانَ قِيَادَجُكُ يَرْمِلُ عَلَى جِبَالِ الدِّينِ لِمَا يَكْتُبُ جِبَالُ : Kadjadjak versait le sable pour Djemâl-eddin, après que celui-ci avait apposé son apostille sur les placets. Et (ibid. v^o) : لَا يَرْمِلُ عَلَى كِتَابَةِ السَّالْطَانِ إِلَّا رَأْسَ نَوْبَةِ النَّوْبِ :

habiles pour fabriquer des armes. Le vizir recueillit de l'argent, afin de subvenir aux dépenses de l'expédition. On écrivit dans les différents cantons de l'Égypte pour demander que les deux parties de cette contrée, la méridionale et la septentrionale, envoyassent des chevaux, des lances et des épées. Un cheval, qui valait trois cents dirhems, monta au prix de mille dirhems. On prit les chevaux et les mules qui servaient pour les moulins, et que l'on paya bien au delà de leur valeur. On chercha partout des chevaux, des dromadaires, des armes. Et ce qui valait cent dirhems, fut vendu sept cent, ou même mille. On fit proclamer que les soldats licenciés eussent à rejoindre leurs corps, et on leur distribua les soldes *أجاز* de ceux qui avaient péri. On assigna à chaque émir de mille dix soldats licenciés dont il devait prendre soin : cinq à chaque émir de *tabl-khānah*, et deux à chaque émir de *d.r.* Plusieurs des émirs qui devaient faire partie de l'expédition levèrent, par dévouement, des corps de volontaires. Medjd-eddin-Isa-ben-Allhabhab, *naib* (substitut) du *Mohthesib*, fut mandé et reçut la mission de réclamer des *fakihs* une décision à la faveur de laquelle on pût exiger des sujets une contribution suffisante pour les dépenses de l'armée. Cet homme produisit une décision donnée par le scheikh Izz-eddin-ben-Abd-esselām, à Melik-Moudaffar-Koutouz, et qui l'autorisait à exiger de chaque individu un impôt d'un dinar. Selar avait recommandé à son agent de faire donner un acte souscrit par le scheikh Taki-eddin-ben-Dakik-alid; mais celui-ci refusa de rien écrire, à cet égard. Ce procédé offensa vivement Selar qui manda le scheikh en présence des émirs; il lui représenta que l'on manquait d'argent et qu'une nécessité impérieuse avait seule engagé à lever sur les sujets une contribution pécuniaire, afin de fournir les moyens de repousser l'ennemi. Il pressa le scheikh de souscrire la décision qui approuvait cette mesure; mais le scheikh persista dans son refus. Ebn-alkhaschschāb lui ayant opposé la décision donnée par Ebn-Abd-esselām, il répondit : Ebn-Abd-esselām ne se décida à remettre cette décision à Melik-Moudaffar-Koutouz, qu'au moment où tous les émirs du royaume eurent apporté tout ce qu'ils possédaient, l'or, l'argent, les parures de leurs femmes et de leurs enfants; qu'il eût reçu de chacun le serment qu'il n'avait plus rien en sa possession; comme tout cela ne suffisait pas encore pour faire face aux dépenses, il décida que l'on pouvait exiger de chaque particulier un dinar. Mais, aujourd'hui, ajouta-t-il, je suis informé que chacun des émirs possède des richesses considérables; qu'il donne à ses filles un trousseau com-

posé de pierreries et de perles; que les vases qui contiennent l'eau avec laquelle il se lave, dans les latrines, sont formés d'argent; que les sandales *مداس* de sa femme sont ornées de pierres précieuses de tout genre. » Alors le *scheikh* se leva et sortit. On manda Nâsir-eddin-Mohammed-ben-Schaïkhi *moutawalli* du Caire, auquel on recommanda de vérifier scrupuleusement à quoi se montaient les biens des marchands, la fortune des particuliers, et de faire payer à chacun d'eux tout ce que ses facultés pouvaient permettre d'exiger. Avant le commencement du mois de Djoumada-premier, une armée considérable était de nouveau sur pied. Les villes du Caire, de Misr et l'espace qui les sépare se trouvaient encombrées des nombreux soldats qui arrivaient des provinces de la Syrie. Les maisons étant trop étroites pour les recevoir, ils campèrent dans le Karâfah, autour de la mosquée d'Ebn-Touloun et à l'extrémité du quartier de Hosainiah. Et, toutefois, les grains et tous les aliments se maintinrent aux prix les plus modérés. Le froment, durant l'absence de l'armée, se vendait seize à dix-huit dirhems l'*ardeb*, l'orge dix, les fèves huit. Toutes ces denrées baissèrent de prix : en sorte que le froment se vendait de dix à treize dirhems l'*ardeb*, l'orge dix dirhems, les fèves six.

Ebn-Schaïkhi voulait lever la contribution sur tous les habitants du Caire et de la banlieue, puis écrire aux gouverneurs des diverses provinces pour leur recommander de faire payer tout le monde indistinctement, et donner à cet impôt le nom de *Moukarrar-alkhaialah* مقرر الخيالة (contribution de la cavalerie). Les émirs, trouvant que cette mesure était odieuse, on établit que chaque *ardeb* de grains mis en vente serait taxé à un *kharoubah*, qui serait exigé de l'acheteur. On prenait également le droit appelé *nisfalschamsarah* نصف الشمسرة (moitié du courtage), et dont voici l'explication. Lorsqu'un crieur *منادي* avait vendu une étoffe, ou quelque autre objet, et avait touché, pour chaque somme de cent dirhems, un droit de courtage montant à deux dirhems, il remettait un dirhem au *divan*. Cette recette avait lieu secrètement, et servit à lever environ deux cents cavaliers. On vérifia la fortune des marchands et des capitalistes, et on imposa sur chacun d'eux une contribution de cent à dix dipars. Aucun marchand, aucun artisan *تسبيب*, aucun homme connu pour sa richesse, ne fut exempté de cet impôt. On exigea des *kâdrem* et des principaux négociants, à titre d'emprunt, des sommes plus ou moins fortes. On parvint ainsi à se procurer une masse d'argent considérable. On envoya à

chaque commandant de mille hommes la gratification destinée à ses subordonnés. Chaque *naïb* reçut celle qui devait être répartie entre ses troupes. Le prix de l'or diminua, et le dinar s'échangea au cours de dix-sept dirhems, tandis qu'il était auparavant porté à vingt-cinq dirhems et demi.

Sur ces entrefaites, on apprit que Gazan avait quitté Damas, laissant dans cette ville Kandjak, avec le titre de *naïb*. Cette nouvelle causa une joie universelle. Le sultan, au moment de son arrivée en Égypte, avait écrit aux *naïbs* (gouverneurs) des places fortes pour leur enjoindre de les défendre vaillamment; et, en effet, aucune de ces forteresses n'était tombée au pouvoir des troupes de Gazan. Le sultan écrivit aussi à Kandjak, à Bektemur, le *silahddr*, et autres officiers, les engageant à se soumettre. Les réponses de Kandjak et de ses compagnons annoncèrent qu'ils étaient prêts à obéir. Les Tatars, qui étaient restés dans les provinces de Syrie, apprenant la marche du sultan, furent saisis d'une extrême frayeur. Kandjak, avec toutes les personnes de sa suite, quitta la capitale au milieu du mois de Redjeb, et prit le chemin de l'Égypte. Les Tatars évacuèrent complètement Damas. Ardjewâsch resta maître de la ville comme il l'était déjà de la citadelle, et fit faire la prière au nom du sultan, le vendredi, dix-septième jour du mois, après une interruption de cent jours. Il supprima les pratiques criminelles introduites par l'ennemi, fit fermer les cabarets, répandre le vin, et couper les vases qui le contenaient; ce qui fut exécuté par le ministère d'Ebu-Timiah.

Lorsque l'on eut achevé de distribuer aux troupes la gratification indiquée, on fit proclamer au Caire qu'on allait se mettre en marche, et que, quiconque resterait en arrière, serait étranglé. On arrêta que le cours du dinar serait fixé à vingt dirhems. Le sultan se mit en route, le septième jour du mois de Redjeb, et se rendit à Sâlehiâh. Il reçut des lettres de l'émir Kandjak, de Bektemur, le *silahddr* et d'Albeki. Ces officiers annonçaient qu'ils allaient arriver, menant avec eux Izz-eddin, Hamzâh Kalînisi et le schérif Ebn-Adnân. Le prince séjourna à Sâlehiâh. L'émir Ebn-Selar, le *naïb-assaltanah*, et Bihars, le *djâschenkir-fostadâr*, partirent pour Damas, à la tête des troupes, le vingt-deuxième jour de Redjeb. Entre Gazah et Askalan, ils rencontrèrent l'émir Kaudjak et son cortège: chacun d'eux mit pied à terre. Des deux côtés on fondit en larmes. On fit loger les nouveaux venus, on leur assigna tout ce qui pouvait être convenable, et ils reçurent l'ordre de se rendre auprès du Sultan.

Les émirs, avec les troupes qui étaient sous leurs ordres, continuèrent leur route vers Damas. Kandjak et ses compagnons arrivèrent à Sâlehiah, le dixième jour de Schaban. Le sultan monta à cheval, sortit à leur rencontre, les combla d'honneurs et de témoignages de bienveillance. Après les avoir fait reposer, il partit avec eux pour le château de la Montagne, où ils arrivèrent tous ensemble le quatorzième jour du mois. L'émir Djemal-eddin-Akousch-Mafram entra à Damas le samedi dixième jour de Schaban. Le lendemain, l'émir Kara-sonkor-Mansouri, *naib* d'Alep, à la tête des troupes de cette ville, arriva à Damas. Il venait de succéder à Belban-Tabbâkhi, lequel avait été admis parmi les émirs d'Égypte attachés à la cour du sultan, et avait été gratifié de l'*ikta* vacant par la mort d'Ak-sonkor-Kartai. L'émir Asendemur-Kurdji, *naib* des conquêtes du territoire de Tarabolos, arriva à la tête des troupes de ce canton. Il avait remplacé l'émir Katloubek. Le douzième jour du mois, l'aile gauche des armées égyptiennes arriva, sous le commandement de l'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhrî, *émir-silah*. Le treize, la droite des troupes d'Égypte arriva, sous les ordres de l'émir Hosâm-eddin-Lâdjîn, *Postadâr*. Le quatorze, l'émir Selar, le *naib*, fit son entrée, accompagné des mamlouks du Sultan et de Melik-Adel-Ketboga. Ce dernier fut promu au rang de *naib* de la ville de Hama, comme successeur de Kara-sonkor, transféré aux fonctions de *naib* d'Alep. L'émir Kirâl-Mansouri fut nommé *naib* de Safad. L'*émir-silah* descendit dans le *Meidan*, et revêtit d'une robe d'honneur le *schib* Izz-eddin-Hamzah-Kalânisi.

Le quinzième jour du mois, le *kadi-alkodât* Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâah fut installé comme kadi des schaféïs de Damas, la place étant vacante par la mort d'Imâm-eddin-Omar-ben-Saad-eddin-Kounâwi. Le vingt et un du mois, Schems-eddin-Mohammed-ben-Safi-eddin-Hariri fut nommé (*kadi-alkodât* des Hanéfis). Akdjeba-Mansouri fut désigné pour *schadl* des bureaux. Izz-eddin-Aïbek-Nadjib fut nommé commandant de la banlieue de Damas بَر دسوق; Amin-eddin-Iousouf-Roumi, qui avait été *Imâm* de Melik-Mansour-Lâdjîn fut installé comme *mohetisib* de Damas, et Tadj-eddin-ben-Alschirâzi fut intendant des bureaux.

Un corps de troupes, que l'on fit marcher vers Alep, attaqua cette ville à l'improviste, défit et passa au fil de l'épée les soldats de Gazan qui occupaient la place. Quelques-uns, en petit nombre, qui échappèrent au carnage, allèrent rejoindre Gazan, auquel ils apprirent la trahison de Kandjak (Kadjjak).

Melik-Adel-Kethboga prit la route de Hamah. Durant son séjour à Damas, il se montrait, à cheval, dans le cortège de l'émir Selar, et s'asseyait devant lui, ainsi qu'il avait fait au Caire.¹ Et toute la population voyait dans ce fait une grande et imposante leçon. Il arriva dans la ville de Hamah le vingt-quatrième jour du mois de Schaban, et confirma dans leurs postes tous les *naïb* qui se trouvaient dans l'étendue de son gouvernement. A Damas, les prix des denrées étaient d'une cherté exorbitante. Le *ghirdrah* de froment tomba de trois cents dirhems à cent cinquante, et la viande de mouton se vendit deux dirhems le *rotl* de Damas. On rechercha avec rigueur les hommes pervers qui, dans cette ville, durant la domination de Gazan, avaient été chargés de lever les contributions, et ceux qui s'étaient rendus les dénonciateurs des habitants. Les uns furent cloués, d'autres étranglés. Plusieurs eurent les pieds et les mains coupés; d'autres, ayant eu la langue arrachée, et les yeux crevés, moururent le jour même. L'émir Ardjewâsch, *naïb* de la citadelle, fut revêtu d'une *khilah*, et reçut une gratification de dix mille dirhems. On manda les scheikhs de *Kaïs* et de *Yemen*, qui faisaient partie des *Aschin* et des Arabes. On les obligea à restituer tout ce qu'ils avaient enlevé, soit aux soldats, soit aux habitants des différentes provinces, au moment où tout le monde, frappé de terreur, fuyait vers l'Égypte.

Lorsque Gazan, après la conquête de la Syrie, eut repris la route de l'Orient, les Arméniens convoitèrent la possession des villes qui leur avaient été enlevées par les Musulmans. Ils s'emparèrent, en effet, de Tell-Hamdoun et de quelques autres places. La tranquillité se trouva rétablie dans la Syrie, les deux émirs Bibars et Selar, à la tête des troupes égyptiennes, quittèrent Damas, le samedi, huitième jour du mois de Ramadan, et prirent la route d'Égypte. Ils arrivèrent au château de la montagne, le mardi, troisième jour de Schewal. Le sultan sortit à leur rencontre, et leur entrée fut un jour de fête. Dès que les émirs eurent repris leurs postes, l'émir Kandjak demanda la place de *naïb* de Schaubak; ce qui lui fut accordé, et on le revêtit d'une robe d'honneur. L'émir Bektémur, le *silahdar*, obtint le grade d'*émir de cent*, en Égypte; et l'émir Fâres-eddin-Albeki *assdkî* (l'échanson) fut nommé *émir de cent*, en Syrie.

Le vingtième jour du mois de Schewal, l'émir Akousch-Alafram partit de Damas, pour faire une expédition contre les Druses, qui habitent les montagnes de Kesroan. Ce peuple avait commis de grands ravages, et avait fait un

mal extrême à l'armée, lorsque, vaincue par Gazan, elle se retirait vers l'Égypte. Les *naïb* de Safad, de Hamah, de Hems, de Tarabolos, vinrent joindre Alafram, avec les troupes qui se trouvaient sous leurs ordres, et l'on se prépara à combattre. Les Druses se cantonnèrent dans leurs montagnes, qui sont du plus difficile accès.

Ils étaient au nombre de douze mille archers. Les troupes égyptiennes les attaquèrent, mais sans pouvoir les vaincre. Il y eut seulement dans l'action un grand nombre de blessés. Alors, l'armée, s'étant partagée en différents corps, chargea l'ennemi de plusieurs côtés à la fois, et ne cessa, durant six jours, de le presser avec une extrême vigueur (22). Les montagnards n'ayant pu soutenir le choc, prirent la fuite. L'armée escalada la montagne, après avoir tué ou fait prisonniers de nombreux ennemis. On allait passer le reste au fil de l'épée lorsque, jetant leurs armes, ils réclamèrent à grands cris une capitulation. Le combat cessa aussitôt. On manda les *scheikhs* des Druses, et on exigea d'eux qu'ils rendissent tout ce qu'ils avaient enlevé aux troupes, au moment de la déroute : ils apportèrent, en effet, une masse énorme d'armes et d'étoffes, et jurèrent qu'ils n'avaient rien caché. L'émir Akousch-Alafram les condamna à payer une somme de deux cent mille dirhems; et ils acquittèrent cette contribution. L'émir, ayant emmené avec lui plusieurs de leurs *scheikhs* et de leurs chefs, rentra à Damas, le dimanche, troisième jour du mois de Dhoul-kadali. Il fit partir un courrier de la poste, pour transmettre cette nouvelle en Égypte. Il astreignit, par une proclamation, les habitants de Damas à suspendre des armes dans les boutiques, et à s'exercer continuellement à lancer des flèches. Le *kadi-alkodat* Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâah exigea la même chose des *fakih* de Damas. Le vingt et unième jour du mois, il procéda au dénombrement de la population; on enregistra tous les habitants, classe par classe, les *schérifs*, les *fakih*, les habitués des divers marchés. Et l'on établit pour ceux-ci, des chefs, dont chacun avait l'inspection sur un marché. Les habitants du Diar-Bekr poursuivirent l'armée des Tatars et en firent un affreux carnage. A la fin de cette année, la population de Damas se trouvait dans la plus extrême misère. Ala-eddin-Ali-ben-Mohammed-Wadâi fit, à cette occasion, les vers suivants :

(22) *J'ai tu l'ennemi à la fin de l'année* au lieu de *l'ennemi*.

« Quant à Damas, ses habitants sont des *bekriz* qui ont choisi, pour leur règle, une retraite austère.

« Ils ont, en secret et ouvertement, dépensé leurs biens : en sorte que chaque individu a revêtu l'*aba* (vêtement grossier). »

Il ajoutait :

« Ce n'est pas pour rien que j'ai revêtu l'habit de laine.

555 « Ce n'est pas pour rien que j'ai adopté les vêtements en lambeaux.

« C'est là le costume de celui qui vit dans une pauvreté volontaire et qui a pour *scheikh* (supérieur) Gazan. »

Les habitants de l'Égypte, avaient, par suite de l'invasion de Gazan, perdu des sommes considérables. Mais, grâce à la position florissante de leurs affaires, ils s'étaient montrés peu sensibles à ce revers.

Parmi les hommes marquants que cette année vit mourir, on distingua : 1° Ala-eddin-Ahmed-ben-Tadj-eddin-Abd-elwabbâb-ben-Khalaf-ben-Mahmoud-ben-Bedr-Alâî, connu sous le nom d'Ebn-Bint-Alaazz, le Schaféi. Il professa, au Caire, dans les collèges *hakariah* et *kotbiah* ; ensuite, il fut promu aux fonctions de *mohthesib*. C'était un homme beau, lettré, éloquent, qui réunissait des qualités nobles et une grande générosité ; il avait un esprit délicat, aimait à rire, était actif, énergique. Il était allé en pèlerinage à la Mecque, et avait fait plusieurs voyages dans le Yemen. 2° Schelhâb-eddin-Ahmed-ben-Alfaradj-ben-Ahmed-Lakhmi-Aschibili (natif de Séville) ; il était né l'an 625, avait étudié la jurisprudence à Damas, sous Ebn-Abd-essalam. Il suivait les dogmes des schaféïs, et avait composé un poème sur la science des traditions. 3° L'émir Sarem-eddin-Uzbek, *naib* de la forteresse de Balatanos. Il périt martyr devant Hems, dans la bataille livrée contre Gazan, le vingt-huitième jour de Rebi-premier. 4° L'émir Akousch-Kurdji-Matrouki, le *hâdjib*. 5° L'émir Ak-sonkor-Kartai, l'un des émirs de mille. 6° L'émir Belban-Takwi, l'un des émirs de Tarabolos. 7° Le *kاتب-assisr*, Imad-eddin-Aboul'féda-Ismaïl-ben-Tadj-eddin-Ahmed-ben-Saïd-ben-Mohammed-ben-Saïd-ben-Alathir-Halebi ; il venait d'être destitué. 8° Le fakir révérend, Bedr-eddin-Abou-Ala-Hosain-ben-Adad-eddaulah, Abou'l-hasan-Ali, frère de Moutawakkel-Ali-Allah-Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Iousouf-ben-Houd ; il mourut au mois de Schaban. Il était né dans la ville de Murcie, l'an 633. Son père occupait dans cette place le rang de *naib-assaltanah*, au nom de Moutawakkel. S'étant voué à la vie religieuse, il fit le pèlerinage de la

Mecque, et se fixa à Damas, où il éprouva des aventures tout à fait remarquables. 9° Beïbars-Gatni, *naïb* de la forteresse de Markab. 10° Bektâsch-Mansouri-Altaïar, l'un des émiri de Damas. 11° Nâser-eddin-Mohammed-ben-Aïdemur-Halebi, l'un des émiri d'Égypte. 12° Noukaï-ben-Baïan, le tatar, père de la princesse خوند Mankabek, femme de Sâleli-Ali. fils de Kalaoun et père de la princesse Ardekin, épouse de Melik-Asctraf-Klâlil. 13° Ala-eddin-Ali, fils du scheïkh Ibrahîm-ben-Misad-Djabari الجبري. 14° L'émir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alliali. Ceux qu'on vient de nommer obtinrent la palme du martyre au combat de Hems, ayant tous été tués dans l'action, ou blessés. Ala-eddin-Mohammed mourut des suites de sa blessure. 15° Le *tavdschi* Hosam-eddin-Kallâl-Moghithi-Djefâli. Il mourut dans le lieu nommé *Sawadeh* السودة, le neuvième jour du mois de Rebi-second, et fut enterré dans la ville de Katia. Ensuite, son corps fut transporté dans son tombeau du cimetière de Karafali. C'était un homme bon et religieux. 16° L'émir Seif-eddin-Djâgân-Hosami. Il mourut dans le canton de Balka. 17° L'émir Alem-eddin-Sandjar, le *dawaddi*, qui mourut à *Hissn-Alakrad* (le château des Cardes) le troisième jour du mois de Redjeb. 18° Le *kadi-alkodat*, Imâm-eddin-Omar-ben-Saad-eddin-Abd-errahman-ben-Omar-ben-Ahmed-ben-Mohammed-Kazwini, le schaféi, *kadi-alkodat* de Damas. Il mourut au Caire le vingt-cinquième jour de Rebi-second. 19° Tadj-eddin-Abd-Alwalhâb-ben-Abd-aldaïm-Bekri-Nowaïri, (père de) l'historien, le secrétaire (23).

(23) Le personnage dont il est fait mention ici était le père du célèbre historien Nowaïri. Voici les détails que ce dernier nous donne, à ce sujet (man. 683, f. 199 r° et v°) : « Cette année, mourut mon père (puisse le Très-Haut répandre sur lui ses miséricordes), Tadj-eddin-Abou-Mohammed-Abd-elwalhâb-ben-Abi-Abd-allah-Mohammed-ben-Abd-aldaïm-ben-Monnadja-Bekri, Taimi-Koraschi, connu sous le nom de *Nowaïri*. J'ai indiqué le reste de sa généalogie, en parlant de ma naissance, à la date de l'année 677. La mort de mon père eut lieu, avant l'annonce de la prière du coucher du soleil, le jeudi, vingt-deuxième jour du mois de Dhoulhijjah, l'an 699, dans le *medresch* (collège) Sâlehiâh-Nedjniah, dans l'édifice قاعة destiné pour les leçons des Mâlekis. Sa maladie avait commencé le mercredi, quatorzième jour de ce mois. Il était né à Misr (Fostat), dans le *medresch* (collège), appelé *Menzil-nâss* المنزلة الناصرية, l'an 618. Au moment de sa mort, il n'avait jamais manqué une prière. Le jour même de son décès, il avait fait quatre fois son ablution pour la prière de l'asr. Il était atteint d'une diarrhée. Ensuite, il accompagna la prière de l'asr, mais assis ; et il mourut, le même jour, avant l'annonce de la prière du coucher du soleil. Après qu'il eut imploré pour moi les bénédictions du ciel, il prononça les deux formules de la foi musulmane. Ce furent là ses dernières paroles, et bientôt il expira. Le lendemain, vendredi, à la troisième heure du jour, il fut enterré dans le tombeau قبر du *kadi-alkodat* Zeïn-eddin le Mâlekî, placé

20° Schems-eddin-Mohammed-ben-Sadr-eddin-Souleiman-ben-Abi'lizz-Wahib-Dimaschki, le hanéfi. Il mourut à Damas. 21° Hosâm-eddin-Abou'l'fadail-Hasan-ben-Tadj-eddin-Abi'lme'fakkir-Ahmed-ben-Hasan-ben-Anouschirwan-Roumi, *kadi-alkodât* des hanéfis du Caire, de Misr et de Damas. Il disparut dans le combat de Hems le mercredi vingt-sixième jour du mois de Rebi-premier, et l'on n'eut plus de lui aucune nouvelle. Il était âgé d'environ soixante-dix ans. 22° L'émir Ala-eddin-Katlouberes-Adeli. Il fut étranglé à Damas, ayant été arrêté dans sa fuite. 23° Scherf-eddin-Abou-Mohammed-Hasan-ben-Ali-Ebn-Isâ-ben-Hasan-Laklmi, connu sous le nom d'Ebn-Assalrafi. Il mourut le vingt-cinquième jour du mois de Dhoulhidjâh. Il avait atteint une des dix années qui avoisinent quatre-vingt-dix ans (24).

AN
700 Au commencement de cette année, on reçut la nouvelle que Gazan se mettait en campagne pour entrer en Syrie. On se disposa avec ardeur à partir pour cette contrée. On manda le vizir Schems-eddin-Sonkor-alaras et l'émir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Schaikhi, *wâlî* du Caire, et on leur enjoignit d'exiger des habitants une contribution en argent. Des lettres, dans le même sens, furent expédiées vers la Syrie. Les deux officiers procédèrent à la levée de l'impôt. Les propriétaires et les gens riches furent astreints à payer la somme à laquelle ils avaient été taxés. Le vizir et le *wâlî* s'établirent dans la maison de justice دار العدل, près de la citadelle, là où se trouve aujourd'hui le *Tabl-khanah* (les tambours), et tous les habitants venaient, l'un après l'autre, apporter le montant de sa contribution. On recueillit une somme de cent mille dinars, qui fut levée sur le Caire, Misr et les deux parties septentrionale et méridionale de l'Égypte. Ce fut, pour la population, une mesure très-vexatoire. La taxe fut exigée des *schahid*, qui, au Caire et à Misr, occupaient des boutiques. Chaque *ahid* (rédacteur des actes de mariage) dut payer quarante dinars, et chaque *schahid*, vingt dinars. Le *kadi-alkodât*, Zein-eddin-Ali-Ebn-Makhilouf, le maléki, s'entremît pour eux, et les fit décharger de cet impôt.

En Égypte et en Syrie, les langues se déchaînèrent contre les membres du

« dans le cimetière de Karafah. » J'ai eu devoir suppléer dans ma traduction, le mot *أبي père*, attendu que nous ne voyons rien qui porte à croire que le personnage dont il est question ici ait jamais écrit aucun ouvrage historique.

(24) Cette année, au rapport d'Abou'l'mahâsen (fol. 59 r°), la hauteur primitive du Nil fut de vingt-trois coudées et quelques doigts. La crue s'éleva de seize coudées et six doigts.

gouvernement. Le peuple parlait avec mépris des soldats. On ne cessait de leur répéter : « Hier, vous étiez en fuite ; aujourd'hui, vous prétendez nous enlever notre bien. » Si le soldat voulait répondre, on lui disait : « Pourquoi n'avez-vous pas montré cette audace à l'égard des Mongols, qui vous ont traités ainsi, et devant lesquels vous avez pris la fuite ? » Ces attaques des gens du peuple contre les soldats étant arrivées à un point scandaleux, on fit proclamer au Caire et à Fostat que si un homme du peuple parlait à un soldat, sa vie et ses biens seraient à la disposition du sultan.

On leva à Damas un impôt qui consistait en quatre mois du loyer des propriétés et des *wakf*. On l'exigea de tous ceux qui habitaient dans la ville et dans les environs. Dans les villages, on leva, sur chaque *madi* مدي, une somme de six dirhems deux tiers. Le *madi* est une surface de seize cents coudées carrées. On exigea des *fellahs* (cultivateurs) l'équivalent du produit de l'année 698, et on demanda aux riches le tiers de leurs revenus. Cette mesure fut, pour la population, une source de calamités. Les habitants coupèrent les arbres fruitiers, et en vendirent le bois. En sorte que le *kintar*, mesure de Damas, se donna pour trois dirhems, dont il fallait défalquer un dirhem et demi pour les frais de l'abattage. La vallée de Goutah fut dépeuplée, et une bonne partie des habitants se réfugia en Égypte. Lorsque l'on eut achevé à Damas la levée de la contribution, on employa cet argent à enrôler huit cents palefreniers, pris parmi les Curdes, et dont chacun reçut une somme de six cents dirhems. Mais ils s'enfuirent pour la plupart, et il n'en résulta aucun inconvénient réel. A Fostat, on enrôla un nombre considérable d'artisans et autres. Les émirs firent dresser leurs tentes dans le *Meidan-alkabak*, afin de faire la revue des soldats, des chevaux, des lances, et de s'assurer si tout était en bon état. Chaque jour, ils inspectaient dix commandants de la *halkah* avec leurs subordonnés. Ils en avaient d'abord supprimé un petit nombre. Mais ils crurent devoir les conserver tous, attendu l'influence que les commandants exerçaient sur les soldats, et on maintint même ceux qui étaient visiblement des intrus. Le recensement fut terminé dans l'espace de vingt jours, et on prépara les vivres. Toute l'Égypte était remplie de fugitifs qui venaient de la Syrie. Au moment de leur arrivée, les prix des denrées baissèrent ; et le froment, qui se vendait vingt dirhems l'*ardeb*, tomba à quinze. Le sultan partit de la citadelle le samedi treizième jour du mois de Safar, et se rendit à Ridāniah, en dehors du Caire.

Là, il fut joint par les émir et les troupes ; ensuite on se dirigea vers Gazah , où le prince resta deux jours. On reçut la nouvelle que Gazan , après avoir 558 traversé l'Euphrate , marchait vers Antioche. La population fuyait devant lui. La province d'Alep resta déserte. Kara-sonkor , *naïb* de cette ville , se réfugia à Hamah. Ketboga , *naïb* de cette dernière place , se décida à sortir des murs le vingt-deuxième jour du mois de Rebi-premier. Des renforts étant arrivés de l'Égypte et de la Syrie , on campa en dehors de la ville de Hamah.

Cependant l'armée avait pris la route d'Aoudja. Dans sa marche , elle éprouva des fatigues prodigieuses causées par les pluies qui tombèrent sans interruption l'espace de quarante et un jours , et empêchèrent l'arrivée de ceux qui auraient apporté des vivres ; aussi la cherté devint-elle exorbitante. Le froid affaiblit également les animaux et les esclaves. La charge de paille monta au prix de quarante dirhems ; la ration عليقة d'orge , à trois dirhems. Trois pains ronds coûtaient un dirhem , et la viande se vendait trois dirhems le *rotl*. A la pluie succéda une inondation terrible , qui détruisit une grande partie des bagages. Plusieurs esclaves et quatre soldats périrent par suite de la rigueur du froid. Au moment du départ , la route était couverte de boues profondes.

Sur ces entrefaites , un courrier de la poste , expédié d'Alep , annonça que Gazan s'était dirigé des montagnes d'Antioche vers celles de Soummak , جبال السباتق ; que ce prince était retourné vers Koroun-Hamah قرون حماه et Schaizar ; qu'il avait pillé le pays , emmené prisonniers un grand nombre d'habitants , et enlevé une énorme quantité de troupeaux et autres objets. Il se disposait à marcher vers Damas. Mais Dieu envoya contre lui des pluies et des neiges telles qu'on n'en avait jamais vu de pareilles. La mortalité se mit parmi les chevaux et les chameaux de l'armée. Les écuries de Gazan , qui se composaient de douze mille chevaux , n'en renfermèrent bientôt plus qu'environ deux mille. Une bonne partie de l'armée se trouva à pied. Et au moment de la retraite , les soldats , pour la plupart , montaient en croupe derrière leurs camarades ; Gazan passa l'Euphrate à gué , le onzième jour du mois de Djoumada-premier. Cette nouvelle répandit dans la population une joie universelle. L'émir Seif-eddin-Bektemur , le *silahdar* , l'émir Belâ-eddin-Iakouba , avec les personnes de leur suite , se rendirent à Alep , à la tête d'environ deux mille cavaliers , afin d'être à portée de recevoir des nouvelles et de tranquilliser la population. Le sultan , ayant sous ses ordres le reste de l'armée , prit la route de l'Égypte

à la fin du mois de Rebi-second. L'émir Seif-eddin-Bedkhiâs demeura, comme *naïb* de Safad, en remplacement de Keraï, qui avait renoncé à son titre. Celui-ci reçut en dédommagement l'*ikla* vacant par la mort de l'émir Belban-Tabbâkhi. Belban, le *djoukendâr*, *hâddjib* de Damas fut installé dans cette ville, en qualité de *schâdd* (inspecteur) des bureaux. L'armée arriva à Damas le septième jour du mois de Djoumada-premier. Le Sultan reentra au château de la Montagne le onzième jour du mois. Lorsque l'on apprit à Damas la retraite de ce prince, la population éprouva de vives alarmes; et une bonne partie des habitants quitta la ville pour se retirer au Caire. Le neuvième jour de Djoumada-premier, on fit proclamer, à Damas, que tout homme qui, à la suite de cet avertissement, resterait dans la ville, serait responsable de sa mort, et que ceux qui n'étaient pas en état d'entreprendre le voyage n'avaient qu'à se cantonner dans la citadelle. 559 Le reste des habitants prit la fuite, et se dirigea au hasard. Les prix des denrées augmentèrent, à Damas, d'une manière exorbitante. Le *ghirdrah* de froment se vendait jusqu'à trois cents dirhems, et le *rotl* de viande coûtait neuf dirhems. Après le départ des fugitifs, le *ghirdrah* tomba à deux cents dirhems. Au mois de Djoumada-second, des bruits nombreux apprirent la retraite des Tatars. Les provinces de Syrie se trouvaient évacuées par la population, qui avait pris la route de Syrie.

Au mois de Redjeb, une catastrophe vint frapper les tributaires *أهل الذمة*, c'est-à-dire les juifs et les chrétiens. Leur luxe, au Caire et à Fostat, était au plus haut point. Ils montaient à l'envi des chevaux fringants et de belles mules couvertes d'ornements somptueux. Ils se revêtaient d'habits magnifiques, et occupaient les emplois les plus importants. A cette époque, un vizir du souverain du Magreb arriva en Égypte, se proposant de faire le pèlerinage de la Mecque. Il eut plusieurs entrevues avec le Sultan et les émir. Tandis qu'il se trouvait au bas de la citadelle, il vit passer un homme monté sur un cheval, et entouré d'un grand nombre d'individus qui s'avançaient à pied à côté de son étrier. Ils s'adressaient à lui humblement, l'imploraient et lui baisaient les pieds. Lui les évitait, ne faisait aucune attention à eux, les repoussait, en criant à ses pages de chasser ces importuns. Le vizir du Magreb ayant appris que ce cavalier était un chrétien, en fut vivement blessé. Il alla trouver les émir Bibars et Selar, leur raconta ce qu'il avait vu, leur en témoigna son mécontentement. Il versa des larmes abondantes, parla des chrétiens avec un extrême mépris. « Comment, leur dit-il,

pouvez-vous espérer le secours du ciel, tandis que chez vous les chrétiens se « montrent à cheval, portent des turbans de couleur blanche, humilient les musulmans, et les font marcher à pied dans leur cortège ? » Il se répandit en formules d'improbation, et s'étendit sur l'obligation qui était imposée aux membres du gouvernement, d'abaisser ces tributaires, et de les forcer d'adopter un autre costume. Son discours produisit une vive impression sur l'esprit des émirs. Ils mandèrent les kadis, les fakihis ; ils appelèrent également le Patriarche des chrétiens. Un rescrit émané du Sultan enjoignit aux tributaires de se conformer à ce que réclamait la loi musulmane. Les kadis se réunirent dans le *Medreseh* Sâlehiyah, placé entre les deux palais. On choisit parmi eux, pour la conduite de cette affaire, le *kadi-alkhodat* Scheims-eddin-Ahmed-Seroudji, le hanéfi. Ce magistrat manda le Patriarche et les évêques des chrétiens, ainsi que le juge ديان des juifs. Après une longue conférence entre eux, il fut décidé que les chrétiens se distingueraient des musulmans en portant des turbans bleus, et les juifs des turbans jaunes ; que les uns ni les autres ne pourraient monter des chevaux ni des mules, et s'abstiendraient de tout ce que la loi leur interdisait. On les astreignit à toutes les conditions que leur avait imposées le prince des croyants Omar-ben-Khattâb. Ils acceptèrent cette mesure, et le patriarche déclara devant témoins qu'il défendait à tous les chrétiens de contrevenir à ce règlement, et de s'en écarter.

Quant au chef رئيس, et au juge ديان des juifs, chacun prononça ces mots : « Je fais tomber l'anathème انكسرت الكلبه sur tous les juifs, s'ils contreviennent 560 » à cet accord, ou s'en écartent (25). » L'assemblée se sépara, et l'on informa le Sultau et les émirs de ce qui avait été résolu. Le résultat en fut annoncé par des lettres qui furent expédiées dans les différentes provinces de l'Égypte et de la Syrie. Le jeudi, appelé *khamis-atahd*, خميس العهد, le jeudi du Testament (le jeudi saint), qui tombait le vingtième jour du mois de Redjeb ; on rassembla les chrétiens et les juifs qui se trouvaient au Caire, à Misr et dans la

(25) Nowaïri, qui donne sur cet événement des détails fort circonstanciés (fol. 202 v° et suiv.), expose, en ces termes, les conditions rigoureuses imposées aux chrétiens et aux juifs : « Il fut décidé que les chrétiens se distingueraient des musulmans par des turbans bleus, et les juifs par des turbans jaunes : que les femmes, dans chacune des deux religions, porteraient un signe qui les ferait reconnaître ; que les individus ne pourraient ni monter à cheval, ni porter des armes ; qu'ils monteraient des ânes en travers, en se servant de bâts sans aucune valeur ni aucun orne-

banlieue. On leur déclara qu'aucun d'entre eux ne pourrait occuper un emploi dans le *divan* (bureau) du Sultan, ni dans ceux des émirs; qu'ils ne pourraient monter sur des chevaux ni sur des mules; qu'ils devaient s'engager à observer fidèlement les conditions qui leur avaient été prescrites. Cette ordonnance fut proclamée au Caire et à Misr, et on menaça de la mort ceux qui y contreviendraient. Les chrétiens, profondément affligés, s'efforcèrent, à prix d'argent, d'obtenir la révocation de cet arrêt. Mais l'émir Bibars, le *djdschenkir*, déploya un zèle fort louable et une extrême fermeté, pour maintenir ce qui avait été résolu. Les chrétiens furent obligés de se soumettre. Amin-al-moulk-Abd-allah-ben-Algannam, *Moustaoufi-assohbah*, embrassa l'islamisme, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, qui tenaient à conserver leurs rangs, et rougissaient d'être obligés de porter des turbans bleus et de monter sur des ânes. Des courriers de la poste, expédiés dans toutes les contrées qui s'étendent depuis Domkolah, ville de Nubie, jusqu'à l'Euphrate, y portèrent l'ordre d'astreindre les chrétiens et les juifs aux réglemens susdits.

La populace, encouragée par la décision *فتوى* du scheikh Nedjm-eddin-Ahmed-Ben-Mohammed-Ben-Arrafah, porta la main sur les églises des chrétiens, ainsi que sur les synagogues des juifs, et les démolit. Les émirs mandèrent les kadis et les fakibs (jurisconsultes), pour examiner ce qui concernait ces édifices. Ebn-Arrafah soutint qu'ils devaient être renversés. Le *kuli-alkodat* Taki-eddin-Mohammed-Ben-Dakik-alid fut d'une opinion contraire. « Si l'on peut, dit-il, fournir la preuve que ces bâtimens ont été élevés depuis l'islamisme, il faut les abattre; sinon, il n'est pas permis d'y toucher. » Le reste des assistants partagea cet avis, et l'assemblée se sépara.

« ment; qu'ils céderaient aux musulmans le milieu des chemins; que, dans leurs assemblées, ils se lèveraient de leurs sièges, par honneur pour les musulmans; qu'ils n'élèveraient pas la voix, de manière à couvrir celle des musulmans; que leurs constructions ne dépasseraient pas en hauteur celle des musulmans; qu'ils ne célébreraient pas publiquement l'office du dimanche des rameaux, et ne frapperaient pas leurs cloches; qu'ils n'admettraient aucun musulman à embrasser le christianisme ou le judaïsme; qu'ils n'achèteraient point comme esclave un musulman, ni un homme fait prisonnier par un musulman; et n'acquerraient rien de ce qui serait échu en partage aux musulmans; que tout juif ou chrétien qui entrerait dans un bain aurait soin de se distinguer des musulmans par un signe particulier, c'est-à-dire par une cloche suspendue à son cou; qu'ils ne pourraient faire graver sur leurs anneaux des inscriptions arabes, ni enseigner à leurs enfans le Koran, qu'ils ne pourraient employer à des travaux pénibles aucun musulman; que tout juif ou chrétien qui aurait eu commerce avec une femme musulmane serait puni de mort. »

Lorsque les habitants d'Alexandrie eurent reçu l'édit du Sultan, qui concernait les tributaires, ils se soulevèrent contre les chrétiens, et démolirent deux églises. Ils renversèrent également, parmi les maisons des juifs et des chrétiens, celles qui s'élevaient au-dessus des maisons voisines habitées par des musulmans. Ils abaissèrent les *mastabeh* (estrades) de leurs boutiques, en sorte qu'elles se trouvassent au-dessous du niveau des boutiques des musulmans. Dans le Fayoum, deux églises furent renversées. Le courrier qui portait l'ordre relatif aux tributaires arriva à Damas le lundi septième jour du mois de Schaban. Les kadis et les principaux personnages s'étant réunis chez l'émir Akousch-Alafram, on leur fit lecture de l'édit du Sultan.

Le vingt-cinquième jour du mois, on fit crier dans toute la ville que les chrétiens eussent à porter des turbans bleus, les juifs des turbans jaunes, et les samaritains, des turbans rouges.

Les chrétiens et les juifs, dans toute l'étendue de l'Égypte et de la Syrie, s'engagèrent à observer le règlement prescrit, et firent teindre leurs turbans. Il n'y eut d'exception que pour la ville de Karak. L'émir Akousch-Aschrafi s'excusa de faire observer l'arrêté, alléguant que la population de cette ville se
561 composait en grande partie de chrétiens. En conséquence, les chrétiens de Karak et de Schaubak ne furent point astreints à changer la couleur blanche de leurs turbans. En Égypte, les églises restèrent fermées l'espace d'une année.

Des ambassadeurs, envoyés par Lascar, empereur des Francs, étant venus solliciter l'ouverture de ces édifices, on rouvrit l'église de Moallakah, située dans la ville de Misr, ainsi que celle de Mikail (Saint-Michel), dédiée aux anges. Ensuite, sur la demande des ambassadeurs d'autres souverains, on rouvrit l'église de la rue de Zawilah, et l'église de Saint-Nicolas.

Cette année vit périr une grande partie des bœufs de l'Égypte. Une maladie dangereuse *بها*, qui avait attaqué ces animaux à la fin de l'année précédente, alla toujours en croissant, de manière que les métiers à roues *دواليب* cessèrent de marcher; que les *sakiah* (roues hydrauliques) durent s'arrêter, ce qui causa, pour la population, un tort immense. Un homme de la ville d'Oschmoun-Tannah, qui possédait mille vingt et un bœufs, en perdit mille trois; il ne lui en resta en tout que dix-huit. Les habitants furent contraints de substituer aux bœufs les chameaux et les ânes. Le prix d'un taureau s'éleva à mille

dirheins. Cette année, l'émir Asendemur-Kurdji fut nommé *naib* de Tarabolos, après la démission de l'émir Katloubek-Mansouri.

A cette époque, la division éclata parmi les Arabes de la province de Bohairah. Les deux tribus de Djaber et de Berdis se livrèrent des combats dans lesquels il périt un nombre d'hommes considérable. La tribu de Berdis resta victorieuse. L'émir Bihars, le *dawddir*, se rendit à Taroudjeh, accompagné de vingt émirs de *Tabl-khānah*. Les Arabes prirent la fuite devant eux, et furent poursuivis jusqu'à Lilounah *الليونة*. On leur prit leurs chameaux et leurs moutons. Les émirs mandèrent ensuite les principaux personnages des deux tribus, les réconcilièrent, et retournèrent à leur poste.

Vers le même temps, le vizir Scheus-eddin-Sonkor-alaras partit à la tête de cent mamlouks du Sultan, et se dirigea vers la partie méridionale de l'Égypte, attendu que cette contrée était livrée au désordre, au ravage, et qu'un grand nombre d'habitants, à la faveur de l'embarras que causaient les hostilités de Gazan, refusaient de payer l'impôt. Il fit des incursions subites dans plusieurs cantons du Saïd, égorga un grand nombre de séditieux, et enleva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le Saïd. Il ne laissa aucun cheval appartenant à un *fellāh*, à un bédouin, à un kadi, à un *fakih*, à un *katib* (écrivain). Il rechercha avec un soin scrupuleux les armes qui étaient entre les mains des *Fellāhs* ainsi que des Arabes, et les enleva, jusqu'à la dernière. Il emmena également les chameaux. De la ville de Kous, il reprit le chemin du Caire, conduisant avec lui mille soixante-seize chevaux, huit cent soixante-dix chameaux, seize cents lances, douze cents épées, sept cents boucliers, six mille moutons. Les désordres qui régnaient dans ces provinces se trouvèrent ainsi apaisés; les *Fellāhs* se soumirent, et consentirent à payer l'impôt.

Sur ces entrefaites, un chrétien ayant ouvert une église, le peuple se rassembla, et se présenta devant l'émir Selâr, le *naib*, en se plaignant que les chrétiens eussent, sans permission, ouvert une église. Ils ajoutaient que plusieurs chrétiens refusaient de porter un turban bleu. Cette requête étant favorisée par les émirs, on fit proclamer, dans les villes du Caire et de Misr, que si un chrétien ne voulait pas se soumettre à porter le turban bleu, sa maison serait pillée; ses biens et sa femme livrés à quiconque voudrait les prendre; qu'aucun chrétien ne serait employé auprès d'un émir, dans aucune des charges conférées par le Sultan, ni dans aucun poste lucratif. La populace atta-

qua les juifs et les chrétiens, et les assommait presque, en les frappant à coups redoublés sur la nuque, avec des bâts et des sandales. Bien des chrétiens s'abstinrent de marcher dans les rues, craignant pour leur vie.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs envoyés par Gazan arrivèrent sur les bords de l'Euphrate. Un courrier de la poste ayant apporté cette nouvelle, l'émir Seif-eddin-Kerai (partit sur les chevaux) de la poste, pour aller les recevoir. Ces députés entrèrent à Damas le mardi, vingt-troisième jour du mois de Dhou'lkadab. Eux et leur suite étaient au nombre de vingt personnes. On les fit loger dans la citadelle. Et trois d'entre eux furent choisis pour faire le voyage de l'Égypte, savoir : Kemiâl-eddin-Moula-Ebn-Iounes, *kadi-alkodat* de Mausel (Mosul); Nâser-eddin-Ali-Khodjà, et un adjoint. Ils se mirent en marche le vingt-huitième jour du mois, et arrivèrent dans la ville du Caire le lundi, quinzième jour de Dhou'lhidjah, et furent reçus avec les plus grands honneurs. Le mardi seize, au moment de l'*asr*, les émirs et les troupes se réunirent dans le château de la Montagne. Les mamlouks étaient revêtus des plus magnifiques costumes, portaient des bouquets *كفشات* de brocart d'or et des bordures *طرز* de même étoffe. A la fin de la soirée, le sultan prit place sur son trône, ayant devant lui mille flambeaux allumés. Les mamlouks étaient rangés en deux files, depuis la porte de la forteresse jusqu'à celle de l'*Iwan*. On amena les ambassadeurs, qui firent leur salut. Le *kadi-alkodat* de Mausel se leva, ayant la tête couverte d'une *tarhah* *طرحه*. Il prononça une harangue *خطبة* courte et éloquente, qui exprimait le désir de la paix, et adressa au ciel des prières pour le sultan, pour Gazan et pour les émirs. Il présenta une lettre écrite au nom de Gazan; elle était cachetée, et ne fut point ouverte. Les ambassadeurs furent reconduits à leur logement, où ils restèrent jusqu'au lundi. On ouvrit alors la lettre, qui était formée d'une demi-feuille de papier de Bagdad *من قطع نصف البغدادى*, et écrite en caractères mongols. Elle fut traduite en arabe, et le lendemain on en fit la lecture en présence des membres du gouvernement. Elle contenait, en substance, ce qui suit : « Dans le cours de l'année précédente, des troupes « égyptiennes ayant pénétré sur les frontières des états de Gazan, et y ayant « porté le ravage, ce prince, irrité de pareils actes, est entré en Syrie, et a mis « en fuite les armées qui lui étaient opposées. Ensuite, il a repris la route de « son royaume, sans avoir eu aucun ennemi à combattre, mais pour épargner « les contrées musulmanes, et empêcher leur ruine. Du reste, quoique préparé

« à la guerre, il exhorte à la paix (26). » On écrivit une réponse, dont on chargea l'émir Schems-eddin-Mohammed, Imad-eddin-Ali-ben-Abd-elaziz-ben-Abd-errahman-ben-Abd-elali-Sakkazi, *khâtib* (prédicateur) de la mosquée de Hâkém, et l'émir Hosâm-eddin-Ezdemur-Moudjiri.

563

Cette année, la guerre était allumée dans tous les pays du globe. Melik-Masoud-Ala-eddin-Sandjâr, affranchi *مجبى* de Schems-eddin-Aïtamesch, affranchi du sultan Gaïath-eddin, et souverain de Delhi, ayant, l'année précédente, attaqué un peuple voisin, celui-ci, à son tour, marcha vers Dehli, pilla cette ville, et emmena de nombreux prisonniers. Ce même prince eut à lutter contre l'armée des Tatars, qu'il combattit dans plusieurs grandes batailles, et mit en pleine déroute.

L'année précédente, en Abyssinie, il avait paru un individu, nommé Abou-Abdallah-Mohammed, qui appelait les peuples à l'islamisme. Ayant réuni autour de lui environ deux cent mille hommes, il attaqua, cette année, le souverain d'Amhara, et lui livra de nombreux combats. Dans le Yémen, le prince de cette contrée, Melik-Mouwâïad-Hizebr-eddin, en vint aux mains, à plusieurs reprises, avec les Zeïdis.

Cette année, l'émir-vizir Sonkor-alaras devint insupportable aux émirs, attendu sa fierté, son orgueil, son arrogance, l'extrême considération dont il jouissait et le respect profond dont il était environné. Il avait fait battre à coups de fouet Tadj-eddin-Ebn-Saad-eddaulah, *moustnoufi* de l'empire, l'avait contraint à embrasser l'islamisme, et exigé de lui des sommes considérables. Tadj-eddin était du nombre des personnes attachées à l'émir Bibars, le *djdschenkir*, et il montrait dans ses actions de la folie et une démente extrême. Se voyant ainsi traité par le vizir, il renonça à sa charge, et se confina dans le *zawiah* du scheikh Nâser-Manbedji, situé hors de la porte de *Nasr*. Le scheikh s'aboucha avec l'émir Bibars, pour obtenir que Tadj-eddin fût déchargé de ses fonctions. Bibars, qui avait pour le scheikh une profonde vénération, et accueillait toutes ses paroles avec bienveillance, accéda à sa demande. Les émirs voulaient faire destituer le vizir. Toutefois, comme la population conservait encore pour lui un reste de considération, on résolut de lui témoigner des égards et du respect.

(26) Je donnerai dans l'appendice le texte et la traduction de cette lettre, et de la réponse qui y fut faite.

On le désigna pour aller inspecter les forteresses de la Syrie, veiller à leur réparation, les organiser complètement, et surveiller leurs approvisionnements. Or, à cette époque, toutes les places étaient parfaitement fournies de garnisons, d'argent et d'armes. Le vizir partit pour aller remplir sa mission.

Cette année, le Sultan épousa la princesse خوند Ardekin, fille de Noukai, et qui avait été femme de son frère Melik-Adel-Aschraf. Ce mariage fut célébré avec pompe, et l'on distribua à tous les employés du gouvernement des robes d'honneur et autres présents. A cette époque, la crue du Nil s'éleva à dix-sept coudées quinze doigts. Cette année fut une année heureuse, dans laquelle les denrées se maintinrent à des prix modiques. L'émir Bektemur, le *djoukendir*, fit le pèlerinage de la Mecque; il dépensa dans ce voyage une somme de quatre-vingt-cinq mille dinars, et se signala par de nombreux actes de bienfaisance.

564 Il expédia, par la mer de Kolzoum, sept vaisseaux chargés de grains, de farine, de miel, de sucre, d'huile, de sucreries et autres aliments de toute espèce. Lorsqu'il atteignit la ville de Ianbo, trois de ces bâtiments y étaient déjà arrivés. Là, par son ordre, on forma de toutes ces denrées des monceaux, et on fit crier parmi les pèlerins que ceux qui avaient besoin de provisions de bouche ou de sucreries n'avaient qu'à se présenter. Les pauvres vinrent en foule, et pas un n'éprouva un refus. Le reste des denrées fut distribué à ceux des pèlerins que leur aisance avait empêchés de réclamer ce bienfait, ou donné aux habitants d'Ianbo. Les autres vaisseaux ayant abordé à Djiddah, l'émir fit à la Mecque ce qu'il avait fait à Ianbo, et distribua la charge de ces navires entre les habitants de cette ville, les fakirs et les pèlerins de la Syrie. A cette époque, tous les souverains des différentes contrées étaient des jeunes gens, dont aucun n'avait atteint l'âge de trente ans.

Parmi les hommes marquants que cette année vit mourir, on compte: 1^o l'émir Izz-eddin-Aidemur-Dâheri, l'un de ceux qui remplirent les fonctions de *naib* de Damas sous le règne de Melik-Dâher. Il occupa ce poste jusqu'à sa mort, qui eut lieu le mercredi, second jour du mois de Rebi-premier. 2^o l'émir Izz-eddin-Aibek-Kurdji-Dâheri, l'un des *émirs de mille*. Il mourut à Damas, le dixième jour du mois de Dhoul'lkadah. 3^o L'émir Seif-eddin-Belban-Talabâkhi, *naib* d'Alep. Il mourut à Gazali, au moment où il revenait de la province de Bohairah. 4^o L'émir Djemâl-eddin-Akousch-Scherifi, *naib* de la forteresse de Salt et de la banlieue ٢ de Kârak et de Schaubak. C'était un homme universellement

redouté. 5° L'émir Izz-eddin-Mohammed-ben-Abi'l'haidjâ-Hamadâni-Arbeli, inspecteur de Damas. Il mourut sur la route de l'Égypte, à son retour de cette contrée, à l'âge de quatre-vingts ans. C'était un homme savant dans la littérature et dans l'histoire, d'une conduite exemplaire. 6° Le scheikh Schems-eddin-Mahmoud-ben-Abi-Bekr-ben-Abi'lalâ-Kâbâdi-Bokhari le *faradi*, le hanéfi. Il mourut à Damas au commencement du mois de Rebi-premier; il avait fait le voyage du Caire, et se distinguait par un mérite éminent. 7° Tadj-eddin-Mohammed-ben-Ahmed-ben-Hibet-allah-ben-Kadas-Ermentî, *imam* du collège Dâheriah, qui est situé entre les deux palais. Parmi les vers qu'il a composés, on cite les suivants :

« Garde ta langue : pour moi, je ne dirai rien; ou si je parle, ce sera pour te donner un avis qui échappera à tous les assistants. »

« Je m'abstiendrai de te censurer amèrement, quoique celui qui exerce sa satire contre les autres jouisse dans le monde d'une grande considération. »

Au commencement du mois de Moharrem, les ambassadeurs de Gazan se remirent en route, accompagnés des ambassadeurs du Sultan, qui étaient chargés de la réponse de ce prince. Le dixième jour du même mois, l'émir Izz-eddin-Aïbek-Bagdâdi-Mansouri fut installé dans les fonctions de vizir, en remplacement de Sonkor-alasar, qui se trouvait alors en Syrie. L'émir Bibars-Tâdjî, un des émir *bordjis*, fut nommé *wali* du Caire, comme successeur de Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaïkhi; et ce dernier, le vingtième jour du mois, fut transféré au poste de gouverneur de la province de Djizeh. Le même jour, le Sultan partit pour la chasse. En même temps, un courrier de la poste apporta la nouvelle qu'Alâ-eddin-Ali-ben-Scherf-eddin-Mohammed-Kalânisi, accompagné de Scherf-eddin-ben-Alathir, était arrivé du pays des Tatars à Damas, le vingt-neuvième jour du mois de Djoumada-premier. Tous deux avaient été faits prisonniers à l'époque où les Tatars étaient entrés en Syrie. S'étant échappés, ils avaient, dans leur voyage, éprouvé des difficultés du genre le plus grave.

L'émir Asendemur-Kurdji se rendit à Tarabolos, pour prendre possession du rang de *naïb*, qui était vacant par la démission de l'émir Katlouhek. Il arriva à Damas, le onzième jour de Moharrem. L'émir Seïf-eddin-Belban le *djoukendâr* fut nommé *schâdd* (inspecteur) des bureaux *دراوين* de Damas, en remplacement de l'émir Seïf-eddin-Akdjîâ. Ce dernier fut élevé au rang de *naïb-assaltanah* (vice-roi) de Damas, à la place de l'émir Rohn-eddin-Bibars-Monkafi. Au Caire,

un individu se montra en public, prétendant être le Mahdi. On lui infligea une punition عزر, après quoi on lui rendit la liberté.

Cette année, le douzième jour de Djoumada-premier, l'imam Hâkem-bi-amr-allah-Abou'tabbas-Ahmed mourut dans l'enceinte des *mandarah* (pavillons) de Kalsch. Son corps fut lavé par le scheikh Kerim-eddin-Abd-elkerim-Amoli, *scheikh-atschoïoukh*. La prière fut faite sur le mort, dans la grande mosquée d'Ebn-Touloun. Les émirs et toute la population assistèrent à ses funérailles. Il fut enterré dans le voisinage du *Meschhed-Nefist*. Il avait, durant quarante années, occupé en Egypte le rang de khalife. Il laissa, en mourant, plusieurs fils, savoir : Abou'rrebi-Souleiman, qu'il avait désigné pour son successeur, et Ibrahim, fils d'Abou-Abd-allah-Mohammed-Moustamsik-bi'llah. Le diplôme d'investiture du nouveau khalife fut rédigé et lu en présence du Sultan, le dimanche, vingtième jour du mois de Dhoulhidjah. Ce jour fut regardé comme un jour de fête. On fit la *khotbah* au nom du khalife, comme on l'avait faite à l'égard de son père. Il continua à monter à cheval avec le Sultan pour aller jouer à la paume, et à l'accompagner dans ses parties de chasse; en sorte que tous les deux semblaient deux frères. Hâkem avait désigné, comme héritier du khalifat, son fils l'émir Abou-Abd-allah, et lui avait conféré le titre de *moustamsik-bi'llah*. Et Abou'rrebi ne vint qu'après. Moustamsik mourut, et cet événement causa au khalife Hâkem la plus vive douleur. Il désigna pour son héritier Ibrahim, fils de Mohammed-Moustamsik; mais, au moment du décès de Hâkem, son fils Abou'rrebi fut reconnu pour khalife, et l'on ne songea point à Ibrahim.

566 Cette même année, les Arabes commirent de grands ravages dans la partie méridionale de l'Égypte. Leurs brigandages en vinrent à ce point que, dans les villes de Soïout et de Manfalut, ils imposèrent sur les marchands et les hommes livrés aux différentes professions ارباب المعاش des taxes (27), qu'ils levaient à l'instar de la capitation. Ils ne montraient que du mépris pour les gouverneurs, empêchaient la perception de l'impôt. Ils se donnèrent à eux-mêmes le titre d'émir, et choisirent dans leurs rangs deux chefs, dont l'un reçut d'eux le nom de *Bibars*, et l'autre celui de *Selar*. Ils se revêtirent d'armures complètes, et

(27) Le verbe فُرض, construit avec la préposition على, signifie *imposer*, et le mot فريضة désigne une *taxe*, une *contribution*. On lit dans les *Annales d'Eutychius* (t. II, pag. 309) : ففرض

mirent en liberté tous les prisonniers. Les émirs mandèrent les kadis et les fakils, pour avoir leur avis sur le projet de combattre les Arabes. Tous ayant décidé que cette guerre serait licite, les émirs résolurent unanimement de sortir en armes, pour attaquer ces brigands, et leur fermer le chemin, de manière qu'ils ne pussent se réfugier dans les montagnes ou dans les déserts, et faire ainsi avorter l'entreprise. On manda l'émir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaikhi, gouverneur de la province de Djizeh, et on lui recommanda d'empêcher que personne ne se rendit dans le Saïd, soit par terre, soit par la voie du fleuve. On déclara que s'il était avéré qu'un homme quelconque eût fait ce voyage, les gouverneurs en répondraient sur leurs têtes. Ces officiers exercèrent à cet égard une extrême surveillance. Les émirs répandirent le bruit qu'ils voulaient se rendre en Syrie, et l'on donna des feuilles de route اوراق à ceux qui étaient censés devoir faire ce voyage, et qui étaient au nombre de vingt commandants,

دينارين . . . على القبط. » On lèvera sur les Coptes une contribution de deux dinars. » Plus loin (pag. 31n) : كانت فريضتهم اثني عشر الى الف دينار. » Leur contribution s'élevait à douze millions de dinars. » Et (pag. 318) : فرض عليهم الخراج. » Il imposa sur eux le tribut. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. ar. 68a, fol. 96 r^o) : فرض على الناس خريبة الى : « Il imposa sur la population une contribution de cinq cent mille dinars. » Ailleurs (t. II : man. 798, fol. 277 r^o) : والى الغربية وضرو : « فرض على . . . » Il imposa une contribution sur le gouverneur de la province de Garbiyah, et lui fit donner la bastonnade. » Dans l'*Histoire* d'Ahmed-Askaldani (man. ar. 656, fol. 236 v^o) : فرضوا على الاراضي اموالا كثيرة : « On imposa, sur les terres, des contributions considérables. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmahâsen (man. arab. 663, fol. 108 v^o) : فرض العييل على ساير الامراء : « On imposa cette commission à tous les émirs. » Ailleurs (man. 666, fol. 81 r^o) : فرض ذلك على الناس كلهم : « Il imposa cette contribution sur tout le monde. » Et (ib.) : فرضوها على الناس : « On l'imposa sur la population. » Et (f. 82), فرض على اهلها : « Il imposa sur toutes les terres de l'Égypte des contributions. » Dans le *Manhel-saffi* du même écrivain (t. I, man. 747, fol. 61 r^o) : فرض على ساير اراضي مصر فرائض : « Il imposa sur la population une contribution considérable. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khaldoun (t. III, f. 452 v^o) : فرضت المكوس في الاسواق خصة دنائير على الكرك : « On imposa sur les marchés les taxes qui étaient de cinq dinars sur chaque mesure appelée karr. » Et (f. 603 r^o) : فرض اوراق على الباقيين : « On imposa sur les marchés le montant des pensions des autres hommes. » Dans l'*Histoire de l'expédition française en Égypte* (pag. 147) : ليس له ان يفرض على : « Il n'a point permis d'imposer, sur les différentes provinces, une seule contribution. » On lit dans le *Mémoire sur les finances d'Égypte* de M. Estève (pag. 11), qu'un genre d'impôt était désigné par le mot *ferideh-et-tahrir*. Enfin, le *Guide français-arabe-vulgaire*, publié tout récemment à Upsal, par M. Berggren (col. 8), offre ces mots : جار عليهم بالفرائض : « Il les a accablés d'impôts. »

accompagnés de leurs subordonnés. Ils furent divisés en quatre corps, dont l'un devait prendre par la rive occidentale; un autre, par la rive orientale; un troisième devait s'embarquer sur le Nil, et le quatrième suivre la route ordinaire. L'émir Scheims-eddin-Sonkor-alar, qui était arrivé du pays des Tatars, se dirigea vers Alwah (l'Oasis), accompagné des cinq émirs. Il fut arrêté que quatre émirs, du nombre des *commandants*, resteraient auprès du Sultan. On enjoignit à tous ceux qui devaient marcher vers un point quelconque de passer au fil de l'épée les petits, les grands, les hommes distingués et ceux d'un rang infime; de ne laisser en vie ni vieillards, ni enfants, et de mettre en sûreté les richesses de tout genre. L'émir Selâr se mit en marche le quatrième jour de Djoumada-second, accompagné d'un grand nombre d'émirs, et prit la route de la rive occidentale. L'émir Bibars, avec ceux qui étaient sous ses ordres, se dirigea par le *hâdjjer* الحاجر (28), de la rive occidentale, sur la route des Oasis. L'émir Bektasch, *émir-silah*, avec sa suite, marcha vers le Fayoum; l'émir Bektetur, le *djoukendâr*, avec son corps d'armée, suivit la route de la rive orientale; Kattal-assaba, Bibars, le *dawaddr*, et Belban-Almeschi, ayant sous leur commandement les Arabes de la province de Scharkial, se dirigèrent

(28) Le mot *hâdjjer* حاجر se trouve plusieurs fois chez les écrivains de l'Égypte. On lit dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 298) : سار في الحاجر إلى اسکندرية. Il se rendit par la route du *hâdjjer* à Alexandrie. Dans l'*Histoire d'Abou'Imahâsen* (man. 663, f. 52 r°) : سار : لأمير بكتاش بن معد من الحاجر في البر الشرقي. L'émir Bektasch, avec ceux qui l'accompagnaient, prit la route du *hâdjjer*, en suivant la rive orientale. Khalil-Dâheri (manuscrit. 695, fol. 242), parlant du chemin qui conduit du Caire à Alexandrie, ajoute : الطريق الأخرى هي : L'autre route est celle qui suit la plaine, et que l'on désigne par le nom de *hâdjjer*. Dans le *Diwan-alinâsch* (man. 1573, fol. 85 v°) : الحاجر هو جبل الفيوم. Le *hâdjjer* est la montagne du Fayoum. Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (t. I, f. 125 v°) : إلى زكب ذاهبا إلى : Jusqu'au *hâdjjer* de Manfalout. Ailleurs (tom. III, fol. 244 v°) : قبل من على الحاجر ذهب : Il se dirigea vers le midi par la route du *hâdjjer*. Et (fol. 278 v°) : إلى جهة قبلى من الحاجر في البر الشرقي. Il se dirigea, par la plaine orientale, vers le midi du *hâdjjer*. On lit dans la *Topography of Thebes* de sir Wilkinson (pag. 40) : « *El hager* est cette plaine parsemée de rocs ou sablonneuse, qui est bornée, d'un côté, par les montagnes, et de l'autre, par le sol d'alluvion qu'arrose le Nil. » On lit, plus loin (pag. 451) : « La même espèce de pierres se trouve, en grande abondance, sur le *hager* ou plaine sablonneuse, qui s'étend à l'ouest des monticules de Denderah. » On lit dans le voyage de M. Hoskin à la grande Oasis (pag. 57 et 65), « Qu'une chaîne de montagnes appelée *Haget-Bel-Badah*, forme la limite orientale de la grande vallée de cette oasis. » Si je ne me trompe, le mot *haget* nous représente ici le mot *hâdjjer*.

vers Souis (Suez) et Tor. L'émir Kandjak et sa suite marcha vers *Akabat-assail* عكا السيل. Saktaba, gouverneur de Kous, ayant sous son commandement les Arabes soumis, s'avança de son côté, et intercepta la route des déserts, en sorte que les habitants du Sald ignoraient complètement les mouvements des armées. On tomba à l'improviste sur la population des divers districts. On passa au fil de l'épée les habitants, en commençant par la province de Djizeli, sur la rive occidentale, et celle d'Atfih, sur le bord oriental. Tout fut impitoyablement égorgé. Environ seize mille hommes furent éventrés وسطرو. On enleva toutes les richesses, et les femmes furent emmenées captives. Si un individu se donnait pour un habitant des bourgs حصرى, on lui disait de prononcer le mot *dakik* دكك. Lorsqu'il faisait sentir le *kaf* arabe, il était massacré (29). La frayeur s'empara de toute la population des Arabes. Bientôt les émirs tombèrent sur eux, les surprirent sur tous les points où ils s'étaient réfugiés, les forcèrent d'abandonner leurs retraites, et les massacrèrent, sur les deux rives du Nil, jusqu'à la ville de Kous. Tout le pays fut infecté de l'odeur 567 des cadavres. Des Arabes, en grand nombre, s'étaient cachés dans les cavernes des montagnes, on alluma à l'entrée des feux considérables, en sorte que ces hommes périrent jusqu'au dernier. On fit prisonniers environ seize cents propriétaires de champs et de cultures, et leurs biens procurèrent une masse immense de richesses, qui furent partagées entre les assaillants. On remit au fuc seize mille têtes de bétail, choisies sur quatre-vingt mille, tant moutons que chèvres, et, en outre, environ quatre mille chevaux, trente-deux mille chameaux et huit mille bœufs, sans compter ceux de ces animaux qui furent destinés à travailler dans les pressoirs. Environ deux cent soixante charges d'armes, épées, armures et lances; des richesses pécuniaires, qui formaient la charge de deux cent quatre-vingts mules. Les soldats, les esclaves et les pauvres qui suivaient l'armée avaient recueilli un butin si considérable, qu'un bétier gras se vendait de trois à deux dirhems; une chèvre, un dirhem; une toison de laine, un demi-dirhem; un vêtement, de cinq à deux dirhems; un *ritl* (rotl) de beurre, un quart de dirhem. Quant aux grains, ils étaient si abondants qu'ils ne trouvaient

(29) Ce fait rappelle l'épreuve à laquelle, suivant le *Livre des Juges* (chap. XII, v. 6), les juifs du pays de Galaad soumièrent ceux de la tribu d'Ephraïm, en leur faisant prononcer le mot *Schibboleth* שִׁבּוּלֶת (*épi*); attendu que ces derniers ne pouvant articuler le *ש*, faisaient entendre, au lieu de שִׁבּוּלֶת, le terme *Sibboleth* שִׁבּוּלֶת.

pas d'acheteurs; car l'invasion des diverses provinces avait eu lieu au moment où la population était dans une sécurité complète, et où la perception de l'impôt était arriérée depuis deux années. L'armée rebroussa chemin le seizième jour de Redjeb. Les différents cantons étaient tellement déserts, que l'on ne rencontrait sur la route aucun homme. Lorsque l'on s'arrêtait dans un village, on n'y trouvait que des femmes et des enfants en bas âge. On rendit la liberté aux prisonniers, et on les renvoya chez eux, pour qu'ils veillassent à la garde des provinces. Cette année, dans la partie méridionale de l'Égypte, la récolte des grains avait été d'une abondance excessive, en sorte qu'ils n'avaient aucune valeur.

Cette année, un courrier de la poste arriva d'Alep, apportant la nouvelle que le *Takasfor* الكفور, roi de Sis, avait refusé d'acquitter son tribut, s'était soustrait à l'obéissance du Sultan d'Égypte, et avait embrassé le parti de Gazan. On décida que l'armée marcherait pour lui faire la guerre. L'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhri, *émir-silah*, et l'émir Izz-eddin-Aibek, le *khazinddr* (trésorier), partirent, au mois de Ramadan, accompagnés des émirs qui étaient attachés à leurs personnes, et des *Moufredi*. Ils se rendirent à Hamah. Melik-Adel-Ketboga se mit en campagne avec eux, le vingt-cinquième jour de Schewal. Ils arrivèrent à Alep, le premier jour du mois de Dhou'lkadah; ils en repartirent le troisième jour, et le septième ils pénétrèrent dans le défilé درب de Bagras. De là ils se répandirent dans le pays de Sis, brûlèrent les moissons, et pillèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Ils mirent le siège devant la ville de Sis, et recueillirent au pied de la citadelle un immense butin, qu'ils enlevèrent aux Arméniens fugitifs. De là, repassant le défilé دربد, ils retournèrent à la plaine d'Antioche, et arrivèrent à Alep le dix-neuvième jour du mois. Ensuite, ils allèrent descendre dans la ville de Hamah, le vingt-septième jour du même mois. Melik-Adel-Ketboga était déjà malade. Cette année, un courrier de la poste apporta de Tarabolos la nouvelle que les Francs s'étaient emparés d'une île située vis-à-vis de cette place, et nommée *Arwad* اراد; qu'ils l'avaient abondamment pourvue de munitions et de machines de guerre, et y avaient placé une nombreuse garnison; que, de là, ils faisaient des courses sur mer et enlevaient les vaisseaux musulmans. Le vizir donna ordre d'équiper quatre galères de guerre; et l'on travailla à réaliser ce projet.

Sur ces entrefaites, le lundi, vingt-quatrième jour du mois de Rebi-premier,

Fath-eddin-Ahmed (Ebn) Albakaki, de la ville de Hamah, eut la tête tranchée, comme coupable d'impiété زندقه. Bientôt après, l'émir Bektemur-Hosâmi fut destitué du rang d'*émir-akhor*, par suite de la haine que lui avaient vouée les émirs, attendu qu'il avait de fréquentes conversations avec le Sultan. Or, les émirs ne voulaient pas que personne fût connu particulièrement du prince. Bektemur resta quelque temps sans emploi. Enfin, Moglataï-Takwi, l'un des émirs de Damas, étant venu à mourir dans cette ville, son *ikta* fut conféré à Bektemur, et celui-ci eut pour successeur, dans ses fonctions d'*émir-akhor*, Alem-eddin-Sandjar-Sâléhi.

Un courrier de la poste, arrivé de Hamah, apporta la nouvelle qu'il était tombé, entre cette ville et *Hiss-alakrad* حصن الاكراد (le château des Curdes), une pluie abondante, suivie d'une grêle, dont les grains présentaient la figure d'hommes ou de femmes, et quelques-uns offraient la forme de singes. On dressa sur ce phénomène un rapport détaillé. A Damas, des nuées de sauterelles dévorèrent les feuilles et les fruits des arbres. Sur ces entrefaites, Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâh, *kadi-alkodât* de Damas, réunit à ces fonctions le rang de *scheikh-alschoïoukh* de cette ville, qui était vacant par la mort de Fakhr-eddin-Iousouf-ben-Hamouiah.

Cette année, l'émir Bibars, le *djaschenkir*, fit le pèlerinage de la Mecque, accompagné de trente émirs. Ils formaient une caravane séparée, et derrière eux venait le reste des pèlerins divisés en deux troupes. C'était l'émir Bibars-Mansouri, le *davddâr*, qui remplissait les fonctions d'*émir-alhadj*. L'émir Bibars, le *djaschenkhir*, partit du Caire le premier jour du mois de Dhoulkadah. Durant son séjour à la Mecque, les deux schérifs, Otaïfah et Abou'lgaïb, fils d'Abou-Noumai, se présentèrent devant lui, et lui portèrent des plaintes contre leurs deux frères, Asad-eddin-Roumaïthah et Izz-eddin-Homaidah, qui, à la mort de leur père, les avaient attaqués et jetés en prison, d'où ils s'étaient échappés avec peine. Roumaïthah et Homaidah furent arrêtés et conduits en Égypte. On établit à leur place, dans les rangs d'émirs de la Mecque, Otaïfah et Abou'l-gaïb.

Parmi les hommes distingués que cette année vit mourir, on compte : 1° le *mounid* de cette époque, Schelhâb-eddin-Ahmed-ben-Rafi-eddin-Isliak-ben-Mohammed-ben-Mouwald-Abrekouhi. Il mourut à la Mecque, le vingtième jour du mois de Dhoulhidjah, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il était né l'an 615 dans la ville d'Abrekouh, qui fait partie de la province de Schiraz. 2° Le *hâfid*

Scherf-eddin-Abou'l-hosain-Ali, fils de l'imam Abou-Abd-allah-Mohammed-ben-569 Abi'l-hosain-Ahmed-ben-Abd-allah-ben-Isâ-ben-Ahmed-ben-Mohammed-Iounini. Il mourut dans la ville de Balbek le jeudi, vingt et unième jour de Ramadan. Il était né dans la même ville le onzième jour de Redjeb, l'an 621. 3^e L'émir Alem-eddin-Sandjar-Ardjewâsch-Mansouri, *naib* (gouverneur) de la citadelle de Damas. Il mourut le vingt-deuxième jour de Dhou'lhidjah. 4^e Daïâ-eddin-Ahmed-ben-Hosain, fils du *scheikh* de Salamiah. Il mourut à Damas le mardi, vingtième jour de Dhou'lkadah. Il était père de Kotb-eddin-Mousa et de Fakhr-eddin. 5^e Fath-eddin-Ahmed-ben-Mohammed-Ebn-Albakaki-Hamawi. Il périt, par le glaive de la loi, le vingt-quatrième jour de Rebi-premier. Sa tête fut placée au haut d'une lance, et son corps traîné jusqu'à la porte de Zawilah, où il fut attaché à un gibet. Voici les motifs qui amenèrent son supplice. C'était un homme d'esprit, plein de sagacité, qui connaissait parfaitement la littérature et les sciences anciennes. On rapporte de lui plusieurs erreurs grossières. Il disait un jour : Si Hariri, l'auteur des *makâmât*, avait eu du bonheur, les *Makdmât* seraient lues près des *mihrab*.

Il blâmait ceux qui jeûnaient durant le mois de Ramadan ; et lui-même ne pratiquait pas le jeûne. Lorsqu'il voulait prendre quelque objet disposé sur une armoire, il ne craignait pas de mettre, pour s'élever, les deux pieds sur un Coran. En outre, il montrait une hardiesse extrême dans son langage, méprisait les kadis, les regardait avec dédain, et les traitait d'ignorants. Ayant été, dans une occasion, envoyé avec le *kadi-alkodât* Taki-eddin-Ahmed-ben-Dakikalid, il ne daigna presque pas répondre à ce magistrat. Puis, se levant, il dit : « L'amour s'est arrêté ; » faisant allusion à ce vers :

« L'amour s'est arrêté auprès de moi, partout où tu te trouves : Et je n'ai rien trouvé qui le précédât ou le suivit. »

Il voulait insinuer par là que le kadi n'existait plus. Ebu-Dakik-alid dit alors à Fath-eddin-ben-Seid-annâs : « Cet homme-là court infailliblement à sa perte. » Et cette prédiction ne tarda que vingt jours à se réaliser ; car Ebn-Albakaki fut mis à mort le vingt et unième jour de ce mois. Il se répandait en invectives contre Zein-eddin-Ali-ben-Makhlouf, kadi des Malékis, et ne cessait en toute circonstance de le ravalier et de l'injurier. Zein-eddin, informé de ces propos, conçut contre leur auteur une haine violente, et travailla à sa ruine. Bien des gens, pour faire leur cour au kadi, se portèrent accusateurs contre Ebn-Alba-

kaki. Zein-eddin l'ayant mandé devant son tribunal, et ayant reçu les dépositions des témoins, prononça une sentence de mort. Ebn-Dakik-alid voulait d'abord empêcher l'exécution de l'arrêt; mais il hésita à prendre ce parti. Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaikhi et plusieurs d'entre les écrivains se déclarèrent en faveur d'Ebn-Albakaki, et cherchèrent à le faire déclarer atteint de folie, afin de le sauver de la mort. Mais Ebn-Makhlouf insista pour que l'exécution eût lieu. S'étant rendu auprès du Sultan accompagné du *kadi-alkodat* Schems-eddin-Seroudji, le hanéfi, tous deux ne cessèrent de solliciter le prince jusqu'à ce qu'ils obtinrent son consentement. Ils descendirent vers le collège Sâléhiah, situé entre les deux palais. Ils avaient avec eux Ebn-Alschaikhi et le *hadjib*. Ebn-Albakaki fut amené de la prison, chargé de chaînes, pour être mis à mort. Il criait et disait : « Allez-vous faire périr un homme qui dit : Dieu est mon Seigneur. » Et il prononçait la profession de foi musulmane. Mais on ne tint aucun compte de ses réclamations, et on lui trancha la tête. Cette tête, placée au bout d'une lance, fut promenée dans la ville, et le corps fut pendu à la porte de Zawilah. Schéhab-eddin-Ahmed-ben-Abd-el-melik-Azâzi se rendit l'instigateur de la condamnation d'Ebn-Albakaki, et adressa dans cette circonstance à Ebn-Dakik-alid les vers suivants :

570

« Dis à l'imam choisi de Dieu, à celui qui sait éclaircir les points les plus difficiles et les plus obscurs :

« N'accorde pas de sursis à un infidèle, et fais exécuter l'arrêt qu'un vrai croyant a prononcé contre un impie. »

Parmi les vers d'Ebn-Albakaki, on cite ceux-ci, qu'il écrivit, de sa prison, au kadi des Malékis, et qui furent de sa part un trait de folie :

« O toi, qui t'es revêtu contre moi d'une robe formée de fourberie, mais qui présente le gracieux et le poli de la robe du serpent ;

« O toi, qui as préparé pour m'attaquer une cuirasse d'un tissu serré; c'est à moi d'en percer les mailles avec mes flèches. »

Le kadi, à la lecture de ces vers, dit hautement : « Nous espérons que Dieu ne lui laissera pas le temps de réaliser ce souhait. »

Parmi les morts de cette année, on compte également : 1° Djemâl-eddin-Othman-ben-Ahmed-ben-Othman-ben-Hibet-allah-ben-Abi-Hawâtir, *rets* (chef) des médecins; le schérif Abou-Noumai-Mohammed-ben-Abi-Saad-Hasan-ben-Ali-ben-Katadah-ben-Edris-ben-Motâen-ben-Abd-el Kerim-ben-Isâ-ben-Hosain-ben-Sou-

leiman-ben-Ali-ben-Hasan-ben-Ali-ben-Abi-Taleb, émir de la Mecque. Il mourut le mercredi quatrième jour du mois de Safar, après avoir exercé pendant quarante ans les fonctions de l'émirat. Il avait fait plusieurs fois le voyage du Caire. On disait de lui : S'il n'appartenait pas à la secte des *Zeidis*, il serait, par ses belles qualités, digne du khalifat; 2° Mohammed-ben-Medjd-eddin-Iousouf-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Kabakibi-Ansâri, le *mouwakki* (secrétaire) de la ville de Tarabolos. Il est auteur de poésies et de lettres; 3° l'émir Izz-eddin Aïbek-Nedjibi, le chef de la poste *والى البريد*, à Damas. Il mourut dans cette ville le seizième jour du mois de Rebi-premier; 4° Schems-eddin-Saïd-ben-Mohammed-ben-Alathir, qui mourut à Damas le dix-septième jour de Dhoulka-dah. Il était dans cette ville secrétaire de la chancellerie *كان يكتب الاشفا*. 5° Dans cette même capitale, mourut le *scheikh* du *Khanikah* (monastère) Schemsialiali, le *scheikh-alschoïoukh* Seherf-eddin-Abou-Bekr-Abd-allah-ben-Tadj-eddin-571 Abou-Mohammed-beu-Hamouiali. Il mourut le lundi dix-septième jour de Rebi-premier, et il eut pour successeur le *kadi-alkodat* Bedr-eddin-Abou-Mohammed-beu-Djemâah, qui obtint cette place par le suffrage des sofas; 6° l'émir Ala-eddin-Moglataï-Takwi-Mansouri, l'un des émirs de Damas. Il mourut dans cette ville le vingt-quatrième jour de Redjeb, et son emploi *خزينة* fut donné à l'émir Seïf-eddin-Bektemur-Hosâmi, *émir-akhor*.

^{AN} 702 Le premier jour du mois de Moharrem, l'émir Bibars, le *djâschenkir*, arriva du Hedjaz, amenant avec lui, chargés de chaînes, les deux schérifs Homaïdah et Roumaïthah, qui furent mis en prison. Le huit du même mois, des ambassadeurs de Gazan arrivèrent en Égypte, avec une lettre de ce prince. On les renvoya, porteurs d'une réponse. On fit partir, comme ambassadeurs auprès de Gazan, l'émir Hosâm-eddin-Azdemur-Moudjiri, Schems-eddin-Mohammed, et Imad-eddin-Ali-ben-Abd-elaziz-ben-Alakari. Ils se mirent en marche le dixième jour de Rebi-premier, et arrivèrent auprès de ce prince, qui s'opposa à leur retour, par suite d'un événement que nous rapporterons plus bas. Ils séjournèrent chez les Mongols jusqu'à la mort de Gazan, et ne partirent que sous le règne de Kharbenda.

Le même mois, on acheva la construction des galères *الشواني*, sur lesquelles on embarqua des soldats et des instruments de guerre. Elles étaient sous le commandement de l'émir Djemâl-eddin-Akousch-Kâri-Alali, gouverneur de Belmesa. Une foule nombreuse se rassembla, pour assister aux évolutions de cette troupe.

Akousch était monté sur la plus grande des galères, et descendit le fleuve jusque vis-à-vis le Mekias (30). Le Sultan en personne, accompagné des émirs, était descendu du palais pour être témoin du spectacle; et l'on voyait réunie sur le même point une multitude immense. Le loyer d'une barque, pouvant contenir six personnes, s'éleva à cent dirhems. Les deux rives du fleuve, depuis Boulak jusqu'à l'arsenal *الصناعة*, étaient couvertes de monde, en sorte qu'on ne trouvait pas l'espace d'un pied qui restât vide. L'armée se plaça sur le rivage du jardin de Habbâb *بستان الحباب*. Les émirs montèrent sur des barques *حراريق*, et passèrent dans l'île de Raoudah. En même temps les galères s'avancèrent pour exécuter leurs évolutions *للعب*, comme si elles avaient été au moment du combat. La première, la seconde et la troisième firent cet exercice d'une manière qui causa à toute la foule une satisfaction extrême, attendu que ces bâtiments étaient abondamment garnis de soldats, de pièces d'artifice *نفوط* et de machines de guerre. Ensuite, la quatrième galère, que montait Akousch, partit du port de l'arsenal, *مينة الصناعة* à Misr, et arriva au milieu du Nil. Mais, en ce moment la violence du vent l'agita, la fit pencher tout entière, et la renversa complètement, en sorte qu'elle se trouva sens dessus dessous. Toute la foule poussa un cri affreux, qui était capable de faire avorter les femmes enceintes; et le plaisir que causait la fête fut tout à fait troublé. Tout le monde s'empessa de joindre la galère, et de repêcher tout ce qui était tombé dans l'eau. Il ne périt rien, à l'exception d'Akousch, et le reste des hommes fut sauvé. Le Sultan rentra dans la citadelle, accompagné des émirs, et l'assemblée se dispersa. Trois jours après, on retira du fleuve la galère submergée. La femme du *reis* (pilote), et un enfant qu'elle allaitait, se trouvèrent encore en vie. On fut même extrêmement surpris que ces deux êtres eussent pu, dans un si long intervalle, rester sains et saufs. On s'occupa avec ardeur de réparer le bâtiment, jusqu'à ce que la construction en fût achevée. L'émir Seif-eddin-Zarrâk-Mansouri fut désigné pour la conduite de cette expédition, en remplacement d'Akousch-Kâri. Le nouveau commandant se rendit, avec les galères, à Tarabolos. Là, ayant pris un renfort de soixante mamlouks, sans compter les *bahris* et les volontaires, il se dirigea vers l'île d'Arwad, située dans le voisinage de d'Antartous. Il tomba sur les Francs, à l'improviste, les enveloppa de toutes parts. Après un combat

(30) J'ai supprimé ici une phrase qui offrait, sans doute par une méprise du copiste, l'indication du naufrage indiqué quelques lignes plus bas.

de quelques moments, la victoire se déclara pour l'armée égyptienne, qui passa au fil de l'épée un grand nombre d'ennemis. Les autres, ayant demandé une capitulation, furent faits prisonniers le vendredi vingt-huitième jour du mois de Safar. Tout ce qu'ils possédaient tomba au pouvoir du vainqueur. Le général, de retour à Tarabolos, après avoir mis à part le quart du butin, pour être envoyé au Sultan, distribua tout le reste. Le nombre des prisonniers s'éleva à 280. Un courrier de la poste, expédié de Tarabolos, ayant apporté ces nouvelles, on battit les tambours dans la citadelle en signe de réjouissance, دقت البشار. Ce jour-là même, l'émir Bedr-eddin-Bektâsch arriva, revenant de l'expédition contre Sis.

Après la mort du *kadi-alkodat*, Taki-eddin-Mohammed-ben (Dakik-alid-Bedr-eddin-ben-Djemââl) fut mandé, pour être son successeur. Il se rendit à Damas le dix-septième jour du mois de Safar. Il en partit le dix-neuf, et arriva au Caire, où il fut revêtu d'une robe d'honneur, le samedi quatrième jour de Rebi-premier, et fut installé dans le rang de *kadi-alkodat*. Nedjm-eddin-Ahmed-ben-Sasari fut nommé kadi de Damas. Belban, le *djoukenddr*, fut installé comme *naïb* de la citadelle de cette ville, en remplacement d'Ârdjewâsch, et il eut pour successeur, dans la place de *schddd* (inspecteur) des bureaux de Damas, l'émir Bibars-Melâwi.

Le quatrième jour du mois de Djoumadâ-second, on vit paraître dans le Nil un animal qui avait la couleur du buffle, et était dépourvu de poils. Ses oreilles ressemblaient à celles du chameau; ses yeux et ses parties sexuelles représentaient une femelle de chameau. La vulve était recouverte d'une queue longue d'une palme et demie, et qui se terminait comme une queue de poisson. Son cou avait la grosseur d'un sac تليس rempli de paille. Sa gueule et ses lèvres offraient l'image d'un instrument à carder le coton. Il avait quatre défenses انياب, rangées deux par deux au-dessus les unes des autres, et qui présentaient une longueur d'environ une palme, et une largeur de deux doigts. La gueule contenait quarante-huit dents ou mâchelières, qui ressemblaient à des pions du jeu d'échecs. Les pieds de devant, dans leur partie intérieure, avaient deux palmes et demie de longueur; depuis le genou jusqu'au sabot حافر, ils ressemblaient à la partie (31) inférieure du pied الطافير du chameau. Le dos avait deux

(31) Je crois qu'ici, au lieu de طافير (les ongles), il faut lire الطالبي (les sabots); ou plutôt, il se trouve ici une petite lacune que l'on peut remplir à l'aide du récit d'Ebn-Aïas. On y lit: من

coudées et demie de largeur; et, de la gueule à la queue, la longueur était de quinze pieds. Le corps renfermait trois estomacs كروش. La chair, qui était de couleur rouge, avait l'odeur زفرة de celle du poisson, et le goût de la chair de chameau. La peau avait quatre doigts d'épaisseur, et des épées ne pouvaient l'enlamer. Elle était si lourde, qu'il fallut, pour la porter, cinq chameaux, qui la traînèrent l'espace d'une heure. On la transportait successivement sur le dos 573 de chacun de ces animaux. Ou l'avait remplie de paille; et elle arriva enfin au château de la Montagne.

Un courrier de la poste, arrivé d'Alep, annonça que Gazan se préparait à faire une expédition en Syrie. On arrêta que l'armée se mettrait en campagne. On désigna, pour cet effet, parmi les émirs, Bibars, le *djaschenkir*, Togril-gani, Keral-Mausouri, Bibars, le *dawadtr*, Sonkorschah-Mansouri et Hosâm-

ركبتها الى حانها مثل بطن الثعبان اصفر مجعد ودور حانها مثل الرخا وفيه اربعة اطافير مثل اطافير الجمل « اطافير الجمل » Depuis le genou, jusqu'au sabot, elle était, comme le corps d'un serpent, jaune et « crépu. Le sabot était arrondi comme une meule. On y voyait quatre ongles semblables à ceux « d'un chameau. » Dans mon *Histoire d'Égypte* on trouve quelques détails qui ne se rencontrent pas dans la narration de Makrizi. On y lit « ووجدوا في جوفها ثلاث كروش الكرش الواحد فيه حجارة » Dans l'intérieur du corps, on « trouvait trois estomacs : l'un renfermait des pierres et des cailloux; le second renfermait du « poisson; et le troisième de l'herbe. »

Le mot زلط signifie caillou. On lit dans la *Vie de Bibars* par Nuwairi (fol. 67 r^o) : (نظفوا) : Ils nettoiyèrent le fossé, et transportèrent à la citadelle une « quantité de cailloux. » Dans les *Mille et une nuits* (tom. I, pag. 580) : كان فيه اربع زلطات كل : Plus loin (tom. II, p. 27) : زلطة زنتها رطلان « On y voyait quatre cailloux, dont chacun pesait deux rots. » Et (ib.) : حجارة صغار من الزلط : « Je les remplirai de pierres, de cailloux. » Dans le manuscrit 267 du Vatican (fol. 80) : لم يكتروا : « Ils ne laissaient personne peser avec des cailloux ou des pierres. » On lit dans l'*Histoire d'Égypte* que j'ai déjà citée : كان عرض ظهرها ثمانية اشبار على حكم انه : La largeur de son dos était de huit palmes. Il était plat comme un *mastabeh*. Dans un *Traité d'Hippiatrique* (man. arab. 1095, fol. 20 v^o) : Que ce « lieu ne soit pas plat. » Ailleurs (fol. 24 r^o) : تروح الى ارض مططب : Elle ira vers une terre « plate. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, fol. 275 r^o) : رأى الذى : « Il vit ce qu'il croyait plat et sans aucune proéminence. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 671, fol. 135) : يركزها في الآ من حديد متخذة شكل : « Il la fichait dans un instrument de fer qui présentait la figure d'une corne plate. »

eddin-Lâdjîn, Roumi, l'*ostaddr*, avec les personnes de leur suite, et trois mille hommes de la milice. Tous se mirent en marche le dix-huitième jour de Redjeb. Bientôt des nouvelles consécutives annoncèrent que Gazan était venu camper sur le bord de l'Euphrate, que son armée était arrivée devant Rabbah, et qu'il avait voulu foruer le siège de cette place, où commandait Alem-eddin-Sandjar-Gatmi; mais que ce général, par des négociations amicales, l'avait engagé à abandonner ce projet. En conséquence, Gazan avait repassé l'Euphrate; il avait envoyé un de ses généraux, Katlouschah, pour envahir la Syrie, à la tête d'une armée nombreuse, composée de quatre-vingt mille hommes. Il écrivit à l'émir Izz-eddin-Albek-Alufram, *naïb* de Damas, pour l'engager à se soumettre à lui. L'émir Bibars, le *djaschenkir* avec sa suite, arriva à Damas au milieu du mois de Schahan. Il adressa des dépêches au Sultan, pour le presser de se mettre en marche. Bientôt les habitants d'Alep et de Hamah, arrivèrent à Damas, par suite de la crainte que leur inspirait l'approche des Tatars. De son côté, la population de Damas se prépara à la guerre, et n'attendait plus que le moment d'entrer en campagne. On fit proclamer dans la ville que si quelqu'un se mettait en marche, ses biens et sa vie seraient à la disposition de tout le monde. L'émir Behaduràs, l'émir Katloubek, et Anes, le *djenudr*, à la tête d'un corps d'armée, prirent la route de Hamah. Ils furent joints par les troupes de Tarabolos et de Hems, et tous se trouvèrent réunis devant Hamah, auprès de Melik-Adel-Kethoga. Les Tatars, avertis de leur arrivée, détachèrent, du côté de Kariatâin, un corps de troupes considérable qui tomba sur les Turcomans. Asendemur-Kurdji, *naïb* de Tarabolos, Behaduràs, Ghizlou-Adeli, Timur, *assaki* (l'échanson), Aues, le *djemdr*, et Mohammed-beu-Kara-sonkor, se mirent en marche, à la tête de quinze cents cavaliers, et surprirent l'ennemi dans le campement de Ord *بهزك مرتض*, le onzième jour du mois de Schahan. S'étant partagés en quatre corps, ils attaquèrent avec vigueur les Tatars, qui étaient, dit-on, au nombre de quatre mille, les pressèrent sans relâche, depuis le milieu du jour jusqu'à l'*Assr*, et les exterminèrent. Ils mirent en liberté les Turcomans, ainsi que leurs femmes et leurs enfants; ce qui forma un nombre de six mille prisonniers. Il ne périt, de l'armée égyptienne, que l'émir Anes, le *djemdr* Mansouri, Mohammed-ben-Baschkird-Nâseri, et cinquante-six soldats de la milice. Les fuyards retournèrent auprès de Katlouschah, laissant au pouvoir de l'armée d'Égypte cent quatre-vingts prisonniers.

tatars. On manda cette nouvelle au Sultan; et, dans la ville de Damas, on battit le tambour destiné à l'annonce des événements heureux. Le Sultan était parti du château de la Montagne le troisième jour du mois de Schaban, accompagné du khalife Moustakfi-billah-Abou'rrebi-Souleiman, et d'une nombreuse 574 armée. Il laissa, pour gouverner l'Égypte en son absence, Izz-eddin-Aïbek-Bagdâdi. Katlouschah, hâtant sa marche à la tête des armées tatars, vint camper à Koroun-Hamah le treizième jour du mois. Les troupes égyptiennes reculèrent devant lui jusqu'à Damas. Adel-Ketboga monta en litière, attendu qu'il était malade. Tout le monde étant réuni à Damas, les avis se trouvèrent partagés sur la question de savoir s'il fallait sortir pour combattre l'ennemi, ou attendre l'arrivée du Sultan. Bientôt on craignit d'attaquer les Tatars; et on se décida à partir. Le trouble se répandit parmi les habitants de Damas, et ils commencèrent à quitter la ville pour se diriger au hasard. On achetait un âne six cents dirhems, et un cheval mille dirhems. Des habitants, en grand nombre, se réfugièrent tous seuls dans la citadelle, abandonnant leurs femmes et leurs enfants. A peine la nuit était-elle arrivée, que des coureurs de Tatars se répandirent dans tous les environs de la ville. Les troupes se mirent secrètement en marche, pour aller à la rencontre de l'ennemi. Toute la population de Damas passa la nuit dans la principale mosquée, implorant à grands cris le secours de Dieu. Le matin, les Tatars s'éloignèrent de la ville, après avoir campé dans la vallée de Goutah. Les émirs, ayant été informés de l'approche du Sultan, partirent de Merdj-Râhet, مرج راهط, rencontrèrent ce prince au défilé de Schadjourâ, عقبة شجرأ, le samedi second jour de Ramadan, et baisèrent la terre devant lui. En ce moment, on reçut la nouvelle que les troupes arrivaient, au nombre de cinquante mille hommes, sous le commandement de Katlouschah, *naïb* (lieutenant) de Gazan. Aussitôt toute l'armée prit les armes, et l'on résolut de livrer bataille dans le lieu nommé *Schakhab*, شخاب, situé au pied de la montagne de Ghabaghil, غابغب (32). Katlouschah était campé sur la partie la plus haute de la rivière. Le Sultan se plaça au centre, ayant à ses côtés le khalife, le *khâzindâr* (trésorier), Seif-eddin-Bektemur, le *silahdâr*, Djemâl-eddin-Akousch-Alafram, *naïb* (vice-roi) de Syrie; Bulurghi, Aïbek-Hamawi, Bektemur-Boubekri-Katloubek-Nougai, le *silahdâr*, et Agbirlou-Zeini. A sa droite se trou-

(32) Dans l'*Histoire* d'Abou'lmaâsen on lit صاغب *saghîb*.

vèrent Hosâm-eddin-Lâdjîn, l'*ostadâr* Moubâriz-eddin-Siwar, *émir-schikar* (veneur), Iakouba-Schehrizouri, Monbâriz-eddin-Ouliâ-ben-Karaman. A l'aile gauche, on voyait l'émir Kandjak (Kabdjak), à la tête des troupes de Hamah, et des Arabes. A la gauche étaient l'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhri, *émir-silah*, l'émir Kara-sonkor, avec les troupes d'Alep, l'émir Bedkhâs, *naïb* de Safad et Togril-Igâni, Bektemur, le *silahdâr*, et Bibars, le *dawadâr*, avec toute leur suite. Le Sultan s'avança, à pied, ayant à côté de lui le khalife, et accompagné des lecteurs, qui récitait le Koran, excitaient les musulmans à combattre, et leur promettaient le paradis. Le Sultan s'arrêtait, et le khalife disait : « Défenseurs de la foi, ne voyez-vous pas votre prince ? combattez pour vos femmes et pour

575 « la défense de la religion de votre Prophète (sur qui reposent les bénédictions de Dieu et le salut). » Tous les assistants versaient des larmes abondantes. Quelques-uns se jetèrent à bas de leurs chevaux. Bibars et Selâr recommandèrent à tout le monde de tenir ferme dans le combat. Le Sultan retourna à son poste ; les esclaves, avec les bagages, se placèrent sur une seule ligne, derrière l'armée. On leur dit : « Si un soldat quitte le champ de bataille, massacrez-le, et prenez pour vous ses armes et sa dépouille. » L'armée n'était pas complètement rangée en ordre de bataille, lorsque, le samedi même, un peu après l'heure de midi, les escadrons des Tatars approchèrent, pareils aux ténèbres de la nuit. Katlouschah s'avança, à la tête des *Tounans* (corps de dix mille hommes), qui l'accompagnaient, et foudit sur la droite des troupes égyptiennes, qui soutint l'attaque avec courage. Hosâm-eddin-Lâdjîn, l'*ostadâr*, Oulia-ben-Karaman, Sonkor-Kafouri, Aidenur-Schemsi-Kaschischâsch, Akousch-Schemsi le *hadjib*, Hosâm-eddin-Ali-ben-Bâkhil, et environ mille cavaliers, furent tués sur la place. Cependant des émirs du centre et de la gauche vinrent renforcer les combattants. Selâr s'écria : « Grand Dieu, l'Islamisme va périr. » Il appela à haute voix Bibars et les *bordjis*, qui se réunirent autour de lui. Ils furent aussitôt attaqués par Katlouschah. Selâr et Bibars se signalèrent, dans cette journée, par des faits éclatants. Enfin, les Tatars furent repoussés et forcés de fuir devant les musulmans. Djouban et Karmedji, deux des chefs des Tounans des Tatars, avaient conduit un renfort à Boulaï, qui se trouvait alors derrière les musulmans. Apercevant la défaite de Katlouschah, ils se rendirent auprès de lui, et se placèrent devant Selâr et Bibars. Aussitôt plusieurs émirs du Sultan, Asendemur, Katloubek, Kandjak, accompagnés des mamlouks du

Sultan, accoururent au secours de Selar et de Bibars, continrent l'ennemi et le mirent en déroute. Les Tatars tombèrent sur Burlugli; ils forcèrent son corps de troupes à se débander. Le combat se soutint entre le corps d'armée de Selar et celui de Katlouschah. Chacun des deux partis tenait ferme en présence de l'ennemi. Cependant, à la suite de la mort d'une partie des émirs de la droite, les soldats qui étaient sous leurs ordres avaient pris la fuite, et avaient été poursuivis par les Tatars. L'alarme se répandit partout, et l'on crut que la défaite était générale. Le gros de l'armée السواد الأعظم s'approcha des trésors du Sultan, brisa les coffres, et enleva les richesses qu'ils renfermaient. Les femmes et les enfants, qui étaient sortis de Damas au moment du départ des émirs, prirent aussitôt l'alarme. Les femmes découvrirent leurs visages, et laissèrent flotter leurs cheveux. Toute cette foule adressa à grands cris des prières au ciel. Les esprits, à la vue de cette déroute, étaient presque perdus et égarés. Jamais on n'avait vu un spectacle plus effrayant. Bientôt les deux armées suspendirent le combat. Katlouschah, à la tête de son corps de troupes, se porta vers une montagne voisine, sur laquelle il monta. Il était persuadé qu'il avait remporté la victoire, et que Boulai était à la poursuite des fuyards. Arrivé sur 576 la montagne, il vit la plaine et les rochers couverts de troupes, et l'aile gauche du Sultan, qui tenait ferme, avec ses drapeaux déployés. Frappé d'étonnement et de stupeur, il resta dans son poste jusqu'à ce qu'il eût réuni autour de lui tout son corps d'armée. Il fut joint ensuite par ceux qui avaient poursuivi les fuyards de l'armée du Sultan, et qui ramenaient un grand nombre de prisonniers musulmans, au nombre desquels se trouvait l'émir Izz-eddin-Aidemur, *nakib* des mamlouks du Sultan. Katlouschah ayant fait venir cet officier, lui demanda d'où il était; il répondit : Je suis un des émirs d'Égypte. Il annonça ensuite à Katlouschah l'arrivée du Sultan. Ce général apprit ainsi que le prince était sur le champ de bataille, à la tête des troupes égyptiennes. Ayant réuni ses officiers, il les consulta sur le parti qu'il fallait prendre. Dans ce moment les tambours et les trompettes du Sultan s'approchèrent; leurs sons firent trembler la terre, et portèrent l'effroi dans les cœurs. Boulai, l'un des généraux tatars, décidé à ne pas tenir plus longtemps, s'éloigna de Katlouschah, à la tête d'environ vingt mille hommes; et, après le coucher du soleil, il descendit de la montagne, et prit la fuite. Le Sultan et les soldats qui composaient son armée passèrent la nuit à cheval, et faisant battre les tambours. Les fuyards, guidés

par le son des tymbales du Sultan et des tambours de guerre, vinrent successivement rejoindre le prince. L'armée du Sultan bloqua de tous côtés la montagne sur le sommet de laquelle les Tatars avaient passé la nuit. Bibars, Sclar Kandjak (Kabdjak) et les grands émirs, employèrent toute la nuit à visiter les émirs et les soldats, leur donnant des avis, les rangeant en bon ordre, et les pressant de la manière la plus vive de se tenir éveillés, et de prendre parfaitement leurs mesures. Le dimanche, au point du jour, toutes les troupes du Sultan se trouvaient réunies. Chaque émir se plaça dans son poste, accompagné de ses soldats. Les munitions et les bagages étaient à quelque distance. Tout cet ensemble présentait un spectacle imposant. On resta dans cette position jusqu'au moment où le soleil s'éleva sur l'horizon. Alors Katlouschah commença à ranger son armée en bataille. Tous, fantassins et cavaliers, descendirent dans la plaine, et le combat s'engagea. Les mamlouks du Sultan, ayant leurs commandants à leur tête, s'avancèrent contre Katlouschah et Djouban, les attaquèrent avec une extrême vigueur, les combattant tantôt à coups de flèches, et tantôt de près. Les émirs, de leur côté, tenaient tête à ceux qui se trouvaient devant eux. Chaque émir venait successivement engager le combat. Les mamlouks du Sultan soutinrent la lutte avec une extrême opiniâtreté. Plusieurs de ces guerriers eurent trois chevaux tués sous eux. Les choses se maintinrent de cette manière jusqu'au milieu du jour. Alors Katlouschah regagna la montagne, après avoir eu environ quatre-vingts hommes tués et un grand nombre de blessés. Toute son armée était consumée par la soif. Cependant, un des prisonniers faits par l'ennemi, s'étant échappé, se rendit auprès du Sultan, et l'avertit que les Tatars avaient résolu de descendre, dès le matin, et d'attaquer l'armée égyptienne. La nuit se passa de cette manière, jusqu'au point du jour. Le lundi, à la quatrième heure, les Tatars montèrent à cheval, et descendirent de la montagne sans éprouver aucune opposition. Ils s'avancèrent vers la rivière, où ils ne tardèrent pas à se précipiter. Dans ce moment, la malédiction divine tomba sur eux. Les musulmans, favorisés par la protection de Dieu, attaquèrent les Tatars et faisaient sauter leurs têtes de dessus leurs corps. Ils les poursuivirent jusqu'au moment de l'aube, et retournèrent alors auprès du Sultan. Des pigeons, expédiés vers Gazali, y portèrent, avec la nouvelle de la victoire, un ordre d'interdire aux fuyards l'entrée de l'Égypte, de rechercher ceux qui avaient pillé les trésors du Sultan, et de les tenir sous

bonne garde. L'émir Bedr-eddin-Bektout-Fattâh fut désigné pour annoncer en Égypte le succès du Sultan, et partit à l'instant même. Des lettres, adressées à Damas et aux autres forteresses, y transmirent également ces nouvelles. Le Sultan passa la nuit sur le champ de bataille. Le mardi, au point du jour, la population de Damas sortit au-devant du prince. Lui-même se dirigea vers cette ville, à la tête d'un cortège composé de cavaliers, de gens du peuple, d'hommes distingués, de femmes, d'enfants, et formant une troupe immense, dont Dieu seul pouvait connaître le nombre. Tous, à grands cris, adressaient des prières au ciel et des félicitations au Sultan. Les larmes coulaient en abondance. On battit le tambour destiné à l'annonce des nouvelles heureuses. Et ce jour présenta un spectacle tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil.

Le Sultan vint descendre dans le *Kasr-ahlah* (le palais blanc). Toute la ville était magnifiquement décorée. Les émirats poursuivirent l'ennemi jusqu'à Kariataïn. Les chevaux des Tatars étaient épuisés de fatigue. Les soldats, complètement découragés, jetaient leurs armes, et se livraient volontairement à la mort. Les troupes égyptiennes les égorgeaient sans trouver de résistance. Jusque-là, que les hommes les plus vils de la populace et les esclaves tuèrent un grand nombre d'ennemis, et enlevèrent un riche butin. Un seul d'entre les soldats massacra vingt Tatars, et plus. Les Arabes des différentes provinces joignirent les Tatars, et s'attachèrent à leur tendre des pièges. Deux ou trois d'entre eux s'approchaient d'un corps nombreux de Tatars, comme s'ils avaient voulu les conduire au travers de la plaine, par un chemin plus court. Ils les accompagnaient ainsi jusqu'à la nuit; alors ils les laissaient, et retournaient sur leurs pas. Les Tatars, enfoncés au milieu du désert, ne tardaient pas à mourir de soif. D'autres, s'étant enfui du côté de Goutah, furent attaqués par la population, qui en massacra un grand nombre. Le Sultan, étant sorti dans la campagne, ordonna de réunir les corps de tous les musulmans qui avaient péri dans le combat, et les fit enterrer dans un même lieu, sans ablution et sans linceul. On bâtit sur leur sépulture un monument circulaire.

Le *natb* de Gazah rechercha avec soin ceux des soldats qui avaient fui du champ de bataille, les fit arrêter et fouiller. On trouva sur plusieurs d'entre eux des bourses pleines d'argent, et qui étaient encore toutes cachetées. L'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouh se porta sur la route de Damas, accompagné des trésoriers et des *schahid* du trésor. Il arrêta plusieurs esclaves, sur lesquels il

saisit une portion considérable des objets qu'ils avaient volés. Il y eut beaucoup d'hommes qui, pour ce motif, furent mis en prison. L'émir ne discontinua pas ses poursuites jusqu'à ce qu'il eût recueilli la plus grande partie de ce qui avait
578 été pillé dans le trésor, et qu'il ne manquât plus qu'une quantité d'objets insignifiante. Le Sultan gratifia les émirs de robes d'honneur et de présents. L'émir Seif-eddin-Burlughi, l'un de ceux qui avaient pris la fuite, s'étant présenté à la cour du prince, ne fut point admis auprès de lui. « Comment, dit-il, « cet homme oserait-il paraître devant moi, et soutenir ma vue ? » Toutefois, les émirs ayant intercédé pour lui avec chaleur, le Sultan lui pardonna, l'admit en sa présence. Et l'émir baisa la terre devant son souverain.

On arrêta un des émirs d'Alep, qui avait embrassé le parti des Tatars, et leur indiquait les chemins. Il fut cloué sur un chameau, et promené ignominieusement dans les rues de Damas et dans les environs. Durant tout le mois de Ramadan, la population se livra sans interruption à des transports de joie. Le Sultan fit la prière, le jour de la fête de la rupture du jeûne. Et le troisième jour de Schewal, il partit de Damas, et prit la route de l'Égypte.

Quant aux Tatars, ils avaient perdu la plus grande partie de leur armée ; et Katlouschah, en repassant l'Euphrate, n'avait sous ses ordres qu'une troupe peu nombreuse. La nouvelle de la défaite étant arrivée dans la ville de Hamadan, des cris se firent entendre dans toutes les provinces. Les habitants de Tauriz et autres villes sortirent à la rencontre des fugitifs, pour s'informer du sort de ceux d'entre eux que l'on ne voyait pas revenir. Durant deux mois, dans la ville de Tauriz, on continua à gémir sur le sort de ceux qui avaient péri dans cette guerre. Gazan, informé de cette catastrophe, en fut profondément affligé. Le sang coula en abondance de ses narines : il fut sur le point de mourir : et il se rendit invisible pour les *khans*. En effet, sur dix hommes, il en était à peine revenu un seul. Cependant, on convoqua tous ceux qui composaient l'ordou. Gazan, s'étant assis, fit comparaître devant lui Kaltouschah, Djonhan, Soutai et les émirs qui les avaient accompagnés. Après avoir adressé à Katlouschah des reproches sévères, il donna l'ordre de le mettre à mort. Toutefois, fléchi par les prières de ses officiers, il lui fit grâce de la vie. Mais, par son ordre, on l'emmena de devant le trône, et on le plaça à une assez grande distance, de manière qu'il pouvait être vu du prince. Il était tenu par les chambellans. Tous ceux qui composaient l'assemblée, et qui étaient en très-

grand nombre, se ruèrent sur Katlouschah, et lui crachèrent au visage, jusqu'à ce que toute la foule se fût dissipée. Après quoi Katlouschah fut exilé dans la province de Kilan. Boulai reçut un grand nombre de coups de bâton, et éprouva les traitements les plus ignominieux. Des poètes célébrèrent dans des vers nombreux la défaite des Tatars. Le Sultan partit de Damas. Bektout-Fattâli arriva au Caire le lundi huitième jour du mois de Ramadan, et donna ordre de décorer la ville, depuis la porte de Nasr jusqu'à *Bab-assilsilah* (la porte de la Chaine), qui fait partie de la citadelle. Il écrivit dans les différentes provinces de l'Égypte, pour qu'on en fit venir les musiciens arabes. Avant l'arrivée de Bektout, une dépêche portée de Katia, par un pigeon, avait annoncé la victoire. Comme Bektout avait ralenti sa marche, à raison d'un mal qu'il avait à la main, tout la population était en alarmes. On avait fermé les marchés. Le pain se vendait un dirhem les quatre *ritl* (rotl), et l'outre راتبة d'eau, quatre dirhems. Au moment où cet officier arriva, tous les habitants sortirent à sa rencontre. Et ce fut réellement un jour de fête. Tout le monde 579 à l'envi s'empressa de décorer la ville. On dressa des châteaux. Les *ostadar* des émirs se partagèrent la grande rue du Caire, jusqu'à la citadelle : chacun d'eux prit la partie qui lui était assignée, et y éleva des châteaux. On fit crier dans la ville que quiconque emploierait un artisan pour un autre ouvrage que pour l'érection des châteaux, se rendrait coupable d'une offense envers le Sultan. Le bois, les roseaux et les outils de menuiserie montèrent à des prix élevés. On se fit une gloire d'orner magnifiquement les châteaux. La population du *Rif* (33) accourut au Caire pour contempler l'entrée du Sultan et la décoration

(33) Le mot *rif*, qui fait au pluriel *aridf* ريف ou *rotouf* ريف, désigne une campagne. On lit dans le *Commentaire* de Tebrizi sur le *hamdâh* (p. 676) : الريف الحضر قال ابن دريد الريف « ما قارب السواد من ارض العرب » Le mot *rif* désigne un bourg. Suivant Ebn Doraïd, on entend, par le terme *rif*, la partie de l'Arabie qui avoisine le *Sawad* (la Babylonie). On lit dans les *poésies* d'Abou'lala (pag. 158) : « كم بين ريف الشام والكرب منها ». Combien entre le *rif* de la Syrie et « Karkh se trouve-t-il d'abreuvoirs... ? » Tebrizi, sur ce passage, s'exprime en ces termes : الريف « ما قارب الماء من ارض العرب كذلك يقول ابن دريد » Arabes, une partie qui est voisine de l'eau. C'est ce qu'atteste Ebn-Doraïd. Dans un vers que cite l'auteur du *Sirat-arresoul* (man. arab. 629), on trouve ces mots : السيك جاوزنا سواد الريف « En allant vers toi, nous avons dépassé la campagne du *rif*. » Une note marginale donne l'explication suivante : الريف سواد البصرة والكوفة وقراها... سي بذلك لكثرة نخلة وقال : Le mot *rif* désigne la campagne de الريف ايضا في حق الريف ارض لها زرع وخصب والجمع ارياف

de la ville. En effet, les habitants avaient exposé au jour des bijoux, des pierres, des perles et des étoffes de soie de tout genre, pour orner leurs mai-

sohrah et de Kmoufah, ainsi que les villages qui avoisinent ces deux villes. On dit aussi, relativement au mot rif, qu'il signifie une terre ensemencée et fertile. Le pluriel est أريف. On lit dans le même ouvrage (f. 264 r°) : أنها قرية الحجاز ريفا ونبعة ورجال. C'est la ville principale du Hedjaz, sous le rapport des campagnes, de la force et du nombre des habitants. Masoudi (*Mosawir*, t. I, fol. 61 r°), nous offre ces mots : أحبل الممالك وأوسعها ريفا. Le plus important des royaumes, et celui qui renferme les plus vastes campagnes. On lit dans les *Additamenta ad Historiam Arabum* (pag. 78) : إذن له أن يدخل الريف. Il lui permit d'entrer dans le rif. Dans les *Annales de Tahari* (tome I, p. 160), nous lisons : ريف البهاة. Le rif c'est-à-dire la campagne du Yémamah. Ailleurs (tom. II, pag. 24) : نذكر هذا الريف. Nous attaquons cette campagne. Et (pag. 28) : من لم ير الاريف ولم يعرف الرقبي. Celui qui n'a pas vu les campagnes, et ne connaît pas les pais araudis. On vers cite dans le *Yétimuk* (m. ar. 1370, fol. 181 v°), offre ces mots : نحن ما ريف حيث شمال بين جنات وريف. Tant que souffle le vent du nord, nous sommes entre des jardins et des campagnes. Ailleurs (f. 333 r°) : لا بالرريف من جرجان مشا. Il avait son quartier d'hiver dans les plaines de Djordjan. Dans le *Traité de rhétorique* d'Ebn-Alathir (t. II, f. 213 r°) : يتشبت بريف العراق. Il se tenait constamment dans le rif (les campagnes de l'Irak). Dans le *Kitab-alikhtif* (man. ar. 653, f. 95 r°) : أرض العرب أرض الريف. Le prince des croyants m'a ordonné de m'établir dans la partie la plus reculée de la contrée des Arabes, et dans la partie de la province de rif la plus voisine de la Perse. On voit que, dans ce passage, le mot rif désigne expressément la Babyhonie ou Chaldée qui est, en effet, une contrée toute composée de plaines. Dans l'*Histoire de Médine* (de non manuscrit, fol. 74 v°) : أنا كنا أهل صنع ولم نكون أهل ريف. Nous sommes des peuples pasteurs; et nous ne fûmes jamais des peuples agriculteurs. Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarrî (tome I, man. 704, f. 40 v°) : أرسوا بريف لاندلس الغربي. Ils abordèrent aux plaines occidentales de l'Espagne. Dans les *Prolegomènes* d'Ebn-Khaldoun (fol. 49 r°) : بعدوا من أريف. Ils s'éloignèrent des plaines de la Syrie et de l'Irak. Dans l'*Histoire* du même écrivain (t. II, f. 6 v°) : لا يزالون في كل عام متردد بين الريف والصحرا. Ils ne cessent, chaque année, de visiter successivement la plaine et le désert. Ailleurs (tom. VI, fol. 16 r°) : كانوا يتولون. Ils possédaient, dans les plaines de Magreb-ousat et dans des terrains cultivés, ce que n'avait jamais possédé aucun des Zenâta. Dans l'*Histoire de Kairouan* (man. ar. 753, fol. 16 r°) : لم يبق في مصفها كما قدمت من. Une lemme, portée dans une litière, le rencontra au moment où elle arrivait du rif (de la plaine. Dans un *Traité de Géographie* qui appartient à M. Delaporte (fol. 68 verso) : ينزلون إلى ريف البحر. Ils descendent vers le rif de la mer. Mais, dans ce passage, je crois qu'il faut lire سيف البحر. Le rivage de la mer.

Ce terme a passé également dans le langage arabe de l'Égypte, où il se prend dans deux sens. Tantôt, il désigne en général, une plaine, une campagne. Tantôt, mais plus rarement, et surtout chez

sons. Avant la fin du mois de Ramadan, tout ce qui avait rapport aux châteaux se trouva terminé. Nâser-eddin-Mohammed (Ebn)-Alschaikhî, le *wâlî*, fit élever,

les écrivains d'une date ancienne, il s'applique expressément à la province inférieure, que les Grecs ont nommée le *Delta*, et qui est, en effet, la partie de l'Égypte où se trouvent les plus vastes plaines. On lit dans le *Divân-âl-închid* (man. ar. 1573, fol. 142 r^o) : الريف في اللغة هو موضع المياه والزرع : Le mot *rîf*, dans la langue littérale, désigne un lieu abondant en eaux et en cultures. Ensuite, on l'applique spécialement à un canton composé de villages. L'Égypte se divise en deux parties... 1. La partie méridionale... et la partie septentrionale. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. I, pag. 92) : قصر مبني بالجارية بين الصعيد والريف يسمى بابylon : Une forteresse, appelée Babylone, construite en pierres, et située entre le Saïd et le *Rîf*. » Il est clair que dans ce passage, le mot *rîf* opposé à celui de *saïd*, désigne l'Égypte inférieure. Plus loin (pag. 95) : انسحدر : Tous ceux qui se trouvaient dans le Saïd descendirent vers le *Rîf*, pour aller chercher des grains. » Ailleurs (tom. II, p. 28) : نزلهم : Vers toutes les provinces, les deux *Rîf* et les deux *Saïd*. » Plus bas (p. 31) : من أرض الصعيد إلى أرض الريف : Leur descente de la province du Saïd à celle du *Rîf*. » Ailleurs (p. 76) : اجتمع اساقفة كورة مصر من الريف والصعيد : Les évêques de la contrée d'Égypte se rassemblèrent, savoir ceux du *Rîf* et ceux des deux *Saïd*. » Plus bas (p. 95) : خرج إلى سندفا : Il se transporta vers le *Rîf*. » Il sortit du côté de Sendefa. » Plus bas (p. 133), un lit que des rats nombreux parurent dans le *Rîf* et dévorèrent les moissons. Plus bas (p. 136), il est fait mention de l'inspecteur du *Rîf*. Ailleurs (p. 152) : خاظر الريف كلها الشرقية : Ils furent maîtres de toute la province du *Rîf*, savoir : le Scharikah et le Garliah. » Plus loin (p. 170) : سلب اللواتيين على الريف فهلكوا : Il laissa les Lawâtah exercer leur autorité sur le *Rîf*, et ils s'en emparèrent. » Et (ibid.) : فتح الريف والصعيد : Il conquit le *Rîf* et le Saïd. » Plus bas (p. 257) : ان يسكنوا اين ما ارادوا من الريف والصعيد... خرجوا منها... إلى لايراني : Qu'ils habitent où ils voudront, dans le *Rîf* ou dans le Saïd. Ils sortirent de là, et se répandirent vers les *rîf* (les plaines) et le Saïd. » Ailleurs (p. 376) : لا يقيم راحب في مدينة : Il décida qu'aucun moine ne résiderait dans une ville ou dans une campagne. » Et enfin (p. 400) : يصرّف الرهبان في المدن والريف : Il envoyait les moines dans les villes et la campagne. » Enfin, dans une division de l'Égypte inférieure, qui nous est indiquée par Makrizi (*Description de l'Égypte*, man. 582, fol. 41 r^o), et qu'il a sans doute empruntée à un écrivain antérieur, une des parties de cette contrée porte le nom de *Bata-arri* الريف : بطن الريف ; et c'est celle qui a pour capitale la ville de Manouf. Ebn-Haukal, dans sa Géographie, emploie le mot ريف pour désigner l'Égypte supérieure. Il dit que les eaux du Nil séjournent sur les terres dans le *Rîf* et le *Hawf*. Plus loin, il expose qu'une frontière de l'Égypte se termine au désert qui se trouve en dehors du *Rîf*, et jusqu'au voisinage de Koloum. Enfin, il s'exprime ainsi : السطاط وما كان جنوبيه يعرف بالريف ومعظم رساتيف مصر بالحوف والريف : Le mot *hawf* désigne la contrée qui s'étend depuis le Nil à-dessous de Fostat. Le pays, au midi de cette ville,

à la porte de *Nasr*, un château qui offrait à la vue toutes sortes d'objets sérieux ou plaisants. Par son ordre, on avait placé des bassins احواص remplis de sucre

« porte le nom de *Rif*. Les villages d'Égypte sont pour la plupart dans le *Hanf* et le *Rif*. » Ou sent que, dans ces passages, le terme *rif*, qui désigne en général, la partie cultivée de l'Égypte sur les deux rives du Nil, s'applique principalement aux plaines qui s'étendent depuis le Caire jusqu'aux cataclases. Aboulféda (*Description Égypti*, ed. Michaelis, p. 4), assure que « la partie de l'Égypte qui s'étend au-dessus du Fostat, sur les deux rives du Nil, portent le nom de *Said*, et la partie inférieure celui de *Rif*. Il ajoute que la largeur du *Rif* depuis les environs d'Alexandrie jusqu'aux extrémités du *Hanf* oriental, est de huit journées. » Ce passage est sans doute très-précis. Mais on peut supposer que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le géographe a été plus songé à copier des écrivains antérieurs, qu'à représenter ce qui existait réellement à l'époque où il rédigeait son ouvrage. Makrizi, décrivant les mœurs des habitants de l'Égypte (*Description de l'Égypte*, man. 682, f. 25 v°), dit: *أهل الريف أكثر حركة ورياضة من أهل المدن ولذلك هم أصح أبداناً*. « Les habitants du *rif* (des campagnes) sont plus actifs, plus appliqués que les habitants des villes, aussi jouissent-ils d'une meilleure santé. » Le même écrivain (*Ibid.* fol. 107 r°), emploie le mot pour désigner les campagnes de la haute Égypte, et les distinguer du désert qui les avoisine. Plus loin (fol. 108 r°) : *الريف من سعيد مصر*. « Le *rif* (les plaines) du *Said* d'Égypte. » Ailleurs (fol. 335 r°) : *مصر والقاهرة واريانها*. « *Misr*, le Caire et leurs campagnes. » Ailleurs (t. II, man. 798, fol. 276 v°) : *كنائس الاسكندرية واريان مصر*. « Les églises d'Alexandrie et des campagnes de l'Égypte. » Plus loin (fol. 389 v°) : *الكنائس في لاريان والصياح*. « Les églises situées dans les campagnes et les villages. » Dans un passage où le même historien parle de l'établissement des tribus arabes dans l'Égypte (man. 682, fol. 45 r°), on lit : *نزل العرب ريف مصر*. Je crois que dans cet endroit il ne faudrait pas traduire le *Rif* d'Égypte, comme désignant d'une manière exclusive l'Égypte inférieure; mais qu'on doit rendre les mots *مصر ريف* par les campagnes de l'Égypte. Plus bas (fol. 46 r°), on lit qu'une femme copte offrit au khalife Mamoun *هدية الريف*. « Le présent du *rif*, c'est-à-dire, les denrées que fournissaient les campagnes de l'Égypte. » Dans le *Kitab-astobak* du même historien (tom. I, pag. 185) : *غلب على ريف المغرب*. « Il s'empara de la campagne du Magreb. » Ailleurs (tom. III, man. 674, fol. 126 r°) : *عانة المدن والاريان*. « La manœuvre partie des villes et des campagnes. » Plus bas (ib. v°) : *خرج الناس الى الاريان*. « Tout le monde sortit dans les campagnes. » Dans le *Traité des famines* (fol. 12 v°) : *كان الرجل بالريف*. « Dans la campagne, dans les régions inférieures et supérieures de l'Égypte, les habitants mouraient. » Plus bas (fol. 15) : *ظم الوباء في الاريان والقرى*. « La mortalité fut considérable dans les campagnes et les villages. » Et (fol. 32) : *حاضرة القاهرة وريانها*. « La banlieue du Caire et la campagne de cette ville. » Dans l'*Histoire* d'Ahmed-Askalâni (tom. II, fol. 48 v°) : *هذا في البلد وإما في الريف*. « Voilà ce qui avait lieu à la ville, quant à la campagne... » Plus bas (fol. 58 r°) : *خرج الناس الى الاريان*. « Tout le monde sortit dans les campagnes. » Dans la *Vie* de Melik-Ashraf (de mon manuscrit, fol. 79 v°) : *ترامست الاجلاب من الاريان*. « Les denrées arrivaient continuellement des campagnes. » Dans la *Généalogie des Arabes* (fol. 109 v°) :

et de citrons. Et auprès étaient rangés ses mamlouks, qui tenaient en main des tasses شربات (34) pour donner à boire aux soldats. Le Sultan arriva le

ساكن بني سعد منية غمرويلها - C'est à Miniet-Gamr, et dans la campagne voisine, qu'habitent « les Benu-Saad. » L'auteur du *Meidlich-alabsdr* (m. 583, fol. 161 r^o), parlant de l'Égypte, s'exprime ainsi : *في أريافها يستقل لأردب*. Dans les campagnes l'*ardeb* variait de prix. Dans le *Manhel-safî* d'Abou'lmahâsen (tom. I, fol. 205 r^o) : *ربي في الأرياف والأزقة*. Il fut élevé « dans les campagnes et les rues. » Dans une *Histoire d'Égypte*, qui commence à l'année 1099 de l'hégire (de mon manuscrit, fol. 123 r^o) : *في مصر القاهرة ولأرياف* : A Misr, au Caire, et dans « les campagnes. » Ce mot est encore en usage en Égypte. Léon l'Africain nomme plusieurs fois la partie de l'Égypte, appelée *Arrifsa* (*Africa*, p. 666). Il dit que la contrée depuis le Caire jusqu'à Rosette se nomme *Arrifsa*. Plus bas (p. 669), il désigne, par la même dénomination, la côte maritime où se trouvent *Alexandrie, Rosette et autres villes*. Mais là comme ailleurs, Léon n'a fait que copier des écrivains plus anciens qu'il avait sous les yeux ; et son témoignage ne prouve rien pour l'époque où il composait son ouvrage. Burckhardt (*Arabic proverbs*, p. 37) atteste que le mot « *rif* الريف, dans son acception usuelle, désigne la contrée ouverte, et les villages situés entre le « Caire et la Méditerranée. » Sir Wilkinson (*Topography of Thebes*, p. 348) s'exprime en ces termes : « Le nom *reef* (terre cultivable) n'est pas restreint à une portion particulière de l'Égypte. « Il s'applique à toute la vallée du Nil en opposition avec le désert. » Bremond (*Viaggi nell' Egitto*, p. 5) nomme la province appelée *Errif*. Et Paul Lucas emploie la même expression. Mais, suivant toute apparence, ces deux voyageurs n'ont fait autre chose que copier l'assertion de Léon l'Africain. Enfin, le scheikh Refa (*Voyage*, p. 36) nomme *الأرياف* : *نسأ الأرياف*. Les femmes de la campagne. De là dérive le mot *ريفي* qui signifie *villageois, rustique*. On lit dans les *Mille et une Nuits*, tom. II, p. 425) : *نصبر ريفية* : Une villagenise s'ennuie. Dans le *Traité d'agriculture* d'Ebn-Awâm (t. I, p. 14) : *الجبلي الربطي السهل* : Le montueux, le champêtre, celui de la plaine. Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, f. 136 r^o) : *هي أرض ريفية* : C'est une terre champêtre. Dans les *Annales* d'Entychius (tom. II, p. 409) : *الكعك الربيفي* : Le gâteau de la campagne. Dans la *Conquête d'Égypte* d'Abd-elhakam (p. 25) : *هي أرض ريفية بريدة* : C'est une terre champêtre et déserte. Dans la *Collection des canons des conelles* (man. 118, f. 102 r^o) : *ريفي قرياني* : Un villageois, un paysan. De là vient également le mot *رتاني* qui signifie *un villageois*. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. II, f. 209 r^o) : *غالهم فلاحين ورتانة* : La plus grande partie d'entre eux se composait de cultivateurs et de villageois. Ailleurs (f. 245 r^o) : *كان أكثر الحجاج* : La plus grande partie des pèlerins se composait de cultivateurs et de « paysans des différentes provinces. »

Les nombreux passages réunis dans cette note démontrent, si je ne me trompe, que le mot *rif* ريف, n'est pas proprement le nom d'une province ; qu'il désigne, en général, une campagne, un lieu cultivé ; que dans l'Égypte, et surtout chez les chrétiens, quelques écrivains ont appliqué cette dénomination à l'Égypte inférieure, attendu que cette partie présente les plaines les plus vastes et les plus fertiles. Mais que, chez la plupart des historiens et des géographes,

mardi vingt-troisième jour du mois de Schewal. Toute la population sortit à sa rencontre. Le loyer d'une maison devant laquelle devait passer le prince s'éleva à cinquante, et même cent dirhems.

Dès que le Sultan eut atteint la porte de *Nasr*, tous les émirs descendirent de cheval. Le premier d'entre eux qui mit pied à terre fut l'émir Bedr-eddin-Bektâsch, l'*émir-sildh*. Il prit les armes du Sultan. Le prince, en considération du grand âge de cet officier, lui enjoignit de remonter à cheval, et de faire porter les armes derrière lui. Bektâsch refusa d'obéir, et continua de marcher à pied. L'émir Moubâriz-eddin-Siwar-Roumi, l'*émir-schikar* (veneur) portait le parasol et l'oiseau والطير; l'émir Bektemur, *émir-djandâr*, portait le sceptre, العصا et l'émir Sandjar, le *badjmakdâr*, la massue, الدبوس. Chaque émire marchait à son rang. Chacun d'eux étendit par terre des pièces d'étoffe, شقق, depuis son château jusqu'au château voisin. Lorsque le Sultan avait dépassé un de ces édifices, on s'empressait, dans le château le plus proche, d'étendre les tapis, sur lesquels le prince, avec son cheval, passait lentement, attendu que les émirs marchaient devant lui. Toutes les fois que le Sultan voyait le château

ce nom a toujours indiqué les campagnes, et surtout les campagnes qui s'étendent sur les deux rives du Nil, et qui constituent la seule partie fertile de l'Égypte.

D'après les détails que je viens de consigner ici, on pourra modifier ceux que j'ai donnés, il y a longtemps, sur cette matière, dans mes *Recherches sur la langue et la littérature de l'Égypte*, p. 180 et suiv.

(34) Le mot شربة désigne un vase, une tasse. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. I, fol. 25 r°) : شربة جزع بعروة زرقا. « Parmi ces vases se trouvait une tasse d'onyx avec une anse bleue. » Et (*ibid.*) : وقعت الشربة. « La tasse tomba. » Ailleurs (m. 797, f. 330 v°) : من الكيزان عشرون شربة عزيزة. « Parmi les vases à boire se trouvaient vingt tasses azizis. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmahâsen (man. 663, f. 54 v°) : أوقف ممالك شربات. « Il fit placer ses mamelouks, qui tenaient des tasses, afin de donner à boire aux soldats. » Dans le *Manhet-sâfi* du même auteur (man. 751, f. 164 v°) : ابيع فيها الشربة. « Une tasse d'eau s'y vendait un dirhem. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (t. III, f. 310 v°) : دينار. « Le prix d'une tasse d'eau monia jusqu'à un dinar. » Dans la *Biographie du X^e siècle* (pag. 100) : أي شيء عيلت. « En creusant son tombeau, on y trouva une tasse dont on ne put savoir de quelle matière elle était faite. » Le mot meschrabah a la même signification. On lit dans les *Voyages d'Ebn-Batoutah* (fol. 61 v°) : أنية فصة كبيرة تسمى عندهم المشربة. « De grands vases d'argent que l'on désigne par le mot de meschrabah. » Le voyageur Burckhardt (*Travels in Arabia*, t. I, p. 166), fait mention de vases de terre, appelés meshrebe, dont il donne la description. »

d'un émir, il s'arrêtait, ainsi que les émirs, pour considérer cet édifice, et remarquer tous les objets qu'il renfermait. Les prisonniers tatars marchaient devant le Sultan, chargés de chaînes, et portant, suspendues à leurs cous, les têtes de ceux de leurs compagnons qui avaient péri dans l'action. En outre, mille têtes étaient placées au haut d'un nombre égal de lances. Les prisonniers étaient au nombre de seize cents, et les têtes suspendues à leurs cous se trouvaient en même quantité. Devant eux, on portait leurs tambours crevés.

Voici l'indication des châteaux qui avaient été élevés dans cette circonstance : Le château de l'émir Nâser-eddin-ben-Alsckaikhi, placé dans le voisinage de la porte de *Nasr*; tout auprès était celui de l'émir Alâ-eddin-Moglatat, *nds-medjlis*; ensuite celui d'Ebn-Itmesch-Sadi; celui de l'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouli; celui de l'émir Togril-Igâni; celui de Behâdur-Iousoufi (35); celui de Sourî; celui de Bilik-Khatiri; celui de Burlughi; celui de Moubâriz-eddin, l'*émir-schikar*; celui d'Aïbek, le *khâzindâr* (trésorier); celui de Sonkor-alasar; celui de Bibars, le *dawddr*; celui de Sonkor-Kemâli; celui de Mousâ, fils de Melik-Sâleh; celui de Seïf-eddin-Melik; celui d'Alem-eddin-Sawâni; celui de Djemâl-eddin-Taschlâki; celui de Seïf-eddin-Adam; celui de l'émir Selar, le *naïb*; celui de Bibars, le *djdschenkir*; celui de Bektâsch, l'*émir-sildh*; celui du *tawdschi* Mourschid, le *khâzindâr* (trésorier). Le château de celui-ci était placé à la porte du collège Mansouriali; ensuite venait le château de Bektemur, l'*émir-sildh*; puis celui du *tawdschi* Djeudar; celui d'Aïbek-Bagdâdi, le *naïb-alghaïbah*; puis celui d'Ebn-Émir-Silâh; puis celui de Bektout-Fattâh; celui de Schâker-Togrili; celui de Tali, le *silahdr*; celui de Bektemur, le *silahdr*; celui de Lâdjîn-Zirbadj, le *djdschenkir*; celui de Taïbars, le *khâzindâr*, *naïb* de l'armée; celui de Ballân-Tarna; celui de Sonkor-Alâi; celui de Behâ-eddin-Iakouba; celui d'Abou-Bekri; celui de Behâdur-Moëzzi; celui de Koukâi; celui de Kara-lâdjîn; celui de Keraï-Mansouri; celui de Djemâl-eddin-Akousch-Kattâl-as-saba. Le château de celui-ci était placé à la porte de Zawilah.

Le Sultan s'arrêta, et fit monter à cheval, derrière lui, l'émir Bedr-eddin-Bektâsch, l'*émir-sildh*, qui portait les armes du prince; ensuite il s'avança, marchant sur les tapis de soie شقق (36), qui régnaient jusque dans l'intérieur de

(35) Dans l'histoire d'Abou'Imahâsen on lit: Behâ-eddin-Iousoufi.

(36) Le mot *schikah* شقق, qui fait au pluriel *schikah* شقق ou شقائق désigne une pièce d'étoffe.

la citadelle. Des félicitations تهنى avaient lieu dans le palais du Sultan, dans les maisons des émirs et autres. Ce jour offrit l'image de la fête la plus imposante.

On lit dans le *Divan-atinshid* (man. 1573, fol. 122 v°) : هى شلق متخذة من الحرير الاصفر : « Des pièces de soie jaune et rouge, brochées, que l'on étend sous les pieds du cheval du monarque, et cela seulement, lorsqu'il arrive d'un voyage éloigné; il marche dessus depuis la porte de Nair. » Dans les *Voyages* d'Ebn-Batoutah (fol. 66 r°) : بسطت بين يديه شقائق : « On étendit devant lui des pièces de soie sur lesquelles il marchait. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 728, fol. 87 r°) : Les habitants d'Alep revêtirent la tour appelée *Bourdj-alghanam* (la tour des troupeaux) d'une pièce d'*atlas* (satin). Dans la *Chronique* de Dhehbi (man. 646, fol. 139 r°) : قيل ان قبضة وزيامت طيلساند : « On dit que sa tunique, son turban, son *atlesan* et son caleçon étaient faits d'une même pièce d'étoffe. » Dans les *Annales* d'Abou'l-fida (t. V, p. 102) : بسط بين يدى فرسه عدة كثيرة من الشقق الفاخرة : « On étendit devant son cheval un grand nombre de pièces d'étoffes magnifiques. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. II, p. 300) : اشترى الشقق الحرير التى كانت تدخل على جوقى القربين : « Il acheta une pièce de grosse étoffe et un mouchoir. » Dans les *Voyages* d'Ebn-Batoutah (fol. 47 v°) : عين له شقة محارة : « On lui destina une pièce d'étoffe formant une litière. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (t. II, fol. 82) : فرشت لها الشقق الحرير : « Il y avait, pour chacun d'elle les pièces de soie. » Ailleurs (fol. 192 v°) : لكل واحد من مائة شقة : « Et (*ibid.*) : الشقق الحرير التى كانت تدخل على جوقى القربين : « Elle se composait de cent pièces d'étoffe. » Les pièces de soie qui étaient employées pour les lecteurs et les prédicateurs. Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (tom. III, f. 239 r°) : على الجوانيت الشقق الحرير : « Sur les boutiques étaient des pièces de soie. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. I, man. 797, fol. 346 r°), il est dit, en parlant d'une tente : تقطع خرقا وشققا : « Elle se composait d'échantillons rapportés et de pièces d'étoffe. » Voyez aussi Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 54 v°). Au rapport de Makrizi, le mot شقة désignait une tente. On lit, dans cet historien, *Description de l'Égypte* (man. 682, f. 390 r°) : دخل الى الشقة وهي خبيبة مستديرة متسعة : « Il entra dans la *schikkah*, qui était une tente arrondie et vaste. » Ces détails sont empruntés au *Mesleik-atalsadr* (man. 583, fol. 171 verso).

Il désigne aussi ce que les Persans nomment سرپرده c'est-à-dire une cloison d'étoffes que l'on place autour d'une tente. On lit dans l'*Histoire de Saladin* de Beha-eddin (p. 185) : ضرب الدهلين شقة دايرة حوله : « On tendit le *dehliz* et une *schikkah* qui régnait tout autour. » Et (p. 215) : ضربت خبيبة وحارب حولها شقة : « On plaça une tente autour de laquelle régnait une *schikkah*. »

Le mot شقة signifie une pièce de métal ou d'autre chose. On lit dans les *Mille et une nuits* (tom. I, p. 25) : بابا بشقتين من الابنوس : « Sa porte se composait de deux pièces d'ébène. » Et (*ibid.*) : الباب انفتح بشقتيه : « La pièce s'ouvrit avec ses deux pièces (ses deux battants). » Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 714, p. 144) : شقق الرصاص سبعة آلاف شقة : « Sur le sultan, on plaça six mille pièces de plomb. »

Lorsque le Sultan fut arrivé dans la citadelle, il gratifia d'une somme de trente mille dirhems l'émir Burlughit, et le nomma *émir de la caravane*, أمير الركب. Tous les émirs s'avancèrent l'un après l'autre. Le prince écrivit de sa main, à Abou'lgaïb et à son frère, émirs de la Mecque, pour leur enjoindre de ne plus souffrir que dans l'annonce de la prière on employât la formule « *حي على خير العمل* », « venez à la meilleure des œuvres. » Depuis cette époque, aucun Iman Zeidi n'osa se présenter pour faire la prière sur le territoire sacré.

Cette même année, l'émir Bibars, le *djidschenkir*, se montra vivement irrité contre son secrétaire, le *moallem* Manâwi, attendu qu'au moment de l'action il avait pris la fuite, et s'était retiré à Gazah. Il manda Abou'lfadail-Akrem, le chrétien, écrivain du *hawâidj-khdnah*, et le pressa vivement, jusqu'à ce qu'il eût embrassé l'islamisme. Ensuite il le fit revêtir d'une robe d'honneur, et l'installa à la tête de son *diwan* (bureau). Cet homme se trouva alors placé dans un rang très-élevé, et prit le nom de Kerim-eddin-kebir. Nous racontons, s'il plaît à Dieu, la suite de ses aventures.

Cette même année, l'émir Bibars, le *djidschenkir*, s'occupa du soin d'abolir la *Fête du martyr*, qui se célébrait en Égypte. Les chrétiens conservaient un coffre où se trouvait enfermé un doigt, qui, suivant eux, était le doigt d'un de leurs martyrs. Ils prétendaient que la crue du Nil ne pouvait avoir lieu, si l'on n'y jetait ce coffre. Les chrétiens de l'Égypte se rassemblaient sur le territoire de Schoubrâ. La population du Caire et de Fostat sortait en foule de ces deux villes. Les chrétiens montaient à cheval pour se divertir. Toute la plaine était couverte de tentes, et le fleuve de barques remplies de monde. Il n'y avait pas un musicien, un bouffon, qui ne vint à cette fête. Les courtisanes y accouraient de toutes les villes. Dans ce seul jour, on vendait du vin 581 pour une valeur d'environ cent mille dirhems. Et même, une année, un chrétien vendit pour douze mille dirhems de vin. Les habitants de Schoubrâ acquittaient le *kharadj* (la capitation) avec le prix du vin. Le jour de la fête, de nombreux désordres avaient lieu, et il se commettait plusieurs meurtres.

« Sur le toit de la mosquée étaient des pièces de plomb au nombre de sept mille. » Dans la *Description de la mosquée de Jérusalem* de Soïouti (de mon manuscrit, fol. 63 r°) : *على سطح المسجد* من شقق الرصاص سبعة آلاف شقة وسبعماية شقة وزن الشقة سبعون رطلا « Le toit de la mosquée se compose de sept mille sept cents pièces de plomb. Chacune de ces pièces pèse soixante-dix rotls. »

L'émir Bibars ordonna d'abolir cette fête, et défendit de jeter le coffre dans le Nil. Il mit en mouvement les *kadjib* et le *wali*, pour empêcher les réunions. Il avait eu soin d'écrire à tous les gouverneurs de faire proclamer que personne ne se mit en marche pour aller célébrer la Fête du martyr.

Cette défense causa aux chrétiens un chagrin bien vif. Réunis aux Coptes, qui avaient feint d'embrasser l'islamisme, ils allèrent trouver Tadj-eddin-ben-Said-eddaulah, qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'émir Bibars. Tadj-eddin se rendit auprès de l'émir, et essaya de lui faire craindre que la perception du *kharadj* ne restât arriérée, si la fête était supprimée, et si, par suite, la crue du Nil n'avait pas lieu. Bibars, loin d'écouter ses sollicitations, persista dans le projet d'abolir la fête. Et la chose reçut son exécution.

Cette même année, le souverain de Sis équipa, sur la mer de Chypre, plusieurs vaisseaux chargés de marchandises, dont la valeur s'élevait à environ cent mille dinars. Ces bâtiments furent jetés par le vent dans le port de Damiette, et pris jusqu'au dernier.

A cette même époque, on reçut la nouvelle que, dans la contrée soumise à Taktai (37), تكتاي, la disette avait régné l'espace de trois ans; qu'à cette famine avait succédé une mortalité qui attaquait les chevaux et les troupeaux; en sorte que tous ces animaux avaient péri. Les habitants, n'ayant plus rien à manger, avaient vendu leurs enfants et leurs proches à des marchands, qui les emmenèrent en Égypte et dans d'autres pays.

Vers ce même temps, on éprouva en Égypte un violent tremblement de terre. Au Caire et à Fostat, au moment où l'on éleva les châteaux, et où l'on décora la ville, les désordres commis avec les femmes, et les scènes d'ivrognerie furent portés à un point qu'il est impossible de décrire; et cela, depuis le cinquième jour de Ramadan jusqu'au huit du même mois, époque où les châteaux furent démolis. Le jeudi vingt-troisième jour du mois de Dhoulhidjah, au moment de la prière du matin, la terre tout entière s'agita; on entendit un craquement dans les murailles, et, dans les toits, des bruits effrayants. Les hommes à pied étaient contraints de se courber; les cavaliers tombaient de leurs chevaux. La

(37) Nous apprenons de Makrizi (pag. 595, 612, 671, 667) que ce prince, qui était fils de Mangouïmour, régnait sur les pays du nord, c'est-à-dire sur la ville de Sarai et la contrée du Kapitchak ou Kiptchak.

population s'imagina que le ciel allait s'affaisser sur la terre. Tous les habitants, hommes et femmes, sortirent dans les rues. La frayeur et la précipitation étaient telles, que les femmes ne prirent pas le temps de voiler leurs visages. Partout régnait un affreux tumulte; partout se faisaient entendre des cris et des hurlements. Des maisons s'écroulèrent; des murailles se fendirent; les minarets des mosquées et des collèges furent renversés; des femmes enceintes, en grand nombre, accouchèrent avant terme. Des vents impétueux s'étant élevés, le Nil déborda, et jeta à la distance d'un jet de flèche les barques qui se trouvaient sur le rivage. Ensuite l'eau se retira, et laissa à sec ces bâtiments, dont les ancres étaient brisées. Le vent entraîna les bateaux qui voguaient au milieu du courant, et les jeta sur la rive. La population éprouva des pertes immenses. Car ceux des habitants que la frayeur chassait de leurs maisons les 582 quittèrent, sans se mettre en peine de ce qu'ils y laissaient. Et des brigands *احل الدمار* pénétrèrent dans ces retraites, et enlevèrent tout ce qui leur plaisait.

Les habitants sortirent du Caire, passèrent, pour la plupart, la nuit en dehors de la porte de la Mer *باب البحر*, et dressèrent des tentes depuis Boulak jusqu'à Raudah. Peu de maisons, au Caire et à Fostat, restèrent complètement à l'abri de la destruction; plusieurs furent entièrement dégradées. Les barrières *زرب* placées sur le sommet des maisons s'écroulèrent. Il ne resta pas une maison sur la porte de laquelle on ne vit de la terre, des briques, et autres objets du même genre. Les habitants passèrent la nuit du vendredi dans les *djami* et les mosquées, implorant le secours de Dieu, jusqu'au moment de la prière de vendredi.

Des nouvelles, arrivées successivement de la province de Garbiah, annoncèrent que, dans la ville de Sakhâ, toutes les maisons s'étaient écroulées, en sorte qu'aucune n'était restée sur pied, et qu'elles ne présentaient qu'un monceau de décombres; que deux villages du Scharikhah avaient été renversés, et transformés en un monceau de ruines. Suivant des nouvelles que l'on reçut de la ville d'Alexandrie, le phare s'ouvrit, et environ quarante de ses créneaux s'écroulèrent. La mer se souleva, et ses flots, poussés par le vent, atteignirent la porte de la Mer, et jetèrent sur la côte les vaisseaux des Francs. Une bonne partie du rempart fut renversée; et un grand nombre d'hommes perdit la vie. On apprit également que, dans la partie méridionale de l'Égypte, au jour ci-

dessus indiqué, il avait soufflé un vent noir et ténébreux ; en sorte que, durant l'espace d'une heure, les hommes ne se voyaient pas les uns les autres. La terre s'agita, puis s'ouvrit, montrant une couche de sable blanc, et, dans d'autres endroits, de sable rouge. Sur plusieurs points, le vent enleva la terre, et laissa à découvert des bâtiments que le sable avait recouverts. La ville de Kous fut renversée. Un homme était occupé à traire une vache. Au moment du tremblement de terre, cet homme fut soulevé, avec le vase *محل* qu'il tenait à la main. L'animal fut également enlevé de terre. Et, lorsque la secousse s'apaisa, cet homme se retrouva à la place qu'il avait occupée précédemment, sans qu'il se fût répandu aucune portion du lait contenu dans le vase. Suivant les nouvelles arrivées de la province de Bohairah, la ville de Damanhour-alwahsch avait été complètement ruinée.

Parmi les édifices célèbres qui furent renversés, on compte : 1° la mosquée d'Amrou-ben-Alas, à Fostat. L'émir Selar, le *naïb*, se chargea de la faire rebâtir. 2° la mosquée *Azhar*. L'émir Selar, auquel s'associa l'émir Sonkor-alasar, s'engagea à faire les frais de la reconstruction. 3° La mosquée de *Sâleh*, située en dehors de la porte de Zawilah. Elle fut relevée aux dépens du trésor particulier du Sultan. Et ce fut l'émir Alem-eddin-Sandjar qui fut chargé de présider aux travaux. 4° Le minaret *مذلة* du collège Mansouriah. Il fut rebâti sur les revenus du *wakf*, et sous l'inspection de l'émir Seif-eddin-Keherdâs, le *zarrâk* (l'artificier). 5° Le minaret *مذلة* de la mosquée appelée *Djami-alfakihdni*. Des lettres expédiées à Alexandrie ordonnèrent de rebâtir tout ce qui avait été renversé par le tremblement de terre. On vérifia que la partie écroulée du rempart se composait de quarante courtines *بدنة* et de vingt-sept tours. Le désastre fut bientôt réparé.

- 583 Suivant ce qu'annonça un courrier de la poste, arrivé de Safad, le jour du tremblement de terre, une grande partie de la citadelle de cette ville avait été renversée. Du côté d'Akka, la mer s'était retirée à la distance d'environ deux parasanges, puis s'était précipitée sur le rivage. Dans plusieurs endroits, on avait aperçu au fond des eaux des quantités considérables de marchandises de tout genre. A Damas, les murailles de la mosquée des Ommiades s'ouvrirent. Le tremblement de terre continua l'espace de cinq *degrés* (38). Mais, durant

(38) Le mot *derejeh* درجه (*degré*) s'emploie pour désigner un petit espace de temps, une minute.

vingt jours, la terre ne cessa d'être dans un état d'agitation. Il périt sous les ruines une quantité incalculable de personnes. On était alors en été. Bientôt après, des vents empoisonnés, d'une chaleur étouffante, soufflèrent, sans interruption, l'espace d'un grand nombre de jours. Au Caire et à Fostat, la population fut longtemps occupée à réparer ce qui avait souffert des dégradations, à rebâtir les édifices renversés.

Les frais de construction augmentèrent considérablement, à raison des nombreuses demandes qui avaient lieu à cet égard. En effet, les deux villes du Caire et de Misr se trouvaient dans une position telle, que tout homme qui les voyait aurait pu croire qu'elles avaient été envahies et ruinées par l'ennemi (39).

On lit dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lma'hâsen (m. 666, f. 178 r^o) : علي ماضي خمس درج من قبل العصر : « Il s'était écoulé, du lundi, cinq degrés. » Ailleurs (man. 667, f. 127 r^o) : كان الوقت قبيل العصر بنحو خمس درج : « Environ cinq degrés avant l'aurore. » Plus bas (fol. 130 r^o) : « Plus bas (fol. 130 r^o) : كان الوقت قبيل العصر بنحو خمس درج : « On se trouvait alors à environ dix degrés un peu avant l'aurore. » Plus loin (f. 174 v^o) : « بعد طلوع الشمس لخمس وعشرين درجة : « Vingt-cinq degrés après le lever du soleil. » Et (ibid.) : « على نحو ثلاثين درجة من طلوع الشمس : « A environ trente degrés du lever du soleil. » Dans l'*Histoire* d'Abou'Saour (fol. 18 v^o) : « مكث نحو الدرجتين ومات : « Il resta encore environ deux degrés, puis mourut. » Plus bas (fol. 73 r^o) : « الى بعد العشاء بنحو العشرين درجة : « Jusqu'à environ vingt degrés après l'aschd. » Dans l'*Histoire* de Djeberti (t. II, fol. 197 r^o) : « جلس معه : « Il s'assit avec lui l'espace de deux degrés. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. II, fol. 149 v^o) : « لم يكن إلا ساعة يسيرة مقدار خمس درج : « Ce ne fut qu'un petit moment, l'espace de cinq degrés. » Ailleurs (fol. 248 r^o) : « ملك مدينة حلب وقاعها في خمسة درج : « Dans l'espace de cinq degrés, il s'empara de la ville et de la citadelle d'Alep. » Ailleurs (tome I, 2^e part. fol. 129 v^o) : « الباقي من شروق الشمس ثلاثين درجة : « Il ne restait plus que trente degrés jusqu'au lever du soleil. »

(39) - Ce tremblement de terre est également décrit par notre historien, dans sa *Description de l'Égypte* (t. II, man. 798, fol. 239, v^o) ; Abou'lma'hâsen (man. 663, fol. 61, r^o) Ebn-Aïas (*Histoire de l'Égypte*, t. I, fol. 126, r^o et v^o), et un historien anonyme (de mon manuscrit, fol. 131, r^o et v^o), donnent sur cet événement des détails circonstanciés. Au reste, il faut observer que ce genre de phénomène a toujours été, en Égypte, d'une extrême rareté. Nowairi (26^e partie, man. de Leyde, fol. 118, v^o) fait mention, à l'année 597 de l'hégire, d'un tremblement de terre qui se fit sentir en Égypte. C'est le même que décrit Abd-allatif, témoin oculaire. Au rapport de Makrizi (*Solouk*, t. I, pag. 105), l'an 606 de la même ère, un tremblement de terre considérable se fit sentir dans la plus grande partie de l'Égypte, la Syrie, le Djézirah (la Mésopotamie), le pays de Roum, la Sicile, Chypre, Mausel, l'Irak, et s'étendit jusqu'à Sebteh, dans la contrée de Magreb. Huit ans après (page 111), un violent tremblement de terre ébranla l'Égypte, et renversa, dans les deux villes du Caire et de Misr, quantité

On put voir dans cet événement une preuve de la bonté de Dieu à l'égard de ses serviteurs, car ils renoncèrent à une partie des jeux et des désordres auxquels ils s'étaient livrés pendant le temps qu'avait duré la décoration de la ville.

• de maisons. Au rapport de Makrizi (*Solank*, t. II, man. 673, fol. 367, r^o); d'Ahmed-Aska-
• Mai (t. II, man. 657, fol. 142, v^o), et d'Ehn-Aias (t. I, 2^e partie, fol. 102, v^o), un tremble-
• ment de terre eut lieu en Égypte l'an 828 de l'hégire, et, dix ans après (Makrizi, man. 673,
• fol. 241, v^o, 422, r^o), on éprouva un fléau du même genre, sur lequel Makrizi nous donne
• des détails assez étendus.

• Qu'il me soit permis, à cette occasion, de répondre à une assertion qu'a émise mon
• savant confrère, M. Letronne, dans son *Mémoire sur la statue vocale de Memnon* (pages 23
• et suivantes). Il suppose, en rapprochant du texte de Strabon un passage de la chronique
• d'Eusèbe, que le colosse de Memnon fut renversé, par l'effet d'un tremblement de terre qui
• eut lieu en Égypte, à la cent quatre-vingt-huitième olympiade, la seizième année du règne
• d'Auguste, vingt-sept ans avant Jésus-Christ. Ce rapprochement est à coup sûr fort ingénieux.
• Toutefois, j'oserais ne pas admettre les conséquences qu'en tire l'habile critique. D'abord, et malgré
• les explications plausibles que donne M. Letronne, il me paraît bien difficile de supposer que,
• quand un colosse est composé d'une matière aussi dure que cette brèche siliceuse, dans laquelle a
• été taillé cet immense monolithe, un tremblement de terre ait pu briser par le milieu, et horizon-
• talement, cette énorme masse, renverser la partie supérieure, en laissant sur pied les parties
• inférieures du corps, ainsi que le trône. Je concevrais parfaitement qu'une secousse violente
• eût fait tomber la statue tout entière, et que, dans cette horrible chute, le corps eût été
• rompu en deux portions. Mais une séparation du genre de celle dont il est question ne saurait
• guère avoir lieu dans un monolithe, et ne peut se supposer que quand il s'agit d'un moniment
• composé d'assises, qui, offrant des solutions de continuité, peuvent être enlevées de leur place
• et précipitées à terre par l'effet d'un ébranlement un peu fort, sans que la masse entière s'écroule.

• En second lieu, est-il bien vrai qu'un tremblement de terre se soit fait sentir à Thèbes, à
• l'époque indiquée par mon savant confrère? Eusèbe dit, il est vrai, d'après la version de saint
• Jérôme (page 154), *Thebes Ægypti ad solum usque diruta*, et la version arménienne reproduit
• les mêmes détails. Mais le chroniqueur n'indique pas que cette catastrophe ait eu lieu par l'effet
• d'un tremblement de terre. S'il en avait été ainsi, il est probable qu'Eusèbe eût exprimé le fait
• d'une manière claire et précise; car, parlant de la destruction de la ville de Tralles (*Chronicon Ar-
• menicum*, p. 256), de douze villes d'Asie (p. 263), de Laodicée, Hiérapolis et Colosse (p. 272), de
• trois villes de l'île de Chypre (p. 276), de plusieurs villes de Grèce (p. 380), d'Antioche (p. 282),
• de trois villes de Galatie (ib.), de Nicomédie et de Nicée (ib.), il atteste d'une manière expresse
• qu'elles furent renversées par des tremblements de terre. Il est à croire que, dans la circonstance
• qui nous occupe, Eusèbe n'aurait pas manqué de relater le phénomène terrible qui avait amené
• la destruction des édifices de Thèbes. S'il n'en dit rien, c'est que probablement aucun tremble-
• ment de terre ne se fit sentir, à cette époque, dans la haute Égypte. On peut supposer, d'après
• les expressions dont se sert Eusèbe, que la ville moderne de Thèbes, soit par suite d'une
• révolte de ses habitants, ou de l'incursion d'un ennemi étranger, avait éprouvé une ruine to-
• tale. C'est ainsi que, suivant l'assertion du même Eusèbe (p. 362), deux villes de la Thébade,

Quelques-uns même abandonnèrent tout à fait ce genre d'amusements, attendu que des nouvelles nombreuses qui arrivaient successivement du pays des Francs et des autres contrées du globe attestèrent les ravages causés par le tremblement de terre. Parmi les circonstances singulières qui accompagnèrent cette catastrophe, nous citerons le trait suivant. L'emir Bibars, le *djâschenkir*, faisant travailler, pour réparer les dégâts qu'avait éprouvés la mosquée de Hâkem, on trouva, dans un des piliers du minaret, une main humaine accompagnée

• Busiris et Coptos, s'étant révoltées contre les Romains, furent renversées de fond en comble.
• Ou bien on peut admettre que plusieurs des monuments de Thèbes, minés par le temps, s'écroulèrent à l'époque indiquée par Eusèbe.

• Si le colosse de Memnon avait été détruit par l'effet d'un tremblement de terre si voisin du voyage de Strabon en Égypte, ce géographe, en parlant de cette catastrophe, n'aurait pas employé cette expression dubitative : *ὡς γὰρ, comme on dit*, il aurait parlé d'une manière affirmative ; car le fait lui aurait été certifié par des témoins oculaires de cet événement. Et leur déposition ne lui aurait pas permis de conserver, à cet égard, la moindre incertitude. D'ailleurs, si la catastrophe avait été d'une date si récente, les parties supérieures du colosse auraient jonché le sol d'immenses débris, qui n'auraient pas manqué de frapper les yeux de Strabon, et dont il aurait parlé d'une manière expresse. Or, il ne dit pas un mot de l'existence de ces ruines. Il est donc probable que ces masses énormes avaient disparu depuis longtemps. Et, ce qui achève de prouver le fait, c'est qu'au moment où on s'occupa de rétablir le colosse, on n'employa pas les parties qui lui avaient appartenu précédemment ; mais qu'on se servit de pièces de grès qui n'offrent aucun rapport avec la matière dont se composent les parties inférieures de la statue. Si Strabon a employé l'expression *ὡς γὰρ γινώσκοντες, ὡς γὰρ, par l'effet, dit-on, d'un tremblement de terre*, il a probablement voulu faire allusion à quelque événement de ce genre, d'une date inconnue, par lequel certaines personnes prétendaient expliquer la destruction violente d'un pareil monolithe. Enfin, si, du temps d'Adrien, une croyance universelle, en Égypte, attribuait à Cambyse la mutilation du colosse de Memnon, cette tradition ne prouve pas, il est vrai, d'une manière infaillible, la réalité du fait ; mais du moins elle atteste que l'événement n'avait pas eu lieu à une époque si rapprochée, et par suite d'un affreux tremblement de terre ; car de semblables catastrophes laissent dans la mémoire des hommes des traces ineffaçables, et le souvenir s'en perpétue dans la suite des âges.

• Pour résumer, en deux mots, mon opinion, je ne crois pas, malgré la conjecture rapportée par Strabon, que la ruine du colosse de Memnon ait été causée par un tremblement de terre. Je pense qu'une main ennemie, soit celle de Cambyse, soit celle de quelque conquérant non moins barbare, avait, à une époque reculée, et par de longs efforts, mutilé ce vaste monolithe ; que les parties supérieures tombées sur le sol avaient été brisées péniblement, et transportées au loin, pour être employées en guise de matériaux. Que la statue étant brisée par le milieu, une secousse de tremblement de terre ait fait glisser à terre la partie supérieure de cette masse, le fait, à coup sûr, n'aurait rien d'impossible ; mais je ne puis admettre que cette chute, que cette destruction aient eu lieu à une époque aussi récente que le règne d'Auguste. »

de son poignet, et enveloppée dans des bandes de coton sur lesquelles étaient tracées des lignes d'une écriture inconnue. La main était encore fraîche. On déterra ces objets. Parmi les édifices que les secousses renversèrent, se trouvait la maison d'un fabricant de briques. Les poutres s'étant croisées *تصلبت* au-dessus de la tête de cet homme, il resta en vie. Il avait auprès de lui une cruche de lait dont il se nourrît durant plusieurs jours. Lorsqu'on le tira de dessous les ruines, il était encore vivant, et n'avait éprouvé aucun mal.

Cette année, l'énir Soukor-schah-Mansouri fut nommé *naib* de Safad, en remplacement de Bedkhas, qui reçut en dédommagement le rang d'énir en Égypte. Kandjak (Kabdjak) fut transféré du gouvernement *نيابة* de Schaubak à celui de Hamah, comme successeur de Melik-Adel-Ketboga, qui venait de mourir. Belbân, le *djoukendir*, prit possession du gouvernement *نيابة* de Hems, qui était vacant par la mort de Seif-eddin-Albeki. Mais, ayant ensuite donné sa démission, il fut remplacé par Izz-eddin-Aïbek-Hamawi, auquel succéda, dans le gouvernement de la citadelle de Damas, Bibars-Talawi. La crue du Nil s'éleva à dix-huit coudées.

Cette année, dans la ville de Nabolos (Naplouse), les Hanbalis, suivant leur usage, commencèrent le jeûne avec toute la précaution possible *باحتياط*. Tandis que les Schaféïs et autres laissèrent finir le mois de Schaban, puis se livrèrent au jeûne, les Hanbalis, au bout de trente jours, rompirent le jeûne, célébrèrent la fête, et firent la prière en usage dans cette solennité, et cela sans 584 avoir vu la nouvelle lune. Les Schaféïs, ainsi que la masse des habitants, jeûnèrent ce jour-là; le lendemain matin, ils rompirent le jeûne, célébrèrent la fête, et firent la prière usitée en cette circonstance. Le *naib* de la Syrie reprit le gouverneur de Nabolos, et lui demanda comment la population n'avait pu s'entendre pour choisir un jour unique; il ajouta qu'un pareil événement n'avait jamais eu lieu.

Chez les habitants de la ville de Grenade, en Espagne, il arriva que le jeûne du mois de Ramadan dura seulement vingt-six jours, attendu que, pendant plusieurs mois, avant celui de Ramadan, le ciel avait été couvert de nuages épais. La nuit du vingt-septième jour, on monta au minaret *مئذنة* pour l'illuminer, suivant l'usage; dans ce moment, les nuages se dissipèrent, et laissèrent voir la nouvelle lune. On rompit aussitôt le jeûne.

Cette année vit mourir, entre autres personnages marquants, 1^{er} Borhan-eddin-

Ibrahim-ben-Fallali-Ebn-Mohammed-ben-Hatem-Sekenderi (natif d'Alexandrie), le schaféi. Il mourut à Damas le vingt-quatrième jour de Schewal. Il était né dans la ville d'Alexandrie, l'an 636. Il était célèbre pour sa science, ainsi que par sa piété. Il avait rempli la place de *naib* (substitut) du *khatib* (prédicateur) de la mosquée des Ommiades, à Damas. Il exerça, dans la même ville, les fonctions de juge et de professeur, et s'y rendit longtemps utile. 2° Kemâleddin-Ahmed-ben-Abi'l-fatali-ben-Malmoud-ben-Abi'lwalisch-Asad-ben-Salamah-ben-Souleïman-beu-Fatian, plus connu sous le nom d'*Ebn-Elattar*. C'était un des *khatib-adlerdj*, كتاب الدرج. Il mourut dans cette ville le vingt-quatrième jour du mois de Dhoulkadah. Il était né l'an 626. Il se livrait avec assiduité à la lecture du Coran, aimait à entendre discuter sur les traditions musulmanes, et en donnait lui-même des leçons. C'était un homme important, d'un grand mérite, qui avait également écrit en vers et en prose. Durant quarante années consécutives, il écrivit sur les rôles الدرج (40). 3° le scheïkh

(40) Le mot *درج* *derdj* qui fait au pluriel *دروج*, désigne une feuille de papier. On lit dans le *Divân-alinsekh* (man. 1573, fol. 109 v°) : « المراد بالدرج في العرف العام الورق المستطيل المركب : من عدة أوصال » Dans le langage usuel, on entend, par le mot *derdj*, un papier allongé, formé de plusieurs pièces réunies. « Dans les *Mille et une nuits* (t. I, p. 58) : « تأخذ درجاً من الورق : Tu prendras une feuille de papier. » Dans l'*Histoire* d'Abou'lma'hassen (mao. 671, fol. 3 r°) : « أخذ : يخرج من كده درجاً » Il prit une feuille de papier. « Plus loin (fol. 138 r°) : « درجاً من الكاغذ : أحضر اليه من ديوان الانشاء. » Ailleurs (man. 663, fol. 61 v°) : « أقام يكتب الدرج أربعين سنة » Il écrivit sur les rôles l'espace de quarante ans. « Dans la *Vie des médecins* d'Ebn-Abi-Osaïbah (f. 127 v°) : « استدعي : دراة ودرجاً » Il se fit apporter un écritoire et une feuille de papier. « Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, fol. 247 v°) : « معد درج بخط أبيه فيه وصية » Il avait avec lui une feuille transcrite de la main de son père et offrant un testament. « Ailleurs (man. 682, fol. 581 v°) : « جعل الدفاتر... من الجلود... وترك الدرج » Il forma les registres de peaux, et abandonna l'usage des *derdj* (rôles). « Dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* (t. II, m. 140, p. 83) : « امر ان يوخذ درج كبير وورق كمثل السجل ويطوى بلا كتابة » Il ordonna que l'on prit un grand papier, formé d'une feuille, qui ressemblait à un registre, et qu'on le plât sans y rien écrire. « Dans la *Vie de Bibars* de Nowairi (fol. 35 r°) : « الموقع كتب عن بين الدرج ما : » Le *mouankki* (secrétaire) écrivit, à la droite du rôle, les mots suivants. « Plus bas (f. 40 v°) : « يخرج غلايم على درج بيش يكتب عليها » Il faisait appliquer des apostilles sur des feuilles blanches sur lesquelles il écrivait. « Dans l'*Histoire de Belrout* (man. 821, fol. 41 r°) : « ... كتب : درج يحوى على الاقلام السبعة » Il copia une feuille qui présentait les sept genres d'écriture. « Dans l'*Ouvrage biographique* de Taki-eddin-Fasi (العقد الثمين) (tom. III, fol. 15 v°) :

Schehâb-eddin-Almed-ben-Borhan-eddin-ben-Ibrahim-ben-Misar-Djabari. Il mourut au Caire. 4^e L'émir Fâris-eddin-Albeki *assdki* (l'échanson), l'un des mamelouks de Melik-Dâher-Bibars. Il fut promu à différents emplois, jusqu'à

الكتاب الكبير • Il avait avec lui un rôle qui offrait l'écriture des principaux imams. • Ailleurs (f. 102 v^o) : كتب له الدرج • Il écrivit pour lui la feuille. • Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tome I, première partie, fol. 6 recto) : صور للرشيد صورة الدنيا كلها في درج • On traça, pour Raschid, la figure du monde entier, sur une feuille de papier. • Dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* (fol. 104 v^o) : • Il avait • معه درج طويل فيه نحو مئتين زجلا • avec lui un long rôle, sur lequel étaient écrits environ vingt vers du genre appelé *zedjl*. • Dans le *Diwan-alinschâ* (man. 1573, fol. 188 r^o) : يبدأ بكتابة الطرقة في أول الدرج • Il commençait par écrire le *torrah* en tête du rôle. • On lit dans l'ouvrage que je viens de citer (f. 11 r^o) : • ما كانت • السر بقرعة وسيس ونفر الاسكندرية والكرك فلا يعبر منهم الا بكتاب الدرج • Quant aux secrétaires • de la chancellerie secrète à Gazah, à Sis, dans la place d'Alexandrie et à Karak, on ne les désigne que par le titre de *kouttab-adderdj*. • Ailleurs (f. 109 r^o) : كتاب الدرج هم دون كتاب • Les *kdtib-adderdj* sont, pour le rang, au-dessous des *kdtib-addest*. • Plus bas (ibid. v^o) : كتاب الدرج جعل ذلك علما عليهم لغالب كتابتهم في درج الورق الخزائني • Les *kdtib-adderdj* (écrivains des rôles) ont reçu ce nom parce que, la plupart du temps, ils écrivent sur les rôles du papier du trésor. • Ailleurs (f. 118 r^o et v^o) : كتاب الدرج هم دون كتاب • Les *kdtib-adderdj* sont, pour le rang, au-dessous des *kdtib-addest*. • Ce sont, pour la plupart, des enfants du *kdtib-addest*, qui débutent dans la carrière. Ils se bornent à écrire ce que leur indique le *kdtim-assir* (secrétaire de la chancellerie secrète), concernant le montant des taxes, les petits rescripts, les diplômes, les feuilles de route, les permissions, les copies, les brouillons, et autres objets du même genre. On pourrait les désigner, en général, par le nom de *kdtib-alinschâ*, attendu qu'ils copient tous les actes émanés du bureau de la chancellerie. • Dans la *Vie de Bibars* (man. 803, fol. 31 r^o) : • Il était son *kdtib-adderdj*. • Dans l'*Histoire* de Nowâiri (26^e partie, man. de Leyde, fol. 116 v^o) : • صارع كتاب • الدروج • Il fut mis au nombre des *kdtib-adderdj*. • Dans l'*Histoire* d'Abou'lma'hâsen (manusc. 666, fol. 19 v^o) : • مرقع الدرج بالديار المصرية • Le *mouakki-adderdj* (écrivain du rôle) en Égypte. • L'auteur du *Diwan-alinschâ*, parlant de l'étymologie de ce mot (f. 134 v^o), s'exprime ainsi : قال : • ابن حاجب النعمان في ذخيرة الكتاب موفى الأصل اسم للفعل اخذا من درجت الكتاب • ادرجه درجا اذا اسرعت فيه وادرجه ادرجا اذا اتخذه على مطابقه • Au rapport de Ben-Hâdjîb • Noman, dans l'ouvrage intitulé le *Trésor des écrivains*, le terme *derdj* était, dans l'origine, un nom d'action, dérivé de l'expression كتابت في الكتاب, c'est-à-dire j'ai écrit rapidement le

ce qu'il fût au ombre des émiris d'Égypte. Ayant été mis en prison, il dut sa liberté à Melik-Mansour-Kelaoun, qui lui conféra le grade d'émir, puis le nomma *naïb* de Safad. Il occupa ce poste l'espace de dix ans. Il prit la fuite, avec Kandjak (Kabdjak), et alla chercher un asile auprès de Gazan, dont il épousa la sœur. Il accompagna ce prince dans son expédition; ensuite il se rendit auprès du Sultau, qui le choisit pour *naïb* (de Hems). Il mourut dans cette ville le mardi huitième jour du mois de Dou'lkadah. C'était un homme d'une belle figure, qui ne s'asseyait jamais sans avoir chaussé des bottines. Lorsqu'il montait à cheval, ou qu'il en descendait, son *djemdar* portait son *schdsch* (la mousseline de son turban). Au moment où il voulait remonter, il roulait cette mousseline, en une seule fois, au hasard, puis se mettait en selle. Et jamais il ne roulait deux fois le *schdsch* autour de sa tête. 5^e Izz-eddin-Aidenur, *naïb* (vice-roi) de la Syrie, reçut la couronne du martyr dans le combat de Schakhab. C'était un homme extrêmement plaisant, qui a donné

« *livre*; ou bien de *ادرج*, c'est-à-dire *il a plié le livre*. » Cette seconde étymologie me paraît la plus naturelle.

De là s'est formé le mot *مدرج* ou *مدرجة*, qui fait au pluriel *مدارج*, et désigne un papier plié, un volume. On lit dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, f. 51 v^o): *يُجعل ما يكتب مدرجة*. Ce que l'on y écrivait formait des livres pliés. « Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makrizi (tom. I, fol. 91 v^o): *داخل الكتاب مدرجة مصورة مكتوبة بفضة*. » En dedans du livre était « un papier peint écrit en lettres d'argent. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 726, fol. 191 v^o): *قرأت في مدرج*... « J'ai lu dans un livre qui contenait plusieurs récits d'événements. » Dans l'*Histoire des médecins* d'Ebn-Abi-Osaïbah (f. 158 v^o): *لم يكن يفارق المدارج*: « nements. » Dans l'*Histoire des médecins* d'Ebn-Abi-Osaïbah (f. 158 v^o): *وجد في خزنة بختيشوع* et *والنسخ*. « Il ne quittait pas les volumes et les copies. » Ailleurs (f. 78 v^o): *مدرج فيه سهل بخط كاتب جبريل*. « On trouva, dans la bibliothèque de Bakhtieschon un volume écrit de la main du secrétaire de Gabriel. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. I, man. 797, fol. 367 r^o): *تسلم كل من المستخدمين المدارج بأسباه من شرف*: « Chacun des employés recevait une feuille contenant les noms de ceux qui avaient été honorés. » Ailleurs (fol. 375 r^o): *أخرج من كنه مدرجا قد أحضر اليه من ديوان الإنشاء*. « Il tirait de sa manche une feuille qui lui avait été apportée du bureau de la chancellerie. » Et enfin (fol. 391 r^o): *كل منهم*: « Chacun était placé suivant les feuilles qui lui avaient été données. » Dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* (tom. II, p. 185): *كتبوا مدرجا يانه*: « Ils écrivirent un acte portant qu'il n'était pas digne de cette place. » Ailleurs (pag. 367): *كتب مدرجا يأخذ في خطوط الجماعة*: « Il écrivit un acte qu'il faisait souscrire par la multitude. » Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon manuscrit, f. 201 v^o): *كاتب المدرج الشريف*: « l'écrivain de l'acte auguste. »

son nom au petit marché *Izzi* سوقة عزى, situé hors du Caire. 6^e l'émir Aide-mur-Schemsi-Kaschschâsch. Il avait gouverné les deux provinces de Scharkiah et de Garbinh. Il était extrêmement redouté. Lorsqu'il punissait les malfaiteurs, il leur infligeait des châtimens affreux. Voici un de ces supplices : Par son ordre, on plantait en terre un pieu, dont la partie pointue se trouvait en haut. A côté, on plaçait un mât fort élevé, auquel on suspendait le criminel ; puis on le laissait descendre, et il tombait sur le pieu, qui pénétrait dans son corps, et sortait par le ventre. Durant le gouvernement de cet émir, aucun *felleth*, dans les provinces de Scharkiah et de Garbinh, n'osait porter un *Mizar* (41) ميزر noir, ni monter à cheval, ni se ceindre d'une épée, ni porter un bâton orné de fer. Il fit, dans les deux provinces, élever des chaussées, et creuser des canaux ; et tous ces ouvrages furent parfaitement exécutés. Il construisit, entre Mahallah-Sendefah et le canton de Semenhou, une levée qui porte le nom de

(41) Le mot *mizar* ميزر désigne une pièce d'étoffe de laine que l'on roule autour du turban, ou dont on enveloppe ses épaules. On lit dans la *Biographie du XI^e siècle de l'Égypte* (manusc. p. 90) : ميزر من الصوف الذى يقال له الميزر. « Il portait, pour turban, une pièce de laine, appelée *mizar*. » Plus loin (p. 157) : ميزر من الصوف على راسه على عادة آل عثمان فيما يليسون عند : « Il portait sur sa tête un *mizar* de laine, suivant l'usage des princes de la race d'Othman, qui adoptent ce genre de costume, à la mort d'un membre de leur famille. » Dans les *Mille et une nuits* (tom. I, pag. 581) : « Sa tête était couverte d'un *mizar* de laine. » Ailleurs (tom. II, p. 435) : « Elle lui couvrit la tête d'un *mizar*. » Dans l'*Histoire d'Abou'l-mahâsen* (man. 663, fol. 184 r^o) : « Sur sa tête était un *mizar* de laine. » Ailleurs (man. 666, fol. 163 r^o) : « Il se coiffa la tête d'un *mizar* de laine. » Dans l'*Histoire d'Ebn-kadi-Schobbah* (man. 687, fol. 6 r^o) : « Sur sa tête était un *mizar* noir. » Ailleurs (f. 90 r^o) : « Elle lui couvrit la tête d'un *mizar* blanc. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798, f. 279 v^o) : « Sur sa tête était un *mizar* de laine. » Dans le *Fikihât-alkhofafah* d'Ebn-Arabschah (p. 187) : « Sa tête était couverte d'un *mizar* précieux. » Dans l'*Histoire d'Ahmed-Askalanî* (tom. II, f. 95 v^o) : « Sur son épaule était un *mizar* de laine qui pendait. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. I, 2^e partie, f. 87 v^o) : « Sur son épaule était un *mizar* de laine qui s'enveloppait. » Et (fol. 90 r^o) : « Sur sa tête était un *mizar* blanc. »

Chez des auteurs plus anciens, le mot *mizar* est pris dans le sens de *ceinture*. On lit dans le *Kitâb-atagdnî* (tom. II, f. 328 v^o) : « Ma mère ne sait pas quel homme a délié sa ceinture. » On voit que cette expression répond à celle de Catulle (*Carmen* II, p. 4) : *Quod zonam solvit diu ligatam*.

Schakafi, الشكفي. Longtemps après que cet émir eut obtenu la palme du martyre, il apparut, durant le jour, au kadi de Mahallah, et lui dit : Dieu m'a fait grâce, et m'a pardonné, en récompense de ce que j'ai construit la chaussée de Schakafi. Ayant été atteint de paralysie, il s'était démis de son gouvernement, et confiné dans sa maison. A l'époque de l'expédition de Schakhab, il se mit en marche, porté dans une litière. Au moment du combat, il se revêtit de son armure, et monta à cheval, quoiqu'il fût en proie à des douleurs violentes. Comme on lui représentait qu'il n'était pas en état de combattre, il répondit : « J'attendais un pareil jour; par quel autre moyen Kaschlischâsch pourrait-il « échapper à la juste sévérité de son Dieu ? » Il se précipita sur l'ennemi, combattit avec intrépidité, et périt dans l'action. On remarqua sur son corps six blessures. 7° L'émir Hosâm-eddin-Oulia-ben-Karaman, l'un des émirs dâleris. Frère de la sœur de Karaman, il avait reçu le nom d'*Ebn-Karaman* (fils de Karaman). C'était un homme plein de bravoure. 8° L'émir Izz-eddin-Aïbek, l'*ostaddir*. 9° L'émir Izz-eddin-Aldemur-Raffa-Mansouri. 10° L'émir Djemâled-din-Akousch-Schemsi, le *hadjib*. 11° L'émir Seïf-eddin-Behadur-Rakâdjî, l'un des émirs de Hamah. 12° Salâh-eddin, fils de Kâmel. 13° Alâ-eddin-ben-Djâki. 14° Le scheikh Nedjm-eddin-Aïoub-Kurdi (le Curde). Il s'était rendu à Damas l'an 687, accompagné d'un nombre de Curdes. Là, il obtint, de la part des émirs, la plus haute vénération (42). Ils lui offrirent des présents, qu'il dis-

(42) Le verbe اعتقد, qui signifie proprement croire, désigne ensuite croire au mérite, à la sainteté d'un homme, avoir pour lui de la considération, de la vénération. On lit dans l'*Histoire* d'Ebn-Khalikan (f. 256 v°) : كان يعتقده في علمه ودينه. « Il le vénérait pour sa science et sa religion. » Ailleurs (f. 193 v°) : كان للناس فيه اعتقاد عظيم. « La population avait pour lui une grande vénération. » Plus bas (fol. 194 r°) : كان لهم فيه اعتقاد حسن. « Ils avaient pour lui une véritable vénération. » Et (f. 195 r°) : كان كبير الأقبال عليه حسن الاعتقاد فيه. « Il avait pour lui de grands égards, et une grande vénération. » Dans le *Solouk* de Makrizi (tom. II, f. 133 v°) : الفقيه المعتقد. « Le fakir vénéré. » Ailleurs (f. 190 v°) : أحد من الفقهاء المعتقدين. « L'un des fakirs vénérés. » Dans l'*Histoire* d'AbouImahâsen (man. 663, f. 21 v°) : الشيخ المعتقد. « Le scheikh révérent. » Et (*ibid.*) : لهم فيه اعتقاد. « Ils avaient pour lui de la vénération. » Ailleurs (man. 666, f. 55 r°) : للناس فيه. « L'homme révérent, Abdallah-Djéberti. » Plus bas (f. 171 v°) : محبة واعتقاد. « Tout le monde avait pour lui de l'attachement et de la vénération. » Dans l'*Histoire* d'Espagne de Makarri (t. I, f. 176 r°) : كان يعتقد فيه الخير. « Il révérait en lui la vertu. » Dans la *Vie* de Melik-Said de Nowaïri (f. 99 r°) : كان حسن الاعتقاد في الفقهاء والصالحين. « Il était plein

tribusait en aumônes. Ayant fait le voyage du Caire, il suivit le Sultan dans son expédition, et combattit dans la journée de Schakhab, où il perdit la vie. 15° L'émir Schems-eddin-Sonkor-Schemsi, le *hadjib*. 16° Sonkor-Kafiri, l'un des émirs. 17° Sonkor-schah, *ostaddir* de Djalik. 18° Hosâm-eddin-Ali-ben-Bakhil, l'un des *émirs de dir*. 19° Lâdjîn-Rouni-Mansouri, *ostaddir* de Melik-Mansour-Kelaoun, et plus connu sous le nom de *Hosâm l'ostaddir*. C'était un homme religieux, vertueux, actif, qui avait pris des leçons sur la science des traditions. 20° Melik-Adel-Ketboga mourut dans la ville de Hamah, le vendredi jour de la fête des victimes عيد الاضحي. Il était dans l'âge viril. C'était un 586 homme religieux, bon, qui avait le teint brun, une petite taille, une voix grêle, un cou court. Il était brave, irréprochable dans ses sentiments, humble. Il tirait son origine de la nation des Mongols. Sa maladie fut longue; et il tomba dans une telle prostration de force, qu'il ne pouvait plus remuer les pieds ni les mains. Il laissa plusieurs enfants. Il eut pour successeur l'émir Seif-eddin-Kandjak (Kabdjak) Mansouri, qui fut transféré du gouvernement de Schaubak à celui de Hamah. 21° Le *scheikh* Taki-eddin-Mohammed-ben-Medjd-eddin-Ali-ben-Wahab-ben-Mouti-ben-Abi'tâah-Kaschiri-Manfalouti, plus connu sous le nom d'*Ebn-Dakik-alid* ابن دقيق العيد. Il mourut le vendredi onzième jour du mois de Safar, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Il exerçait

« de vénération pour les fakirs et les hommes vertueux. » Dans la *Biographie du XI^e siècle* (p. 433) « كان معتقد أهل مصرى وقد كان مشهوراً معتقداً عند الغوام » (t. II, f. 158 v°) : « L'Égypte. » Dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (t. II, f. 158 v°) : « Il était célèbre et vénéré auprès du peuple. » Et (f. 159 v°) : « يعتقدها الناس والنساء. » Il était « vénéré des hommes et des femmes. »

Le mot اعتقاد a passé dans la langue persane avec la même signification. On lit dans l'*Anvari-Sohadi* (fol. 180 v°) : « مردم بغداد روى اعتقاد بدان مزين باز گشت كردندى » Les habitants de Bagdad tournaient vers cet homme honorable le visage de la vénération. » Plus loin (fol. 181 r°) : « اعتقاد مردم در حق روى بفساد انجامد » La vénération des hommes, à son sujet, aboutira au désordre. »

Le mot عقيدة, qui signifie foi, croyance, désigne ensuite la croyance que l'on a au mérite d'un homme, la considération, la vénération. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (t. I, f. 194 r°) : « لاهل مصر فيه عقيدة كبيرة » Les habitants de l'Égypte professent pour lui une haute vénération. » Ailleurs (f. 197 v°) : « له عقيدة في علم الكلام » Il jouissait d'une grande vénération, sous le rapport de la science de la théologie. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmalâsen (man. 663, f. 4 r°) : « له فيه العقيدة العظيمة » Il avait pour lui une extrême vénération. » Les mêmes mots se retrouvent fol. 21 v°.

alors les fonctions de *kadi-alkodat*. Il était né le vingt-cinquième jour du mois de Schaban, l'an 625.

L'année suivante, les émirs s'occupèrent activement (43) de relever les ruines qu'avait causées dans les mosquées le tremblement de terre; et ils dépensèrent, ^{AN} 703 pour ces travaux, des sommes considérables. L'émir Burlughi-Aschrafi, arrivant du Hedjaz, se plaignit du peu de considération qu'inspiraient les deux schérifs Aboulghaib et Otaifah, et des exactions nombreuses, exercées par les Nègres, العبيد, à l'égard des hommes qui étaient en retraite à la Mecque. On tira de prison les deux schérifs Homaidah et Romaitbah, et on les amena à l'audience du Sultan, qui les gratifia de bonnets زركش d'étoffe d'or. Homaidah ne consentit à porter ces ornements qu'après une longue résistance, et lorsqu'on l'eut menacé de le renvoyer en prison. Les deux schérifs prirent place au-dessus de tous les émirs; après quoi ils allèrent occuper les logements qui leur étaient destinés, et où on leur offrit tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Les émirs leur firent des présents; et on leur assigna des pensions, des rations journalières et des vêtements. Tous deux montèrent à cheval, en compagnie du Sultan, et se rendirent au Meidan, où Homaidah joua à la paume avec ce prince. Cette année, les troupes partirent du Caire pour aller faire une invasion dans la contrée dont Sis est la capitale. Elles étaient commandées par l'émir Bedr-eddin-Bektâsch, *émir-silah*, qui était accompagné de l'émir Alem-eddin-Sandjar-Sawâni, et de l'émir Schems-eddin-Sonkorschah-Mansouri, avec leur suite. Des lettres, expédiées vers les villes de Tarabolos, de Hamah, de Safad et Alep, prescrivirent que les troupes de ces places se missent en marche pour la même destination. L'émir Bedr-eddin-Bektâsch arriva à Damas le douzième jour du mois de Ramadan, et en repartit à la tête des troupes de Damas. Il se

(43) Le verbe *نَدَبَ* à la 8^e forme, signifie *s'évertuer, s'occuper d'une chose avec zèle, avec ardeur*. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (t. II, f. 76 v°) : « انتدب الشعراء للعليل فيه » Les poètes s'évertuèrent à écrire sur lui. » Dans l'*Histoire d'Ebn-Khallikan* (f. 249 r°) : « انتدب... في علم الشروط » Il fut le premier qui s'occupa sérieusement à la science de la rédaction des actes de propriété. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 726, f. 193 r°) : « انتدب لطلب ثار ابيه » Il s'occupa, avec ardeur, à chercher les moyens de venger la mort de son père. » Dans l'*Histoire d'Egypte* de Djiberti (tom. III, f. 55 r°) : « انتدب للنهية » Il se livra avec ardeur à la calomnie. » Dans la *Bibliographie du XI^e siècle* (pag. 219) : « كان يتدب الاوثاق (للاوثاق) فيعبرها » Il s'occupait sérieusement des *waf*, et les faisait réparer. »

dirigea vers Alep, où il fut joint par les corps d'armée des différentes villes. Étant tombé malade, il s'arrêta dans la ville d'Alep, et son fils prit le commandement des troupes.

Les musulmans brûlèrent les moissons du territoire de Sis, détruisirent les villages, et firent prisonniers les habitants. Ils mirent le siège devant Tell-Hamdoun. Une partie considérable de la population du pays s'était cantonnée dans la citadelle de cette ville. Après de vives attaques, la place fut prise par capitulation. Et, parmi les prisonniers, se trouvèrent six princes de la contrée.

- 587 Le *Takafour*, roi de Sis, fut affligé de cet événement, et résolut de nuire à ces princes, pour les punir d'avoir rendu par capitulation la citadelle de Tell-Hamdoun. Il écrivit au *naïb* d'Alep, et lui fit dire que les princes des forteresses étaient ceux qui refusaient de payer l'impôt. Il demandait qu'on ne rendit la liberté à aucun d'entre eux; car, ajoutait-il, je n'ai auprès de moi, excepté eux, personne qui puisse payer les contributions; le *naïb* ordonna de mettre à mort ces officiers. Cinq eurent la tête tranchée. Le dernier, qui était le gouverneur de la forteresse de *Hamiyah*, قلعة الحمية, embrassa l'islamisme. Une lettre enjoignit aux troupes de rebrousser chemin. Un courrier de la poste annonça la mort de l'émir Izz-eddin-Aïbek-Hamawi, *naïb* de Hems. Belbân, le *djoukendâr*, *naïb* de la citadelle de Damas, reçut l'ordre de passer au gouvernement de Hems. Il se mit en marche pour cette ville le dix-huitième jour du mois de Djoumadâ-premier, et eut pour successeur, dans le commandement de la citadelle de Damas, Behadur-Sandjari. Cette année, la mortalité régna en Syrie sur les chevaux. A Alep et à Damas, il périt environ quatre-vingt mille de ces animaux. La maladie se propagea parmi les chevaux de l'Égypte, et enleva un grand nombre. Les provinces du *Sahel* furent dévastées par une immense quantité de sauterelles. En Égypte, par suite de la faible crue du Nil, les prix des grains éprouvèrent une augmentation notable. L'*ardeb* de froment s'éleva à quarante dirhems; mais bientôt une baisse eut lieu, et la même mesure ne se vendit plus que vingt-cinq dirhems.

Sur ces entrefaites, l'émir Bedr-eddin-Djengheli, fils de Schems-eddin-Albaba, l'un des commandants tatars, se mit en marche pour se rendre à la cour du Sultan, accompagné de sa famille et des personnes de sa suite. Dès qu'un courrier de la poste eut appris son départ, le *naïb* d'Alep, en vertu des lettres du Sultan, sortit à la rencontre de cet émir, et le combla de témoignages d'hon-

neur. Le *naïb* de Damas alla également le recevoir, et fit avec lui son entrée dans cette ville, le vingt-neuvième jour du mois de Dhoulkadah. Sur toute la route, on disposait pour lui des provisions. Lorsqu'il fut près du Caire, l'émir Bibars, le *djäschenkir*, sortit au-devant de lui, accompagné des émirs, et le fit monter avec lui à la citadelle. Le troisième jour du mois de Dhoulhidjah, Djengheli baisa la terre devant le Sultan, et on lui assigna pour demeure une maison située dans l'enceinte du château de la Montagne. L'émir Behâ-eddin-Karakousch-Dâheri ayant été envoyé à Safad, avec le rang d'*émir*, son grade, qui était celui d'*émir de tablkhdnah*, fut conféré à Djengheli, auquel on assigna une augmentation de revenu s'élevant à cent mille dirhems; ensuite il fut promu au rang d'*émir de cent*. Emir-Ali, un de ses compagnons, fut nommé *émir de dix*; et Nirouz, qui était également de sa suite, reçut un commandement de mille hommes. Les émirs s'empressèrent d'envoyer des présents à Djengheli.

Cette année, on vit arriver un ambassadeur envoyé par le roi des Francs, le roi d'Aragon, le Barcelonais. Il apportait des présents magnifiques destinés pour le Sultan, ainsi que pour les émirs, et venait demander l'ouverture des églises des chrétiens. Sa requête ayant été reçue favorablement, on ouvrit l'église des Jacobites, située dans la rue de Zawilah, et l'église des Melkites, placée 588 dans le quartier des fabricants d'arbalètes, البندقانيين. On fit à cette demande une réponse dont on chargea Fakhr-eddin-Othman, *ostad* de l'émir Izz-eddin-Afram. Cet envoyé emprunta une somme d'environ soixante mille dirhems, et déploya un luxe extraordinaire. Au moment du départ, les ambassadeurs remirent au Sultan une lettre écrite par leur roi, et dans laquelle il réclamait la liberté d'un des prisonniers faits dans l'île d'Arwad. Cet homme fut élargi, et partit avec les ambassadeurs. Il était déjà arrivé à Alexandrie, lorsqu'un prisonnier s'adressa au Sultan, et lui fit dire : « Cet homme, auquel « vous avez rendu la liberté, est fils d'un puissant monarque; si vous aviez « demandé pour sa rançon un vaisseau rempli d'or, on vous l'eût donné. » On expédia aussitôt l'ordre de ramener le prisonnier, auquel on fit rebrousser chemin, et qui fut mis, comme auparavant, dans les fers.

Les ambassadeurs se mirent en mer. Lorsqu'ils furent à quelque distance de la ville d'Alexandrie, ils firent descendre dans un esquif l'émir Fakhr-eddin-Othman, et lui signifièrent qu'il eût à revenir sur ses pas. Et ils retinrent tout

ce qui lui appartenait. Le vent l'ayant jeté sur la côte d'Alexandrie, on le conduisit à Misr, où il se plaignit auprès des émirs, en disant que tout ce qui lui avait été enlevé avait été emprunté par lui; mais personne n'eut égard à sa réclamation. Des lettres adressées aux autorités d'Alexandrie leur enjoignirent de faire arrêter tous les Francs qui arriveraient de Barcelonne.

A cette même époque, on acheva la construction du collège Nâseriah, situé entre les deux palais. Le Sultan fit transporter le corps de sa mère, du *tourbeh* (tombeau), situé dans le voisinage du *Meschhed-Nefisi*, dans le tourbeh-Nâseriah placé entre les deux palais. L'emplacement du collège Nâseriah était occupé par une maison qui avait pris en dernier lieu le nom de l'émir Seif-eddin-Belbân-Reschidi. Elle fut achetée par Melik-Adel-Kethoga, qui entreprit de la transformer en un collège. Sa porte بوابة provenait des ruines d'Akka, et avait formé la porte d'une des églises de cette ville. Elle fut apportée au Caire par l'émir Alem-eddin, le *dawadâr*, qui avait reçu la commission de faire démolir Akka, Sour, Athlith, et les autres places conquises par Melik-Aschraf-Khalil-ben-Kelaoun. L'émir Baïdara s'était emparé de cette maison. Mais elle était encore dans son premier état lorsque cet émir fut égorgé. Kethoga destina cet édifice à servir de collège. La construction n'était pas encore achevée au moment où Kethoga fut dépouillé de sa souveraineté. Le Sultan l'ayant acheté par l'entremise du *kadi-alkodat* Zein-eddin-Ali-ben-Makhlouf, termina les travaux et assigna au collège des *wakf* magnifiques, parmi lesquels étaient le *kaïseriah* (le marché) de l'émir Ali, situé dans la rue des vendeurs de *scharbousch*, خط الشرايبين (44), l'édifice ربيع, appelé *Dahischah*, دهيشة, placé près de la porte de Zawilah, les boutiques de la porte de Zahoumah, باب الزحومة, le bain, appelé *Fakhriah*, situé dans les environs du collège Saïfiah, la maison de la mère du Sultan, les deux bains du scheikh Khidr, la maison appelée *Dar-attaam* دارالطم, placée en dehors de la ville de Damas. Il établit dans ce collège, comme professeurs, le *kadi-alkodat* 589 Zein-eddin-Ali-ben-Makhlouf, pour les dogmes des Mâlékis; le *kadi-alkodat* Schems-eddin-Seroudji, pour les dogmes des Hanéfis; le *kadi-alkodat* Scherf-eddin-Abd-elgâni-Harrâni, pour les dogmes des Hanbalis, et Sadr-eddin-ben-Mourhel, pour ceux des Schaféïs.

(44) Le mot شرايبى désigne le vendeur du genre de coiffure appelée شربوش, sur laquelle j'ai donné ailleurs quelques détails (*Histoire des Mamlouks*, t. I, 1^{re} partie, p. 245).

Cette même année, le Sultan vit naître, de son épouse Ardekin-Achrafiah, un fils qu'il nomma Ali, et qui reçut le surnom de Melik-Mansour. Il voulut célébrer cet événement par une fête *fat*, qui devait durer sept jours. Mais les émirs n'ayant point approuvé la chose, il se réduisit à un seul jour.

A cette même époque, la dissension éclata entre le vizir Izz-eddin-Aïbek-Bagdadi et Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaïkhi, gouverneur de la province de Djizéh. Voici quel en fut le motif. Ebn-Alschaïkhi montrait, à l'égard du vizir, une supériorité dédaigneuse; d'un autre côté, les Coptes étaient indisposés contre lui, à cause de son extrême hauteur, et de sa sévère exactitude. D'accord avec le vizir, ils s'engagèrent à constater que, sur ses comptes et ceux de ses mamlouks, le trésor avait à réclamer une somme considérable. Le vizir s'entretint sur cet objet avec l'émir Selar, le *naïb*, qu'il savait être fort mal intentionné pour Ebn-Alschaïkhi. Celui-ci demanda les registres de la chancellerie; ensuite il fut appelé en présence des émirs. Tadj-eddin-Tawil, le *moustawfi* (maître des comptes) de l'empire, s'attacha à établir la vérité de la réclamation, et apostropha de la manière la plus injurieuse Ebn-Alschaïkhi, qui se défendit en produisant des preuves en sa faveur. Enfin, irrité au dernier point, il se leva sur ses pieds, et dit : « J'en jure par la prospérité de notre maître le Sultan, ces Coptes ont dévoré les revenus de l'État. Si l'on m'abandonnait ces hommes-là, je m'engagerais, par un acte signé de ma main, à leur faire restituer, au profit du Sultan, une somme de trois cent mille dinars. » Tadj-eddin s'écria : « O Nâser-eddin, tu étais en possession du pouvoir. Eh bien ! quand tu élèverais ta tête jusqu'au ciel, tu serais, à mes yeux, un fermier soumis, comme les autres, à des stipulations écrites. » L'émir Bibars, le *djâschenkir*, entra dans une violente colère, et dit à Tadj-eddin : « Ne te suffit-il pas de répéter les mensonges imaginés par vous ? Faut-il que tu confondes un émir avec un fermier ? Par Dieu, il n'y a que vous qui dévoriez les revenus du Sultan. » Il donna ordre de faire sortir Tadj-eddin; puis il dit à Ebn-Alschaïkhi : « Que viens-tu de dire ? » T'engages-tu à faire payer, sur les comptes de ces hommes-là, la somme indiquée par toi ? » Ebn-Alschaïkhi ayant répondu affirmativement, Bibars ordonna au vizir et aux *hadjib* de réunir les registres des bureaux, et de les remettre à Ebn-Alschaïkhi; après quoi l'assemblée se sépara; et, cette nuit-là, il ne resta auprès de l'émir aucun des *katib* (écrivains), à l'exception des deux inspecteurs de l'empire, Tadj-eddin-Abd-errahim-ben-Sonkouri et Schehâb-eddin-Gâzi-ben-

Wâsiti. Il leur enjoignit de dresser un compte des revenus de l'empire, pour un espace de trois années, et les traita avec une extrême sévérité. Tadj-eddin-Tawil subit des châtimens ignominieux et des punitions corporelles. Tadj-eddin-ben-Said-eddaulâh s'attacha à seconder Ebn-Alschaïki; il vint le trouver, durant la nuit, et lui fournissait des renseignements; et l'on s'assura que, sur les comptes des *kdtib*, il était dû une somme considérable. Bibars le remercia de cette découverte, et en informa les émirs. Ils décidèrent que les *kdtib* seraient soumis à la torture, et contraints de payer. Schehâb-eddin-ben-Wâsiti se répandit alors en invectives violentes contre Ebn-Alschaïki, et s'écria : « O émirs, une pareille conduite est illicite. Quel était donc, hier, le rang de cet homme ? Il était, d'abord, dans une boutique, occupé à coudre des bonnets, *إتباع*; ensuite il devint un fakir ambulant, qui demandait l'aumône; après quoi il fut fermier sur le quai des grains, ayant à son service des esclaves et des mamlouks. Revêtu des fonctions de *wâlî* du Caire, il exerça cette place de la manière la plus odieuse. » Ebn-Alschaïki, informé de ces propos, fit saisir les biens de cet homme, qui, sur sa demande, lui fut livré par l'émir Bibars. Au moment où Schehâb-eddin se présenta chez lui, avec les *rasoul*, Ebn-Alschaïki le condamna à une punition corporelle, et donna l'ordre de le dépouiller de ses habits. Les assistants ayant intercédé en sa faveur, on lui laissa ses vêtements; mais il reçut trois coups sous la plante des pieds. Bientôt Ebn-Alschaïki, redoutant les suites de cette affaire, combla d'honneurs Ebn-Wâsiti, et le traita avec bienveillance, ainsi que les *kdtib*. Il paya, en leur nom, au trésor, une somme de trois cent mille dirhems. Ensuite il leur rendit la liberté, après avoir pris conseil de l'émir Bibars. Le vizir fut très-mécontent de tout ce qui venait de se passer. Il sollicita et obtint la permission de faire le voyage du Hedjâz avec l'émir Selar. De son côté, Ebn-Alschaïki s'attacha à gagner l'émir Bektémur, *émir-djandâr*, l'émir Burlughi et Salhar. Il leur promit de leur affermer des districts et des *doulâb*, et de payer leurs dépenses. Il leur fit, en outre, des présents considérables. Il parvint ainsi à satisfaire également ses ennemis et ses amis. Il fit fabriquer, pour l'émir Selar, une quantité considérable d'effets de voyage. Il s'appliquait à intriguer auprès des personnes de la suite de Selar; mais celui-ci résistait à leurs sollicitations, et les repoussait d'une manière insultante, attendu la haine qu'il avait pour Ebn-Alschaïki. Enfin, séduit par ces instances, il accorda son consentement. Ebn-Alschaïki fut ins-

tallé dans le rang de vizir, le lundi dix-neuvième jour du mois de Schewal, sans aucune sympathie de la part de Selar, qui seulement se vit forcé de consentir à l'élection. Le nouveau vizir, avec un nombreux cortège, se rendit à la maisou située, au Caire, dans le voisinage de *Meschhed-Hosaini*; et il montra, à l'égard de toute la population, une fierté excessive.

Cette année, l'émir Selar, le *naïb*, partit pour le Hedjâz, accompagné d'environ trente émirs, parmi lesquels on distinguait Sonkor-Kemâli, le *hadjib*, Alem-eddin-Sandjar-Djâouli, Sonkor-alaras, Kouri, Soudi, Bektout-Karamani, Bektout-Schoudjaï, et le *tawdschi* Schehâb-eddin-Mourschid. Il ne se mit en marche qu'après le départ de la caravane, ayant auprès de lui l'émir Seif-eddin-Anâk-Hosâmi, *émir-arrekâb* (chef de la caravane). Il envoya par mer, pour le Hedjâz, dix mille ardebs de grain. Sonkor-alaras en envoya mille; les autres émirs firent partir une quantité de froment, qui devait être distribuée aux habitants des deux villes saintes; ce qui fut, pour ces populations, une ressource précieuse.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que Gazan, fils d'Argoun, fils d'Abaga, fils de Houlagou, souverain des Mongols, était mort d'une maladie inflammatoire, le treizième jour du mois de Schewal, dans les environs de la ville de Reï. Il avait régné huit ans et dix mois. Il eut pour successeur son frère, Khoda-bendah, qui monta sur le trône le vingt-troisième jour du mois de Dhoul'idjah, et prit le surnom de Gaïath-eddin-Mohammed. Ce prince écrivit au Sultan, pour lui notifier son avènement, lui demander la paix, et l'engager à mettre un terme aux hostilités. Des ambassadeurs furent chargés de cette dépêche.

Cependant le vizir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaïkbi fit le voyage d'Alexandrie, et ordonna aux *moubascher* de dresser un compte financier. Le revenu de la ville d'Alexandrie ne produisait presque rien au trésor du Sultan, attendu que les émirs Bibars, Selar, Burlugli, et les *djoukendâr*, avaient, chacun, dans cette ville, un délégué *نايب* qui inspectait le commerce. Le *naïb* d'Alexandrie s'opposa aux prétentions du vizir, et lui défendit d'exercer aucune juridiction, jusqu'à ce que l'émir Selar fût de retour du voyage du Hedjâz. Sur ces entrefaites, il arriva un vaisseau marchand qui appartenait aux Francs, et qui devait payer des droits montant à quarante mille dinars. Le Sultan s'était rendu dans la province de Bohairah, pour prendre le divertissement de la

chasse. Le visir eut soin de faire disposer sur la route toutes les provisions nécessaires. Le prince étant arrivé dans la ville de Teroudjah, manda Schehâb-eddin-Ahmed-ben-Abâdâh, que le *kadi-alkodâ* Zein-eddin-Ali-ben-Makhlouf, exécuteur testamentaire ^{وصي} de feu le Sultan, avait nommé, comme son substitut, *wakil* (chargé d'affaires), pour toucher le revenu des propriétés du Sultan, attendu que lui-même était livré à ses fonctions judiciaires. Le prince lui ayant demandé de l'argent, afin d'acheter, à Alexandrie, quelque objet précieux, il ne put lui fournir la somme réclamée. Le Sultan l'envoya, pour faire un emprunt aux marchands d'Alexandrie. Cet homme, ayant eu nue entrevue avec le vizir, lui exprima ses plaintes de l'état de détresse et de pénurie dans lequel se trouvait le Sultan. Il lui rapporta qu'il était venu, de la part de ce prince, pour emprunter aux marchands une somme qui le mit à même d'acheter quelques présents pour les femmes et les jeunes esclaves du Sultan. Le vizir lui dit : « Retourne sur tes pas, et demain je porterai au Sultan deux mille dinars. Ebn-Abâdâh partit, et alla communiquer cette nouvelle au prince, qui en éprouva une vive satisfaction. Le vizir se rendit auprès du Sultan, et lui présenta la somme de deux mille dinars. Le prince eut avec lui une conversation intime, dans laquelle il se plaignit amèrement de la gêne où le retenaient les émirs. Le vizir l'assura qu'il serait un jour maître absolu de l'empire, l'encouragea, l'enhardit à faire main basse sur les émirs, en lui représentant que la chose n'avait rien de difficile. Les *djandîr* gardèrent un vif ressentiment de ce qu'il avait dit, relativement aux émirs. Le Sultan reprit le chemin de la citadelle. De son côté, le vizir revint d'Alexandrie, apportant avec lui une somme d'argent considérable, et des étoffes magnifiques. Il se plaignit à l'émir Bibars de la conduite qu'avait tenue à son égard le *naïb* d'Alexandrie.

On reçut de l'*Ordou* la nouvelle qu'un général nommé Kobirtava, avait été envoyé pour résider dans la province de Diâr-Bekr, en remplacement de Djenkeli, fils de Bâbâ, qui s'était réfugié dans les contrées soumises à l'islamisme.

592 Le délégué du *naïb* écrivit à ce sujet une lettre dans laquelle on lisait ces vers :

اتنى من بلاد المشركين مقدم تغالت (45) لما ان دعوة قبرتوا
واننى لارجو ان يجي عقيبها بشرى بان اللعين قبرتوا

(45) J'ai cru devoir lire de cette manière, au lieu de تغالت.

« Il est venu du pays des idolâtres un général d'un rang élevé. J'ai tiré un « présage de ce qu'on l'appelle *Kobirtawa*. En effet, j'espère que, postérieurement, une nouvelle heureuse nous annoncera que cet homme maudit a été « enterré et anéanti. »

Cette année, la crue du Nil s'éleva à seize coudées et seize doigts. Le fleuve avait d'abord monté avec lenteur, ce qui avait fait renchérir le prix des grains (46) *الغلال تخفضت*.

Cette année vit mourir : 1° Izz-eddin-Aïbek-Hamawi. Il avait fait partie des mamlouks de Melik-Mansour, *naïb* de Hamah. Melik-Dâher-Bibars le demanda à ce prince, avec Abou-Khars. Tous deux lui ayant été envoyés, il les éleva au grade d'émir. Ensuite Melik-Aschraf-Khalil conféra à cet Aïbek le rang de *naïb* de Damas, en remplacement de Sandjar-Schoudjaï. Melik-Adel-Ketboga le destitua, et lui donna pour successeur Aghirlou. Aïbek fut nommé successivement gouverneur de Sarkhad, puis de Hems. Il mourut dans cette ville le dix-neuvième jour du mois de Rebi-second. 2° L'émir Bibars-Talâwi. Il mourut le neuvième jour de Redjeb. C'était un homme injuste et violent, qui avait rempli les fonctions de *schedd* (inspecteur) de Damas, l'espace d'un an et quarante-sept jours, en comptant la maladie qui le conduisit au tombeau, et qui avait duré sept mois. Il eut pour successeur, dans son emploi, Kirân, le *dawadiri*. 3° Schems-eddin-Souleïman-ben-Ibrahim-ben-Ismaïl-Malati-Dimashki, le *haûfi*, l'un des *naïb* (substitut) de l'administration de la justice *الحكم*, à Damas et au Caire. C'était un homme religieux et révérent. 4° Alâ-eddin-Ali-beu-Abd-errahim-ben-Mourâdjil-Dimashki, père du *sâhib* Taki-eddin-Souleïman-ben-Mourâdjil. Il mourut à Damas le seizième jour du mois de Dhoulkadah. Il avait fait le voyage du Caire l'an 701. C'était un homme habile dans la science du calcul, lettré, et plein de mérite. 5° Zeïn-eddin-Abdallah-ben-Merwan-ben-Abdallah-ben-Fir-ben-Hasan-Fâriki, le *schafî*. Il mourut à Damas le vingt et unième jour du mois de Safar. Il était né l'an 633. Il professa la jurisprudence *الفقه*, et fit la *khotbah* dans la mosquée des Ommiades, neuf mois avant sa mort. Il eut pour successeur, dans les fonctions de *khatib*, Sadr-eddin-Mohammed-beu-Wakil, plus connu sous le nom d'*Ebn-Almarâdjili*; mais celui-ci n'étant pas du goût de la population, fut remplacé

(46) C'est ainsi que j'ai cru devoir lire, au lieu de *تخفضت* que présente le manuscrit.

par Scherif-eddin-Karâri. 6^e Fath-eddin-Abou-Mohammed-Abd-allah, fils du *sihib* 122-eddin-Mohammed-ben-Alimed-ben-Khâled-ben-Mohammed-Kaiserâni. Il mourut au Caire le vendredi vingt-cinquième jour du mois de Rebi-second. Il était né l'an 623. Son aieul, Mouwaffik-eddin-Khâled avait été vizir de Melik-Adel-Nour-eddin-Mahmoud-ben-Zenki. Fath-eddin, dont il est question ici, remplit d'abord, à Damas, les fonctions de vizir. Ayant été destitué, il se rendit au Caire, où il exerça, dans la citadelle, l'emploi de *mouwakki-aldest*, *توقيع الدست* (47). Il était passionné pour la science. On a de lui plusieurs ouvrages

(47) Le mot *dost* دست qui, de la langue persane, a passé dans la langue arabe, a pris plusieurs significations différentes. Il désigne 1^o, comme dans l'idiome original, *la main*, et par suite *la puissance*. Dans la *Chronique* de Dhehêbi (m. ar. 646, f. 277 r^o) : *بقي الاسم لأبي القسم* : « l'ancien nom conserva le titre : mais l'autorité appartenait à Kâfou ». Les mêmes mots se trouvent répétés dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'lmaâsen (m. 671, fol. 111 r^o). Dans la *Chronique* de Dhehêbi (fol. 136 v^o) : *رأى اضطراب الأمور واستيلاء محمد بن رايق على* : « le vizir vit que la confusion était dans les affaires, et que Mohammed-bey-Râik s'était emparé de l'autorité. » Dans les *Protégomènes* d'Ebn-Khaldoun (f. 84 r^o) : *لما جرى اسم الخلافة* : « Lorsque le khalifat eut été aboli et son pouvoir anéanti. » 2^o Il désigne une *chance favorable*, au jeu d'échecs ou ailleurs, un *succès*. C'est ainsi que l'expliquent les commentateurs de Hariri, sur ces mots (*Muham* XV, p. 113) : *متيها دشته تم* : « Lorsque la chance fut complètement favorable pour lui. » Et (p. 250) dans la *Biographie du XI^e siècle* (p. 350) : *لذلك تم له* : « Ainsi, son succès fut complet. » Dans la *Chronique* de Dhehêbi (fol. 62 r^o) : *لما انعكس* : « Lorsque la chance eut tourné, et qu'Ebn-Forat fut arrivé au rang de vizir. » 3^o Il se met pour *دشت* signifiant un *désert*. C'est ce qu'atteste l'auteur du *Kamous* (t. I, p. 180). Dans un passage d'Ebn-Arabschah (*Fîta Timuri*, t. I, p. 403), on lit : *هذا الدشت الخلق الدست*. Il est probable qu'il faut y substituer les mots *هذا الدشت*, et traduire « ce désert avec ses habits déchirés. » 4^o *Un paquet d'habits*, et par suite *un vêtement, un costume*. Dans la *Chronique* de Dhehêbi (man. ar. 646, f. 290 r^o) : *كان يتجبل* : « Il se parait magnifiquement avec le costume des vêtements des vendredis. » Le *Commentaire sur Hariri* (p. 240) explique par *دست* par *لباس* *vêtement*. On lit dans l'*Histoire des monarchies* de Fakhr-eddin-Râzi (fol. 276 r^o) : *دار* : « 5^o *La pompe, l'appareil qui accompagne le souverain ou son ministre*. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. I, 2^e partie, f. 41 r^o) : *لما تكامل الدست* : « Lorsque l'appareil fut complet. » Dans la *Chronique* de Dhehêbi (fol. 52 v^o), en parlant d'un vizir : *ركب من الغد في الدست* : « Le lendemain il monta à cheval, avec l'appareil ordinaire. » Ailleurs (f. 277 r^o) : *ركب في الدست بخلع* : « Il partit, avec l'appareil ordinaire, et portant des robes d'honneur. » Dans les *Annales* d'Abou'lfiâda (t. IV, p. 316) : *اركب* : « Il fit monter à cheval Melik-Aziz avec l'appareil qui accompagne la royauté. » Et (p. 556) : *دست السلطنة* : « Il se rendit en Égypte avec l'appareil de

et de belles poésies. 7° Nasir-ben-Ahmed-ben-Ali-Manâwi, connu sous le nom 593
Nasir-Hamdi. C'était un homme lettré, et d'un mérite éminent. 8° Le schérif

« *la royauté*. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou'l-mahâsen (man. 671, f. 32 r°) : ركب هرون في دسسته
 « Haroum monta à cheval avec son appareil ordinaire. » Ailleurs (man. 661, fol. 34 v°) : خرج اليه :
 « Schawer sortit vers lui, avec son appareil ordinaire. » Dans l'*Histoire* d'Ahmed-As-
 kalâni (tom. II, man. 657, fol. 110 v°) : كان دخولهم في دست كبير واثمة حائلة : « Leur entrée se
 « fit avec un grand appareil et une pompe magnifique. » Dans le *Manhel-sdf* d'Abou'l-mahâsen (t. I,
 fol. 209 v°) : كان يركب في دست بضاى السلطنة : « Il marchait avec un appareil qui rivalisait
 « avec celui de la royauté. » Ailleurs (tom. V, f. 168 v°) : دخل دمشق في دست عظيم : « Il entra à
 « Damas avec un grand appareil. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (tom. II, man. 798,
 fol. 277 r°) : خرج في دست الوزارة : « Il sortit avec l'appareil qui accompagne le vizir. » Dans une
Histoire d'Égypte (de moo manuscrit, f. 43 v°) : ركب في دست المهلكة : « Il marcha avec l'appa-
 « reil de la royauté. » Dans l'*Histoire des Seldjoukides* d'Imad-eddin-Isfahâni (fol. 89 v°) : جعل
 « دست الوزارة للنظامي : « Il donna à Nidhâmi la pompe qui accompagne le vizir. »

6° Le mot دست est expliqué dans le *Kamous*, صدر البيت. Or le terme صدر, suivant l'ex-
 plication donnée par M. Lane (*Manners and customs of the modern Egyptians*, t. I, p. 277), et de
 Burckhardt (*Arabic proverbs*, p. 226, 227), désigne la partie du divan ou sofa qui est placée au
 fond d'une chambre, et surtout l'angle de droite, la place d'honneur. Le commentateur de Hariri
 explique دست par مجلس, salle d'audience (p. 185). Ailleurs (p. 227) il dit : الدست صدر :
 « De là le mot دست signifie le trône. On lit dans les *Mille et une nuits* (tom. I, p. 268) :
 المجلس : « Le roi était assis sur le dest (le trône) de sa souveraineté. »
 Dans un vers cité par le *Kharidah* (man. 1374, fol. 42 r°) : وحل ملكك في الدست أم ملكك :
 « Est-ce ou roi assis sur le trône ou un ange ? » Dans le *Medjid* d'Amrou le oestorio (p. 887) : رعد
 « Il le fit monter sur son estrade et l'y fit asseoir. » Dans l'*Histoire d'Espagne*
 de Makarri (tom. I, fol. 135 v°) : خلت منها الدسوت الموكية والمنابر : « Les trônes royaux et les
 « member en furent dépourvus. » Dans un vers que cite Ebo-Khallikan (fol. 128 r°) : في صدر ذا :
 « Sur le fond de cette estrade il ne se tint ni assis ni levé. » Dans le même
 ouvrage (fol. 150 r°) : أعادروا القندر إلى دست : « Ils firent remonter Moktader sur son trône. » Et
 (fol. 221 r°) : أرى اليوم دست الملك أصبح خاليا : « Je vois qu'aujourd'hui le trône est vacant. »

Dans le *Kharidah* (man. 1376, fol. 111 v°) : تأبث وتهيات لذلك الدست : « Je suis tout pré-
 « paré et tout disposé pour ce rang. » Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 671, f. 147 r°) : حزن
 « Il s'interdit à lui-même de s'asseoir sur le trône. » Dans le *Manhel-
 sdf* (t. IV, f. 98 r°) : كان يوما في دست مباشرة بقاعة فتح الله : « Il était un jour assis sur le
 « siège de son administration, dans le pavillon de Fath-eddio. » Dans la *Conquête de Jérusalem*
 d'Imad-eddin-Isfahâni (m. 714, fol. 123 r°) : تمتر في الدست للنسيابة : « Il s'attacha à monter
 « au rang de naib. » Ailleurs (fol. 213 r°) : جلس السلطان في خيته على دست ملكه : « Le Sultan
 « s'assit dans sa tente sur son trône. » Dans le *Manhel-sdf* (t. II, m. 748, f. 6 v°) : صبي الدسوت :
 « Il protégea les trônes et les y fit asseoir. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khalidoun (t. III,

Abou'l-fâris-Abd-elaziz-ben-Elgani-ben-Serour-ben-Salamâh-Manoufi, l'un des compagnons du scheikh Abou'lhadjadj-Aksari. On assurait que c'était un sché-

f. 457 r^o) « اقام بدست الامر والنبى » Il resta dans le poste du commandement et de la prohibition. «
الظاهر مستقيم الى تجديده ومهارة : il dit, en parlant du khalifat : « Dâher aspirait à le renouveler et à relever son trône. » Dans l'*Histoire* de Nowairi (m. 683, f. 67 v^o) « جلس في يوم واحد في دست الوزارة ومجلس الحكم وديوان الخزانة : Il alla siéger, le même jour, sur l'estrade du vizirat, dans la salle destinée à rendre la justice, et dans le bureau du trésor. » Dans l'*Histoire des Seldjoukides* (fol. 99 r^o) « فجا للوزير دستا في داره : Il prépara, pour le vizir, une estrade dans sa maison. » Dans un vers du *Yétimah* (f. 437 v^o) : « يقبل في الدست : Sur cette estrade élevée il lui baisait les doigts. » Ailleurs (f. 219 v^o) « كان جالسا : Il était assis à côté du *dest* (du trône). » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. II, man. 798, f. 233 r^o) : « استولى لاجين على دست المملكة : Lâdjîn s'empara du trône. » Dans l'*Histoire* de Bedr-eddin-Aïntâbi (man. 684, f. 20 r^o) : « لما استقر في دست السلطنة : fut affermi sur le trône de la souveraineté. » Dans l'*Histoire* de Hasan-ben-Omar (manusc. 688, f. 54 v^o) « رجع السلطان الى دست ملكه بالقاهرة : Le Sultan retourna au siège de son empire au Caire. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Scholibah (man. 643, f. 19 r^o) « دخل لأمير في دست نيابته : L'émir entra dans le siège de la dignité de *naïb*. » Dans l'*Histoire d'Espagne* de Makrizi (tom. II, f. 58 v^o) « خرج السلطان الى مجلسه واستقر في دسته : Le Sultan se rendit à la salle d'audience, et s'assit sur son estrade. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Scholibah (man. 687, fol. 179 r^o) « كان قاعدا : Il était assis sur l'estrade destinée au *naïb* de Syrie. » Dans l'*Histoire des Seldjoukides* d'Isfahâni (fol. 13 v^o) « قدم له الخليفة مخدّة من دسته : Le Sultau lui présenta un coussin pris sur son trône. » Dans la *Vie du Sultan Kelâoun* (fol. 250 v^o) : « الذي شُغِف به صدر الدست : Celui que chérissaient la poitrine de l'estrade royale et le ventre du *member* (chaire). » Dans l'*Histoire des Atabeks* d'Ebn-Alathir (p. 306) « كنت أخشى ان انقل من الدست الى القبر : Je craignais de passer du trône au tombeau. » Ailleurs (p. 367) « حين استقر في الدست : qu'il fut affermi sur le trône. » Dans l'*Histoire des Seldjoukides* de Bondari (man. 767 A, f. 99 v^o) : « حلّ في دست ملكه : Il descendit au siège de sa puissance. » Dans l'*Histoire* d'Abou'lmaâhès (man. 661, f. 18 r^o) « جلس في دست الوزارة : Il s'assit sur l'estrade destinée au vizir. » Dans la *Vie de Mahmoud* par Otbi (fol. 182 v^o), on lit : « Dans chaque salle d'audience étaient des estrades d'or. » Et, en marge, on lit cette note : « قعد في دسته أي في : On dit, il s'assit sur son *dest*, c'est-à-dire au fond de sa salle. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-Khallikau (fol. 328 r^o) « هو في دست وزارته : Il était sur l'estrade destinée au rang de vizir. » Et, dans l'*Histoire des Seldjoukides* de Mirkhond (p. 141, 142) « دست مسند : L'estrade du trône. »
7° Le mot *دست* signifie un plat et un chaudron. On lit dans la *Vie des médecins* d'Ebn-Abi-Osâibah (fol. 80 v^o) : « دست رقاق : Un plat de gâteaux. » Dans les *Mille et une nuits* (t. I, p. 419) : « لا يذّن ا يصنع لآخوانه دست عصيد : Ils ne laisserent leurs effets, d'*asideh*. » Ailleurs (t. II, p. 5) : « تركوا حوائجهم ودستهم وكرانهم : Ils laissèrent leurs effets,

rif descendant de Hasan. Il mourut à Misr la nuit du lundi quinzisième jour du mois de Dhoulhidjah, à l'âge de cent vingt ans. Il était parfaitement sain de

leurs chaudrons et leurs fourneaux. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 728, fol. 132 v°) : **حبل اليد** « Il lui porta un plat d'or et un oiseau enrichi de pierreries. » Dans un vers que cite le *Kalaïd-alikian*, on lit : **واعتبق بالسعد في دست المني** « Il dina, de la fortune, » dans le plat de ses desirs. » Dans une *Histoire d'Alep* (man. 726, fol. 188 r°) : **مصر به بالفصل** « Il le frappa avec le goupillon que renfermait le plat qui contenait la liqueur. » Dans la *Vie de Kelaoun* (fol. 285 r°) : **والذي في يده** « Parmi les objets d'or, que l'on y joignit, se trouvaient treize cents plats d'or égyptien. » Dans les *Voyages* d'Ebn-Batoutah (fol. 16 v°) : **هم يسمون الصحن بالدست** « Ils désignent les plats par le mot *doust*. » Plus loin (fol. 34 r°) : **طبخ الطعام في قدر نحاس عظيمة** « On fit cuire les mets dans de grands chaudrons de cuivre appelés *doust*. » Et (fol. 134 v°) : **أطباق يسمونها الدست** « Des plats que l'on désigne par le mot *dest*. » Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ebn-Aïas (tom. I, 2^e part. fol. 100 v°) : **يغسلون اللحم في دست** « On fait bouillir la viande dans un *dest* (chaudron). » Plus bas (fol. 132 v°) : **لوث وجهه بسواد الدست** « Il teignit son visage avec le noir qui s'attache aux chaudrons. » Ailleurs (t. II, f. 51 v°) : **أخشي في دست** « Il se eacha dans un vaste chaudron. » Et (fol. 274 v°) : **لوث وجهه بسواد الدست** « Les chaudrons travaillaient jour et nuit pour la nourriture des hôtes. » Burckhardt (*Arabie proverbiale*, p. 12), explique le mot *doust* par *kitchen*; et (p. 71) par *boiler, large pan*. 8° Il indique aussi un échiquier. Comme dans ce vers cité par Ebn-Khallikan (man. 730, fol. 294 r°) : **وإذا وصل الدست من الورق الشبي ودخمة وعشرون فرخة** « Lorsque les pions, sur les échiquiers, se transforment en reines. » 9° Le mot *doust* désigne également une main de papier. On lit dans l'*Histoire* de Bedr-eldin-Ain-tâbi (man. 684, f. 64 r°) : **وصل الدست من الورق الشبي ودخمة وعشرون فرخة** « On vit arriver la *dest* (main) de papier de Syrie, composée de vingt-cinq feuilles. » Dans le *Divan-alinschi* (man. 1573, f. 177 r°) : **يسمى الدست كفة** « La main (de papier) se nomma *kaffah*. » Et (ib. v°) : **الدست خمسة وعشرون ورقة** « La *dest* (main) se compose de vingt-cinq feuilles. »

Du mot *doust* s'est formé celui de *kdib-addest* (secrétaire du *dest*), ainsi que celui de *mouwakki-addest* (copiste du *dest*). On lit dans le *Divan-alinschi* (t. 109 r°). **كتاب الدست جعل ذلك عليهم إضافة إلى دست المملكة وهي مرتبة جلوسهم بين يدي السلطان بدار العدل في المراكب العفلة لقراءة القصص** « Les *kdib-addest* ont reçu ce nom à cause du *dest* royal. On désigne par ce mot l'estrade sur laquelle ils s'asseyaient, en présence du Sultan, » dans la maison de la justice, lors des grandes audiences, pour lire les plaets. » Le même écrivain nous apprend que, chez les fatimites (fol. 10 v°) : le *kdib-addest* était le même fonctionnaire que le *kdib-assir* (secrétaire de la chancellerie secrète). Makrizi, dans sa *Description de l'Egypte* (tom. I, man. 797, fol. 332 r°), parlant des bureaux de la chancellerie des dépêches, dit : **كان لا يتولا إلا : أجل ويطلب بالبلاغ ويخاطب بالفتح لأجل** « A la tête était toujours le plus distingué d'entre les secrétaires éloquents. En lui parlant on lui donnait le titre de *schekh illustre*; et on le désignait par le nom de *kdib-addest-atscherif*. » On lit dans l'*Histoire*

corps, et avait conservé l'usage de tous ses sens et son intelligence tout entière. On a de lui un recueil de vers. 9^e L'émir Bektemur, le *silahddr* Dâheri. 10^e Le Kân-Ilkhan-Moïz-eddin-Gazan, fils d'Argoun, fils d'Abaga, fils de Houlagou, fils de Touli, fils de Djenkiz-khan. Il mourut dans la province de Kazwin le douzième jour du mois de Schewal. Son corps fut porté à son tombeau, placé en dehors de la ville de Tauriz. Il était monté sur le trône l'an 693. Il embrassa l'islamisme l'an 694. A cette occasion, il fit répandre l'or, l'argent et les perles sur les têtes de ses sujets. La religion musulmane se propagea dès lors parmi les Tatars. Gazan se montra zélé pour la justice, et prit le nom de Mahmoud. Il régna sur les deux Iraks, le Khorasan, la province de Fars, le pays de Roum, le Djézirah. Il portait le titre de *Kdn*, et voulut être nommé seul dans la *Khotbah*. Il fit frapper la monnaie en son nom, et non en celui

d'Abou'lmaâsen (man. 661, f. 18 v^e) : كاتب دست الخليفة. Le *kâtib-addest* du khalife. « Dans les *Généalogies arabes* (f. 16n v^e) : كاتب الشريف بلاياوب الشريف. « Plus-
« sieurs des principaux écrivains du *dest* auguste placé dans le noble palais. » L'auteur du *Diwan-
atinschâ* (f. 134 r^e et v^e), s'exprime ainsi : كذلك إضافة : كاتب دست المملوك ومي مرتبة جلوسه بين يدي السلطان مع ربه في المواعيد الحفلة بدار
العدل ويقراء القصص بعدما يقرأ. رئيسه ويوقع عليها بها يأمر به سلطانهم ثم ترفع إلى كاتب السر
فيعينها وقد كانوا في أوائل الدولة التركية ثلث نفر راسهم القاضي محبى الدين ابن عبد الظاهر
ثم تزايدوا حتى أنهم في زماننا يزيدون عن عشرين ولا يستغنى بغالبهم ودم على ضربين الأول
يركبون في خدمة رئيسهم على نوبتين كما تقدم الثاني مقتصرين على كتابة ما يعين عليهم كما
ي تقدم الكلام عليهم. Le *kâtib-addest* est le même que le *kâtib-atinschâ* (secrétaire de la chancellerie).
« Il a pris ce surnom du *dest* de l'empire; je veux dire l'estrade où il s'assied, avec son chef, en
« présence du Sultan, dans les assemblées solennelles de la maison de justice. Il lit les placets, après
« qu'ils ont été lus par son chef, et y applique l'apostille que prescrit le Sultan. Ensuite, ces placets
« sont portés au *kâtib-assirr*, qui en indique la destination. Au commencement de la dynastie
« turque, les *kâtib-addest* étaient seulement trois individus, qui avaient à leur tête le kadi Mouhii-
« eddin-Ebn-Abd-eldâher. Le nombre augmenta ensuite; et, de nos jours, ils sont au nombre de
« plus de vingt, mais qui, pour la plupart, ne rendent aucun service. Ils se divisent en deux caté-
« gories. Ceux de la première classe montent à cheval, à côté de leur chef, deux fois par se-
« maine. Ceux de la seconde se bornent à écrire ce qui leur est prescrit (voyez fol. 116 r^e).
Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte* (manuscrit 798, fol. 181 v^e), s'exprime ainsi :
جباة الموقعين المعروفين بكاتب الدست وموقعين الدست. Plusieurs de ceux qui sont chargés
« d'appliquer les apostilles, et qui sont désignés par le nom de *kâtib-addest* et de *mouwakki-addest*.
Ailleurs (f. 340 r^e) : أحد موقعي الدست. « Un de ceux qui appliquaient l'apostille dans le *dest*. »
Dans l'*Histoire d'Ebn-kadi-Schnhbah* (man. 643, f. 128 v^e) : باشر كتابة التوقيع في الدست. Il

du *khân suprême*; et il expulsa de ses États le représentant de ce monarque. Aucun de ses pères n'avait tenu une pareille conduite, et il fut imité par ses successeurs. Ce fut le plus distingué des souverains de la famille de Houlagou. Seulement, il se montrait avare, en comparaison de ses pères.

Le premier jour du mois de Moharrem, un courrier de la poste annonça l'arrivée de l'émir Seif-eddin-Katâia-ben-Saïr, émîr des Benou-Kelab, qui était accom-
 AN 704
 pagné d'un grand nombre de *scheikhs* arabes. Lorsqu'ils furent parvenus en Égypte, le Sultan et les émîrs les comblèrent d'honneurs; après quoi on les fit retourner à Alep. Voici les faits qui concernent Ebn-Katâia : s'étant soustrait à l'obéissance du Sultan, il avait ravagé la province d'Alep, et y avait causé de grands dégâts. Poursuivi par les troupes de cette ville, il se réfugia dans les contrées de l'Orient, et s'établit parmi les Mongols, qui le comblèrent d'honneurs, durant la vie de leur souverain, Gazan-Mahmoud. Après la mort de ce prince, ne se voyant plus traité avec les égards ordinaires, il s'adressa au *naïb* d'Alep, et ne cessa de solliciter sa bienveillance, afin que, par son intercession, il obtint la permission de retourner vers le Sultan. Le *naïb* accueillit favorablement sa demande, et écrivit en sa faveur. Le prince lui accorda le pardon de sa faute, et lui rendit les *ikta* qu'il avait possédés dans la ville d'Alep.

Un courrier apporta la nouvelle qu'une dissension funeste avait éclaté entre l'émîr Asendemur-Kurdji, *naïb* de Tarabolos, et l'émîr Bâloudj-Hosâmi, l'un des émîrs de cette ville. Voici ce qui y avait donné lieu : Asendemur avait admis dans les bureaux de sa chancellerie un écrivain samaritain, appelé Abou-'Ssorour. Cet homme, se voyant investi d'un pouvoir supérieur, fit, pour le compte de son maître, des spéculations commerciales sur quantité de marchandises. Il montait des chevaux fringants, مسمومة, couverts de selles ornées d'or et d'argent. Il s'arrogea la conduite de toutes les affaires dans la ville de Tarabolos; en sorte que sa prospérité et ses richesses parvinrent au plus haut point. Il se livra alors à quantité d'actes pervers et vexatoires, qui soulevèrent de nombreuses plaintes. L'émîr s'entremet dans cette affaire, s'aboucha avec

• exerça les fonctions d'écrivain d'apostilles dans le *dest*. • Ailleurs (f. 55 r°) : *ولى كتابة الدست* :
 • Il fut nommé à la place de *kdlib-addest*. • Et *ولى توقيع الدست* : • Il exerça les fonctions de l'écri-
 • ture d'apostilles dans le *dest*. • Dans le *Manhet-idfi* (tom. I, f. 68 r°) : *أحد موقعي الدست* : • Un
 • des *mouwakki-addest*. • Dans l'*Histoire des kadis d'Égypte* (fol. 66 r°) : *بأشر وظيفة توقيع الدست* :
 • *في ديوان لانا*. • Il exerça, dans les bureaux de la chancellerie, les fonctions de *mouwakki-addest*. •

les émirs de Tarabolos, dans le but de soustraire les musulmans à l'influence de cet homme, et leur promit son secours et son appui. Un jour de marche solennelle, il se présenta devant le *naïb* Asendemur, et lui fit connaître tout ce que la population avait à souffrir de son secrétaire le Samaritain, et les vexations qu'elle éprouvait de la part de cet homme. Le *naïb* lui répondit avec peu de bienveillance, l'accusant de faire de faux rapports, et le traita de la manière la plus dure. L'émir Bâloudj fut outré d'une pareille conduite. C'était un homme énergique, d'un caractère brutal; il jura, avec des serments les plus forts, qu'il serait trancher la tête du Samaritain. Il se leva, et quitta l'audience du *naïb* Asendemur. Celui-ci se hâta d'écrire à la cour une longue lettre qui contenait des plaintes amères contre Bâloudj. Il reçut une réponse par laquelle on l'autorisait à faire arrêter cet émîr, et à le mettre en prison. Aussitôt il ôta à Bâloudj son épée, et le fit incarcérer. Cette circonstance ayant redoublé les vexations que le Samaritain exerçait à l'égard de la population, tout le monde se souleva contre lui. On rédigea, relativement à lui, des actes qui renfermaient des traits honteux, que l'on rapportait, et dont on fit constater l'authenticité dans la ville de Damas. L'émîr Izz-eddin-Aïbek, *naïb* de la Syrie, de son côté, adressa des dépêches concernant cet homme. L'émîr Bibars, le *djâschenkir*, s'entremît dans cette affaire. On donna l'ordre de conduire le Samaritain à Damas, de le livrer au kadi des Malékis, et de mettre en liberté Bâloudj. Celui-ci fut tiré de prison, et traité avec une noble générosité. Le Samaritain, chargé de chaînes, fut remis au courrier de la poste, et conduit à Heims, où il fut massacré. On soupçonne que l'émîr Asendemur avait aposté un émissaire pour trancher la tête de cet homme, afin qu'il ne tombât point au pouvoir de ses ennemis. La tête fut portée à Damas.

Sur ces entrefaites, le kadi des Malékis prononça une sentence de mort contre Schems-eddin-Mohammed-ben-Albâdjeriki. Mais cet accusé s'enfuit de Damas. L'émîr Selar arriva du Hedjâz au milieu du mois de Safar. Il s'était signalé dans cette province par plusieurs actes très-honnrables. Ainsi, il fit dresser un rôle contenant les noms de tous les hommes qui étaient en retraite à la Mecque, et acquitta toutes les dettes qu'ils avaient contractées. En outre, il donna à chacun d'eux le montant de sa dépense d'une année. Les vaisseaux équipés par lui étant arrivés sans accident à Djiddah, toute la charge de ces bâtimens fut distribuée aux habitants de la Mecque, grands et petits. On

enregistra, par son ordre, les noms de tous les pauvres, des schérifs, et on distribua à chacun, en or, en argent et en grain, ce qui devait lui suffire pour une année. Il ne resta point, dans la ville de la Mecque, une femme, un homme, un être d'un rang élevé ou infime, un riche, un pauvre, un esclave, un homme libre, schérif ou autre, qui n'eût part à cette munificence. Ensuite l'émir manda (les pèlerins) de Zéila, et leur fit distribuer de l'or, de l'argent, des grains, du sucre, des friandises. Tous en reçurent leur part. Il envoya à Djiddah des agents, *مباشرين*, qui firent, dans cette ville, ce qu'il avait fait à la Mecque. Le reste fut porté à la ville du Prophète (Médine). Selar, étant arrivé à la vallée des Benou-Salem, fut informé que les Arabes avaient enlevé aux pèlerins un grand nombre de chameaux. Il poursuivit ces brigands, et fit sur eux cinquante prisonniers. Les *fakih* ayant prononcé que ces hommes devaient être considérés comme ennemis, l'émir leur fit couper les mains et les pieds. Il répandit ses dons sur tous les habitants de Médine, ainsi qu'il avait fait à l'égard des habitants de la Mecque. La population des deux villes saintes se plaisait à répéter ces mots : « O Selar, puisse Dieu te délivrer de la crainte du feu ! » Jamais, de temps immémorial, personne ne s'était signalé par de si grands bienfaits.

Un courrier de la poste, expédié d'Alep, annonça l'arrivée d'un corps de Mongols, qui venaient se réfugier dans les contrées soumises à l'islamisme. Ils étaient au nombre d'environ deux cents cavaliers, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Parmi eux se trouvaient plusieurs parents de Gazan, et quelques-uns des enfants de Soukor-asehkar. Une lettre écrite de la cour enjoignit de les recevoir d'une manière distinguée. Ils arrivèrent au Caire dans le mois de Djoumada-premier. Dans leurs rangs se trouvaient les deux frères de Selar, Fakur-eddin-Daoud, et Seif-eddin-Djebbar, ainsi que la mère de cet émir. On assigna à ces étrangers des pensions, *رواتب*; on leur conféra des *ikta*; et plusieurs d'entre eux furent attachés aux différents émirs. Selar fit construire, pour sa mère, une maison dans l'écurie de Djouk, que Melik-Adel-Ketboga avait transformée en hippodrome, et qui prit ensuite le nom de *Hikr-alkhâzin*. Ensuite il fit monter en grade ses deux frères, et leur conféra des postes d'émirs.

Le vingt-quatrième jour du mois de Schaban, on vit arriver à Damas l'émir Hosâm-eddin-Azdemur-Moudjeri, et Imâd-eddin-Ali-ben-Abd-elaziz-Ebn-Abderrahman-ben-Abd-elali-ben-Morif-ben-Sakari, qui venaient des contrées de

l'Orient. Ils se rendirent au Caire, où ils firent leur entrée le premier jour de Ramadan. Ils étaient porteurs d'une lettre et d'un présent de Kharbenda. Dans sa dépêche, ce prince notifiât son avènement au trône, comme successeur de son frère Mahmoud-Gazan. Il donnait au Sultan le titre de *frère*, témoignait le désir de voir éteindre les hostilités, et demandait la paix. Sa lettre se terminait ainsi : « Que Dieu pardonne le passé ! Mais que tout homme qui reouvellerait les troubles subisse la vengeance divine. » On fit réponse à ce prince, et on lui envoya un présent. Son ambassadeur fut reçu de la manière la plus distinguée, et l'on fit partir avec lui Alâ-eddin-Ali, fils de l'émir Seif-eddin, fils de l'émir Seif-eddin-Belban-Kaleindji, l'un des commandants de la *halkah*, et le *sadr*, Souleïman, le *Malèki* Mourtaki, l'un des *adl* (notaires). Ces députés se mirent en marche le premier jour du mois de Dhoulkadah, et furent de retour au mois de Ramadan de l'année 705. Le vingt-troisième jour de Djoumada-second, Bedr-eddin-Mohammed-ben-Fadl-allah, arriva à Damas, revenant des États de Gazan.

Au commencement de Rebi-premier, des ambassadeurs du prince Taktai, souverain de la ville de Sarai, et des contrées du Kapdjak, arrivèrent en Égypte. On leur assigna pour demeure les *mandarah* de Kabsch, et on leur assura des gratifications, *رواتب*. Admis à l'audience du Sultan, ils lui offrirent leur présent, et la lettre de leur souverain. Elle contenait l'avis que ce prince se déclarait contre Gazan, et se disposait à faire la guerre. On répondit à cette dépêche que Dieu avait ôté aux musulmans toute inquiétude du côté de Gazan, et que

596 Kharbenda, frère de ce monarque, s'était résigné à demander la paix. On envoya à Taktai un présent dont on chargea l'émir Seif-eddin-Belban-Sarkhadi. Cet officier, accompagné des ambassadeurs, se rendit à Alexandrie, d'où ils prirent la route de la mer. Sur ces entrefaites, arrivèrent plusieurs marchands, qui se plaignirent de Melik-Mouwaïad, souverain du Yémen. Ce prince avait, en outre, supprimé l'envoi du présent que devait fournir cette contrée, et qui montait à une somme de six mille dirhems, avec lesquels on achetait différents objets destinés à être expédiés pour la forteresse des Ismaéliens, et auquel se joignait un présent adressé au Sultan Melik-Moudaffar. Iousouf, fils de Mansour-Omar, fils d'Ali-ben-Rasoul, avait, durant l'espace de quarante ans, acquitté cette redevance. Son exemple fut suivi par son fils Aschraf. Hizebr-eddin-Daoud-ben-Moudaffar-Iousouf s'étant révolté contre son souverain, interrompit l'envoi

des deux présents, et ne témoigna que du mépris pour le Sultan d'Égypte. On lui adressa une lettre pleine de reproches et de menaces. On en chargea Nâser-eddin-Toudi et Schems-eddin-Mohammed-ben-Adlan. On leur remit aussi une lettre du khalife, qui témoignait au roi du Yémèn son improbation, et le sommait de payer le tribut suivant l'usage.

Abai, roi de Domkolah, roi de la Nubie, apporta un présent qui consistait en chameaux, bœufs, esclaves, alun et émeril. Il demandait un corps d'armée auxiliaire. On lui assigna pour demeure la maison destinée à recevoir les hôtes. On désigna, pour l'accompagner, l'émir seif-eddin-Taktebâ, gouverneur de Kous, un corps de *wafidis*, (48) جماعة الوافدية. Environ trois cents cavaliers choisirent dans la *halkah*, et dans la milice des gouverneurs de la région méridionale, et un nombre considérable d'Arabes. Ces troupes, expédiées à la fois par terre et par la voie du fleuve, se réunirent dans la ville de Kous. Taktebâ partit à leur tête, conduisant avec lui Abai, roi de Nubie. Cependant l'émir Rokn-eddin-Bibars, le *dawaddr*, envoya vers le kadi Scherf-eddin-Abd-Elwahhab-ben-Fadl-allah, le *kutib-assir*, pour l'engager à adresser une lettre au *naib* de la Syrie. Le kadi déclara qu'il fallait absolument consulter, sur cet objet, le Sultan ou le *naib*. Bibars, irrité, manda le kadi; celui-ci étant arrivé, Bibars fit à lui peu d'attention, et lui dit : « Comment dois-je te parler? ... Écris ce que tu as à écrire. » Le kadi lui fit réponse : « Émir, observe les formes de la politesse, et ne dis pas *والك* à toi. » A l'instant, Bibars se leva, et lui appliqua trois coups sur la tête. Le kadi s'empressa de sortir, et se rendit chez l'émir Selar, le *naib*, auquel il raconta ce qui lui était arrivé. Selar le garda chez lui. Se trouvant avec les émirs au moment où ils venaient faire leur cour, il raconta l'affaire à l'émir Bibars, le *djdschenkir*, qui en fut vivement affecté, aussi bien que le reste des émirs. Tous se déclarèrent contre Bibars, le *dawaddr*. On lui enleva son épée; on le retint en prison depuis le matin jusqu'à midi, et on le réprimanda de la manière la plus sévère; après quoi il fut destitué du rang de *dawaddr*, et remplacé par l'émir Aidemur.

Un courrier de la poste, expédié de Damas, annonça que Taki-eddin-Ahmed-beu-Timiah était en dispute avec les habitants de cette ville, relativement à la

(48) Le mot *وافدى* que l'on trouve plus bas (p. 251), désigne un *étranger*, et s'applique surtout à un homme arrivé du pays des Turcs. On lit ailleurs (*Manuscrit*, p. 260) : أنت واحد مني وافدى : « Tu es un être isolé, un banni, un étranger. »

597 roche, qui se trouve dans la mosquée de *Turikh*, au voisinage du *Mosallâ* de Damas. Il assurait que la trace imprimée sur la surface n'était pas celle du pied du Prophète; que, par conséquent, l'usage où étaient les habitants de visiter religieusement et de baiser cette relique, ne devait pas être toléré. Ayant amené avec lui des tailleurs de pierre, il rasa cette roche le seizième jour du mois de Redjeb. Cet acte fut vivement blâmé de toute la population. On répondit que, si la chose était conforme à son assertion, il avait fait une action louable, et supprimé une pratique superstitieuse; mais que, s'il en était autrement, dès qu'on se serait assuré de la vérité des faits, il ne manquerait pas d'être puni.

Idagdi-Schehrizouri arriva, avec le titre d'ambassadeur, envoyé par Aboulakoub-Iousouf-ben-Iakoub-ben-Abd-elhakk-ben-Moudjir-ben-Abi-Bekr-ben-Djemâah-Merini, souverain du Magreb, et porteur d'un présent magnifique. Il était accompagné d'une caravane de Magrebins, qui se disposaient à faire le pèlerinage. Depuis plusieurs années, le départ de cette caravane avait été interrompu. Aboulakoub autorisa les pèlerins à se mettre en marche; il les chargea d'un magnifique exemplaire du Coran, enfermé dans un étui d'or, enrichi de belles pierreries, et qui devait être déposé dans le sanctuaire de la Mecque. L'ambassadeur fut reçu de la manière la plus distinguée, logé dans le *Meidan*; et on lui assigna des gratifications. Cet Idagdi, au moment de l'arrestation d'Iakouba, sous le règne de Melik-Dâher, s'était, avec un nombre de Curdes, réfugié à Barkah. De là il se rendit auprès d'Ebn-Iakoub, et lui offrit un présent. Ce prince l'admit auprès de sa personne, et l'éleva en grade; en sorte qu'il parvint au rang de vizir. Il se distingua par une conduite irréprochable. Enfin, il fut envoyé, avec un présent, pour faire le pèlerinage.

Cette année, l'émir Mousa, fils de Sâleh-Ali, fils de Kelaoun, épousa la fille de l'émir Selar, qui avait été un des mamlouks de Sâleh, son père. Ce mariage fut célébré avec une grande pompe. La fille de Selar reçut un trousseau valant cent soixante mille dinars. L'émir Bibars, le *djâschenkir*, et les autres émirs, accompagnèrent à pied le cortège nuptial, et chacun d'eux offrit des présents composés de cire et d'autres objets. La quantité de cire donnée à l'époux par les émirs se montait à trois cent trente *kintar*.

Bientôt après, arriva la disgrâce du vizir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Alschaiki. Voici quelle en fut la cause: L'émir Selar, le *naïb*, à son retour du Hédjâz, fut informé par les *djandâr* que le vizir avait eu, dans la ville de Te-

rouddjah, une entrevue avec le Sultan, lui avait donné des conseils, et remis une somme de deux mille dinars; que le prince l'ayant consulté, relativement aux émirs, il l'avait pressé d'agir hardiment contre eux; que le Sultan, lorsqu'il avait besoin de quelque objet, le demandait au vizir, qui s'empressait de le lui envoyer. Ces détails irritèrent violemment Selar, et ranimèrent la haine qu'il avait conçue précédemment contre le vizir. Comme l'émir Bibars, le *djâschenkir*, songeait à faire le pèlerinage, Selar voulut terminer l'affaire d'Ebn-Alschaikhi avant le départ de cet émir, dans la crainte qu'il ne montrât du mécontentement, si une pareille attaque avait lieu durant son absence. Il consulta, à cet égard, l'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouli. Tous deux tombèrent d'accord, qu'il fallait mettre en avant un Copte, qui dénoncerait le vizir, et s'attacherait à prouver qu'il était redevable d'une somme d'argent au trésor. Ils apostèrent, pour cet objet, un homme de leur choix, qui s'occupa de dresser 598 des cédules financières *اوراق*. Au moment où les émirs étaient réunis pour faire leur cour au Sultan, Selar leur rapporta ce qu'il avait appris relativement au vizir et à ses mamlouks; puis il se mit à parler de ce fonctionnaire en termes injurieux (49). Les émirs, d'un commun accord, répondirent : « Si on prouve contre lui quelque acte qui mérite la mort, on lui déchirera la peau à coups de fouet. » Le vizir ayant été mandé, et ayant comparu, Selar lui dit : « Écoute ce que dit cet homme. Il soutient que tu as eulvé frauduleusement l'argent du prince; tu sais quelles sont les lois à cet égard. » En même temps il fit signe à cet homme de prouver son assertion. Ebn-Alschaikhi, poussé par sa mauvaise étoile, s'écria : « Quel est donc ce misérable, pour que je sois obligé de discuter avec lui, et comment un être tel que moi est-il

(49) Le verbe *حط* suivi de la préposition *على*, signifie *calomnier quelqu'un, en dire du mal, le diffamer*. Dans l'ouvrage qui nous occupe (tom. I, p. 1156) : « اخذ في الحط على ابن زنبور » II « commença à diffamer Ebn-Zenbour. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (t. II, m. 798, fol. 277 v^o) : « أكثر من الحط على ناظر الخاص » Il diffama longuement l'inspecteur du domaine « privé. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schouhah (man. 687, fol. 29 v^o) : « الناس كلهم يحطون عليه » Toute la population le diffamait. Dans la *Biographie du XI^e siècle* (p. 111) : « كان كل منهم » Chacun des deux diffamait violemment l'autre en son absence. Dans le *Manhel-saf* d'Abon'Imahâsen (t. IV, fol. 17 r^o) : « الحط على ارباب الوظائف » La calomnie contre les employés. Dans l'*Histoire* d'Ahmed-Askalâni (t. II, fol. 176 r^o) : « كان شديد الحط على الخائفة » Il se permettait de vives invectives contre les Hanbalia.

« contraint d'entendre ses vains propos ? » A ces mots, Selar entra dans une violente colère, et lui dit : « Insensé ! misérable ! qui es-tu donc toi-même, « pour montrer un si grand orgueil ? Lorsqu'un homme vient devant nous « révéler tes malversations, tu oses l'injurier en notre présence. N'as-tu donc « pour nous aucune considération ? » Par son ordre, le *hadjib* frappa le vizir sur la tête, jusqu'à ce que son *schadsch* fût en lambeaux. Après quoi on le remit au *schaddl* (inspecteur) des bureaux, en lui recommandant de l'appliquer à la torture, ainsi que les mamlouks Kebek, Bektout et autres. Le dernier jour du mois de Schaban, on enleva l'épée du vizir, que l'on emmena avec ses mamlouks. Le lendemain, on tint conseil relativement à lui. Et il fut résolu qu'on le forcerait à payer. En conséquence, on commença à employer les voies de rigueur. Il ne se passait pas un jour sans qu'Izz-eddin-Aïbek-Schoudjai, *schaddl* des bureaux, ne traitât durement le vizir, et ne l'appliquât à la torture. Il voulait se venger de ce que cet homme l'avait traité avec une hauteur insultante, et l'avait forcé, ainsi que le *wali* du Caire, lorsqu'ils se trouvaient près de sa maison, à marcher à pied près de son écrier. Ensuite, ayant pris séance dans l'arsenal de Fostat, il manda le vizir, qui se trouvait dans la citadelle, et le fit amener, monté sur un âne, au travers des rues de Misr, jusqu'à l'Arsenal. Les habitants de la ville s'approchèrent du prisonnier, dans l'intention de lui jeter des pierres, et l'accablaient d'injures. Ensuite on le ramena en prison. Le mercredi douzième jour de Ramadan, on manda Saad-eddin-Mohammed-ben-Ataïa, inspecteur des maisons, et il fut promu au rang de vizir. Il s'assit pour prendre possession de la dignité, ayant devant lui l'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouli, qui se tenait debout, et mettait de côté les feuilles sur lesquelles le vizir devait appliquer son apostille. Trois jours auparavant, Ebn-Ataïa avait été vu, debout, devant Djâouli, lui lisant un acte de compte. Ebn-Alschaïkhi resta dans la même situation, jusqu'à la nuit de la fête qui suit le jeûne, sans que l'émir Bibars, le *djâschenkir*, se mêlât en rien de son affaire. Lorsque le *schaddl* (inspecteur des bureaux) lui parlait à ce sujet, il se contentait de répondre : « J'exécuterai tout ce qu'a ordonné le *naïb* du Sultan. » Cependant il était importuné, relativement à Ebn-Alschaïkhi, des sollicitations de son épouse, fille de Behadur, le *Rds-naubah*, de ses deux fils, Djouktemur et Emir-Ali, ainsi que de Khalil son frère. Tous étaient des amis particuliers

599 de l'émir Bibars, et il leur promettait la liberté d'Ebn-Alschaïki. Sur ces entre-

faites, les émirs s'étant réunis chez le *naïb*, Bibars lui demanda la grâce d'Ebn-Alschaïkhi, et lui fit connaître ce qui s'était passé dans l'entrevue de cet homme avec le Sultan à Teroudjah. Le *naïb* tint ferme dans son refus, et se leva.

L'émir Bibars, le *djâschenkir*, se mit en marche pour faire une seconde fois le voyage du Hedjâz, le premier jour du mois de Dhoul'kadah. Il emmenait avec lui Ala-eddin-Idagdi-Schehrizouri, l'ambassadeur du souverain du Magreb, l'émir Bibars-Mansouri, le *dawadîr*, l'émir Beha-eddin-Iakouba, avec un nombre considérable d'émirs. La caravane, qui se composait d'une foule de personnes, était partie sous le commandement de l'émir Izz-eddin-Aïbek, le *khazindâr* (trésorier), époux de la fille de Melik-Dâlier-Bibars, et vint camper près de l'étang. Comme le nombre des pèlerins allait toujours croissant, ils se partagèrent en trois caravanes : l'une, sous les ordres de l'émir Bibars-Mansouri, la seconde; sous les ordres de l'émir Iakouba; la troisième accompagnait Aïbek. Après le départ de Bibars, le *djâschenkir*, Selar, le *naïb*, ordonna, le même jour, au *schâdd* des bureaux, de frapper à coups de fouet Ebn-Alschaïkhi. On continua d'appliquer ce malheureux à la torture, jusqu'à ce qu'il expirât dans les tourments, le septième jour du mois.

Bientôt après, les deux schérifs, Homaïdah et Romaïthah, partirent du Caire, avec l'émir Izz-eddin-Aïdemur-Koukendi, pour se rendre à la Mecque. L'émir Bibars, le *djâschenkir*, ayant fait arrêter les deux schérifs, Abou'Ighaïb et Otai-fah, installa à leur place Homaïdah et Romaïthah. Cependant les pèlerins éprouvèrent sur la route de nombreuses difficultés, telles que la disette d'eau, le prix excessif des denrées, et le souffle des *semoum* brûlants. Il périt une foule de personnes, attendu que l'eau contenue dans les outres s'était desséchée. Les pèlerins; en quittant Wâdi-Annar, ayant pris une autre route, s'égarèrent, et perdirent beaucoup de monde. Le *waïbah* d'orge monta à quarante dirhems, et celui du froment, à soixante.

L'émir Bektâsch-Faklri, l'émir-*silah*, avec sa suite, arriva de l'expédition contre Sis. La Syrie, depuis le canton de Gaur jusqu'à Alarisch, éprouva une extrême sécheresse. Les eaux tarirent. Les habitants, pressés par la soif, abandonnèrent leurs demeures. Et, dans la contrée méridionale, الصفاة القبليّة, deux mille huit cents villages restèrent déserts. A cette époque, on découvrit; dans la mine d'émeraudes, une pierre du poids de cent soixante-quinze *mithkal*. Le fermier la cacha soigneusement, et l'envoya à un souverain, qui en offrit cent

vingt mille dirhems. Mais on refusa de la lui vendre. Cette émeraude ayant été enlevée des mains de cet homme, fut remise au Sultan. Le fermier mourut de chagrin. Au mois de Dhoul'hidjah, le *scheikh-alislam*, Taki-eddin-Ahmed-ben-Timialh partit de Damas, accompagné de l'émir Behâ-eddin-Karakousch-Mansouri, et se dirigea vers la montagne de Kesroan, pour engager les habitants à se soumettre. Comme ils refusèrent, les troupes se préparèrent à les combattre. Le schérif Nâser-eddin-Abou-Omar-Mansour prit possession du gouvernement de la ville du Prophète, après la mort de son père, l'émir Izz-eddin-Abou-Sakr-Haman-ben-Schaliad, au mois de Rebi-second. La crue du Nil s'éleva, cette année, à dix-sept coudées et douze doigts.

Parmi les hommes que cette année vit mourir, on compte : 1° Zein-eddin-Ahmed, fils du *sahib* Fakhr-eddin-Mohammed, fils du *sahib* Behâ-eddin-Ali, fils de Mohammed, fils de Selim, fils de Khâfi. Il mourut la nuit du jendi huitième jour de Safar. C'était un jurisconsulte, schaféi, plein de mérite, religieux, imposant, universellement respecté, et plein d'affection pour les gens de bien. 2° Fath-eddin-Ahmed-ben-Mohammed-ben-Sultan-Kousi, le schaféi, *wakil* du trésor de Kous, et l'un des principaux personnages de cette ville. Il mourut le onzième jour de Moharrem. 3° Schems-eddin-Ahmed-ben-Ali-ben-Hibet-allah-ben-Assadid-Asnâti, *khatib* de la ville d'Asnâ, et *naïb-alhokm* (substitut du kadi) dans cette place, à Edfon et à Kous. Il était parvenu au rang de *reis* (chef) du Saïd. Il fit construire, à Kous, un collège. C'était un homme d'un caractère énergique, très-libéral, respecté et loué de tout le monde. Il dépensa, pour se faire maintenir dans le rang de *reis*, plusieurs milliers de pièces d'or. On assure que sa nomination comme *naïb-alhokm*, à Kous, lui coûta quatre-vingt mille dirhems (50). Ayant fait un voyage à Misr, il y mourut. 4° L'émir Bibars-Mouwaffaki-Mansouri, l'un des émirs de Damas. Il mourut dans cette ville le mercredi vingt-troisième jour du mois de Djoumada-second, ayant été étranglé tandis qu'il était ivre. 5° L'émir-schérif Izz-eddin-Djammâz-ben-Schilah, émir de la ville du Prophète. Il était devenu aveugle, et eut pour successeur Nâser-eddin-Mansour-ben-Djammâz. 6° Behâ-eddin-Abd-Elmohsin, fils du *sahib* Mohi-eddin-Mohammed, fils de Hibet-allah, et connu sous le nom d'Abi-Djeradah. Il mourut au Caire. C'était un *scheikh* révé-
ré

(50) Abou'lmaâsen dit : deux cent mille.

plein de mérite, qui enseigna les traditions d'après Iousouf-ben-Khalil et autres. 7° Alem-eddin-Abd-elkerim ben-Ali-ben-Omar-Ansâri, plus connu sous le nom d'Alem-Irâki. C'était un jurisconsulte schaféï, qui professait l'interprétation du Coran dans la *koubbah* (coupole) Mansouri. Il mourut le mardi sixième jour de Safar, à l'âge de plus de quatre-vingts ans. C'était l'homme le plus savant de l'Égypte. 8° Tadj-eddin-Ali-ben-Ahmed-ben-Abd-elmoïsin-Hosâini-Irâki-Iskenderi, *scheikh* de la ville d'Alexandrie, Imam, collecteur de traditions. Il mourut au mois de Dhoul'hidjah. Seul, il s'appuyait sur les citations d'un grand nombre de savants; et, de tous côtés, on venait le consulter. C'était un jurisconsulte très-instruit. 9° Nedjm-eddin-Omar-ben-Abi'lâsem-Ebn-Abd-elmoïnim-ben-Mohammed-ben-Hasan-ben-Abi'lkatih-ben-Mohammed-ben-Ahi'ltaïib-Dimaschi, inspecteur du *madrastan* (hôpital) Nouri, à Damas, inspecteur du trésor, et *wakil* du *Beit-elmal* (trésor). Il mourut la nuit du vendredi, au milieu du mois de Djourmada-second. C'était un jurisconsulte, un professeur, qui, dans les différents emplois qu'il avait occupés, n'avait mérité que des éloges. 10° Amin-eddin-Mohammed, fils du *scheikh* Koth-eddin-Mohammed-ben-Ahmed. Il mourut à la Mecque au mois de Moharrem. Il avait étudié, dans cette ville, la science des *hadith* (traditions), et fut promu au rang de *scheikh-athadith* (docteur, dans la science des traditions). 11° Schems-eddin-Mohammed, fils du *sdhib* Selher-eddin-Ismaïl-ben-Abi-Saïd-ben-Annesi-Amidi, l'un des émirs, et *naïb* de la maison de justice دار العدل, établie dans la citadelle. 12° L'émir Moubâriz-eddin-Sonkor-Roumi, *emir-schikâr* (vencur), l'un de ceux qui étaient arrivés du pays de Roum, احد الوافدين من الروم, sous le règne de Melik-Dâher. C'était un homme généreux, brave, et très-religieux. 13° L'émir Seïf-eddin-Behadur-Samar, qui fut massacré par les Arabes de Syrie. 14° L'émir et vizir Nâser-eddin-Mohammed-ben-Damibai-Alschaikhi. Il mourut au milieu des tortures, le septième jour du mois de Dhoul'kadah. Son corps fut emporté sur une planche, جنبة, et conduit au cimetière de Karafah, où il reçut la sépulture. C'était un homme d'un caractère noble, ambitieux, indocile. Il avait une belle écriture, et connaissait bien la science du calcul. Mais il joignait à ces qualités l'injustice, la violence, la hauteur, et imagina une foule de vexations. Il était originaire du pays de Mâredin, et était arrivé à Damas avec Schems-eddin-Mohammed-ben-Annesi. De là, il se rendit au Caire, comme un fakir, détaché des choses du monde, marchant à pied. Durant quelque

temps, il exerça, dans un des marchés du Caire, le métier de coudre des bonnets (51). Ensuite, il prit le costume des soldats, se mit au service des *schédd* (inspecteurs), y resta quelque temps, et s'attacha au service de Hosâm-Bournaïk, *schédd* du mesurage, الكيالة. Lorsqu'il fut parfaitement informé des recettes et des dépenses inhérentes à cet emploi, il gagna, par des flatteries et des promesses, quelques-uns des adjudicataires du mesurage, et obtint la ferme des grains du port de Boulak. Il mit dans sa gestion une grande sévérité, en sorte qu'il procura un excédant de revenu. Ayant fait sa cour au *schib* (vizir) Fakhr-eddin-ben-Khalili, et gagné les émirs par des présents, il fut nommé *schédd* (inspecteur) des bureaux, avec le grade d'*émir de dix*. De là, il passa au rang de *schédd* de la province de Djizeli et de *wali* du Caire, réunissant ensemble ces deux emplois, et il prit rang parmi les émirs de *Tabl-khdnah*. Enfin, il fut promu à la dignité de vizir, et il mourut dans l'exercice de ses fonctions. 15° Le schérif Abou-Abd-allah-Mohammed-ben-Schehab-eddin-Abou-Ali-Hosain-ben-Schems-eddin-Abou-Abd-allah-Mohammed-Ourmawi, *nakib* des schérifs. Il mourut le dix-neuvième jour de Schéval, et eut pour successeur le schérif Bedr-eddin-ben-Izz-eddin. Il fut mis à mort, à Damas, par ordre d'Abou'Ssorour, le Samaritain, secrétaire de l'émir Seif-eddin-Asendemur-Kurdji, *naib* de Tarabolos.

AN
705 Au commencement du mois de Moharrem, Djelâl-eddin-Mohammed-ben-Abd-errahman ben-Omar-Kazwini exerça à Damas les fonctions de *naib-alhokm* (substitut du kadi), au nom de Nedjm-eddin-Ahmed-ben-Sasari. Le huitième

(51) Le mot قبع qui fait au pluriel اقبع, signifie un bonnet. On lit dans le *Moroudj-aldheheb* de Masoudi (tom. II, f. 260) : لا قبايع على رؤسهم. Ils portaient des bonnets sur leurs têtes. » Dans le *Solouk* de Makrizi (t. II, f. 99 v°) : قبع حرير : عمامة من حرير على قبع حرير. Un turban de soie sur un bonnet de soie. » Dans l'*Histoire de Jérusalem* (man. 713, p. 289) : يلبس على راسه قباعا من غير : Il mettait sur sa tête un bonnet sans turban. » Dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schohbeh (manuscr. 643, f. 149 v°) : عمامة على قصى الرأس بغير قبع : Sur le sommet de la tête était un turban sans bonnet. » Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 663, fol. 214 v°) : قبع : قبع أسود. Un *schdash* (mousseline) noire, et un bonnet noir. » Ailleurs (m. 667, f. 189 r°) : عمامة هائلة وقبع كبير جدًا ويلقى عليه ازبد من ثوب بعلبكي رفيع وقيل ثوبين عريضا : Sur sa tête était un vaste turban et un bonnet de drap, extrêmement ample, autour duquel on roulait plus d'une pièce d'étoffe *baalbeki*, très-fine. Suivant d'autres, on y mettait deux pièces d'étoffe à la place du *schdash*. »

jour de ce mois, l'émir Djemal-eddin-Akousch-Alafram, naïb de Syrie, partit de Damas, à la tête des troupes de cette ville pour aller attaquer les habitants des montagnes de Kesroan. On fit proclamer dans la place que tous ceux d'entre les soldats et les fantassins qui resteraient en arrière seraient étranglés. L'armée se composait d'environ cinquante mille hommes d'infanterie. L'émir attaqua l'ennemi, détruisit ses villages, coupa ses vignes et dispersa la population, après des combats qui avaient duré onze jours, et dans lesquels Melik-Aoulad-Schâdi, fils de Melik-Zâher-Daoud tua quatre soldats, s'empara de force de la citadelle, passa au fil de l'épée les ennemis, et fit six cents prisonniers. L'armée, après avoir recueilli un immense butin, rentra à Damas le quatorzième jour de Safar. L'émir Bibars, le *djâschenkir*, arriva du Hedjâz, conduisant avec lui les deux schérifs Aboul'ghaib et Otaïfah. On leur assigna des revenus suffisants, et ils montaient à cheval avec les émirs.

Les pèlerins étant arrivés, on donna ordre de préparer le présent destiné pour le souverain du Magreb, et auquel on joignit vingt *ekdisch* (chevaux) tatars, vingt émirs tatars, et quelques tambours et quelques arcs pris sur eux. On choisit, pour accompagner ce présent, avec Idagdi-Schehrizouri, Ali-eddin-Idagdi-Kalili-Schemsi, mamlouk de Sonkor-aschkar et l'émir Alâ-eddin-Idagdi-Khowarizui. Amin-eddin-Abou-Bekr-ben-Wadjih-eddin-Abd-aladim-ben-Iousouf-Ebn-Alrokaki fut installé, comme inspecteur de la Syrie, en remplacement de Schehab-eddin-ben-Mouiassar-Schems-eddin-Mohammed-ben-Othman. Harizi fut destitué des fonctions de kadi des banéfis, à Damas, et on lui donna pour successeur Schems-eddin-Adhraï. Voici ce qui amena la disgrâce de Harizi : on trouva une note écrite de sa main, et dans laquelle, parlant du scheikh Taki-eddin-Ahmed-ben-Timiah, il disait que, depuis le temps des premiers hommes si renommés pour leur vertu, on n'avait jamais vu un personnage aussi éminent. Le courrier de la poste ayant apporté le diplôme d'investiture destiné pour Adhraï, s'imagina qu'il était pour Harizi. Il arriva à Damas au moment où le naïb était parti pour la chasse. Il remit le diplôme entre les mains de Harizi, qui se transporta au collège *Dtheriah*, où il rendit la justice. Adhraï, qui était persuadé que le diplôme s'adressait à lui, resta désespéré et cbagrin. Mais bientôt, l'acte ayant été lu en présence de la population, on y trouva le nom d'Adhraï. Harizi se leva tout confus : on manda Adhraï, qui vint prendre séance et rendre la justice.

Sur ces entrefaites Ebn-Timiah témoigna une extrême désapprobation de la

conduite des fakirs *ahmedis*, qui entraient dans des feux allumés, mangeaient des serpents, portaient à leurs cous des colliers de fer, se chargeaient les épaules de chaînes, plaçaient autour de leurs mains des bracelets du même métal, assemblaient leurs cheveux et en formaient une masse compacte. Ebn-Timiah, à Damas, mit, dans la poursuite de cette affaire, un zèle extrême. Entouré d'un nombreux cortège, il se rendit auprès du *naïb*, et lui représenta que ces fakirs introduisaient des pratiques toutes nouvelles. Tous les hommes instruits se joignirent à cette troupe et à son chef. Ce jour présenta l'image d'une fête, qui dégénéra presque en une sédition. On décida qu'on s'en tiendrait aux prescriptions de la loi, et qu'on obligerait les fakirs à renoncer à leur costume.

Cette même année, dans le mois de Djoumada-second, après la conquête des montagnes de Kesroan, le Sultan en concéda la propriété à l'émir Alâ-eddin-ben-Mabad-Baalbeki, Seïf-eddin-Bektemur-Alatik-Bektasch-Fakhri, Hosâm-eddin-Lâdjîn, et Izz-eddin-Khattâb-Irâki. Ils montèrent à cheval, le *scharbousch* en tête, et se rendirent dans cette province. Ce fut pour leur compte que les montagnes cultivèrent les campagnes, et l'autorité des Rafidis fut tout à fait anéantie.

Cependant, le souverain de Sis différait l'envoi du tribut qu'il était dans l'usage de payer au mois de Dhoulhidjah de l'année précédente. Le *naïb* d'Alep avait fait partir son *ostadâr* Kaschtemur-Schemsi, l'un des commandants de cette ville, à la tête d'un corps de troupes composé d'environ deux mille hommes, parmi lesquels se trouvaient l'émir Schems-eddin-Ak-sonkor-Fârisi, l'émir Fath-eddin-ben-Sobrah, le *mihmandâr*, l'émir Kaschtemur-Nadjibi, et Kaschtemur-Modafferi. Dans le courant du mois de Moharrem, cette armée livra aux flammes un grand nombre de villages, et emmena en captivité les femmes et les enfants. Sur ces entrefaites, un corps de Tatars était arrivé à Sis pour réclamer le tribut. Ils montèrent à cheval, en compagnie du souverain de Sis, et occupèrent la tête du défilé درند. Ils s'étaient déjà fortifiés dans ce poste lorsque les troupes égyptiennes vinrent les attaquer. Les Tatars firent pleuvoir sur eux des flèches, les Arméniens des pierres. Bien des soldats restèrent sur le champ de bataille. Les émirs Sobrah, Kaschtemur-Nadjibi et Kaschtemur-Modafferi furent faits prisonniers avec une partie de la garnison d'Alep. Kaschtemur, général de l'armée, et Ak-sonkor-Fârisi parvinrent à échapper. Les Tatars retournèrent à l'ordou, auprès de Kharbanda, ramenant les prisonniers qui furent mis sous bonne garde. Le *naïb* d'Alep ayant reçu la nouvelle de cette défaite, en

écrivit au Sultan et aux émirs. On ordonna le départ de l'émir (Bektâsch) *émir-silah*, de Bibars, le *clawadir*, d'Akousch-Mauseli, Kattâl-assiba et Rohn-eddiu, le *silahdâr*. Ces officiers sortirent du Caire, au milieu du mois de Schabân, à la tête de quatre mille cavaliers. Le souverain de Sis s'empessa d'envoyer le tribut, et s'excusa en disant que ce n'était pas lui, mais les Tatars qui avaient engagé le combat. Il promit d'employer tous les moyens possibles pour rendre au Sultan les émirs qui étaient tombés au pouvoir de l'ennemi. Bektâsch et ceux qui l'accompagnaient quittèrent Gazah, pour retourner en Égypte.

A cette époque, on mit en liberté l'émir Seif-eddin-Alhadj-Behadur-Djekmi-Dâliérî; on l'envoya à Damas, où il fut mis en possession de l'*ikta* de Kiran, *mouschidd* (inspecteur) des bureaux. Il fut installé comme *hâdjib* de cette ville, en remplacement de l'émir Bektemur-Hosâmi, qui passa au rang de *schidd* (inspecteur) des bureaux. Kiran fut arrêté et contraint de payer une forte somme. Bientôt après, un ambassadeur de l'empereur de Constantinople arriva, accompagné d'un ambassadeur (du roi) des Kurdjs (Georgiens) qui apportait un présent et une lettre dans laquelle ce prince réclamait l'ouverture de l'église appelée *Mousalliah*, située à Jérusalem, pour que les Kurdjs pussent s'y rendre en pèlerinage. Il assurait que ces peuples resteraient soumis au Sultan et le seconderaient toutes les fois qu'il aurait besoin de leur secours. On donna l'ordre d'ouvrir l'église; ce qui fut exécuté. Les ambassadeurs furent congédiés 604 avec une réponse.

Cependant, au Caire, les transactions étaient entravées par suite de l'abondance des pièces de cuivre, et attendu qu'il s'en était glissé parmi elles quantité de légères. Le prix du froment était monté de dix dirhems l'*ardeb* à quarante. On ordonna de frapper de nouvelles pièces de cuivre *فلوس*, et le cours des pièces trop légères fut fixé à deux dirhems et demi le *rotl*. Dès ce moment les affaires reprirent leur marche habituelle. Au Caire, Schems-eddin-Mohammed-beu-Adlan s'éleva contre Taki-eddin-Ahmed-ben-Timialî, et désapprouva vivement une décision *فتوى* qu'il avait vue écrite de sa main, concernant la question de l'égalité *مسألة الاستواء* et celle de la création du Coran. Les kadis se réunirent pour délibérer sur cet objet. On apprit par une lettre du *naib* de Damas qu'un des disciples d'Ebn-Timiah ayant tenu, sur ce qui concerne le Coran, des discours peu convenables, cet homme avait été réprimandé et mis en prison par ordre du *kadi-alkodât* Nedjîm-eddin-Ahmed-ben-Sasari : qu'Ebn-Timiah

ayant rassemblé ses partisans, avait délivré le prisonnier; qu'Ebn-Sasari, outré de colère, avait fait de nouveau renfermer cet homme; qu'Ebn-Timiah ayant encore réuni sa troupe, on avait indiqué, pour prononcer entre lui et le kadi une réunion qui se tint chez le *naib* de Damas; qu'enfin, Ebn-Timiah avait rédigé un acte écrit de sa main, dans lequel il protestait, et faisait certifier par des témoins qu'il était schaféi, attaché aux opinions professées par l'Iman de ce nom, et qu'il suivait en tout point les dogmes des Ascharis. On fit proclamer, à Damas, que tout homme qui rappellerait les opinions d'Ebn-Timiah serait étranglé. Alors, Ebn-Adlan montra toute son énergie. Secondé par le *kadi-alkodât* Zein-eddin-Ali-ben-Makloulf, le mâlêki, il indisposa les émirs contre Ebn-Timiah. Par suite de ses sollicitations, l'émir Rokn-eddin-Omari, le *hadjib*, partit sur les chevaux de la poste, avec ordre d'amener Ebn-Timiah et son frère Scherf-eddin-Abd-errahman. On manda en même temps Nedjm-eddin-Ahmed-ben-Sasari, Ebn-Mounadjâ, Taki-eddin-Schakir, et les fils d'Ebn-Assaigh. On les fit comparaître, le jeudi vingt-deuxième jour du mois de Ramadan, en présence des kadis et des fakihis réunis avec les émirs, au château de la Montagne. Ebn-Adlan dénonça Ebn-Timiah, qui ne répondit rien, mais se leva pour prononcer la *Khotbah*. Ebn-Makhloulf s'écria : Nous t'avons fait venir pour répondre à une inculpation, et non pas pour remplir les fonctions de *khatib*. Il le somma alors de répondre. Ebn-Timiah lui dit : Comme tu es mon ennemi, tu ne peux légitimement prononcer contre moi. Ebn-Makhloulf ayant donné l'ordre de le conduire en prison, on le saisit, et on l'enferma, ainsi que son frère, au Caire, dans la rue du Dailem. Ebn-Sasari fut revêtu d'une robe d'honneur, et on le renvoya à Damas, avec une lettre qui devait être lue sur le *menber* de la principale mosquée, et qui contenait une défense de disputer sur les dogmes, et celle de déférer sur aucun point aux décisions d'Ebn-Timiah. On enjoignit aux hanbalis de souscrire des actes par lesquels ils s'engageaient à rétracter ces opinions. Ces pièces devaient être certifiées authentiques, en présence des kadis des provinces, et lues sur les *menber*. La chose reçut son exécution à Damas.

A cette époque on n'entendit plus parler du grand émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhri, émir-silah-Sâlchi-Nedjmi. Voici quelle fut la cause de cet événement. Cet émir, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, était tombé malade. Son *ostaddr*, Bektemur-Fârisi, craignait que, s'il venait à mourir, la chancellerie financière

du Sultan ne réclamât la différence du revenu de son *ikta* pendant la durée de son émirat, c'est-à-dire pendant soixante ans, et qu'il ne fût condamné à rembourser les avances faites par le Sultan (52). Il engagea Nâser-eddin-Mohammed, fils de Bektâsch, à se rendre auprès des émiri Bîbars et Selar, pour les inviter, au nom de son père, à parler au Sultan, et à lui dire : Bektâsch, qui est dans un état de délire complet, a servi dans le palais de Melik-Mansour; maintenant, il est vieux et incapable de monter à cheval; il ne doit donc plus manger le produit de cet *ikta* sans y avoir de droit. Les émiri devaient supplier le prince de reprendre ce bénéfice, et d'accorder aux enfants et aux employés de Bektâsch une lettre de décharge pour les sommes dévolues particulièrement au Sultan sur la différence du produit des *ikta* et des mutations, depuis l'époque où Bektâsch avait été promu au rang d'émir, jusqu'au moment où il cesserait d'en être en possession. Il persuada à Nâser-eddin-Mohammed que s'il ne faisait pas cette démarche, et qu'il attendit la mort de son père, il se trouverait sans aucun bien, et forcé de contracter des dettes pour acquitter les droits que réclamerait la chancellerie du Sultan. Nâser-eddin-Mohammed consentit à tout. Cependant les émiri Bîbars et Selar, ayant appris le plan adopté par l'*ostadîr*, furent vivement affligés, fondirent en larmes et amenèrent Mohammed auprès du Sultan, à qui il remit la lettre, en présence des émiri. Sa requête fut favorablement accueillie, et on lui délivra une lettre de décharge *سرح* conçue en ces termes : « Il a été arrêté, par le commandement auguste..... de remettre à sa noble altesse l'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhrî-Sâlehi, *emir-silah* البدر العالي البهل الاميرى البدرى tout ce qu'il doit pour la différence du produit des *ikta* auxquels il a été promu et de ceux qu'il a quittés, sans qu'on puisse réclamer de lui aucune différence, aucune avance, rien de ce qui appartient en propre à notre chancellerie auguste, sur le revenu des années lunaires, financières, et autres objets. Nous lui accordons cette grâce, ce bienfait, en considération de ses services précédents et de sa longue carrière. Cette décharge

(52) Le texte porte : التشارى السلطانية, ce qui, dans cette circonstance, n'offre nullement un sens raisonnable. Je n'ai pas hésité à lire التقاوى : car ce mot, comme on va voir, se lira un peu plus bas. Le terme تقاوى qui est le pluriel de تقوى et que j'ai expliqué ailleurs (tom. I, 1^{re} partie, p. 141, 142), désigne les avances que le Sultan faisait soit en argent, soit en grains, à ceux qui se trouvaient gênés ou arriérés.

est immuable, irrévocable, et on ne pourra rien exiger de lui, aucun droit, petit ou grand, pour tout le temps passé, et jusqu'au moment où, sur sa demande, il a quitté son *ikta*. L'émir Schems-eddin-Sonkor-Kemâli, le *hadjib*, et l'émir Bedr-eddin-Mohammed-Ebn-Alwaziri se rendirent auprès de Bektâsch. Ils avaient été précédés par son fils, qui entra chez son père, accompagné de Bekietmur, son *ostadâr*. Ils lui représentèrent (53) qu'il était faible, incapable de mouvement, et que son *ikta* lui devenait à charge. Mais il répondit : J'espère que Dieu me rendra la santé, et que je mourrai sur mon cheval, en combattant les ennemis. Ils lui exposèrent alors ce qu'ils avaient à craindre, au moment de sa mort, des exigences du fisc. Mais il ne fut nullement touché de leurs discours. Le *hadjib* et Ebn-Alwaziri étant arrivés, porteurs de la lettre de décharge, le fils et l'*ostadâr* leur dirent : « N'ayez pas avec lui une longue conversation, car il est dans un état complet de démence et d'aberration d'esprit ». Les deux émirs ayant été introduits firent connaître à Bektâsch ce que son fils avait dit de sa part, sa demande de quitter le service, et de renoncer à son *ikta*. Ils lui présentèrent la lettre de décharge, lui offrirent les salutations du Sultan et des émirs, lui protestant qu'on n'avait agi en cela que d'après ses sollicitations. Ils ajoutèrent qu'on lui assignait un revenu mensuel de cinq mille dirhems. A ces mots, il entra en colère, et dit : « Quoi ! le Sultan me prive de mon emploi ? » Les deux émirs répondirent que la chose était vraie, et rapportèrent les démarches faites par son fils. Se tournant vers Mohammed, il lui dit : « C'est donc toi qui as présenté cette requête ? » La réponse étant affirmative, il chargea d'injures son fils, et dit aux deux émirs : « Allez dire, de ma part, au Sultan et aux émirs : je ne méritais pas de perdre mon emploi avant ma mort ; ils savent tous la conduite que j'ai tenue à leur égard. J'espérais périr dans les combats, et je n'ai pas cessé, chaque année, de partir pour la guerre, pensant y trouver la fin de mes jours. Mais Dieu ne l'a pas voulu. » En parlant ainsi, il leur tourna le dos, et eux se levèrent et partirent. Bektâsch mourut de cette maladie. Son *ikta* fut réuni au domaine particulier du Sultan, et ses soldats furent incorporés dans la *halkah*. Ces événements arrivèrent dans le mois de Dhoulhidjah.

Cette même année, on vit arriver le présent de Melik-Mouwaïyah-Hizebr-eddin-

(53) Je lis *هذنا*, au lieu de *وجدنا*.

Dâoud, souverain du Yémeu; mais il se trouva moindre que de coutume. On lui écrivit, à cette occasion, une lettre pleine de reproches et de menaces; dont on chargea Bedr-eddin-Mohammed-Touri, l'un des commandants de la *halkah*. Le prince du Yémeu ne tint nullement compte de ces reproches, et ne fit à la lettre aucune réponse. Une sécheresse extrême se faisant sentir, les habitants de Damas adressèrent au ciel des prières pour obtenir de la pluie, et furent enfin exaucés.

Cette année vit mourir 1° le *khatib* de Damas, Scherf-eddin-Ahmed-ben-Ibrahim-ben-Sabbâ-Fezâri, le jurisconsulte schaféï, le lecteur, le grammairien, le collecteur de traditions. Il mourut au mois de Schewal, à l'âge de soixante-quinze ans. 2° Medjd-eddin-Sâlem-ben-Abi'l-hadjâ-ben-Djemil-Adhrai, kadi de Nabolos. Il mourut le douzième jour du mois de Safar; il avait rempli, durant quarante années, les fonctions de kadi de Nabolos. Ayant été destitué, il se transporta, avec sa famille, au Caire, où il mourut. 3° Le *hafid* Scherf-eddin-Abd-el-moumiu-ben-Khalaf-ben-Hasan-ben-Afif-ben-Baroud-ben-Khidr-Tasouni-Dimiati (natif de Damiette); le jurisconsulte shaféï; le *mohaddith* (collecteur de traditions), le dernier des *hafid*. Il mourut le quatorzième jour du mois de Dhoul'kadah, sans avoir été malade, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. 4° Le *kadi-alkodât* d'Alep, Sehem-eddin-Mohammed-ben-Mohammed-ben-Behrân, le schaféï. Il mourut dans cette ville, dans les premiers jours du mois de Djonmada-premier. C'était un homme d'un grand mérite et d'une conduite irréprochable. 5° Mohammed-ben-Abd-el-moumin-Ebn-Schehâb-eddin-beu-Almouwaddib. Il mourut en Égypte. En fait de traditions, il s'appuyait sur l'autorité d'Ebn-Bâkâ. 6° Le jurisconsulte pieux, le *mousnid* (54) Abou-Abd-allah-Mohammed-ben-Ahmed-Mohammed-ben-Abi-Bekr-ben-Mohammed-Harrâni-Khalili. Il était né dans la ville de Harrân, l'an 618; il y prit les leçons d'Ebn-Ronzbeh et de Moutemin-ben-Kâmirah, et, en Égypte, celles d'Ebn-Alhamizi et d'autres. Il se distinguait par des qualités particulières; c'était un homme jovial. Durant son séjour à la Mecque, il lut mille fois le 607 Coran. 7° Scherf-eddin-Iahiâ-ben-Ahmed-beu-Abd-elaziz-Djedhâmi-Isken-derâni (natif d'Alexandrie). 8° Melik-Aouhad-Taki-eddin-Schâdi-ben-Melik-Zâher-Moudjir-eddin-Dâoud-ben-Moudjahid-Asad-eddin-Schirkouh-ben-Nâser-eddin-Mohammed-ben-Asad-eddin-Schirkouh-beu-Schâdi-ben-Merwan, l'un

(54) Voyez sur ce mot la note contenue dans l'*Appendice*.

des émir de Damas. Il mourut le deuxième jour de Safar, en combattant contre les peuples du Kesroan. C'était un homme de mérite, versé dans la connaissance des affaires. 9° Une femme, remarquable par sa longévité, Omm-alfadl-Zainab, fille de Souleiman-ben-Ibrahim-ben-Hibet-allah-ben-Rahmah-Asardiah. Elle mourut, à Misr, au mois de Dhou'l-kadal; pour les traditions, elle s'appuyait sur l'autorité d'Ebn-Alzobairi, d'Achmed-ben-Abd-el-wahid-Bokhari et autres. Mais elle différait d'eux sur plusieurs points.

^{AN}
706) Cependant une querelle vive éclata près de la porte appelée *bab-alkoullah*, qui fait partie de la citadelle, et en présence des émir, entre les deux émir Alem-eddin-Sandjar-Berwâni et Seif-eddin-Taschlâki. Il s'agissait du droit qu'ils revendiquaient sur les *ikta*. Tous deux prétendaient agir en maîtres, et Taschlâki avait usurpé l'*ikta* de Berwâni. Chacun d'eux était d'un caractère orgueilleux, tyrannique et violent. Berwâni était un des familiers de l'émir Roka-eddin-Bibars, le *djâschenkir*, et Taschlâki se trouvait attaché à l'émir Selar, le *naib*, dont il avait été le camarade *خداشاه*, tous deux ayant été mamlouks de Melik-Sâleh-Ali-ben-Kelaoun. Taschlâki traita durement Berwâni et s'emporta contre lui (55) *سفه عليه*. Berwâni se leva et se rendit auprès de l'émir Bibars, auquel il porta ses plaintes. Bibars manda Taschlâki, et lui adressa de violents reproches. Taschlâki répondit avec arrogance, se permit, à l'égard de Berwâni, les paroles les plus injurieuses, et lui dit : « Toi, qui es un être isolé, « un banni, un étranger *وافدى*, tu oses le comparer aux mamlouks du Sultan ! » Bibars, outré de colère, se leva pour le frapper. Taschlâki tira son épée, dans l'intention de percer Bibars. Celui-ci, au dernier degré de l'exaspération, prit son épée, et se mit en mesure de frapper son ennemi. Tous les assistants se précipitèrent vers lui eu suppliants, parvinrent à l'arrêter, et firent sortir Taschlâki après qu'il eut failli être massacré par les mamlouks de Bibars. Celui-ci, à l'instant, manda l'émir Sonkor-Kemâli, le *hadjib*, et lui ordonna de faire par-

(55) Le verbe *سفه*, à la 1^{re} et à la VI^e forme, suivi de la préposition *على*, signifie *s'emporter contre quelqu'un*. Dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (n. 663, f. 63 v°), on trouve les mêmes expressions qui sont ici employées par Makrizi. Ailleurs (man. 667, fol. 155 v°) *سفه عليه* : « Il s'emporta contre lui. » Dans une *Histoire de l'Égypte* depuis l'an 1099 (de mon manuscrit, fol. 42 r°) *وقع* : « L'emportement commença. » Et (*ibid.*) : *تسافه عليهم* : « Il s'emporta contre eux. » De là vient le substantif *سفاة* emportement. On lit dans l'*Histoire* d'Ebn-kadi-Schobbah (man. 643, fol. 41 r°) : *توعدوا السبكي بالسفاة عليه*. Ils menacèrent Sobki de s'emporter contre lui. »

tir Taschlâki pour Damas. Le *hâdjib*, redoutant la colère du *naïb* Selar, alla le trouver, et lui fit connaître ce qui se passait. Selar, qui était déjà informé de tout, lui enjoignit de retourner auprès de Bibars, de le flatter avec douceur, pour obtenir de lui le pardon de Taschlâki, et de lui dire : Cet émir restera confiné dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait recouvré votre bienveillance. Bibars, en entendant ce message, poussa un cri, et jura que si Taschlâki passait la nuit au Caire, cet événement produirait une sédition terrible. Le *hâdjib* alla rapporter ces choses à Selar, qui n'eut d'autre ressource que de se taire, et de faire à l'instant partir Taschlâki. Le *hâdjib* recommanda à ce dernier de s'arrêter à Belbeis jusqu'à ce que l'on pût solliciter Bibars à son égard. Le lendemain, Bibars et Selar se trouvant réunis à l'audience du Sultan, Bibars commença à s'étendre sur les mauvais procédés qu'avait eus envers lui Taschlâki. Selar essaya, mais sans succès, de calmer sa colère. Comme Bibars persistait dans son ressentiment, Taschlâki continua sa marche et se rendit en Syrie.

Cette année, un courrier de la poste, expédié de la ville de Hamah, apporta un acte certifié véritable en présence du kadi, et annonçant ce qui suit, relativement à un village nommé Bârin *بارين*, situé entre deux montagnes. Durant la nuit, un affreux craquement se fit entendre dans ces deux montagnes : au point du jour, la population se porta en foule vers ce point. Une des montagnes avait traversé la vallée voisine, et la moitié de sa masse avait été rejoindre l'autre montagne. Les eaux qui coulaient entre ces deux montagnes avaient continué leur cours dans la vallée. La montagne, qui s'était ainsi déplacée, n'avait pas perdu une seule pierre. La masse mise en mouvement présentait une longueur de cent dix coudées, et la vallée qu'elle avait dû traverser avait une largeur de cent coudées. Le kadi de Hamah partit, accompagné de témoins, pour aller vérifier le fait, et le constater par un acte authentique. Ce fut là un événement tout à fait extraordinaire.

On reçut, du Magreb, la nouvelle que le Sultan Abou-lakoub-Iousouf-ben-Iakoub, le Merini, souverain de Tlemsan avait été égorgé par ses serviteurs, au mois de Dhou'l-kadah de l'année précédente; que son fils Abou-Sâlem, lui ayant succédé, les mêmes hommes, au bout d'une semaine, s'étaient soulevés contre lui et avaient placé sur le trône Abou-Amer-Thâbit.

Cette année, la dissension commença à éclater entre les deux émirs Bibars et Selar. Voici quelle en fut l'origine :

Tadjeddin-ben-Saïd-eddaulah, le *katib* (secrétaire), jouissait du plus grand

crédit auprès de Bibars, et avait la direction de toutes ses affaires. L'émir l'initia également dans l'administration de l'empire; en sorte que pour tous les actes qui ont trait aux revenus financiers et qui sont du ressort du vizir et de l'*ostadâr*, il ne s'en rapportait qu'à lui. Il avait pris aussi, pour le seconder, un de ses parents, nommé Akrem-ben-Mesir. Tous deux s'attachèrent à capter Bibars, en levant des droits sur les marchandises, et joignirent à ses attributions la ferme du natron. Tadj-eddin était ami de d'Ebn-Alschaikhi, et c'était lui qui l'avait fait élever au rang de vizir. La mort tragique de ce dernier lui fut extrêmement sensible, et il soupçonna l'émir Alem-eddin-Sandjar-Djâouli d'avoir causé cet événement, et d'avoir animé contre le vizir l'émir Selar; car il n'ignorait pas que Djâouli était l'ennemi déclaré d'Ebn-Alschaikhi et l'ami du *sâhib* Saad-eddin-Mohammed-ben-Mohammed-ben-Ataïâ, qu'il voulait porter au vizirat, dans l'intention de nuire à Tadjeddin-ben-Saïd-eddaulah. Ce dernier commença à intriguer contre Djâouli, qui était, à cette époque, substitut de Bibars, le *djâschenkir*, dans la place d'*ostadâr*. Il apostâ, pour le dénoncer, un Copte, qui ne manquait pas, à tout moment, de dire à Bibars que Djâouli pillait les revenus de l'État, et avait accaparé pour lui, ou pour ses adhérents, un grand nombre de pensions, ce qui paralysait la marche des affaires; que le vizir Ebn-Ataïâ n'avait aucune connaissance de ce qui constitue le talent du *kâtib* (secrétaire); que Djâouli l'avait fait nommer vizir par l'émir Selar, afin de réaliser tous ses plans; qu'un des *kâtib* du *hawâdîdj-khédnah* avait écrit des feuilles *اوراق* qui constataient qu'une somme considérable restait due par Djâouli. Ces discours, et d'autres semblables, souvent répétés, firent une impression profonde sur l'esprit de Bibars et l'indisposèrent à l'égard de Djâouli. Il parla contre lui à Selar, prétendant que Djâouli s'était approprié une somme d'argent considérable. Selar était l'ami de Djâouli, et professait depuis longtemps pour lui un vif attachement. Chacun d'eux avait fait construire sur le mont laschkar, tout auprès des *mandarah* (sallons) de Kabsch, un collège voisin de celui qu'avait élevé l'autre, et avait disposé le lieu de sa sépulture vis-à-vis celui qu'avait choisi son ami. Selar prit la défense de Djâouli, et dit à Bibars: « Par Dieu, n'écoute pas les discours des employés des finances, ce sont des misérables qui n'ont d'autre but que d'exciter des troubles. » Bibars continua à parler contre Djâouli, et à tenir sur son compte des propos insultants. Il finit en disant: « Il faut, de toute nécessité, que je retire de ses mains les fonds

du trésor. » Lorsque les deux émirs se furent séparés, Selar fit savoir à Djâouli que Bibars était violemment indisposé contre lui, et avait tenu sur son compte des discours malveillants et injurieux. Il lui fit entendre que tout cela était le fruit des intrigues de Tadj-eddin-ben-Saïd-eddaulab. Il lui conseilla de se présenter chez Bibars, et de s'attacher à le capter par des paroles pleines de douceur. « Peut-être, ajouta-t-il, se laissera-t-il fléchir, et abandonnera-t-il ses projets. » Djâouli suivit ce conseil ; il se rendit chez Bibars, s'humilia devant lui, et lui adressa des excuses pleines de soumission ; mais Bibars, entrant dans un vif accès de colère, lui prodigua les injures et les menaces, et ne fit aucune attention à ses paroles. Djâouli se leva, et tout troublé, alla trouver Selar, auquel il raconta ce qui venait de lui arriver. L'émir en fut extrêmement irrité. Au moment où Djâouli venait de sortir de chez Bibars, Ebn-Saïd-eddaulab entra chez celui-ci, apportant des feuilles sur lesquelles il avait enregistré le compte de Djâouli, et dont il fit la lecture. Il avait amené avec lui Akrem-ben-Beschir, afin de vérifier les comptes de Djâouli, suivant ce qui se trouvait relaté sur les feuilles. Bibars encouragea Ebn-Beschir à faire cette opération. Le lendemain, au moment où les émirs, venant de faire leur cour au Sultan, avaient pris place auprès du *naïb* Selar, et que parmi eux se trouvaient Djâouli et le vizir, Bibars donna ordre de mander Ebn-Beschir, le *katib* (écrivain). Lorsqu'il fut arrivé, Bibars lui dit : « Tu m'as assuré que les fonds du Sultan ont été dilapidés ; que cet homme (en montrant Djâouli) s'est approprié une partie de l'argent, que le vizir a été de connivence avec lui, et que telle est la cause de la stagnation des affaires de l'empire. Tu t'es engagé à dénoncer ces deux hommes, et à prouver qu'ils sont redevables de fortes sommes envers le Sultan. Maintenant, interpelle-les tous deux, et ne dis rien qui ne soit conforme à la vérité. » Alors, Ebn-Beschir se leva, produisit les actes, et inculpa le vizir sur des points qui compromettaient Djâouli. Ce dernier répondit à tout, article par article. Ebn-Beschir s'attachait 610 à réfuter ses assertions. Il lui dit, entre autres choses : « Tu es un émire, et tu n'entends rien aux actes que dressent les *katib*. » La discussion dura longtemps, et la séance se termina de la manière la plus scandaleuse. Dès ce moment, l'animosité se manifesta entre Bibars et Selar, par suite du zèle que chacun d'eux montrait pour la défense de son protégé. Bibars était dans l'usage de monter à cheval en même temps que Selar, et de descendre quand celui-ci descendait. A compter de ce jour, Bibars cessa d'accompagner Selar, et chacun

d'eux se mettait en marche isolément, et n'ayant avec lui d'autre cortège que ses adhérents. Tout le monde s'attendait à des troubles prochains.

Cependant l'émir Selar députa vers Bibars Sonkor-Kemâli, le *hadjib*, avec ordre de lui adresser des paroles conciliautes, et de lui dire de sa part : « Tu sais qu'une amitié fraternelle règne entre moi et Djâouli, au point que chacun de nous a choisi l'autre, pour lui confier, après sa mort, le soin de ses enfants ». Il lui recommanda d'employer les supplications les plus humbles pour obtenir la grâce de Djâouli. Le *hadjib* s'étant rendu auprès de Bibars, mit en œuvre toutes les ressources du langage. Bibars se montra inflexible, et dit : « Je ne cesserai de le poursuivre, jusqu'à ce que je retire de ses mains l'argent du Sultan, et que je le fasse frapper à coups de fouet ». Puis il fit dire à Djâouli : « Si tu ne payes les sommes dont tu es redevable, je te ferai expirer sous les coups de fouet, ainsi que j'ai fait à l'égard de l'autre, » désignant ainsi Ebn-Alschaikhi. Il adressa au vizir la même sommation, et plaça auprès de l'un et de l'autre des surveillants, jusqu'à ce qu'ils acquittassent leur dette. Selar, ayant appris ces faits de la bouche de Kemâli, fut vivement irrité. Toutefois, c'était un homme extrêmement conciliant et plein de prudence. Djâouli commença à faire vendre aux émirs, près de la porte de *Koullah*, ses chevaux, ses habits, ses meubles. Tous se montrèrent fort touchés de son infortune, et pour faire leur cour à l'émir Selar, achetaient les effets de Djâouli à des prix bien au-dessus de la valeur réelle, dans l'intention de les lui rendre lorsqu'il serait rentré en grâce avec Bibars.

Les choses restèrent sur le même pied durant un grand nombre de jours ; Bibars et Selar ne se trouvaient jamais ensemble. Cependant les émirs bordjis se préparèrent à employer auprès de Bibars la voie de la contrainte. Ils ne montaient point à cheval sans porter des armes sous leurs vêtements, dans la crainte que des troubles ne vissent à éclater subitement. Tout le monde s'attendait d'un jour à l'autre à voir naître le désordre, et c'était là le sujet de toutes les conversations ; les grands émirs Akousch-Kattâl-assiba, Bibars, le *dawaddr*, Burlugli, Aïbek, le *khâzindâr* (trésorier), Sonkor-Kemâli, Bektout-Fattâth et d'autres, se rendirent auprès de l'émir Bibars, le *dpâschenkir*, en le conjurant d'apaiser les troubles, d'éteindre le feu du désordre. Enfin, cédant à leurs instances, il consentit à lever la surveillance dont il avait entouré Djâouli, mais sous la condition que celui-ci se rendrait en Syrie sans emploi *بلا*. Ils allèrent porter

cette nouvelle à l'émir Selar et le sollicitèrent jusqu'à ce qu'il acquiesçât au départ de Djâouli. Ce dernier se mit en marche le même jour, après avoir vu surprimer son revenu. Toutefois, lorsqu'il fut arrivé à Damas, on lui accorda le grade d'émir de *tabl-khdnah*.

A la même époque, le *sdhib* (vizir) Saad-eddin-Mohammed-ben-Mohammed-ben-Ataïa fut mis en liberté après avoir payé environ quatre-vingt mille dirhems, et la réconciliation eut lieu entre Bibars et Selar. Bientôt ces deux émirs confèrent ensemble relativement à la charge de vizir, et pour savoir quel homme 611 était digne de cet emploi. Selar ayant proposé Tadj-eddin-ben-Saïd-eddaulah, Bibars répondit : « Je ne crois pas qu'il accepte, car je lui ai déjà offert ce rang, » et il l'a refusé. » Selar lui dit : « Laisse-moi agir auprès de lui. » Bibars ayant consenti, les deux émirs se séparèrent. Selar envoya appeler Tadj-eddin; lorsque celui-ci fut entré, l'émir montra un visage sévère, et cria avec une vive émotion : « Apportez la robe du vizirat. » Puis il fit signe à Tadj-eddin de la revêtir. Comme il refusait, Selar l'apostropha d'une voix haute, et jura que s'il ne céda pas, il lui ferait trancher la tête. Tadj-eddin craignant une catastrophe, parce qu'il connaissait la haine que lui portait Selar, revêtit le costume de vizir, le jeudi, quinzième jour du mois de Moharrem. Il baisa la main de l'émir Selar, qui lui montra un visage riant et lui donna des conseils. Le vizir sortit de la maison du *naïb*, située dans la citadelle, et se rendit dans le *kdah* (édifice) du *sdhib* (vizir), placée dans la même enceinte, ayant devant lui les *nakib* et les *hadjib*. On lui porta l'encrier du vizirat et on lui amena la mule. Il apostilla les cédules et expédia les affaires jusqu'après l'*asr*; ensuite il retourna à sa maison. L'émir Bibars apprit cet événement, et en fut charmé, attendu que c'était là ce qu'il avait désiré. Le vendredi, de grand matin, les habitants de la ville se rendirent à la porte de la maison du vizir Tadj-eddin-Abou'lfotouh-Ebn-Saïd-eddaulah, pour attendre que ce magistrat se mit en marche, mais il ne sortit point de chez lui. Au moment où le jour était déjà avancé, l'esclave du vizir parut, et dit à la foule : « Le vizir a donné sa démission et s'est retiré dans le *sdwiah* du *scheikh* Nasr-Maubedji ». Tout le monde se dispersa. Tadj-eddin, à peine rentré dans sa maison, s'était, la nuit même, rendu auprès du *scheikh* Nasr, dont il était l'ami intime, et qui jouissait d'un grand crédit auprès de l'émir Bibars; puis il avait fait reporter au trésor du Sultan, placé dans la citadelle, la robe *تشریف* du vizirat. Il resta chez le *scheikh*, implorant sa protection. Nasr écrivit à Bibars pour intercéder en

faveur de Tadj-eddin. « Il a, dit-il, donné sa démission de la place de vizir, et « déclaré qu'il n'exercerait jamais cette charge. Il n'a d'autre intention que de « rester dans le *zdwiah*, avec les fakirs, uniquement occupé à servir Dieu. » Bibars ayant pris cette lettre, entra chez Selar, qui, après en avoir fait la lecture, lui dit : « Nous acceptons sa démission ; faites-le venir, afin que nous le « consultations sur celui qui doit être promu au vizirat. » Tadj-eddin, amené par Bibars, présenta ses excuses, et conseilla d'élever au rang de vizir Dhià-eddin-Abou-Bekr-ben-Abd-allah-ben-Ahmed-Nisai, inspecteur des bureaux. On manda cet homme, que l'on revêtit de la *khilah*, le lundi, dix-neuvième jour du mois. Il prit possession du vizirat, mais il n'en avait que le titre ; toute l'autorité réelle appartenait à Tadj-eddin : tous les actes étaient souscrits de sa main ; le vizir n'expédiait aucune affaire sans avoir pris sa décision.

Le sixième jour de Safar, Tadj-eddin-ben-Said-eddaulah fut revêtu d'une *khilah*, et installé comme conseiller مشير du vizirat et de tous les inspecteurs particuliers de l'Égypte et de la Syrie, comme chargé seul de l'inspection des maisons et des affaires dépendantes des *ostaidr*, de l'inspection appelée *nadar-assobah*, et de celle des armées. On lui délivra un rescrit ترقية tel qu'il n'en avait jamais été donné de pareil à aucun homme de loi جمعهم. Il siégeait à côté de l'émir Selar naib-assaltanah (vice-roi) au-dessus de tous les *kdtib*, hommes de loi كل منعم من الكتب. Son autorité étant partout reconnue, ses ordres écrits sur toutes les matières de l'administration recevaient leur exécution, attendu que le vizir lui montrait des égards, et se soumettait à lui, de tout son pouvoir (56). Izz-eddin-Aidemur-Khatiri fut nommé *ostaidr*, en remplacement de Sandjâr-Djâouli.

Sur ces entrefaites on vit revenir les ambassadeurs qui avaient été envoyés vers le prince Taktai, souverain des contrées du Nord. C'était l'émir Belban-Sarkhadi et ses adjoints. Ils étaient accompagnés de Namoun, ambassadeur de Taktai, qui apportait un présent magnifique, ainsi qu'une lettre dans laquelle ce monarque demandait que l'armée égyptienne s'avançât vers l'Euphrate, s'engageant à se mettre lui-même en campagne pour envahir les contrées soumises à Gazan, sous la condition que chacun des deux empires resterait maître des provinces dont il aurait fait la conquête. On combla d'honneurs le député, et des présents furent adressés à son souverain ; mais on lui représenta

(56) Le texte porte : رعى جانبہ وخصص له لان الوزير جانبہ له وخلص جناسه بكل مكن جناسه له.

que la paix venait d'être conclue avec Kharbanda, et ne devait pas être violée; que s'il arrivait de nouveaux événements, on agirait en conséquence. On fit partir, comme ambassadeurs, l'émir Bedr-eddin, Tekmesch-Dâheri, Fakhr-eddin-Aïar-Schemsi, *emir-akhor*, et Sonkor-alaschkar, l'un des commandants de la *halkah*.

Schelhâb-eddin-Ghazi-ben-Ahmed-ben-Alwâsiti fut, sur la dénonciation de Tadj-eddin-Abd-arrahim Senhourî (57), transféré, de sa place d'inspecteur de l'empire نظر الدولة, à celle d'inspecteur d'Alep. Voici à quelle occasion : Il était l'ennemi de Tadj-eddin-Ebn-Saïd-eddaulah; car celui-ci, durant son vizirat, avait été l'instigateur des coups de fouet qui avaient été infligés par Safar-Alaradj à Schehâb-eddin, et qui l'avaient forcé d'embrasser l'islamisme. Doué d'une extrême facilité d'élocution, sachant bien la langue turque, il était admis auprès des émirs, et lorsque Saïd-eddaulah se présentait chez un émir auprès duquel se trouvait Schehâb-eddin, celui-ci ne se levait pas et ne daignait faire à lui aucune attention. Lorsque Ebn-Saïd-eddaulah eut sous sa juridiction les affaires du royaume, Ebn-Alwâsiti lui devint odieux, et par ses sollicitations auprès de l'émir Bibars, il obtint un rescrit توقيع qui nommait Ebn-Alwâsiti aux fonctions d'inspecteur d'Alep, et l'envoyait dans cette ville. En recevant cet acte, Ebn-Alwâsiti s'écria : « J'aimerais mieux vivre en enfer que d'avoir à seconder dans ses plans Ebn-Saïd-eddaulah. » Il partit aussitôt pour sa destination.

Le huitième jour du mois de Dhou'lhidjah, l'émir Seïf-eddin-Bektemur-Hosâmi fut destitué des fonctions de *schâdd* (inspecteur) des bureaux de Damas, et occupa, comme précédemment, le rang de *hâdjib*. L'émir Djemâl-eddin-Akousch-Roustemi, *adli* du Caire, fut nommé pour le remplacer dans ses fonctions de *schâdd* pour les provinces méridionales, المصنفة القبلية après s'être engagé à payer en quatre ans une somme de huit cent mille dirhems.

On apprit (58) par un courrier de la poste, envoyé de Damas, que le neuvième jour du mois de Djoumada-premier, il était arrivé dans cette ville, du pays des Tatars, un homme appelé le scheikh-Borak, qui était accompagné d'une troupe de fakirs, au nombre de cent environ. Ils portaient un costume 613 extraordinaire, avaient sur la tête des bonnets de feutre rogné كلابات لباء مضمّن recouverts de turbans مبان, auxquels étaient adaptées des cornes de feutre, semblables à celles du buffle, et des sonnettes. Leurs barbes étaient rasées, à

(57) Le texte porte : عبد الرحيم السهري : من رقة تاج الدين, je lis عبد الرحيم السهري.

(58) Le même fait se trouve rapporté par Abou'lmaâsen (man. 663, f. 55 rect.)

l'exception des moustaches; leur vêtement se composait de feutre blanc *لبايد بيضا*, et ils portaient, en guise de baudriers, des cordes dans lesquelles étaient enfilés des osselets de bœufs; chacun d'eux s'était brisé la dent canine supérieure. Leur *scheikh*, âgé de quarante ans, était un homme hardi, audacieux, énergique et intrépide; il faisait porter avec lui un *tabl-khdnah* (tambour), que l'on battait devant lui par forme de *naubah*. Il était accompagné d'un *mohtesib*, qui avait l'inspection sur cette troupe et punissait ceux qui avaient manqué à quelques-uns des ordres du *scheikh*. Le châtiment consistait en vingt coups de bâton sous la plante des pieds: du reste, le *scheikh* et ses sectateurs observaient exactement les pratiques de dévotion et la prière. Lorsqu'on lui faisait des représentations sur son costume, il répondait: « J'ai voulu être le « bouffon des fakirs *مسخره الفقراء*. » Suivant ce qu'il racontait, Gazan ayant entendu parler de lui, le manda à sa cour et lâcha contre lui un lion féroce. Le *scheikh* monta sur le dos de l'animal, qu'il força de marcher. Gazan, pénétré de vénération, fit répandre sur la tête de cet homme une somme de dix mille dinars. Au moment où il arriva à Damas, le *naib* était dans le *Meidan-akhdar* (l'hippodrome vert). Le *scheikh* se présenta devant lui: là se trouvait une autruche extrêmement féroce, en sorte que personne n'osait en approcher. Le *naib* ordonna de la lâcher contre lui. Au moment où l'autruche s'élançait vers lui, le *scheikh* sauta sur elle, la monta, et l'oiseau l'emporta, en volant, dans la place, l'espace de cinquante coudées. En approchant du *naib* il lui dit: « Dois-je la faire « voler encore plus haut? » Le *naib* répondit que c'était inutile; puis il combla cet homme de marques de bienveillance, et tout le monde s'empressa de lui offrir des présents.

Une lettre du Sultan ayant défendu de laisser le *scheikh* faire le voyage d'Égypte, il se rendit à Jérusalem, d'où il retourna dans son pays. C'est au sujet de ces fakirs que Siradj-eddin composa une longue pièce de vers, appelée *Mouwasschschahah* *موصح الشاه*, qui commence en ces termes:

« Il est venu chez nous, du fond du pays de *Roun*, des hommes dont la figure « étonne l'imagination; ils portent des cornes pareilles à celles des taureaux: le « diable se trouve parmi eux; prenez garde. »]

Sur ces entrefaites, l'émir *Taksaba*, à la tête de ses troupes, arriva à *Kous*, revenant de son expédition en Nubie. Leur absence avait duré neuf mois, et

ce qui produisait des troubles continuels et des meurtres nombreux. Les barques chargées de marchandises eurent seules le privilège de pénétrer dans le canal; quant aux bateaux destinés à l'amusement, l'entrée leur fut interdite.

614 Cette mesure fut regardée comme un acte extrêmement louable.

Cette année vit terminer la construction de la mosquée bâtie par ordre de l'émir Djemâl-eddin-Akousch-Alafram, au pied du mont Kasoun. Le kadi Schems-eddin-Ebn-Aliz, le hanéfi, y fit la *khotbah*, le vendredi vingt-quatrième jour du mois de Schewal. Le rang de kadi des hanéfis de Damas fut confié à Sadr-eddin-Abou'lhasan-Ali, fils du *scheikh* Safi-eddin-Abou'lkasim-Mohammed-Bosrawi, le vingt-neuvième jour de Dhoulkadah, en remplacement de Schehâb-eddin-Ahmed-Araï. Des envoyés du souverain de Sis apportèrent un tribut; ce prince venait de mettre en liberté deux cent soixante-dix émirs musulmans qui arrivèrent à Alep. Djelâl-eddin-Mohammed-Kazwini fut nommé *khatib* de Damas, au mois de Schewal, après la mort de Schems-eddin-Mohammed-ben-Ahmed-ben-Alkhalâti. A la même époque, le dernier jour de Ramadan, l'émir Selar rendit la liberté au *scheikh-alislam* Taki-eddin-Ahmed-ben-Timiah. Une assemblée de kadis et de fakîhs ayant été convoquée avait envoyé vers lui pour l'inviter à sortir de sa prison et à venir, mais il avait refusé. D'autres députa-

على رأس كل واحد منهم الكوفية الذهبية • Chacun d'eux avait sur la tête un *koufiah* d'or. • Ailleurs (fol. 337 v°) : الحوانيت المعدة لبيع الكواني والطراقي التي يلبسونها الصبيان والبنات • Les boutiques destinées à la vente des *koufiah* et des *atkhah* que portent les enfants et les jeunes filles. • Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. II, fol. 26 r°) : يركب وهو بكوفية بقندس • Il montait à cheval, portant un *koufiah* bordé de castor. • Ailleurs (fol. 240 v°) : الكوفية الذهبية الذي على • Le *koufiah* d'or qui était sur sa tête. • Dans la *Biographie du XI^e siècle* (pag. 530) : امرأته • Il ordonna qu'on fabriquât pour lui un *koufiah* d'ambre. • Ce mot existe encore aujourd'hui; et les voyageurs l'écrivent de différentes manières. Dans un *Mémoire sur Tunis* (p. 72) le mot *koufî* est expliqué par sorte de bonnet. Dans le *Voyage en Arabie* de M. Tamisier (tom. I, p. 200), on lit : « *koufî* désigne un mouchoir arabe. » M. Robinson (*Palestina*, t. I, p. 267), explique *kefryeh* par sorte de bonnet. M. Robinson (*Voyage en Palestine*, t. II, pag. 163) dit que le mot *kefî* indique un mouchoir carré en soie ou en coton. M. Wellsted (*Travels in Arabia*, t. II, p. 210), définit le mot *kefryet* par mouchoir rayé. On lit dans le *Journal of the geographical society*, tom. VI, part. I, p. 72) : « On entend par *kefryet* un large mouchoir rayé de vert, de rouge et de jaune, dont les extrémités pendent, et auxquelles sont attachées des cordes nouées qui, par leurs mouvements, fècartent les mouches. » Dans le *Voyage en Syrie* de M. Damoiseau (pag. 96, 110), on lit *kefîec* comme désignant le *châle* que les Arabes portent sur leur tête. Il est visible qu'il s'est glissé là une faute d'impression.

tions lui ayant été adressées successivement, il avait également résisté. Et la réunion qui entourait Selar s'était dispersée. L'émir manda alors les deux frères d'Ebn-Timiah, savoir: Scherf-eddin-Abd-allah et Zein-eddin-Abd-errahman; il s'établit entre tous les deux et le kadi des maléki une longue conférence. Ensuite, Scherf-eddin et le maléki se réunirent une seconde fois chez Selar. On fit venir Ebn-Adlan; mais on se sépara sans avoir rien fait.

Cette année vit mourir, entre autres hommes marquants : 1° Schehâb-eddin-Ahmed-ben-Abd-elkâfi-ben-Abd-elwahhab-Baïâsi, le schaféï, l'un des *naïb* (substitut) des kadis schaféïs. Il mourut hors du Caire : c'était un homme vertueux, religieux, plein de mérite. 2° Le *sahib* Schehâb-eddin-Ahmed-ben-Ahmed-ben-Ata-Adhraï, le hanéfi Dimaschki *mohlesib* (61) de Damas et vizir de cette ville. 3° L'émir Izz-eddin-Aïbek-Tawil, le *khazindar* (trésorier) Mansouri. Il mourut à Damas, le onzième jour de Rebi-premier. C'était un homme extrêmement vertueux et religieux. 4° L'émir Bedr-eddin-Bektâsch-Fakhri, *emir-silah*, Sâlehi-Nedjmi. Originellement il fut un des mamlouks de l'émir Fakhr-eddin-Iousouf, fils du *schethk-alschotoukh*. De là, il passa au service de Melik-Sâlehi-Nedjm-Afoub; puis il monta successivement d'emploi en emploi jusqu'à ce qu'il devint un des principaux émirs; il prit part, plusieurs fois, à des expéditions guerrières. Il se rendit célèbre par ses vertus, ses nobles sentiments, la justesse de son esprit et ses nombreux bienfaits. Au moment du meurtre de Melik-Mansour-Lâdjîn, tout le monde s'accorda pour l'élever à la dignité de Sultan; mais il refusa, et conseilla de rappeler Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, ce qui fut exécuté : on lui avait retiré son *ikta*. Il mourut au Caire au mois de Rebi-premier, à l'âge de quatre-vingts ans; il était le dernier des *Sâlehis*. C'est lui qui a donné son nom au petit château de l'émir-silah, situé au Caire. 5° L'émir Seïf-eddin-Belban, le *djoukendar* Mansouri. Il fut d'abord *naïb* de la citadelle de Safad, puis *schahid* (inspecteur) des bureaux de Damas; ensuite il fut promu au gouvernement *نياب* de la citadelle de cette ville; et enfin, nommé *naïb* de Hems, où il mourut. C'était un homme vertueux. 6° Le *scheikh*

(61) Je n'ai pas besoin de répéter ici les détails que j'ai donnés ailleurs (t. I, première partie, p. 114), sur le *mohlesib*. Je ferai seulement observer que ce titre avait passé dans l'île de Chypre, où nous trouvons un officier appelé *matasibo* (Steffano Lusignano, *Chorographia e breve historia dell' Isola de Cypro*, fol. 80 v°).

Seif-eddin-Habbi-ben-Sâbik-ben-Helal, fils du scheikh Iounis, *scheikh* (supérieur) des fakirs iounisis. Il était arrivé de l'Irak, sous le règne de Melik-Man-sour-Kelnoun; et il jouit, jusqu'à sa mort, de la plus haute considération. Ses sectateurs étaient en très-grand nombre. Il eut pour successeur son fils Hosâm-eddin-Fadl. 7° Le *tawdschi* Schems-eddin-Sawâb-Sohaili. Il mourut dans la ville de Karak, à l'âge de cent ans. C'était un homme vertueux et bienfaisant. 8° Daïâ-eddin-Abd-elaziz-ben-Mohammed-ben-Ali-Tousi, le schaféi. Il mourut à Damas le vingt-neuvième jour du mois de Djoumada-premier. Il est auteur d'un commentaire sur le *hdwi*, traité de jurisprudence, et d'un commentaire sur le *mokhtasar* (abrégé) d'Ebn-Alliâdjib. Il professa quelque temps à Damas. 9° Bedr-eddin-Mohammed-ben-Fadl-allah-ben-Mahalli-Omari Dimaschki, frère des deux *kdtib-arsair* (secrétaires de la chancellerie secrète), Scherf-eddin-Abd-Elwahlâb et Mohii-eddin-Iahia. Il était âgé de plus de soixante-dix ans. 10° Schems-eddin-Mohammed-ben-Ahmed-ben-Othman-Khalâti, *khatib* de Damas. Il mourut subitement le huitième jour du mois de Schewal. C'était un homme vertueux, universellement révéré. 11° Mohammed-ben-Abd-eladim-ben-Ali-ben-Sâlem, le kadi Djemâl-eddin-Abou-Bekr-Ebn-Alsafati, le schaféi. Il vint au monde l'an 618, et exerça au Caire, l'espace de quarante ans, les fonctions de substitut pour l'administration de la justice *ناب في الحكم*. Après avoir renoncé à sa charge, il mourut dans cette ville, la nuit du lundi onzième jour du mois de Schaban. 12° L'émir Fâris-eddin-Aslam-Raddâdi, qui mourut à Damas le quatrième jour de Dhoul'kadah. 13° Au milieu du même mois, mourut l'émir Seif-eddin-Kaourka-Mansouri. 14° L'émir Behâ-eddin-Iacouba-Schehrizouri. Il mourut au Caire le dix-septième jour de Dhoul'hadjah. 15° Le *tawdschi* Izz-eddin-Dinâr-Azîzi, le *khatzindâr* (trésorier) Dâheri. Il mourut le mardi septième jour du mois de Rebi-premier. C'était un homme vertueux, religieux, ami des gens de bien. Il avait été *dawddâr* de Melik-Nâser et inspecteur des *wakf* de Melik-Dâher. 16° Le souverain du Magreb, Abou-Iakoub-Iousouf-ben-Iacoub-ben-Abd-alhakk-ben-Mahboub-ben-Abi-Bekr-ben-Djemâh. Il fut assassiné dans une chambre de son palais par un de ses esclaves, l'eunuque Saâdah, au moment où, couché sur le dos, il se faisait teindre les pieds avec du hennâ. Cet homme le perça de plusieurs coups qui lui fendirent les entrailles, après quoi, il s'échappa; mais ayant été atteint, il fut mis à mort. Le Sultan expira à la fin du jour, le mercredi septième jour du mois de Dhoul'kadah. Il eut pour successeur

Abou-lakoub-Iousouf-ben-lakoub-ben-Abd-elhakk. Son règne avait été de vingt et un ans.

L'année suivante, on reçut la nouvelle que Melik-Mouwaiiad-Hizebr-eddin-Dôoud, souverain du Yémen, exerçait sur les marchands de nombreuses vexations, et leur enlevait leurs biens; qu'il avait cessé d'envoyer en Égypte le présent accoutumé, après avoir eu d'abord dessein d'acquitter ce tribut; qu'il se proposait de faire remettre à la Mecque des sommes considérables, afin d'obtenir que son nom fût placé dans la prière avant celui du Sultan. On lui adressa, de la part de ce prince et de celle du khalife Abou-'Rrebi-Souleiman, des avis et des menaces. Ces lettres furent confiées à un courrier monté sur un chameau نَجَاب. Chacun des émir-commandants dut faire construire un vaisseau appelé *djelbah* جلبه et une petite barque قِاسَة لطيفة, désignée par le mot de *felwah* فَلْوَ, et destinée à transporter les provisions de bouche et autres objets; de les expédier à dos d'animaux jusqu'à Tor, où on les embarquerait sur la mer de Kolzoum, afin d'aller porter la guerre dans le Yémen. Chaque émir, commandant de mille hommes, se réunit à ses subordonnés pour équiper une *djelbah* et une *felwah*. On délégua, pour procéder à la construction, l'émir Izz-eddin-Aïbek-Schoudjaï-Alaschkar, schâdd (inspecteur) des bureaux. Il partit pour la ville de Kous.

Cette année, le Sultan se trouva importuné de l'autorité qu'exerçaient sur lui les deux émir Bibars et Selar, qui ne lui laissaient aucun pouvoir, et le tenaient dans une gêne perpétuelle. Il s'en plaignit à son *khazinddr* (trésorier); puis il manda en secret l'émir Bektemur, le *djoukenddr*, qui était alors émir-*djanddr*, et lui fit connaître le projet qu'il avait formé d'attaquer les deux émir.

On convint que, la nuit suivante, lorsque les portes de la citadelle seraient fermées, et que, suivant l'usage, on en aurait porté les clefs au Sultan, les mamlonks de ce prince se revêtiraient de leurs armes, monteraient à cheval, partiraient de l'écurie et se dirigeraient vers celle des émir; que dans la citadelle, on battrait les tambours du Sultan comme pour la guerre, afin que tous ceux qui étaient véritablement soumis à leur souverain vissent se réunir au pied du château; que Bektemur, le *djoukenddr*, à la tête d'un nombre d'hommes, viendrait fondre sur les maisons de Bibars et de Selar, placées dans l'enceinte de la citadelle, et arrêterait prisonniers ces deux émir. Bibars et Selar avaient des espions auprès du Sultan; avant été informés de ce qui se

tramaît, ils se hâtèrent de prendre leurs mesures. L'émir Seif-eddin-Belban-Dimaschki, *walî* de la citadelle, qui était ami particulier des deux émirs, reçut d'eux l'injonction de faire semblant de fermer la porte du château, et d'y appliquer les verrous; puis de porter, suivant l'usage, les clefs au Sultan: ce qui fut exécuté. Le prince et ses mamlouks étaient persuadés qu'ils avaient atteint leur but. Ils attendaient l'arrivée de Bektemur, le *djoukendr*; ne le voyant pas venir, ils députèrent vers lui; mais il se trouvait avec Bibars et Selar auxquels

617 il jurait d'agir de concert avec eux. Au point du jour, le Sultan resta convaincu que Bektemur l'avait trahi, et avait voulu se mettre à couvert du courroux des émirs; mais il n'en était pas ainsi; Bibars et Selar ayant eu vent du complot qui se tramaît, s'étaient rendus à la maison du *nail* دار الناي, située dans l'enceinte de la citadelle. Bibars voulait surprendre Bektemur et le massacrer; Selar s'y opposa, par suite de la fermeté de son caractère et de l'amitié qui l'unissait à Bektemur. Il conseilla d'envoyer vers cet émir, et de l'inviter à venir, afin de déjouer ainsi les projets du Sultan. Lorsque Bektemur reçut ce message, il resta interdit, et se disposait à la résistance. Ses mamlouks avaient déjà pris leurs armes, mais il les empêcha d'agir, et sortit. Selar le traita durement, et lui adressa de vifs reproches sur le projet qu'il avait formé. Bektemur nia le fait, et jura qu'il était entièrement du parti des deux émirs. Il resta auprès d'eux jusqu'au matin; après quoi il entra avec les émirs pour faire sa cour à l'émir Selar. Les adhérents de celui-ci et ceux de Bibars se tenaient à cheval près de la porte de l'écurie, attendant la sortie des mamlouks du Sultan. Aucun des émirs ne se présenta pour faire la cour à ce prince; mais ils tinrent conseil entre eux. Le bruit se répandit au Caire que les émirs voulaient égorger le Sultan ou le reléguer à Karak. Les marchés restèrent fermés; les gens du peuple et les soldats se rendirent au pied de la citadelle; les émirs demeurèrent rassemblés tout le jour. Ils résolurent de se tenir sur leurs gardes, dans la crainte que le Sultan ne descendît par la porte secrète. Ils firent prendre les armes à un grand nombre de mamlouks, et les placèrent à la porte de l'écurie, sous les ordres de l'émir Seif-eddin-Semek, frère de Selar. Au milieu de la nuit, un bruit et un mouvement se manifestèrent dans l'intérieur de l'écurie; les mamlouks du Sultan se levaient, prenaient leurs armes afin de descendre en force avec le prince, et s'attendaient à livrer un combat; mais le Sultan leur défendit de passer outre. Semek, voulant imprimer la terreur, fit lancer des

flèches et battre le tambour. Une flèche vint tomber sur le pavillon du Sultan الزرقى السلطان. Les choses restèrent en cet état jusqu'au lendemain, vers l'annonce de la prière de l'avr. A ce moment, le Sultan députa vers les émirs, et leur fit dire : « Quel motif vous porte (62) à chevaucher devant la porte de « mon écurie? Si votre but est de vous emparer de la souveraineté, je suis prêt « à y renoncer : prenez-la, et envoyez-moi où vous voudrez. » Ils firent à ce message une réponse dont ils chargèrent l'émir Bibars; le dawaddr, l'émir Izz-eddin-Aïbek, le khazindr, et l'émir Burlughî-Aschrafî. Dans leur lettre, ils disaient : « C'est au Sultan qu'il faut attribuer l'origine des troubles; ce « sont les mamlouks qui prennent à tâche de l'irriter contre les émirs. » Le prince, dans sa réponse, fit aux émirs des reproches sur la situation où il se trouvait. Il nia qu'aucun de ses mamlouks lui eût rien dit au désavantage des émirs. Au moment où les députés revinrent de leur message vers le Sultan, une violente clameur se fit entendre dans la citadelle. En effet, le peuple était réuni en une foule nombreuse. Lorsqu'on vit le Sultan paraître dans son pavil-

62) Le verbe عَلَّ (أ) à la II^e forme, signifie *prendre la résolution de... se disposer à*. On lit dans l'*Histoire* d'Abou'l-mahâsen (man. 661, fol. 3 r^o) : « عَلَّ على إبيد لبيد هو بالامر : Il résolut de mettre son père en prison, afin de rester seul en possession de l'autorité. » Ailleurs (man. 671, fol. 173) : « عَلَّ على نهيم : Il résolut de les piller. » Dans l'*Histoire d'Alep* (man. 728, f. 96 r^o) : « عَلَّوا على معونه عليه : Ils résolurent de le secourir contre l'autre. » Ailleurs (fol. 27) : « لما احتس بقرب لاخشيد وتوعل ابن حمدان على الانصراف : Lorsqu'il fut informé qu'Ikhschid approchait, et qu'Ebu-Hamdan avait dessein de partir. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (t. I, p. 207) : « عَلَّ على العودة الى الاسكندرية : Il résolut de retourner à Alexandrie. » Ailleurs (tom. II, p. 86) : « جباعه من اهل مصر يعرفون الى الحجاز لبيد : un grand nombre des habitants de l'Egypte qui se disposaient à partir pour le Hedjaz, afin de faire le pèlerinage. » Dans la *Vie des Médecins d'Ebn-Abi-Osaïbah* (f. 173 r^o) : « عَلَّ أن يعمل : Il résolut d'écrire un commentaire sur cet ouvrage. » Dans la *Conquête de Jérusalem* d'Imad-eddin-Isfahânî (man. 714, fol. 34 r^o) : « عَلَّوا مها عليه قولوا : Ils poussèrent des cris de détresse, par suite des projets qu'ils avaient formés. » Dans la *Description de l'Égypte* de Makrizi (man. 682, f. 262 r^o) : « عَلَّ الخليفة على السكن بالولاية : Le khalife résolut d'aller habiter l'édifice de Louloah. » Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Ebn-Aïas (tom. II, f. 83) : « عَلَّ على سكك جباعه : Il avait résolu de faire arrêter un grand nombre d'émirs. » Dans le *Roman d'Antar* (tom. II, f. 88) : « كنت معلوا على ضرب رقابكم : J'ai résolu de vous faire trancher la tête. » Dans le même ouvrage (tom. III, f. 4 r^o) : « عَلَّ النهار على لارتحال : Le jour se préparait à fuir. » Dans les *Dialogues* de M. Delaporte fils (p. 17) : « كنت معلو خارج : Je me préparais à sortir. »

lon رفوف, tandis que les partisans de Bibars et de Selar étaient placés à la porte 618 de l'écurie et la bloquaient, toute la multitude fut outrée, poussa un cri, et fondit à la fois sur les émirs. Bibars et Selar, instruits de cet événement, firent monter à cheval l'émir Bedkhâs-Mansouri à la tête d'un nombre de mamlouks. Ces soldats se précipitèrent sur le peuple, qu'ils frappèrent à coups de massue pour le contraindre à se dissiper. La multitude criait d'une voix forte : O Nâser! « ô victorieux! » Le nombre des assistants grossissait à vue d'œil; tous faisaient entendre des vœux pour le Sultan; ils disaient : « Que Dieu trahisse quiconque « trahira le fils de Kelaoun. » Quelques-uns d'entre eux fondirent sur Bedkhâs, d'autres lui lancèrent des pierres; l'émir tira son épée, pour charger la foule; mais craignant les suites d'une pareille attaque, il s'attacha à calmer les assaillants, et leur dit : « Apaisez-vous, car le Sultan a repris pour les émirs des « dispositions bienveillantes. » La foule, cédant à ses sollicitations, se dispersa, et il revint sur ses pas.

Cependant les émirs députèrent une seconde fois vers le Sultan pour lui dire qu'ils étaient ses mamlouks, ses sujets soumis; mais qu'il fallait absolument éloigner les jennes gens qui faisaient naître les troubles. Le prince refusa de la manière la plus énergique; mais Bibars, le *dawadâr*, et Burlughi le pressèrent avec tant d'instance qu'il consentit à envoyer vers les émirs quelques-uns de ses affidés, savoir : Ilbogâ, le turcomân, Aidemur-Markabi et Klâssturk. Bibars et Selar leur adressèrent des menaces et des reproches. Ils voulaient d'abord les faire charger de chaînes, mais les autres émirs s'y refusèrent, afin de ménager l'esprit du Sultan. Les personnages indiqués devaient à l'instant partir pour Jérusalem sur les chevaux de la poste.

Ensuite, tous les émirs se présentèrent devant le Sultan, baisèrent la terre, puis la main du prince. Tous, et en particulier les émirs Selar et Bibars, furent revêtus de robes d'honneur. Les émirs prièrent le Sultan de monter à cheval avec eux, et de les accompagner au *Djebel-ahmar* (la Montagne rouge) pour calmer l'effervescence du peuple, et le convaincre que les troubles étaient apaisés. Le prince ayant accepté cette proposition, les émirs se retirèrent. Le Sultan passa la nuit dans un trouble extrême et dans un vif chagrin causé par l'éloignement de ses mamlouks. Le lendemain, il monta à cheval avec les émirs et se rendit au pavillon de Nasr قبة النصر, situé au pied de la Montagne rouge; ensuite il revint sur ses pas après avoir dit à Bibars et à Selar que l'auteur des trou-

bles était Bektemur, le *djoukendir*. Le prince avait vu, ce jour-là, cet émir se montrer, à cheval, à côté de l'émir Bibars, le *djdschenkir*. Ce spectacle, lui rappelant la perfidie de Bektemur, lui causa une vive indignation. On essaya de le fléchir, à l'égard de l'émir, mais il répondit : « Par Dieu, jamais mon œil ne le reverra ; » s'il reste en Égypte, jamais je ne m'assoierai sur le trône de la souveraineté. Aussitôt, et le quinzième jour du mois, on fit partir Bektemur pour la forteresse de Soubaibah, et il fut remplacé par l'émir Bektout-Fattâh. L'émir Keraï-Mansouri se rendit à la ville d'Adfou, dans le Saïd. Il était violemment indisposé contre l'émir Bibars, le *djdschenkir*. Cette année, Bibars fit construire le *khant-kah* (couvent) Rokniah, situé au Caire sur l'emplacement de la maison du vizir, dans la rue de *Bâb-alid* ; il y attacha des *wakf* considérables ; mais il mourut avant l'ouverture de l'édifice. Melik-Nâser le fit fermer durant quelque temps ; puis il l'ouvrit, et il y plaça un grand nombre de sofis. Bibars avait fait construire son tombeau dans l'enceinte de cet édifice. Il demeura fermé jusqu'à la fin de l'année 725. L'émir Izz-eddin-Aïbek-Alafram, *naïb* de Damas, fit élever à Saléhiah une mosquée *djâmi*. Il fit demander une terre qu'il pût attacher comme *wakf* à cet édifice. On lui répondit qu'il désignât celle qu'il voudrait.

619

Un courrier de la poste, arrivé d'Alep, annonça l'arrivée de l'émir Fath-eddin-ben-Sabrah, qui s'était échappé du pays des Tatars, avec un grand nombre de soldats faits prisonniers dans l'expédition de Sis. On lui rendit l'*ikta* dont il avait été en possession. On reçut une lettre de l'émir Keraï-Mansouri, qui se plaignait du gouverneur de Kous. Le lendemain, une lettre de ce gouverneur annonça que Keraï avait opprimé les fellâhs d'Adfou, et leur avait enlevé leurs animaux ; qu'il avait formé un grand amas de provisions afin de marcher vers le pays des noirs. On manda à Keraï de venir en hâte. Le gouvernement de Kous reçut ordre de prendre des précautions contre Keraï, et d'occuper les routes dans toutes les directions.

Sur ces entrefaites, les *khâsekis* (favoris) du Sultan arrivèrent de Jérusalem. L'émir Akousch-Alafram, *naïb* de la Syrie, avait écrit aux deux émirs Bibars et Selar, pour leur faire des reproches relativement à l'expulsion des favoris du Sultan, et leur conseiller de les rappeler au plus tôt. Il ajoutait que si on ne se hâtait pas de les faire revenir, il arriverait en personne pour les rameur. Les deux émirs ne purent se dispenser d'ordonner le rappel des mamlouks. Ilboga, le

turcoman, Altounboga-Salchi et Belban le *surrak*, furent gratifiés chacun d'un grade d'*émir de dix*. Et Schehâb-eddin-Ahmed-ben-Ali-ben-Abâdah, fut installé comme inspecteur du *mdristân* (hôpital) Mansouri. L'émir Keraï étant arrivé du Saïd feignit d'être malade, se tint renfermé dans sa maison, et ne parut point dans la citadelle. Bientôt après, il sollicita la permission de résigner son rang d'émir, et de résider à Jérusalem sans aucun emploi. Il alléguait, pour excuse, ses fréquentes maladies. Il obtint ce qu'il demandait, fut nommé inspecteur des deux villes de Jérusalem et de Khalil (Hébron), et on lui assigna un revenu suffisant. Il partit du Caire, et son *ikta* fut donné à l'émir Seïf-eddin-Bedkhâs-Mansouri.

Cette année on prépara activement une expédition contre le Yémen. L'émir Selar résolut d'y aller en personne, car il craignait que le Sultan ne tramât contre lui une autre ruse qu'il ne pourrait déjouer, et sous laquelle il succomberait. En outre, il était blessé de l'ascendant et de la supériorité qu'acquerrait sur lui l'émir Bibars, le *djâschenkir*, attendu que les *bordjis*, camarades de ce dernier émir, étaient en très-grand nombre et composaient la meilleure partie des émirs, ce qui donnait à Bibars un pouvoir prépondérant, le faisait craindre de tout le monde, et lui assurait, dans l'administration, une influence 620 incontestable; jusque-là qu'il avait éloigné Djâouli sans le consentement de Selar, et que seul, il se montrait à cheval environné d'un nombreux cortège. Au moment de l'affaire de Bektemur, le *djoukendâr*, les *bordjis* avaient eu dessein de reléguer le Sultan à Kurak, et d'élever Bibars au trône, si Selar, par sa prudence et ses sages mesures, n'avait empêché l'exécution de ce complot, et rétabli la paix avec le Sultan. Toutefois, craignant que sa position à l'égard de ce prince et de Bibars n'eût des résultats fâcheux, il résolut, pour échapper à ce péril, de faire un pèlerinage à la tête de ses adhérents et de ses serviteurs; de marcher ensuite vers le Yémen, d'en faire la conquête et de se cantonner dans ce royaume. Bibars, ayant eu vent de ce projet, apostâ auprès de Selar quelques émirs qui le détournèrent de son dessein. Selar s'occupa activement à équiper des vaisseaux qui furent bientôt terminés et fournis d'armes et d'autres objets. Il fallut différer l'expédition jusqu'à ce que l'on reçût la réponse du souverain du Yémen. Cette lettre fut écrite en présence du *schedd* (inspecteur) des bureaux. Celui-ci, au moment de son retour, étant malade, resta constamment enfermé chez lui jusqu'à sa mort. L'émir Seïf-eddin-Nougai-Kab-

djâki fut désigné pour remplir les fonctions d'*émir arrekb* (chef de la caravaue), et partit, suivant l'usage, à la tête des pèlerins.

Un courrier de la poste, arrivé d'Alep, annonça que Haithom, roi de Sis, avait été tué par un des émir mongols. Ce prince payait aux Mongols un tribut, ainsi qu'il en adressait un au souverain de l'Égypte. Chaque année, un émir mongol venait recevoir cette contribution. L'un d'eux, nommé Burlugou, qui avait embrassé l'islamisme et se montrait fervent dans sa religion, arriva à Sis, et résolut d'y faire construire une mosquée *djâmi*, où l'on ferait publiquement l'annonce de la prière, ainsi que les chrétiens frappaient en toute liberté les cloches. Ce projet déplut vivement à Haithom; il écrivit à Kharbenda que Burlugou avait dessein de se déclarer pour les Égyptiens et de bâtir une mosquée à Sis. Le monarque mongol adressa à Burlugou une lettre pleine de reproches et de menaces, et le somma de se rendre à la cour. Burlugou, irrité contre Haithom, fit préparer un festin auquel il invita le prince. Celui-ci, qui ignorait que les plaintes adressées par lui à Kharbenda fussent connues de Burlugou, se rendit au repas, accompagné d'un nombre de seigneurs arméniens et de ses deux frères. Au moment où ils commençaient à manger, des hommes armés les attaquèrent de toutes parts et les massacrèrent jusqu'au dernier. Un frère du roi, nommé Lifon, échappa avec quelques personnes, et se réfugia auprès de Kharbenda auquel il annonça le meurtre commis par Burlugou sur la personne de Haithom et de ses émir. Burlugou étant arrivé à la cour, fut mis à mort en punition de son crime. Lifon, déclaré roi de Sis, fut envoyé dans ses États.

Bientôt après, l'émir Izz-eddin-Aïbek-Alafram, *naïb* de la Syrie, détacha vers Rahbah différents corps de troupes, commandés par l'émir Ala-eddin-Idagdî-Schoukâir, mamlouk de Mankoutimour. Il fut suivi de l'émir Katloubek-Alkebir, 621 et de l'émir Behadurâs.

La crue du Nil s'éleva, cette année, à dix-huit coudées et vingt et un doigts. Au mois de Barmahat برمهات (Pharmouti), qui correspondait à celui de Schewal, au moment où les céréales étaient déjà mûres (63), un vent d'ouest étant venu

(63) Le verbe هتّى, en parlant des grains, des légumes, signifie être frappé, torréfié par un vent brûlant. On lit dans le *Traité des famines* de Makrizi (*Opusculs*, man. f. 14): *جئت ريح سوداء - هبوبا عاصفا وحملت ترابا اصفر كسي زروع تلك البلاد وهافت كلها* - Un vent noir souffla avec violence, et apporta une terre jaune qui couvrit les grains de tout ce canton; et le tout fut

à souffler, les grains furent attaqués et desséchés en grande partie; de manière que depuis, au moment de la moisson, la récolte produisit peu de chose, et que, dans plusieurs endroits, elle fut inférieure à la quantité de grain qui avait été semée. Les prix des céréales augmentèrent, et l'ardeb de froment se vendit jusqu'à cinquante dirhems : ensuite, il baissa de valeur.

Sur ces entrefaites, un corps d'armée partit de Damas et se dirigea vers la ville de Rahbah, sous les ordres de l'émir Ala-eddin-Idagdi-Schoukair, de l'émir Seïf-eddin-Katloubek (et de Behadurâs). Le vingtième jour du mois de Redjeb, l'émir Djelâl-eddin-Akousch, *naïb* de la Syrie, accompagné de plusieurs des principaux personnages de Damas, se rendit en pèlerinage à Jérusalem. Il fut de retour le neuvième jour de Schaban. Le vingt-septième jour de Redjeb, une caravane de maçons *ركب العمار* partit pour la Mecque, sous la conduite de l'émir Izzeddin-Koundeki. Ils étaient accompagnés du *scheïkh* Nedjm-eddin-ben-Aboud et du *scheïkh* Nedjm-eddin-ben-Arrafah. Au mois de Schewal, l'émir Scherf-eddin-ben-Kaisar, le turcoman, et l'émir Bedr-eddin-Bilik-Mohsini se rendirent à Barka.

L'émir Mahannâ-ben-Isâ arriva à la cour, reçut du Sultan l'accueil le plus honorable, et fut revêtu d'une robe d'honneur. Ayant sollicité et obtenu la délivrance du *scheïkh-alislam* Taki-eddin-Ahmed-ben-Timiah, il se rendit en personne au cachot *حب* qui était placé dans l'enceinte de la citadelle, et en fit sortir le prisonnier; puis il alla loger dans la maison de l'émir Selar, le *naïb*. On tint une conférence à laquelle assistaient Ebn-Arrafah, Tadjî, Ebu-Adlan-Nemrâwi, avec plusieurs jurisconsultes, mais où il ne se trouva aucun kadi. On disputa contre Ebn-Timiah; après quoi l'assemblée se sépara. Une autre séance eut lieu après le départ de Mahannâ-ben-Isâ dans le collège Sâléhiah. Ensuite, Tadjî-eddin-Ahmed-ben-Mohammed-ben-Abd-elkerim-ben-Atâ et le *scheïkh* Saïd-assoada réunirent autour d'eux plus de cinq cents personnes et se rendirent à la citadelle, où ils furent suivis par la masse du peuple, et portèrent des plaintes.

« torréfié. » Dans le *Kitâb-assolouk* du même historien (tom. I, p. 1076) : *حلى كثير من القول* : La plus grande partie des fèves fut torréfiée. « Ce verbe, à la IV^e forme, signifie, en parlant du vent, frapper, torréfier. Dans le *Traité des famines* de Makrizî (pag. 15) : *رياح تهيئها* : Des vents qui les torréfient. « Le substantif *حلى* désigne l'état d'une plante qui est torréfiée par un vent brûlant. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* de Djéberti (tom. II, fol. 214 r^o) : *حلى الزروع* : La torréfaction des grains. »

contre Ebn-Timiah, alléguant qu'il se permettait des discours injurieux contre les docteurs des sofis مشايخ الطريقة. On les renvoya devant le kadi Schafféi, qui déclina le jugement et remit la décision à Taki-eddiu-Ali-ben-Zawâwi, le maléki. Ce dernier rendit un arrêt portant qu'Ebn-Timiah serait envoyé en Syrie. Il partit eu effet sur les chevaux de la poste, et à son arrivée, il fut mis en prison.

Cette année, l'émir Asendemur, *naib* de Tarabolos, fit bâtir une citadelle sur l'emplacement qu'avait occupé le château de Saint-Gille (منجبل). L'émir Kara-soukor, *naib* d'Alep, fit relever la citadelle de Hârem, qui avait été détruite par Houlagou. Sur ces entrefaites, mourut, à Damas, l'émir Izz-eddin-Aidemur-Senâri. Il était bon poète et avait le talent d'interpréter les songes.

Cette année vit mourir, entre autres personnages marquants, 1° l'émir Seif- 622 eddin-Tanhoga-Nasiri. Il mourut dans le mois de Schaban, et laissa une fortune immense. 2° l'émir Rokn-eddin-Bibars-Djâlik-Adjemi, l'un des *bordjis-sâlehis*, et principal émir de Damas. Il mourut dans la ville de Ramlah, au milieu du mois de Djoumada-premier, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. C'était un homme religieux, opulent et vertueux; il prêtait de l'argent aux soldats au moment de leur départ, et les autorisait à ne payer qu'au moment où ils seraient en état de le faire; il perdit ainsi des sommes considérables. 3° Schems-eddin-Khidr-Ebn-Alhalebi, surnommé *salhounah* سحرنة *walli* du Caire. Son père était *djandîr* du Sultan Salâh-eddin-Iousouf, souverain d'Alep et de Damas. Khidr se rendit au Caire, et exerça les fonctions de *wali* de cette ville, sous les règnes de Melik-Dâher-Bibars et de Melik-Mansour-Kelaoun. Melik-Aschraf-Khalil-ben-Kelaoun le fit passer au rang de *schâdd* (inspecteur) des bureaux. C'était un homme actif, qui se montra intègre dans tous les emplois dont il fut revêtu, et qui joignait à ces qualités la science, la religion, la générosité. Lorsqu'il voulait faire donner la bastonnade à un homme, il disait : سحرنة (64), d'où lui vint son surnom. 4° Katlouschah, *naib* (général) des Tatars fut mis à mort. C'était lui qui les commandait à la bataille de Sebakhah; c'était un infidèle et un homme pervers. 5° l'émir Ala-eddin-Moglataï-Beschiri, l'un des émirs de Damas. Il mourut le lundi second jour du mois de Djoumada-premier.

(64) Probablement pour سحرنة dépouiller-le.

C'était un homme généreux et brave. 6° Le *tawdschi* Schehâb-eddin-Fakhr-Mansouri, commandant des mamlouks; il avait un caractère impétueux, et était extrêmement redouté. 7° Le *scheikh* Omar-ben-Iakoub-ben-Ahmed-Saoudi. Il mourut le mercredi second jour du mois de Redjeb. C'était un homme vertueux, universellement révééré. 8° Le *sahib* (vizir) Tadj-eddin-Mohammed, fils du *sahib* Fakhr-eddin-Ahmed, fils du *sahib* Behâ-eddin-Ali-ben-Mohammed-beu-Selim-ben-Hanna. Il était né le neuvième jour du mois de Schaban, l'an 640. Il avait eu pour aïeul maternel le vizir Scherf-eddin-Sâad-Faizi. Il mourut le samedi cinquième jour de Djoumada-second. 9° Scherf-eddin-Mohammed-ben-Fath-eddin-Abd-allah-ben-Mohammed-Ebn-Ahmed-ben-Khâled-Kaïserâni (natif de Césarée), l'un des secrétaires de la chancellerie au Caire. Il mourut le premier jour du mois de Schaban. 10° Abou-Abd-allah-Ebu-Moutrif-Andalesi. Il mourut à la Mecque, au mois de Ramadan, âgé de 623 plus de quatre-vingt-dix ans. Il avait passé dans cette ville plus de soixante ans, et avait été *scheikh* de la mosquée sainte; son cercueil fut porté par le schérif Homaidah en personne. 11° Le *scheikh* Othman-ben-Djouschen-Soudi. 12° Le *scheikh* Izz-eddin-Abou-Mohammed-Abd-elaziz-ben-Abd-errahman-ben-Abd-elaziz-ben-Dâfer-Schirâzi-Misri. Il mourut le cinquième jour du mois de Rebi-premier. Il était né au mois de Dhoulh idjah de l'année 618. 13° Le *kadi - al-kodut* Djenâl-eddin-Abou-Bekr-Mohammed-ben-Abd-eladim-ben-Ali-ben-Sâlem-ben-Assafati, le schaféi. Il mourut le lundi onzième jour du mois de Schaban. Il était né l'an 623. Ce fut pour lui que Taki-eddin-Asardi, son *scheikh* (maître), fit un extrait (des traditions).

¹³
708 Au commencement de l'année suivante, ceux qui étaient chargés d'annoncer l'arrivée des pèlerins *مبشر الحج* apportèrent la nouvelle que l'émir Nougai avait attaqué les nègres *العبيد* à la Mecque. En effet, ces hommes enlevaient fréquemment les biens des marchands, et extorquaient par force tout ce qui se trouvait à leur convenance. L'un d'eux s'étant présenté devant un marchand pour lui prendre ses étoffes, celui-ci résista, et porta à l'agresseur un coup violent. Toute la foule se souleva en poussant des cris affreux. L'émir Nougai fit marcher ses mamlouks contre les nègres. Plusieurs de ceux-ci furent arrêtés : les autres s'enfuirent couverts de blessures. Le schérif Homaidah s'avança pour combattre, à la tête des schérifs et des nègres. L'émir Nougai monta à cheval avec ceux qui l'accompagnaient. Il fit proclamer que tous les pèlerins restent

chez eux, et veillassent sur leurs effets. Poursuivant sa marche, il rencontra une troupe de *seroubis*, qui, tout effrayés, s'enfuyaient vers la montagne. Il en massacra un certain nombre, s'imaginant que c'étaient des nègres. Cependant Homaidah renonça à combattre, et Nougai, cédant à de nombreuses sollicitations, cessa les hostilités. Suivant ce qu'annonça un courrier de la poste, expédié d'Alep, un corps de Mongols étant arrivé sur les bords de l'Euphrate, des troupes marchèrent contre eux. A peine étaient-elles parties, qu'un pigeon, lâché de la forteresse de Karkar, apporta la nouvelle que les Mongols étaient venus camper devant cette place, et avaient pillé et fait prisonniers les Turcomans. Les soldats qui composaient l'armée de l'expédition reçurent par écrit un ordre d'aller au secours des Turcomans. En conséquence, ils tombèrent, durant la nuit, sur les Mongols, les massacrèrent, reprirent tout ce que l'ennemi avait enlevé à Karkar, firent soixante prisonniers, et emmenèrent un grand nombre de chevaux.

Cette année, au mois de Rebi-premier, Melik-Masoub-Nedjm-eddin-Khidr, fils de Melik-Dâher-Bibars, fut tiré de la tour de la citadelle où il était en prison, et on lui assigna pour demeure la maison de l'émir Izz-eddin-Alafram, à Misr. Le troisième jour de Rebi-second, la place de *khatib* (prédicateur) de la mosquée *djâmi* de la citadelle fut conférée au *kadi-alkodât* Bedr-eddin-Mohammed-ben-Djemâah, en remplacement du *scheikh* Schems-eddin-Mohammed-Djezeri. Des ambassadeurs du roi de Sis apportèrent le tribut payé par ce prince, et dans lequel on remarquait un bassin d'or enrichi de pierreries. Bientôt après, le Sultan traversa le Nil, et se rendit sur le territoire de Djizeh, où il séjourna environ vingt jours, occupé à prendre le divertissement de la chasse. Puis il revint à son palais. Ce prince était dévoré d'inquiétude, en proie à une colère violente, et plongé dans une profonde tristesse, par suite de l'empire qu'exerçaient sur lui Bibars et Selar, qui ne lui laissaient aucun pouvoir, et l'empêchaient de faire en rien sa volonté, jusqu'à qu'il ne pouvait, à cause de l'exiguïté de son revenu, se procurer les aliments qui lui auraient été agréables. S'il n'avait eu le produit des *wakf* de son père, il eût été hors d'état, en plusieurs occasions, de satisfaire ses goûts. Il commença donc à prendre ses mesures. Il annonça l'intention de faire le pèlerinage avec sa famille, et communiqua ce projet à Bibars et à Selar, au milieu du mois de Ramadan. Les deux émirs approuvèrent cette

idée. Les *Bordjis* virent avec plaisir le départ du prince, espérant ainsi réaliser leurs plans. On commença à faire les préparatifs du voyage. Les lettres envoyées à Damas, Karak et autres lieux, enjoignirent de disposer des provisions sur la route. Les Arabes du Scharkiah reçurent ordre d'apporter de l'orge ; ce qui fut exécuté. Les émiri offrirent leurs présents, pour lesquels ils dépensèrent une grande magnificence. Le Sultan accueillit leurs dons et les remercia. Ce prince se mit en marche pour son voyage, le vingt-cinquième jour du mois de Ramadan. Il descendit de la citadelle accompagné des émiri. Tout le peuple sortit à la suite du prince, en pleurant, s'affligeant de son départ, adressant pour lui des vœux au ciel, et l'accompagna jusqu'à ce qu'il vint camper à Birket-alliadj. Plusieurs émiri furent désignés pour faire ce voyage, savoir : Izz-eddin-Aidemur-Kkahri, l'*ostadâr*, en remplacement de Djâouli, Seif-eddin-almulk, le *djoukendâr*, Hosâm-eddin-Kara-Lâdjîn, *émir-medjîs*, Seif-eddin-Belban, *émir-djandâr*, Izz-eddin-Aïbek-Roumi, le *silah-dâr* Rokn-eddin-Bibars-Ahmedî, Alem-eddin-Sandjar, le *djemekdâr*, Seif-eddin-Taktai-*assakî* (échanson), Schems-eddin-Sonkor-Sadi, le *nakib*. Les mamlouks étaient au nombre de soixante-quinze. Bibars et Selar, avec les émiri qui les accompagnaient, firent leurs adieux au Sultan, à cheval, et sans mettre pied à terre. Après quoi ils retournèrent sur leurs pas. Le Sultan partit la nuit même en se dirigeant vers Sâlêhiâh, où il célébra la fête. De là il prit la route de Karak, accompagné d'un cortège qui se composait de cent cinquante cavaliers. Il arriva dans cette ville le onzième jour de Schewal. L'émir Djemâl-eddin-Akousch-Aschrafi, surnommé le *naïb de Karak* s'empressa de célébrer l'arrivée du prince, disposa tout ce que réclamait la circonstance, fit décorer la ville et la citadelle, ouvrit la porte secrète, et fit jeter le pont (sur le fossé). Il y avait longtemps que ce pont n'avait servi, et les planches en étaient rongées par les vers. Tous les animaux y passèrent ; mais au moment où le Sultan, qui fermait la marche, arriva, le pont se rompit sous les pieds de son cheval, lorsque les deux pieds de devant de l'animal étaient déjà hors du pont. Il serait tombé dans le fossé, si l'on ne se fût empressé de le tirer par la bride, en sorte qu'il échappa sain et sauf (65). L'émir Belban, *émir-djandâr* fut

(65) Suivant le récit d'Abou'l-mahâsen (man. 663, f. 56 v^o) le Sultan, à la suite du danger qu'il avait couru, resta en proie à un profond chagrin. On lui dit : « C'est là un accident auquel suc-

précipité dans le fossé avec un nombre de personnes ; mais il ne périt qu'un seul homme. Dès que le Sultan fut installé dans la citadelle de Karak, il signifia aux émirs qu'il avait renoncé au projet du pèlerinage ; qu'il se décidait à résider dans la ville de Karak, et à quitter le rang de Sultan, afin de vivre désormais tranquille.

Cette nouvelle les affligea vivement. Ils fondirent en larmes, se découvrirent la tête, baisèrent la terre devant le prince, lui adressèrent d'humbles supplications pour l'engager à changer d'avis. Mais il refusa de se rendre à leurs conseils, et leur dit : Bibars, le *djidschenkir*, a déjà usurpé la souveraineté ; aussi, ma résolution est irrévocable. Ensuite, il manda Ala-eddin-Mi-beu-Ahmed-ben-Saïd-ben-Alathir, qui l'avait accompagné dans son voyage ; puis il adressa aux émirs une lettre, dans laquelle, après les avoir salués, il leur annonça qu'il était de retour du pèlerinage, et abdiquait la souveraineté. Il les pria de lui accorder la possession de Karak et de Schlaubak. Il confia cette lettre aux émirs, et leur enjoignit de partir, après avoir mis à leur disposition des dromadaires au nombre de cinq cents, des chameaux et toutes les sommes qu'il avait reçues en présent des émirs. Ils partirent aussitôt pour le Caire. Le Sultan s'empara de tout le trésor qui se trouvait dans la ville de Karak, et qui se montait à six cent mille dirhems et vingt mille dinars. Suivant d'autres, l'argent trouvé par lui dans le trésor s'élevait à vingt-sept mille dinars et sept cent mille dirhems (66). Le Sultan manda les habitants de Karak, avec l'émir Djemâl-eddin, *naïb* de la ville, et se fit prêter par eux serment de fidélité. Ensuite, d'après les ordres du Sultan, les habitants s'occupèrent de transporter des pierres dans la citadelle, et tous, sans exception, se mirent à l'ouvrage. Tandis que le

« cédera quelque sujet de joie. » Lorsque le prince donna audience, dans la citadelle de Karak, le *naïb* de cette place, l'émir Akousch, se présenta devant lui, tout honteux, tout triste, et craignant que le Sultan ne vît dans cet événement l'effet d'un complot tramé par le *naïb*. Il avait fait préparer, pour ce prince, un haquet magnifique, pour lequel il avait dépensé une somme d'argent considérable. Mais ce festin ne produisit aucun effet ; attendu que le Sultan était distrait par le chagrin que lui causait l'accident arrivé à ses mamlouks, à ses favoris. Ce prince demanda à l'émir Akousch ce qui avait amené la rupture du pont. Akousch, après avoir baisé la terre, répondit : « Que Dieu protège notre seigneur le Sultan ; ce pont était vieux ; et, se trouvant surchargé d'une foule d'hommes, il n'a pu en soutenir le poids. » Le Sultan répondit : « Ce que tu dis est vrai. » Ensuite, il le congédia, après l'avoir fait revêtir d'une robe d'honneur. »

(66) Suivant Aboumahassen, deux mille sept cents dinars et un million sept cent mille dirhems.

naïb, à la tête de la population, était dans la vallée se livrant avec activité au soin de faire voiturer les pierres, il reçut du Sultan un écrit qui lui enjoignait de partir pour l'Égypte et d'emporter de la ville de Karak tout ce qu'il possédait. Il lui signifiait que les habitants de la citadelle ne pouvaient plus se trouver dans le voisinage du Sultan ni résider dans la ville. Il ajoutait : « Je n'ignore pas comment ils ont vendu pour de l'argent, à Torontai, Melik-Saïd, fils de Melik-Dâher. Du reste, je permets à leurs femmes et à leurs enfants de se rendre auprès d'eux. » Le *naïb* obéit à l'injonction du Sultan; ayant pris avec lui ses femmes, il fit don au prince de tous les grains qu'il possédait, et qui formaient une masse très-considérable. Ce présent fut accepté. Les habitants de la citadelle, accompagnés de leurs femmes, se dispersèrent dans les villages voisins. L'émir Seïf-eddin-Itmesch-Mohammedi fut investi du commandement كرد de la citadelle de Karak. Lui et son frère Alhadj-Arkataï, et Argoun, le *dawaddr*, s'établirent au sommet de cette forteresse. On enjoignit aux Arabes de Schaubak de se mettre à la disposition du Sultan pour ce qui concernerait la chasse. Les femmes du prince étaient parties du Caire pour le Hedjâz, le dix-septième jour de Schewal. Lorsque le Sultan fut entré dans la ville de Karak, 626 il envoya chercher les princesses, que l'on atteignit dans la forteresse d'Akabal-Ailati. Elles étaient sous la conduite de l'émir Djemâl-eddin-Khidr-ben-Noukiâh, qui les amena à Karak (67).

(67) Au rapport d'Abou'Imahâsen (fol. 57 r^o et v^o) : « Lorsque l'émir Akousch fut arrivé en Égypte, Selar et Bibars lui dirent : « Qui donc t'a enjoint de permettre que le Sultan montât à la citadelle de Karak. » Il répondit : « Votre lettre, que j'ai reçue, me prescrivait d'aller recevoir ce prince, et de l'admettre dans la citadelle. » Ils demandèrent à voir cette lettre. Lorsqu'il la leur presenta ils s'écrièrent : « Ce n'est pas la lettre dictée par nous; qu'on fasse venir Altounboga. » On alla le chercher; mais il avait pris la fuite pour se rendre à Karak, auprès du Sultan. Les émirs crurent devoir garder là-dessus un profond silence. Quant à la lettre adressée de Karak, par Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoum, à Bibars et à Selar; elle était conçue en ces termes : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu, par sa bienveillance, protège les deux personnages élevés, grands, guerriers, défenseurs de la foi; que le Très-Haut leur accorde la faveur qu'il destine aux hommes éclairés. Je suis arrivé dans la ville de Karak, qui est une de mes forteresses, qui fait partie de mon empire, et j'ai résolu d'y fixer ma résidence. Si vous êtes mes mamlouks et les mamlouks de mon père, soyez soumis à mon *naïb* (désignant ainsi l'émir Selar), et ne lui désobéissez sur aucun point. Ne faites rien, sans me consulter, car je n'ai pour vous que des intentions bienveillantes. En venant ici, je n'ai eu d'autre but que de me procurer du repos, et de diminuer mes embarras. Si vous ne m'écoutez pas, je mets ma confiance en Dieu. Salut. » Les émirs,

Les émirs (expulsés de cette ville) arrivèrent au château de la Montagne, le vendredi vingt-deuxième jour de Schewal. Ils se réunirent auprès de l'émir Selar, le *naïb*, dans la maison appelée *Dâr-annabâh* (la maison de la vice-royauté), située dans l'enceinte de la citadelle. Là on fit la lecture de la lettre du Sultan, et tous les assistants restèrent frappés de stupeur. On délibéra alors sur celui qu'il convenait d'appeler au trône. Les principaux émirs choisissaient Selar, en considération de sa prudence et de sa piété.

Les *Bordjis* demandaient Bibars. Cette proposition ne fut point accueillie de Selar. Les *Bordjis*, craignant d'être trahis par lui, se levèrent, et l'assemblée se sépara. Chacun des partisans de Bibars et de Selar s'aboucha secrètement avec son chef, l'exhorta vivement à prendre le titre de Sultan, lui fit craindre les graves inconvénients qu'entraînerait son refus. Ils lui déclarèrent que si un autre

après avoir lu cette lettre, délibérèrent un moment. Puis, quittant la citadelle, ils se rendirent à la maison de Bibars. Là, d'un commun accord, ils résolurent d'adresser une lettre à Melik-Nâser. La lettre fut écrite, puis confiée à Berwâni. Celui-ci étant arrivé à Karak, et ayant été admis auprès de Melik-Nâser, baïsa la terre devant le prince, et lui présenta la lettre; le Sultan la remit à Argoun, le *dawâddr*, qui en fit la lecture. Le prince sourit et dit : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. » La dépêche offrait ces mots : « Nous n'avons pas su votre résolution, votre occupation de la forteresse de Karak, l'expulsion de ses habitants, le renvoi du *naïb*. Abjurez de pareils actes, dignes de l'enfance, et revenez vers nous. Sinon, un jour viendra, où vous demanderez votre retour, sans pouvoir l'obtenir; et où vous vous repentirez, quand le repentir ne pourra vous servir à rien. Plût à Dieu que nous eussions connu les pensées de votre esprit et vos projets! Mais chaque empire a un terme : des signes caractéristiques annoncent la fin d'un règne; et le destin a des flèches pour réaliser ses décrets. Ainsi votre illusion vous a suggéré la révolte, et vous a fait adopter un langage captieux. Mais, par Dieu, par Dieu, au moment où vous lirez cette lettre, que votre retour, en personne, et celui de vos mamlouks, soient votre réponse. Car, sachez bien que nous ne vous laisserons point résider dans la ville de Karak, et nous enlèverons de vos mains le sceptre du pouvoir. »

Salut. » Melik-Nâser lut cette lettre, et dit : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; comment ont-ils dévié ce qu'ils avaient dans l'âme? » Puis il se fit apporter les attributs de la souveraineté, tels que les drapeaux *عصائب*, les étendards, les tambours, et autres objets semblables. Il les remit à Berwâni, en disant : « Dis, de ma part, à Selar : je n'ai rien enlevé du trésor; et, ce que j'avais pris, je vous le renvoie. Quant à vous, songez à vos intérêts; car je ne consentirai jamais à exercer la souveraineté, tant que vous serez dans une pareille position. Laissez-moi donc résider, loin de vous, dans cette forteresse, jusqu'à ce que Dieu me délivre, ou par quelque autre événement. » Berwâni reçut la lettre et tous les objets que lui avait remis le Sultan. Arrivé en Egypte, il rendit la dépêche à Selar et à Bibars. Lorsqu'ils en eurent fait lecture, ils se dirent : « Quand cet enfant reviendrait ici, il ne prospérerait pas, et ne serait nullement digne du trône. Et s'il reprenait l'autorité souveraine, nous ne serions nullement à l'abri de ses projets perfides. »

que lui était appelé au trône, loin de le seconder, ils le combattaient à outrance. Les *Bordjis* passèrent la nuit dans une extrême agitation (68), craignant de voir Selar en possession de la souveraineté. Ils avaient, les uns avec les autres, les communications les plus actives. Comme ils étaient en plus grand nombre que les partisans de Selar, ils disposèrent leurs armes et se préparèrent au combat. Selar, instruit de ces faits, et redoutant les suites funestes d'une pareille division (69), manda les émirs, savoir: ses frères, ses petits-fils, et tous ceux qui lui étaient attachés. Il se concerta secrètement avec les plus sages d'entre eux, et les engagea à suivre ses avis. Comme il jouissait auprès d'eux de la plus haute autorité, tous approuvèrent ses vues. Après quoi il partit, et se dirigea vers la tribune grillée شبك du *nidbah* (la vice-royauté).

(68) Je lis: يفتلى مراجلهم.

(69) Je lis سوء العاقبة خشي, au lieu de العاقبة.

APPENDICE.

Pour la page 82.

En décrivant l'espèce de caparaçon qui couvrait quelquefois un cheval, j'ai admis les mots *محبوة الصدر* que présentaient les manuscrits qui étaient sous mes yeux, et j'ai traduit : *qui enveloppe la poitrine*. Mais je me suis trompé; il faut lire *محبوة الصدر*, *ouvert sur la poitrine*. Cette expression se trouve en effet dans la *Description de l'Égypte* de Soïouti (man. ar. 781, fol. 387 v°.)

Pour la page 183.

ذكر وصول رسل غازان ملك التتار وما وصل على ايديهم
من المكاتب وما اجيبوا به

وفي هذه السنة في ذي القعدة وصل رسل غازان الى البلاد الاسلانية وهم الامير ناصر الدين على
خواجا والقاضي كمال الدين موسى بن يونس ورفيقها فوصل البريد من حلب يخبر بوصولهم
فرسم بتوجه الامير سيف الدين كراي المصوري لاحضارهم فنزجه على خيل البريد فاحضروهم
الى الابواب السلطانية فكان وصولهم الى قلعة الجبل في ليلة الاثنين خامس عشر ذي الحجة
واحضروا بين يدي السلطان في مشية نهار الثلاثاء فخطب كمال الدين خطبة في معنى الصلح
واتفاق الكلبة ورغب فيه ثم اخرج كتابا نسخته بسم الله الرحمن الرحيم
بقرة الله تعالى
ويمامين الملة المحمدية

فرمان السلطان محمود غازان

ليعلم السلطان المعظم الملك الناصر انه في العام الماضي بعض عساكرهم المفسدة دخلوا اطراف
بلادنا وفسدوا فيها لعناد الله وعنادنا كباردين ونواحيها وجامروا الله بالمعاصي فبين طغروا به
من اهلها واقدموا على امور بدعية وارتكبوا انما شنيعة من محاربة الله وخرق ناموس الشريعة
فانلسنا من تبصهم وفرنا من تعصهم واخذنا الصيحة للاسلامية فجذتنا على دخول بلادهم
ومقابلتهم على افسادهم فركبنا بين كان لدينا من العساكر وتوجهنا بين اتقنا منهم انه حاضر
وقبل وقوع الفعل منا واشتهار الفتك عنا سلكتنا سنن سيد المرسلين واقضينا اثار المتقديمين

II. (quatrième partie.)

واقتردنا بقول الله لا تكون للناس على الله حجة بعد الرسل وانغذا مصبة يعقوب السكرجي
جهاة من القضاة والائمة الثقات ولقد هذا نذير من النذر الاى اذت الافنة ليس لها من دون
الله كاشفة فقابلتم ذلك بالاصرار وحكمت عليهم وعلى المسلمين بالانصار واخذتهم وسجنتهم
وخالفتم سنن الملوك في حسن السلوك فصرنا على تهاديكم في غيكم وخلوكم الى بغيكم الى
ان نصرنا الله واراءكم في انفسكم قضاة افانوا مكر الله فلا يامن مكر الله وطننا انهم حيث
تحققوا كنه الحال وآل بهم لا امر الى ما آل انهم رتبنا تداركوا الفارط في امرهم ورتقوا ما فشقوا
بغدرهم وواجه الينا وجه عذرهم وانهم رتبنا سيروا الينا حال دخولهم الى الديار المصرية رسلا لاصلاح
تلك القضية فبقينا بدمشق غير متحنيين ونشطنا نبط المملوكين المتكئين فصدمهم من
السعي في صلاح حالهم التواني وعللوا نفوسهم من اليقين بالاماني ثم بلغنا بعد عودنا الى بلادنا
انهم التوا في قلوب العساكر والعوام وراموا جبر ما اودعوا من الاسلام انهم فيها بعد يلقوننا على
حلب او الفرات وان عزمهم مصر على ذلك لا سواه فجبعنا العساكر وتوجهنا للقياس ووصلنا
الفرات مرتقبين ثبوت دوامهم وقلنا لعل وعسام فباع لهم بارق ولا ذرايق فقددنا الى
اطراف حلب وتجبنا من بطئهم غاية العجب فبلغنا رجوعه بالعساكر وتحققنا نكوصهم عن
الحرب وفكرنا في انه متى تقدمنا بعساكرنا الباهرة وجهرنا العظيمة القاهرة رتبنا اخرب البلاد
موردها وباقامتهم فيها فسدت امورها وعم الضرر العباد والخراب البلاد فعدنا بقيا عليها ونظرة
لطف من الله اليها وما نحن لان مهتويين بجمع العساكر المنصورة ومشهدون غرار عزرائلنا
المشيرة ومشتغلون بصنع المناجيق والأت الحروب وعازمون بعد الانذار وما كنا معذبين حتى
نبعث رسولا وقد سيرا حاملي هذا فرمان الامير الكبير ناصر الدين على خواجه ولامام العالم
ملك القضاة كمال الدين موسى بن يونس وقد حملناهما كلاما يفاهما به فليشقا بها تقدمنا
به اليهما فانها من الاعيان المعند عليها ليكون كما قال الله تعالى قل فله الحجة البالغة فلو شاء
لهذاكم اجهين فعدوا لنا الهدايا والتحف فما بعد لانذار من حاذر وان لم يتداركوا الامر
فدماء المسلمين واموالهم مطولة بتدبيرهم ومطلوبة منهم عند الله في طول تقصيرهم فليسمع
السلطان لوبيته النظر في امره فقل قال صلى الله عليه وسلم من ولاه الله امرا من امور هذه الامة
فاحتجب دون حاجتهم وخلتهم وفقرهم احتجب الله دون حاجته وخلته وفقره وقد اعذر من
انذر وانصف من حذر والسلام على من اتبع الهدى
كتب في العشر الاوسط من
شهر رمضان سنة سبع مائة بجهال الاكراد

والحمد لله رب العالمين والسلامة والسلام على سيدنا المصطفى وآله الطاهرين

فقرئ كتابه ورسم بانشاء جوابه فكتب وهو من انشاء المولى القاضي علا الدين على بن
المولى المرحوم فتح الدين محمد بن القاضي المرحوم محمى الدين عبد الله بن عبد الطاهر واعاد

السلطان رسله من غير ان يصحبهم رسولا بل استخصروهم بهزلة الصاحبة وانعم عليهم وجهتهم
فتوجهوا الى سدة احدى وسبع مائة ونسخة الجواب بسم الله الرحمن الرحيم

بقوة الله تعالى وميامين الملة المحمدية

اما بعد حمد الله الذى جعلنا من السابقين الاولين الهادين المهتدين النابعين لسنة سيد
المرسلين باحصان الى يوم الدين والصلوة على سيدنا محمد والسلام على آله وصحبه الذين فضل
الله من سبق منهم الى الايمان فى كتابه المكنون فقال سبحانه وتعالى والسابقون السابقون
اولئك المقربون

باقبال دولة السلطان الملك الناصر

كلام محمد بن قلاوون

ليعلم السلطان المعظم محمد غازان ان كتابه ورد فقابلناه بها يليق بهفلنا اقله من الاكرام ورحبنا له
حق القصد فتلقيناه متا بسلام وتاملناه تأمل النظم لدقايقه المستكشف عن حقايقه فالغيناها
قد تضمنت مواخذات بامورهم بالواخذة عليها اخرى معتذرا فى التعدى بها جعله ذنوبا لبعض

طالب بها الكل والله تعالى يقول ولا تزروا زرة وزر اخرى
اغارة من اغار على مارددين من رجاله بلادنا المطرقة وما نسبوه اليهم من الامور البديعة
والاثام الشنيعة وقولهم انهم اغاروا من تعجبهم واقتضت الحجة ركونهم فى مقابلة ذلك فقد
تلعننا هذه الصورة التى اقاموها عذرا فى العدوان وجعلوها سببا الى ما ارتكبوه
من طغيان والجواب عن ذلك ان الغارات من

الطريقين لم يحصل من المهادنة والمواذعة ما يكفى يدها المهتدة ولا يفتقر جميعا المستعدة وقد كان
آباؤكم واجدادكم على ما علمتم من الكفر والشقاق وعدم المصافة للاسلام والوفاق ولم يزل ملك
ماردين وروعيته منفذين ما تصدر من الاذى للبلاد والعباد عنهم متولين كبر مكروم والله تعالى يقول
ومن يتولىهم منكم فانه منهم وحيث جعلتم هذا ذنبا موجبا للحجة الجاهلية وخاملا على الانحصار
الذى زعمتم ان بهتكم به مليه فقد كان هذا القصد الذى اذيعتموه يتم بالانتقام من اهل
تلك الاطراف الى اوجب ذلك فعلها ولاقصار على اخذ الفار من نار اتباعا لقوله تعالى
وجزاء سيئة مثلها لا ان يصدوا الاسلام بالجميع الملققة على اختلاف الاديان ويطوا البقاع
الطاهرة بعبدة الصليان وينتهكوا حرمة البيت المقدس الذى هو ثلثى بيت الله الصرام
وشقيق مسجد رسول الله عليه الصلاة والسلام وان احتججتكم ان زعم تلك الغارة ببعدنا وسبب
تقديم من سببنا فقد اوضحنا الجواب عن ذلك وان عدم الصلح والمواذعة اوجب سلوك
هذه المسالك واما ما اذعوه من سلوك سنن المرسلين واقضاء آثار المتقدمين فى انفاذ الرسل
اولا فقد تلتحنا هذه الصورة وقبينا ما اورده من الآثار المسطورة والجواب عن ذلك ان هؤلاء

الرسول ما وصلوا اليه الا وقد دنت الخيام من الخيام وتواصلت السهام السهام وشارف القوم القوم ولم يبق للقاء الا يوم او بعض يوم واشرعت الاسنة من الجانبين وراى كل خصمه راى العين وما نحن ممن لاحت له رغبة راعب فتشاكل فيها ولها ولا من يسالم فيقابل ذلك بجفوة النصارى والله تعالى يقول وان جنحوا للسلم فاجنح لها كيف والكاتب بعوانه وامير المؤمنين على بن ابي طالب رضى الله عنه يقول ما اصبر انسان شيا الا طهرى صفحات وجهه وقلبات لسانه ولو كان حضور هؤلاء الرسول والسيوف وادعة في اغيادها والاسنة مستكنة في اعوادها والسهام غير مفقودة والاعنة غير مطلقة لسعنا خطايهم واعدنا جواهم واما ما اطلقوا به لسان قلوبهم وابدوه من غليظ كلبهم في قولهم فصرنا على تهاديتكم في غيكم واخلادكم الى بغيكم فاي صبر ممن ارسل صانه الى المكافحة قبل ارسال رسل المصالحة وجلس خلال الديار قبل ما زعمهم من الانذار والاعذار واذا فكروا في هذه الاسباب ونظروا فيها صدر عنهم من خطاب علوا العذرى تاتخر الجواب وما يتذكر الا اولوا الالباب واما ما يستجوا به فيها اعتقدوه من نصره وظنوه من ان الله جعل لهم على حربه الغالب كل كزة الكزة ولو تاملوا ما ظنوه رجعا لوجدوه هو الضران الميسر ولو انعموا للظرفى ذلك لما كانوا به مفتخرين ولتحققوا ان الذى اتفق لهم كان غرما لاجنبها وتدبروا معنى قوله تعالى انها نهي لهم ليزدادوا اثما ولم يخف عنهم ما ابله السيوف الاسلامية منهم وقد راوا عز من حضر من عساكرنا التى لو كانت مجتعبة عند اللقاء ما ظهر خبر عنهم فاننا كنا فى مفتتح ملكنا ومبتداء امرنا حلقنا بالشام للظرفى امور البلاد والعباد فلما تحققنا خبركم وقفونا الزعم بادرا بقذ اديم الارض سيرا واسرعنا لندفع من المسلمين ضررا وحيرا ونسوى من الجهاد السنة والفرض ونعمل بقوله تعالى وسارعوا الى مغفلة من ربكم وجنة عرضها السموات والارض فانفق اللقاء من حضر من عساكرنا المصنوعة وثوقا بقوله تعالى كم من فئة قليلة غلبت فئة كثيرة ولا فأكبركم يعلمون وقايع الجيوش الاسلامية التى كم وطئت موطيا يغيط الكفار فكتب لها قبل صالح وسارت في سبيل الله ففتح الله عليها ابواب المناجع وتعددت ايام نصرها التى لو دققتم الفكر فيها لازالت ما حصل عندكم من لبس ولما قدرتم ان تكروها وفى تصب من يحمى صؤ الشمس وما زال الله لنا نعم المولى ونعم النصير واذا راجعتمهم قصوا عليكم نبأه لاستظهار ولا ينشكم مثل خبر وما زالت تشفق الوقايح بين الملوك والحروب وتجبرى المواقف التى هى بتقدير الله فلا فخر فيها للغالب ولا عار على المغلوب وكم ملكك استظهر عليه ثم نصر وعادوه التأييد فجبره بعد ما كبر خصوصا ملكك هذه الدين فان الله تكفل لهم بحسن العقبى فقال سبحانه والعاقبة للبهقين واما اقامتهم الحجة علينا ونسبهم التفريط البناى كونهنا لم نسير بهم رسولا عند ما حلنا بدمشق فخرج من عندنا وصلنا الى الديار المصرية لم نزل على ان اعتدنا وجهنا جيوشنا من كل مكان وبذلنا فى الاستعداد غاية الجهد والامكان وانفقنا جزيل الاموال فى العساكر والجهادى ووثقنا بحسن الخلف لقوله تعالى مثل الذين ينفقون اموالهم

في سبيل الله كمثل حبة انبتت سبع سنابل ولما خرجنا من الديار المصرية بلغنا خروجه الملك
من البلاد لامر حال بينه وبين المراد فوقفنا عن المسير تترقب من اغنى رعبه عن حث الركاب
وتشبثنا تشبث الراسيات وتترى الجبال تصبها جامدا وهي تتر مر السحاب وبعثنا طائفة
من العساكر لمقاتلة من اقام بالبلاد فيها لاج لنا منهم بارق ولا ظهر وتقدمت فتخطفت من
حبله على التآخر العدر ووصلت الى الفرات فيها وقفت للفرار على اثر واثا فوهم اننا القينا
في قلوب العساكر والعوام انهم فيها بعد يلتقونا على حلب او الفرات وانهم جميعا العساكر ووصلوا
الى الفرات والى حلب مرتقبين ووصلنا فالحجاب من ذلك انه من حين بلغنا حركتهم حزمنا
وعلى لقايمهم عزمنا وخرجنا وخرج امير المؤمنين الحاكم باسم الله ابن عم سيدنا رسول الله صلى
الله عليه وسلم الراجب الطاعة على كل مسلم المتراض الميابة والمتابعة على كل منازع وسبلم
طايعين لله ولرسوله في اداء فرض الجهاد باذلين في القيام بها امرنا الله تعالى غاية الاجتهاد عاملين
انه لا يتم امر دين ولا دنيا الا بهشايته ومن ولاه فقد حفظه الله وتولا ومن عانده او مائده من
اقامه فقد اذله الله فحين وصلنا الى البلاد الشامية تقدمت عساكرنا على السهل والجبل ونبلس
بغوة الله تعالى في النصر الرجاء والامل ووصلت اوابيلها الى اطراف حماة وتلك النواحي فلم
يقدم احد منهم عليها ولا جسر ان يذ ولا الطرف اليها فلم نزل مقبين حتى بلغنا رجوع الملك
الى البلاد واخلفه موعد اللقاء والله لا يخلف الميعاد فعدنا بالاستعداد جيوشنا التي لم نزل
تندفع في طاعة الله اندفاع السيل عاملين بقوله تعالى واعدوا لهم ما استطعتم من قوة ومن رباط الخيل
واما ما جعلوه عذرا في الاقامات باطراف البلاد وعدم الاقدام عليها وانهم لو فعلوا ذلك ودخلوا
بجيوشهم رتبها اخرب البلاد مرورها وباقامتهم فيها فسدت امورها فقد فهم هذا المقصود ومتى
التفت البلاد والعباد منهم هذا الانشغال ومتى اتصفت جيوشهم بهذه الاخلاق وما انارهم موجودة
ودعاري خلافا بشاهدة الحال مردودة وهل هذا اعتداد من رفق شخص الاسلام بانسانه كيف
ورسل الله صلى الله عليه وسلم يقول المسلم من سلم الناس من يده ولسانه واسارى المسلمين عندهم
في اشد وثاق وفي يد الارمن والكفر منهم ما يخالف ما اذعوه من اخفى وقد كان المسلمون
غزوا مسكر ابغا وقتلوا من قتلوا من النصار وحصل لهم التمكن في البلاد والاحتطار واستولوا على
ملك آل ساجوق وما تعرضوا لدار ولا جارا ولا عوا اثرا من الآثار ولا حصل مسلم منهم ضرر ولا اذى
في ورد ولا صدر وكان احدهم يشتري قوته بدرجه وديناره ويابا ان تهت الى احد من المسلمين يد
اصراوه هذه سنة اهل الاسلام وفعل من يريد ملكه الدوام واما ما ارعدوا به وابرقوا وارسلوا به
عنان قلوبهم والطفوا وما اندروا من لاحتهم بجميع عساكرهم وتهت المجانيق الى غير ذلك مما
ذكروه من التهويل فانه تعالى يقول الذين قال لهم الناس ان الناس قد جمعوا لكم فاخشعوا
فزادهم ايمانا وقالوا حسبي الله ونعم الوكيل واما قلوبهم والاقدام المسلمين مطولة فما كان اغنام
عن هذا الخطاب والولام بان لا يصدر اليهم من ذلك جواب ومن قصد الصلح والاصلاح كيف

يقول هذا القول الذى عليه فيه من جهة الله تعالى ومن جهة رسوله اى جناح وكيف يحسّر هذه النية ويتجسّر بهذه الطوية ولم يخفى مواقع ذلك هذا القول وخلله والنبي صلى الله عليه وسلم يقول نية البر ابلغ من عمله وباتى طريق تهدير دماء المسلمين التى من تعرض اليها يكون الله له فى الدنيا والآخرة مطالبا وغريبا ومواخذا بقوله تعالى ومن يقتل مومنا متعمدا فجزاؤه جهنم خالدا فيها وغضب الله عليه ولعنه واعد له عذابا عظيما واذا كان الامر كذلك فالشرى لاهل الاسلام بما نصحه عليه من الهمم المصروفة الى الاستعداد وجميع العساكر التى تكون لها الملائكة الكرام ان شاء الله تعالى من الانجاد والاستكثار من الجيوش الاسلاميه المتوفرة العدد المتكاثرة المدد الموعودة بالنصر الذى يبعثها فى الطعن والاقامة الرائقة بقوله صلى الله عليه وسلم لا تزال طائفة من امتى طاهرين على عدمهم الى يوم القيامة المبلغة فى نصر دين الله آمالا المستعدة لاجابة داعي الله اذا قال انفروا خفافا وثقلا واما رسلكم وهم فقد وصلوا اليها ووفدوا علينا واكرمنا وفادتهم وغزونا لاجل رسلكم من الاقبال ما ذقتهم وسعنا خطابهم واعدنا جوابهم هذا مع كوننا لم يخفى علينا انحطاط قدرهم ولا ضعف امرهم وانهم ما دفعوا لاقواء الخطوب الا لما ارتكبوه من ذنوب وما كان ينبغي ان ترسل مثل هؤلاء لملئنا من مثله ولا نستدب لهذا الامر الهمم الا من يجمع على فصل خطابه وقضاه واما ما التمسوه من الهدايا والتحف فلو قدموا من هداياهم حسنة لعوضناهم باحسن منها ولو اتفقوا بتحفة لتقابلناهم باجمل عوض عنها وقد كان منهم الملك احمد راسل والدنا السلطان الشهيد وفاجاه بالهدايا من مكان بعيد وتقرب الى قلبه بحسن الخطاب فاحسن له الجواب واتى البيوت من ابراهيم بحسن الادب وتهنك من الملائقة بدقوى سبب والان فيحيث انتهت الاجوبة الى حدّها وادركت الانفة من مقابلة ذلك الخطاب غاية قصدها فنقول اذا جنح الملك للسلم جنحنا لها واذا دخل فى الملة المحمدية مهتلا ما امر الله به مجتنباً ما نهى وانضم فى سلك الايمان وتهنك بسبوجاته تهنك المشرف بدخوله فيه لا المنان وتجنب التشبه بهن قال الله عز وجل فى حقهم قل لا يصنوا على اسلامكم بل الله بين عليكم ان هداكم للايمان وطابق فعله قوله ورضى الكفار الذين لا يعمل له ان ينجدهم حوله وارسل اليها رسولا من جهته يرتل آيات الصلوة وترتلا ويرون خطابهم وجوابه حتى يتلوا كل احد عند عوده يا ليتنى اتخذت مع الرسول سبيلا صارت هجتنا وبعثته المركبة على من خالف ذلك وكلمتنا وكلية قاعة اهل الشرك فى سائر الممالك ومطافرتنا له تكسب الكافرين هوانا والمشاهد لصافيتا يتلوا قوله تعالى واذكروا نعمة الله عليكم اذ كنتم اعداء فالف بين قلوبكم فاصبحتم بنعمته اخوانا وينظم ان شاء الله تعالى شمل الصلح احسن انتظام ويحصل التهنك من البرادعة والمطافرة بعروة لا انفصال لها ولا انقسام وتستقر قواعد الصلح على ما رضى الله تعالى ورسوله عليه افضل الصلاة والسلام ان شاء الله تعالى كتب فى ثامن وعشرين المحرم سنة احدى وسبع مائة

Récit de l'arrivée des ambassadeurs du Gazan, souverain des Tatars. Lettre dont ils étaient porteurs, et réponse qui leur fut faite.

Cette année, au mois de Dhoulkadal, plusieurs ambassadeurs de Gazan arrivèrent dans les contrées soumises à l'islamisme, savoir : l'émir Nâser-eddin-Ali-Khodjâ, le kadi Kemâl-eddin-Mousâ-ben-Iounes, et leur cortège. Un courrier de la poste, expédié d'Alep, annonça l'arrivée de ces députés. L'émir Seif-eddin-Kerâi-Mansouri fut désigné pour aller les recevoir et les présenter au Sultan. Il partit sur les chevaux de la poste, et amena les ambassadeurs à la cour. Leur entrée au château de la Montagne eut lieu le lundi, quinzième jour du mois de Dhoulhidjah. Le soir du mardi, ils parurent devant le Sultan. Kemâl-eddin prononça une harangue, qui avait pour but de prêcher la paix et la bonne intelligence. Ensuite, il présenta une lettre conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

« Par la puissance du Dieu très-haut et les heureuses influences de la religion de Mohammed :

Ordre du Sultan Mahmoud-Gazan.

« Sache le grand Sultan Melik-Nâser, que, dans le cours de l'année précédente, quelques-unes de ses troupes dévastatrices ont pénétré sur les frontières de nos états, tels que la ville de Mârcdin et ses environs ; y ont porté le ravage ; se mettant ainsi en révolte contre Dieu et contre nous ; ses soldats ont bravé Dieu ouvertement, par les vexations coupables qu'ils se sont permises à l'égard des prisonniers qui étaient tombés entre leurs mains ; ils se sont portés aux actes les plus étranges, et ont commis des crimes odieux, s'attaquant ainsi à Dieu lui-même, et détruisant le respect qui entoure la véritable religion. Nous avons rougi d'aller fondre sur eux ; nous avons dédaigné de les prendre au dépourvu. Mais le zèle dont nous sommes animés pour l'islamisme nous a poussés à entrer sur les terres de ces méchants, et de les punir de leurs brigandages. Nous nous sommes mis en marche, accompagnés des corps de troupes qui se trouvaient auprès de nous, et nous avons commencé notre expédition, suivis de tous ceux qui étaient présents sous nos drapeaux. Mais avant de rien entreprendre, avant que des hostilités signalassent notre passage, nous avons suivi

la marche du Seigneur des apôtres, imité les actes des anciens; nous nous sommes conformé à cette parole de Dieu : « De peur que les hommes n'aient un argument à employer contre Dieu, depuis la mission des prophètes (1). » Nous avons envoyé, avec Iakoub-Sukurdji, un nombre de kadis et d'imans justement révéérés. Nous avons dit : « Ceci est un des avertissements primitifs; une catastrophe approche, et personne, excepté Dieu, ne saurait la neutraliser (2). » Vous n'avez répondu à cela que par de l'obstination; vous avez résolu d'attirer sur vous et sur les musulmans toutes sortes de maux. Vous avez traité ignominieusement nos députés, et les avez jetés en prison. Vous avez méconnu les exemples des rois, qui consistent à suivre la route du bien. Nous avons pris patience, malgré votre obstination à persévérer dans votre illusion, à continuer votre injustice. Enfin, Dieu nous a donné la victoire, et vous a fait voir, dans vos personnes, le résultat de ses arrêts. « Est-ce que ces hommes ne craignent pas la vengeance de Dieu? Certes, il n'y a pas à se rassurer sur cette vengeance. »

« Nous pensions que dès que vous auriez examiné mûrement l'état des choses; en voyant que les affaires avaient eu pour vous de pareils résultats, vous cherchiez peut-être à réparer le passé et à reconstruire ce que vous aviez détruit par votre fourberie; que le visage de votre excuse se tournerait enfin vers nous; que dans le moment où vous rentreriez en Égypte, vous enverriez vers nous des ambassadeurs pour pacifier les affaires. Nous sommes donc resté à Damas sans nous hâter. Nous nous y sommes arrêtés, comme des hommes maîtres d'eux-mêmes, et qui jouissent d'un plein pouvoir. Mais l'inertie vous a détourné de faire aucun effort pour arranger les choses; et fermant les yeux à la vérité, vous vous êtes bercé de vains desirs.

« Après notre retour dans nos états, nous avons été informé que vous cherchiez à relever le courage des soldats et du peuple; que vous vouliez guérir les atteintes portées par vous à l'islamisme; que bientôt vous viendriez à notre rencontre, à Alep et sur les bords de l'Euphrate; que c'était là le projet auquel vous étiez obstinément et exclusivement attaché. Nous rassemblâmes nos armées, et nous marchâmes au-devant de nos ennemis. Nous arrivâmes près de l'Euphrate pour voir si vous seriez constant dans votre résolution. Nous nous disions : « Peut-être vont-ils se montrer.

(1) Coran, Sur. IV, v. 163.

(2) Ib. Sur. LIII, v. 57.

« Mais, de votre côté, aucun éclair ne se montra, aucun astre ne se leva. Nous nous avançâmes jusqu'aux environs d'Alep, stupéfait de votre lenteur. Nous apprîmes alors que vous aviez rebroussé chemin avec vos armées, et nous fîmes assuré que vous fuyiez le combat. Nous réfléchîmes que, si nous nous portions en avant, à la tête de nos troupes éclatantes, de nos phalanges nombreuses et redoutables, peut-être leur passage dévasterait la contrée, et que leur séjour y causerait des désordres; que le dommage s'étendrait à toute la population, le ravage à tout le pays. Nous retournâmes sur nos pas, afin de prévenir ces maux, et par suite du regard de bonté que Dieu avait jeté sur les uns et les autres.

« Maintenant, nous nous occupons avec zèle à rassembler nos armées victorieuses, à aiguiser le *tranchant* de nos desseins bien connus. Et nous nous livrons au soin de faire fabriquer des machines et des instruments de guerre. Nous songeons à réaliser nos plans, après avoir donné un avertissement préliminaire, car nous ne punissons jamais un peuple sans lui avoir adressé un envoyé (1). Nous avons donc fait partir, comme porteurs de cet ordre, le grand émir Nâser-eddin-Ali-Khodjah, et l'imam savant, le roi des kadis, Kemâl-eddin-Mousa-ben-Iounes. Nous les avons chargés de paroles qu'ils doivent vous dire de vive voix. Rapportez-vous-en à tout ce que nous leur avons donné mission de dire; car ce sont des hommes distingués, et qui méritent toute confiance. Afin que se réalise cette parole du Dieu très-haut : Dis : Dieu a à sa disposition des arguments parfaits; s'il voulait, il vous dirigerait tous dans la voie droite (2). Que l'on prépare pour nous des dons, des présents. Et après l'avertissement, on n'admettra plus d'excuse. Si vous ne vous empressiez pas de réparer le mal, le sang et les richesses des musulmans auront été sacrifiés par vos mesures; et Dieu vous en demandera compte pour punir votre longue incurie. Que le Sultan, dans l'intérêt de ses sujets, examine profondément son affaire. Car le Prophète (sur qui reposent la bénédiction de Dieu et le salut) a dit : « Celui qui, ayant été placé par Dieu à la tête d'un des postes de ce peuple, se dérobe, pour ne pas voir les besoins de ces hommes, leur nécessité, leur pauvreté, Dieu se dérobiera, pour ne point s'occuper de ses besoins, de ses affaires, de sa pauvreté. Celui qui avertit les autres est parfaitement excusable; celui qui les engage à être sur leurs gardes a rempli tous les devoirs de la justice. »

(1) Coran, Sur. XVII, v. 16.

(2) Cor. Sur. VI, v. 150.

« Que le salut soit sur quiconque suit la véritable direction. Écrit dans la seconde dizaine du mois de Ramadan de l'année 700, dans les montagnes des Curdes.

« Louange à Dieu, seigneur des mondes. Que la bénédiction et le salut reposent sur notre Seigneur, l'élu, et sur sa famille pure.

« Après la lecture de cette lettre, on ordonna de rédiger la réponse qui fut écrite de la main du Maulâ et kadi Ala-eddin-Ali, fils de feu le Maulâ Mohi-eddin-Abd-allah-ben-Abd-eldâher. Le Saltan congédia les ambassadeurs sans les faire accompagner d'aucun député. Il les manda dans le campement de Sâlehiâh, leur fit des présents, et les congédia. Ils se mirent en route l'an 701.

« La réponse était conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu élément et miséricordieux.

« Par la puissance de Dieu et les heureuses influences de la religion de Mohammed.

« Louange à Dieu qui nous a placés au nombre des premiers qui ont précédé les autres, au nombre de ceux qui dirigent, et qui sont dirigés, qui suivent les règles données par le seigneur des apôtres, en faisant le bien jusqu'au jour du jugement.

« Que la bénédiction et le salut soient sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille, sur ses compagnons ; parmi lesquels Dieu, dans son livre caché, a distingué ceux qui devaient devancer les autres vers la foi.

« Le Dieu très-haut a dit : « Ceux qui ont précédé les autres sont ceux qui s'approchent de moi (1). »

« Par la fortune du règne du Sultan Melik-Nâser.

« Parole de Mohammed-ben-Kelaoun.

« Sache le grand Sultan Mahmoud-Gazan que sa lettre nous est parvenue, et que nous l'avons reçue avec tous les honneurs qu'un homme comme lui a droit d'attendre d'un homme comme nous ; nous avons observé à son sujet les égards les plus mérités ; nous y avons répondu par des formules de salut ; nous l'avons examinée avec l'attention d'un homme qui en comprend les idées les plus subtiles, qui cherche à pénétrer les véritables sens qu'elle renferme. Nous avons trouvé qu'elle contenait des reproches sur des faits pour lesquels

(1) Coran, Sur. LVI, v. 10.

vous êtes plus digne de blâme. Elle s'excuse, pour ce qui concerne les hostilités, en alléguant des faits qu'elle reconnaît comme la faute de quelques personnes, et dont elle poursuit la vengeance sur tout le monde. Et cependant le Dieu très-haut a dit : « Aucun coupable ne portera le fardeau du péché d'un autre (1). »

« Vous citez l'invasion faite sur le territoire de Mâredin par quelques-uns des fantassins de nos États, les actes étranges, et les crimes odieux qu'on leur attribue ; vous dites : « Que vous avez dédaigné de fondre sur eux, que vous avez évité de les attaquer ; mais que le zèle vous a engagé à prendre les armes pour venger ces agressions. » Nous avons examiné cet événement que vous alléguiez comme excuse des hostilités, et que vous posez pour motif des violences auxquelles vous vous êtes porté : nous répondrons à cela qu'il n'existait pas de paix ni de trêve qui pût, des deux côtés, suspendre les incursions, arrêter leurs mains étendues, ou amortir leurs fougues toujours prêtes à se mettre en mouvement. Vos pères et vos aïeux, ainsi que vous ne l'ignorez pas, vivaient dans l'incrédulité, dans la discorde, dans une absence complète de dispositions pacifiques et bienveillantes pour l'islamisme. Le prince de Mâredin et ses sujets n'ont cessé de réaliser tout ce qu'ils pouvaient faire de mal à notre pays et à ses habitants, de mettre au jour les actes de perfidie les plus graves. Et cependant le Dieu très-haut a dit : « Celui d'entre vous qui est à leur tête fait partie d'eux. » Puisque, suivant vous, c'est là une faute qui a réclamé, de votre part, un zèle digne du paganisme, qui a produit une victoire propre, dites-vous, à combler vos vœux : Hé bien ! ce but que vous prétendez avoir atteint l'aurait été réellement, en tirant vengeance des habitants de la frontière, dont les actes ont rendu ce mouvement nécessaire, en vous bornant à punir ceux qui étaient auteurs du trouble ; vous conformant ainsi à ce qu'a dit le Dieu très-haut : « Il faut punir un mal par un mal semblable, » il ne fallait pas, pour cela, attaquer l'islamisme à la tête de troupes formées d'hommes de religions différentes, faire fouler nos territoires saints par les adorateurs de la croix, profaner la ville sainte de Jérusalem qui, pour la considération, vient immédiatement après la maison sacrée de Dieu, qui est la sœur de la mosquée du Prophète (sur lequel reposent les bénédictions de Dieu et le salut).

(1) Coran VI, v. 164.

Si vous alléguiez que la bride de ces coureurs est dans nos mains, que le motif de leurs hostilités provient uniquement de nous; déjà nous vous avons fait, à cet égard, une réponse claire et péremptoire, savoir : Que le défaut de paix et de trêve a rendu nécessaire une pareille conduite. Vous prétendez que vous avez suivi la marche des prophètes, que vous vous êtes conformé aux maximes des anciens, en envoyant des ambassadeurs. Nous avons examiné le fait, nous avons parfaitement compris les maximes citées par vous, et voici notre réponse : Ces ambassadeurs sont arrivés auprès de nous au moment où les tentes étaient placées près des tentes; où les flèches allaient se heurter contre les flèches; où une armée se mettait en devoir d'attaquer l'autre; où il ne restait plus, jusqu'au moment de l'action, qu'un jour ou une portion de jour; où, des deux côtés, les lances étaient en mouvement; où chacun avait sous ses yeux son adversaire.

« Nous ne sommes pas du nombre de ceux qui, voyant paraître une volonté quelconque, se laissent entraîner par elle ou contre elle; ni de ceux qui, ayant éprouvé des sentiments pacifiques, y répondent par la dureté d'une inimitié violente. Et cependant, le Dieu très-haut a dit : « S'ils inclinent vers la paix, « inclinez-y de votre côté. »

« Le prince des croyants, Ali, fils d'Abou-Taleb (à qui Dieu puisse être propice) a dit : « Aucun homme ne cache dans son cœur quelque projet, sans « que la chose se manifeste sur les traits de son visage et dans les expres-
« sions qui échappent à sa langue. » Si ces ambassadeurs étaient arrivés au moment où les épées étaient déposées dans les fourreaux, les lances cachées dans leurs étuis, où les flèches n'étaient pas placées sur la corde de l'arc, où les brides n'étaient pas lâchées, nous aurions écouté vos discours, et nous y eussions répondu.

Quant aux paroles sur lesquelles vous laissez courir le bec de vos *kalam*, et aux expressions pleines de dureté que vous mettez au jour en disant : « Nous « avons souffert patiemment votre obstination dans votre illusion, et votre at-
« tachement à votre rébellion, » quelle est donc la patience de ceux qui lâchent leur bride vers les hostilités avant d'avoir envoyé des messagers de paix, et qui ont pénétré dans l'intérieur du pays avant d'avoir, comme ils le prétendent, employé la voie des avis et des remontrances? Si vous réfléchissez sur les motifs, si vous examinez les discours émanés de vous, vous sentirez que nous sommes

excusable d'avoir différé notre réponse. Mais il n'y a que les hommes intelligents qui réfléchissent. Quant aux succès qui, dans votre opinion, sont le résultat du secours divin, dans lequel vous avez cru voir que Dieu vous avait donné, sur ses phalanges victorieuses, toutes les chances de l'avantage; si vous considérez ce que vous regardez comme un gain, vous n'y verrez qu'une perte manifeste. Si vous examinez les choses avec un soin scrupuleux, vous ne vous en glorifierez pas, et vous reconnaîtrez que ce qui vous est arrivé est un échec, et non un butin. Réfléchissez sur le sens de cette parole du Dieu très-haut : Certes, nous leur dictons (nos arrêts) afin d'accroître leurs iniquités.

« Vous n'ignorez pas quels ravages ont faits dans vos rangs les glaives de l'islamisme; vous avez vu l'intrépidité de celles de nos troupes qui se trouvaient sous nos drapeaux; si elles avaient été réunies au moment du combat, il ne resterait plus des vôtres aucun vestige. Au commencement de notre règne, dans les premiers temps de notre administration, nous nous étions établi dans la Syrie, afin de veiller sur les affaires des villes et de la population. Lorsque nous eûmes appris de vos nouvelles, que nous eûmes suivi vos traces, nous nous hâtâmes d'arpenter la terre; nous nous empressâmes d'aller repousser loin des musulmans la vexation et l'injustice; d'accomplir le précepte et le devoir de la guerre sainte, et de pratiquer cette parole du Dieu très-haut : « Hâtez-vous d'obtenir le pardon de votre Seigneur, de conquérir le paradis, dont la largeur égale celle du ciel et de la terre. » Nous engageâmes le combat avec celle de nos armées victorieuses que nous avions autour de nous, nous confiant dans cette parole du Dieu très-haut : « Combien de petites troupes ont vaincu des troupes nombreuses ! » Vos grands savent fort bien quels sont les exploits des armées de l'islamisme; combien elles ont foulé de terrains, où leur marche a irrité les infidèles, et a été inscrite pour elles comme une œuvre méritoire. Elles se sont avancées pour défendre la cause de Dieu, et Dieu leur a ouvert la porte des succès; elles ont vu se réaliser de nombreux jours de victoires, qui, si vous y réfléchissiez avec une attention scrupuleuse, feraient disparaître de votre esprit toute incertitude, et que vous ne pourriez pas absolument nier; car celui qui veut nier la lumière du soleil prend une peine inutile. Dieu n'a pas cessé d'être pour nous le meilleur des maîtres, le meilleur des protecteurs. Lorsque vous consulterez vos soldats, ils vous raconteront l'histoire de nos succès, et personne ne vous en apprendra plus qu'un homme instruit.

« Des combats, des guerres, n'ont cessé d'avoir lieu entre les rois. Partout se sont livrées des batailles, résultat de la volonté divine, et dans lesquelles il n'y a ni gloire pour le vainqueur ni honte pour le vaincu. Combien de princes, après avoir éprouvé des échecs, se sont trouvés victorieux, ont éprouvé l'influence du secours divin, qui les a relevés au moment où ils étaient brisés ! Tels sont, principalement, les rois qui professent cette religion. En effet, Dieu s'est engagé à leur assurer des succès heureux. Le Dieu très-haut a dit : « L'avantage restera aux vrais croyants (1). »

« Quant aux arguments que vous employez contre nous, à la négligence coupable que vous nous imputez, sur ce que nous ne vous avons pas envoyé d'ambassadeurs lorsque vous étiez campé à Damas, nous répondrons que dans le moment où nous arrivâmes en Égypte, nous nous occupâmes uniquement à faire le dénombrement de nos armées, à les réunir de toutes parts, à mettre dans nos préparatifs tout le zèle et l'empressement possibles; nous dépensâmes la meilleure partie de nos trésors pour organiser des troupes et des bataillons, nous en rapportant pour nos succès futurs à cette parole du Dieu très-haut : « Ceux qui sacrifient leurs richesses pour la cause de Dieu, sont » comme un grain de blé qui produit sept épis. » Lorsque nous partîmes d'Égypte, nous apprîmes que le roi avait quitté nos contrées, par suite d'un fait qui était venu s'interposer entre ce prince et ses desseins. Nous interrompîmes notre voyage, ainsi que fait celui que la crainte inspirée par lui dispense de précipiter sa marche; nous restâmes fermes dans notre poste, comme les montagnes les plus solides; car « tu vois ces montagnes que tu regardes comme des » masses inertes, et qui cependant passent avec la rapidité des nuages » (2). Nous envoyâmes un corps de nos armées pour combattre ceux de vos soldats qui étaient restés dans notre pays. Mais, de la part de ceux-ci, nous ne vîmes point briller ou paraître un seul éclair. Nos troupes, s'avancant, enlevèrent ceux des vôtres que la fourberie avait portés à rester en arrière. Arrivant jusqu'à l'Euphrate, elles ne purent découvrir les traces de l'ennemi.

« Suivant ce que vous dites: nous avions inculqué aux soldats et au peuple l'idée que vous deviez marcher à notre rencontre, vers Alep ou sur les bords de l'Euphrate; vous avez rassemblé vos troupes et vous vous êtes avancé vers

(1) Corin., Sur. XI, v. 51.

(2) Corin., Sur. XXVII, v. 90.

l'Euphrate et vers Alep pour attendre notre arrivée. Voici notre réponse : Dès que nous eûmes avis de votre marche, nous prîmes nos mesures et résolûmes d'aller à votre rencontre. Nous partîmes, accompagné du prince des croyants, Hâkem-lui-amr-allah, le cousin de notre Seigneur, l'apôtre de Dieu, (sur qui reposent les bénédictions de Dieu et le salut), celui auquel tout musulman doit obéissance, qui doit être reconnu et suivi par tous ceux qui sont en paix ou en guerre. Nous obéissons à Dieu et à son Prophète en accomplissant le devoir de la guerre sainte; nous consacrons tous nos efforts pour réaliser les ordres que nous a donnés le Dieu très-haut, sachant bien que rien, ni dans les choses de la religion ni dans celles du monde, ne peut réussir sans la protection de Dieu; celui que Dieu établit pour chef est sous sa garde, est favorisé par lui. Quiconque se révolte contre Dieu ou contre celui que Dieu lui a donné pour maître, est humilié par Dieu.

« Lorsque nous arrivâmes dans la Syrie, nos troupes se portèrent en avant, vers les plaines et les montagnes, afin de réaliser par la puissance de Dieu, sous le rapport de la victoire, leurs espérances et leurs vœux. Leur avant-garde parvint aux environs de Hamah et des districts voisins. Personne de vos soldats ne se présenta devant elles, et n'osa même fixer les yeux sur elles. Nous restâmes dans notre position jusqu'au moment où nous apprîmes que le roi avait repris la route de ses États, et manqué au rendez-vous du combat. Mais Dieu ne manque pas à sa promesse (1). Nous revînmes sur nos pas, afin d'organiser nos troupes, qui n'ont pas cessé de se précipiter, pour obéir à Dieu, avec la rapidité d'un torrent, exécutant à la lettre cette parole du Dieu très-haut, « Préparez contre eux tout ce que vous pourrez de force et de bataillons de cavalerie » (2).

« Comme vous vous êtes arrêté sur la frontière de notre pays, sans oser y faire une invasion, vous alléguez pour excuse que, si vous étiez entré à la tête de vos troupes, peut-être leur passage aurait ruiné la contrée; peut-être leur séjour aurait porté dans les affaires le trouble et le désordre; on conçoit votre intention. Quand donc les pays et les hommes ont-ils éprouvé, de votre part, une semblable marque d'affection? Quand vos armées se sont-elles distinguées par des inclinations de ce genre? car leurs actes existent, et des prétentions

(1) Coran, Sur. III, v. 7.

(2) Coran, Sur. VIII, v. 62.

contraires sont repoussées par l'évidence des faits. Est-ce donc là la conduite de celui dont la paupière a seulement aperçu l'image de l'islamisme? Surtout quand l'apôtre de Dieu (sur qui reposent la bénédiction de Dieu et le salut) a dit : « Le musulman est celui de la main et de la langue duquel les hommes n'ont rien à craindre. » Or, les prisonniers musulmans sont chez vous, retenus dans les chaînes les plus dures; quelques-uns sont au pouvoir des Arméniens et du *Takafour*. Vos actes démentent donc cette affection dont vous vous vantez. Jadis les musulmans firent une expédition contre l'armée d'Abaga, égorgèrent un grand nombre de Tatars, acquirent dans ces contrées la puissance et des succès, et conquièrent le royaume de la famille de Seldjouk. Toutefois ils n'attaquèrent ni maison ni habitant; ils n'effacèrent aucune des pratiques en vigueur. A leur arrivée, comme à leur départ, aucun musulman n'a reçu d'eux aucun mal, aucun préjudice. Chacun d'eux achetait ses aliments et les payait avec son or ou son argent; il ne voulait pas que, de son côté, une main désastreuse s'étendit sur un seul musulman. Telle est la règle que suivent les peuples soumis à l'islamisme; telle est la conduite de celui qui désire assurer la perpétuité de sa puissance.

« Relativement aux menaces que vous fulminez contre nous, et pour lesquelles vous lâchez la bride de votre *kalam* : à ce que vous annoncez du zèle que vous mettez à réunir vos armées, à préparer des machines de guerre, et à tout ce que vous nous signifiez, dans le but d'exciter notre terreur; le Dieu très-haut a dit : « Ceux auxquels on a dit : Les hommes arment contre vous, craignez-les » donc, ont senti augmenter leur foi, et ont dit : Dieu nous suffit, il est le « meilleur des protecteurs (1). »

« Quant à ce que vous dites : « Que le sang des musulmans a été répandu » impunément, » combien vous auriez pu vous dispenser de faire entendre un pareil langage! et que vous mériteriez de ne recevoir à ce sujet aucune réponse! Celui qui veut sincèrement la paix et le bien, ose-t-il prononcer ainsi une parole qui suffit pour attirer sur lui, de la part de Dieu et de son Prophète, une si terrible responsabilité? Comment peut-il nourrir dans son esprit une pareille idée, et se réjouir de pareilles inclinations, sans craindre les conséquences que doivent entraîner les erreurs et les inconvenances d'un semblable

(1) Coran, Sur. III, v. 167.

discours? De quelle manière ose-t-on sacrifier le sang des musulmans? car celui qui tentera de répandre ce sang éprouvera, dans ce monde et dans la vie future, la vengeance de Dieu, son inimitié, ses châtimens! suivant cette parole du Très-Haut : « Celui qui tue de propos délibéré un musulman, aura « pour partage l'enfer, où il demeurera éternellement, la colère de Dieu, et sa « malédiction, et Dieu lui prépare les châtimens les plus sévères. »

« Les choses étant ainsi, la nouvelle est adressée aux peuples de l'islamisme, et va leur annoncer les soins extrêmes que nous mettons à faire nos préparatifs, et à rassembler nos armées, qui auront, s'il plaît à Dieu, les anges augustes pour auxiliaires; à réunir les troupes de l'islamisme, ces troupes si nombreuses, si distinguées par leur courage, qui ont reçu la promesse du secours divin, dont elles doivent être environnées, tant dans leurs marches que dans leurs haltes; qui se confient dans cette parole de l'apôtre de Dieu : « Les différens corps « de ma nation ne cesseront d'être victorieux de leurs ennemis jusqu'au jour « de la résurrection; » ces troupes, qui, sous le rapport de la défense de la religion divine, réalisent toutes les espérances; qui sont toujours prêtes à répondre à la voix de Dieu, lorsqu'il dit : « Sortez en armes, vous qui êtes chargés ou « à la légère. »

« Quant à ce qui concerne vos ambassadeurs, ils sont arrivés auprès de nous, se sont rendus à notre cour; nous les avons accueillis avec honneur; et, en considération du prince qui les envoyait, nous les avons comblés de marques d'attention. Nous avons écouté leur harangue, et y avons fait réponse. Et cependant nous n'ignorions pas que ces hommes étaient dans un rang infime, dans une position misérable, et qu'on ne les eût point exposés aux chances des événemens, s'ils ne se fussent rendus coupables de fautes graves. Il ne convenait guère qu'un homme comme vous envoyât à un homme comme nous de pareils êtres; et une affaire de cette importance ne devait être confiée qu'à des hommes qui joignissent à l'éloquence du discours un mérite éminent. Vous avez réclamé de nous des présents, des objets précieux. Si vous nous eussiez adressé de beaux présents, nous vous aurions offert, en échange, des dons encore plus magnifiques. Si vous nous eussiez présenté un don, nous l'aurions reconnu par un don plus précieux. Votre oncle paternel, le roi Ahmed, envoya une ambassade à notre père le Sultan, martyr; lui adressa tout à coup des présents expédiés d'un lieu éloigné; s'appliqua à gagner son cœur par des

paroles éloquentes. Notre père lui fit une réponse favorable. Par l'exacte observation des convenances, il se plaça sur le véritable terrain des choses, et s'attacha à tout ce que la bienveillance présente de moyens les plus solides. Aujourd'hui que les répliques sont arrivées à leur limite, que la répugnance de répondre à de tels discours est parvenue à son dernier terme, nous dirons : « Lorsque le roi inclinera vers la paix, nous y inclinerons également; lorsqu'il entrera dans la religion de Mohammed, obéissant aux ordres de Dieu, évitant ses prohibitions; qu'il se placera dans le cercle de la foi; qu'il s'attachera à ses prescriptions avec l'empressement d'un homme qui se fait honneur d'entrer dans cette religion, et qui ne songe point à se faire valoir; qui évite de ressembler à ceux dont le Dieu grand et puissant a dit : Ne me reprochez pas votre islamisme, c'est Dieu qui a droit de vous reprocher de ce qu'il vous a dirigé vers la véritable foi (1); que ses actions seront d'accord avec ses discours; qu'il repoussera les infidèles pour le soutien desquels il ne pourrait légitimement employer sa puissance; qu'il enverra vers nous un ambassadeur pour chanter les versets de la paix; dont les allocutions et les réponses seront également sincères; en sorte que, dans le moment de son retour, chacun se dise : Plût à Dieu que je pusse accompagner ce député dans son voyage; alors nos arguments et les siens se réuniront pour combattre nos adversaires, nos paroles et les siennes dompteront les polythéistes de toutes les contrées.

« Notre accord fera tomber l'humiliation sur les infidèles. Tout homme qui verra notre union sincère, récitera cette parole du Dieu très-haut : « Souvenez-vous des bienfaits de Dieu à votre égard; lorsque vous étiez ennemis, Dieu a réconcilié vos cœurs; en sorte que, grâce à sa bonté, vous êtes devenus des frères (2). » S'il plait au Dieu très-haut, le tissu de la paix sera formé de la manière la plus parfaite; l'union et la bonne intelligence seront consolidées par des liens qui n'admettront ni solution ni rupture. Et les bases de l'accord, s'il plait au Dieu très-haut, seront appuyées sur ce qui est agréable à Dieu et au Prophète, (sur lequel reposent les plus excellentes bénédictions, et le salut.) » Écrit le vingt-huitième jour du mois de Moharrem, l'an 701.

(1) Coran, Sur. XLIX, v. 17.

(2) Coran, Sur. III, v. 98.

J'aurais pu facilement consigner ici quelques notes philologiques, qui auraient jeté du jour sur plusieurs expressions obscures que présente cette dépêche; mais il aurait fallu donner à cet article une trop grande étendue. Et je crois faire une chose encore plus utile, en recueillant quelques particularités assez curieuses sur les usages qui s'observaient, dans la chancellerie égyptienne, pour les correspondances que l'on entretenait avec les Sultans mongols, ou leurs grands officiers. Voici de quelle manière s'exprime à ce sujet l'auteur de l'ouvrage intitulé *Divin-alinschâ* (1): « Dans les lettres que l'on adressait aux grands Khâns « des Mongols du pays d'Iran, l'usage voulait, suivant l'auteur du *Tarif*, que l'on « écrivit sur une feuille de papier de Bagdad. » Après la formule *Au nom de Dieu*, et une ligne de la *khotbah* (l'introduction) خطبة, on commençait par le *togrâ*, qui était tracé en or incrusté الذهب المزك, et qui contenait, comme tous les *togrâ*, les titres de notre Sultan. Ensuite on complétait l'introduction, et on plaçait d'abord la formule اما بعد jusqu'à ce qu'on exprimât les titres du prince à qui la lettre était adressée, et qui étaient les suivants: الحصرة الشرفية العالية السلطانية الاعظمية « Sa majesté noble, élevée, le Sultan auguste, « le Roi des rois, unique, frère, le *Kdn* un tel. » On n'ajoutait pas le mot ملكية *royale*, attendu que, chez les Mongols, ce titre ne jouit d'aucune estime. Ensuite on exprimait des vœux pompeux et magnifiques, dans lesquels on demandait, pour le Sultan, la gloire, et pour ses auxiliaires, la victoire. On souhaitait au prince des jours éternels, le libre déploiement des drapeaux, le secours des armées, l'arrivée de nombreux sujets, et autres objets du même genre. Ensuite venaient des formules qui exprimaient de la manière la plus claire une amitié constante, une vénération sincère; on décrivait l'attachement et la vive affection que l'on éprouvait; puis on exposait les motifs qui avaient décidé

(1) Man. arab. 1573, f. 253 v° et suiv.

(2) Le verbe زَمَكَ signifie *imprégner, incruster*. On lit dans l'ouvrage dont je donne ici l'extrait (f. 266 v°): مكتوبة بالذهب بالقلم: « Ecrite en or avec un kalam bien taillé, et imprégné de noir. » Plus bas (fol. 267 r°): التزيمك والذهب والسواد: « L'incrustation, l'or et le noir. » Dans le *Fdkhat-alkholafa* (p. 234): زَمَكَت بالذهب: « Elle

« fut incrustée d'or. » Dans le *Manhel-sdf* d'Abou'Imahâsen (t. V, m. 751, f. 135 v°): ما اعتقد: « Je ne crois pas que personne puisse tracer une pareille écriture, ni imiter son incrustation. » Dans l'*Histoire de Beirout* (man. 823, f. 52 v°): القصص المزك بالذهب: « Les châteaux incrustés d'or. »

l'envoi de la lettre. On terminait par un souhait magnifique, et une énumération des lettres et des services que l'on voulait mettre en œuvre, et auxquels on annonçait devoir se livrer avec empressement.»

« Dans cette lettre, l'introduction خطبة, le *togrâ* et le titre étaient écrits en or incrusté بالذهب الزمكت. Il en était de même toutes les fois que, dans le texte, se trouvait un nom respectable et imposant, tel que celui du Dieu très-haut; celui de notre Prophète, de l'un des prophètes ou des anges; la mention de la religion de l'islamisme; celle de notre Sultan, ou du Sultan à qui était adressée la dépêche; ou quelque chose qui eût rapport à ces deux princes, tels que à nous, à vous, auprès de nous, auprès de vous. Tout cela était écrit en or incrusté; le reste était tracé en encre noire.»

« L'ouvrage intitulé *tankif* ajoute aux titres ceux de Sultau et les mots عالية *savant* ولدي *juste*, اكمل *parfait*. Au mot قانية, il substitue قانية; puis il ajoute ولدني *glorieux*. Puis l'auteur ajoute: « Le *torrah* (١) طرة se compose de trois

(١) Le mot طرة désignait le commencement d'une lettre. On lit dans le *Divân-atinschâ* (f. 207 v°): « On écrit après le commencement de la lettre, c'est-à-dire le « *torrah*. » Le même écrivain dit (*ibid.* r°), que les diplômes d'investiture se composaient d'un *torrah* طرة et d'un texte. Ailleurs (f. 210 v°): « On écrit la lettre par le commencement de la lettre, c'est-à-dire le « *torrah*. » Si le *torrah* est écrit en « or, le nom auguste est aussi tracé en or. » Plus bas (fol. 211 v°) : « L'espace blanc qu'on laisse entre le « *torrah* et la formule : au nom de Dieu. » Ailleurs (f. 182 r°) : « On écrit la *torrah* « au commencement de la lettre, sur la première « partie de la feuille, sans la formule : au nom « de Dieu. » Plus bas (fol. 188 r°) : « On commence par écrire la *torrah* au commencement de la feuille. » Plus bas (*ibid.* v°), on lit cette note marginale: « La lettre se compose de trois parties : la première, la seconde, la troisième. »

من اعلاه ثم اصطاحا على ما يكتب في راس الدرج مكان تسمية الشيء باسم محله وليس صحيحا من حيث اللغة فإنه مأخوذ من طرة الثوب وهو طرفه الذي لا ذهب فيه وهي حاشيته ثم يجوز أن يكون بمعنى القطع لان الطرة مقطوعة عن الكتلة بالياض الفاصل بينها ومنه سمي الشعر Le mot *torrah*, « dans le langage des écrivains, désigne l'extrémité supérieure de la feuille. Ensuite, on l'a employé pour indiquer ce qui est écrit en tête de la feuille : nommant ainsi, au lieu de la chose, la place qu'elle occupe; ce qui n'est pas régulier, sous le rapport de la langue. Le mot dérive de *torrah* qui, en parlant d'un habit, désigne l'extrémité non garnie d'effilés; c'est-à-dire les deux pans de la robe. Il est aussi possible que ce mot emprunte sa signification du verbe *torrah* couper; parce que le *torrah* est séparé du reste de l'écriture, par un espace blanc, qui régnait entre les deux. C'est ainsi que des cheveux, isolés d'une masse de cheveux, sont désignés par le mot *torrah*. » Ailleurs (f. 208 r°):

« bandes اوصلال; la formule au nom de Dieu est tracée en or incrusté بالذهب
 « الزنتك avec des *elif* allongés, et formés avec une règle. Ensuite vient la
 « *khotbah* (introduction) qui commence par les mots *louange à Dieu* الحمد الله
 « ; puis la première ligne, qui se trouve immédiatement après la formule بسم الله,
 « et la seconde sont écrites depuis le commencement de la senille, dépas-
 « sant ainsi les autres lignes qui, à partir de la troisième, continuent jusqu'à la
 « fin de la lettre. Entre les deux lignes susdites, qui est le lieu réservé pour
 « l'*aldmah* auguste, est placé un *togri* en or, contenant les titres augustes,
 « ainsi qu'on le verra ci-après. A la suite de ces deux lignes, qui touchent le
 « *togri* susdit, règnent les autres lignes, bordées par une belle marge هامش
 « placée, comme d'ordinaire, à la droite de la feuille. Toutes les lignes sont
 « complètement remplies jusqu'à la fin de la feuille. On y laisse une place vide
 « pour recevoir le *tangah* طغاه. » L'auteur du *Tarif* ajoute : Dans cette corres-
 pondance, le titre علوان se compose des surnoms العباب, jusqu'à ce que l'on
 arrive au surnom essentiel; ensuite, on place deux ou trois souhaits, tels que
 ceux-ci : *Puisse le Dieu très-haut exalter sa souveraineté, rehausser sa grandeur;*
 et autres vœux du même genre. Ensuite on mentionne le nom du Sultan à qui
 la lettre est adressée; puis on écrit : *Behadur Khan* بهادر خان. C'est ainsi que
 sous le règne de Melik-Nâser, on se contentait d'écrire *Behadur-khan*. Ensuite
 on applique un *tangah* d'or sur les bandes de la feuille اوصلال renfermant les
 titres de notre Sultan. On commence par le premier *tangah*, placé à droite,
 sur la première bande; puis à gauche, sur la seconde, jusqu'à ce que l'on arrive

« I.e « صورة طرته مرسوم شريف بيان يستقر
 « *torrah* se compose d'un ordre auguste portant :
 « *qu'il soit installé.* » Et (fol. 294 r) طرته لاسم :
 « الشريف » I.e *torrah* était formé du nom au-
 « guste. » Dans l'*Histoire des Patriarches d'Alexandrie* (tom. II, p. 385) : كتب خطه في :
 « طرته » Il écrivit de sa main sur le *torrah*. »

« Le mot طرة s'emploie aussi dans le même
 sens que طغرا, pour désigner le chiffre d'un
 prince. On lit dans l'*Histoire d'Égypte* de Djé-
 bert (t. I, fol. 34 v) : وردت سكة دينار عليها :
 « طرة » On apporta une monnaie d'or sur laquelle

« était un *torrah*. » Ailleurs (tom. II, f. 271 v) :
 « دراهم عليها اسم وطرته » Des pièces d'argent
 « sur lesquelles étaient gravés son nom et son
 « *torrah*. » Dans une *Histoire d'Égypte* (de mon
 « manuscrit, f. 32 v) : مائة شريف طرة : Cent
 « *scherifs* (sorte de monnaie) au *torrah*. » Plus
 « loin (fol. 37 r) : سكة ذهب... بطرة في وسطه :
 « Une monnaie d'or, au milieu de laquelle est
 « gravé un *torrah*. » Et, dans le même ouvrage,
 le mot طرة désigne la monnaie elle-même. On y
 lit (f. 32 r) : ثلثماية طرة : Trois cent *torrah* (pièces
 « de monnaie). »

au dernier, tracé à droite. On ne met point de *tamgha* sur le *torrah* blanc; l'écrivain laisse un vide, tantôt à droite, tantôt à gauche. L'auteur du *Tankîf* donne à peu près les mêmes détails; puis il ajoute: dans le corps de la lettre on intercale des vœux, en faveur du prince, tels que ceux-ci: *Que sa grandeur s'accroisse: que sa justice se perpétue; que Dieu exalte son séjour*, et autres semblables. Dans le titre عنوان on ne place pas une désignation du prince تعريف. « L'auteur du *Tarif* ajoute trois points que j'ai voulu faire observer: le premier que la désignation du monarque se trouve indiquée dans le titre عنوان; qu'ensuite après la mention du nom, on place le mot *khân* خان, et on dit: *Abou-Said-Behudar-khân*. Le second, que l'on n'applique pas le *tamgha* sur les bandes (۱). Et le troisième, que, parmi les surnoms, on omet celui de *Roi*. »

(۱) Le mot وصال, qui fait au pluriel اوصال, désigne une bande, une languette de papier ou de bois. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Makarri (t. I, f. ۱۵۸ r) سنة: المنبر مركب من ستة وثلاثين الف وصال. Le *monber* se compose de trente-six mille languettes (de bois). Ailleurs (fol. ۹۶ r) مكنى الاوصال بالفضة: كرسى... Un trône dont les languettes étaient couvertes d'argent. Dans un *Traité de géographie arabe*, dont le manuscrit appartient à M. Delaporte (f. ۶۵ r) على ثلاثة وعشرين معدية مذت عليها: اوصال الخشب. Vingt-trois barques sur lesquelles on avait étendu des bandes de bois. Dans le *Traité de pharmacie*, intitulé *akrabadin* (m. ar. ۱۰۳۶, fol. ۸۷ r) on dit, en parlant d'un alambic: تعلق اوصالها: On lutera les bandes dont il se compose. Dans l'*Histoire d'Égypte* d'Abou-Imahsen (m. ۶۶۳, fol. ۱۶۵ v) كتب: اوصال الكتب مقفولة: On laisse, au rebours, sur les bandes qui composaient les lettres. Dans le *Fahihah-nikhola* (p. ۲۳۴) في ابتداء: الكلام بعد عدة اوصال: Au commencement du discours, après avoir laissé plusieurs bandes (vides). Dans le *Divân-attushk* (f. ۱۱۰ v) هي اوراق لطائف بقدر ثلث وصال من العادة: Ce sont de petites feuilles qui équivalent

à un tiers d'une bande du papier ordinaire. Ailleurs (f. ۱۱۵ v) في طاهر الوصل الذي فيه: البسطة: A l'extérieur de la bande sur laquelle est écrite la formule *Au nom de Dieu*. Plus bas (f. ۲۴۶ v) طرة في المطلقات الكبار ثلثة: اوصال والصغار وصلين: Les grandes dépêches, se composaient de trois bandes, et dans les petites de deux. Ailleurs (fol. ۱۸۳ r) محلها من الكتابة في آخر الدرج: في وسط الوصل: Sa place, dans l'écriture, était à la fin de la feuille, au milieu de la bande. Plus bas (f. ۱۸۸ v) يترك بعد وصال الطرة ستة: اوصال بياضا: On laisse, après la bande du *torrah*, six bandes en blanc. Et (*ibid.*): يجعل: اوصال البياض خمسة اوصال: Les bandes, restées en blanc, sont au nombre de cinq. Ailleurs (f. ۲۰۸ v) ثم يترك ثلاثة اوصال ثم: يكتب: On laisse (en blanc) trois bandes, après quoi on écrit. Ailleurs (fol. ۲۱۰ v): تكون: الاوصال الثلاثة ملصوقة على القصة: Les trois bandes sont collées sur le placet. Ailleurs (f. ۲۱۱ r) السطر الذي آخر الوصل سفلا: (۱) ligne qui est à la fin de la bande inférieure. (*Ibid.*): ما يكتب في ثلاثة اوصال: Ce qui est écrit sur trois bandes. Et (*ibid.*): لا حسن ان:

« Quant à la *tardjemah* ترجمة, suivant l'auteur du *Tankif*, elle est écrite au côté droit en deux lignes, la seconde et la troisième, au voisinage de la place de l'*alimah* علامة, sous cette forme المشاق فلان l'affectionné un tel. On lit dans quelques ouvrages que cette formule était écrite en ocre rouge de l'Irak. Voici la copie d'une lettre écrite au nom de Nâser-Mohammed au *khân* Abou-Saïd.

بسم الله الرحمن الرحيم
الحمد لله الذى جعلنا اخوانا وجعلنا على طاعته اصولا لا تغترق واعظاما
السلطان الاعظم الملك المريد
بسمت العلامة المنصور الى آخر القابيد الكتاب المطران
لعالم العادل المجاهد المرباط
نجده على ما اولانا ونشكركه على ما والاى وترغب اليه في مزيد الطائف
التي قبلت اقصانا وادنانا ونشهد ان لا اله الا الله وحده لا شريك له

Le meilleur est • يكون آخر الكتابة آخر الوصل • que la fin de l'écriture réponde à la fin de la • bande. • (H.). • هو (الياس) لا يتجاوز ستة اوصال : L'espace • بوصل الطرة فيها فيق قطع العادة • blanc ne doit pas dépasser trois bandes, du • genre de celles où est le *torrah*, dans le papier • qui est au-dessus du format ordinaire. • Ail- • leurs (f. 248 r°) • المصدر بعد ثلثة اوصال : • والبيهة الشريفة • lettre se trouve après trois bandes (blanches) • et la forme auguste : *Au nom de Dieu*. • Ail- • leurs (f. 252 v°) • يكون في نحو ثلثي وصل من : • Il est écrit sur les deux • tiers d'une bande de papier, de celle dont se • compose la feuille des dépêches portées par • les pigeons. • Plus loin (f. 254 r°) الطرة : • تكون ثلثة اوصال • Le *torrah* est formé de trois bandes. • Plus loin (f. 255 r°) الطرة على الوصل من : • Le *tangah* est appliqué sur la • bande au côté droit. • Ail- • leurs (f. 256 v°) • ابتدا : • بعد خمسة اوصال بيضا بالبيهة في علا

الوصل السادس • Après avoir laissé cinq bandes • blanches, on commence par écrire la formule • *Au nom de Dieu*, au haut de la sixième bande. • Ail- • leurs (f. 282 r°) • اذا انتهت اللقاب : • Lorsque l'on a fini d'écrire • les titres, on laisse une bande en blanc. • Ail- • leurs (f. 292 v°) • يترك وصلا ابيض • الوصل المكتتب فيه ثم : • La bande sur • laquelle on écrit; ensuite on trace au nom de • Dieu au commencement de la quatrième bande. • Plus bas (294 r°) • يترك وصلان بيضا غير : • On • laisse deux bandes en blanc, outre celle qui • présente le *torrah*; puis, sur la quatrième • bande on écrit : *Au nom de Dieu*. • Et enfin • (f. 316 r°) • السباص في الطرة صلى ما في : • المكنيات اما وصلان او ثلثة ثم يكتب البيهة • Le blanc laissé • après le *torrah* a lieu en- • tre les • pondances; il est ou de deux bandes ou de • trois; ensuite on écrit sur la troisième ou la • quatrième bande la formule *Au nom de Dieu*.

عهداً كالشهب لا تدع في الارض مكاناً وهذا الى آخر الكتاب
 والبعد بين السطور باختيار مرض الورق وخطابه بالحمزة الشريفة وختمه بالدع المفتح مثل
 اعظم الله شأنه وثبت اركان دولته ونحو ذلك والطباف
 على الوصل من الجهة اليمنى مطبوعة بالذهب باسم السلطان مثاله
 ومن الجهة اليسرى كذلك على الوصل الثاني كذا
 وفي بعض الدساتير ان الطغاة المكتوبة بالذهب كانت تكتب بالمرغة العراقية

« Au nom de Dieu élément et miséricordieux,

Louange à Dieu qui, par sa bonté, a fait de nous des frères, et nous a réunis sous
 son obéissance comme des racines inséparables, comme des rameaux

(d'un même arbre)

Letrès-grand Sultan, le roi protégé de Dieu, savant, juste,

défenseur de la foi, guerrier, conquérant, victorieux.

Titres du Sultan.

Place de l'Alamah.

Suivent tous les autres titres.

« Nous le louons des bienfaits dont il nous a comblés; nous lui témoignons
 notre reconnaissance de la faveur qu'il nous a montrée; nous sollicitons de
 lui un surcroît de ces dons qui ont embrassé à la fois ceux d'entre nous qui
 sont près ou loin. Nous attestons qu'il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu
 unique, qui n'a pas d'associé. Cette profession de foi est semblable au soleil
 qui ne laisse sur la terre aucun lieu où il ne se montre.

« Tout cela continue jusqu'à la fin de la lettre. L'espace laissé entre les lignes
 est en proportion de la largeur de la feuille. En s'adressant au Sultan, on le dési-
 gne par « *sa majesté auguste*. » La pièce se termine par un souhait pompeux,
 tel que ceux-ci : *Puisse Dieu exalter sa grandeur, affermir les fondements de son*
empire. Le *tangah* est placé sur la bande, au côté droit, et imprimé en
 or. Il contient les titres de Sultan, sous cette forme. Il en est de
 même au côté gauche de la bande seconde. »

« Suivant quelques exemplaires, le *tograh*, qui devait être écrit en or, était
 tracé en ocre de l'Irak. »

« L'auteur du *tankif* ajoute : Lorsque l'on écrivait à Scheikh-Awis, souverain de
 Tebriz et de Bagdad, ainsi qu'à son fils et successeur *Hasan*, la lettre était tracée
 sur une demi-feuille de papier *فقطع النصف* ; elle portait ces mots : « Que le très-

« haut Dieu exalte les auxiliaires de son altesse auguste, élevée, grande, souveraine, savante, juste, protégée de Dieu, conquérante, victorieuse, un tel, »
 « le Sultan (en le désignant par son surnom propre) اعز الله تعالى انصار المقام الشريف العالي الكبيرى السلطاني العالى العادل المريدى المرابطى المنصورى الملكى الفلانى بـلقب السلطنة الفلانى باللقب الخاص. »

L'auteur parle ensuite d'une lettre adressée par Timour-lenk (Tamerlan) à Melik-Dâher-Barkok. Elle était, dit-il, écrite sur une feuille entière de papier de Syrie في قطع كامل الشامى. La *tarjema* (signature) était conçue ainsi: تيمور كوركان. La réponse fut écrite sur une demi-feuille في قطع النصف. On se servit du protocole employé pour les *émirs-atolous* de ces contrées; attendu qu'il n'avait pas le titre de *khân*, ce qui blessa vivement Timour.

Après la mort de Melik-Dâher-Barkok, et l'invasion de Timour-lenk en Syrie, sous le règne de Melik-Nâser-Feredj, plusieurs lettres furent adressées au souverain Mongol. Elles commençaient par des *khobah* (introductions) convenables à la circonstance. On lisait entre autres: « Nous avons adressé cette correspondance à son altesse المقام un tel (en mettant ici ses surnoms); nous lui offrons tel salut, telle louange, et nous présentons à sa science auguste.... » On variait beaucoup sur la manière de commencer ces lettres: tantôt elles s'ouvraient par la formule اما بعد; tantôt par celle de الحمد لله « Louange à Dieu. » Dans les lettres adressées à Schah-Rokh, fils de ce prince, on écrivait sur une demi-feuille de papier, et l'on employait cette forme: « Que le Dieu très-haut exalte les auxiliaires de son altesse المقام auguste, grande, savante, juste, protégée de Dieu, l'appui, le refuge, l'auxiliaire المعين الملاذى المعين, l'asile de ceux qui en cherchent, le refuge des savants, l'auxiliaire des rois et des sultans. » La *tarjema* (signature) ترحمة portait اخوه son frère; et le *tarif* (la désignation) les mots شاهرخ بهادر *Schah-rokh-Behadur*.

L'auteur, après avoir parlé des *khân* du Kabdjak, continue en ces termes (1): « Il exista, entre les princes de cette contrée et nos souverains, des relations d'amitié, d'attachement, d'union sincère, qui commencèrent au règne de Dâher-Bibars, et continuèrent dans la suite. La correspondance qui avait lieu entre ces monarques était de deux espèces. Au rapport de l'auteur du *tarif*, on écrivait le plus ordinairement en langue mongole. Le soin de ré-

(1) Fol. 266 et suiv.

« diger ces dépêches était confié à Itmesch-Mohammed, Timourboga-Nâseri, Ar-gadak l'interprète; ensuite on en chargea Tousoun-*ussdki* (l'échanson). Ce fut lui qui écrivit au nom de Dâher-Barkok, au commencement du second règne de ce prince. »

« Tantôt la correspondance avait lieu en arabe; et alors, ainsi que le rapporte l'auteur du *tankif*, on suivait les mêmes formes qu'à l'égard du souverain de l'Iran. Sous le règne de Melik-Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, les lettres adressées à Uzbek, monarque du Kabdjak, étaient écrites sur la largeur d'une feuille entière de papier de Bagdad. Après la formule *Au nom de Dieu*, venaient deux lignes disposées ainsi :

بقوة الله تعالى
وميامين الملة المحمدية

« Par la puissance du Dieu très-haut et les heureuses influences de la religion de Mohammed. » Ou laissait vide la place de l'*aldmah*, puis on inscrivait les titres du Sultan. Après la formule *Louange à Dieu*, venait une *khotbah* (introduction) extrêmement courte. Après quoi on disait : « Cette lettre est adressée à sa majesté auguste et élevée, à la majesté du grand Sultan, notre frère utérin, le savant, le juste, le *Khân* grand et unique, le *schahinsehah* (roi des rois), le roi Uzbeck, le *Khân*, Sultan de l'islamisme et des musulmans, le phénix des rois et des sultans, la colonne du trône, le Sultan des Mongols, du Kabdjak et des Turcs, la beauté des monarques du monde, le pilier de la maison de Djenghiz-Khân, Moëzz-Tamgadj, le possesseur du trône et de la couronne, le bras droit des hommes pieux, le trésor des vrais croyants; que Dieu exalte sa puissance, qu'il protège ses armées et ses défenseurs. » Les souhaits étaient conçus en ces termes : « Que ses lauces *عرالم* ne cessent de hâter la mort de ses ennemis, et ses doigts de vivifier les espérances de ceux qui implorent ses bienfaits; que son œil soit constamment dirigé vers des actions nobles; que son mérite brille comme un chaton, au milieu du collier de la gloire. Nous adressons cette lettre au prince pour lui offrir des souhaits de salut, dont on puisse lire les versets et les surates; qui se perpétuent tout à la fois durant les soirs et les matins. Nous faisons connaître à sa science auguste, que nous le saluons d'une manière spéciale, et lui communiquons d'autres sujets : nous informons sa science auguste de telle ou telle chose. » Du reste, on avait suivi une marche ana-

logue à celle qui avait été employée dans la lettre précédente, relativement aux titres, au *tamghah*, à ce qui était écrit en or ou en noir, etc. »

L'auteur ajoute ici en marge une observation assez curieuse : « Lorsque la « paix, dit-il, eut été conclue entre le Sultan Nâser-Mohammed-ben-Kelaoun, « et le *Khân* Abou-Saïd, le kadi Ala-eddin-Ebn-Alathir réfléchit durant un mois « sur la forme que l'on devait adopter pour la correspondance. Il 'dit au Sul- « tan : Si en écrivant au prince nous employons la formule, *son frère* اخو, « peut-être la chose ne lui conviendra-t-elle pas. Si nous mettons le *mandlouk*, « et que nous ne disions pas : *il est le mandlouk*, ce sera une honte pour « vous, et nous ne pourrons plus changer le mode de la correspondance. Nous « devons donc suivre la marche habituelle, écrire la formule de l'*alâmah* en « grandes lettres d'or usitées en pareil cas, ainsi que l'on inscrit les titres du « Sultan sur le *togrâh* des diplômes, et tracer tout en haut le nom auguste, « savoir : celui de *Mohammed*. Le Sultan approuva cette idée, et la réalisa : « ce fut ainsi que le *togrâh* fut placé sur les lettres adressées aux *Khân*. »

« On a dit ci-dessus que le papier d'or sur lequel devaient être écrites les lettres destinées pour les *Khân*, l'azur, la boîte en cuir qui renfermait cette dépêche, devaient être fournis par la chancellerie particulière du Sultan, et que c'était de là qu'on les tirait.

« Le second genre de correspondance a lieu avec d'autres personnages que le *Khân* suprême; elle se divise en deux espèces: la première s'adresse aux officiers de la cour des *Khân*, administrateurs de l'empire, et autres. Dans ce royaume, comme dans celui de l'Iran, la hiérarchie se compose des *émir-alolous* امرا الاويس et du vizir. Seulement, dans la première de ces contrées, les *émir-alolous* n'ont pas l'autorité, le pouvoir, qui distinguent ceux de l'Iran, et leur sont inférieurs, sous le rapport du rang. Ils sont au nombre de quatre, comme dans l'Iran; et le principal d'entre eux porte le titre de *beklarbek* بكلاربك. « De ce nombre, dit l'auteur du *Tankîf*, était Katlouboga-Inek; on lui « écrivait sur un tiers de feuille de papier *الثب* في قطع الثب, en ces termes : Que le « Dieu très-haut accroisse la prospérité de la *personne illustre* *الجناب العالي* : « qu'il la récompense de son affection ancienne, et protège ses nobles qua- « lités (1). Cette lettre est adressée *مصدرة* à sa *personne illustre* *الجناب العالي*, « pour lui offrir un salut complet, et une louange perpétuelle. » Aux titres,

(1) Le texte ajoute : *التي يعجز عن بلوغها كل دية*. « Que ne saurait atteindre aucune plume continue. »

on ajoutait celui d'*Atabek*, de *Notan* الاتابكي النونى. L'*aldmah* se composait du mot آخره son frère. Le *tarif* (l'adresse) portait : Katlouboga-Inek, lieutenant نايب *khân* Djani-Bek. Quant au vizir, l'usage voulait, suivant l'auteur du *Tankif*, qu'on lui écrivit sur un tiers de feuille, en ces termes : Que le Dieu très-haut éternise la prospérité du *medjlis-dli* المجلس العلى. Puis, on ajoutait la série complète des titres qui conviennent aux vizirs. Le souhait se composait des mots suivants : « Que ses jours soient constamment le point vers lequel se dirigent les espérances; que ses ordres soient obligatoires pour les destins; que son temps soit un butin pour ceux qui réclament des bienfaits. » Cette lettre est adressée au *medjlis-dli*, qu'elle gratifie spécialement d'un salut complet, d'une louange abondante, dans toutes ses parties. Nous notifions à sa science auguste telle et telle chose. L'*aldmah* était formé du mot والد son père. Le *tarif* (l'adresse) se composait des mots : « Le Khodja Mahimond, vizir du *khân* de tel empire. »

« La seconde partie des personnages autres que le *khân*, se compose des gouverneurs des villes. Il s'en trouvait plusieurs avec qui l'on correspondait. Le premier était le gouverneur d'*Azak* ازيق. Ce nom désignait une ville située sur le rivage de la mer de *Manitas* (Mæotis), appelée aujourd'hui mer d'*Azak* بحر ازيق. Suivant l'auteur du *Tankif*, l'étiquette voulait qu'on lui écrivit sur du papier ordinaire قطع العادة. La lettre portait les mots : صدرت elle est adressée, le terme *dli* « élevé » *aldmah* آخره « son frère ». Et le *tarif* (l'adresse) était ainsi conçu « au gouverneur d'*Azak* الى صاحب ازيق. »

« Le second était le gouverneur de *Krim* قزم. On désigne par ce nom une contrée septentrionale, placée sur le rivage de la mer du Pont بحر قسطنطينية, appelée aujourd'hui mer de *Krim* بحر القرم (القرم). Elle a pour capitale la ville de *Sutgat* صلفات, située à une demi-journée de la mer. Mais le nom du pays a prévalu sur celui de la capitale qui est connue sous le nom de *Krim*. Elle est située au nord-ouest d'*Azak*, à la distance d'environ quinze journées de marche. Suivant l'auteur du *Tankif*, dans les lettres adressées à ce gouverneur, on employait les expressions elle est adressée, l'épithète العلى élevée, et l'*aldmah* formé du mot آخره. D'après ce que j'ai vu dans quelques registres, la lettre, écrite sur un tiers de feuille, offrait ces formules : « Que le Dieu très-haut perpétue la prospérité du *medjlis-dli*, dont on passait en revue tous les titres. » Puis venait l'*aldmah* آخره, son frère, et le *tarif* (l'adresse) conçue en ces termes : Le gouverneur de *Krim*. »

Note sur le mot *كاتب السّر*.

Dans le cours de cet ouvrage, il a été plusieurs fois mention d'un grand fonctionnaire désigné par le nom de *كاتب السّر* *Kātim-assirr*. Je vais donner sur ce sujet quelques détails. L'auteur de l'ouvrage intitulé *Diwān-al-inschā* (man. 1573, fol. 10, v.), parlant du personnage important qui avait le titre de *Sāhib-diwān-al-inschā* (chef des bureaux de la chancellerie), ajoute : « Dans le langage habituel, d'après l'usage tel qu'il s'est établi depuis l'époque du kadi « Djafar-Ebn-Almaghrebi, qui vivait sous le règne du Khalife Fatimite-Mostanser, « on, suivant d'autres, depuis l'époque du kadi Mohīi-eddin-ben-Abd-eldāher, « c'est-à-dire, depuis le règne de Melik-Mansour-Kelaoun, et qui s'est maintenu « jusqu'à nos jours, le chef de la chancellerie est désigné par le titre de « *Kātim-assirr* *كاتب السّر*. Quelquefois on écrit *Kātib-assirr* *كاتب السّر*; et « cependant la première orthographe est régulière sous le rapport de la langue « comme sous celui du sens. Sous le premier point, on sait que les Arabes « de Rebiah changent le *bā* en *mīm* et le *mīm* en *bā*. Sous le rapport du sens, « cet homme, en effet, doit cacher les secrets de son souverain, puisque ce « prince lui communique les affaires les plus cachées. Jadis, depuis le commencement du khalifat de l'imam Abou-Bekr, et jusqu'à la fin de la dynastie « des Omniades, avant l'établissement du vizirat, ce fonctionnaire portait le « titre de *Kātib* (secrétaire), ainsi que l'atteste Kodāi. A l'avènement de la dynastie des Khalifes Abassides, le premier de ces princes, Abou-Abd-allah-Saffāh « déclerna à son secrétaire Abou-Salmah-ben-Alkhallal, le titre de *Vizir*; depuis « ce moment, le nom de vizir devint inhérent aux secrétaires; et celui de *Kātib* « fut entièrement rejeté. Bientôt le vizirat acquérant la plus grande extension, on « en sépara le *diwān-al-inschā* ديوان لانشاء (bureau de la chancellerie), à la tête « duquel on plaça un personnage appelé *émir-alberid* أمير البريد (émir de la poste) « auquel on s'adressait pour les ordres, les prohibitions, l'élévation ou l'abaissement des individus, et qui, sur un grand nombre d'affaires, se concertait avec « le chef de ce bureau صاحب الديوان. Le surintendant de la chancellerie « صاحب ديوان était désigné par les titres de *sāhib-diwān-arresail* « *موقوف* (chef du bureau des dépêches), ou de *moutavalli-diwān-arresail* « *موقوف* (surintendant du bureau des dépêches), ou de *sāhib-diwān-almoukatabat* « *موقوف* (chef du bureau des correspondances), ou enfin

« de *moutawalli-diwân-almoukâtabat* متولى ديوان المكاتبات (surintendant du bureau des correspondances). Au rapport d'Ebn-Altawir, sous la dynastie des Fatimites, ce fonctionnaire avait le titre de *kâtib-addest* كاتب الدست. Sous la dynastie des Turcs, il prit celui de *sahib-diwân-alinschâ* صاحب ديوان الانشاء (chef du bureau de la chancellerie); on lui assigna le droit de nommer aux emplois, et de destituer les fonctionnaires. Ensuite, on réunit sous sa juridiction la plupart des affaires du royaume. Son autorité et son pouvoir allant toujours en croissant, il devint l'homme de confiance de l'empire, le chef des personnages éminents. Dans aucune affaire de l'administration, le souverain n'écrivait une lettre, si ce n'est sur les pièces que ce fonctionnaire tirait de son sac, après en avoir pris connaissance. »

« Sous le règne du khalife Fatimite-Mostanser, le vizir Djafar-ben-Almaghrebi ayant été destitué de sa charge, on lui permit de choisir un emploi dans lequel il pût remplacer le vizir. Il prit celui de *Sahib-diwân-alinschâ* (chef du bureau de la chancellerie), et demanda le titre de *Kâtim-assirr*, ce qui lui fut accordé. Dès ce moment, ce suruom appartient essentiellement au chef des bureaux de la chancellerie, et il ne le partageait avec personne. Le *Kâtib-assirr* de Damas et celui d'Alep n'étaient désignés que par le titre de *Sahib-diwân-alinschâ* (chef du bureau de la chancellerie) de la Syrie ou d'Alep. Aujourd'hui on les désigne par celui de *Kâtim-assirr-alscherif* de la Syrie ou d'Alep. Le *Kâtim-assirr* de Hamah portait le titre de *Sahib-diwân-almoukâtabat* صاحب ديوان المكاتبات (chef du bureau des correspondances) de Hamah. Aujourd'hui, en parlant de ce fonctionnaire, on dit : « Le chef ou le préposé du bureau de la chancellerie de Hamah بصحة ديوان الانشاء ». Il en est de même du *kâtim-assirr* de Tarabolos et de Safad. Quant aux *kâtim-assirr* de Gazah, de Sis, de la place d'Alexandrie, de Karak, on le désignait par le nom de *kâtib-adderdj* de telle ville. Quelquefois, en écrivant à l'un d'eux, on lui donuait le titre de *Kâtib-alinschâ* (écrivain de la chancellerie) de telle place; s'il était un des secrétaires de la chancellerie موقعين الانشاء d'Égypte ou de Syrie. Ce fonctionnaire tient, dans l'État, la place la plus éminente, le rang le plus distingué.

« Un seul fait suffit pour indiquer sa haute importance; c'est qu'il occupe la place qu'ont occupée les plus distingués d'entre les compagnons de l'apôtre de Dieu; car le Prophète eut pour secrétaires Abou-Bekr, Omar, Othman, Ali et autres; et on ne nommait au rang de chef des bureaux de la chancellerie que

la fleur des hommes les plus éminents, ceux dont tous les cœurs s'accordaient à attester le mérite, dont toutes les langues proclamaient la capacité. Le chef de cette branche d'administration tint constamment à la cour des souverains le rang le plus distingué, conserva la prééminence sur tous les autres dignitaires; c'était à lui que ces princes confiaient leurs secrets, qu'ils communiquaient les affaires les plus secrètes. Ils l'instruisaient de détails dont ils ne donnaient connaissance ni à leurs enfants, ni aux plus intimes de leurs courtisans, émirs, vizirs ou autres. C'était lui qui entraînait le premier chez le souverain, et sortait le dernier. Le prince ne se dispensait jamais de prendre ses conseils, de lui communiquer ses affaires, de le faire venir auprès de sa personne dans le temps de la nuit comme dans les heures du jour; dans les moments où il se montrait à son peuple, comme dans celui où il se dérochait à la vue; de l'instruire des événements qui concernaient le royaume, et des affaires de l'empire. Aucun des favoris du monarque n'obtient au même degré sa confiance; personne ne jouit d'une parcelle faveur; car c'est à ce fonctionnaire que ce prince s'en rapporte pour tout ce qui concerne l'armée, les gouverneurs, les émirs, les soldats, les agents, la culture des provinces et le bien des sujets; pour tout ce qui peut mériter leurs louanges, attirer leurs prières; pour exiger le serment de tous les dignitaires au moment où ils prennent possession de leurs emplois. C'est lui qui inscrit les nominations à toutes les places, confère à chacun l'emploi qui lui convient, lui donne les avis qu'il juge convenables, et enregistre son nom, depuis l'innam jusqu'à celui qui occupe, dans l'administration, le rang le plus inférieur. Sa langue et sa plume sont toujours en mouvement pour distribuer des pensions, porter au prince les plaintes des sujets et le récit des événements.

« Suivant ce que dit l'auteur de l'ouvrage intitulé *Mawddal-elbeïn* (les matières de l'éloquence), lorsque le chef de cette administration reçoit une nouvelle qui peut procurer quelque avantage au roi et à ses sujets, ou en écarter un mal, il s'empresse d'en informer son souverain, avant que l'occasion favorable échappe. Si le récit du donneur d'avis lui laisse quelque doute, il présente cet homme au prince, afin qu'il lui explique de vive voix ce qu'il a à dire. De cette manière, il se met à couvert de toute responsabilité; et cependant il ne

« Ebn-Altawir, traitant de l'organisation du gouvernement sous les Fatimites, s'exprime ainsi : « Sous cette dynastie, on ne mettait jamais à la tête de cette chancellerie que le plus distingué d'entre les secrétaires les plus éloquents. En lui parlant, on lui donnait le titre de *Adjall* أَجَلُّ illustre, qui répond à ce qu'est de nos jours celui de *Makarr* مَكْرَر altesse. Quelquefois ce fonctionnaire passait plusieurs nuits auprès du khalife, attendu les relations particulières qu'il avait avec ce prince. Il était porté en tête des possesseurs d'*ikta*, sous le rapport des pensions, des vêtements, des gratifications, des privilèges; il avait un *Hadjib* (chambellan) choisi parmi les émirs. Lorsqu'il donnait ses audiences, il se plaçait sur une vaste estrade, ayant à ses côtés des coussins مَخَاد, un *Mesnad*, un encrier et un vase pour le sable مَرْمَلَة, tous deux d'une grande dimension. Lorsqu'il se présentait à l'audience du khalife, son écritoire était porté par un *Ostad* (homme éminent) du nombre des émirs le plus en faveur auprès du prince. Il avait le droit de parler, de donner des conseils; et ses avis, comme ses réponses, avaient une grande autorité. Dans les cérémonies de félicitations et dans les fêtes, on lui décernait les robes d'honneur les plus magnifiques, telles que personne n'en recevait de pareilles, des chevaux fringants et superbes, recouverts de harnais d'or.

« Tous les personnages de l'empire ont besoin de ce dignitaire, se rendent fréquemment chez lui, et lui présentent des requêtes pour leurs affaires, tandis que lui n'a aucun motif de s'adresser à aucun d'eux.

« Suivant Abou'lfadl-Sonri, le chef de cette branche de l'administration doit être beau de visage, d'une élocution élégante, d'un langage facile, distingué sous le rapport de la naissance, tenant un rang élevé dans sa tribu, grave, doux, préférant le sérieux à la plaisanterie, plein de modération et de calme, peu porté à la précipitation, etc. »

On lit dans les *Mille et une nuits* (t. II, p. 500) : جعل ولد شهاب وزيراً وكاتباً للسرّ : « Il nomma le fils de Schammas vizir et secrétaire de sa chancellerie secrète. » La charge confiée à ce personnage est désignée par les mots كِتَابَةُ السَّرّ. On lit dans le *Diwan-alinschi* (fol. 16 r^o) : انتقل عن كِتَابَةِ السَّرّ : « Il fut transféré du rang de *kâtin-assirr* (à un autre emploi). » Ailleurs (fol. 112 v^o), nous trouvons le protocole du diplôme, qui était délivré au fonctionnaire décoré de ce titre, et qui était conçu en ces termes : رسم ان يكتب تقليد سريّف بان يفوض الى :

الحجائب الكرم العالى البيهنى السيفرى الفلانى الفلانى لاسبه او لبلده اعز الله تعالى جانبه صحابة
دواوين الانشاء الشريفة بالممالك الشريفة الاسلامیة المحروسة بما لذلك من المعلوم الشاهد به
الدواوين المعجزة على اجمل العرايد واعتمها واكمل القواعد واتبها والتاريخ والمشيه
« Il a été ordonné qu'il serait écrit un diplôme auguste qui confère à la personne
« noble et élevée السيفرى البيهنى un tel (dont on relate la généalogie ou la patrie).
« (Puisse le Dieu très-haut exalter sa grandeur), le rang de chef des bureaux
« de la chancellerie auguste, dans les royaumes augustes soumis à l'islamisme,
« et bien gardés, avec les émoluments spécifiés par nos bureaux florissants : et,
« cela, d'après les usages les plus imposants et les plus universels, d'après les
« règles les plus parfaites et les plus complètes. » Ensuite viennent la date et
l'expression de la volonté (du prince.) Khalil-Dâheri (man. 695, fol. 205^{re} et v^o)
donne, à ce sujet, quelques détails : « J'ai entendu dire à un homme qui
« connaissait bien la chancellerie et son organisation : Une condition essen-
« tielle chez le *kâtîm-assîr*, c'est qu'il ne sache pas le turc, de peur qu'il ne
« pénètre une partie des desseins du monarque, lorsque le prince parle dans cet
« idiomne. » Khalil ajoute : « Un pareil propos contredit tout à fait l'idée at-
« tachée au nom, *kâtîm-assîr* (qui cache le secret). En effet, comment un
« homme qui aurait découvert un secret exprimé en turc, et qui ne saurait
« pas le cacher, le garderait-il lorsqu'il serait exprimé en arabe ? et cela
« quand il s'agirait d'étouffer des troubles, de répandre le sang, ou d'autres
« objets ? Je n'ai rapporté ce fait que pour faire sentir l'absurdité d'un pareil
« propos : toutes les fois qu'un *kâtîm-assîr* a appris une langue quelconque,
« c'est un avantage qui rehausse sa considération. »

Pour la page 217. — Masoudi (*kitab-attenbih*, fol. 35) mentionne et décrit
un tremblement de terre, qui se fit sentir en Égypte, le samedi, treizième jour
du mois de Ramadan, l'an 344 de l'hégire (de J. C. 955), à l'époque où cet his-
torien résidait à Fostat, et qui renversa une partie du phare d'Alexandrie.

Je m'étais proposé de réunir, dans cet Appendice, des notices biographiques
sur plusieurs écrivains, un travail sur les monnaies des premiers Sultans
mamlouks. J'avais également annoncé une longue note concernant le mot
Mais l'étendue des pièces qui composent les additions de ce vo-

LISTE DES MOTS

EXPLIQUÉS DANS LES NOTES DU SECOND VOLUME DE L'HISTOIRE DES MAMLOUKS.

اسكندرونه et اسكندرية 51. 52. دقباق
63. 78. دلق
65. 78. دلق
69, 70. اطلس
235. 236. اسنقد اسنقد
46, 47. اكديش
97. امير مجلس
35. 36. اسلم
101. 102. انهيكت
159. 160. بايرة بايرة
80. بر
87. 88. بر بر
248, 253, 255. 256. بصرى
252. 253. 254. بقاع
257. 258. بقاع (البقاع العزيز)
108. 109. بقط
76. 77. بغير
277. 278. بلاط بلاط
21. 22. بلخش
127. 128. بنر الاصفر
269. 270. 271. بهرج
135. 136. 137. بيسرى
تسازى تازيك تاجيك
154. 155. تاجيك
92. 93. تجار الكارام
134. 135. تحصن
255. 256. تدمر
79. 80. تركيبة
202. 203. تطبيقة
222, 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

نشر منقراستغفر	2° p. 279.	وصى اوصى	2° p. 109
vantes.	2° p. 245.	وقد اوقد	2° p. 131.
قول 103.	2° p. 310.	ياقوت	2° p. 141.

ERRATA.

- 1° P. p. 150 ligne 20, djelbah, *lisez* djelâh.
 — p. 190, (note), d'Abou'lmâhasen, *lisez* d'Abou'l'faradj.
 — p. 253, ligne 4, Sartini, *lisez* Sestini.
 2° P. Au haut de la p. 33 et 37, *lisez* 28 695 (1296).
 — p. 68 dernière ligne (note) d'zhou'lhidjah, *lisez* dbou'lhidjah.
 — p. 83, ligne 13, naïb-alsaltanah, *lisez* naïb-assaltanah.
 — p. 161 ligne 23, (8), *lisez* (18).
 — p. 161 ligne 25 il faut placer (19) après la ville de Damas.
 — p. 127 145, 147, 149, 151, 225 et suiv. au haut des pag., *lisez*: BEN Kelaoui

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE DU TOME SECOND.

VA 1511238



